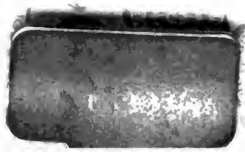
B 648365 DUPL

Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
ANALYTIQUE ET CRITIQUE
DE
LA LITTÉRATURE ROMAINE,

DEPUIS LA FONDATION DE ROME,
JUSQU'AU CINQUIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE,

PAR P. BERGERON,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET EN LETTRES, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES, CHEVALIER DE L'ORDRE DE MÉRITE DE SAXE.

OUVRAGE DÉDIÉ AU ROI.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,

P.-J. VOGLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE L'EMPEREUR, N° 20.

1840.

Digitized by Google

HISTOIRE
ANALYTIQUE ET CRITIQUE
DE
LA LITTÉRATURE ROMAINE,

DEPUIS LA FONDATION DE ROME,
JUSQU'AU CINQUIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE,

PAR P. BERGERON,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET EN LETTRES, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES, CHEVALIER DE L'ORDRE DE MÉRITE DE SAXE.

OUVRAGE DÉDIÉ AU ROI.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
P.-J. VOGLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DE L'EMPEREUR, N° 20.

1840.

Digitized by Google

HISTOIRE ANALYTIQUE ET CRITIQUE

DE

LA LITTÉRATURE ROMAINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE ANALYTIQUE ET CRITIQUE

DE

LA LITTÉRATURE ROMAINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE ANALYTIQUE ET CRITIQUE

DE

LA LITTÉRATURE ROMAINE,

DEPUIS LA FONDATION DE ROME, JUSQU'AU CINQUIÈME SIÈCLE
DE L'ÈRE VULGAIRE,

PAR P. BERGERON,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET EN LETTRES, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE MÉRITE DE SAXE.

OUVRAGE DÉDIÉ AU ROI.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,

P.-J. VOGLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DE L'EMPEREUR, N° 20.

1840.

Digitized by Google

Vignaud Lib.
2 vol.
7-15-32

310.9
2117 6

Digitized by Google

AU ROI.

Sire,

Vous avez bien voulu que cet ouvrage parût sous votre Royale Protection; cette distinction est pour moi la plus douce & la plus honorable récompense de mes travaux. Daignez permettre, Sire, que j'exprime ici à Votre Majesté, toute la reconnaissance que j'éprouve pour une faveur à laquelle j'attache le plus haut prix.

Je suis, avec le plus profond respect
& le dévouement le plus sincère,

Sire,

de Votre Majesté,

le très-humble et très-fidèle serviteur,

P. Bergeron.

422728

Digitized by Google

Digitized by Google

Le cours de l'histoire des littératures anciennes fait partie de l'enseignement supérieur, encore est-il réservé aux élèves qui aspirent au doctorat en philosophie et en lettres ; il nous semble au contraire qu'il devrait appartenir à l'instruction moyenne ; car cette branche des connaissances littéraires étant négligée dans les colléges, il en résulte que les jeunes gens, après avoir terminé leurs humanités, ne connaissent les écrivains anciens, et seulement quelques-uns, que par des fragments ; qu'ils n'ont aucune idée de ce que les autres qui forment le plus grand nombre, ont pu faire pour mériter l'admiration, le culte de la postérité ; ils ne savent pas quels chefs-d'œuvre nombreux le temps nous a ravis ; ils ne connaissent point le titre des ouvrages que nous possédons, ni de ceux que nous avons perdus, pas plus que le nom de leurs auteurs. Nous avons essayé, au moins pour la langue romaine, de remédier à cette lacune dans l'enseignement ordinaire. Il nous a paru que les manuels qui laissent à peu près tout à faire, n'atteignent pas ce but ; que d'autres ouvrages plus étendus, mais qui ne traitent que de parties spéciales, de certains genres de compositions, sont insuffisants pour offrir la science dans son ensemble ; que quelques-uns enfin plus com-

Digitized by Google

plets peut-être, présentent sous plusieurs rapports trop peu de développement, ou sont d'ailleurs d'une acquisition coûteuse et même difficile.

L'ouvrage que nous publions a été fait sur un plan nouveau. Nous donnons, autant que les documents historiques ont pu nous le permettre, une courte notice biographique des auteurs, l'analyse critique de leurs ouvrages, l'opinion des savants anciens et des modernes, quelquefois la nôtre que nous ne risquons jamais qu'avec réserve; nous indiquons les traductions que nous avons pu découvrir dans les différentes langues de l'Europe, et enfin les éditions les plus estimées. Nous avons marqué en notes avec le soin le plus minutieux les sources où nous avons puisé, les autorités que nous avons appelées à notre secours, et les ouvrages spéciaux à consulter pour obtenir de plus amples détails. L'*Histoire* que nous offrons au public a été faite en conscience; elle nous a coûté beaucoup de soins et de recherches, mais nous nous croirons bien payé de nos peines, si nous avons le bonheur d'être utile à la jeunesse studieuse et à tous ceux qui conservent du goût, ou qui se sentent de la curiosité pour la littérature des Romains; l'usage de notre livre est d'ailleurs d'autant plus facile, même pour les gens du monde, que nous nous sommes fait une loi de n'interrompre le texte par aucune citation grecque ou latine.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

La littérature latine a eu, comme beaucoup de choses humaines, son enfance, son adolescence, sa virilité, sa vieillesse et même sa décrépitude. Ces divers degrés de la vie de l'homme ont servi à plusieurs philologues pour désigner les différentes phases de la littérature des Romains. Selon eux, l'enfance de cette littérature s'étend depuis la première année de la fondation de Rome jusqu'à la seconde guerre punique (l'an 534; avant Jésus-Christ 218 ans); l'adolescence, jusqu'au temps de Cicéron (an de Rome 647; avant J.-C. 105); l'âge viril jusqu'à la mort d'Auguste (an de Rome 767; après J.-C. 14); la vieillesse jusqu'à l'année 410 de l'ère chrétienne, et la décrépitude jusqu'à Charlemagne, c'est-à-dire jusqu'au milieu du huitième siècle.

Quelques écrivains ont adopté un autre plan, et ont partagé l'histoire de la littérature latine en quatre âges : l'âge d'or, depuis les temps de la seconde guerre punique jusqu'aux dernières années du règne d'Auguste; l'âge d'argent, depuis la mort de cet empereur jusqu'au temps d'Adrien; l'âge d'airain, depuis la mort de ce prince, l'an 161, jusqu'à la prise de Rome par Alaric, roi des Visigoths, l'an 409; enfin l'âge de fer comprend cette triste époque, où l'empire romain étant devenu la proie des barbares, toutes les études furent négligées, et la langue latine vit son éclat s'effacer, et sa beauté se flétrir.

Quant à nous, nous adopterons pour notre ouvrage la division en quatre périodes, auxquelles nous conserverons le nom que l'on donne aux différentes époques de la vie humaine : L'ENFANCE, L'ADOLESCENCE, L'AGE VIRIL, LA VIEILLESSE.

L'enfance s'étendra depuis la fondation de Rome jusqu'à la

Digitized by Google

fin de la première guerre punique, l'an de Rome 512; l'adolescence, depuis l'année 512 jusqu'à la mort de Sylla, c'est-à-dire jusqu'à l'année 676; l'âge viril, depuis la mort de Sylla jusqu'à celle d'Auguste, l'an de Rome 767, ou l'an 14 après J.-C.; enfin la vieillesse, depuis l'an 14 jusqu'à la prise de Rome par Alaric, le 23 août de l'année 409, 1162 ans après la fondation de la ville éternelle.

Avant de passer en revue les monuments et les auteurs qui ont pu donner quelque lustre à ces différentes époques, ou y attacher quelqu'intérêt, il n'est pas inutile de parler succinctement et d'après l'opinion la plus généralement accréditée, de l'origine de la langue latine, qui devint celle de presque toute l'Europe, et qui y fut généralement et pendant si longtemps l'interprète des sciences et des transactions sociales et politiques.

Les auteurs romains sont impuissants à nous aider dans cette recherche. Ni le jurisconsulte Elius Gallus dont parle Varron, ni L. Elius Stilon dont Cicéron fait mention dans le *Brutus*, ni Quintus Cornuficius si distingué par son savoir, son esprit, son rang, ses richesses, ni Mucius, ni Caton, ni Varron lui-même n'ont jeté beaucoup de lumière sur cette partie de la philologie latine. Fiers de ce nom qu'ils avaient rendu si redoutable aux nations, les Romains ne voulaient pas avouer les emprunts qu'ils avaient faits, malgré eux, aux autres peuples; ils puisaient leurs étymologies dans la langue grecque, et celles qu'ils ne pouvaient faire dériver de cette source, ils les tiraient avec effort du latin même, tandis qu'ils auraient dû tout naturellement demander ces origines aux Osques, aux Étrusques, aux Sabins.

A l'exemple des auteurs que nous venons de citer, M. Verrius Flaccus, instituteur des petits-fils d'Auguste, et qui tenait école dans le palais même de ce prince, composa un *Traité de la signification des mots latins*, et tomba dans la même erreur que ses devanciers, ou se laissa aveugler, comme eux, par l'amour-propre national. Son ouvrage fut réduit par le grammairien Sextus Pompeius Festus qui vivait, à ce qu'on croit, du temps de Claudien, vers la fin du quatrième siècle de notre ère; Festus fut abrégé à son tour, sous Charlemagne, par Paul Diacre, qui acheva de mutiler et de défigurer l'ouvrage original. Nonius Marcellus, philosophe péripatéticien de Tibur, que d'après ses

Digitized by Google

œuvres, on conjecture avoir vécu vers l'année 280, composa, en faveur de son fils, un *Traité sur la propriété des mots;* on a aussi d'Isidore, évêque de Séville, au 7e siècle, *vingt livres sur les Origines ou Étymologies tirées de l'antiquité;* mais il ne faut pas espérer trouver, dans les écrits de ces deux auteurs, des étymologies plus heureuses que dans les autres ouvrages de ce genre; pour une origine vraie ou intéressante, ils en rapportent une multitude de fausses, d'absurdes et de ridicules.

Les philologues que nous avons cités jusqu'ici, ont pris toutes leurs étymologies dans la langue grecque, en faisant subir aux mots plus ou moins de tortures; mais d'autres sont venus après eux, qui ont prétendu que la langue latine dérive de l'hébreu; nous nommerons Étienne Guichard [1], Georges Cruciger [2], Chrétien Becman [3], Emeric Casaubon, fils du célèbre Isaac [4], Gérard Jean Vossius [5], et Louis Thomassin. Ce dernier, prêtre de l'oratoire, publia en 1693, 2 gros volumes in-8°, sous ce titre: *Méthode d'enseigner et d'étudier chrétiennement la grammaire, ou les langues en les réduisant toutes à l'hébreu.*

Le système des écrivains dont nous venons de faire mention, repose sur l'opinion que la langue hébraïque a été la langue du Paradis, la langue de Dieu même; qu'elle a été transmise d'Adam à Abraham, et qu'elle s'est conservée, lors de la confusion des langues, dans la famille de ce patriarche. Certes, nous ne

[1] Étienne Guichard, savant grammairien, enseignait les langues étrangères et la philosophie à Paris, au commencement du 17e siècle.

[2] Il publia en 1616 une harmonie des langues hébraïques, grecque, latine et germanique.

[3] Théologien d'Anhalt, publia en 1629, un dictionnaire latin dérivé de l'hébreu, sous le titre de *Manuductio ad latinam linguam.*

[4] Il naquit à Genève, le 14 août 1599, étudia à l'académie protestante de Sedan, puis au collége d'Oxford, où il prit le bonnet de docteur en théologie. Il refusa d'écrire l'histoire de l'époque de Cromwel, parce qu'un pareil ouvrage ne pouvait s'accorder ni avec son caractère ni avec ses principes: refus d'autant plus honorable que la proposition avait été faite par le Protecteur lui-même et avec des conditions avantageuses.

[5] Ce savant littérateur, originaire de Ruremonde, naquit en 1577, dans le voisinage d'Heidelberg. Il fut à vingt deux ans directeur du collége de Dordrecht, puis de celui de Leyde, et ensuite professeur d'éloquence et de chronologie dans le même établissement.

Digitized by Google

voulons pas nier qu'il y ait eu une langue primitive ; mais elle n'a pu s'appeler hébraïque que quand les Hébreux formèrent une nation ; or existaient avant eux les Chaldéens, les Mésopotamiens, les Assyriens, les Madianites, les Égyptiens, les Indiens, les Cananéens, les Scythes, les Grecs, les Arabes, les Ethiopiens, etc., qui tous avaient une langue particulière. Si chacune de ces langues n'avait aucun rapport avec l'hébreu, elle avait donc une autre source que l'hébreu, l'hébreu n'est donc pas la langue primitive ; si au contraire le langage de ces peuples était semblable à l'hébreu, il descendait donc de la même origine que l'hébreu, ou pouvait être, aussi bien que l'hébreu, la langue primitive. Ce n'est donc pas raisonner sensément que de prétendre que le latin dérive nécessairement de l'hébreu parce que l'hébreu serait la langue primitive. Si l'on trouve de l'analogie entre des mots latins et des mots hébreux, on ne peut rien en conclure sinon que les deux langues ont, sous certains rapports, une même origine : ce qui vient à l'appui de l'opinion que les Romains ont dû primitivement leur idiome à des peuples de l'Orient.

On tire les mêmes conséquences des ouvrages de ceux qui ont pris les étymologies de la langue latine dans la langue germanique. Ces auteurs sont Jean Vorst[1], Jacques Redinger[2], Jean Louis Praschius[3] et Jean Nicolas Funck[4]. Ce dernier surtout cherche à prouver que l'Allemagne est le pays de l'Europe le plus anciennement peuplé, et que par conséquent c'est dans la langue de ses habitants qu'on doit trouver l'origine de

[1] Ce philologue naquit en 1623, à Wesselbourg, village du Dithmarch, dans le Holstein, et fut recteur de l'illustre école de Flensbourg, après avoir été inspecteur des élèves de celle de Rostock. On a de lui un livre intitulé : *de Latinitate falso suspecta; deque latinæ linguæ cum germanica convenientia*, qu'il publia à Berlin, 1665, in-8°.

[2] Ce philologue vécut vers le milieu du 17e siècle.

[3] Bourgmestre de Ratisbonne, en 1686.

4 Né à Marbourg, dans la Hesse, le 29 mars 1693, professa l'éloquence à l'école de Rinteln sur le Wesel, et mourut, conservateur de la bibliothèque de cette ville, le 26 décembre 1777, à l'âge de 85 ans. Il publia, à différentes époques, des traités séparés, *de origine, de puerilia, de adolescentia, de virili ætate, de imminente senectute, de vegeta senectute, de inerti et decrepita senectute linguæ latinæ*; collection rare et estimée.

Digitized by Google

la langue latine. Il cherche ensuite à justifier ce système par une suite assez étendue de mots latins et de mots allemands qui ont la même racine et la même signification dans les deux langues. Mais il ne peut résulter de là qu'une seule probabilité, c'est que les peuples qui ont émigré en Allemagne et ceux qui ont émigré en Italie, sont venus des mêmes contrées, et n'ont été que les ramifications d'une même souche.

Ceux-là donc ont eu plus de raison, qui ont puisé les étymologies des mots latins dans la langue celtique, tels que Paul-Yves Pezron [1] et Jean-Baptiste Bullet [2]. Cependant ce système, tout plausible qu'il est, ne convertit pas les partisans des anciennes idées, et, l'obstination se mettant de la partie, il arriva qu'après de longs débats de part et d'autre, chacun persista dans son opinion, résultat ordinaire des discussions humaines.

Mais comment découvrir la vérité au milieu de ces divergences de sentiments? D'abord on ne peut admettre que les Latins furent un peuple primitif; il faudrait pour cela qu'ils fussent venus directement en Italie après la dispersion des peuples, et lors de la grande migration. Or, cela n'est pas probable. L'Italie, dont l'accès était fermé par des montagnes escarpées qui, impraticables à la vue, semblaient être de ce côté les limites de la terre, n'a pu être peuplée que longtemps après les autres contrées de l'Occident. Mais lorsque cette partie du globe eut reçu les habitants qu'elle pouvait contenir, les nouvelles colonies venues du Nord et de l'Orient, se portant davantage vers le Sud, examinèrent de plus près la barrière qui leur cachait l'Italie, et osèrent en sonder la profondeur. Leurs recherches leur firent découvrir deux passages naturels dans les gorges des Alpes; le défilé de la Carniole, dans le Frioul, à travers les Alpes carniques ou juliennes, et celui qui se trouve vers le

[1] Né en 1659, à Hennebon en Bretagne, fut prieur des Bernardins à Paris, où il mourut le 10 octobre 1706. Il est auteur d'un ouvrage intitulé: *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, 1703, in-12.

[2] Membre de l'académie de Besançon; né à Besançon en 1699. On a de lui: *Mémoire sur la langue celtique*, contenant l'histoire de cette langue, et un *Dictionnaire des termes qui la composent*, 3 vol. in-fol. Besançon, 1754, 1759, 1770.

Digitized by Google

point où la chaîne alpine, s'abaissant par degrés, aboutit à la Méditerranée. Quelle route choisirent ces colonies? A quelle époque eut lieu la première de ces migrations? Ce sont là des points difficiles à établir d'une manière précise, et l'histoire ne nous offre à cet égard aucune notion certaine, aucun document authentique. Du temps d'Homère, qui, d'après la supputation du savant Larcher, vivait 884 ans avant notre ère, les Grecs, dont les relations s'étendaient déjà jusqu'à l'Égypte, ne connaissaient l'Italie qu'à travers le voile des fables. Les premières populations de cette contrée sont donc couvertes pour nous d'épaisses ténèbres; mais aussitôt que l'histoire commence à jeter quelque jour dans cette profonde obscurité, et qu'une faible aurore éclaircit un peu l'horizon, on remarque que dans la presqu'île baignée par la Méditerranée, s'agitent différents petits peuples ayant des idiomes et des dialectes divers, parvenus à des degrés inégaux de civilisation, et se disputant, les armes à la main, autant la propriété du sol qui les porte et les nourrit, que l'honneur de la supériorité et le droit de la domination.

Ces peuplades, d'après les renseignements que fournit l'histoire, peuvent être considérées comme autant de ramifications de cinq souches principales : les Illyriens, les Ibériens ou Cantabres ou Espagnols, les Celtes ou Gaulois, les Pélasges ou Grecs, et les Etrusques.

Les Illyriens étaient des peuples de la Thrace; ils s'établirent dans le Frioul, en passant par le mont Albius des Alpes juliennes, environ 1600 ans avant J.-C. Différentes races se rattachaient à cette nation, et ces mêmes races se fixèrent dans diverses parties de l'Italie; les Ombriens, se séparant en deux peuplades, habitèrent les uns l'Apennin, les autres, le territoire resserré entre les Alpes et la mer; ce sont ces derniers que les Latins appelaient *Insombri, Insubres, Ligurii.* Les Liburnes choisirent leur demeure entre les Alpes et l'Adige, puis passèrent le Pô et s'étendirent le long de la mer Adriatique; les Sicules occupèrent toute la moyenne Italie jusqu'au Tibre, et, refoulés par d'autres colonies vers l'extrémité méridionale, ils passèrent le détroit et se réfugièrent, 80 ans avant la guerre de Troie, dans l'île qui, de leur nom, fut appelée *Sicile;* les Hénètes ou Vénètes, qui, du temps d'Homère, habitaient l'Asie-Mineure, peuplèrent la contrée située au nord du Pô.

Digitized by Google

Les Ibériens, habitants de la Colchide, sur les bords de la mer Noire occupèrent d'abord le Languedoc et la Provence, et, environ 150 ans avant J.-C., pénétrèrent en Italie dans le pays de Nice, puis s'étendirent sur les côtes de la Toscane, du Latium et de la Campanie. Ils furent connus sous le nom de Sicanes, du fleuve Sicanus, appelé depuis Sicoris. Poussés vers le midi par les Liguriens, ils passèrent pour la plupart en Sicile, dont ils occupèrent la partie occidentale; les Sicules dont nous venons de parler, possédant déjà les côtes orientales, quelques-uns allèrent chercher un asile dans l'île de *Cyrnus*, depuis *Corsica*, la Corse.

Les Celtes ou Gaulois, dès leur première apparition en Europe, s'établirent dans les contrées qui ont pour limites le Danube et les Alpes. Ils passèrent en Italie en suivant tout naturellement le cours de l'Adige, occupèrent le nord, repoussant vers le sud les peuplades qui, avant eux, possédaient cette partie de la presqu'île. A quelle époque eut lieu cet établissement des Gaulois en Italie? c'est ce qu'il est impossible de préciser d'une manière certaine et authentique; on sait seulement que ces peuples, à leur arrivée, trouvèrent les Illyriens sur les côtes de la mer Adriatique, et les Sicanes sur les bords de la Méditerranée.

Avant que les différents peuples que nous avons énumérés jusqu'ici, eussent formé des états distincts, ils portèrent des noms génériques; entre autres on désigna sous la qualification d'Aborigènes ceux qui s'étendaient le long du Tibre, entre la mer et l'Apennin; et ce serait une erreur de penser que ces Aborigènes aient été une colonie à part, venue par mer de l'Arcadie, cinq cents ans avant la prise de Troie, sous la conduite d'OEnotrus et de Peucetius, d'où sont venus les noms d'OEnotriens et de Peucétiens. Ceux qui pénétrèrent en Italie à cette époque, furent les Pélasges, peuple d'origine grecque, mais qui cependant n'étaient point Hellènes, et tout porte à croire qu'ils entrèrent en Italie par la route de l'Illyrie. Ils furent suivis, cent cinquante ans après, par d'autres Pélasges de la Thessalie et de l'Epire; soixante ans avant la prise Troie, une fraction de ces mêmes peuples partit de Pallantium, en Arcadie, sous la conduite d'Evandre, et vint bâtir Pallantium ou Palatium sur une colline appelée depuis le Mont-Palatin.

Digitized by Google

Les Etrusques ou Tusques, que les Grecs appelaient Tyrrhéniens ou Tyrséniens, et qui se nommaient eux-mêmes Raséna ou Raséniens, entrèrent en Italie par le défilé du pays de Trente, environ mille ans avant J.-C., et refoulèrent les Ombriens, dont une partie alla chercher un asile vers le midi. Les Tyrrhéniens occupèrent les deux rives du Pô, et formèrent un établissement considérable et puissant dans la Campanie. On a beaucoup vanté le degré de civilisation auquel les Etrusques sont parvenus, et on les a représentés comme une nation chez laquelle les sciences, les arts, le commerce ont eu un grand développement, et ont jeté un merveilleux éclat au milieu d'une époque de ténèbres et d'ignorance; mais il faut se défier, à cet égard, de l'exagération des écrivains, et ne point partager une admiration qu'aucun monument authentique ne semble justifier. Cependant, tout en se gardant d'un engouement ridicule, on ne peut se refuser à croire que les Etrusques étaient beaucoup plus avancés dans la route de la civilisation et du perfectionnement que les autres peuplades de l'Italie.

Toutes ces colonies que nous venons de voir s'établir successivement dans l'Italie étaient d'origine celtique, et doivent être considérées comme des ramifications de ce peuple hardi, aventureux, passionné pour la chasse, fier de son indépendance, qui du Nord et de l'Orient vint habiter successivement et de proche en proche les contrées de l'Occident et du Midi.

Au reste, toutes les premières races du Latium peuvent se ramener à trois divisions principales, les habitants du nord, ceux du midi et ceux du milieu. Ces derniers se présentent avec une physionomie particulière : ce sont les Sabelliens ou Sabins, qui se subdivisèrent en plusieurs branches, sous les noms de Samnites, de Campaniens, de Lucaniens, de Brutiens; ils descendaient des colonies pélasgiques de Thessalie ou d'Epire. C'est, je pense, dans l'idiome de ces peuples qu'il faut chercher les premiers éléments de la langue des Romains, et chez les Etrusques les premiers germes de leur civilisation.

Il est difficile d'établir à laquelle des langues de ces peuples la langue latine doit plus spécialement son origine. Sorties d'une même souche, toutes ces nations devaient primitivement parler le même langage; mais la différence du séjour, la variété

Digitized by Google

des besoins, des idées, des occupations, des relations, fit nécessairement et de bonne heure dégénérer l'idiome commun en plusieurs dialectes, que l'on regarda comme autant de langues particulières et distinctes. De là, la langue osque ou volsque parlée dans la Campanie, la langue opique ou des Sabins, l'étrusque, et plus tard la langue du Latium, formée de celles-là. Et, en effet, il est aisé de saisir l'air de famille qui existe entre les mots de ces langues, qui sont parvenus jusqu'à nous, surtout de celle des Sabins, et les mots analogues de la langue latine[1].

Mais indépendamment de cette source nationale, il faut encore reconnaître l'influence de la langue grecque dans l'idiome des Romains, et cette influence est certainement antérieure à l'établissement de cette colonie de la grande Grèce, car, à l'exception de la ville de Cumes, qui fut fondée environ 250 ans avant Rome, les autres sont moins anciennes : Sybaris est postérieure de 35 ans ; Crotone de 44, et Tarente de 47. Il est donc nécessaire d'admettre qu'il a existé sur les confins du Latium une ou plusieurs colonies grecques plus ou moins importantes qui, vaincues par les Romains, ou détruites par toute autre cause, sont restées ensevelies dans les ténèbres de l'antiquité. Voilà ce qui explique les traditions d'Hercule, d'Evandre, d'Arcadiens, de Phrygiens établis dans le Latium, d'un Servius Tullius, d'origine grecque, d'un Tarquin l'Ancien, fils du corinthien Démarate.

La langue latine, comme toutes les langues, éprouva des variations successives, subit l'influence des mœurs, des vicissitudes politiques, des relations avec les autres peuples, et céda, en un mot, à l'action irrésistible des temps. Les modifications qu'amenèrent ces différentes causes, furent telles que, vers les derniers siècles de la république, on ne comprenait plus à Rome la langue de Numa. Mais ce fut surtout lorsque les Romains portèrent leurs armes victorieuses hors de l'Italie, lorsqu'ils eurent des rapports directs avec les Grecs[2], que leur idiome se perfectionna, et cela avec une surprenante rapidité, car de *Livius*

[1] Voir Court de Gebelin, tom. 6, disc. prélim. 2e partie, art. 1er.

[2] *Græcia capta ferum victorem cepit, et artes*
Intulit agresti Latio. (Hor., liv. 2, ép. 1re, v. 156.)

Digitized by Google

Andronicus à *Térence*, on compte à peine un demi-siècle. Cette amélioration si prompte doit d'autant plus surprendre, que la langue latine conserva pendant près de cinq siècles sa grossièreté primitive. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver, dans la première période de cette langue, aucune production réellement littéraire, aucun écrivain, aucun poëte qui mérite ce nom.



Digitized by Google

HISTOIRE ANALYTIQUE ET CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

(ENFANCE.)

DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'A L'ANNÉE 512, DE 754 A 242 AVANT J.-C.

S'il ne nous reste aucun ouvrage de littérature pendant cette première période, plusieurs monuments de la langue latine sont parvenus jusqu'à nous, et il n'est pas sans intérêt d'en faire mention.

Le plus ancien de ces monuments consiste en quelques fragments, ou plutôt quelques mots des vers saliens, qui nous ont été conservés par Varron. Plusieurs savants[1] ont cherché à donner un sens à ces mots qui n'ont entre eux aucune liaison, à l'exception peut-être de ceux-ci : *Diuum exta cante, Diuum deo supplice cante;* mais nous ne suivrons pas ces écrivains dans leurs suppositions ; nous nous bornerons à indiquer exactement le passage de l'auteur latin, et le lecteur jugera[2].

Nous avons donné comme le plus ancien monument de la langue des Romains, ces faibles restes des chants saliens, parce que, bien que ces prêtres semblent avoir été institués par Numa Pompilius, il paraît cependant que leur origine est plus an-

[1] Nicolas Funccius (Funck), de Marbourg, *de Puerit. ling. lat.*, chap. 3, § 14 ; Tobie Gutterleth, jurisconsulte allemand, *de Saliis, Martis sacerdotibus, etc.*, Franecker, 1704, in-8°, réimp. dans le 5e vol. du Supp. aux antiquités grecques et romaines ; Walkius, des divers âges de la langue latine, Schœll, Hist. de la langue lat., tom. 1er, pag. 44.

[2] *De Lingua latina*, liv. 6, pag. 76, édit. de Henri Étienne, 1573, in-8°.

Digitized by Google

cienne. Les uns l'attribuaient à Morrius, roi de Veïes, qui les avait établis en l'honneur d'Alesus, fils de Neptune; d'autres à Dardanus, en faveur des dieux de Samothrace [1]. Denys d'Halicarnasse lui-même a fort bien remarqué qu'ils répondaient aux *Curètes* des Grecs [2]. Numa aurait donc introduit à Rome un culte et des ministres déjà connus ailleurs avant lui.

Les chants saliens se nommaient *Axamenta*, et cette poésie barbare était, au temps d'Horace, tout à fait inintelligible pour les Romains [3]; Quintilien affirme que les prêtres mêmes qui les chantaient dans la procession des boucliers sacrés, ne les comprenaient pas [4]. Le peu qui nous en reste est donc pour nous un simple objet de curiosité.

Le second monument de la langue latine est une chanson des *Frères arvales*, prêtres institués par Romulus; cette chanson est gravée sur deux tables de marbre découvertes à Rome en 1777 [5], dans une fouille que l'on fit aux fondations de la sacristie de St.-Pierre. Elles se trouvent aujourd'hui conservées dans cette basilique. Ces marbres cependant ne remontent qu'à l'année 218 de notre ère, sous l'empereur Héliogabale; c'est à cette époque seulement que fut gravée cette chanson dont la tradition sans doute avait gardé le souvenir [6].

Comme troisième monument, nous citerons quelques fragments des lois de Numa; l'un qui prescrit de ne point accorder les honneurs funèbres à quiconque a été frappé de la foudre, l'autre qui a rapport au meurtre d'un homme libre; le troisième enfin qui défend aux concubines l'approche de l'autel de Junon [7].

[1] SERVIUS, sur l'En., l. 8, v. 285.

[2] Antiq. rom., l. 2, ch. 70.

[3] *Jam saliare Numæ carmen qui laudat, et illud*
Quod mecum ignorat, solus vult scire videri.
(Liv. 2, épît. 1re, v. 86-87.)

[4] Instit. orat., liv. Ier, ch. 6.

[5] Et non 1778, comme le dit Schœl.

[6] En voici le texte : *Enos lases iuvate neve luerve marmar sins incurrere in pleores satur fusere Mars lumen sali sta berber semunes alternei advocapit conctos, enos marmor iuvato. triumpe, triumpe, triumpe.* C'est une espèce d'invocation à Mars pour qu'il épargne les champs.

[7] *Sei hemonem fulmin jobis ocisit nei supera cenua tolitod; hemo sei fulmined ocisus escit oloe iousta nula fieri oportitod.*

Digitized by Google

Le quatrième monument est une loi de Servius Tullius, cinquième roi de Rome, relative aux enfants qui frappent les auteurs de leurs jours [1].

Le cinquième monument de la langue latine est un traité conclu avec les Carthaginois, sous les deux premiers consuls de la république, l'an 243 de Rome, 508 ans av. J.-C. Polybe nous l'a conservé, traduit, dit-il, du vieux latin difficile à comprendre de son temps. Ce traité établit des liens d'amitié entre les Romains et leurs alliés d'une part, et les Carthaginois et leurs alliés d'autre part; il règle les rapports maritimes et commerciaux des deux peuples [2].

Le sixième monument est la fable de Menenius Agrippa, qui date de l'année 258 de Rome; Tite-Live nous l'a transmise, mais il en rajeuni le style inculte et suranné [3].

Les lois des douze Tables, publiées dans les années 303 et 304 de Rome, sont le septième monument de la langue latine; il en reste des fragments assez nombreux [4].

Huitième monument. Inscription au piédestal de la colonne rostrale qui fut érigée en l'honneur du consul Duilius, après la victoire navale qu'il remporta, l'an de Rome 494, sur les Carthaginois. A l'époque de la seconde guerre punique, cette colonne fut renversée par la foudre; elle resta longtemps ensevelie sous les décombres, jusqu'à ce qu'enfin elle fut retrouvée et relevée l'an 1565, au mois de juillet. Le piédestal et l'inscription se

Sei cuips hemonem locbesom dolo sciens mortei duit pariceidad estod sei imprudens se dolo malod oceisit pro capited oceisi et naleis eiius endo concioned arietem subicitod.

Pelecs asam iunonis nei tancitod sei tancod Iunonei crinibos demiseis acnam feminam ceditod. (Terrasson, Hist. de la jurisp. rom.)

[1] *Sei parentem puer verberit ast oloe plorasit puer diveis parentum sacer esto sei nurus sacra diveis parentum esto.* (Idem. *ibid.*).

[2] Liv. 3, pag. 176, édit. de Casaubon, Polybe nomme les deux premiers consuls, après l'expulsion des rois, Junius Brutus et *Marcus Horatius*, ce qui est digne de remarque; car si celui que Tite-Live lui-même appelle *non incertum auctorem,* a dit vrai, que devient l'histoire de Tarquin Collatin et de Valerius Poplicola ?

[3] *Prisco illo dicendi et horrido modo nihil aliud quam hoc narrasse fertur,* etc. (Liv. 2, ch. 32.)

[4] Idem, ibid.

Digitized by Google

voient encore dans le capitole. Comme le temps avait effacé une partie de l'inscription, plusieurs savants se sont occupés à la rétablir, entre autres Juste-Lipse, qui n'a fait le travail qu'en partie, et Pierre Ciacconius qui l'a fait en entier et qui parait avoir été le plus habile ou le plus heureux [1].

Neuvième monument. Inscription du tombeau de *Lucius-Cornelius Scipion*, surnommé *Barbatus*, qui fut consul l'an 456, et qui remporta sur les Étrusques, à Volaterra, une victoire sanglante, mais décisive. L'inscription de son tombeau, trouvée en 1780, porte que Scipion Barbatus fut édile, censeur, consul; qu'il s'empara de plusieurs places dans le Samnium, et conquit toute la Lucanie dont les habitants lui donnèrent des otages; mais les historiens ne font pas mention de ces conquêtes de Scipion. Au reste ce mausolée fait partie des richesses du musée *Pio-Clementino* à Rome [2].

Dixième monument. Inscription du tombeau de *Lucius Cornelius Scipion*, fils de Scipion Barbatus. Il parvint au consulat en 495, la seconde année de la première guerre punique. Chargé de la conquête des îles de Corse et de Sardaigne qu'occupaient les Carthaginois, il parvint à les en chasser. Il se fit aimer des insulaires par son humanité, sa modération, sa douceur. Il reçut les honneurs du triomphe, et fut élevé à la censure l'an de Rome 496. L'inscription de son tombeau le proclame *le plus vertueux parmi les honnêtes citoyens de Rome*. Cette inscription fut trouvée bien antérieurement à la précédente, quoique celle-ci soit plus ancienne; elle a été découverte à Rome à la porte Capène, dans l'année 1615 [3].

[1] Dissert. de P. CIACCONIUS (GRÆVIUS). *Thes. antiq. roman.* tom. 4, pag. 1810.

[2] Texte : Cornelius. Lucius. Scipio. Barbatus. Gnaiuod. Patre. Prognatus. Fortis. Vir. Sapiensque. Quoius. Forma. Vertutei. Parisuma. Fuit. Consol. Censor. Aidilis. Quei. Fuit. Apud. Vos. Taurasia. Cisauna. Samnio. Cepit.

Subicit. Omne. Loucana Opsidesque. Abdoucit. (PIRANESI, *Monum. des Scip.*)

[3] Texte : Honcoino. Ploirume. Cosentiont. R. Duonoro. Optumo. Fuise. Viro. Luciom. Scipionem. Filios, Barbati. Consol. Censor. Aidilis. Hic. Fuet. A. Hec. Cepit. Corsica. Aleriaque. Urbe. Dedet. Tempestatibus. Aide. Merito. (GRÆVIUS. *Thes. antiq. rom.* tom. 4, pag. 1835.)

Digitized by Google

Onzième monument. Inscription en l'honneur d'*Attilius Calatinus* [1]. Il était de la même famille que Regulus et vivait dans le même temps. Il fut consul en 495 et en 500. Cicéron lui-même cite en partie cette épitaphe dans son Traité de la Vieillesse.

Le douzième monument dont la date est incertaine, paraît cependant remonter à peu près à l'époque de ceux que nous venons de citer, si l'on en juge par la forme des lettres; c'est une inscription gravée sur un vase, qui rappelle et le nom de celle qui en a fait don, et celui de l'ouvrier qui l'a confectionné [2].

Treizième monument. Les deux prédictions du devin Marcius, qui annonçaient aux Romains la défaite de Cannes. On employa un jour pour en découvrir le sens. Le lendemain un sénatus-consulte ordonna aux décemvirs de consulter les livres sybillins; des jeux furent célébrés en l'honneur d'Apollon, et, après les jeux, une somme de douze mille as fut accordée au préteur pour les cérémonies religieuses. Le texte de ces prédictions, reproduit sans doute en latin plus moderne, se trouve dans Tite-Live [3].

Le quatorzième monument est le sénatus-consulte rendu, l'an 566 de Rome, dont Tite-Live rapporte l'occasion et le contenu. Quelques passages de l'auteur latin confirment l'opinion que l'original de ce sénatus-consulte a réellement existé. Ce décret est gravé sur une table de bronze, découverte en 1640 à Tirioli dans les Abbruzzes, en creusant les fondements d'une maison seigneuriale. On y défend la célébration nocturne des mystères de Bacchus dans tout l'empire romain. Ce morceau précieux d'antiquité se trouve dans le musée impérial de Vienne [4].

Enfin le quinzième monument de la langue latine comprend quelques fragments épars de chants de table, que l'on accom-

[1] Texte : Heic. Situs. Unei. Quoi. Plurime. Consentiont. Gentes. Fuisse. Virom. Populei. Primariom. (FERRETI, pag. 270.)

[2] FERRETI, pag. 270.

[3] L. 25. ch. 12.

[4] Voyez, pour le texte, l'édition de TIT.-LIV. de GESNER et ERNESTI. N. B. Nous avons fait mention ici de ce monument, quoiqu'il n'appartienne proprement qu'à la seconde époque, pour ne pas le séparer des autres. Il en est de même du précédent.

Digitized by Google

pagnait de la flûte, et qui célébraient les exploits et les belles actions des hommes illustres [1].

Nous n'avons pas parlé des prétendus livres de Numa, trouvés d'une manière extraordinaire, parce que tout ce qui en a été dit, nous semble devoir être relégué parmi les fables. Toutefois on peut lire le récit curieux que Tite-Live et Pline l'Ancien ont fait de cette découverte, et les judicieuses réflexions de Schœll [2].

Outre les monuments que nous venons d'indiquer, les Romains, durant la première période de leur langue, eurent une sorte de littérature, si toutefois on peut donner ce nom à des essais informes et grossiers. Les poésies *fescennines*, dont Horace fait mention [3], étaient une sorte de dialogues dans lesquels les gens de la campagne s'égayaient tous les ans au temps de la moisson; il y régnait une liberté licencieuse; l'on n'y ménageait point les propos indécents, les épigrammes, les satires les plus poignantes; les personnages les plus importants n'y étaient pas épargnés; en sorte que ceux mêmes qui avaient échappé à ces mordantes attaques, craignant de s'y trouver en butte, une disposition de la loi des XII tables vint mettre un frein à un dévergondage qui menaçait de ne laisser intacte aucune réputation [4]. La peine de mort, prononcée dans le principe, fut changée en celle de la bastonnade.

[1] VARRON, *apud Nonnium*, au mot *assa : In conviviis pueri modesti, ut cantarent carmina antiqua, in quibus laudes erant majorum, et assa voce et cum tibicine.*

FABIUS, l. 1, ch. 17 : *Veterum quoque Romanorum epulis fides ac tibias adhibere moris fuit.*

CICER., 1. *Tuscul.* et *de clar. Orat.: Carmina multis sæculis ante suam* (*Catonis*) *œtatem, in epulis esse cantata de clarorum virorum laudibus.*

[2] L. 11, ch. 29. Hist. nat., L. 13, ch. 13, SCHOELL, tom. 1, p. 77 et suiv.

[3] Voir page suivante, note 1.

[4] C'est ainsi du moins que CICÉRON (Tuscul. 4, ch. 2) et HORACE, à l'endroit précité, ont entendu ces paroles de la loi des XII tables : *Si quis occentassit malum carmen, sive condidissit, quod infamiam faxit flagitiumve alteri, capital esto;* DACIER (Mém. de l'Acad. des Inscrip. et B. L., tom. 2, et dans sa note sur le passage d'Horace) partage l'opinion des deux auteurs romains; mais COURT DE GEBELIN veut qu'on entende par *malum carmen*, charmes, sortiléges, paroles magiques. On peut consulter sa dissertation à ce sujet (tom. 6, disc. prélim., page 174.).

Digitized by Google

Les poésies fescennines paraissent avoir tiré leur nom de *Fescennia*, ville d'Étrurie, à laquelle probablement les Romains les empruntèrent, comme beaucoup d'autres choses. Les vers qui entraient dans cette sorte de composition s'appelaient *vers saturniens*, parce qu'ils étaient faits en l'honneur de Saturne, ou bien encore parce qu'il y régnait une grande liberté et que du temps de Saturne les habitants de l'Italie avaient joui pleinement de ce bien si précieux. Le mètre saturnien était irrégulier; il n'avait ni rhythme, ni harmonie, et il resta à peu près tel, jusqu'à ce que l'hexamètre des Grecs eût été naturalisé à Rome [1].

Tite-Live nous apprend qu'outre les poésies fescennines, deux espèces de poésies dramatiques furent connues des Romains pendant la période qui nous occupe. Sous le consulat de C. Sulpicius Pæticus et de C. Licinius Stolon, l'an 390 de Rome, 362 ans avant J.-C., une peste répandit la consternation parmi les Romains; alors eut lieu pour la troisième fois la cérémonie du *lectisternium*, ou festin en l'honneur des dieux. Comme la violence de la contagion ne diminuait ni par le secours de la divinité, ni par les conseils des hommes, on institua des jeux scéniques, chose nouvelle pour un peuple guerrier : on croyait apaiser par là le courroux céleste. On fit venir d'Étrurie des mimes qui dansaient au son de la flûte à la manière des Toscans. Il n'était question ni de poésie, ni de rien qui ressemblât à une composition dramatique. Bientôt les jeunes Romains voulurent imiter les Étrusques; ils joignirent à leurs danses et à leurs pantomimes des dialogues gais et satiriques, qui s'éloignaient de la négligence grossière des vers fescennins, et qui déjà avaient

[1] HORACE, Épit. 1re, liv. 2e, v. 145.

Fescennina per hunc invecta licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit,
Libertasque recurrentes accepta per annos
Lusit amabiliter, donec jam sævus apertam
In rabiem cœpit verti jocus, et per honestas
Ire domos impune minax. Doluere cruento
Dente lacessiti; fuit intactis quoque cura
Conditione super communi : quin etiam lex
Pœnaque lata malo quæ nollet carmine quemquam
Describi. Vertere modum, formidine fustis,
Ad benedicendum delectandumque redacti.

Digitized by Google

une certaine régularité ; ils étaient accompagnés de gestes cadencés au son de la flûte. Les acteurs de ces divertissements scéniques se nommaient *histrions* du mot toscan *hister* qui signifiait ce que les latins désignaient par l'expression *ludio*, baladin.

Les amusements de la scène étant devenus un art, les jeunes gens de Rome abandonnèrent ce genre de représentation aux histrions, et commencèrent entre eux à attaquer en vers tous les ridicules, suivant en cela l'exemple des anciens, et ils ne voulurent pas que des comédiens de profession déshonorassent, en les représentant, ces compositions scéniques qui ressemblaient, sauf les chœurs qui y étaient supprimés, aux drames satiriques des Grecs. Les Romains les avaient empruntées aux Osques, aussi furent-elles appelées *fables atellanes*, d'Atella, l'une des villes de ce peuple[1].

Pendant cette première période de la langue latine, qui comprend plus de cinq siècles, Rome n'eut donc qu'une poésie très-imparfaite, et aucun monument d'histoire, d'éloquence, ou de philosophie ne fit présager la gloire qu'elle devait acquérir un jour dans ces mêmes branches des connaissances humaines. Toutefois les Romains, dès cette époque comme dans la suite, se distinguèrent par le caractère original qu'ils donnèrent à la jurisprudence, et en cela ils ne durent rien aux Grecs dont ils se firent les imitateurs sous tant d'autres rapports. Mais l'histoire des lois et de la jurisprudence rentrant tout naturellement dans la science du droit, et s'écartant par cela même du plan que nous nous sommes tracé, nous ne pouvons que renvoyer aux ouvrages spéciaux qui traitent de cette matière[2].

[1] Tit-Liv. L. 3, ch. 2, et pour plus amples détails, J. Vossius, Institut. poét. L. 3, ch. 9.

[2] Hist. du droit romain, par Gust. Hugo, trad. de l'allemand par Jourdan, et revue par Poncelet, Paris, chez Bavoux, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

DEUXIÈME PÉRIODE.

(ADOLESCENCE.)

DEPUIS L'ANNÉE 512 DE ROME JUSQU'A L'ANNÉE 676, DE 242 A 78 AVANT J.-C.

PREMIÈRE SECTION. — POÉSIE.

Ce fut principalement dans la poésie dramatique que s'exercèrent les premiers auteurs que compte Rome pendant cette seconde période, et il n'est pas hors de propos de dire quelque chose des divers genres de pièces de théâtre, adoptés par les Romains. Presqu'aucun de leurs ouvrages scéniques ne fut original; ils imitaient, ils copiaient les Grecs, se contentant le plus souvent de les traduire. La tragédie, la comédie et même le drame furent naturalisés à Rome. Les tragédies étaient *crepidatæ* ou *palliatæ* lorsque les personnages étaient grecs, ce qui eut presque toujours lieu, ou *prætextatæ* quand les héros mis en scène étaient romains, ce qui arriva fort rarement. Les comédies étaient aussi distinguées en *prætextatæ*, lorsque le sujet et les personnages étaient pris dans les hauts rangs de la société romaine; en *trabeatæ*, quand les acteurs revêtus de robes plus ornées que la toge ordinaire, représentaient des triomphateurs, des chevaliers, des rois; en *togatæ*, quand les personnages appartenaient à la classe moyenne du peuple, et en *tunicatæ* ou *tabernariæ*, lorsque la fable mettait en scène des gens de taverne ou de la classe infime. Les comédies *statariæ* étaient celles où il y avait plus de dialogue que d'action; celles qualifiées *motoriæ* étaient au contraire plus en action qu'en dialogue. On appelait *rhintonicæ* des espèces de drames, des comédies du genre larmoyant, dont on attribue le premier essai à un certain Rhintus qui vécut peu de temps après Alexandre [1].

LIVIUS ANDRONICUS.

Le plus ancien poëte dramatique chez les Romains fut Livius Andronicus, et c'est par lui que commence la littérature latine.

[1] CHARPENTIER, Étud. moral. et hist., pag. 56.

Digitized by Google

Il était grec et natif de Tarente ; il fut fait prisonnier en 482, lors de la prise de cette ville. Esclave de M. Livius Salinator, il instruisit ses enfants ; et son mérite lui valut bientôt la liberté. Il prit alors de son patron le nom de *Livius*. Il mourut en 534. Son premier ouvrage fut représenté l'an 514 (240 avant J.-C.), sous le consulat de C. Claudius et de M. Tuditanus [1]. Il paraît qu'il jouait lui-même dans ses pièces, ce qui ne veut pas dire qu'il y jouât seul, qu'il changeât successivement de costume pour représenter les différents personnages, ni que ses ouvrages dussent être, à cause de cela, d'une grande simplicité, comme l'a prétendu un auteur moderne. Tite-Live rapporte « qu'Andro-» nicus ayant fatigué sa voix, parce qu'on le redemandait sans » cesse, obtint par grâce qu'il y eût un chanteur particulier placé » devant la flûte, et de ce moment il put accompagner le chant » de mouvements un peu plus vigoureux, n'étant plus gêné par » le besoin de ménager sa voix. Dès lors les acteurs eurent sous » la main un chanteur et le dialogue seulement fut prononcé » par eux [2]. » Valère Maxime raconte la même particularité dans des termes à peu près semblables [3].

Du récit de ces deux auteurs il faut conclure qu'à cette époque au moins, les représentations théâtrales comprenaient trois parties : Le dialogue d'abord, puis le chant, et la danse qui suivait le chant ; le dialogue appartenait à la pièce proprement dite, le chant et la danse composaient les intermèdes, et comme on aimait la danse de Livius, on l'exempta de chanter en même temps qu'il dansait, pour ne pas trop le fatiguer et pour laisser plus d'aisance au talent qui plaisait en lui [4].

Andronicus écrivit bon nombre de tragédies, et quelques comédies, le tout importé de la Grèce ; on a les titres de dix-neuf de ses pièces. Il composa des poëmes dans plusieurs genres, parmi lesquels s'en trouvait un sur l'histoire romaine ; il fut aussi l'auteur de quelques poésies érotiques, *erotopægnia*, et d'une hymne en l'honneur de Junon *Regina* qui fut chantée dans

[1] Cic. *Tuscul.* 1re, ch. 1er, *de clar. Orat.* ch. 18 ; Aul. Gel., liv. 17, ch. 21.

[2] L. 7, ch. 2.

[3] L. 2, ch. 4, *de Spectac.* n° 4.

[4] Voir les réflexions de Schoell à ce sujet, tom. 1, pag. 108 et suiv.

Digitized by Google

les rues de Rome par un chœur de vingt sept jeunes filles, à l'occasion d'un présage funeste [1]. On le croit aussi auteur d'une odyssée latine que Cicéron compare aux statues de Dédale, que l'on estimait seulement à cause de leur ancienneté [2]. De ces œuvres nombreuses il ne nous reste plus que des fragments peu considérables et presque insignifiants. Le plus important qui nous a été conservé par Terentianus, ne consiste qu'en quatre vers:

IMITATION.

Allons, chausse tes pieds d'un riche brodequin,
Qu'un léger baudrier flotte en plis sur ton sein;
Qu'un carquois plein de traits sur ton dos retentisse,
Et qu'au nez de tes chiens le gibier se trahisse [3].

Il est difficile de juger du mérite de ce poëte, par ce que le temps a épargné de ses ouvrages; mais, d'après l'opinion des auteurs anciens, nous pouvons dire que son style était dur et incorrect, et que ses vers manquaient de rhythme et d'harmonie : ce qui d'ailleurs se conçoit aisément et doit s'excuser de même, quand on songe à l'époque où l'auteur a écrit [4].

[1] Tit-Liv. L. 27, ch. 37.

[2] *Brutus*, ch. 18.

[3] *Et jam purpureo suras include cothurno,*
Baltheus et revocet volucres in pectore sĩnus:
Pressaque jam gravida crepitans tibi terga pharetra,
Dirige odorisequos ad certa cubilia cãnes.

A la lecture de ces vers, on peut croire que la quantité syllabique n'était pas encore bien fixée, car Livius a fait longue la première syllabe de *sinus* et la première de *canes* qu'on trouve brèves dans tous les autres poëtes.

[4] On est étonné que Schœll (tom. I, pag. 107) cite comme un éloge ces paroles de Quintilien : *Nihil in poetis supra Livium Andronicum;* car ces mots dans l'endroit où ils se trouvent, ont un sens tout opposé. Voici le passage : *Turpe etiam illud est, contentum esse id consequi quod imiteris. Nam rursus quid erat futurum, si nemo plus effecisset eo, quem sequebatur? nihil in poetis supra Livium Andronicum, nihil in historiis supra pontificum annales haberemus.* « Il y a de la honte à se contenter » d'égaler ce que l'on imite; car que serait-ce si chacun n'eût fait que suivre son modèle? nous n'aurions rien de meilleur que Livius Andronicus » en poésie, et en histoire rien au-dessus des annales de nos pontifes. » (*Instit. orat.* L. 10, ch. 2, § 4.)

Digitized by Google

CNEIUS NÆVIUS.

Cneius Nævius ou Navius fut contemporain de Livius Andronicus ; il naquit dans la Campanie et reçut une éducation grecque. Les anciens auteurs ont écrit qu'il porta les armes dans la première guerre punique qui commença en l'an 490 de Rome, et qui fut terminée en 512 [1] ; il est donc difficile de préciser l'époque de la naissance de ce poëte. A l'exemple des Grecs, il composa des comédies remplies de satires et d'invectives contre les personnes. Il traduisit sur la scène les citoyens les plus recommandables, les déchira sans ménagement, croyant plaire au peuple en servant sa malignité. Le premier Scipion l'Africain et les deux Metellus violemment attaqués [2], prirent les choses au sérieux, et Nævius porta la peine de son audace indiscrète. Les *triumviri capitales* le jetèrent en prison. Il y passa quelque temps et y composa deux comédies (*Hariolus* et *Leon*) qui lui valurent, dit-on, la liberté de la part des tribuns du peuple, sous la condition de réparer envers les illustres Romains qu'il avait offensés, le mal qu'il s'était permis d'en dire [3]. Il parait que la réparation ne satisfit point les Scipion et les Métellus, et que, sur leurs instances, il fut exilé à Utique [4] où il mourut l'an 550, selon Cicéron [5], et plus tard d'après Varron [6].

[1] *Quem (Nævium) M. Varro, in libro de poetis primo, stipendia fecisse ait bello punico primo ; idque ipsum Nævium dicere in eo carmine quod de eodem bello scripsit.* (AUL. GELL. L. 18, ch. 21.).

[2] Voici les vers dirigés contre Scipion et qui nous ont été conservés par AUL. GELL. (L. 6, ch. 8.) :

Etiam qui res magnas manu sæpe gessit gloriose,
Cujus facta viva nunc vigent, qui apud gentes solus
Præstat, eum suus pater cum pallio uno ab amica abduxit.

[3] AUL. GELL. L. 3, ch. 3.

[4] C'est ainsi que peuvent se concilier l'opinion d'EUSÈBE dans sa chronique, page 144, et celle d'AULU-GELLE. Mais il est bon de remarquer, que le renseignement d'Eusèbe ne se trouve pas dans l'édition de Milan. Voir page 354.

[5] *De clar. Orat.* ch. 15. Cicéron fut consul l'an 691, et il dit que Nævius mourut 140 ans auparavant.

[6] ibid. ibid.

Digitized by Google

Il a écrit lui-même son épitaphe qui n'est pas absolument modeste :

IMITATION.

Si les Dieux immortels pouvaient pleurer un homme,
Les Muses pleureraient la mort de Nævius ;
Car la langue latine est oubliée à Rome,
Depuis que Nævius n'est plus [1].

Nævius composa en vers saturniens un poëme sur la première guerre punique que le célèbre grammairien Octavius Lampadius divisa en sept livres. Il est à regretter qu'il ne reste de cet ouvrage que des fragments insignifiants, car Cicéron en faisait assez de cas, tout en accordant la préférence à Ennius ; il plait, dit-il, comme une statue de Myron [2] ; et, dans le même traité, il exprime en ces termes son opinion sur les œuvres de Myron : « elles ne rendent pas encore exactement la nature ; cependant on n'hésite pas à les appeler belles » [3]. Pline en porte à peu près le même jugement [4]. Il paraît que pour faire pendant à l'Odyssée de Livius Andronicus, il écrivit une Iliade latine.

Virgile a fait quelques emprunts à Nævius. La description de la tempête au premier livre de l'Enéide, les plaintes de Vénus à Jupiter, la réponse consolante du maître des dieux, tout cela est pris dans le premier chant de la première guerre punique [5].

[1] AUL. GELL. L. 1, ch. 24.

Immortales mortales si foret fas flere,
Flerent camenæ Nævium poetam.
Itaque postquam orcio traditus est thesauro,
Obliti sunt Romæ lingua latina loquier.

[2] Myron florissait vers l'an de Rome 310 ; avant J.-C. 444 ans. Son ouvrage le plus célèbre est une génisse en airain, qui, exposée dans un champ, fit, dit-on, aux véritables génisses une telle illusion, qu'elles accoururent autour de ce métal qui paraissait vivant, sauf la couleur sans doute (voir la 62e épigr. d'Ausone, imitée de l'Anthologie où s'en trouvent 36 sur le même sujet, dont deux attribuées à Anacréon).

[3] *De clar. Orat.* ch. 18 et 19.

[4] L. 34, ch. 8.

[5] MACROB., *Saturn.* L. 6, ch. 2.

Les deux vers suivants :

Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit ; fixit leges pretio atque refixit,

qu'on lit dans le sixième livre de l'Énéide, appartiennent aussi à Nævius (ID., ibid. ch. 1.).

Digitized by Google

On a les titres et des fragments nombreux, mais insignifiants, de soixante seize pièces de Nævius, parmi lesquelles se trouvent quelques tragédies; il en composa une nationale, sous le titre de *Alimoniæ Romuli et Remi*. Vulcatius Sedigitus, dans un petit poëme qui nous a été conservé par Aulu-Gelle [1], place Nævius au troisième rang, immédiatement après Plaute, tandis qu'il n'accorde que la sixième place à Térence [2]; mais faut-il s'en rapporter à ce jugement? Toutefois Horace le traite avec assez de sévérité [3].

QUINTUS ENNIUS.

Quintus Ennius naquit à Rudies, ville de Calabre, l'an 515 de Rome, 239 ans avant J.-C., sous le consulat de Q. Valerius Falton et de C. Mamilius Turrinus [4]. Il descendait, suivant Ælien,

[1] L. 15, ch. 24.

[2] Voir le *Corpus poet.* de Maittaire, la Collection de Pesaro, tom. 4, p. 288-308. Nævius quelquefois ne manquait pas de précision; en voici deux exemples :

Multum ames, paulum des crebro, venias rarenter.

« Aime beaucoup, donne peu à la fois, montre-toi rarement. »

Portrait d'une coquette :

Alii adnutat, alii adnictat, alium amat, alium tenet.

Ce vers perdrait trop de sa précision, s'il était traduit.

[3] *Nævius in manibus non est,* « personne ne lit plus Nævius. » (L. 2, sat. 1, v. 53.)

[4] Frenshemius, supplém. à Tit-Liv. Liv. 20, ch. 2. *Rudium hominem (Ennium) majores nostri in civitatem receperunt.* (Cic. pro Arch. poet. n° 10.)

Rudiæ genuere vetustæ (Sil. Ital. Liv. 12. v. 196). Ausone, *Grammaticomastix*, v. 17, et Ennius lui-même dans ses Annales : *nos sumus romani, qui fuimus ante rudæi.*

Malgré les nombreuses autorités qui fixent la naissance d'Ennius à Rudies, ville de Calabre, d'après Pomponius Mela et Pline, on lit dans le second livre de la chronique d'Eusèbe, traduite par Hieronymus (pag. 142, édition de J. Scaliger, 1606), une mention en ces termes : *Q. Ennius poeta* Tarenti *nascitur, qui a Catone quæstore Romam tralatus, habitavit in monte Aventino, parco admodum sumptu contentus et unius ancillæ ministerio.* Nous pensons qu'il ne faut faire aucun fond sur

Digitized by Google

d'un roi de Messapie [1]. Il vécut en Sardaigne jusqu'à l'âge de quarante ans. Ce fut dans cette île soumise aux Romains, qu'il se lia d'amitié avec Caton l'Ancien qui y était préteur, et à qui il enseigna le grec. Pour lui témoigner sa reconnaissance, Caton conduisit Ennius à Rome, et lui donna une maison située sur le mont Aventin [2]. Le poëte obtint par son génie le droit de citoyen romain, honneur qui ne s'accordait alors qu'aux étrangers d'un rare mérite. Ennius fut recherché par tout ce que Rome comptait de grand et de considérable. Scipion l'Africain, pour goûter le repos qu'éloignaient de lui les troubles politiques, se retira dans sa maison de campagne de Literne, et y emmena Ennius, pour qui il avait une telle vénération qu'il voulut être déposé avec lui dans le même tombeau. Ennius mourut environ dix-huit ans après Scipion, d'un violent accès de goutte, l'an 585 de Rome, 169 ans avant J.-C. Il fut honoré d'une statue élevée à la porte Capène, sur le tombeau des Scipions [3]. Il avait fait la guerre avec le premier Africain [4].

Ennius passait pour savant dans l'opinion des Anciens; il savait trois langues, l'osque, le grec et le latin, et, pour cette raison, il disait qu'il avait trois âmes ou trois esprits [5]. On lui a reproché de

ce passage, surtout quand on remarque que cette note chronologique ne se trouve pas dans l'édition de la chronique d'Eusèbe, publiée en 1818, à Milan, par J. Zohrabus, *ex haïcano codice*. (Ce livre se trouve à la bibliothèque de Bruxelles, voir pag. 352.)

[1] ÆLIAN., apud Suidam in 'Εννιος, NEOCORUS *ad Suidam*, tom. 1, pag. 747.

Ennius antiqua Messapi ab origine regis.
(SILIUS ITAL., Liv. 12, v. 393.)

[2] CORNEL. NEPOS, Vie de Caton, ch. 1, à la fin.

[3] TIT.-LIV. L. 38, ch. 56.

Ennius emeruit, Calabris in montibus ortus,
Contiguus poni, Scipio magne, tibi.
(OVID., de Arte amandi, L. 3, v. 409.)

VAL. MAX. L. 8, ch. 14, n° 1.

[4] *Hærebat doctus lateri, castrisque solebat*
Omnibus in medias Ennius ire tubas.

CLAUDIEN, *de Laud. Stilic.*, L. 3, préf. Voir SIL. ITAL. à l'endroit précité, d'où il résulte qu'Ennius avait le grade de centurion : *Vitis adornabat dextram decus.*

[5] *Q. Ennius tria corda habere se dicebat quod loqui græce et osce et latine sciret.* (AUL. GELL., L. 17, ch. 17.)

Digitized by Google

l'impatience et de la causticité; ce n'est pas cependant l'idée qu'on se fait de lui en lisant ce qui nous reste de ses ouvrages; on croirait au contraire qu'il a été d'un caractère doux et d'un commerce facile[1]. Horace l'accuse d'avoir aimé un peu trop le vin, et d'y avoir eu trop souvent recours pour exciter sa verve poétique [2]. Q. Serenus prétend que ce fut à ses excès bacchiques qu'il dut la goutte qui l'emporta. Cicéron, en lui appliquant un de ses vers, loue sa bonne foi, malgré l'exiguité de sa fortune [3]. Le même auteur rapporte un bon mot de Scipion Nasica, relativement à Ennius.

« Scipion Nasica était allé voir le poëte Ennius, et demandait » à la porte s'il était chez lui. La servante répondit que son » maître était sorti. Scipion devina bien qu'Ennius le lui avait » fait dire, et qu'il y était. Peu de temps après, celui-ci vint le » voir à son tour, et comme il le demandait aussi à la porte : *il » est sorti*, cria Scipion lui-même. — *Vous vous moquez*, dit En- » nius; *croyez-vous que je ne reconnaisse pas votre voix? — Vous » êtes bien malhonnête*, répliqua Scipion : *j'ai cru votre servante, » quand elle m'a dit que vous étiez sorti; et vous ne voulez pas me » croire moi-même* [4]*!* »

Les Romains faisaient le plus grand cas des ouvrages d'Ennius. Ses Annales étaient déclamées et peut-être chantées en plein théâtre, comme les poésies d'Homère; et un acteur entre autres fut si glorieux d'avoir prêté sa voix aux vers d'Ennius, qu'il en prit le titre d'*Ennianiste* [5]. Un grand nombre d'auteurs latins ont célébré le mérite du poëte de Rudies. Lucrèce dit qu'il est le premier d'entre les Latins qui ait obtenu sur le Parnasse une

[1] Peut-être même a-t-il voulu se peindre dans ces deux vers :

Eo ego ingenio natus sum, amicitiam
Atque inimicitiam in fronte promptam gero.
(Aul. Gell., L. 19, ch. 8.)

[2] *Ennius ipse pater nunquam, nisi potus, ad arma*
Prosiluit dicenda. (L. 1, épît. 9, v. 7.)

[3] *Ille vir, haud magna cum re, sed plenu' fidei.*
(De Senect. § 1.)

[4] *De Orat.*, L. 2, ch. 68.

[5] Aul. Gell., L. 18, ch. 5.

Digitized by Google

couronne immortelle [1]; Cornélius Nepos tient plus de compte à Caton de l'acquisition qu'il a faite d'Ennius, que de tous les triomphes qu'auraient pu lui mériter ses conquêtes en Sardaigne [2]; Quintilien en fait un éloge non moins pompeux : « Révé» rons Ennius, dit-il, comme ces bois consacrés par leur propre » vieillesse, dans lesquels nous voyons de grands chênes que » le temps a respectés, et qui pourtant nous frappent moins par » leur beauté que par le sentiment de religion qu'ils nous inspi» rent [3] ». Cicéron cite plusieurs fois Ennius avec honneur, dans presque tous ses ouvrages. Sa gloire resta brillante tant que subsista la république, mais elle pâlit lorsqu'Auguste fut sur le trône. On ne trouva plus en lui qu'un auteur dur, négligé, sans art. Horace en parle avec assez peu de ménagement [4]; Sénèque le traite avec une incroyable légèreté, avec une sévérité ridicule, dont Aulu-Gelle a fait justice [5]. Virgile lui-même, le doux, le modeste Virgile, appelle *fumier* les ouvrages d'Ennius, mais il paraît cependant qu'il trouva beaucoup d'or dans ce fumier, si l'on s'en rapporte à Macrobe [6].

Quoi qu'il en soit, si l'on examine sans prévention ce qui nous reste des poésies d'Ennius, on conviendra que sa diction est plus pure que celle de Livius Andronicus, bien qu'elle conserve encore un peu d'âpreté, et qu'elle soit loin d'avoir l'élégante facilité qui distingue les auteurs du siècle d'Auguste; son vers ne manque ni de nerf ni de précision, et il respire même, comme le dit F. Schlegel, dans quelques-uns des passages qui nous ont

1 *Ennius ut noster cecinit, qui primus amœno*
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam.
(L. 1er, v. 118.)

2 *Ex Africa decedens Q. Ennium poetam deduxerat; quod non minoris existimamus, quam quemlibet amplissimum sardiniensem triumphum.* (*Marc. Caton. Vita,* cap. 1. *ad calcem.*)

3 *Ennium, sicut sacros vetustate lucos, adoremus, in quibus grandia et antiqua robora jam non tandem habent speciem, quantam religionem.* (Instit. Orat. L. 10, ch. 1).

4 L. 2, épit. 1, v. 50. On lit cependant dans *l'Art poét.* v. 56 :

.... Lingua Catonis et Enni
Sermonem patrium ditaverit, et nova rerum
Nomina protulerit.

5 La lettre à Lucilius, dont il est ici question, manque dans les œuvres de Sénèque. Voir Aul. Gell., L. 12, ch. 2.

6 Saturn., L. 6, ch. 1 et 2.

Digitized by Google

été conservés, une haute inspiration poétique [1]. On ne peut disconvenir qu'Ennius n'ait été, pour son époque, un homme de génie; car, s'il est peut-être vrai que le génie soit un, il ne se développe pas de la même manière sous des influences différentes, et avec des secours inégaux: et, sous ce rapport, Ovide a fort bien apprécié le mérite du poëte de Rudies [2].

Un reproche qu'on pourrait faire à Ennius, c'est d'avoir eu une trop bonne opinion de son propre mérite. Il n'a pas craint de se donner à lui-même le titre assez ambitieux d'*Homère des Latins*. Il racontait, dit-on, dans le premier livre de ses Annales [3] qu'Homère lui était apparu en songe pour lui dire que son âme avait d'abord animé le corps d'un paon et ensuite le sien, et qu'elle habitait alors le corps d'Ennius. Horace, à l'endroit que nous avons cité, et Perse se sont moqués de cette prétention [4]. Ennius a composé aussi lui-même son épitaphe qui n'annonce pas plus de modestie :

IMITATION.

Citoyens, d'Ennius voyez ici l'image ;
De vos nobles aïeux il chanta les hauts faits.
Ne pleurez pas sur moi, faites trêve aux regrets.
Pourquoi ? c'est que mon nom doit vivre d'âge en âge [5].

Mais ne peut-on pas trouver une excuse à cette petite vanité dans

[1] Hist. de la littér. anc. et mod., tom. I, ch. 3.

[2] *Utque suo Marte cecinit gravis Ennius ore :*
Ennius ingenio maximus, arte rudis.
(*Trist.* L. 2, v. 424.)
Ennius arte carens, animosique Accius oris
Casurum nullo tempore nomen habent.
(*Amor.*, L. 1er, élég. dre.)

[3] Il ne reste que la première moitié de ce songe.

[4] *Lunæ portum est operæ cognoscere cives ;*
Cor jubet hoc Enni, postquam destertuit esse
Mæonides Quintus, pavone ex Pythagoreo. (Sat. 6, v. 10.)

Romains, c'est à Luna qu'on brave les soucis,
S'écriait Ennius, quand, de sens plus rassis,
Du vieillard de Samos abjurant la chimère,
Il cessait de rêver qu'il fût Quintus Homère. (RAOUL.)

[5] CIC., *Tuscul.*, L. I, ch. 15 :

Adspicite, o Ceiveis, Senis Ennii imagini' formam,
Heic vostrum panxit maxuma facta patrum.
Nemo me lacrumeis decoret, nec funera fletu
Facsit. Quur ? volito vivo' per ora virum.

Digitized by Google

le sentiment que le génie a de sa force, et dans le noble orgueil qu'il ressent, lorsque, portant ses regards autour de soi, il ne voit personne capable de lutter avec lui?

Ennius a composé les Annales de la république romaine en vers hexamètres; ces Annales, d'abord sans division, ont été séparées en dix-huit livres par le grammairien Q. Vargonteius; six livres de satires, genre de poésie dont on lui attribue l'invention[1]; vingt-quatre tragédies, traductions libres du grec, entre autres l'Hécube et la Médée d'Euripide; trois autres pièces dramatiques; les *Phagesia* ou la Gastronomie d'Archæstratus, poëte sicilien cité par Athénée, et dont il ne reste que onze vers; un poëme moral intitulé *Protreptica;* un poëme sur la nature des choses du pythagoricien Epicharme; quelques autres compositions sous le nom de *Præcepta;* des épigrammes, et en prose la traduction de l'ouvrage d'Euhemère sur les dieux[2]. Il ne nous reste de tout cela que des fragments[3].

CÆCILIUS STATIUS.

Cæcilius Statius était gaulois d'origine. Quelques-uns ont prétendu, et entre autres Hyeronymus, dans ses Annales, qu'il était de Milan. Il fut d'abord esclave et il en prit le nom de *Statius.* Ses talents lui valurent la liberté. L'époque précise de sa naissance est incertaine. Il vécut dans la plus grande familiarité avec le poëte Ennius, d'après le rapport d'Eusèbe. Il connut également Térence envers lequel il se conduisit d'une manière très-honorable. Térence était jeune et encore inconnu. Lorsqu'il proposa aux édiles sa comédie de l'*Andrienne,* ces magistrats voulurent avoir d'abord l'avis de Cæcilius. Celui-ci était à table

[1] Voir ce que dit Schœll de la Satire des anciens. (Hist. de la litt. rom. tome 1, pag. 143.)

[2] On croit qu'Euhemère ou Evemère naquit en Sicile; il était contemporain de Cassandre, roi de Macédoine, qui avait beaucoup d'amitié pour lui. Son ouvrage ne visait à rien moins qu'à détruire la religion payenne. On en trouve quelques extraits dans le 5e livre de Diodore de Sicile, et dans les pères de l'Église qui ont écrit contre les Payens. Les fragments de la traduction d'Ennius sont rassemblés dans le recueil de Columna.

[3] Voir le *Corpus poetarum* de Maittaire, et la Collection de Pesaro, tom. 4, pag. 264-287.

Digitized by Google

quand Térence fut introduit auprès de lui. L'extérieur du jeune Africain n'était pas prévenant. Le vieux poëte le fait asseoir sur une escabelle. Térence commence à lire ; la première scène est à peine achevée, que Cæcilius charmé, se lève, invite l'auteur à souper, se fait lire la pièce entière après le repas, comble l'auteur d'éloges, et lui promet sa protection auprès des édiles. Il y a des auteurs qui, dans cette anecdote, substituent au nom du poëte Cæcilius celui de l'édile Acilius [1].

Cæcilius mourut l'an 586 de Rome, 168 ans av. J.-C., un an après la mort d'Ennius. Il avait composé quarante-cinq comédies, au moins en avons-nous les titres ; elles étaient empruntées des Grecs et imitées de Ménandre, de Philémon et d'Apollodore.

Plusieurs auteurs anciens ont reconnu du mérite à Cæcilius. Cicéron préfère lire sa comédie intitulée *Synephebi*, que celle de Ménandre sur le même sujet [2]. Il ne le traite pas moins favorablement dans un autre endroit [3] ; cependant il lui reproche les imperfections de son style [4]. Varron a dit de Cæcilius qu'il

[1] Diderot a adopté cette seconde version pour se donner l'occasion de lancer une épigramme : « Si l'inspecteur des théâtres, dit-il, était un impertinent, comme cela peut arriver, c'était du moins un homme de goût, ce » qui est plus rare. (Tom. 9, pag. 233, éd. in-12.)

Ce trait d'ailleurs a été renouvelé depuis, à l'égard de Métastase par Apostolo Zéno, fondateur de l'académie *degli animosi* de Venise, et plus récemment par l'acteur Molé, de la comédie française, à l'égard de Collin d'Harleville, auteur du *Vieux Célibataire*.

Au reste, quelque piquante que soit l'anecdote de Cæcilius, la critique la rend un peu suspecte. D'abord les biographes qui la rapportent ne citent point d'autorité, et en second lieu Térence devait être déjà connu quand il donna l'*Andrienne*, car cette comédie ne paraît pas avoir été son premier ouvrage, et cette présomption naît du prologue même de cette pièce. En effet on y lit :

Poeta, cum primum animum ad scribendum appulit,
Id sibi negoti credidit solum dari,
Populo ut placerent quas fecisset fabulas.
Verum aliter evenire multo intelligit ;
Nam in prologis scribendis operam abutitur,
Non qui argumentum narret, sed qui malevoli
Veteris poetæ maledictis respondeat.

4 *De Finib. bon. et mal.*, L. 1, ch. 2.

5 *De optimo Genere orat.*, ch. 1.

6 *De clar. Orat.*, ch. 74.

Digitized by Google

remporte le prix pour ce qui regarde les sujets, et ailleurs qu'Attilius et lui savaient mieux émouvoir les passions [1]. Horace a exprimé la même idée [2]. Velleius Paterculus le nomme honorablement avec Térence et Afranius [3]; Vulcatius Sedigitus que nous avons déjà cité, lui donne le premier rang sur tous les auteurs comiques [4], et Quintilien en porte un jugement favorable [5]. Toutefois Aulu-Gelle lui reproche avec quelque aigreur d'avoir défiguré la plupart des sujets qu'il avait empruntés à Ménandre, en sorte qu'il y a, dit-il, autant de différence entre l'original et l'imitation qu'entre les armes de Diomède et celles de Glaucus [6].

Il nous serait difficile d'apprécier le plus ou le moins de justesse de ces divers jugements, car des nombreux ouvrages de Cæcilius, cent à cent cinquante fragments, consistant presque tous en un ou deux vers, ont seuls survécu; le plus considérable a été conservé par Aulu-Gelle, ainsi que le passage de Ménandre qui a servi de modèle [7]; on trouve cependant au milieu de ces rares débris quelques bonnes moralités [8].

MARCUS PACUVIUS.

M. Pacuvius, d'origine grecque, comme les poëtes dont nous venons de parler, naquit à Brindes, dans la Calabre, vers l'an 536 de Rome, 218 ans avant J.-C. Il était neveu d'Ennius par sa sœur. Il vint jeune à Rome où il se distingua par le double talent de peintre et de poëte. Pline l'Ancien cite avec éloge un tableau dont il avait orné le temple d'Hercule [9]. Pacuvius était d'un caractère

1 *In argumentis Cæcilius palmam poscit..... πάθη vero Trabea et Attilius et Cæcilius facile moverunt.* (*ad Charisium*, L. 2.)

2 L. 2, épit. 1, v. 59.

Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte.

3 *Dulces latini leporis facetiæ per Cæcilium, Terentiumque et Afranium sub pari ætate nituerunt.* (L. 1, ch. 17.)

4 *Cæcilio palmam Statio do comico.*

5 L. 10, ch. 1.

6 L. 2, ch. 23.

7 ibib. ibid.

8 Coll. de Pesaro, tom. 4, pag. 308-314.

9 *Proxime celebrata est in foro boario æde Herculis Pacuvii poetæ pictura. Ennii sorore genitus hic fuit : clarioremque eam artem fecit gloria scenæ.* (H. N., L. 35, ch. 4.)

Digitized by Google

doux et obligeant qui lui mérita l'affection de ses contemporains.

Accablé d'infirmités, il se retira à Tarente, où il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Il fut lié d'amitié avec Lucius Attius beaucoup plus jeune que lui. Aulu-Gelle raconte une conversation qui eut lieu entre ces deux poëtes, lors d'une visite faite par Attius à Pacuvius.

«Pacuvius, déjà avancé en âge, et attaqué d'une maladie chro-» nique, s'était retiré à Tarente. Attius, beaucoup plus jeune que » lui, passa dans cette ville, se rendant en Asie, et alla faire une » visite à Pacuvius. Cédant aux aimables instances de son hôte, » il resta quelques jours auprès de lui, et lui lut, d'après le dé-» sir qu'il en témoigna, sa tragédie d'Atrée. Alors Pacuvius lui dit » qu'il avait écrit de belles et grandes choses, mais qu'il y trou-» vait un peu de dureté et d'âpreté. Ce que vous dites est vrai, » répliqua Attius, et je suis loin de m'en repentir; il en est des » esprits comme des fruits; ceux qui commencent par être durs » et âpres, deviennent doux et agréables; mais ceux qui tout » d'abord sont mous, ne mûrissent pas, mais pourrissent; il faut » donc laisser au génie ce que l'âge et le temps doivent mûrir [1].

Pacuvius a laissé également son épitaphe composée par lui-même. Aulu-Gelle qui la rapporte, la trouve digne de ce poëte; elle est moins prétentieuse que celles de Nævius et d'Ennius :

IMITATION.

Passant, quoique tu sois pressé,
Fais ce que ce marbre désire;
Daigne le regarder et lire'
Ce que dessus on a tracé :
De Pacuvius le poëte
Les os reposent en ce lieu....
Maintenant, que rien ne t'arrête,
Tu sais ce que je veux que tu saches.... adieu [2].

Il nous reste les titres et quelques fragments de dix-neuf piè-

[1] L. 13, ch. 2. (C'est par erreur que Schœll attribue cette visite à *Quinctius Atta.*)

[2] *Epigramma Pacuvii verecundissimum et purissimum, dignumque ejus elegantissima gravitate.* (AUL. GELL. L. 1, ch. 24.)

Adolescens, tametsi properas, hoc te saxum rogat
Uti se aspicias : deinde quod scriptum est, legas :
Heic sunt poetæ Pacuvii Marci sita
Ossa. Hoc volebam, nescius ne esses. Vale.

Digitized by Google

de Pacuvius ; quelques-uns de ces fragments sont remarquables par une haute raison et une poésie vraiment belle ; nous citerons entre autres la description d'une tempête, conservée par Cicéron [1], et extraite de la tragédie d'Oreste, dont il fait l'éloge dans un autre endroit, par la bouche de Lælius [2]. Nous devons encore à l'orateur romain la conservation de quelques vers non moins beaux de Marcus Pacuvius [3]. Il cite encore avec honneur sa tragédie d'Antiope qu'il nomme à côté de celle d'Euripide [4], et sa tragédie de Teucer [5]. Pacuvius s'occupait aussi d'ouvrages moins graves, sous le titre de *Erotopægnia*, mais il n'en reste qu'un vers; il composa en outre des satires.

Une circonstance particulière qui se rattache à la pièce de notre auteur, ayant pour titre le Jugement des armes (*de armorum Judicio*), c'est qu'un passage en fut tiré pour être chanté dans les jeux qui eurent lieu aux funérailles de Jules-César, afin d'exciter davantage la pitié sur son sort, et l'indignation contre ses assassins [6].

Quant au mérite de Pacuvius, considéré en général, Horace paraît lui accorder plus de profondeur et de savoir qu'à Ennius lui-même [7], et cette opinion est confirmée par celle de Quintilien : « Pour la tragédie nous avons deux célèbres écrivains, Attius et Pacuvius, tous deux recommandables par la solidité des pensées, par le poids des paroles, et par la dignité des caractères. Du reste, leurs ouvrages n'ont ni la politesse, ni l'extrême perfection que l'on pourrait désirer ; mais il semble que ce n'a pas été tant leur faute que celle du siècle où ils ont vécu. On donne néanmoins l'avantage de la force à Attius, et

[1] *De Orat.*, L. 3, ch. 39, et *de Divinat.*, L. 1, ch. 24. Cette description a été imitée, pour les principaux traits, par Crébillon (*Idoménée*, act. 1er, sc. 1re).

[2] *De Amicitia*, ch. 7, § 2.

[3] *De Divinat.*, L. 1, ch. 57. *auct. ad Heren.*, L. 2, ch. 23.

[4] *De Finib. bon. et mal.*, L. 1, ch. 2.

[5] *De Orat.*, L. 1, ch. 58.

[6] Girald., *de Pacuv.*

[7] L. 2, ép. 1, v. 55.

........................aufert
Pacuvius docti famam senis......

Digitized by Google

» ceux qui ont des prétentions à l'érudition, trouvent Pacuvius » plus savant[1] ».

Nous n'avons rien à ajouter à un semblable jugement[2].

PLAUTE.

Marcus Accius Plautus naquit à Sarsine, en Ombrie, d'après Festus et St. Jérôme, l'an de Rome 527; avant J.-C., 227 ans[3], cinq années par conséquent avant Pacuvius; mais nous l'avons placé après celui-ci pour ne pas le séparer de Térence.

Plaute, selon l'opinion la plus commune, florissait vers l'époque de la seconde guerre punique, et, selon le témoignage de Cicéron, il avait déjà publié plusieurs comédies sous le consulat de Cornelius Cethegus et de Minucius, l'an de Rome 557[4]. Il brillait au théâtre en même temps que Caton à la tribune[5]. Il paraît que ses productions dramatiques lui avaient été fort lucratives, mais qu'ayant voulu se livrer à des spéculations commerciales, il y perdit toute la fortune qu'il devait à son talent[6]. Ce changement dans sa position l'obligea de revenir à Rome, où il fut réduit à se mettre au service d'un *pileur de blé*, et non d'un boulanger, et à tourner la meule, de celles qu'on appelait *trusatiles* (meules à bras[7]). On prétend que le surnom

[1] *Instit. Orat.*, L. 10, ch. 1.

[2] Voir, pour les fragments, la collection de Pesaro; tom. 4, pag. 298-308.

[3] L'époque de la naissance de Plaute n'est pas certaine; d'autres la placent à l'année 529 de Rome. Nous avons adopté l'opinion la plus probable; car dans l'autre supposition, il faudrait admettre qu'il avait à peine 17 ans quand il composa ses premières comédies.

[4] *De claris Orat.*, ch. 19.

[5] Aul. Gell., L. 17, ch. 21.

[6] M. Levée, dans la dissertation qui précède son estimable traduction de Plaute, dit que « Varron assure que notre auteur consuma tout son bien en » costumes et en décorations de théâtre, ce qui le fit tomber dans une mi» sère extrême. » Nous ignorons dans quel endroit des ouvrages de Varron ou dans quelle citation du même auteur, faite peut-être par un autre écrivain, M. Levée a puisé ce renseignement qui paraît s'éloigner des usages de Rome, relativement aux représentations scéniques, lesquelles avaient lieu ordinairement aux frais du public.

[7] Aul. Gell., L. 3, ch. 3. Il n'existait pas de boulangers à Rome, à cette époque; des femmes en faisaient les fonctions (Pline, L. 18, ch. 11), et on les appelait *panicoctariæ*. (Plaut., *Mercat.*, act. 3, scèn. 2, v. 62.)

Digitized by Google

d'*Asinius* lui a été quelquefois donné, à cause de ce déplorable service, mais aucun document authentique ne justifie cette supposition. Il est permis de douter que notre auteur soit descendu à cette extrémité; car si son génie lui avait valu une grande fortune, ce même génie lui restait encore pour la réparer après l'avoir perdue. Festus veut aussi qu'on l'ait appelé *Plotus* et depuis *Plautus*, parce qu'il avait les pieds plats, nom que l'on donnait d'ailleurs aux Ombriens pour la même raison[1]. Si la date de la naissance de Plaute n'est pas précise, celle de sa mort nous est fournie par Cicéron qui la fixe au consulat de L. Claudius Pulcher et de L. Porcius-Licinius, l'an 570 de Rome, 184 ans avant J.-C. Caton exerçait alors la censure [2] et Térence était âgé de neuf ans.

On cite une épitaphe comme ayant été composée par Plaute pour être gravée sur son tombeau. Aulu-Gelle, qui la rapporte, douterait de son authenticité, sans l'autorité de Varron qui en parlait dans son 1er livre *de Poetis*. Voici cette épitaphe :

IMITATION.

Depuis que le destin a mis Plaute au cercueil,
Le théâtre est désert et Thalie est en deuil;
Les jeux et les plaisirs ont perdu tous leurs charmes,
La poésie est triste et la prose est en larmes [3].

Il nous reste vingt comédies de Plaute. Aulu-Gelle nous apprend que de son temps, celles attribuées au poëte de Sarsine étaient

[1] Festus, au mot *Plotus*. M. Daunou s'est trompé quand il a dit que cette étymologie n'est indiquée par aucun écrivain antérieur à Festus. Voir Pline, L. 11, ch. 45.

[2] *De clar. Orat.*, ch. 15.

[3] *Postquam est morte captus Plautus,*
Comœdia luget, scena est deserta,
Deinde risus, ludus, jocusque et numeri,
Innumeri simul, omnes collacrymarunt.

Ce qui fait douter encore de l'authenticité de cette épitaphe, c'est qu'on la trouve aussi dans un autre rhythme :

Postquam morte datu, st Plautus, comœdia luget;
Scena est deserta, hinc ludus, risusque jocusque
Et numeri innumeri simul omnes collacrymarunt.

Au surplus, toutes ces épitaphes, attribuées aux auteurs eux-mêmes, pourraient bien n'être que l'ouvrage de leurs admirateurs qui les font parler.

Digitized by Google

au nombre d'environ cent trente; il ajoute cependant qu'elles n'étaient pas de Plaute, mais seulement publiées sous son nom, et que L. Ælius Stilo Præconius, homme d'une profonde érudition, n'en reconnaissait que vingt-cinq comme appartenant réellement à notre auteur. Varron en compte vingt et une qui, pour ce motif, étaient appelées *Varroniennes*. Il donne à celle qui nous manque le titre de *Vidularia;* quant au *Querolus,* qu'on trouve à la suite de quelques éditions de Plaute, elle n'est pas de ce poëte. Toutefois, si aux vingt pièces qui ont survécu, nous ajoutons celles qui avaient pour titre *Nervolaria* et *Fretum* qu'Aulu-Gelle regarde comme authentiques, les trois qu'il composa, lorsqu'il eut perdu tout ce qu'il possédait, et enfin les *Commorientes* dont parle Térence, dans le prologue des *Adelphes,* il est probable que Plaute écrivit au moins vingt-six comédies[1].

Mais quel que soit le nombre de ses compositions dramatiques, nous en avons assez pour apprécier la nature de son génie, et le caractère de son talent.

Les anciens n'ont pas porté un même jugement sur Plaute, et cette différence d'opinion existe aussi parmi les auteurs modernes. Mais avant de faire connaître ces divers sentiments nous allons passer en revue les comédies de Plaute, au moyen d'une courte analyse de chacune, et l'on pourra mieux juger de quel côté sont la justice et le bon goût.

Les vingt comédies de notre auteur ont pour titre : *Amphitryon*, *l'Asinaire*, *l'Aululaire* ou l'Avare, *les Captifs*, *Curculion* ou le Parasite, *Casina* ou la jeune Esclave, *la Cistellaire* ou la Corbeille, *Epidicus*, *les Bacchides* ou les Courtisanes, *Mostellaria* ou le Revenant, *les Ménechmes* ou les deux Jumeaux, le *Soldat fanfaron*, *le Marchand*, *Pseudolus*, *Pœnulus* ou le Carthaginois, *le Perse*, *Rudens* ou le Cordage, *Stichus*, *Trinummus* ou le Trésor, et *Truculentus* ou le Rustre.

I. Amphitryon. Cette pièce est précédée d'un prologue où figure Mercure, l'un des personnages de la comédie. Il fait

[1] *Nuits attiq.*, L. 3, ch. 3. On a peut-être confondu avec les comédies de Plaute celles de Plautius, à cause de la conformité de nom, et celles d'un certain Acutius, d'après les rapports qui existaient entre la manière de l'un et celle de l'autre. (Voir au surplus la dissertation de M. Levée dans sa trad. de Plaute, tom. 1, pag. 10.)

Digitized by Google

connaître qui il est, développe en quelque sorte le plan de la fable et en annonce le dénouement. Le premier acte contient l'exposition. Il fait nuit : Sosie, esclave, envoyé par Amphitryon pour prévenir Alcmène de son arrivée, prépare le récit du combat où son maître s'est couvert de gloire ; cette scène, un peu longue, ne manque ni de mouvement ni de gaîté. Mercure qui a pris les traits de Sosie, comme Jupiter ceux du général thébain, se joue de l'esclave, d'une manière assez plaisante, pour l'empêcher d'entrer dans la maison et de déranger le maître des dieux dans ses amours. Cette scène contient des lazzis et des jeux de mots d'assez mauvais goût, qui pouvaient plaire à la populace de Rome, mais qu'auraient rejetés des esprits plus délicats. Mercure, après avoir contraint à retourner près de son maître le pauvre Sosie tout étourdi d'avoir trouvé un autre lui-même, revient encore sur le sujet de la pièce, et explique comment Alcmène, tout infidèle qu'elle est, ne méritera cependant aucun reproche. Alors Jupiter, sous la figure d'Amphitryon, paraît avec Alcmène, lui fait ses adieux, s'excusant fort galamment de devoir la quitter si promptement, ce qu'Alcmène ne souffre qu'avec peine. Là finit le premier acte. Au deuxième, le véritable Amphitryon qui n'a rien compris aux étranges récits que lui a faits son esclave, accourt chez lui ; il veut que Sosie s'explique, mais ses réponses le jettent dans une plus grande perplexité. L'étonnement d'Alcmène, en revoyant sitôt son mari qui vient seulement de la quitter, les explications que celui-ci lui demande, les reproches qu'il lui adresse, la menace de divorce qu'il lui fait, la stupéfaction de la femme qui ne conçoit rien aux violences d'un homme qu'elle a reçu avec tant d'amour, les plaisanteries de Sosie rendent cet acte fort intéressant, bien que peut-être il paraisse un peu vide. Amphitryon, dans la vue de confondre Alcmène, va chercher un parent pour affirmer qu'ils étaient ensemble sur le même vaisseau, et ordonne à Sosie de veiller sur les prisonniers qu'il a faits dans le dernier combat contre les Téléboens. L'éloignement du véritable Amphitryon et la présence de Sosie étaient nécessaires pour le troisième acte, et c'est là une adresse du poëte, qu'il est juste de remarquer. Jupiter reparaît sur la scène et explique les motifs de sa présence ; c'est, d'une part, pour ne pas laisser la comédie imparfaite, raison assez singulière ; et de l'autre pour venir au secours d'Alcmène et faire

Digitized by Google

en sorte que toute l'affaire s'explique dans l'intérieur de la maison. Il s'entretient ensuite assez longuement avec Alcmène, et tâche de réparer par de tendres discours, les paroles offensantes que s'est permises le véritable Amphitryon. Alcmène finit par pardonner. Cette situation a quelque chose d'original, mais on doit convenir qu'elle ne suffit pas pour remplir un acte.

Jupiter ordonne alors à Sosie d'aller inviter le pilote Blépharon pour célébrer la réconciliation des deux prétendus époux. Arrive Mercure qui, dans un monologue, se félicite des services qu'il rend dans cette occasion à Jupiter, son père, et se prépare à se jouer d'Amphitryon, sous la figure même de son valet. On sent combien une pareille scène doit être plaisante, et l'on comprend que, pour la préparer, Jupiter devait éloigner Sosie. C'est encore une idée heureuse du poëte.

Au quatrième acte, Amphitryon, qui n'a pas trouvé le parent qu'il est allé chercher, revient pour interroger de nouveau sa femme, et connaître enfin celui pour l'amour duquel elle a souillé la couche nuptiale. Il veut rentrer chez lui; alors a lieu la scène entre lui et Mercure qui, toujours sous les traits de Sosie, lui défend la porte, l'accable de sarcasmes et va même jusqu'à lui jeter une tuile sur la tête. On conçoit la fureur d'Amphitryon. Sur ces entrefaites arrivent Blépharon et le véritable Sosie contre qui son maître croit avoir tant de sujets d'être irrité. Nouveau *quiproquo* entre Amphitryon et Blépharon qui ne comprend pas comment Amphitryon ne se souvient pas qu'il l'a envoyé chercher. L'explication entre Sosie qui soutient son innocence, qui en prend Blépharon à témoin, et son maître furieux des mauvais traitements qu'il est persuadé d'en avoir reçus, est très-vive et très-divertissante. La confrontation qui vient après, entre Jupiter et Amphitryon, l'incertitude de Blépharon lui-même, tant la ressemblance est frappante, et les masques en usage chez les anciens devaient rendre l'illusion plus complète; le parti que prend Sosie de se déclarer pour l'Amphitryon qui lui permet d'aller se refaire à la cuisine, tout rend de plus en plus comique la position de l'infortuné mari. Aussi le quatrième acte est-il celui où il y a le plus d'intérêt et de mouvement[1]. Amphitryon, resté seul, roule

[1] Les vers, depuis le 15e de la deuxième scène, jusqu'au commencement de la 5e, manquant dans certains manuscrits, ont été regardés par de célè-

Digitized by Google

des projets de vengeance et veut absolument pénétrer chez lui pour punir l'auteur de son affront ; mais le tonnerre se fait entendre, et l'époux d'Alcmène se jette la face contre terre.

Là commence le cinquième acte par un monologue de la vieille servante Bronica, qui exprime le trouble qu'elle éprouve de tout ce qui se passe : l'accouchement d'Alcmène, l'orage, le fracas du tonnerre, la voix qui s'est fait entendre du ciel. Elle aperçoit son maître, le rappelle à lui, lui raconte ce qui a eu lieu, la naissance des jumeaux, l'histoire des deux serpents étouffés par le plus robuste des nouveau-nés, enfin tout ce que la circonstance a d'extraordinaire. Le tonnerre se fait entendre de nouveau, Jupiter paraît et dore de son mieux la pillule au pauvre Amphitryon. On voit que dans cet acte le merveilleux remplace l'intérêt. Aussi l'auteur lui-même a-t-il appelé sa pièce tragi-comédie [1]. On ne peut nier que cet ouvrage de Plaute ne soit éminemment comique. Il a été traduit en espagnol, par Villabolos, en italien par Pietro Piareta, et imité par l'anglais Dryden, par l'italien Ludovico Dolce, dans sa comédie *del Marito*, par Rotrou, sous ce titre : *les Sosies,* et surtout par Molière. Mais ce dernier a répudié toutes les bouffonneries que la sûreté de son goût ne lui permettait pas de s'approprier, et, sous sa plume, les plaisanteries qu'il a empruntées à Plaute, sont devenues plus fines, plus piquantes, et de meilleur ton. La pièce de Molière n'a que trois actes ; aussi a-t-il fondu dans le second, le deuxième, le troisième et une partie du quatrième de Plaute, en y ajoutant même quelques scènes de son invention. Le personnage de Cléanthis, femme de Sosie, tout entier de la création de Molière, jette encore dans l'ouvrage d'agréables incidents [2].

L'Asinaire. Déménète, vieillard débauché, a formé le projet de soustraire à sa femme une somme d'argent, qui doit lui revenir de la vente d'un troupeau d'ânes, et c'est à cause de cette dernière circonstance que la pièce porte le titre d'*Asinaria*. La

bres critiques comme interpolés ; cependant la suppression de ce passage laisserait une lacune qui nuirait à la marche de l'ouvrage.

[1] *Faciam sit, proinde ut dixi, tragico-comedia* (Prol. v. 63).

[2] On peut relire, pour s'en convaincre, la 4e scène du 1er acte, la 3e et la 7e du second.

Digitized by Google

soustraction que médite Déménète n'a d'autre but que de favoriser les amours de son fils Argyrippe qui, par reconnaissance, doit lui céder sa maîtresse pour une nuit. Il veut que son esclave Liban l'aide dans l'exécution de son projet. L'exposition se trouve ainsi faite dès la première scène. Argyrippe, faute d'argent, est mis à la porte par la courtisane, mère de Philénie, celle qu'il aime. Suit une scène fort curieuse entre le jeune homme ruiné et la mère avide, où le caractère intéressé des courtisanes se peint dans toute sa hideuse vérité. Enfin Cléérète consent à lui abandonner sa fille pendant un an, moyennant vingt mines [1] payées comptant, à condition toutefois que si un autre les donne avant lui, celui-ci aura la préférence.

Au deuxième acte, Liban dresse ses batteries pour répondre aux intentions de son maître, et s'entend avec son camarade Léonida, pour extorquer l'argent en question au marchand qui l'apporte, et qui doit le remettre à l'esclave dotal [2]. Liban se fait passer pour cet esclave; mais le marchand se défie de lui et se retire sans compter la somme.

Dans la première scène de l'acte suivant paraissent la courtisane et sa fille. Cette scène est d'une immoralité révoltante; une mère qui ne donne des conseils à sa fille, que pour l'engager à ne prendre des amants que dans l'intention de les rançonner, de les piller, de les ruiner, c'est quelque chose qui répugne. Cependant, on est un peu dédommagé du sentiment pénible qu'on éprouve, par le caractère naïf et aimable de la jeune fille qui demande la permission de distinguer Argyrippe de ses autres amants, et de l'aimer d'amour; *animi causa*. La mère, furieuse, fait rentrer sa fille. Ici le théâtre reste vide. Arrivent alors les deux esclaves qui se félicitent du succès de leurs artifices auprès du marchand. Argyrippe et Philénie surviennent, mais on ne comprend pas très-bien comment ils se trouvent ensemble, malgré la surveillance de la mère. Ils s'entretiennent un

[1] Monnaie d'Athènes, valant cent drachmes. La drachme représentait six oboles, une obole valait 15 cent. de notre monnaie; ainsi vingt mines faisaient 1800 francs. (Robinson, *Antiq. grecq.*, L. 7, ch. 25.)

[2] L'esclave dotal avait soin des biens paraphernaux de sa maîtresse, et en était comme l'intendant. Il ne dépendait que de la femme, le mari n'avait aucun pouvoir, aucun droit sur lui.

Digitized by Google

instant de leurs amours. Les deux esclaves, avant de remettre l'argent à Argyrippe, le forcent de s'abaisser jusqu'à la prière, exigent que sa maîtresse se laisse embrasser par eux ; l'un même va jusqu'à monter sur les épaules de son maître, et le fait trotter comme un cheval sur le théâtre : de semblables bouffonneries ne seraient pas supportées sur notre scène.

Au quatrième acte, deux nouveaux personnages paraissent inopinément sur la scène ; c'est un certain Diabole qui a traité avec Cléérète pour garder pendant un an la jeune Philénie; c'est un parasite qui vient lui lire les conditions du contrat. Cet acte et les dispositions qu'il contient sont très-comiques. Mais pendant qu'ils s'occupent ainsi des préliminaires du marché, et ici se remarque encore une lacune dans la succession des scènes, Argyrippe et son père ont compté à la courtisane les vingt mines exigées. Diabole se venge de sa déconvenue en dévoilant à Artémone, femme de Démérète, la conduite peu régulière de son mari.

Au dernier acte, le vieillard et son fils sont à table avec les courtisanes ; l'épouse offensée accourt, est témoin des désordres de son mari, jette le trouble au milieu de ses plaisirs, le force à rentrer chez lui, et à passer la nuit autrement qu'il se l'était promis. La pièce finit par les réflexions de la troupe qui excuse les déportements du vieillard, ce qui n'est pas trop moral. Cette comédie de Plaute n'offre guère d'intérêt que sous le rapport des mœurs dont elle est la peinture ; la plupart des plaisanteries tombent dans le grotesque et dans la charge.

Le prologue, fort court d'ailleurs, n'a rien de remarquable; il invite les spectateurs à écouter avec attention, et leur apprend que la pièce est traduite de l'Ὀναγὸς de Démophile, que l'intrigue intéressera, qu'elle est gaie et divertissante.

La liaison de plusieurs scènes, dans les trois derniers actes, est si peu sensible qu'il est présumable qu'il y a eu interversion, ou que les manuscrits étaient incomplets ; car un pareil désordre ne se fait pas remarquer dans les autres compositions de Plaute. On a cherché à le réparer au moyen de quelques changements. Ainsi l'on fait commencer le troisième acte à la troisième scène du second, le quatrième à la seconde scène du troisième, et le cinquième à la seconde scène du quatrième; la pièce marche un

Digitized by Google

peu mieux, il est vrai, mais son allure laisse toujours quelque chose à désirer [1].

3. L'Aululaire. Nous emprunterons à Cailhava l'analyse de cette pièce [2]:

« Euclion, pauvre citoyen d'Athènes, trouve sous le foyer de sa cheminée un pot de terre rempli d'or; loin de s'en servir pour ses besoins les plus urgents, il s'abandonne à l'avarice la plus outrée, et laisse languir dans le célibat Phédrie, sa fille unique, à qui Lyconides fait violence pendant les fêtes de Cérès.

» Mégadore, oncle de Lyconides, ne sachant rien de l'aventure arrivée à Phédrie, la demande en mariage; l'avare a de la peine à comprendre qu'un homme riche puisse rechercher une fille sans fortune, et se persuade qu'on en veut à son trésor; aussi proteste-t-il, à plusieurs reprises, qu'il est fort pauvre, et ne consent à promettre Phédrie, qu'en exigeant qu'on la prendrait sans dot.

» Cependant un malheureux coq gratte la terre autour de l'endroit qui recèle le pot; l'avare, craignant qu'il ne le découvre, lui coupe le cou [3], et va cacher son trésor, d'abord sous l'autel de la déesse Bonne-Foi, ensuite sous celui du dieu Sylvain; mais un esclave de Lyconides, qui l'observait depuis longtemps, voit enterrer ce précieux dépôt, l'enlève et le porte à son maître, précisément dans l'instant où celui-ci, pressé par ses remords, vient avouer son crime au père de celle qu'il a déshonorée. L'avare, la tête pleine du larcin qu'on lui a fait, croit que Lyconides est le voleur de son trésor, et qu'il le prie de lui en faire don; d'un autre côté, Lyconides pense que l'affront fait à

[1] L'édition principale des comédies de Plaute est, parmi un très-grand nombre d'autres, celle de Wittemberg, 1612, in-4°, revue par Gruter, et avec les notes de Taubmann. (Voir le Traité de Lessing, sur la vie et les ouvrages de Plaute, dans les éclaircissements pour l'histoire et les progrès du théâtre, Stuttgard, 1750, in-8°.)

[2] Études sur Molière.

[3] Cette idée du coq, due peut-être à Aristophane, dans sa comédie des *Guêpes*, a été imitée par Racine :

Il fit couper la tête à son coq, de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
Il disait qu'un plaideur dont l'affaire allait mal,
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.

(Les Plaideurs, act. 1er, scèn. 1re.)

Digitized by Google

Phédrie est la cause du désespoir de son père. L'on s'explique enfin; l'oncle abandonne ses prétentions, le neveu rend l'or, le père, touché, lui fait présent de sa fortune et de sa fille. »

Nous nous hâterons de dire que ce dénouement, si peu vraisemblable, relativement à l'abandon que l'avare fait tout à coup de son trésor qui lui a causé tant de tourment et d'inquiétude, n'est pas de Plaute, mais d'Antonius Urcéus Codrus, professeur à Bologne, dans le quinzième siècle, qui a achevé le premier acte, dont il ne nous est parvenu que les vingt-deux premiers vers. Il se trouve encore un autre supplément plus long de Martin Dorpius de Naeldwyck, en Hollande. Philippe Paré, Camerarius, Riccius, Sydélius et d'autres ont aussi fait des suppléments et des changements. On reproche avec raison à Codrus des obscénités plus condamnables encore que celles que l'on blâme dans Plaute. Dans le supplément de Philippe Paré qui n'est que d'une scène, Lyconides, après avoir reçu de son esclave Strobile la marmite pleine d'or, va la reporter à Euclion. Strobile, resté seul, annonce qu'Euclion va accorder sa fille à Lyconides, et que les noces se feront le jour même; ainsi se trouve sauvée l'invraisemblance dont nous avons parlé plus haut.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'Aululaire[1], c'est la simplicité du plan et la marche aisée et rapide de l'intrigue vers le dénouement, et en cela Plaute l'emporte sur Molière lui-même; mais celui-ci compense ce léger désavantage par des beautés d'un ordre supérieur. Le dialogue de Plaute est piquant et vif; le caractère de l'avare est parfaitement tracé, et est peut-être plus dans la nature que celui d'Harpagon. On peut reprocher à l'auteur latin quelques hardiesses de style et de pensée qui ne sont pas du meilleur goût, et que l'auteur français a eu le bon esprit ou de supprimer ou d'adoucir. Nous ne ferons point le parallèle des deux ouvrages, ils sont trop généralement connus, et d'ailleurs plusieurs littérateurs distingués ont déjà pris ce soin [2].

L'Aululaire de Plaute a été aussi imitée, ou du moins le caractère principal, par Népomucène Le Mercier, dans sa *Comédie latine*.

[1] Le titre *Aulularia* vient de *Aula*, *olla*, pot, marmite, et de *lar*, pris pour gardien.

[2] CAILHAVA, Études sur Molière, pag. 213 et suiv. A. W. SCHLEGEL, Cours de Littérature dramatique, t. II, pag. 352 et suiv.

Digitized by Google

4. Les Captifs. Le vieux Hégion a perdu ses deux fils. L'un lui a été enlevé, à l'âge de quatre ans, par un esclave fugitif, et il n'a plus entendu parler ni de l'esclave ni de l'enfant ; l'autre vient d'être fait prisonnier de guerre, et est esclave en Élide. Hégion se fait marchand d'esclaves, afin d'obtenir, au moyen d'un échange, la liberté de son fils. Il vient d'acheter deux prisonniers faits sur les Éléens, ce sont le maître et l'esclave, et il se trouve que le premier tient à une famille riche et est de la ville même où le fils d'Hégion est esclave. Ces détails appartiennent à l'avant-scène.

La pièce est précédée d'un prologue qui met les spectateurs au courant de la situation respective des personnages, et les prévient à peu près de ce qui doit se passer. Plaute y annonce aussi que sa comédie n'est pas faite sur le patron des autres ; qu'on n'y verra ni de marchand d'esclaves perfide, ni de courtisane impudique, ni de soldat fanfaron, ni de ces vers licencieux qu'on n'ose pas confier à sa mémoire.

Le parasite Ergasile ouvre la scène par un monologue où il peint sa fâcheuse position, depuis la captivité de Philopolème à la table de qui il trouvait toujours une place. Ce Philopolème est le fils aîné d'Hégion. Le vieillard arrive, s'entretient avec le parasite qui le flatte et lui présage la réussite de ses projets, relativement à la liberté de son fils, et il parvient à se faire inviter à souper. On voit qu'il y a là bien peu d'action pour un acte.

Dans le second, les deux captifs, nouvellement achetés, Philocrate le maître et Tyndare l'esclave, complottent ensemble et conviennent de changer de nom et de passer ainsi l'un pour l'autre. Hégion s'y laisse prendre, et consent à envoyer en Elide, Philocrate qu'il croit être Tyndare, afin de traiter de l'échange de son fils, ayant toutefois la précaution d'exiger le remboursement de vingt mines, si le faux Tyndare ne revient pas. Suivent les adieux du maître et de l'esclave qui ont quelque chose de touchant.

Au troisième acte, Ergasile achève la peinture qu'il a commencée du triste sort des parasites, et quitte la scène pour aller à la quête d'un repas, sauf à se rabattre sur le souper d'Hégion, s'il ne trouve pas mieux. Aristophonte, autre esclave acheté par Hégion, ayant appris que Philocrate, son camarade d'enfance, est son compagnon d'infortune, obtient de son maître la per-

Digitized by Google

mission de le voir. C'est alors que la ruse de Tyndare qui passe toujours pour Philocrate, est reconnue. Hégion, furieux d'avoir été trompé, le fait charger de chaînes, et l'envoie aux carrières. Le dévouement de l'esclave, dans cette circonstance critique, a quelque chose de noble et d'intéressant. Aristophonte qui comprend ce dont il s'agit, a regret à son indiscrétion.

Ergasile qui vient d'être témoin du débarquement de Philopolème, de Philocrate et de Stalagmus, cet esclave d'Hégion qui lui a dérobé son plus jeune fils, accourt en informer le vieillard, dans l'espoir de quelque bonne aubaine pour lui. Hégion en peut à peine croire ce qu'il entend, et il se rend au port pour s'assurer de son bonheur par ses propres yeux. Ergasile vole à la cuisine afin de tout préparer pour faire bonne chère. Un esclave d'Hégion vient se plaindre de l'abus que le parasite fait de toutes les provisions, et veut en prévenir son maître : tel est le quatrième acte.

Au cinquième, Philopolème revient avec Hégion son père, Philocrate et Stalagmus dont le retour en Étolie n'est aucunement préparé, ce qui le rend peu vraisemblable. Il fait reconnaître le jeune enfant enlevé, dans la personne même de Tyndare.

Telle est l'analyse de la comédie des *Captifs,* pour laquelle Plaute avait une prédilection marquée, et qui en effet est très-intéressante. Le sujet en est d'une grande simplicité, et l'auteur a conduit l'action avec beaucoup de talent et de bonheur. La péripétie du troisième acte est regardée comme un chef-d'œuvre. La pièce elle-même passe pour un modèle, et Le Mercier en recommande la lecture aux jeunes poëtes[1]. Samuel Werenfels, professeur à Bâle, vers la fin du 17ᵉ siècle, et au commencement du 18ᵉ, disait que la comédie des *Captifs* lui plaisait infiniment, que les gens du goût le plus fin et le plus délicat en avaient la même idée ; enfin qu'ils regardaient cette pièce comme la plus élégante de toutes celles qui nous sont restées. Plaute a tenu la parole qu'il a donnée dans le prologue : rien dans cet ouvrage ne blesse la décence, comme il le dit lui-même dans l'épilogue [2]. Toutefois on pourrait blâmer le personnage du parasite Ergasile qui n'est

[1] Cours de Littérature, tom. 2, pag. 301.

[2] *Spectatores, ad pudicos mores facta hæc fabula est.*

Digitized by Google

qu'épisodique et qui ne tient point au plan général de la comédie ; mais le peuple romain, au théâtre, avait plus besoin de rire que d'être intéressé, ému ; Plaute a dû sacrifier à cette nécessité. Quelques critiques ont blâmé l'auteur d'avoir manqué à l'unité de temps, et, en effet, Philocrate, parti de l'Étolie pour l'Élide, afin d'obtenir l'échange de Philopolème, en revient bien promptement, si l'on veut que la fable soit renfermée dans l'espace de vingt-quatre heures ; mais aujourd'hui que l'on n'est plus si scrupuleux sur l'observance des règles d'Aristote, il serait superflu de discuter sur ce point, et l'on peut consulter les dissertations déjà faites à ce sujet par plusieurs savants [1].

Du Ryer, Roy et Rotrou ont imité *les Captifs* de Plaute ; l'auteur de *Venceslas* se rapproche le plus de l'original, bien qu'il ait ajouté au plan primitif une intrigue d'amour. L'imitation de Roy eut un grand succès en 1714 ; la tentative de Du Ryer a été la moins heureuse.

5. Curculion. Le titre de cette comédie dérive du nom du parasite qui joue le principal personnage, et ce mot *curculio*, veut dire charençon, insecte qui ronge les blés [2], comme les parasites grugent ceux qui les reçoivent à leur table.

Cette pièce n'a pas de prologue ; mais l'exposition, faite clairement et en action, dans le premier acte, dispensait Plaute de ce soin.

Phédrome est amoureux de Planésie, jeune esclave appartenant au marchand Cappadox ; et, pour l'obtenir, il lui faut l'argent qu'il n'a pas ; il a donc envoyé son parasite Curculion en Carie, pour faire un emprunt. En attendant, il s'entretient de son amour avec son esclave Palinure, devant la porte de sa belle, et il chante pour attirer son attention, comme le fait le comte Almaviva, dans le *Barbier de Séville*. A l'aide d'un broc de vin, il séduit une vieille surveillante qui lui procure le plaisir de voir, d'entretenir, d'embrasser même celle qu'il aime et qui ne demande

[1] Voir Histoire critiq. de la rép. des lettres, de Masson, tom. 13, pag. 1re, et tom. 14, pag. 56 ; Lettre de Coste, Nouvelles de la républ. des lett., année 1716, p. 281 ; Mémoires de Trévoux, juill. 1716, p. 1388 ; et 1717, pag. 317.

[2] D'où ce jeu de mots d'Ausone (épit. 22) : *Tota illa familia hominis litterati non ad Ciceronis frumentariam, sed ad curculionem Plauti pertinebit.*

Digitized by Google

pas mieux, pendant que Cappadox, malade, est dans le temple d'Esculape ; mais le bruit des portes sacrées que l'on ouvre se fait entendre, il faut se séparer ; Phédrome quitte Planésie, après lui avoir promis de l'affranchir avant trois jours, et en avoir reçu un baiser.

Les deux premières scènes du second acte paraissent à peu près inutiles à la marche de la pièce ; c'est Cappadox qui sort du temple d'Esculape, désolé de n'y avoir pas recouvré la santé ; c'est Palinure qui se moque de la santé du pauvre marchand, et qui débite à ce sujet d'assez plates plaisanteries ; c'est un cuisinier qui envoie Palinure chercher ce qu'il lui faut pour la cuisine, et qui explique ensuite à Cappadox un songe que celui-ci lui raconte. Le départ de Palinure a été imaginé par l'auteur, sans doute pour lui faire rencontrer le parasite Curculion et annoncer son retour si impatiemment attendu. Curculion accourt et veut, dans son empressement, renverser tous ceux qu'il trouvera sur son passage ; c'est à peu près la répétition d'une scène semblable dans *les Captifs ;* et ces sortes de monologues sont ordinairement pour Plaute une occasion de lancer quelques traits satiriques. Après bon nombre de lazzis sur son appétit et sur sa soif, le parasite raconte à Phédrome le résultat de son voyage ; il n'a pas apporté d'argent, mais il a rencontré un militaire qui lui a dit avoir acheté de Cappadox une jeune fille pour le prix de trente mines ; l'argent est déposé chez le banquier Lycon ; celui-ci doit retirer la jeune esclave des mains de Cappadox et la remettre à celui qui lui présentera des lettres scellées de l'anneau du capitaine. Cet anneau, Curculion s'en est adroitement emparé, et il engage son maître à venir préparer une lettre pour le banquier, tandis que lui satisfera son appetit. Le récit de Curculion est vif et animé, plein de gaîté et de mouvement.

Le troisième acte ne contient qu'une scène. C'est l'entrevue du parasite, du banquier et du marchand Cappadox. Le parasite remet la prétendue lettre du capitaine Thérapontigone au banquier, qui compte l'argent au marchand, et celui-ci va livrer Planésie à Curculion qui passe pour l'envoyé du capitaine. On voit que cet acte est fort peu rempli.

Le quatrième commence par un monologue du *choragus* ou chef des chœurs ; c'est une satire assez piquante, il est vrai, mais qui ne fait qu'allonger inutilement la pièce, et ralentir la

Digitized by Google

marche de l'action. Suit la scène intéressante et comique dans laquelle le marchand remet Planésie entre les mains de Curculion, en présence du banquier, et chacun se retire de son côté. Ici la scène reste vide. Mais Lycon reparaît avec Thérapontigone qui lui redemande son argent, et qui s'irrite de ce que le banquier s'en est dessaisi sur de fausses lettres. Survient le marchand Cappadox; autre démêlé avec lui, qui ne satisfait pas davantage le capitaine dupé.

Au cinquième acte, Planésie a reconnu l'anneau que porte le parasite; et le capitaine s'étant rendu chez Phédrome pour réclamer la jeune fille comme lui appartenant, celle-ci lui demande de qui lui vient l'anneau que Curculion lui a dérobé; Thérapontigone lui répond qu'il appartenait à son père, à Périphanès. A ce nom, elle reconnaît le capitaine pour son frère, et lui prouve qu'elle est sa sœur, en lui nommant sa mère, sa nourrice; en lui racontant les circonstances de son enlèvement, et en lui montrant un anneau qu'il reconnaît lui avoir donné autrefois. Alors Phédrome consent à épouser Planésie. La scène qui suit est parfaitement oiseuse et n'offre aucun intérêt; on y fait rendre au marchand Cappadox l'argent qu'il a reçu.

On peut juger, par le précis que nous avons donné du Curculion, que ce n'est point un ouvrage sans défaut. L'intrigue est peu de chose, et le dénouement est romanesque. On trouve dans la pièce des longueurs et des scènes inutiles, des plaisanteries grossières et de mauvais goût; mais on reconnaît cependant la manière large et vigoureuse, la gaîté, la verve de Plaute. Le plus faible des actes est le troisième, mais le premier, quoique assez court, a un charme tout particulier, et a été distingué par les littérateurs. Voici ce qu'en dit Le Mercier:

« Où trouver une exposition plus jolie, plus précise ou plus gaie?
» A peine les deux interlocuteurs ont parlé, que vous êtes infor-
» mé de tout ce qui touche le principal personnage; et pourtant
» ils n'ont l'air de se rencontrer et de s'entretenir que par ha-
» sard, et non par aucun dessein de l'auteur. Le valet de Phé-
» drome pouvait ignorer, jusqu'à l'instant où s'ouvre la scène,
» ce que son maître lui révèle par des confidences: leur court
» dialogue instruit le spectateur de l'amour du jeune homme,
» de ses mœurs, de la situation de sa maîtresse, du caractère du
» marchand qui la surveille, des vices de sa vieille gouvernante,

Digitized by Google

» de l'envoi du parasite, messager de l'amant, qui n'attend que » son retour de Carie, pour être en état de payer la rançon de » celle qu'il aime, afin de la racheter de l'esclavage. La folle » exaltation des discours que Phédrome adresse à la porte fer- » mée sur sa belle, ses adorations ridicules et ses libations sur le » seuil où il vient l'attendre dans la nuit, tout cela caractérise » plaisamment la passion qui l'aveugle et qui l'entraîne [1] ».

Les passages les plus saillants de cette comédie ont été imités par Regnard, et par d'autres auteurs comiques français et anglais.

6. CASINA. Le titre de cette comédie vient du nom de la jeune esclave, qui, dans la pièce, est le nœud de l'intrigue. Ce nom paraît dérivé de *casus*, parce qu'en effet, on a recours au sort pour savoir à qui elle appartiendra. D'ailleurs la pièce de Diphile, à qui Plaute a emprunté la sienne, était intitulée χληρούμενοι, *sortientes*.

Le prologue met le spectateur au courant non-seulement du sujet, mais encore de la marche de l'action : c'est une exposition complète. On y apprend que Casina, exposée il y a seize ans, a été recueillie par l'épouse de Stalinon, qui l'a élevée avec autant de tendresse que si elle eût été sa propre fille. Le vieux Stalinon est devenu amoureux de Casina, mais il a son fils pour rival. Chacun se dispose à assurer sa conquête, comme il l'entend. Le père détermine un de ses fermiers à demander la jeune fille en mariage [2], espérant, si le fermier l'obtient, partager les droits du mari. De son côté le fils engage son écuyer (*armigerum*), à épouser la belle Casina, comptant bien l'avoir ensuite en son pouvoir. Cléostrate, femme du vieillard, découvre les intrigues du barbon, et pour s'en venger, elle favorise les amours de son fils. Le bonhomme, s'apercevant que son fils est épris comme lui des attraits de Casina, l'envoie en pays étranger ; et c'est ici une adresse du poëte qui, ne voulant pas compromettre l'autorité paternelle si sacrée, si respectée à Rome, a prévenu tout conflit, tout démêlé entre le père et le fils. En l'absence de ce fils, la

[1] Cours analyt. de Littér., tom. 2, p. 291.

[2] Le mariage entre esclaves n'avait pas lieu à Rome, leur union s'appelait seulement *contubernium*, mais Plaute a soin de prévenir que l'action se passe en Grèce.

Digitized by Google

mère ne laisse pas de seconder ses inclinations. Enfin la jeune fille est reconnue vierge, libre, athénienne, et il est facile de prévoir le dénouement.

Le premier acte ne contient qu'une scène entre Olympion, esclave du vieillard, et Chalin, esclave du fils. Le premier se plaint que l'autre épie ses démarches, et tous deux échangent de grosses injures, et ne se ménagent point les reproches et les invectives. Plaute leur a donné un caractère distinct. Olympion, homme de la campagne, est plus grossier, sans manquer pourtant d'une certaine finesse; l'autre est plus adroit, plus alerte, plus dégourdi.

Au second acte, Cléostrate ordonne à sa suivante de fermer tous les garde-manger, pendant qu'elle ira se plaindre chez sa voisine de la conduite de son mari qu'elle veut, dit-elle, faire mourir de faim et de soif. La voisine, d'abord contraire au projet de vengeance de la femme offensée, se déclare de son parti. Arrive Stalinon, le mari coupable, qui se trouve face à face avec son épouse. Cette scène d'ironie et de reproches est très-gaie et surtout très-comique. Un débat s'élève ensuite entre les deux époux, pour savoir lequel des deux esclaves sera le mari de la belle Casina. La femme prétend qu'elle saura bien dégoûter Olympion de ses poursuites, et Stalinon affirme qu'il fera renoncer Chalin à ses projets; ce moyen ne devant produire aucun résultat, Plaute, selon nous, aurait dû se l'épargner pour ne pas prolonger un acte déjà si chargé d'incidents, malgré les deux scènes assez plaisantes auxquelles ce moyen donne lieu. Enfin on décide que l'on tirera au sort, et le hasard favorise Olympion. On devine la joie du vieux mari. Le pauvre Chalin se désole. Stalinon s'entend avec Olympion pour que la fiancée, au lieu d'aller à la campagne, après le mariage, soit conduite dans la maison d'un ami complaisant, où Stalinon doit passer la première nuit avec elle. Chalin, qui les épiait, a découvert leur complot et il court en informer sa maîtresse.

Au commencement du troisième acte, Stalinon décide le voisin Alcésime à lui prêter sa maison, en ayant soin d'en écarter tout son monde. Cléostrate brouille son mari avec le voisin, mais ils finissent par être d'accord après une courte explication. Alors la servante Pardalisca vient annoncer au vieux libertin que Casina est devenue folle, qu'armée d'un glaive, elle poursuit toutes les

Digitized by Google

personnes de la maison, et qu'elle a juré de tuer celui qui oserait coucher la nuit avec elle. C'est encore là une ruse de la femme pour dégoûter son mari. La scène suivante entre Stalinon et Olympion dans laquelle celui-ci traite son maître avec hauteur, tandis que Stalinon s'abaisse devant lui, montre combien le vice peut dégrader un vieillard.

Les cérémonies du mariage ont lieu dans le quatrième acte. Pardalisca en raconte tous les apprêts, et annonce que Chalin, déguisé en femme, doit passer pour Casina. Il est amené couronné de fleurs, suivi d'un nombreux cortége qui fait entendre les chants d'hyménée; et, jusqu'à l'épithalame qui est assez burlesque, rien n'est oublié.

Au cinquième acte, les deux commères Cléostrate et Murrhine sont ensemble, et Olympion, cédant à leurs instances, leur raconte les tribulations qu'il a éprouvées pendant cette nuit qu'il croyait lui devoir être si douce. Stalinon lui-même vient gémir sur son désappointement, sur le ridicule dont il s'est couvert; et ce qui l'achève c'est que tout le monde, jusqu'à son valet, ne lui épargne ni les plaisanteries sanglantes ni les cruels sarcasmes. Le vieillard humilié, demande enfin pardon à sa femme qui le lui accorde. Quant à Casina, elle se trouvera être fille du voisin, et elle épousera le fils de Stalinon; c'est le chef des chœurs qui vient donner aux spectateurs cet éclaircissement.

Cette comédie est l'une des moins morales de l'auteur; rien ne peut excuser l'indécence du sujet, ni le cynisme de certains détails, surtout au cinquième acte. Mais, malgré les obscénités qu'elle contient, elle eut un très-grand succès à Rome; aussi y reconnaît-on toujours Plaute dans la vivacité, la vérité du dialogue, dans la peinture des caractères; celui de Cléostrate est fort bien tracé: c'est celui d'une femme bavarde, acariâtre et colère.

Plusieurs auteurs ont tiré parti de la *Casina*: Regnard, dans *les Folies Amoureuses*, Beaumarchais, dans *le Mariage de Figaro;* et Machiavel y puisa le sujet de sa *Clizia*.

7. La Cistellaire; de *Cistella*, corbeille. La conception de cette comédie a quelque chose d'inusité et de bizarre; le prologue, si nécessaire pour éclaircir des circonstances assez compliquées, ne se trouve pas au commencement de la pièce, comme de coutume, mais à la troisième scène du premier acte.

Digitized by Google

La scène s'ouvre par un dialogue entre trois courtisanes dont les caractères sont différents et différemment nuancés. L'une, plus âgée, a le cynisme de l'expérience ; les deux autres, jeunes encore, sont plus retenues : l'une surtout, Silénie, est modeste, pleine de sensibilité et n'a jamais connu qu'un seul homme avec lequel elle vit maritalement, et son chagrin est de le quitter parce que son père veut le marier. Elle doit en conséquence retourner près de la courtisane qu'elle croit être sa mère, et elle prie ses amies de veiller sur sa maison pendant son absence. Cette scène qui ne donne qu'une idée vague du sujet, dépeint très-bien les mœurs, le langage, la vie des courtisanes. La plus âgée des trois femmes, mère de Gymnasie, l'autre jeune fille, restée seule sur la scène, fait connaître qu'elle a trouvé Silénie exposée étant enfant, qu'elle l'a donnée à la courtisane qui passe aujourd'hui pour sa mère ; que cette jeune fille est tendrement aimée d'un jeune homme dont le père est un des principaux habitants de Sycione. Le spectateur n'est pas encore au fait de l'intrigue, mais cette femme, qui a été trop bien traitée à la table de Silénie, a la langue trop embarrassée pour en dire davantage. C'est alors que paraît le dieu *Secours* qui ne vint jamais plus à propos, car Plaute en avait grand besoin pour jeter quelque jour dans cet imbroglio. Il raconte donc qu'à Sycione, aux fêtes de Bacchus, un marchand de Lemnos fit violence à une jeune fille au milieu de la rue, et prit la fuite. La jeune fille devint mère en secret, et fit exposer son enfant : c'était Silénie, remise, comme on le sait, à la courtisane Mélénide. Mais un esclave observait en cachette tout ce qui se passait. Le marchand de Lemnos se maria avec une de ses parentes qui mourut. Alors il revint à Sycione où il épousa celle-même à l'honneur de laquelle il avait attenté, et qu'il reconnaissait fort bien. Celle-ci lui fit l'aveu de son malheur et de l'exposition de sa fille. Cet homme enjoignit aussitôt à l'esclave de faire toutes les recherches possibles pour retrouver l'enfant. Tout l'intérêt de la pièce est donc maintenant dans la reconnaissance de Silénie, et dans le mariage d'Alcésimarque, son amant, mariage qui contrarie leurs amours.

Au second acte, le jeune homme, dans un monologue plein de mouvement, exprime les tourments que l'amour lui fait endurer. Il supplie Mélénide, qui survient, de lui rendre Silénie pour la-

Digitized by Google

quelle seule il veut vivre. Mais la courtisane le refuse. Il jure par tous les dieux d'immoler elle, son amante et lui-même. Peut-être trouvera-t-on que le serment qu'il fait est un peu trop bouffon pour la gravité de la circonstance. Ici la scène reste vide. Lampadisque a rencontré la vieille femme qui autrefois a pris l'enfant et l'a donnée à Mélénide; il accourt en faire part à sa maîtresse. Mélénide qui a tout entendu et qui s'effraie des suites de cette affaire, se propose de remettre elle-même Silénie à ses parents. Ainsi se termine le second acte.

Dans la scène unique du troisième acte, Mélénide vient avec Silénie pour accomplir la résolution qu'elle a prise; elle est accompagnée de la vieille Halisca qui porte une petite corbeille avec des jouets, et qui a été trouvée avec l'enfant. Alcésimarque, hors de lui-même, se présente, et l'épée à la main, enlève la jeune fille qu'il conduit chez lui. On croirait que cet incident va amener quelque complication d'intrigue, mais ce n'est qu'un épisode qui retarde le dénouement de quelques instants.

Acte quatrième. Lampadisque trouve la corbeille que dans la frayeur que lui a causée Alcésimarque, la vieille a laissé tomber. Il la montre à sa maîtresse qui la reconnait. Halisca revient sur ses pas pour chercher la corbeille; c'est alors que tout s'éclaircit, grâce aux explications de la vieille, et que Phanostrate apprend que Silénie sa fille est chez le futur gendre de son mari. Dans la scène très-courte qui forme à elle seule le cinquième acte, Dimiphon, père de Silénie, apprend que sa fille est retrouvée. Le coriphée annonce alors aux spectateurs que l'affaire se terminera dans l'intérieur, et l'on prévoit aisément qu'Alcésimarque rompra le mariage projeté et épousera Silénie.

La conception de cette comédie de Plaute n'est pas heureuse; le sujet est par trop romanesque, le plan n'offre aucune combinaison qui attache le spectateur, le dénouement est trop brusque, et en général, l'ouvrage n'offre que bien peu d'intérêt. Il ne mérite l'attention des littérateurs que pour quelques détails, dans lesquels le génie de l'auteur se manifeste, et pour le style qui porte toujours le cachet d'un grand maître.

On regarde cette comédie comme la plus faible de celles de Plaute, et nous sommes de cet avis.

8. Epidicus. Cette comédie n'a pas de prologue, quoique le sujet en soit très-compliqué. Il faut savoir d'abord que Stratippo-

Digitized by Google

clès, fils de Périphanès, a été éperdument amoureux d'une joueuse d'instruments, nommée Acropolistis, qu'Epidicus, esclave du jeune homme, a fait acheter au père, comme étant la fille qu'il avait eue autrefois d'une femme d'Épidaure, nommée Philippa. Le spectateur apprend par l'entretien plein de vivacité des deux esclaves Epidicus et Thesprion que Stratippoclès revient de l'armée, après y avoir perdu ses armes, et qu'il en ramène une jeune beauté, qu'il a achetée avec l'argent que lui a prêté, à gros intérêts, un banquier qui s'est attaché à ses pas pour recouvrer ses avances. On pense bien que l'arrivée de Stratippoclès jette Epidicus dans un grand embarras et l'effraie sur les suites de ses premières ruses. Stratippoclès s'entretient avec son ami Chéribule, de sa belle maîtresse dont il a respecté l'innocence, et il était nécessaire qu'il fît préalablement cette déclaration. Mais ce qui le chagrine, c'est qu'il ne sait comment trouver les quarante mines qu'il doit compter à son usurier. Il a recours à Epidicus, qui lui promet son assistance, mais il veut qu'il reste, en attendant, chez l'ami Chéribule, et qu'il évite la rencontre de son père.

Au second acte, Epidicus aborde le vieux Périphanès, qui s'entretient avec son ami Apécidès. L'esclave lui apprend que son fils revient de l'armée; que la joueuse d'instruments dont il est épris, est allée en grand appareil au-devant de lui, qu'elle se flatte de l'espoir qu'il la fera affranchir et qu'il l'épousera. Le vieux Périphanès est désolé et ne sait comment empêcher la perte de son fils. Epidicus lui conseille d'acheter lui-même la musicienne et de la renvoyer. Le barbon goûte cet avis, d'autant plus volontiers que son esclave lui fait accroire qu'un Rhodien très-riche qui aime cette femme, la rachètera au poids de l'or. Epidicus, resté seul, se félicite du succès de sa ruse. Quant à la musicienne qu'il doit trouver, il en louera une et lui enseignera son rôle.

Epidicus remet à Stratippoclès l'argent qu'il a sous-tiré au vieillard, et veut que ce soit Apécidès lui-même, l'ami de Périphanès, qui lui présente la prétendue joueuse d'instrument. Ici la scène offre un vide. Ce qui a fait penser à quelqu'un que l'acte, quoique très-court alors, devrait finir là; et en effet il faut à Epidicus un temps moral pour se procurer la musicienne nécessaire à la consommation de sa ruse. Les interlocuteurs se retirent pour faire place au père de Stratippoclès, à qui Apécidès amène la jeune fille en question. Périphanès la confie à la garde d'un esclave, et lui

recommande de ne pas la laisser paraître aux regards de son fils. Survient un capitaine, amoureux de la musicienne achetée précédemment par Périphanès, parce qu'il l'a crue sa fille. Le capitaine le prie de la lui céder; le vieillard, pensant qu'il s'agit de celle qu'on vient de lui amener, y consent; il la fait venir, le capitaine ne la reconnaît pas pour celle qu'il aime, et elle-même avoue qu'elle n'a pas été achetée, et le vieillard s'aperçoit qu'il a été dupe. Tels sont les événements du troisième acte.

Au quatrième, Philippa, sous la livrée de la misère, vient implorer la pitié de Périphanès qu'elle a aimé autrefois; celui-ci la reconnaît pour cette femme d'Épidaure avec laquelle il a eu des liaisons. Cette reconnaissance fait le bonheur de tous les deux. La pauvre femme ne regrette que sa fille. Je vais vous la rendre, s'écrie le vieillard, et il fait venir la musicienne qu'il garde chez lui; mais Philippa ne voit pas sa fille dans la femme qu'il lui présente, et celle-ci avoue qu'elle n'a agi que d'après la leçon que lui a faite Epidicus; grande colère du vieillard.

Au dernier acte, Stratippoclès attend impatiemment le banquier pour lui remettre son argent et recevoir de lui la beauté qu'il chérit. Epidicus, qui sait la mauvaise issue de ses artifices, redoute le châtiment qu'il a mérité. Mais arrive le banquier avec Thélestis qu'Epidicus reconnaît pour la fille de Périphanès et de Philippa, avec laquelle il jouait étant enfant; cette découverte améliore singulièrement sa position, et lui rend toute sa confiance, toute sa gaîté; et en effet, Périphanès, apprenant que sa fille est retrouvée, pardonne à l'esclave et lui rend la liberté. Stratippoclès qui perd une maîtresse en gagnant une sœur, prendra sans doute son parti, et reviendra à ses premières amours; c'est au moins ce que l'on peut supposer, car l'auteur ne s'explique pas à cet égard. Aussi le dénouement ne satisfait-il pas pleinement l'attente et la curiosité du spectateur; c'est un défaut, quelque léger qu'il soit d'ailleurs.

Plaute semble avoir préféré l'*Epidicus* à ses autres comédies, du moins il en parle avec complaisance, tout en se plaignant qu'elle ait été jouée par un mauvais acteur[1]. Cicéron en fait aussi

[1] *Etiam Epidicum, quam ego fabulam æque ac me ipsum amo,*
Nullam æque invitus specto, si agit Pollio.
(Bacchid., act. 2, scèn. 2e, v. 36 et 37.)

l'éloge, sous le rapport des plaisanteries que l'auteur y a semées. Des critiques plus sévères ont trouvé que le sujet est trop compliqué, et, ce qui serait un plus grand défaut encore, qu'il ne pouvait guère produire une action intéressante. Nous ne saurions être tout à fait de cet avis, car il nous semble qu'il faut juger une comédie d'après le genre auquel elle appartient; or celle-ci est une comédie d'intrigue qui doit plaire plutôt par la manière dont elle est conduite, que par l'expression des sentiments. Il est vrai que le sujet est double, mais les deux actions sont si habilement, si naturellement liées, qu'elles paraissent en effet n'en faire qu'une. D'un autre côté, Plaute, en multipliant les ruses, les artifices d'Epidicus, en le faisant si adroitement sortir de l'embarras où l'ont jeté ses propres fourberies, soutient admirablement l'attention du spectateur. La pièce d'ailleurs marche avec aisance et liberté jusqu'au dénouement qui a le mérite de ne pas être prévu, bien qu'il ne soit pas complet, comme nous l'avons déjà dit. La péripétie produite, au troisième acte, par l'arrivée du capitaine, et celle qui résulte, au quatrième, de la reconnaissance de Philippa et de Périphanès, sont d'un heureux effet, et naturellement amenées.

Cette pièce a été utile à Cailhava pour sa comédie, *le mariage interrompu*.

9. Les bacchides ou Chrysale. Le prologue de cette pièce, d'après l'opinion généralement adoptée par les philologues et les critiques, n'appartient pas à Plaute, non plus que la première scène du premier acte. On n'y reconnaît ni le style, ni la manière de l'auteur d'Epidicus; il y a même des locutions qui sont antipathiques à la langue latine. Ce fut le grec André Jean Lascaris, savant littérateur, qui, vers la fin du quinzième siècle, publia ces deux morceaux, d'après un manuscrit qu'il prétendit avoir trouvé en Sicile, lors de la mission qui lui fut donnée par Laurent de Médicis; mais ils sont très-probablement supposés et on les attribue à Pétrarque.

Toutefois occupons-nous de l'analyse de cette pièce dont le sujet est d'une grande simplicité. Deux filles jumelles portant chacune le nom de Bacchis, parce que leur père et leur mère les ont consacrées à Bacchus, exercent le métier de courtisanes. L'une avait été conduite en Crète par un capitaine, l'autre s'était embarquée pour Athènes. Mnésiloque, fils de Nicobule, devint

Digitized by Google

amoureux de cette dernière, et lui fit une cour assidue, ignorant que cette Bacchis eût une sœur. Cependant son père l'envoya à Éphèse, pour en rapporter une somme qu'il avait donnée en dépôt à Archidémide, son ancien ami; le jeune homme resta absent pendant deux ans. Il apprit pendant cet intervalle que Bacchis, celle qu'il aimait, était partie d'Athènes; il chargea le jeune Pistoclès, son ami, fils de Philoxène, d'employer tous ses soins à la recherche de la belle fugitive. Le jeune homme découvre que les deux sœurs sont revenues à Athènes, et lui-même devient épris de celle des deux Bacchis qui a suivi le capitaine en Crète, et que sa sœur a ramenée. Ici commence la pièce de Plaute. Nous remarquons d'abord que la scène interpolée est inutile, et que la seconde, qui est la première de l'auteur, ouvre très-bien l'acte. Dans la scène supposée, Pistoclès, novice en amour, ne peut définir ce qu'il éprouve; Lydus, l'esclave que son père lui a donné pour gouverneur, voit que son élève est amoureux, et que c'est Bacchis qui cause son trouble. Dans la scène suivante (la première de Plaute), les deux Bacchis sont avec Pistoclès, qui se trouve séduit par les agaceries de celle qui a été en Crète. Il sort, et va chercher ce qu'il faut pour un bon repas. Il revient suivi de Lydus qui lui fait de vaines représentations sur les dangers de sa conduite.

Le retour de Chrysale, esclave de Mnésiloque, ouvre le deuxième acte. Il donne à Pistoclès des nouvelles de son ami, et il apprend que Bacchis est retrouvée, et en même temps la position critique du jeune homme qui a besoin d'argent pour payer celle qu'il aime, au capitaine qui va venir redemander, elle ou le prix qu'il y met. Chrysale n'est point embarrassé, il a apporté d'Ephèse les deux cents philippes, montant du dépôt, et il saura faire jouer quelques machines pour retenir cet argent. Nicobule se présente fort à propos. L'esclave lui forge une histoire propre à lui persuader que son fils n'a pu rapporter le dépôt en question, et après le départ du vieillard crédule, il se félicite de sa fourberie, et va rejoindre Mnésiloque, afin de le mettre au courant de ce qu'il a fait et lui annoncer que sa Bacchis est retrouvée.

Au troisième acte, Lydus qui a été entraîné chez les deux courtisanes par Pistoclès, veut sortir de cette maison funeste et

se répand en reproches contre son élève [1]; il sort en effet pour aller prévenir le père. Suit un autre monologue de Mnésiloque. Il se félicite du retour de Bacchis, et des ruses de Chrysale ; ces deux monologues de suite ont quelque chose de décousu. Lydus revient alors avec Philoxène ; il blâme sévèrement la conduite de Pistoclès ; Philoxène montre plus d'indulgence pour son fils. et Mnésiloque lui-même prend la défense de son ami et soutient qu'il n'aime pas Bacchis, qu'il n'agit dans tout cela que pour accomplir une promesse sacrée. Mais Lydus lui donne de tels détails sur la conduite de Pistoclès, à l'égard de Bacchis, qu'ignorant qu'il existe deux Bacchis, il est au désespoir de la perfidie de son ami ; Philoxène qui prend le change sur la cause de l'irritation de Mnésiloque, le prie de veiller sur son fils et de le ramener à de meilleurs sentiments. Resté seul, le pauvre jeune homme se plaint de sa maîtresse et de son ami, et prend la résolution de les abandonner et de rendre à son père l'argent que Chrysale a retenu. Il s'en va pour exécuter son dessein. Pistoclès sort de chez Bacchis, dans le but d'aller chercher Mnésiloque et de le ramener dans les bras de sa maîtresse. Mais Mnésiloque revient en se félicitant d'avoir rendu à son père tout son or, et d'avoir obtenu le pardon de Chrysale. L'explication entre les deux jeunes gens, d'abord animée, se radoucit au ton de l'amitié, dès que Mnésiloque apprend qu'il y a deux Bacchis. Les deux amis vont ensemble chez elles.

Au quatrième acte, le parasite du capitaine dont nous avons parlé, vient demander à Bacchis l'argent qu'elle en a reçu, si elle ne veut pas le suivre. Mal accueilli par Pistoclès, le parasite se retire sans avoir rempli sa mission. Mnésiloque, qui a revu sa belle, regrette l'argent qu'il a rendu à son père ; Pistoclès cherche à le consoler, et Chrysale, qui survient, s'engage à lui procurer l'argent dont il a besoin ; il demande alors ce qu'il faut pour écrire, et dicte une lettre à Mnésiloque par laquelle celui-ci prévient son père de se méfier de Chrysale et de le tenir enchaîné à la maison. Celui-ci, sans expliquer sa ruse, congédie les deux jeunes gens, remet la lettre au vieillard qui le fait garotter ; alors

[1] Ce monologue a lieu dans la maison, dont les spectateurs, d'après la disposition du théâtre, pouvaient voir l'intérieur ; un rideau que l'on tirait le découvrait à leurs yeux.

Digitized by Google

comme pour se venger de Mnésiloque, il le montre à son père s'amusant chez les courtisanes. Arrive le capitaine Cléomaque qui menace de faire un mauvais parti au fils de Nicobule. Celui-ci effrayé, demande à son esclave quel est cet homme; il lui répond que c'est le mari de celle qu'il voit auprès de son fils; Nicobule tremble pour son fils, et ne trouve pas d'autre moyen que de traiter avec le capitaine, et il en charge Chrysale qu'il fait délier. Celui-ci conclut l'arrangement moyennant deux cents philippes que le vieillard promet de donner, et après le départ du capitaine, il charge Chrysale de sermonner son fils; l'esclave s'y engage, et, resté seul, il se félicite avec emphase du succès de sa ruse. Nicobule reparaît, et pour obtenir de lui une autre somme, il lui remet une autre lettre de Mnésiloque par laquelle il témoigne son repentir, assurant en même temps que sans argent il ne peut sortir d'embarras; la bonne dupe consent à donner ce qu'on demande et remet quatre cents philippes à Chrysale. Le quatrième acte se termine par un monologue de Philoxène sur la conduite de Pistoclès son fils, et sur l'espoir qu'il a que Mnésiloque le ramènera dans le bon chemin. Il faut convenir que cette scène ne tient guère à ce qui précède et qu'elle paraît un peu postiche.

Le dernier acte commence par l'entretien des deux pères dont l'un se plaint d'avoir été dupé par Chrysale, et l'autre d'avoir cru à la bonne conduite de Mnésiloque. Ils veulent arracher leurs fils aux piéges trompeurs des deux courtisanes, mais celles-ci usent de tant d'agaceries, que les vieillards séduits se laissent entraîner, et vont se divertir chez elles, avec Mnésiloque et Pistoclès. Le chœur a beau expliquer cette conduite des deux barbons, il est impossible de la justifier, et l'on doit avouer qu'elle blesse la morale...

Cette pièce est une imitation d'une comédie de Philémon, poëte grec, contemporain d'Alexandre-le-Grand, intitulée *les Évantides*, mot qui a la même signification que celui de *Bacchides*. Si le sujet est simple, on a pu remarquer que la marche de l'ouvrage suit les règles ordinaires; que les incidents sont amenés d'une manière naturelle, et que les diverses intrigues imaginées par l'auteur, amusent et intéressent; le personnage de Chrysale n'est ni moins fourbe, ni moins entreprenant que celui d'Epidicus. Les deux courtisanes sont peintes avec vérité; elles sont fines,

Digitized by Google

astucieuses, agaçantes comme toutes les femmes de leur espèce. On pourrait blâmer Plaute d'avoir rendu par trop crédule le père de Mnésiloque ; on se serait intéressé davantage aux artifices, aux ruses de Chrysale, s'il avait eu affaire à un vieillard plus madré. Un autre reproche encore, c'est que la marche de l'action paraît quelquefois embarrassée par des scènes qui ne tiennent pas assez au plan général de l'ouvrage.

Cette comédie, ainsi que l'*Epidicus*, a servi à Cailhava pour sa pièce *le Mariage interrompu* [1].

10. La Mostellaire [2]. Cette comédie n'a pas de prologue ; mais l'intrigue n'en est pas compliquée, et l'exposition se fait, l'action se développe avec assez d'aisance et de clarté pour que le spectateur n'ait pas besoin d'être préparé.

Theuropide, vieux commerçant très-riche, est absent depuis trois ans, et, pendant ce temps, son fils Philolachès, jeune homme autrefois rangé et de bonnes mœurs, donne dans tous les excès, perverti qu'il est par de mauvais conseils ; voilà ce que fait connaître d'une manière vive et animée l'entretien des deux esclaves Grumion et Tranion, dont le premier, dans sa grossière franchise, reproche à l'autre d'avoir corrompu leur jeune maître, en l'absence de son père. Grumion, resté seul, cède la place à Philolachès qu'il aperçoit. Celui-ci, dans un long monologue, car il n'a pas moins de soixante dix-sept vers, compare l'homme, dès qu'il est né, à un bâtiment neuf ; cette comparaison est ingénieuse et plaisante, et elle lui est inspirée par le retour qu'il fait sur lui-même et sur sa conduite. Philematie, sa maîtresse, et la suivante Scapha viennent le trouver, et leurs perfides agaceries retiennent le jeune homme dans la mauvaise voie d'où il voudrait sortir, et ils vont ensemble faire la débauche dans la maison de Philolachès, dont le spectateur peut voir l'intérieur. Callidamate, qui sort ivre d'un festin où il s'est ennuyé, vient avec la courtisane Delphie se divertir auprès de Philolachès, son ami ; ainsi se termine le premier acte.

Au commencement du suivant, Tranion, qui vient d'apprendre le retour de son maître, prévoit le châtiment qui va l'atteindre.

[1] Voir surtout la scène 7e de l'acte 2e de l'auteur français.

[2] De *Mostella*, diminutif plur. de *monstrum*, prodige.

Digitized by Google

Il annonce la fatale nouvelle au jeune homme qui, déjà pris de vin, s'effraie d'être trouvé en cet état par son père ; mais l'esclave a imaginé un moyen de l'écarter. Il les fait tous passer dans un endroit retiré de la maison, leur ordonne de ne pas faire de bruit, et de ne point ouvrir, de quelque manière que l'on heurte à la porte. Toutes les précautions prises, Theuropide parait. Tranion l'empêche d'entrer chez lui, en lui racontant qu'autrefois un homme y a été assassiné, qu'il est apparu en songe à Philolachès, et lui a ordonné de quitter la maison qui désormais lui appartient par ordre de Pluton, et que lui, Theuropide, fera sagement de s'éloigner au plus vite. Le vieillard, superstitieux et crédule, se hâte de suivre le conseil de l'esclave.

Au troisième acte, Tranion aperçoit l'usurier Mesargyride, à qui Philolachès doit de l'argent ; et ce qui redouble son embarras, c'est qu'en même temps le vieillard revient sur ses pas. Ne pouvant nier la dette, il fait accroire qu'elle provient d'un emprunt que le fils de Theuropide a dû faire pour compléter le payement d'une maison magnifique qu'il a achetée. Le vieillard demande où est cette maison ; l'effronté Tranion lui indique celle de Simon, son voisin. Theuropide veut la voir, l'examiner, pour juger si son fils a fait une bonne acquisition. Nouvel embarras pour l'artificieux esclave, mais il a l'adresse, pour que Simon ne s'étonne pas de la visite, de le prévenir que son maître, voulant faire des changements à sa maison, désire voir la sienne. Simon donne son consentement, et Theuropide satisfait sa curiosité. La scène suivante se passe entre Theuropide et Tranion ; le premier se félicite du bon marché prétendu qu'a fait son fils, et croyant celui-ci à la campagne, il ordonne à l'esclave de le prévenir de son arrivée et de lui dire de se rendre incontinent auprès de lui. Quelques-uns pensent que cette scène, qui termine le troisième acte, commencerait mieux le quatrième ; nous ne sommes pas de cet avis, pour deux raisons, 1° parce qu'elle est la suite naturelle de ce qui précède ; 2° parce que si l'on adoptait le changement proposé, il y aurait entre cette scène et la suivante un intervalle qui produirait un mauvais effet, et qui détruirait la marche vraiment régulière de la pièce.

Au quatrième acte, deux esclaves de Callidamate viennent chercher leur maître, comme il le leur avait ordonné. Ils frappent à la porte de la maison du vieux Theuropide qui, surpris,

Digitized by Google

les engage à se retirer, leur affirmant que depuis six mois la maison n'est plus habitée; les esclaves soutiennent le contraire, et le vieillard découvre la ruse de Tranion. Dans l'entrevue qu'il a immédiatement avec Simon, il apprend aussi que son fils n'a pas acheté de maison.

Une vive explication a lieu au cinquième acte, entre le maître et l'esclave. Theuropide est furieux contre Tranion et contre son fils; mais arrive Callidamate, qui maintenant est de sens rassis. Il plaide avec chaleur la cause de son ami, implore en même temps le pardon de Tranion, et le vieillard se laisse fléchir.

Il n'est guère possible de trouver un sujet de comédie en cinq actes, plus simple et moins chargé d'incidents; les artifices mêmes de l'esclave ne sont pas multipliées, et cependant la pièce est remplie, elle amuse, elle intéresse; le plan d'ailleurs en est d'une régularité parfaite: c'est un des ouvrages de Plaute les mieux conduits; mais c'est surtout à la vivacité, à la rapidité du dialogue qu'il faut attribuer le plaisir qu'on éprouve à lire cette comédie. Elle renferme des scènes charmantes, entre autres, la troisième du premier acte et la deuxième du second. Cette pièce a toujours été estimée des littérateurs et des philologues, et elle mérite de l'être.

Elle a servi de modèle à plusieurs auteurs dramatiques. Regnard l'a imitée dans *le Retour imprévu;* Addisson, dans *le Spectre battant la caisse;* Destouches, dans *le Tambour nocturne.* Pierre de Larivey a aussi publié une imitation et presque une traduction de la Mostellaire de Plaute, dans une comédie qui a pour titre *les Esprits.* Cet ouvrage est généralement peu connu[1].

Les Ménechmes. La parfaite ressemblance de deux frères jumeaux est le pivot sur lequel roule toute la pièce, et qui amène les mystifications dont l'un et l'autre Ménechme sont tour à tour les victimes, sans qu'ils puissent s'expliquer la cause des situations bizarres dans lesquelles ils se trouvent.

L'ouvrage commence par un prologue nécessaire pour expliquer comment les deux frères se trouvent dans la même ville, sans se connaître, et surtout pour établir leur étonnante ressemblance. « Il y avait à Syracuse, dit le prologue, un vieux mar-

[1] Comédies facétieuses à l'imitation des anciens Grecs, Latins, etc.; Rouen, 1600, 2 vol. in-12.

Digitized by Google

» chand qui avait deux fils jumeaux si parfaitement ressemblants, » que la nourrice qui les allaitait ne pouvait les reconnaître, pas » même la mère qui leur avait donné le jour..... Les jeunes en- » fants ayant atteint l'âge de sept ans, leur père chargea un » vaisseau de marchandises, et fit embarquer avec lui l'un de » ses fils qu'il conduisit à Tarente, afin de lui apprendre le » commerce. Il laissa l'autre à la maison auprès de sa mère. On » célébrait par hasard des jeux à Tarente quand notre marchand » y arriva : ces jeux avaient attiré un grand nombre de specta- » teurs. Le jeune voyageur s'étant égaré, perdit son père dans » la foule. Un marchand d'Epidamne qui se trouvait là, prit l'en- » fant et l'emmena. Mais le père devint fou d'avoir perdu son » fils, et, après une maladie de quelques jours, il mourut à » Tarente. La nouvelle de cet événement étant parvenue à Syra- » cuse, aux oreilles du grand-père des deux jumeaux, celui-ci, » voyant l'un enlevé et le père mort à Tarente, fit changer de » nom à celui des enfants qui était resté à la maison, et lui donna » le nom de celui qu'il avait perdu et qu'il chérissait, et, pour » en conserver le souvenir, il l'appela Ménechme, qui était aussi » le nom de ce même aïeul....... Ce marchand d'Epidamne qui » avait pris l'un des jumeaux, était sans enfants et possédait de » grands biens. Il adopta pour fils celui qu'il avait recueilli, et lui » fit épouser une jeune personne qu'il dota richement; enfin il » le constitua son héritier et mourut le même jour..... Ce jeune » homme demeure ici; celui qui habite Syracuse est arrivé au- » jourd'hui à Epidamne, pour y chercher son frère. » Telle est la situation des choses quand la pièce commence.

Le parasite Penulus, attaché à Ménechme d'Epidamne, ouvre la scène; il se félicite de sa situation près de l'homme qui ne le nourrit pas, mais qui le restaure. Après ce monologue, parfaitement inutile pour l'exposition, le même Ménechme entre, en continuant contre sa femme la série d'invectives, qu'il a sans doute entamée à la maison; il montre à Penulus une robe qu'il a volée à sa femme et qu'il veut donner à sa maîtresse Erotie, chez laquelle il veut faire préparer à dîner pour lui et son parasite. Erotie sort de sa maison; Ménechme lui offre la robe, commande le festin, et se rend en attendant sur la place publique; Penulus le suit; Erotie donne ses ordres à son cuisinier Cylindre, et le premier acte est fini.

Digitized by Google

C'est au commencement du second qu'arrivent Ménechme Sosiclès et son esclave Messénion, sortant du vaisseau qui les a amenés. Ils s'entretiennent du motif de leur voyage, de la recherche de l'autre Ménechme, et Messénion lui dépeint le caractère des Epidamniens chez lesquels on ne vient jamais que pour s'y perdre et y être tourmenté de toutes les manières. C'est de la part de l'auteur un ingénieux avertissement pour préparer aux incidents qui doivent avoir lieu. Et d'abord le cuisinier Cylindre qui revient du marché, le prend pour l'autre Ménechme, veut qu'il ait commandé un repas et qu'il soit l'amant d'Erotie, ce qui impatiente Ménechme Sosiclès. Pour l'achever survient Erotie qui, dans la même erreur que le cuisinier, le cajole, veut qu'il entre pour prendre le dîner qu'il a fait préparer, et s'explique si bien sur ce qui concerne sa naissance, son pays, qu'il ne comprend pas où elle a pu recueillir des renseignements si exacts, lui qui ne fait que d'arriver. Cependant il accepte, pour se l'approprier, la robe qu'elle le prie d'envoyer chez le brodeur afin d'y faire les changements nécessaires, et suit chez elle la courtisane, malgré les conseils de son fidèle esclave ; ainsi il profite du dîner qui a été disposé pour son frère.

Pénicule, qui a perdu de vue l'autre Ménechme, revient au lieu du rendez-vous pour ne pas perdre au moins sa part du repas ; il aperçoit le Ménechme nouveau-venu qui sort, la couronne sur la tête, de la maison d'Erotie, et qu'il prend pour son patron. Ménechme Sosiclès remercie les dieux du bien qui lui est arrivé sans qu'il s'y attendît. « J'ai bien bu, bien mangé, dit-il, j'ai possédé une jolie femme, et je lui ai pris cette robe qu'elle ne reverra jamais. » Pénicule entre alors en explication avec lui, lui reproche d'avoir manqué à sa parole ; mais Ménechme, comme on le pense bien, ne reconnaît pas le parasite, et l'envoie se faire pendre ; celui-ci, pour se venger de ce qu'il a dîné sans lui, car il le prend pour Ménechme d'Epidamne, court tout découvrir à la femme de ce dernier. Une servante d'Erotie vient apporter au même Ménechme Sosiclès une agrafe de sa maîtresse pour y faire ajouter une once d'or ; c'est pour Ménechme un surcroît d'aubaine.

Au quatrième acte, Penulus revient avec la femme de Ménechme d'Epidamne, à laquelle il a tout compté, croyant avoir à se plaindre du mari. Ménechme d'Epidamne arrive très à propos, et tandis que les deux autres personnages se tiennent à

Digitized by Google

l'écart, il fait, dans un assez long monologue, d'abord la satire des plaideurs et des coutumes du barreau, puis l'aveu de sa conduite à l'égard d'Érotie. Sa femme ne peut plus retenir son ressentiment, il fait explosion. Ménechme nie d'avoir dîné avec la courtisane, et en cela il a raison; mais pressé, relativement à la robe, il prétend qu'il l'a seulement prêtée. Il s'adresse donc, après la retraite de sa femme, à Erotie pour qu'elle lui rende la robe, lui promettant de lui en acheter une plus belle. Mais Érotie reçoit fort mal sa requête, et elle ferme la porte au nez de son amant. Celui-ci ne pouvant rentrer ni chez lui ni chez sa maîtresse, va consulter ses amis.

Au cinquième acte, Ménechme Sosiclès ne peut résister aux reproches que lui adressent, sur sa prétendue mauvaise conduite, celle qui se croit sa femme, et le père de celle-ci, qui le prend pour son gendre. Sa patience dont il a été maître jusqu'ici, l'abandonne enfin, et il s'emporte à un tel point qu'il passe pour insensé; il profite adroitement de cette idée, pour se débarrasser de ceux qui le persécutent. Le beau-père prétendu va cependant chercher un médecin pour le consulter sur l'état de celui qu'il pense être son gendre. Le médecin est d'avis qu'il faut d'abord s'assurer de lui; et c'est sur Ménechme d'Epidamne que s'exécute cet ordre. Enfin les deux frères se rencontrent, se reconnaissent, et tout s'éclaircit.

On a pensé que Plaute avait emprunté à Ménandre le sujet de cette comédie, mais rien ne justifie cette supposition. Il est plus probable que l'auteur latin a tiré parti de quelqu'anecdote connue de son temps, comme il est permis de le présumer d'après le prologue même[1]. La Harpe n'aime pas les Ménechmes de Plaute, il n'y trouve que des bouffonneries et rien de comique[2]. Nous pensons, comme lui, que Ménechme Sosiclès qui s'approprie la robe et les bijoux d'Érotie n'agit pas très-délicatement; mais ce n'est pas là un acte sérieux, c'est un tour un peu équivoque joué à une courtisane, et qui, aux yeux de bien des gens et sur-

[1] *Ut quidem ille dixit mihi qui pueros viderat.*
. . . .
Propterea illius nomen memini facilius,
Quia illum clamare vidi flagitarier.

[2] Cours de Littér., 1re partie, ch. 6, sect. 2.

Digitized by Google

tout de la populace de Rome pouvait perdre beaucoup de sa gravité. Il en résulte d'ailleurs des situations fort plaisantes. Nous ne passons pas si facilement condamnation sur le premier reproche de La Harpe, le défaut de comique. Il nous semble, au contraire, que Plaute a ménagé avec art les incidents; les méprises, les quiproquo qui résultent de la ressemblance des deux frères provoquent un rire naturel et franc. Quelques situations, il est vrai, sont les mêmes, mais ce défaut est presque insensible, grâce à la variété du dialogue. Plaute a su observer parfaitement la gradation; plus la pièce approche du dénouement, plus les méprises se pressent, plus les tribulations des deux frères augmentent. On remarque, en un mot, dans cette comédie, une heureuse combinaison dramatique, une série de scènes fort bien agencées, des incidents préparés et amenés avec art, des situations qui ont tout à la fois le mérite de la vraisemblance et du comique; et pour apprécier justement ces qualités, il faut encore se rappeler quels étaient les usages, les convenances, les nécessités dramatiques des anciens, et à quelle espèce de spectateurs le poëte s'adressait.

La comédie des Ménechmes a été fréquemment imitée par les premiers poëtes comiques des nations modernes. Shakespeare y a puisé le sujet des *Méprises,* ouvrage de sa jeunesse. Rotrou a plutôt traduit qu'imité la pièce latine sous le même titre, mais son style est loin d'avoir la vivacité, le mordant de celui de Plaute. Regnard, à l'exception de quelques situations, de quelques traits comiques, n'a pris de la pièce latine que l'idée première, la parfaite ressemblance des deux frères; tout le reste lui appartient. Nous mettrons encore au nombre des imitateurs des *Ménechmes,* Goldoni. Les *deux Philibert* rappellent aussi la comédie du poëte de Sarsines, mais les méprises et le comique de la pièce de Picard ne roulent que sur l'identité du nom et la différence des caractères. On compte encore en allemand, en espagnol, en italien, plusieurs traductions ou imitations des *Ménechmes.*

12. Le Soldat, ou plutôt le Capitaine fanfaron. Le premier acte se borne à une scène entre le capitaine fanfaron Pyrgopolinicès et son parasite Artotrogue. C'est un échange de forfanteries ridicules et d'adulation excessive. Le principal caractère de la pièce se trouve ainsi à peu près exquissé, mais rien n'annonce encore le sujet de la pièce.

Digitized by Google

Au second acte, Palæstrion vient l'expliquer dans une longue scène en forme de prologue. Cette bizarrerie et la scène isolée du premier acte, ont fait penser que l'ordre des scènes de cet ouvrage a été interverti, et c'est ce qu'a remarqué également M. Am. Duval qui propose, avec raison, selon nous, la rectification suivante : le premier acte commencerait par la scène de Palæstrion, et contiendrait les trois scènes suivantes. Le second acte s'ouvrirait par le colloque entre le capitaine et son parasite, auquel on joindrait la scène cinquième et la sixième du second acte et la première du troisième, dont la seconde deviendrait alors la première. Il n'y aurait point d'autre changement à faire dans tout le reste. Mais revenons au monologue de Palæstrion, qui explique le sujet de la pièce. Il servait, à Athènes, un jeune homme d'un excellent caractère, qui aimait une courtisane appelée Philocomasie et dont il était éperdument aimé. Le jeune homme fut envoyé à Lépante, en qualité d'ambassadeur. Dans le même temps le capitaine arriva à Athènes, trompa la mère de Philocomasie, et enleva à son insu la jeune personne. Palæstrion s'embarqua pour aller porter à son maître la nouvelle de cet enlèvement ; mais, pris en route par des pirates, il fut donné en présent à Pyrgopolinicès. Il reconnut Philocomasie qui lui fit signe d'être discret, et lui fit connaître qu'elle désirait s'évader et rejoindre celui qu'elle aimait. Palæstrion écrivit donc à son maître pour l'engager à venir à Ephèse, car c'est là que se passe la scène. Le jeune homme s'est empressé de se rendre à l'invitation de son esclave ; il est arrivé, il loge dans la maison contiguë à celle de sa maîtresse, et les deux habitations communiquent par une ouverture que Palæstrion a pratiquée à la muraille qui sépare les chambres des deux amants. Mais ils ont été aperçus ensemble par un autre esclave. Palæstrion, pour prévenir ce qui peut résulter de cette découverte, imagine de faire croire au capitaine qu'une sœur de Philocomasie qui lui ressemble beaucoup, et qu'il nomme Glycère, est venue loger avec son amant chez le voisin. On comprend bien que les deux sœurs ne sont qu'une seule et même personne. C'est à l'aide de cette ruse que l'esclave Scélèdre, gardien de Philocomasie, est mystifié pendant les scènes suivantes.

La première scène un peu longue, un peu traînante du troisième acte est remplie par l'entretien qui s'établit entre Pleu-

Digitized by Google

sidès, l'amant, Periplectoménès le voisin, et Palæstrion. Ils tiennent conseil pour enlever Philocomasie au capitaine. Palæstrion imagine de faire passer une courtisane pour l'épouse du voisin, et de faire accroire à Pyrgopolinicès qu'elle est éprise de lui; il ne doute pas que le présomptueux capitaine ne donne dans le piége. Tout en effet se prépare pour assurer le succès de la ruse.

Au quatrième acte Palæstrion fait connaître à Pyrgopolinicès la conquête que lui ont value sa bonne mine et sa renommée. Il n'en doute pas en voyant l'anneau que le complaisant voisin a prêté au fourbe Palæstrion; mais il veut alors se débarrasser de Philocomasie. Pour achever de faire perdre la tête au pauvre capitaine, Milphidippe, suivante d'Acrotéleutie, la courtisane en question, vient l'entretenir de l'amour de sa maîtresse. Le capitaine n'en est que plus décidé à se défaire de Philocomasie, et il sort dans cette intention. Suit une scène entre ceux qui conspirent contre Pyrgopolinicès. Celui-ci entame alors un long entretien avec celle dont il se croit adoré et qui le mystifie d'une manière fort plaisante. Pleusidès vient sous un déguisement chercher Philocomasie; le capitaine la lui remet avec tout ce qu'il lui a donné; il rend même Palæstrion à son ancien maître. Ainsi finit le quatrième acte.

Au cinquième qui est fort court, le voisin Periplectoménès fait donner les étrivières au capitaine pour avoir voulu séduire la femme d'autrui; et pour comble de disgrâce, le malheureux Pyrgopolinicès, échappé des mains de ses bourreaux en laissant ses habits, apprend par son esclave qu'il a été victime de la ruse et de l'artifice.

Cette comédie de Plaute est gaie, mais elle n'attache pas; les fourberies de Palæstrion réussissent sans obstacle, sans difficulté, et c'est sans doute pourquoi on y prend moins d'intérêt. Le personnage du capitaine fanfaron amusait peut-être les Romains par ses bravades et ses forfanteries, mais elles nous paraîtraient à nous par trop exagérées, et il est douteux qu'elles pussent nous plaire, si nous en étions les témoins sur nos théâtres. On trouve toutefois quelques bonnes scènes dans cette pièce, surtout au quatrième acte.

Les auteurs comiques de toutes les nations ont pris de cette pièce tantôt les situations, tantôt l'intrigue, tantôt les caractères.

Digitized by Google

En 1567, de Baïf donna *le Brave*, pièce fort rapprochée de l'original. En 1639, parut *le Capitan*, d'un auteur inconnu, suivant l'abbé Goujet, et que Beauchamp, dans ses *Recherches sur les théâtres*, attribue à un comédien. Holberg donna aussi, en vers danois, une imitation du *Soldat fanfaron*, sous le titre de *Bramarbas*, mot adopté depuis par les Allemands, pour désigner un soldat glorieux et fanfaron. Dans l'une des premières pièces de Corneille, *l'Illusion*, le personnage de *Matamore* paraît calqué sur celui de Pyrgopolinicès.

13. Le Marchand. Dans un prologue d'une extrême longueur et renfermant des détails parfaitement inutiles, Charin, l'un des principaux personnages de la comédie, en développe le sujet. Il fait connaître que son père l'avait envoyé à Rhodes pour y faire le commerce, qu'il séjourna deux ans dans cette île, qu'il y acheta une esclave d'une grande beauté, qu'il a amenée la veille avec lui, et qu'il cache à son père. Acanthion, son esclave, qui arrive du port, lui apprend, après l'avoir fait longtemps attendre, que son père a vu sa belle dans le bâtiment, que lui Acanthion a cru n'avoir rien de mieux à faire dans cette circonstance, que de lui dire que son fils a acheté cette esclave pour sa mère. Charin est désolé que son père ait ainsi découvert son trésor : c'est là tout le premier acte, et, il faut en convenir, c'est peu de chose.

Démiphon, père du jeune homme, après le récit d'un songe bizarre, vient parler de son amour pour la belle esclave qu'il a trouvée dans le vaisseau, et il en fait la confidence à son voisin Lysimaque. Rencontré par son fils, il lui fait entendre que cette jeune fille est trop belle pour être esclave, qu'il faut la vendre pour en acheter une autre plus robuste, plus faite pour le service; qu'il connaît quelqu'un à qui elle conviendra et qui en donnera un bon prix. Le fils, qui ne veut pas se défaire de sa maîtresse, annonce qu'il a de son côté un acquéreur fort généreux. Par suite du débat qui s'élève entre le père et le fils, celui-ci prétend qu'il possède cette esclave en commun avec une personne qui ne consentira pas à la vendre. Démiphon persiste, et va au port, trouver le voisin Lysimaque, pour acheter la belle sous son nom. Charin est au désespoir, mais le fils de Lysimaque, Eutichus, son ami, qui a tout entendu, lui offre de jouer un bon tour au vieillard, et d'acheter lui même sa belle maîtresse. Telle est la marche du deuxième acte.

Digitized by Google

Lysimaque arrive avec Pasicompsa, la jeune esclave dont il a fait l'acquisition pour son vieux voisin, et il la conduit chez lui pendant que sa femme est à la campagne. Démiphon est au comble de la joie; il veut sur-le-champ se rendre auprès de la jeune fille, mais Lysimaque qui sort de chez lui, s'oppose à son empressement, et ils conviennent ensemble de faire préparer un bon repas. Charin et Eutychus se trouvent réunis. Eutychus est arrivé trop tard pour exécuter ce qu'il avait promis. Charin, au désespoir, s'arrête à la résolution de quitter le pays.

Au quatrième acte, Dorippe, épouse de Lysimaque, de retour de la campagne, apprend de sa suivante Syra, que son mari a chez lui une courtisane dont il a fait l'emplète. Dorippe entre chez elle pour s'assurer du fait. Lysimaque revient pour faire soigner le repas projeté, mais il est accosté par sa femme qui veut savoir ce que c'est que cette jeune fille qu'elle a vue à la maison; le vieillard est fort embarrassé, et ne sait comment se tirer d'affaire sans trahir le secret de son ami; il a recours à quelques faux-fuyants qui ne lui réussissent pas. L'arrivée du cuisinier vient mettre le comble aux angoisses du pauvre mari. Sa femme irritée, envoie chercher son père. Syra qui ne l'a pas trouvé, rencontre Eutychus à qui elle apprend que son père a acheté une esclave fort belle. Eutychus veut la voir. Cette scène est suivie de deux autres qui paraissent intercalées. C'est une longue explication entre Dorippe et Péristrate, épouse de Démiphon, de laquelle ressortent l'innocence de Lysimaque, et l'intention coupable de Démiphon à l'égard de la jeune esclave.

Charin ouvre le cinquième acte par les adieux qu'il adresse au toit paternel. Eutychus le rassure, lui fait entrevoir un meilleur avenir. Enfin tout s'explique, Démiphon cède la jeune esclave à son fils; et les femmes pardonnent à leurs maris. Charin n'assiste pas au dénouement; il est allé trouver sa mère pour travailler à la réconciliation entre elle et son époux. En éloignant ce jeune homme de la scène, Plaute a montré un grand sentiment des convenances; il n'a pas voulu que le père eût à rougir devant son fils.

La rivalité entre le père et le fils, qui fait à peu près tout le sujet de la pièce, a, comme dans la *Casina*, quelque chose d'immoral, qui n'est pas compensé par le mérite de l'ouvrage. Il pèche par le défaut d'ensemble et par le manque d'intérêt. Cepen-

Digitized by Google

dant il abonde en traits satiriques contre les usages et les mœurs des Romains. On y trouve aussi une scène du plus haut comique, celle entre le père et le fils, au commencement du second acte. Ce morceau où brille à un degré éminent la connaissance du cœur humain, et l'observation de ses mouvements passionnés, fait le plus grand honneur au poëte latin qui d'ailleurs, comme il le dit lui-même dans le prologue, a tiré sa pièce de celle du poëte grec Philémon, intitulée Ἐμπόρος. Molière, dans quelques-unes de ses compositions dramatiques, a profité de plusieurs situations de cette comédie. Nous ne pensons pas qu'il existe d'imitation proprement dite du *Marchand* de Plaute.

14. Pseudolus ou le Trompeur. Le prologue, qui n'a que vingt-cinq vers, ne donne aucun éclaircissement sur le sujet de la pièce; il s'adresse au spectateur pour obtenir leur bienveillance.

Au commencement de l'acte premier, Calidore confie à Pseudolus, son esclave, la cause du chagrin qui le mine, et lui montre entre autres une lettre de celle qu'il aime, par laquelle elle lui annonce que le maître chez qui elle demeure, l'a vendue pour vingt mines à un capitaine macédonien. Ce capitaine, avant de partir, avait déjà compté quinze mines. Les cinq mines restantes retardent seules le départ de la jeune personne. Pour garantie de cette somme, il a laissé l'empreinte de son cachet, afin que celui qui apportera un cachet semblable puisse emmener avec lui l'esclave qu'il a achetée. C'est cette nouvelle et l'impossibilité où il est de se procurer de l'argent pour prévenir cette vente, qui mettent Calidore au désespoir; Pseudolus le console et s'engage à venir à son secours. Cependant c'est vainement qu'ils cherchent tous deux à fléchir Ballion, le marchand d'esclaves, le maître de Phénicie, pour obtenir de lui quelques jours de délai; il faut avoir recours à un autre moyen. Pseudolus forme le projet de soutirer les vingt mines à Simon, père du jeune homme, mais il reconnaît à la conversation du vieillard avec son voisin Calliphon, qu'il est instruit du dessein de son fils d'affranchir la jeune esclave. Il avoue tout, même l'intention qu'il a de lui extorquer de l'argent, et affirme qu'il en viendra à bout; et le vieillard consent à donner les vingt mines, si l'esclave arrive à ses fins dans la journée.

Pseudolus rencontre Harpax, l'esclave du capitaine, esprit épais et sans défiance; il vient avec le sceau du capitaine, payer

Digitized by Google

les cinq mines et réclamer Phénicie. Il faut avouer que la rencontre est heureuse, car sans cela nous ne savons trop quel artifice eût imaginé Pseudolus pour tromper son maître qui est si bien averti. Toutefois il aborde Harpax, se dit le fondé de pouvoir de Ballion qui est absent; et comme il se tient à la porte de celui-ci, le messager du capitaine, qui n'a pas la moindre malice, lui donne la lettre sauf à revenir pour compter les cinq mines. Pseudolus se réjouit du succès de sa fourberie. Charin, ami de Calidore, prête la somme qu'il faut donner au marchand, et un esclave doit jouer le rôle d'Harpax tandis que celui-ci est allé se reposer des fatigues de son voyage.

Les trois scènes du troisième acte ne tiennent point au plan général de l'ouvrage, et sont un véritable hors-d'œuvre. A quoi bon ce monologue de l'esclave, et ce long entretien de Ballion avec son cuisinier?

Au quatrième acte, Pseudolus et Simia, l'esclave qui doit remplacer Harpax, prennent leur mesure pour tromper Ballion. Aussi, dès qu'il paraît, on lui donne la lettre et l'argent, et il se dispose à remettre la jeune esclave que Simia emmène avec lui. Simon arrive pour savoir où en sont les projets de Pseudolus; il s'en informe auprès de Ballion qui lui assure que l'argent qu'il a promis, ne court aucun risque, puisque déjà Phénicie est entre les mains de l'envoyé du capitaine. Mais survient le véritable messager qui apporte les cinq mines et réclame la jeune fille. Alors la ruse de Pseudolus est découverte, et le vieux Simon se résigne à donner la somme à laquelle il s'est engagé. Il s'acquitte de sa promesse au cinquième acte, pardonne à son fils, et Pseudolus invite Ballion le marchand, à venir boire avec lui.

Cette pièce paraît être de la création de Plaute; cependant l'invention n'en est pas heureuse. Pseudolus ne réussit pas par la force de son génie artificieux, ni au moyen des ruses qu'il a ourdies, mais seulement, comme nous l'avons fait entrevoir, par une circonstance fortuite dont il sait profiter. Le fond de l'ouvrage est donc peu de chose; mais, sur ce faible fond, Plaute a jeté à pleines mains la broderie et les ornements. On remarque, dans cette comédie, des scènes très-comiques, entre autres la première du quatrième acte; des caractères tracés avec énergie et avec vérité. Cicéron cite avantageusement le *Pseudolus*,

ainsi que le *Truculentus* du même auteur [1]. Les anciens partageaient cette opinion, et les modernes ont souvent imité divers incidents, divers passages de cette comédie.

15. Poenulus ou le Carthaginois. Un enfant de sept ans a été enlevé furtivement de Carthage et conduit à Calydon ; un vieillard de cette ville, ennemi du mariage, l'a adopté. Cet enfant avait deux cousines, Adelphasie et Antérastile, qui ont été enlevées dans le même temps avec leur nourrice. Un certain Lycus les a achetées. Agorastoclès, le jeune Carthaginois enlevé, aime Adelphasie, sans savoir qu'elle est sa parente ; mais le marchand d'esclaves contrarie leurs amours. Voilà ce qu'annonce le prologue de cette pièce, qui contient aussi des détails assez curieux sur les usages des théâtres chez les anciens. On doute cependant que ce prologue soit réellement de Plaute.

A l'ouverture de la scène, Agorastoclès se plaint à Milphion, son esclave, de la dureté de Lycus ; Milphion lui conseille de se venger de lui, et lui en indique le moyen : c'est d'envoyer chez lui, comme étranger, son esclave Collybiscus avec de l'argent, de le réclamer ensuite comme fugitif et voleur, et d'attaquer Lycus comme complice. Convenons que ce moyen d'intrigue proposé par l'esclave et accepté par le maître, n'est pas des plus délicats, et que s'il trouvait grâce devant les Romains, c'est sans doute que ceux qu'ils appelaient *Lenones* étaient considérés comme hors du droit commun. Suit alors une longue scène entre les personnages précédents et les deux sœurs. Agorastoclès et Milphion n'en persistent que plus fortement dans le projet qu'ils ont formé contre le marchand d'esclaves.

Une scène entre celui-ci et le capitaine fanfaron Anthémonides, qui veut acheter la plus jeune des deux esclaves, et qui, en attendant, s'abandonne à son penchant pour la forfanterie, voilà ce qui constitue le second acte.

Dans l'acte suivant, Agorastoclès amène les deux témoins dont il a besoin pour accomplir son projet contre Lycus, et Milphion fait la leçon à l'esclave Collybiscus que les témoins présentent ensuite au marchand d'esclaves, comme un étranger qui veut se divertir chez lui, et qui est en fonds pour cela. Le malheureux

[1] *Quam gaudebat Bello suo Punico Nævius, quam Truculento Plautus, quam Pseudolo!* (*Cat. maj.*, ch. 14.)

Digitized by Google

tombe dans le piége, et au moment où il reçoit l'argent de Collybiscus, les témoins le dénoncent à Agorastoclès, et Lycus est menacé de toute la rigueur des lois ; le malheureux ne sait que devenir.

Milphion, inquiet du succès de sa ruse, parait au quatrième acte, et rencontre Syncéraste, l'esclave de Lycus, qui l'aide à perdre plus sûrement encore le pauvre marchand, en lui découvrant que les deux jeunes filles sont nées libres ; que son maître les a achetées toute petites, à Anactores, d'un pirate sicilien pour le prix de dix-huit mines. Cette confidence prépare le dénouement qui est un peu romanesque.

Le carthaginois Hannon qui est à la recherche de ses deux filles et de son neveu, arrive à Calydon. Le hasard a voulu qu'il ait été l'hôte d'Antidamas, père adoptif d'Agorastoclès; c'est chez lui ou plutôt chez son héritier qu'il va chercher un asyle. Cette première scène du cinquième acte est écrite, partie en carthaginois ou en phénicien, partie en latin. Le spectateur est prévenu par là que Hannon sait les deux langues; aussi comprend-il ce que se disent Agorastoclès et Milphion, touchant la découverte nouvellement faite de la naissance des deux jeunes filles, ce qui lui fait espérer qu'enfin ses longues recherches ne seront pas vaines. En effet, l'oncle et le neveu se reconnaissent, et prennent la résolution de faire déclarer libres Adelphasie et Antérastile. Ils veulent à cet effet entrer chez Lycus, et Hannon reconnait dans Giddenème qui vient ouvrir, la nourrice de ses deux filles. Le reste se devine aisément.

On a cru que, dans cette pièce, Plaute, pour plaire aux Romains, a voulu tourner en ridicule les Carthaginois, mais rien ne justifie cette opinion, et Hannon au contraire est poliment accueilli. Quoi qu'il en soit, on ne peut citer cette comédie de Plaute comme excitant beaucoup d'intérêt; on y trouve des longueurs qui la rendent languissante, des incidents qui ne tiennent que peu ou point au sujet. Mais d'un autre côté, elle offre des caractères singuliers, d'assez jolies scènes, et surtout des notions exactes sur plusieurs lois, plusieurs institutions, plusieurs usages des anciens.

Quelques restes de la langue phénicienne, qui se trouvent dans le cinquième acte, scène 1re, 2e et 3e, ont exercé la sagacité de plusieurs savants; mais il n'entre ni dans notre plan

Digitized by Google

ni dans nos connaissances de nous livrer à aucun examen, à aucune dissertation sur ce sujet[1]. Au reste, cette comédie du *Carthaginois* est également connu sous les titres de *Patruus* et de *Phagon*.

16. Le Perse. L'esclave Toxile, en l'absence de son maître qui est parti pour la campagne, est chargé de la direction de la maison. Il aime une jeune fille qui est au pouvoir de Dordale, marchand d'esclaves. Il veut profiter de la liberté momentanée dont il jouit pour faire affranchir celle qu'il aime, mais l'argent lui manque. Il prie Sagaristion, son camarade, de lui prêter six cents écus. Celui-ci est bien loin de pouvoir lui rendre ce service, mais il promet de faire tout son possible pour lui procurer la somme qu'il désire. Dans la crainte de ne pas réussir de ce côté, Toxile imagine un autre moyen. Le parasite Saturion a une fille. Il le prie de permettre qu'il la fasse vendre comme une étrangère à Dordale, sauf à lui Saturion, quand le prix en aura été payé, de la réclamer du marchand, comme femme libre, en le menaçant, s'il résiste, de toute la rigueur des lois. Le parasite fait des difficultés, mais il cède à la promesse d'un bon repas.

Au second acte, Lemnisélène charge sa servante Sophoclidisque d'un message pour Toxile, et celui-ci charge le jeune esclave Pégnion d'un message pareil pour sa maîtresse. Les deux envoyés se rencontrent, et ont ensemble un long entretien sur la commission qui leur a été respectivement confiée; cette scène écrite avec vivacité, nous paraît néanmoins un hors-d'œuvre inutile. Elle se termine par le départ des deux interlocuteurs, ce qui a l'inconvénient de laisser le théâtre vide. Sagaristion paraît. Il a été chargé par son maître d'acheter à Érétrie une paire de bœufs. Mais au lieu de remplir ses intentions, il garde l'argent pour le prêter à Toxile. Pignion revient alors, après avoir fait sa commission; encore une scène d'invectives entre les deux esclaves, sans aucun profit pour le fond du sujet. Enfin Sagaristion remet à Toxile l'argent destiné à l'acquisition de la paire de bœufs.

Saturion amène sa fille et lui fait connaître le projet formé sur

[1] On peut consulter ce que dit Schoell, d'après *Bellerman*, tom. Ier, p. 123; Bochard, *Phaleg.*, 2e partie, chap. 2; Daniel Leclerc, Biblioth. univers., tom. 9; p. 253, et Samuel Petit, L. 3, ch. 1, 2 et 3.

Digitized by Google

elle. Elle témoigne quelque répugnance de se prêter à cette ruse, et en cela l'auteur a observé les convenances. Cependant elle se rend, en fille soumise, aux raisons, aux instánces de son père. Tous deux quittent le théâtre. Toxile et Dordale se trouvent ensemble. Toxile lui remet les six cents écus, et Dordale consent à lui livrer la jeune fille après l'avoir fait affranchir. Voilà ce qui remplit le troisième acte.

Au quatrième, Toxile se prépare à mener à bonne fin la ruse qu'il a ourdie contre le marchand d'esclaves. Sagaristion est costumé en marchand persan pour le rôle qu'il est chargé de jouer. Toxile, comme par reconnaissance, propose à Dordale de lui faire faire une bonne acquisition, et lui parle d'un marchand étranger, et d'une jeune fille venue du fond de l'Arabie. Sagaristion se présente; la proposition est faite, la belle étrangère est agréée, le marché est conclu, mais aux risques et périls de l'acheteur, et cette condition est stipulée avec le plus grand soin; elle était nécessaire pour que le vendeur n'eût rien à restituer quand la jeune fille serait réclamée comme libre, et le marché déclaré nul. Pendant que Dordale est allé chercher l'argent, nos fripons se félicitent du succès de leurs artifices. Le prix de la vente est compté, le prétendu marchand persan se retire. Saturion feignant la colère, ne tarde pas à reclamer sa fille, et Dordale s'aperçoit qu'il a été la dupe de sa confiance.

Non contents d'avoir trompé le marchand d'esclaves, les fourbes veulent encore s'amuser à ses dépens, et c'est là toute la matière des deux scènes du cinquième acte.

Cette comédie n'a pas de prologue. On a pu remarquer par l'analyse que nous venons d'en faire, qu'il n'y a pas un personnage qui ne mérite ou la corde ou le mépris; ce sont ou des fripons ou des gens sans mœurs. Leur langage répond à leur bassesse, il est ignoble et grossier. Cependant en admettant les caractères mis en scènes par le poëte, ils sont tracés avec énergie. Et la pièce en elle-même fournit quelques renseignements curieux sur l'état des esclaves, qui, comme on le voit, malgré leur abjection et les mauvais traitements auxquels ils étaient exposés, jouissaient cependant d'une certaine liberté dans leurs actions. Quant à la ruse employée par ces artificieux coquins contre le pauvre Dordale, elle est digne de pareils gens; chez les anciens, d'ailleurs, les représentations scéniques n'avaient

Digitized by Google

pas pour but de corriger le peuple, mais de l'amuser, de le faire rire, et les auteurs n'étaient pas toujours scrupuleux sur le choix des moyens, sans quoi ils n'auraient pas mis si souvent sur la scène tant de personnages immoraux qui triomphent par leurs méfaits mêmes.

Le titre de cette pièce a été le sujet de grandes discussions entre les savants ; mais nous ne comprenons pas à quel propos, puisqu'il est suffisamment justifié par le déguisement de Sagaristion. C'est à tort que quelques-uns ont traduit *Persa* par la *Persane*, car la jeune fille est censée venir d'Arabie.

17. Rudens ou le Cordage. Dans le prologue, c'est la principale étoile d'une constellation située près de la grande Ourse, qui vient expliquer aux spectateurs le sujet de la pièce. Il serait curieux de savoir sous quel costume paraissait cette étoile. Après des conseils pleins de moralité, on apprend que la ville où se passe l'action, s'appelle Cyrène. Un certain Démonès habite non loin de là une maison de campagne voisine de la mer, où il est venu s'établir après avoir quitté Athènes. Un marchand avait acheté une petite fille charmante, enlevée à Démonès par un pirate. Ce marchand a amené cette fille à Cyrène, et un jeune Athénien, habitant cette ville, en est devenu amoureux. Il l'a achetée au marchand, à raison de trente mines et lui a remis des arrhes. Mais le marchand, malgré la parole donnée, croyant vendre la jeune fille plus cher en Sicile, s'embarque ; son vaisseau est poussé par la tempête sur les rochers mêmes voisins de Cyrène. La jeune fille et sa suivante se sont jetées dans un esquif, et le flot les a conduites à bord : c'est à ce moment que commence la pièce.

Démonès et son esclave Scéparnion sont occupés à réparer l'habitation que la tempête a fortement endommagée. Pleusidippe, le jeune homme amoureux, vient s'informer si l'on n'a pas vu le marchand d'esclaves. Tout à coup on aperçoit les deux jeunes filles dans l'esquif ballotté par les vents ; le discours de Scéparnion, à ce sujet, rend très-bien ce que cette situation a de dramatique. Les plaintes de la belle Palæstra, sauvée du danger, ont quelque chose de très-touchant et dont on est ému. Son entretien avec sa suivante Ampélisque n'est pas moins intéressant. Dans leur détresse elles sont accueillies par une vieille prêtresse de Vénus, et trouvent un asyle dans le temple qui est près de là.

Digitized by Google

Trachalion, esclave de Pleusidippe, est à la recherche de son maître et du marchand d'esclaves; et il s'informe de l'un et de l'autre auprès de plusieurs pêcheurs prêts à jeter leurs filets, et n'en obtient aucun renseignement. Il aperçoit la servante de Palæstra qui va chercher de l'eau chez Démonès; il apprend d'elle la perfidie de Labrax, le marchand d'esclaves, le départ, le naufrage, l'heureux retour de celle que son maître chérit; mais en même temps le chagrin qui la tourmente relativement à une petite corbeille contenant des objets au moyen desquels ses parents auraient pu la reconnaître. Labrax l'avait enfermée dans sa valise, et elle craint qu'elle ne soit perdue avec le vaisseau. Trachalion se retire, Ampélisque va frapper à la porte de Démonès pour avoir de l'eau; Scéparnion se présente, et bientôt la quitte un instant pour faire ce qu'elle demande. Mais dans l'intervalle elle aperçoit Labrax et s'enfuit dans le temple. Scéparnion qui ne la trouve plus va reporter la cruche d'eau au temple. Labrax et le parasite Charmidès occupent la scène. Ce Charmidès est l'homme qui a conseillé à Labrax d'aller en Sicile. Celui-ci se reproche de l'avoir écouté, maudit son naufrage, et déplore les pertes qu'il a faites, surtout celle des deux femmes, à cause des arrhes que Pleusidippe lui a données, et de la mauvaise affaire dont il est menacé, s'il ne peut livrer Palæstra. Scéparnion, de retour du temple, demande à Labrax pourquoi les deux jeunes femmes éplorées qu'il vient de voir, embrassent étroitement dans le temple la statue de Vénus. Au portrait qu'on lui en fait, Labrax les reconnaît, et court où elles sont.

Au troisième acte, Démonès est inquiet d'un songe qu'il a eu la nuit précédente, et qu'il ne peut expliquer. Tout à coup il entend du tumulte vers le temple. Trachalion accourt et sollicite son appui pour les deux femmes qui ont cherché un refuge dans le lieu sacré, et que l'on veut en arracher. Démonès appelle ses esclaves pour l'aider à protéger ces deux malheureuses. Celles-ci se sont enfuies du temple hors d'elles-mêmes; mais elles se rassurent à la vue de Trachalion. Cependant Démonès a saisi Labrax dans le temple, il l'amène, et escorté de ses esclaves, il le traite comme il le mérite. Trachalion court chercher son jeune maître. En attendant, la scène continue sur le même ton. L'arrivée de Pleusidippe rend plus dure encore la situation

Digitized by Google

déjà si critique de Labrax ; il est entraîné pour être livré à la justice, et le troisième acte est terminé.

Après un monologue assez inutile de Démonès, à moins que ce ne soit pour préparer le spectateur à l'arrivée de son esclave Grypus qui est allé à la pêche, celui-ci qui a trouvé dans ses filets une lourde valise, se croit très-riche, et les projets qu'il forme pour l'avenir, sont on ne peut plus plaisants. Trachalion qui a été témoin de la bonne fortune du pêcheur, veut avoir sa part. Grand débat ; mais Grypus ne peut échapper, Trachalion retient le bâteau à l'aide du *câble*, et c'est de cette légère circonstance que la pièce a pris son titre. Démonès qui a entendu la discussion veut en savoir le motif ; à l'aide de la corbeille qui est dans la valise, et dont Palæstra détaille le contenu, le vieillard reconnaît en elle la fille qu'on lui a enlevée ; il est au comble de la joie, et Pleusidippe, informé de l'aventure par son esclave Trachalion, n'en est pas le moins enchanté.

Enfin la valise est rendue à Labrax avec l'argent qu'elle contient. Démonès et Pleusidippe sont assez heureux pour ne pas chercher à se venger. Grypus est affranchi en récompense de la pêche merveilleuse qu'il a faite, ainsi qu'Ampélisque pour la liberté de qui il est fait remise à Labrax de la moitié du talent qu'il a promis à Grypus pour avoir retrouvé sa valise ; mais on voit avec peine Démonès retenir l'autre moitié du talent, pour s'indemniser de la perte qu'il fait de son esclave en l'affranchissant.

Cette pièce est imitée de celle de Diphile, Ἀνασῳζομένοις ; elle est mise au nombre des bonnes pièces de Plaute. Cependant c'est une comédie sans intrigue ; mais elle offre une suite de situations fort intéressantes, et des scènes d'esclaves pleines d'esprit, d'enjouement et de gaîté.

De Baïf, sous Henri III, a donné une imitation de cet ouvrage ; Mme L. Riccoboni fit représenter au théâtre italien, le 14 février 1726, une comédie intitulée *le Naufrage*, calquée sur le *Rudens* qui a également servi de modèle à Ludovico Dolce pour sa pièce *del Rufiano*.

18. Stichus. Les deux sœurs Panégyre et Pinacie ont été abandonnées de leurs maris ; bien qu'ils aient dépensé toute leur fortune, leurs épouses ne s'en obstinent pas moins à leur garder la foi conjugale ; en vain ils sont absents depuis trois ans, sans avoir

Digitized by Google

donné de leurs nouvelles, en vain le vieil Antiphon presse ses filles de se remarier, elles ne peuvent y consentir ; vaincu enfin par leurs raisons, il leur permet de rester fidèles à leurs maris. Panégyre ordonne à sa servante Crocotie d'aller voir sur le port s'il n'est pas arrivé quelque vaisseau d'Asie, et de revenir promptement. Malgré cette recommandation, la servante s'amuse à écouter le long monologue du parasite Gélasime ; ce monologue est assurément très-plaisant, mais il ne sert pas plus à la marche de l'ouvrage que la présence même du parasite ; après un entretien insignifiant, Crocotie se décide à aller remplir sa commission. Le premier et le second acte ne sont point séparés par un intervalle, car Gélasime reste sur la scène et est abordé par Dinace, esclave que Panégyre envoie tous les jours guetter sur le port l'arrivée des vaisseaux. Il vient en toute hâte annoncer le retour du mari de Panégyre, d'Epignome, et de son esclave Stichus, ainsi que de Pamphilippe, époux de Pinacie.

Au troisième acte, Epignome paraît avec Stichus ; celui-ci, pour sa bonne arrivée, demande la permission de se divertir pendant tout le jour ; elle lui est accordée. Le parasite vient à la rencontre de son ancien patron qui ne lui fait pas l'accueil qu'il aurait désiré recevoir. C'est là tout l'acte. On voit qu'il est bien vide, et qu'il n'offre pas plus d'intérêt que le second.

Le quatrième ne vaut guère mieux. C'est d'abord un entretien d'Antiphon avec ses deux gendres. Ceux-ci ont amené avec eux des joueuses de harpe et de flûte, et le vieux barbon insinue qu'il serait juste que Pamphilippe lui donnât une fille et même deux avec lesquelles il pût coucher, puisque lui, Antiphon, lui a donné sa fille pour être sa compagne de lit ; et comme il a aussi compté une dot, il prétend qu'on fournisse à l'entretien des filles qu'il désire avoir ; c'est là sans contredit une bien plate bouffonnerie, ou une demande bien honteuse de la part d'un vieillard. Aussi les gendres n'en tiennent-ils pas compte. C'est alors au tour du parasite d'être joué, plaisanté par les deux maris qui ne paraissent pas avoir jusqu'ici revu leurs femmes, ce qui ne témoigne pas d'un grand empressement après une si longue absence.

Le cinquième acte est rempli par *Stichus* qui s'amuse à danser et à boire avec son camarade Sagarin et Stéphanie, leur maîtresse à tous deux.

Digitized by Google

Il n'est pas nécessaire de faire remarquer jusqu'à quel point cette pièce est faible ; il n'y a ni intrigue, ni nœud, ni intérêt. C'est une suite de conversations décousues, de scènes sans liaisons, d'actes dépourvus de mouvement ; quelques saillies spirituelles ne peuvent racheter la nullité du fond ; rien même ne justifie le titre de *Stichus* donné à l'ouvrage. Cette composition est si peu digne de Plaute, qu'un savant critique a pensé qu'elle n'est pas de lui [1] ; qu'il est possible qu'il ait fait un *Stichus ;* mais que la pièce se sera perdue ; qu'il n'en sera resté que des fragments, avec lesquels un écrivain très-postérieur aura voulu rétablir la pièce du grand comique latin. Cette opinion est peut-être fondée, au moins elle est fort raisonnable. Cependant la faiblesse de l'ouvrage ne pourrait-elle pas s'expliquer autrement ? Au cinquième acte qui n'offre que le tableau d'une orgie, Stichus, Sagarin et Stéphanie dansent au son d'un instrument ; la pièce qui est fort courte, n'aurait-elle pas été faite seulement dans l'intention d'amener un divertissement, une espèce de ballet. Dans cette supposition, l'auteur pouvait se mettre plus à l'aise, car probablement chez les anciens, on ne se piquait pas plus que chez les modernes, de génie, d'esprit ou de raison, dans les compositions chorégraphiques. Au surplus nous n'attachons pas à notre réflexion une grande importance.

Le peu de mérite du *Stichus* n'a pas empêché cependant que Limiers, qui a traduit les autres comédies de Plaute, en prose, n'ait traduit celle-ci très-fidèlement en vers, et qu'elle ne soit une de celles que M. Levée dit avoir appropriées à la scène française.

19. LE TRÉSOR. Le prologue de cette pièce, qui est très-court, est en forme de dialogue. Les deux personnages sont *la Prodigalité* et *l'Indigence.* La première annonce qu'un jeune fou demeure près de là, que l'insensé a dissipé son patrimoine, et qu'il est réduit au plus triste état. On apprend en outre que cette fable chez les Grecs s'appelait *le Trésor ;* que Philémon en était l'auteur ; que Plaute qui l'a traduite, l'a intitulée *Trinummus.* Ce prologue n'en dit pas davantage, et ce peu de renseignements suffit, car le sujet de la pièce est clairement expliqué dans la première scène. Quant au titre, on en trouve l'explication dans la 2e scène du 4e acte, lorsque le sycophante dit qu'il appellera

[1] M. Am. Duval.

Digitized by Google

ce jour *Trinummus,* parce qu'il a reçu trois écus pour remplir le rôle dont il s'est chargé. On voit que les anciens tiraient quelquefois le titre de leurs pièces de circonstances bien légères et indépendantes même du fond du sujet.

Le vieux Mégaronidès reproche à son ami Calliclès d'avoir profité du désordre et de l'esprit de dissipation du jeune Lesbonicus, fils de Charmidès, avec lequel il est lié depuis longtemps, et qui lui a confié en partant et ses enfants et ses biens; il lui fait surtout un crime d'avoir acheté la maison que le jeune débauché a vendue pour satisfaire son penchant à la prodigalité. L'honnête Calliclès ne peut supporter le blâme de son ami, ni les mauvais bruits que l'on fait courir sur son compte, et il confie à Mégaronidès un secret qu'il aurait voulu garder pour lui seul. Il lui apprend qu'un trésor est caché dans la maison qu'il a achetée, qu'il n'a pas voulu en informer le jeune homme qui l'aurait bientôt dissipé, et que son intention est de tout rendre à Charmidès quand il reviendra; qu'il n'a agi de la sorte que pour répondre à sa confiance et lui conserver son bien.

Le second acte s'ouvre par un long monologue de Lysitélès dans lequel il examine s'il doit s'occuper de ses affaires ou se livrer à l'amour; il se décide enfin à prendre le meilleur parti et à vivre sagement. Son père, qui se nomme Philton, le confirme par ses conseils dans de si heureuses dispositions. Le jeune homme, plein de générosité, veut être utile à son ami Lesbonicus dont il déplore la conduite, et se propose d'épouser sa sœur sans dot. Le vieillard fait bien d'abord quelque difficulté, mais ensuite il consent, et se charge même de la négociation. Lesbonicus qui est plein d'honneur, malgré sa légèreté et l'irrégularité de la vie qu'il mène, rougirait d'accorder la main de sa sœur sans dot, et il prétend faire accepter un petit bien qui lui reste encore.

Au troisième acte, Calliclès apprend de Strasime la proposition de Lysitélès et le consentement de Lesbonicus; mais lui non plus ne veut pas que la fille de son ami soit mariée sans apporter quelque chose à son époux, et il sort pour prendre conseil. Suit une scène entre Lysitélès et Lesbonicus; ce sont de bons, de sages avis, de la générosité d'une part, de l'autre des regrets, des projets d'amélioration, des sentiments d'une exquise délicatesse. La scène est ensuite occupée par Calliclès et Méga-

Digitized by Google

ronidès. Celui-ci conseille au premier, puisqu'il veut fournir une dot à la future épouse, d'apposter un prétendu étranger qui arrive, chargé par Charmidès de remettre une somme d'argent à son fils, ce qui éloignera tous les soupçons. Pour cela on suppose des lettres; il est peu croyable que le fils ne reconnaisse ni l'écriture ni le cachet de son père, et l'auteur l'a si bien senti lui-même, qu'il prend toutes les peines du monde pour pallier cette invraisemblance.

Cependant Charmidès est de retour et rapporte de grandes richesses. C'est précisément à lui que, pour savoir la demeure de Lesbonicus, l'étranger supposé vient s'adresser ; il en résulte une scène comique et amusante. Peu après Stasime, l'esclave de Lesbonicus, reconnaît Charmidès et lui apprend que sa maison ne lui appartient plus ; qu'elle a été acquise par celui à qui il avait confié le soin de ses enfants et l'administration de ses biens. Charmidès est indigné, mais un mot d'explication avec Calliclès le ramène à de plus justes sentiments.

Dans le cinquième acte, le mariage de Lysitélès est confirmé par le père de la jeune fille ; il pardonne à son fils, et lui permet, s'il veut devenir sage, d'épouser la fille de Calliclès.

Le sujet de cette comédie est très-simple, comme on le voit, mais il faut admirer l'art avec lequel Plaute l'a traité ; il y a cependant peu d'intrigue et de mouvement ; mais la pièce marche sans embarras, et suit à peu près exactement les règles prescrites. Tous les caractères sont tracés d'une manière vraie ; ceux des quatre vieillards sont bien nuancés ; l'opposition entre les deux jeunes gens fait très-bien ressortir la nature de l'un et de l'autre. Tous les personnages de cette comédie sont d'honnêtes gens, même l'esclave Stasime qui débite dans la 3e scène du 4e acte, les plus beaux principes de morale ; nous n'en excepterons pas même le sycophante qui ne trompe que dans une bonne intention. Ce rôle est à la vérité un peu bouffon, mais cependant il devait faire rire. On voit que le *Trinummus* forme contraste avec *le Perse*, où l'on ne trouve que des gens de sac et de corde.

La comédie du *Trinummus* a été traduite en vers français par Limiers, et M. Levée nous apprend, dans l'estimable dissertation qui précède sa traduction de Plaute, qu'il garde en portefeuille une imitation de cette pièce en cinq actes et en vers, dont il est auteur, et qu'il destine à la scène française ; cette annonce

Digitized by Google

est de 1820, et jusqu'ici l'ouvrage n'a pas paru, au moins que nous sachions.

20. Truculentus ou le Rustre. Phronésie est une courtisane avide et rusée; elle a trois amants qu'elle ruine à la fois : Dinarque, ambassadeur, revenu depuis peu à Athènes; Stratophanès, capitaine fanfaron, et Strabax, jeune paysan qui vole son père pour donner à sa maîtresse. Phronésie, dans le dessein d'obtenir davantage du capitaine, lui fait accroire qu'elle a mis au monde un fils de lui, et pour cela elle suppose un enfant qui se trouve ensuite appartenir à Dinarque, et qu'il a eu d'une fille à laquelle il a fait violence. Tel est le sujet de la pièce.

Dinarque se plaint de ce que lui a coûté son amour pour la courtisane; il regrette des sacrifices qui ont entraîné sa ruine, et cependant désolé des rigueurs dont il est l'objet depuis qu'il ne donne plus rien, il s'engage vis-à-vis d'Astraphie, digne suivante de Phronésie, à faire de nouvelles offrandes avec le peu qui lui reste de biens. Ici est indiquée la fin du premier acte, et cependant Astraphie ne quitte point la scène, comme le prouverait ce que dit Dinarque, dans la troisième scène du deuxième acte[1], si elle-même ne l'expliquait clairement dans le monologue qui commence ce deuxième acte[2]. Ce monologue est la peinture fidèle de la conduite des courtisanes envers leurs amants. Stratilax, valet du paysan amoureux, et qui voit avec peine la vie que mène son jeune maître, profite de la rencontre qu'il fait d'Astraphie pour l'accabler des plus sanglantes invectives; vainement elle a recours aux agaceries, il ne répond à ses avances que par une bordée d'injures, et se promet d'aller sur la place prévenir le père de Strabax des déportements de son fils. Dinarque, qui n'a pu voir Phronésie, parce qu'elle est au bain, prie la suivante d'engager sa maîtresse à le recevoir; il obtient cette faveur, et la scène paraît se passer alors dans l'intérieur de l'appartement de la courtisane, et aux yeux cependant des spectateurs. Tout en lui avouant la ruse qu'elle emploie pour duper le capitaine, elle fait tant par sa coquetterie, que le pauvre jeune homme promet de lui envoyer un présent.

[1] *Sed quid hæc hic autem tam diu ante ædes stetit ?*

[2] *. . . . . tandem sola sum.*
Nunc meo arbitratu loquar libere quæ volam et quæ lubebit.

Digitized by Google

C'est le tour du capitaine Stratophanès à qui l'on fait une longue énumération des frais qu'exige l'entretien d'un nouveau-né; mais comme il ne s'exécute pas avec assez de générosité, on ne tient pas compte de ce qu'il donne et l'on continue à le rudoyer. Dinarque est plus généreux ou plus insensé; il envoie par Géta, un chariot chargé de provisions, ce qui rend très-jaloux le capitaine que Phronésie abondonne brusquement.

Au troisième acte, Strabax qui a reçu pour son père, le prix des brebis qu'il a vendues, et qui se voit en fonds, entre sans cérémonie chez la courtisane; il sait bien qu'on lui fera bon accueil. Son valet qui le cherche, s'entretient avec Astraphie; mais cette fois il ne la maltraite plus, il lui parle avec douceur et même avec tendresse; il avoue qu'il n'est plus le même, et en vérité, on a lieu d'être surpris d'un changement si prompt, si peu naturel, et surtout si peu préparé. Il se laisse enfin mener dans la fatale maison où tant d'autres ont trouvé leur perte.

Dinarque enchanté que ses présents aient été bien reçus, se présente au quatrième acte pour entrer chez sa maîtresse, mais Astraphie lui en défend inhumainement la porte; Phronésie est trop occupée dans ce moment; en vain l'amant éconduit se dépite, il doit se résigner. Ici survient un incident qui n'est pas prévu, et que rien n'a pu faire soupçonner. Calliclès, le père de la jeune fille que Dinarque a déshonorée, arrive avec les deux servantes qui connaissent l'aventure; il les tient garrottées, et veut savoir d'elles ce qu'est devenu l'enfant, et qui en est le père. Elles avouent tout, et Dinarque qui craint les suites de cette affaire, se jette aux pieds de Calliclès, et offre de réparer sa mauvaise action, en épousant sa victime. Le père y consent en exigeant qu'il réclame immédiatement l'enfant, ce qu'il fait aussitôt; mais la courtisane le supplie de le lui laisser encore pendant trois jours pour le succès de ses desseins sur le capitaine; le jeune fou y consent, et l'on a peine à concevoir une si étrange condescendance.

Au cinquème acte, le capitaine revient, et après lui avoir soutiré quelques mines, on veut l'éconduire parce qu'on craint Strabax qui est caché dans la maison, et qu'on ne voudrait pas perdre; mais celui-ci, qui s'ennuyait d'attendre arrive tout à coup, et une dispute bouffonne et grotesque s'élève entre les deux rivaux qui font alors assaut de générosité extravagante. L'adroite

Digitized by Google

courtisane, pour les mettre d'accord, les emmène tous deux chez elle, ce qui achève de rendre la pièce tout à fait édifiante.

Voilà l'ouvrage qui plaisait tant à son auteur, d'après la citation que nous avons faite de Cicéron à propos du *Pseudolus*, et cependant c'est l'une des comédies les plus faibles de Plaute. Cette prédilection si peu justifiée semble confirmer l'opinion émise par MM. Am. et Alex. Duval que cette pièce pourrait bien être de la création de Plaute ; ce seul motif peut faire concevoir la tendresse qu'il avait pour elle, et ce serait alors le sentiment de la paternité qui, quelquefois, nous rend aveugles ; car, excepté le dialogue où l'on distingue toujours la manière vive et pressée de Plaute, la pièce est peu de chose. L'intrigue en est nulle, il n'y a point d'action, quoique le sujet soit double ; les scènes ne s'enchaînent pas les unes aux autres, c'est une suite d'entretiens presque sans liaison ; mais il faut convenir qu'au milieu de toutes ces irrégularités, on trouve quelques peintures de mœurs tracées d'une main habile et ferme ; en un mot, cette pièce est un tableau sans doute exact de la conduite des courtisanes de ce temps-là, et il présente des notions qui ne sont pas sans quelque valeur sous le rapport archéologique : c'est peut-être en quoi consiste tout le mérite de la pièce.

L'analyse que nous venons de donner de chacune des vingt comédies de Plaute, peut mettre le lecteur à même de se faire une opinion sur le mérite des compositions dramatiques de cet auteur. Les avis ont été partagés à ce sujet, ainsi que nous l'avons annoncé. Cicéron dit que les plaisanteries de Plaute sont élégantes, ingénieuses et de bon ton [1] ; Horace, au contraire, blâme les anciens d'avoir admiré trop bonnement, pour ne pas dire sottement les bons mots et la poésie de Plaute [2] ; Varron, répète d'après Stolon, que les Muses emprunteraient la voix de ce poëte si elles voulaient parler latin [3] ; Quintilien, en parlant des ouvrages de Plaute, de Cécilius et de Térence, s'exprime ainsi : « Véritablement ces auteurs sont charmants dans leur genre, et

[1] *De Officiis*, L. 1er, ch. 29.

[2] *At nostri proavi plautinos et numeros et*
Laudavere sales ; nimium patienter utrumque,
Ne dicam stulte, mirati.... (Art. poét., v. 270.)

[3] Ce mot de Varron a été conservé par Quintilien, L. 10, ch. 1er.

Digitized by Google

» auraient encore plus de grâce, s'ils n'avaient employé que des » vers trimètres [1]. » Vulcatius Sedigitus que nous avons déjà cité, met Plaute au second rang, parmi les auteurs comiques, et Térence seulement au sixième ; Aulu-Gelle appelle le poëte de Sarsines, l'honneur de la langue latine, le premier des latins pour le langage et l'élégance des expressions [2]. Macrobe l'égale à Cicéron pour l'éloquence [3]. S. Jérome retrouve dans ses comédies le plus piquant atticisme ; il avoue qu'il a du plaisir à les lire et à les expliquer aux enfants [4]. Parmi les modernes, Erasme, Rapin et Múret ont adopté l'opinion d'Horace ; Muret surtout a renchéri sur la sévérité du poëte de Venouse, car, en faisant allusion au mot de Varron que nous avons cité, il dit que le langage de Plaute conviendrait mieux à des courtisanes qu'aux chastes nymphes du Parnasse [5] ; Jules Scaliger, Turnèbe, Juste Lipse ont pris la défense de Plaute. Marmontel, tout en avouant que Plaute a souvent plus consulté le goût du peuple que celui des chevaliers romains, s'exprime en ces termes : « Il n'y a qu'une voix sur la » beauté des pièces de Plaute ; chez lui tout est plein d'action, » de mouvement et de feu ; son génie aisé, riche et fécond ne » laisse jamais languir le théâtre ; ses intrigues sont bien nouées, » et conformes à la qualité des acteurs ; ses incidents sont très- » variés ; il a le talent de faire plus agir que parler. » Cet éloge qui nous paraît vrai en quelques parties, ne s'applique cependant qu'à plusieurs comédies de Plaute, que l'on regarde et que nous avons indiquées comme les meilleures ; et relativement aux autres, il serait difficile de justifier le jugement de Marmontel. Mais de tous les critiques, celui qui s'est montré le plus sévère, le plus dur, et, à notre avis le plus injuste, c'est La Harpe. A l'en croire, « Le comique de Plaute est très-défectueux : il est si » borné dans ses moyens, si uniforme dans son ton, qu'on » peut l'appeler un comique de convention, c'est-à-dire un cane- » vas dramatique retourné en plusieurs façons, mais dont les » personnages sont toujours les mêmes..... Cette uniformité de

[1] Liv. 10, ch. 1. (Vers ïambiques de six mesures.)

[2] Nuits attiq. L. 19, ch. 8 ; et liv. 7, ch. 17.

[3] *Saturn.*, L. 2, ch. 1er.

[4] *Epist. ad Eustochium*, *de custodia Virginitatis.*

[5] *Var. Lect.*, Liv. 16, ch. 15.

Digitized by Google

» personnages et d'intrigues n'est que fastidieuse : celle du style » et du dialogue est dégoûtante [1]. » Nous n'avons qu'un moyen d'expliquer tant d'injustice et d'ignorance, c'est que La Harpe n'avait pas lu Plaute. Si le comique latin n'a pas varié les personnages qu'il a mis en scène, c'était une nécessité de sa position, une obligation stricte, qui lui était imposée par les mœurs et les coutumes de la société romaine au milieu de laquelle il vivait. Accusera-t-on Molière, Regnard, et autres d'uniformité fastidieuse parce qu'ils présentent toujours sur le théâtre des marquis, des coquettes, des soubrettes et des valets? non sans doute, car ces personnages n'ont pas tous le même caractère; ils sont différemment nuancés, et c'est un talent qu'on ne saurait refuser à Plaute; nous ne pouvons mieux faire, à l'égard des reproches de La Harpe, que de renvoyer le lecteur aux observations pleines de sens et de raison de MM. Am. et Alex. Duval sur le théâtre de Plaute [2], et à l'examen du théâtre des Latins par le savant et spirituel Hoffmann. Quant au dialogue, nous dirons avec M. Daunou, que les pièces de Plaute offrent des jeux de mots trop fréquents pour être toujours ingénieux ; et que ni la morale ni le bon goût ne peuvent tolérer ceux qui sont obscènes [3] : mais qu'entre les saillies qui n'ont point ce dernier vice, il en est d'inattendues et de piquantes, d'assez heureuses enfin pour mériter de l'indulgence ou des éloges. On est souvent forcé d'admirer la dextérité de Plaute à manier une langue neuve et peu cultivée encore, le parti qu'il en sait tirer, les expressions vives et les tours énergiques dont il l'enrichit.

Un savant célèbre, *Wieland*, ne trouve ni nombre, ni harmonie rhythmique dans la diction de Plaute, et nous sommes

[1] Cours de Littér., Liv. 1er, ch. 6, sect. 2.

[2] Théât. complet des Lat., de Levée, tom. 8, pag. 652. Voir également les Considérations de M. Mazois, sur la forme des théâtres antiques, au commencement du 1er vol.

[3] Les plaisanteries de cette espèce sont plus rares dans les comédies de Plaute qu'on ne le croit ordinairement ; c'est une prévention qui s'est perpétuée par le défaut d'examen. Aussi le père Lebrun dit-il dans son Traité historique et dogmatique des jeux du théâtre, qu'il faut reconnaître qu'il y a quelquefois plus d'obscénités dans telle comédie de Dancourt et de Le Grand, qu'il n'y en a dans les vingt comédies de Plaute.

Digitized by Google

à peu près de son avis; mais nous ne pouvons pas partager son opinion lorsqu'il reproche au comique latin d'avoir tout à fait manqué de goût et de délicatesse. Ce jugement est trop absolu, et si Plaute n'est pas aussi châtié qu'on voudrait qu'il le fût, il faut se reporter au temps où il vivait, et songer à quel public il avait affaire.

D'autres écrivains, tels que Schlegel, Schœll, Eschenburg, Weytingh, Loève-Veimars, dans leurs ouvrages sur la littérature ancienne, ne font connaître Plaute que très-imparfaitement. Quant aux beautés ou aux défauts qui peuvent se trouver dans l'une ou l'autre des comédies du poëte latin, nous les avons suffisamment indiqués dans l'examen que nous avons fait de chacune de ces pièces en particulier.

Les œuvres de Plaute ont été traduites en plusieurs langues: en allemand, on a les traductions en prose de Koepke, de Danz; et en vers, celle de Kuffner; en anglais, Bonnel, Thornton, George Colman et Richard Warner, ont traduit tout le théâtre de Plaute en vers blancs; en italien, la version d'Argelio est pareillement complète; en français, l'abbé de Maroles, Gueudeville, Limiers, et plus récemment Levée ont reproduit tout Plaute; cette dernière version est incomparablement supérieure aux autres, à moins qu'on ne préfère celle de M. Naudet, qui n'est pas sans mérite[1]. En 1683, Mme Dacier a publié en français, avec le texte latin accompagné de savantes remarques, l'*Amphitryon*, l'*Epidicus* et le *Rudens;* de plus, Coste a traduit *les Captifs*, et Dotteville *la Mostellaire;* cette version de Dotteville, sauf de légers changements, a été insérée dans le théâtre complet des Latins, publié en 1820.

Jean Philippe Paré, dans sa belle édition de Plaute[2], a joint une ancienne comédie intitulée *Querolus*, ou *l'Aululaire*, différente de celle du poëte de Rudies, portant le même titre. Cette comédie fut mise au jour pour la première fois par Pierre Daniel[3] avec des notes auxquelles il ajouta celles de Conrad Reittershuys et de Jean Gruterus. Bien que le *Querolus* ait été attribué à Plaute dans un très-ancien manuscrit, et que Servius ait

[1] Elle fait partie de la Biblioth. latine-française, publiée par M. Panckoucke

[2] Naples, 1619, in-4°.

[3] Paris, 1564, in-8°.

Digitized by Google

partagé cette opinion[1], il est certain qu'elle n'est point de l'auteur de l'Amphitryon. Un passage du prologue le prouve, puisque le poëte avoue qu'il a cherché à suivre les traces de Plaute[2]; d'ailleurs dans un autre endroit de la pièce, il cite un passage du discours de Cicéron pour Sext. Roscius d'Amérie. On pense que cet ouvrage ne remonte pas plus haut que l'époque de l'empereur Théodose-le-jeune, et qu'il est d'un certain *Rutilius* dont le nom se trouve inscrit sur le titre dans le manuscrit, et que l'on croit être le même que Claudius Rutilius, auteur d'un *Itinéraire*. Paré et quelques autres ont voulu en faire honneur à Gilda, surnommé l'*Anacharsis breton*, et qui vivait vers le sixième siècle de notre ère; mais cette opinion n'est pas soutenable[3]. Au surplus, ce drame, bien qu'écrit en langage poétique, n'offre pas cependant une observation rigoureuse du rhythme et de la mesure; aussi l'auteur dit-il dans le prologue *qu'il marche en boitant*[4]. Le fond du sujet est d'une part un homme à qui tout réussit, grâce au destin qui le protége, et de l'autre un individu qui, malgré ses ruses et ses artifices, échoue dans tous ses projets et se prend dans ses propres piéges. Nous n'en dirons pas davantage sur une œuvre qui est postérieure à l'époque que nous avons prise pour limite de notre travail.

PUBLIUS TERENTIUS AFER.

La vie de Térence se compose de peu de faits; elle ne nous est connue que par la notice qu'en a rédigée Suétone, et qui a été transcrite par Donat. Des auteurs plus modernes l'ont ou abrégée ou modifiée[5]. Lorsque Plaute mourut, Térence n'avait

[1] Au 3e liv. de l'Énéïde.

[2] AULULARIAM *hodie sumus acturi : Non veterem, at rudem, investigatam Plauti per vestigia.*

[3] REINESIUS, *Epist.* 39, *ad Bosium*, pag. 175. Voir en outre VOSSIUS, *de Poet. lat.*, p. 59, et PAULUS COLOMESIUS, *ad dialog. Gyraldi*, *de Poet.*, pag. 431.

[4] *Prodire autem ad agona non auderemus cum clodo pede, nisi magnos præclarosque in hac parte sequeremur duces.*

[5] Tels sont les grammairiens EVANTHIUS, EUGRAPHIUS, ainsi que PÉTRARQUE, VOSSIUS (*de Poetis latinis*); FABRICIUS (*Bibl. lat.* t. 3); ROLLIN (hist. anc. Liv. 25, ch. 1); TIRABOSCHI (*Stor. del. litter. ital.* t. 1), et LE MONNIER, en tête de sa traduction.

Digitized by Google

que huit ou neuf ans : il naquit donc vers l'an 562 de Rome, 192 ans avant l'ère chrétienne, sous le consulat de L. Quinctius Flamininus, et de Cn. Domitius Ahenobardus. Il était africain, comme l'indique son surnom, et probablement de Carthage. Le nom de sa famille est tout à fait inconnu. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il fut esclave d'un sénateur romain appelé Térentius Lucanus qui, charmé de son esprit et de ses agréments extérieurs, le fit non-seulement élever avec soin, mais l'affranchit de bonne heure et lui donna son nom, comme c'était l'usage. On ne sait pas positivement qu'elle a été la cause de son esclavage, et l'on en ignore les circonstances. Il n'a pu être fait prisonnier par les Romains, car, d'après la remarque de Fénestella [1] cité par Suétone [2], Rome a été en paix avec Carthage depuis l'an 554 de sa fondation, 200 ans avant. J.-C., jusqu'en 605, 149 avant l'ère vulgaire, espace dans lequel toute la vie de Térence est comprise, puisque l'on fixe sa mort à l'année 595 de Rome, 159 ans avant J.-C. On pense communément qu'il fut vendu à des marchands romains par des pirates, ou par des Numides ou des Gétuliens dans quelque guerre particulière de ces peuples avec les Carthaginois. Fénestella, il est vrai, prétend, selon Suétone, que cela n'a pu avoir lieu, par la raison qu'il n'y eut point de commerce entre l'Italie et l'Afrique avant la destruction de Carthage; mais, d'après l'observation judicieuse de Mme Dacier, il y eut presque toujours guerre entre les Carthaginois et les Numides ou les Gétuliens; par conséquent Térence aurait pu être pris dans quelque rencontre par les troupes de Massinissa, et vendu par un Numide à l'un des Romains qui firent partie des ambassades envoyées en Afrique, après la seconde guerre punique, pour arranger les différents entre la république carthaginoise et le roi de Numidie.

Quoi qu'il en soit, les productions littéraires de Térence lui valurent une grande réputation et l'amitié de plusieurs illustres Romains, tels que Publius Scipion, Lælius et Furius. Il s'agit ici de Scipion Émilien et de Lælius *Sapiens*, car le premier Africain était mort l'an 571 de Rome, lorsque notre auteur n'avait que neuf ans. On a prétendu qu'il avait été aidé dans ses

[1] A qui ont été attribués quelques ouvrages de Fiocco, chanoine florentin, du 15e siècle.

[2] Vie de Térence.

Digitized by Google

ouvrages par ses deux nobles amis et que même il ne fut que leur prête-nom : c'est ce que dit positivement Q. Memmius cité par Suétone. A l'appui de cette opinion, le même historien en appelle à l'autorité de Térence qui, selon lui, ne se défend que légèrement de la coopération de Scipion et de Lælius [1]. Il cite en outre une prétendue anecdote racontée par Cornelius Nepos [2]. « Lælius, étant au premier jour de mars à sa maison de » Puzzoles, fut sollicité par sa femme de souper de bonne heure. » Il la pria de ne point l'interrompre ; enfin étant allé fort tard » se mettre à table, il dit qu'il n'avait jamais travaillé avec plus » de succès et récita un vers de l'*Heautontimorumenos* [3]. »

Il est difficile de croire que Térence n'ait été que le prête-nom de Scipion et de Lælius. Si ces deux Romains avaient été en effet les auteurs des comédies que nous avons sous le nom de Térence, pourquoi s'en seraient-ils cachés ? pourquoi aurait-ils eu honte de l'avouer ? L'illustre César n'a pas rougi de mettre son nom à un Traité de grammaire, et quoi qu'en dise Montaigne [4], la gloire littéraire peut ajouter quelqu'éclat à la gloire des armes, et la répudier n'était ni dans les mœurs, ni dans le caractère des grands personnages de Rome. Que Lælius et Scipion aient aidé Térence dans ses ouvrages, c'est ce dont il est encore permis de douter, car ils étaient tous deux fort jeunes, plus jeunes que Térence [5], et leur célébrité n'égalait pas la réputation que celui-ci devait déjà à ses compositions dramatiques. Et d'ailleurs, selon Santra dont parle Suétone, si Térence avait eu besoin de secours dans ses travaux, il se serait moins adressé à Scipion et à Lælius qu'à C. Sulpitius Gallus, personnage savant qui le

[1] Voir le prologue des Adelphes, et celui de l'*Heautontimorumenos*.

[2] Ce passage ne se trouve pas dans les œuvres de Cornelius ; la Vie dont il faisait partie a été perdue.

[3] *Satis, pol, proterve Syri promissa huc induxerunt.* (Act. 4, scèn. 3e, v. 1.)

[4] (Essais, Liv. 1er, chap. 39) : « Si la perfection du bien parler pouvait » apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement » Scipion et Lælius n'eussent pas résigné l'honneur de leurs comédies, et » toutes les mignardises et délices du langage latin à un serf africain ; car, » *que cet ouvrage soit leur, sa bonté et son excellence le maintient* » *assez.* » La raison n'est guère concluante.

[5] Scipion naquit l'an 568 de Rome, 186 ans avant notre ère.

Digitized by Google

premier fit représenter des comédies aux jeux consulaires, qu'à Q. Fabius Labéon et à M. Popilius qui tous deux avaient été consuls, qui tous deux étaient poëtes.

Quant à l'anecdote de Cornelius Nepos, rien n'en établit l'authenticité; mais en la supposant vraie, ne se pouvait-il pas que Lælius se fût chargé de revoir le manuscrit de Térence, et qu'il fût content de ses corrections? est-ce une raison d'affirmer qu'il fût l'auteur de l'ouvrage même?

Pour ce qui est de la manière dont Térence repousse cette inculpation, il nous semble fort éloigné de faire un aveu à cet égard; il nous paraît au contraire se défendre *personnellement* de l'envie dont il était l'objet. En effet, il dit dans le prologue des *Adelphes:* « Lorsque ces envieux prétendent que de grands personnages » aident notre poëte et travaillent assidûment avec lui, ils croient » lui faire un reproche bien offensant; Térence, au contraire *se* » *croit très-honoré de plaire à des hommes* qui vous sont agréables et » à tout le peuple[1]...» Térence ne parle-t-il pas là comme auteur? Mais le passage du prologue de l'*Heautontimorumenos* est plus explicite; le voici: « A l'égard du poëte envieux qui ne cesse de » répéter que Térence s'est mis tout à coup à travailler pour le » théâtre, comptant plus sur le génie de ses amis que sur ses » talents naturels, *votre jugement, votre opinion détruiront ce re-* » *proche*. La grâce que je vous demande, c'est que *les calomnies* des » méchants ne trouvent pas auprès de vous plus de crédit que les » discours des honnêtes-gens[2] ». On ne peut douter, d'après cela, que Térence n'ait réellement écrit ses comédies, ou bien il faudrait qu'il eût eu un fond d'impudence qu'on ne peut pas gratuitement lui supposer. Mais c'est assez discuter sur le plus ou le moins de fondement d'une opinion que la jalousie ou la

[1] *Nam quod isti dicunt malevoli, homines nobiles*
Eum adjutare, assidueque una scribere,
Quod illi maledictum vehemens esse existimant,
Eam laudem hic ducit maximam, cum illis placet,
Qui vobis universis et populo placent......

[2] *Tum quod malevolus vetus poeta dictitat,*
Repente ad studium hunc se applicasse musicum,
Amicum ingenio fretum, haud natura sua:
Arbitrium vestrum, vestra existimatio
Valebit. Quam ob rem omnes vos oratos volo,
Ne plus iniquum possit, quam æquum oratio.

Digitized by Google

malveillance a pu prendre à tâche d'accréditer. Ce qui reste prouvé c'est que Térence avait des envieux, entre autres un certain poëte, *Lucius Lavinius*[1]. Térence y fut trop sensible, il quitta Rome pour n'y plus reparaître. Il se retira en Grèce, et mourut à Stymphale[2], en Arcadie, de chagrin, dit-on, d'avoir perdu dans un naufrage, les nombreuses comédies qu'il avait composées. Consentius ou Cosconius en fait monter le nombre à 108[3]; mais il y a ici exagération manifeste. Mort l'an 595 de Rome, 159 ans avant J.-C., Térence n'a vécu que trente trois ou trente quatre ans, et, de 588 à 594, il ne donna que six comédies; comment en aurait-il pu composer 108 dans le court espace d'une année? Il se pourrait cependant que ces cent huit comédies eussent été des comédies grecques qu'il se proposait de naturaliser à Rome[4].

Il laissa une fille unique qui fut mariée, après la mort de son père, à un chevalier romain. Elle hérita d'une maison et d'un jardin de vingt arpents[5], ce qui détruit l'assertion de L. Porcius Licinius, d'après laquelle Térence serait mort dans un état voisin de l'indigence[6]. Cette maison et ce jardin étaient situés sur la voie Appienne, près du lieu appelé *Villa Martis*. Mme Dacier pense que c'était du côté de l'Appennin.

Térence était d'une taille médiocre, fort mince, et d'un teint brun[7].

[1] Selon Donat, ou Luscius Lanuvinus, selon Mme Dacier, ce qui est plus vraisemblable.

[2] M. de Fourmont dit avoir retrouvé, dans les environs de cette ville, les ruines du tombeau de Térence (Hist. de l'acad. des inscript., tom. 7, pag. 351).

[3] Suétone, Vie de Térence.

[4] Philip. Labbe (*in Thesaur. epitaph.*), nous a donné un épitaphe sur Térence :

Natus in excelsis tectis Carthaginis altæ,
Romanis ducibus bellica præda fui.
Descripsi mores hominum, juvenumque, senumque,
Qualiter et servi decipiant dominos.
Quid meretrix, quid leno dolis, quid fingat avarus.
Hæc quicunque leget, sic, puto, cautus erit.

[5] Et non de deux, comme le traduisent Mme Dacier et Le Mounier.

[6] Suét., ibid.

[7] *Fuisse dicitur mediocri statura, gracili corpore, colore fusco.* (Suét., ibid.)

Digitized by Google

Nous avons de lui six comédies. Donat, d'après Volcatius Sedegitus, est d'avis qu'il n'en composa pas davantage, et Ausone partage cette opinion [1]. Cependant si l'Andrienne a été réellement représentée avant les cinq autres, il faut qu'elle n'ait pas été le premier des ouvrages de l'auteur, si l'on s'en rapporte au début du prologue, dans lequel il se plaint des envieux dont il est obligé de repousser les accusations [2]: il avait donc écrit quelqu'autre pièce et peut-être plusieurs avant celle qui passe pour la première de ses compositions. L'anecdote que nous avons racontée d'après Aulu-Gelle, en parlant de Cæcilius [3] ne détruit pas cette conséquence; car, ainsi que nous l'avons dit, rien n'établit d'une manière certaine l'authenticité de cette historiette.

Au surplus les six comédies qui nous restent de Térence sont : *l'Andrienne, l'Hecyre*, ou la Belle-Mère, *l'Heautontimorumenos* ou l'Homme qui se punit lui-même, *Le Phormion, l'Eunuque* et *les Adelphes*, ou les deux Frères; nous ferons une analyse succincte de chacune de ces pièces.

L'Andrienne. Le vieux Simon a un fils nommé Pamphile, à qui Chrémès a promis sa fille en mariage, et le jour des noces était fixé, lorsqu'il apprend que le jeune homme vit comme époux avec une étrangère appelée Glycérie, qui passe pour la sœur d'une certaine Chrysès, morte depuis peu. Il retire la parole qu'il a donnée et ne veut plus pour gendre un jeune débauché. Simon n'en fait pas moins croire que le mariage est certain, et doit avoir lieu le jour même, ainsi que la chose avait d'abord été convenue; il n'agit de la sorte que pour avoir occasion de gourmander son fils sur ses amours illicites qu'il a découvertes, dans le cas où il refuserait de se marier avec la fille de Chrémès, car son fils ignore que celui-ci ne veut plus de lui pour gendre. L'esclave Davus qui a pénétré les intentions du rusé vieillard, engage le fils à consentir aux propositions de son père, pour qu'il n'ait pas sujet de le contrarier dans son attachement et pour gagner du temps; il lui prouve d'ailleurs par plusieurs circon-

[1] *In Gripho senarii numeri* (epist. 18, v. 15).

[2] *.... in prologis scribundis operam abutitur,*
Non qui argumentum narret, sed qui malevoli,
Veteris poetæ maledictis respondeat.

[3] Voir page 19.

Digitized by Google

stances qu'il lui rapporte, qu'il ne s'agit pas de noce, qu'aucun apprêt n'indique qu'il en soit question, que Chrémès a certainement changé d'avis, et que le vieux Simon ne suppose la réalité du mariage que dans l'intention que lui Davus vient de lui expliquer. Pamphile se rend au conseil de l'esclave et se montre docile aux désirs de son père. Mais celui-ci, fort alors du consentement de son fils, sollicite et obtient de nouveau l'aveu de Chrémès. Grand désappointement de Pamphile et du jeune Charinus qui aime, lui, la fille de Chrémès, et qui la savait avec peine promise à son ami. Les deux amoureux s'emportent contre Davus qui, par son adresse prétendue, les a jetés dans un tel embarras. L'esclave ne se décourage point, et, pour dégoûter de nouveau Chrémès, il fait exposer devant lui, sur la porte même de Simon, l'enfant nouveau-né de Glycérie et de Pamphile, ayant soin qu'il apprenne à qui il appartient. Cette vue ne manque pas de produire sur Chrémès l'effet que l'artificieux esclave en attendait. Arrive alors un certain Criton, de l'île d'Andros, qui vient s'informer si Glycérie qui est athénienne, a retrouvé sa famille. C'est par lui qu'on apprend la naissance de cette jeune personne, dans laquelle Chrémès reconnaît une fille qu'il a eue autrefois. Il la donne en mariage à Pamphile, et il accorde son autre fille, Philumène, à Charinus.

Cette pièce est tirée, comme l'indique le prologue, de deux comédies de Ménandre, l'Andrienne et la Périnthienne, dont Térence a fondu le double sujet, sans qu'il en coûte cependant à l'unité d'action, malgré la prétention contraire de certains critiques; car l'amour de Charinus pour Philumène se lie naturellement à l'intrigue principale, et amène des situations intéressantes. Mais un reproche fondé que l'on peut faire à Térence, à propos de son Andrienne, c'est que les ruses imaginées par Davus, le sont en pure perte, car elles ne préparent en aucune manière le dénouement qui est provoqué par l'arrivée inattendue et fort peu motivée du vieux Criton. Quoi qu'il en soit et bien que l'intrigue paraisse un peu compliquée et le dénouement romanesque, la pièce se fait lire avec intérêt ; le style en est d'une pureté, d'une élégance soutenue. Parmi les scènes les plus remarquables, nous citerons la première du premier acte qui est un modèle de narration, quoiqu'on puisse trouver étonnant que Sosie ne soit pas déjà instruit de ce que son maître lui raconte

Digitized by Google

si longuement ; la scène sixième du troisième acte entre les deux vieillards, Simon et Chrémès, est tout à la fois un modèle de raison, de naturel et de bonhomie ; la huitième du même acte est d'un comique vrai et d'une piquante gaîté ; la première du quatrième, où Charinus, qui se croit trahi par son ami, vient exhaler ses plaintes, prouve de la part de Térence une exacte observation de ce qui se passe dans le cœur humain ; la scène suivante est admirable et il vaut mieux la lire que de chercher à l'analyser. Tout le cinquième acte prépare le dénouement d'une manière très-adroite, et l'auteur relève habilement l'intrigue qui semble rompue brusquement par l'arrivée imprévue de Criton. Cette comédie renferme d'ailleurs des maximes, des observations morales exprimées avec une élégante précision qui les rend plus vives ou plus saillantes.

L'Andrienne a été imitée en vers français par le comédien Baron, ou, selon d'autres, sous son nom, par le Père Larue.

2. L'Hécyre[1] ou la Belle-Mère. Pamphile, fils de Lachès et de Sostrate, a épousé, pour obéir à son père, Philumène, fille de Phidippe et de Myrrhine, bien qu'il eût un attachement violent pour la courtisane Bacchis. Comme il ne se sent aucun penchant pour sa femme, et qu'il a le projet de la répudier et de la rendre un jour à ses parents, il n'use point, par délicatesse, de ses droits d'époux. Quelques mois après son mariage, son père l'envoie à Imbros recueillir une succession. Cependant la jeune épouse qui, avant d'être unie à Pamphile, avait été victime d'une violence, est sur le point d'accoucher. D'après la continence dont son mari a usé envers elle, elle n'ose pas rester dans la maison conjugale, et, vu l'embarras de sa position, elle quitte brusquement sa belle-mère, sous prétexte de ne pouvoir vivre avec elle, et se retire chez sa mère. Le vieux Lachès en prend occasion de gourmander sa femme sur son mauvais caractère ; c'est une scène de ménage qui ne manque pas de vérité. Les deux pères entrent ensuite en pourparler afin de voir et de décider ce que l'on fera au retour de Pamphile. Celui-ci arrive au moment même de l'accouchement. Il apprend tout, et à la prière de la mère de Philumène, il s'engage à garder le secret ; mais il se promet bien de ne plus reprendre sa femme, et donne pour raison que devant

[1] 'ΕΚΥΡΑ, belle-mère.

choisir entre elle et sa mère, puisqu'elles ne peuvent vivre ensemble, il doit la préférence à celle-ci qui, de son côté, pour arranger les choses, consent à se retirer à la campagne. Cette résolution déconcerte un peu Pamphile, mais il n'en persiste pas moins dans la résolution qu'il a exprimée. Les deux pères ne pouvant deviner la véritable cause de cette étrange conduite, s'imaginent que le motif secret qui le fait agir, est l'attachement qu'il conserve pour la courtisane Bacchis. Ils font venir cette femme qui déclare ne plus voir Pamphile depuis son mariage. On l'engage à faire connaître cette circonstance à la jeune épouse et à sa mère, dans l'espoir d'opérer par là un rapprochement. Bacchis y consent. C'est alors qu'elle se trouve en présence des deux femmes, que celles-ci reconnaissent à son doigt l'anneau que Philumène perdit au moment où on lui fit violence; et comme cet anneau a été donné à Bacchis par Pamphile, tout s'éclaircit, et il se trouve que le coupable est l'époux lui-même, ce qui naturellement amène la réconciliation.

L'Hécyre fut représentée une première fois l'an 589 de la fondation de Rome, sous le consulat d'Octavius et de Manlius; elle ne fut point achevée, le peuple l'abandonna pour aller voir des danseurs de corde. Quelques mois après on essaya une nouvelle épreuve qui ne fut pas plus heureuse à cause d'un combat de gladiateurs; et ce sont les raisons que donne Térence dans les deux prologues de cette pièce; enfin on la reprit une troisième fois, en 594, cinq ans après; alors elle se releva [1].

Le sujet, emprunté du grec d'Apollodore, est, suivant La Harpe [2], le plus intéressant que Térence ait traité; mais l'exécution est froide et dénuée de force comique; l'exposition surtout est irrégulière, se trouvant faite à l'aide de personnages qui ne tiennent pas au plan général, et qui, après les deux premières scènes, ne reparaissent plus. Le style seul est toujours admirable, mais malheureusement il n'a pu racheter le vice du sujet, ni faire valoir une pièce si peu amusante au fond.

Cervantes a imité l'Hécyre de Térence dans une de ses *Nouvelles;* mais c'est la personne outragée qui, pour le reconnaître, enlève

[1] *Tertio relata placuit*, dit le titre.

[2] Cours de Littér., Liv. 1er, ch. 6, sect. 2.

Digitized by Google

au coupable une croix de Calatrava, et c'est cette croix et un enfant qui amènent le dénouement.

3. L'Heautontimorumenos, ou l'Homme qui se punit lui-même. Le vieux Ménédème, par sa sévérité, a contraint son fils Clinias qui aimait la jeune Antiphile, à s'expatrier et à aller porter les armes en Asie. Bientôt il a regret à l'éloignement de son fils, et s'en punit lui-même, en se retirant à la campagne, et en y travaillant comme un mercenaire. Son voisin Chrémès étonné de sa conduite, lui en demande la raison, et reçoit sa confidence. Tombant dans l'extrême opposé, Ménédème veut, si son fils revient, ne lui rien refuser. Et en effet, à son retour, il engage Chrémès à faire en sorte que Syrus, son esclave, mette en usage quelque ruse pour qu'il puisse, lui Ménédème, donner à son fils l'argent dont il peut avoir besoin. Syrus encouragé à la fourberie par son maître, profite de sa facilité pour le tromper lui-même en faveur de son fils Antiphon, épris d'une courtisane nommée Bacchis. Il la fait venir avec toute sa suite, ainsi que la jeune Antiphile, chez son maître, et fait passer cette Bacchis pour la maîtresse de Clinias. Le bon Chrémès consent à tout, croyant suivre par là les instructions de son voisin. Mais bientôt, grâce à un anneau, Sostrate, sa femme, reconnaît dans Antiphile une fille que son mari la contraignit autrefois d'exposer. Cette découverte cause une grande joie à Clinias. Alors Syrus change de batteries. Il engage Chrémès, son maître, à offrir en mariage sa fille Clinias, seulement pour feindre (car le vieillard le croit amoureux de Bacchis), afin que, sous ce prétexte, il puisse tirer de Ménédème de l'argent pour la noce. D'un autre côté il fait accroire à Chrémès que la jeune fille Antiphile doit de l'argent à Bacchis, qu'il ne peut comme père se refuser à rendre : ainsi il dupe les deux vieillards à la fois. Ensuite il conduit Bacchis chez Ménédème, toujours comme étant la maîtresse de Clinias ; mais les indiscrétions d'Antiphon font découvrir la vérité au vieillard qui, à son tour, mystifie son voisin pour son peu de pénétration. Celui-ci est irrité contre son fils, mais à la prière de tous, il lui pardonne à condition qu'il quittera Bacchis et qu'il consentira à un mariage honorable ; Clinias, de son côté, épouse Antiphile qu'il aimait depuis si longtemps.

Cette pièce tirée de Ménandre, fut représentée en deux jours, les deux premiers actes d'abord, et les autres le lendemain ;

Digitized by Google

l'an 591 de Rome, 163 ans avant J.-C., sous le consulat de Tib. Simpronius Gracchus, et de M. Juventius Thalma. Dans son prologue, Térence convient d'avoir compliqué l'intrigue de la comédie grecque, sans doute en introduisant deux pères, deux fils, deux femmes qui font contraste. On voudrait toutefois plus d'unité dans l'action, plus d'intérêt dans les nœuds et dans le dénouement; en outre on ne peut nier que la comédie offre beaucoup moins d'attraits de l'instant où Antiphile est reconnue pour la fille de Chrémès, et cela a lieu dans le troisième acte; mais on ne peut refuser des éloges à l'expression vive de quelques sentiments naturels, à beaucoup de traits où se reconnait la main d'un grand maître, et surtout aux charmes de l'exposition où se trouve cette pensée qui provoqua les applaudissements unanimes et spontanés de quarante mille spectateurs:

Homme, il n'est rien d'humain qui me soit étranger [1].

4. Le Phormion. Les deux frères Démiphon et Chrémès sont allés en voyage, le premier pour affaires d'intérêt, le second pour rechercher à Lemnos une fille qu'il a eue pendant son mariage, à l'insu de sa femme, et qu'il doit marier au fils de son frère, afin que son secret ne soit pas connu. A leur départ, les deux pères ont confié la surveillance de leurs fils à l'esclave Géta; mais, pendant leur absence, Phédrie, fils de Chrémès, s'est épris d'une musicienne qu'il veut acheter d'un marchand d'esclaves, nommé Dorion, et Antiphon, fils de Démiphon, a conçu le plus violent amour pour une jeune orpheline appelée Phanie; mais, comme elle est née libre et athénienne, il ne peut l'obtenir qu'en l'épousant. Afin de parvenir à ce mariage, le parasite Phormion, homme fourbe et adroit, le fait passer pour le plus proche parent de la jeune fille, et le force, comme tel, en justice, à l'épouser ou à fournir une dot. Antiphon qui est d'accord avec lui, n'a garde de se défendre, il est condamné et il épouse. Démiphon, à son retour, apprend ce beau mariage, et s'en montre très-irrité. Chrémès revient aussi sans avoir pu ramener sa fille, car il a su qu'elle est arrivée à Athènes pour se rendre au-

[1] *Homo sum : Humani nihil a me alienum puto.*
(Act. 1er. scèn. 1re, v. 25.)

près de lui. Tenant toujours à son premier projet, et voulant la donner pour femme à son neveu, il se concerte avec son frère pour rompre le mariage arrangé par Phormion. Cependant Phédrie est sur le point de perdre la musicienne qu'il aime, parce qu'il ne peut la payer au marchand d'esclaves, qui ne veut plus accorder de délai, et qui est sur le point de la vendre à un autre. Le malheureux amant se plaint de son infortune à son cousin qui engage Géta à venir à son secours et à imaginer quelque ruse pour lui procurer l'argent dont il a besoin. L'esclave a bientôt tracé son plan et dressé ses batteries. Il s'entend avec Phormion, et, comme le mariage consommé déplaît aux deux vieillards, il leur annonce que l'auteur de la contrariété qu'ils éprouvent consent à reprendre Phanie et à l'épouser lui-même, moyennant une indemnité de trente mines, somme dont Phédrie a précisément besoin pour satisfaire le marchand d'esclaves. Démiphon trouve le sacrifice trop grand, mais Chrémès, qui est le plus intéressé à la rupture du mariage, s'offre de payer. L'argent est remis à Phormion qui le compte à Phédrie. Mais sur ces entrefaites, Chrémès retrouve sa fille dans cette même Phanie, épouse d'Antiphon; il fait part de sa découverte à Démiphon, et les deux vieillards voudraient bien que Phormion refusât d'épouser, afin qu'on pût l'obliger à rendre la somme reçue; celui-ci instruit de tout par Géta, tient à l'accomplissement du marché, et veut ou la femme ou l'argent; on le maltraite pour le contraindre à la restitution; il se venge des mauvais traitements qu'il essuie, en apprenant à l'épouse de Chrémès l'infidélité de son mari. Nausistrate est furieuse, mais Démiphon l'apaise, et elle est prête à céder, lorsque le parasite songeant à Phédrie, intéresse sa mère en sa faveur pour qu'elle obtienne du père qu'il approuve son amour et lui abandonne les trente mines escroquées; c'est ainsi que tout s'arrange, et que tout le monde est content.

Cette pièce tirée de l'Ἐπιδικαζόμενος d'Apollodore, fut représentée l'an 593 de Rome, 161 ans avant notre ère, sous le consulat de Marcus Valerius Messala et de C. Fannius Strabon. Elle a été imitée par Molière dans les *Fourberies de Scapin*[1].

« Mais cette ressemblance des sujets, dit M. Daunou, sert à

[1] Acte 1er, scène 2, 3, 5, 6; acte 2e, scène 8; acte 3, scène 7 et 8.

Digitized by Google

» rendre plus sensible la différence du génie des deux poëtes, » et celle des mœurs qu'ils avaient à peindre. Avec bien moins » de gaîté et de verve comique, Térence, dans un genre plus » sévère, a su mieux peut-être préparer l'action, animer tous » les dialogues, imprimer à toutes les scènes un mouvement » rapide, attacher ou ravir le spectateur par la variété des » caractères et par des saillies ingénieuses : cette fois, il trace » en effet un tableau plus vaste et le remplit avec un art plus » profond. Son Phormion, quoique l'intérêt ne s'y soutienne pas » jusqu'à la fin, attestait le progrès de son talent. »

Cette comédie est un vrai chef-d'œuvre. L'exposition est claire et animée, quoique faite à l'aide d'un interlocuteur qui ne reparait plus, et il est impossible de trouver un premier acte où l'action soit mieux préparée. Les caractères sont parfaitement tracés; celui du parasite est plein d'énergie et de vigueur. Le dialogue est vif, piquant, spirituel; on trouve dans cet excellent ouvrage des scènes extrêmement remarquables, et de nombreux traits d'un vrai comique. Peut-être pourrait-on reprocher à la pièce que les amours des jeunes gens forment deux intrigues, mais elles sont si bien liées, si bien dépendantes l'une de l'autre qu'on excuse volontiers ce défaut, si toutefois c'en est un, car le talent de l'auteur l'a rendu presqu'imperceptible. Quoique à la fin de la pièce les deux amoureux ne reparaissent pas, la pièce n'en finit pas moins assez gaîment, grâce à la situation critique de Chrémès placé entre sa femme Nausistrate et le parasite Phormion[1].

5. L'Eunuque. La mère de la courtisane Thaïs était de Samos et demeurait à Rhodes. Un marchand lui fit cadeau, comme esclave, d'une jeune fille enlevée en Attique, et que l'on croyait citoyenne. La mère de Thaïs en prit le plus grand soin, l'éleva avec la même tendresse que si elle avait été sa fille, et mourut. Son frère qui aimait un peu trop l'argent, voyant que la jeune

[1] On trouve dans cette comédie de Térence (act. Ier, scène Ire, v. 27), cette maxime qui se lit aussi dans l'Écriture sainte : *Inscitia est adversum stimulum calces*, « il ne faut pas regimber contre l'aiguillon. » En conséquence de ce rapport, des savants ont examiné sérieusement si J.-C. et les auteurs sacrés n'avaient pas lu Térence. (V. Commentaires sur les Actes des Apôtres; J. Nicolas, *de Calcaribus*, ch. 14; J. Frédéric Mayer, *exercitatio num Christus legerit Terentium?*)

Digitized by Google

personne était bien faite et belle, la vendit, et un certain capitaine nommé Thrason qui faisait la cour à Thaïs, l'acheta pour lui en faire présent. Mais remarquant les assiduités de Phédrie auprès de cette même Thaïs, il cherche des prétextes pour ne point livrer la jeune fille. La courtisane ne trouve d'autre moyen de le déterminer que d'engager Phédrie à s'abstenir de la venir voir pendant deux jours, et à permettre que, pendant ce temps, elle soit au capitaine. Elle veut retirer la jeune esclave des mains de Thrason parce qu'elle a passé pour sa sœur, et qu'elle désire la rendre à ses parents, afin de se faire par là quelques amis. Nous remarquerons, en passant, que bien que les intentions de Thaïs soient honorables pour elle, le motif qui semble la faire agir n'est guère sérieux. Après quelques difficultés, Phédrie se prête à l'arrangement désiré par Thaïs, ce qui n'est pas du tout dans nos mœurs, mais les Romains n'étaient pas si délicats sur ce chapitre. En conséquence de cette singulière transaction, Pamphile est offerte à Thaïs de la part du capitaine. De son côté, Phédrie a acheté aussi pour elle un eunuque et une servante éthiopienne qu'il a chargé son esclave Parménon de lui présenter. Cependant, comme on conduisait Pamphile chez Thaïs, Chérée, frère de Phédrie, l'a aperçue, en est devenu amoureux, l'a suivie, et l'a tout à coup perdue de vue. Il rencontre Parménon, et apprend de lui où elle est. Sur l'idée que l'esclave lui en fait naître, il prend le costume de l'eunuque qui doit être offert à Thaïs de la part de Phédrie, et, sous ce déguisement, il s'introduit auprès de Pamphile, se trouve seul avec elle, lui fait violence, quitte la maison, et raconte avec un peu trop de détails cette belle équipée à un ami qu'il trouve sur son passage. Cependant Thaïs a découvert, on ne sait trop comment, qu'un jeune homme, nommé Chrémès, est le frère de Pamphile; elle le fait venir auprès d'elle chez Thrason; celui-ci en conçoit de la jalousie, une querelle s'élève à ce sujet, entre Thaïs et lui, une rupture s'ensuit. Le capitaine, aidé de son parasite Gnaton et de ses esclaves, veut enlever Pamphile de vive force, mais Chrémès qui l'a reconnue pour sa sœur, prend vivement sa défense et le capitaine en est pour ses frais et ses apprêts de siége. Cependant Thaïs, en apprenant que la jeune fille a été victime d'une violence, s'en désole, et regrette de ne pouvoir la rendre pure à sa famille. Mais Chérée sachant qu'elle est citoyenne et

Digitized by Google

sœur de Chrémès ne demande pas mieux que de l'épouser ; d'un autre côté Phédrie redevient l'amant en titre de Thaïs ; les deux jeunes gens admettent, sur la demande du parasite Gnaton, le capitaine dans leur société, afin de s'amuser de lui ; c'est ainsi que tout s'arrange et que la pièce finit.

Cette comédie de Térence fut représentée la même année et sous les mêmes consuls que le Phormion ; elle fut jouée deux fois en un jour, chose inouïe jusque là, et reproduite à la fin de la même année, d'après le témoignage de Donat. Suétone dit que le poëte y gagna huit mille pièces d'argent [1], et que jamais encore comédie n'avait été vendue si cher. Mme Dacier réduit cette somme à deux cents écus, mais nous pensons qu'elle se trompe, et d'après l'évaluation la plus commune du sesterce[2], l'indemnité reçue par Térence peut être portée à 1680 francs environ, prix qui parut si extraordinaire que les éditeurs en ont fait mention dans le titre même de la pièce.

L'Eunuque a d'abord été traduit en vers par Antoine de Baïf qui vivait sous Charles IX et sous Henri III. Mme Dacier trouve cette traduction fort bonne, et à la réserve d'une vingtaine de passages que l'auteur a mal pris, tout y est ingénieusement tourné [3]. Nous ne partageons pas entièrement l'opinion de cette savante dame : la version de Baïf, malgré la naïveté du style, nous a paru le plus souvent, péniblement travaillée et peu exacte.

La Fontaine a également donné une traduction à peu près complète de l'Eunuque sous le même titre; il dit ingénument que ce n'est qu'une médiocre copie, et nous nous en rapportons à sa décision, mais en même temps nous transcrivons ce qu'il pense de l'original que l'on ne doit pas juger d'après nos mœurs : il admire la simplicité du sujet, la force et la combinaison des ressorts, la nouveauté des nœuds, la vérité des caractères, la pureté des expressions, la délicatesse des pensées. « Je n'aurais » jamais fait, ajoute-t-il, d'examiner toutes les beautés de l'Eu- » nuque [4]. »

[1] *Octo millia nummum.*

[2] 21 centimes à peu près.

[3] Les Coméd. de Térence trad. en français, remarq. sur la 1re scène du 1er acte.

[4] Voir l'avertissement en tête de sa traduction de l'*Eunuque*.

Digitized by Google

Il faut bien que l'ouvrage latin ait quelque chose de séduisant, car outre les deux auteurs que nous venons de citer, il a été imité par Brueys et Palaprat, sous le titre de *le Muet,* quoique ces imitateurs soient bien loin d'égaler le dialogue et la diction de l'original.

Il existe encore une imitation italienne de l'Eunuque, sous le titre de *la Mora.*

« Molière, dit M. Daunou, a tiré un meilleur parti du pre» mier acte de la pièce latine ; il y a saisi des traits qui ont em» belli les divers tableaux qu'il a tracés des querelles d'amants et » des dépits d'amour. »

Horace et Perse ont puisé à la même source quelques morceaux de leurs satires [1].

M. Schœll prétend qu'à l'exception du personnage de Thrason, cette pièce est toute de l'invention de Térence, tandis que Térence convient dans le prologue qu'il l'a tirée de Ménandre [2]. Nous ne pouvons mieux faire que de nous en rapporter à l'aveu de l'auteur lui-même.

Les scènes les plus remarquables, selon nous, sont les deux premières du 1er acte, la dernière du second, la première du troisième, enfin la quatrième et la sixième du dernier. Toutefois on trouve dans l'Eunuque, un personnage qui n'est là que pour écouter un récit ; on y blâme des monologues inutiles ; on regrette de n'y rencontrer qu'un caractère intéressant, et c'est celui de la courtisane.

Les Adelphes, ou les Frères. Des deux frères Déméa et Micion, le premier a été marié, et a deux fils, Eschinus et Ctésiphon ; l'autre est resté célibataire ; le premier des deux fils de Déméa a été adopté par Micion et élevé par lui, le second est resté auprès de son père qui seul a pris soin de son éducation. Les deux frères ont suivi, à l'égard des jeunes gens, une méthode différente. Déméa s'est montré dur et sévère envers Ctésiphon ; Micion a toujours été indulgent et doux pour Eschinus. Au commencement de la pièce, Micion exprime toutes les inquiétudes qu'il éprouve de l'absence prolongée de son fils adoptif qui n'a pas

[1] Horace, L. 2, sat. 3, v. 259 ; Perse, sat. 5, v. 163.

[2] *...... quem nunc acturi sumus,*
Menandri Eunuchum.

reparu depuis la veille. Il ignore que le jeune homme s'est occupé de l'enlèvement d'une musicienne dont son frère est épris, et qui se trouvait entre les mains d'un marchand d'esclaves, qui refusait de la céder parce qu'on n'avait pas d'argent comptant à lui donner. Cet enlèvement, accompagné de violence et de mauvais traitements, a causé quelque scandale, et le bruit en est venu aux oreilles de Déméa. Celui-ci plein de confiance dans la conduite du fils qu'il a élevé, ne soupçonne pas que c'est pour ce jeune homme si sage, selon lui, que son autre fils s'est compromis, il pense au contraire que ce dernier n'a agi que pour son propre compte ; aussi ne manque-t-il pas de venir faire à Micion les plus amers reproches sur sa coupable facilité à l'égard d'Eschinus. Micion cherche à excuser le jeune homme, mais intérieurement il est peiné de ce qu'il apprend. Bientôt il sait que la chanteuse n'a été enlevée que pour son autre neveu ; il s'en réjouit parce que ce sera une leçon donnée à Déméa, qui lui fera connaître ce qu'on gagne à une excessive sévérité ; en attendant, il paie les vingt mines dues au marchand d'esclaves, pour le prix de la jeune fille. Cependant, de son côté, Eschinus a ravi l'honneur à une jeune personne nommée Pamphile, fille d'une dame veuve et pauvre, appelée Sostrate ; Pamphile est près d'accoucher. Eschinus qui, pour réparer sa faute, a promis d'épouser, n'a pas eu cependant assez de confiance en son père adoptif, malgré toute sa bonté, pour lui avouer l'embarras de sa position. Le rapt qu'il a commis arrive à la connaissance de Sostrate, et comme elle ignore qu'il n'a pas agi pour lui-même, elle pense qu'il veut abandonner sa fille, et elle appelle à son aide Hégion, l'ami de son mari, pour qu'il fasse des démarches auprès du père d'Eschinus, afin que ce dernier remplisse le devoir que l'honneur lui impose. Déméa, à cette ouverture, se fait une fête de tourmenter son frère ; mais grâce à la fourberie de l'esclave Syrus qui s'amuse à faire promener le bonhomme, il ne peut le rencontrer, et Micion a encore l'honneur de consentir, de son propre mouvement, à ce qu'on réclame de sa probité et de sa délicatesse. Le mariage d'Eschinus et de Pamphile est arrêté, et Déméa, instruit enfin que c'est son fils Ctésiphon qui aime la chanteuse, permet qu'il la garde, voyant combien peu lui ont servi sa sévérité et sa rigueur.

Cette comédie a été représentée l'an 594 de Rome, 160 ans

Digitized by Google

avant notre ère, sous le consulat d'Anicius Gallus et de Cornelius Cethegus [1]. Suivant le titre, elle est tirée de Ménandre ; et de Diphile, selon le prologue [2].

De toutes les pièces de Térence, celle-ci est peut;être celle qui répond le mieux au but de la comédie : peindre les mœurs pour les corriger. Cependant La Harpe s'exprime ainsi sur le mérite des Adelphes : « Térence n'a fait qu'opposer un excès à » un excès : si l'un des vieillards refuse tout à son fils, l'autre » permet tout au sien. Ce sont deux extrêmes également blâma- » bles ; et qu'Eschinus commette des violences et fasse des dettes » pour son compte ou pour celui de son frère, sa conduite n'en » est pas moins répréhensible. »

M. Népomucène Le Mercier, dans son cours de Littérature, a reproduit cette même observation critique : « Ni l'un ni l'autre » des deux frères ne sont dans la juste modération qui convient » en toutes choses ; aussi nulle leçon de morale ne sort de ces » deux contrastes, puisque l'auteur ne marque point à quel mi- » lieu la raison doit s'arrêter. »

La Harpe et Le Mercier se montrent selon nous trop sévères, et peut-être injustes ; la leçon qu'ils reprochent à Térence de n'avoir pas donnée, nous paraît au contraire ressortir de tout l'ensemble de son ouvrage. Au reste, c'est dans *les Adelphes*, à notre avis, que le style de Térence atteint le plus haut degré de perfection. Les caractères d'ailleurs en sont parfaitement tracés ; celui de Micion surtout est très-intéressant ; on aime sa bonté, sa douce philosophie. Un excellent comique, un comique du premier ordre, se fait souvent remarquer dans le cours de la pièce ; qu'on lise, pour s'en convaincre, tout le premier acte, la scène troisième du second ; dans le troisième, la deuxième et la quatrième; et les troisième, cinquième et huitième du suivant.

Nous conviendrons que le cinquième acte est très-inférieur aux quatre premiers. Dès que le mariage d'Eschinus est conclu,

[1] Donat s'est donc trompé lorsqu'il a prétendu que, dans l'ordre chronologique, cette comédie est le second ouvrage de l'auteur.

[2] *Facta e græca Menandru*. (Titul.)

> Συναποθνήσκοντες *Diphili comœdia est.*
>
> . . . .
>
> *In* ADELPHOS, *verbum de verbo expressum extulit.* (Prolog.)

et cela a lieu au quatrième acte, il n'y a plus d'intérêt. Cependant ces scènes où Déméa, paraissant faire un effort sur lui-même, passe de la dureté et de la brusquerie, à une bonté, à une bienveillance outrée, sont fort comiques, par la raison que ce changement, loin d'être réel et de bonne foi, n'est que l'effet de la mauvaise humeur et du dépit, et l'on reconnait en cela la touche d'un grand maître.

Les Adelphes paraissent avoir fourni à Molière la première idée de *l'École des Maris;* mais une imitation plus réelle, c'est *l'École des Pères* de Baron [1].

Ce qu'il y a de plus remarquable dans les comédies de Térence, c'est l'expression naturelle et vraie des caractères et des sentiments, c'est un dialogue élégant et de bon ton. « Quant au » bon Térence, dit Montaigne [2], la mignardise et les grâces du » langage latin, ie le treuve admirable à représenter au vif les » mouvements de l'âme et la condition de nos mœurs; à toute » heure nos actions me reiectent à luy : ie ne le puis lire si sou» vent, que ie n'y treuve quelque beauté et grâce nouvelle; » et plus bas le même auteur ajoute en parlant de Plaute et de Térence, « Cettuy-cy sent bien mieulx son gentilhomme. » Quelques critiques ont déclaré Térence inférieur à Plaute dans le dialogue; nous pensons qu'il faut distinguer. Sous le rapport de la verve et de la gaîté, nous accorderons le premier rang à Plaute; mais Térence lui est supérieur comme moraliste et comme homme de bonne compagnie. Térence, pas plus que Plaute, n'a peint les mœurs romaines, mais, mieux que le poëte de Sarsines, il a donné ces leçons qui trouvent leur application dans tous les temps. Je ne sais si l'on peut sérieusement reprocher à Térence ses dénouements amenés par des apparitions soudaines, des révélations imprévues; pour le fond des sujets il n'était qu'imitateur, et l'art de la comédie était loin du développement qu'il a pris dans les temps modernes; le goût des anciens à cet égard, n'était pas si exigeant. Aussi tous ont-ils rendu justice au poëte

[1] M. Schœll dit que Molière a emprunté des Adelphes de Térence son *École des Pères*, il a confondu en une seule, la comédie de Molière et celle de Baron. (Hist. abrég. de la Litt. rom., tom. Ier, pag. 134, édit. de Paris, 1815.)

[2] Essais, Liv. 2, chap. 10.

Digitized by Google

africain. Varron trouve que Térence remporte le prix pour ce qui regarde les mœurs [1]. Il dit encore : « Personne n'a su garder les caractères comme Titinius et Térence [2]. Horace qui cite souvent notre poëte, dit qu'il excelle dans l'art de peindre les mœurs [3]. Cicéron lui donne les mêmes éloges et parle de lui en maint endroit de ses ouvrages. Donat, dans la vie de Térence, nous a même conservé quatre vers de l'orateur romain en l'honneur de l'imitateur de Ménandre [4]. C. César lui accorde l'élégance et la pureté du style, et regrette seulement qu'il n'ait pas réuni la force comique à la beauté du langage, afin de pouvoir en tout le disputer aux Grecs [5]. Velleius Paterculus lui rend également justice [6]. Pline-le-jeune n'en fait pas moins de cas [7] ; Quintilien, en louant l'élégance de l'auteur de l'Andrienne, aurait trouvé en lui plus de grâce s'il n'avait employé que des vers trimètres, c'est-à-dire des vers ïambiques de six pieds [8]. Ausone veut charmer sa vieillesse, dit-il, par la lecture des comédies de

[1] *In argumentis Cæcilius palmam poscit, in ethesin Terentius.* (*Apud* Charisium, L. 2 extremo.)

[2] *Ethos nulli alii servare convenit quam Titinio et Terentio.* (Id., ibid.)

[3] *Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte.* (Épit. 1, Liv. 2, v. 59.)

[4] *Tu quoque qui solus lecto sermone, Terenti,*
Conversum expressumque latina voce Menandrum
In medio populi sedatis vocibus effers,
Quidquid come loquens atque omnia dulcia promens.
(In Limone.)

[5] *Tu quoque, tu in summis, o dimidiate Menander,*
Poneris, et merito, puri sermonis amator.
Lenibus atque utinam verbis conjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres.
Unum hoc maceror et doleo tibi deesse, Terenti.
(Suet. Vit. Terent.)

[6] *Dulces latini leporis facetiæ per Cæcilium, Terentiumque et Afranium sub pari ætate nituerunt.* (Hist. rom., Liv. 1er, ch. 17, n° 1.)

[7] Il pense ne pouvoir mieux faire l'éloge des comédies de Virginius Romanus, qu'en les jugeant dignes d'occuper une place parmi celles de Térence et de Plaute : *Licet has inter Plautinas Terentianasque numeres.* (Liv. 6, lett. 21.)

[8] *Quæ tamen* (Terentii Scripta), *in hoc genere elegantissima et plus adhuc habitura gratiæ, si intra versus trimetros stetissent.* (Inst. Orat, Liv. 10, ch. 1er.)

Digitized by Google

Térence [1]; enfin, Afranius, poëte dramatique contemporain de notre auteur, et dont le témoignage ne peut être suspect, s'exprime en ces termes : « Vous ne comparerez personne à Térence [2] ». Les auteurs de l'antiquité ne louent pas tous Térence de la même manière, mais ils s'accordent à peu près pour reconnaître les principales qualités de ce poëte. Nous ne concevons pas, au milieu de ce concert d'éloges, pourquoi Volcatius Sedigitus, cité par Aulu-Gelle dans l'endroit que nous avons déjà indiqué, n'assigne à Térence que la sixième place entre les auteurs comiques, lorsqu'il décerne les deux premières à Cæcilius et à Plaute. Est-ce parce que Térence plus poli, plus châtié, plus décent surtout, plaisait moins à la multitude?

Les modernes se sont encore moins accordés que les anciens sur le mérite de Térence. Erasme pense qu'aucun écrivain n'a plus contribué à la pureté de la langue latine, qu'il n'en est pas de plus délicieux à lire et qu'il y a plus de bon esprit dans une seule de ses comédies que dans toutes celles de Plaute [3]. Quant à nous, le phénomène philologique qui nous a frappé dans le style de Térence, c'est le pas immense qu'a fait la langue latine, dans la voie de la perfection, pendant un si court espace de temps.

Jules Scaliger n'admire dans Térence que la beauté des formes, il trouve le fond pauvre et l'action partout languissante [4]. Vossius, le considérant comme écrivain, ne lui préfère que Cicéron [5]. Daniel Heinsius vante son jugement, son goût, son langage [6]. Selon le P. Rapin, il est plus régulier que Plaute dans l'ordonnance de son drame et dans la distribution des actes, la préparation du dénouement, et si l'on peut lui reprocher la complication des sujets, ce défaut est racheté par l'inimitable perfection

[1] *Tu quoque, qui Latium lecto sermone, Terenti,*
Comis, et adstricto percurris pulpita socco,
Ad nova vix memorem diverbia coge senectam.
(Idyl. 4, v. 58-60.)

[2] *Terentio non similem dices quempiam.* (In Compital.)

[3] Liv. 28, épit. 20.

[4] *De Re poetic.* L. 6, ch. 2 et 3.

[5] *Instit. Orat.*, L. 4, pag. 25.

[6] *Dissert. præfix.* Terent.

Digitized by Google

de son style[1]. St. Evremont ne lui accorde que le talent de faire parler d'ignobles valets, des vieillards ridicules, de jeunes libertins et le plaint d'avoir ignoré la langue des passions et celle de la galanterie : il faut bien plutôt plaindre St.-Evremont. Mme Dacier ne sait lequel préférer de Plaute ou de Térence. Rollin ne se prononce pas non plus sur le plus ou moins de mérite de ces deux auteurs comparés entre eux. Joseph Scaliger disait qu'à peine, sur cent savants, il y en a un capable d'apprécier les merveilleuses beautés de Térence[2]. Juste Lipse le proclame si pur, si chaste, si pudique, que Vesta l'aurait admis à ses sacrés mystères[3]. D'après Servius, il l'emporte sur tous les autres comiques par la propriété des termes, comme il leur est inférieur sur tout le reste[4]. L'anglais Hugues Blair regarde Térence comme le père de la comédie sérieuse, et reconnait qu'il manque de force et de vivacité[5]. L'allemand Eschenburg dit que les comédies de Térence sont excellentes sous tous les points de vue, tant par rapport aux caractères que par rapport à la vérité, à la délicatesse du dialogue et à l'ensemble d'un plan sagement ordonné. L'invention, chez lui, ajoute-t-il, était moins féconde, il avait moins de force comique que Plaute; mais en récompense, plus de goût et plus de connaissance du cœur humain[6]. Pour Marmontel, Plaute a plus de gaité et une imagination plus vive, Térence plus de finesse, plus de charme, plus de décence, et une plaisanterie plus délicate[7]. La Harpe décerne sans hésiter la palme à Térence sur Plaute[8]. Népomucène Le Mercier, ne reconnaissant à Térence ni la gaîté comique ni le talent d'invention, le fait retomber au-dessous de Plaute.

Quant à la versification de notre poëte, quoique les vers té-

[1] Réflex. partic. sur la poét., 2e part., réflex. 26.

[2] *Cujus* (Terentii) *incredibiles lepores vix centesimus eruditorum quisque videt.*

[3] *Epistolic. Quæst.* L. 2, *epist.* 18.

[4] Énéid., Liv. 1er, sur ces mots : *Talibus incusat...*

[5] Cours de Rhét. et de Bel.-Let., L. 3, ch. 47.

[6] Manuel de Littér. class. anc., 2e partie, sect. 2, no 7.

[7] Élém. de Littér., au mot *Comédie.*

[8] Cours de Littér., Liv. 1er, ch. 6, § 1, 2.

Digitized by Google

tramètres, ou de huit pieds, s'entremêlent aux trimètres, ou vers de six pieds ; que le trochée, l'anapeste, le dactyle, le double pyrrique ou quatre brèves, le crétique ou une brève entre deux longues, soient fréquemment substitués à l'ïambe et au spondée, cependant le rhythme est partout sensible, et il y règne une sorte d'harmonie douce et constante que la prose ne saurait admettre.

Pour ce qui est de l'accompagnement de flûtes *égales*, *droites* ou *gauches* dont parlent les titres, nous ne chercherons point à expliquer ce que des érudits du premier ordre n'ont pu éclaircir.

Outre plusieurs manuscrits fort précieux par leur ancienneté, on a publié d'innombrables éditions de Térence, depuis 1471 jusqu'à nos jours ; l'une des plus estimées et en effet des plus instructives, est celle de Westerhovius, imprimée à La Haye en 1726, 2 vol. in-4°.

On compte plusieurs traductions complètes de Térence en langues modernes. Deux belges, celle de H. Zwaerdecroon, en prose, et une autre en vers de Cornelis Van Ghistele, qui n'est pas sans mérite[1]; celles en allemand de Valentin Boltz, de Jean Episcopius, de Patzke, de J. G. C. Neide, de Kindervater, et de J. Chr. Schlüter ; en anglais, on a les versions de deux anonymes, de Rich. Bernard, de Webbe (en vers), de Ch. Hoole, de Laurent Echard, de Th. Cooke, de J. Stirling, de Samuel Patrick, de N. Gordon, et de G. Colman (en vers blancs) ; en espagnol, celle de P. Simon Abril ; en portugais, celle de Leonel da Costa ; Térence a été traduit en italien par Battesta da Borgo Franco, par Fabrini da Fighine, par Christophe Rosario, par la dame Fiammetta Malespina (manuscrit de 1575), par Loiuse Bergalli et par Nicolas Fortiguerra ou Forteguerri ; cette dernière est la plus célèbre.

Outre la version qui a paru en 1574 et en 1584, Térence a été reproduit en français par Jean Bourlier, par Martignac, Lancelot, Nicole, Le Maître de Saci, l'abbé Marolle, Roger Sibour, Mme Dacier et par Le Monnier : cette dernière traduction est la meilleure de toutes, malgré celle toute récente de M. Amar.

[1] Terentius comedien, nu eerst uit den latine, in onser duytscher, overghesedt, Antw., 1554, 1596, in-12.

Digitized by Google

Une traduction en vers par H. G. Duchesne, a paru en 1806, et n'a obtenu aucun succès. Nous ignorions que cette tentative difficile eût déjà été faite, quand nous publiâmes les six comédies de Térence en vers français [1].

MARCUS POPILIUS.

Marcus Popilius était tout à la fois personnage consulaire et poëte, selon Santra que cite Suétone dans la Vie de Térence. On est porté à croire qu'il s'exerça dans le genre dramatique, puisque Santra en parle comme ayant pu, mieux que Lælius et Scipion, aider l'auteur de l'Andrienne dans ses compositions scéniques; mais voilà, faute d'autres renseignements, tout ce qu'on peut présumer sur le compte de ce Romain.

LUSCIUS LANUVINUS.

Ce poëte fut le contemporain et le rival jaloux de Térence; c'est de lui que celui-ci se plaint dans plusieurs de ses prologues. Luscius composa entre autres une comédie ayant pour titre *le Trésor;* on conçoit d'autant plus difficilement l'envie qu'il portait à Térence, que lui-même devait avoir un talent fait pour le consoler des succès de Térence, puisque Volcatius Sedigitus le cite comme le neuvième des poëtes comiques et qu'il le place avant Ennius lui-même.

QUINTUS FABIUS LABEO.

Quintus Fabius Labeo aimait les lettres et cultivait la poésie avec succès. Il fut l'ami de Térence qu'il aida, dit-on, de ses conseils. Toutefois il ne nous reste aucune trace des ouvrages de Labeo. Homme de guerre distingué, il manquait, à ce qu'on prétend, de générosité et de bonne foi envers les vaincus et même envers les peuples étrangers qui vivaient en paix avec les Romains. Cicéron et Valère Maxime rapportent [2] que Labeo ayant

[1] Gand, 1822, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, dont la première édition est à peu près épuisée, est bien loin de ce degré de perfection où peut le porter un travail patient et opiniâtre; mais nous avons l'intention de consacrer deux ou trois ans à le revoir, à le corriger avec le soin le plus persévérant, le plus consciencieux.

[2] *De Offic.*, L. 1er, ch. 10; *Dict. Factorumque memorab.*, L. 7, ch. 3, § 4.

Digitized by Google

été choisi comme arbitre pour terminer la contestation qui s'était élevée entre les habitants de Naples et ceux de Nole, au sujet de leurs limites, il conseilla secrètement aux uns et aux autres de faire preuve de désintéressement, en se relâchant de part et d'autre de leurs prétentions, et que ceux-ci l'ayant écouté, il resta entre les deux territoires un espace vide dont Labeo s'empara au nom du peuple romain. Certes, ajoute Cicéron ce n'était pas là juger, mais tromper [1]. Valère Maxime nous apprend encore au sujet du même personnage, qu'ayant remporté une victoire sur Antiochus, et ayant obtenu de lui par un traité qu'il céderait la moitié de sa flotte ; abusant des termes mêmes de ce traité, il fit scier en deux tous les vaisseaux et priva ainsi le roi de Syrie de toutes ses ressources maritimes [2].

Labeo fut élu questeur l'an 557 de Rome, 197 ans avant J.-C., sous le consulat de Cn. Cornelius Cethegus, et de Quintus Minucius Rufus. Il défit les Crétois sur mer et obtint pour ce succès les honneurs du triomphe. Il parvint au consulat, l'an de Rome 571, avant J.-C. 183 ans, fut le collègue de Marcus Claudius Marcellus, et commanda l'armée de la république, stationnée dans la Ligurie. On ignore l'époque précise de sa naissance, et l'on n'a pas de notions plus certaines sur celle de sa mort.

Sulpitius Gallus est aussi compté parmi les poëtes de ce temps, et a passé pour être fort habile. Sulpitius Gallus fut, dit-on, le premier qui fit représenter des comédies dans les jeux solennels. Nous n'avons pas le moindre reste des compositions de ce poëte. Aussi ne l'avons-nous mentionné ici que pour mémoire ; plus tard nous aurons à le considérer comme orateur.

LUCIUS ACCIUS ou mieux ATTIUS.

Lucius Attius naquit à Rome de parents affranchis, l'an 584 de la fondation, 170 ans avant J.-C., et mourut, à ce qu'il parait, l'an 767 ; avant notre ère 87 ans, à l'âge de 83 ans. Il fut, comme nous l'avons déjà dit, lié avec Pacuvius, quoique celui-ci fut beaucoup plus âgé que lui ; nous ne répéterons pas ce

[1] *Decipere hoc quidem est, non judicare.* (Ibid.)

[2] Val., Max., ibid.

Digitized by Google

qu'Aulu-Gelle raconte de la visite d'Attius au vieux poëte, ni de la réflexion qu'il opposa à ses reproches [1]. Decimus Brutus, consul l'an de Rome 615, fut l'ami et le protecteur d'Attius qui célébra ses victoires sur les Espagnols, en vers qui plurent tant au consul, qu'il en orna l'entrée des temples et des monuments qu'il fit élever [2]. Ce poëte composa des tragédies dont les principales sont : *Philoctète, Andromaque, Atrée, Clytemnestre, Médée, Andromède, Méléagre, Térée, la Thébaïde, les Troyennes, Prométhée, Œnomaüs, Néoptolème*, et une tragédie nationale intitulée *Brutus*. On parle aussi de deux comédies du même auteur, ayant pour titre *le Mariage* et *le Marchand*. Il composa en outre des Annales en vers, comme on le voit dans Macrobe [3], Festus [4] Priscien [5] et Cicéron. Des nombreux ouvrages de cet auteur il ne reste que des fragments multipliés, mais de peu d'étendue ; les plus importants sont tirés *des Argonautes* [6], *du Brutus* [7] et *du Prométhée* [8] ; le dernier surtout est fort remarquable [9]. On citait Attius et Pacuvius comme les plus anciens auteurs tragiques dont les pièces eussent été représentées par ordre des Édiles. Quoique Attius fut de petite taille, il se fit dresser une très-grande statue dans le temple des Muses, ce qui n'annonçait pas de sa part une grande modestie [10].

Valère Maxime [11] raconte qu'Attius, dans les réunions savantes, ne se levait pas quand César entrait, non pas par mépris de sa dignité, mais parce qu'il se croyait au-dessus de lui dans la carrière qui leur était commune, et qu'il s'agissait de lutter de mérite et non de rang. Si cette anecdote est vraie, elle fait naî-

[1] Voir page 19.

[2] *Orat. pro Archia*, ch. 11.

[3] *Saturnal.*, L. 1, ch. 7.

[4] L. 5.

[5] *Verb. Metelli.*

[6] Cic., *de Natur. Deor.*, L. 2.

[7] Id., *de Divinat.*, L. 1.

[8] Id., *Tusc. quæst.*, L. 2.

[9] Voir pour les autres fragments la Collection de Pesaro, t. 4, p. 314 et suiv.; Maittaire, la Collect. de Rob. Etienne, etc.

[10] Plin., *Nat.*, L. 34, ch. 5.

[11] L. 3, ch. 7, n° 11.

Digitized by Google

tre une double incertitude : s'il est question de notre Attius, Valère-Maxime ne peut avoir voulu désigner Jules César, qui n'avait que douze ans; on ne sait donc s'il a eu l'intention de parler de Sextus Julius César, consul en 597, ou de Lucius Julius César qui le fut en 664, ou de son frère Caïus, surnommé Strabon; s'il est réellement question du dictateur, il faut qu'il y ait eu deux Attius, et c'est en effet l'opinion qu'ont émise plusieurs écrivains [1]. Nous ajouterons qu'il fit une réponse non moins sensée à ceux qui lui demandaient pourquoi il ne plaidait pas, lui qui réussissait si bien sur le théâtre : Dans mes tragédies, je dis tout ce qu'il me plaît; mais au barreau, il me faudrait entendre ce que je ne voudrais pas [2].

Quoi qu'il en soit, Attius obtint une grande réputation, et malgré son style dur et sans élégance, on le préféra en général à Pacuvius. Horace lui accorde de l'élévation et de la vigueur [3]. Si Ovide lui donne l'épithète de *atrox*, c'est qu'il fait allusion aux sujets de ses tragédies, puisés dans les grandes catastrophes des temps héroïques de la Grèce [4]. Quintilien le nomme avec Pacuvius pour la profondeur des sentences, la force du style et la vérité des caractères [5]. Velleius Paterculus dit qu'Attius mérite d'être comparé aux poëtes grecs [6]. Cicéron le cite honorablement dans maint endroit de ses ouvrages et fait un cas particulier de sa tragédie de *Philoctète* [7].

Au surplus, Attius, de son temps même, était l'objet d'une si grande estime, qu'un comédien l'ayant interpellé nominativement sur la scène, fut condamné par le préteur P. Mucius [8].

[1] Voir la Dissertation de l'éditeur de la Collect. de Pesaro, pag. 41; et Bayle, au mot *Accius*.

[2] Quintil., *Inst. Orat.*, L. 5, ch. 13.

[3] Liv. 2, épit. 1re, v. 55.

[4] *Trist.*, L. 2, élég. 1, v. 359 : *Animosique Attius oris.* (Amor., L. 1, v. 19.)

[5] *De Instit. Orat.*, L. 10, ch. 1, n° 97.

[6] L. 2, ch. 9, § 3.

[7] Épit. fam. L. 7, lett. 33. Voir en outre *Brutus*, ch. 18 et 28; *Divinat.*, L. 1, ch. 22; *Tuscul.*, L. 1, ch. 44, L. 3, ch. 9 et 26; *Orat.*, ch. 46; *De Fin. bon et mal.*, L. 4, ch. 25; *de Nat. Deor.*, L. 3, ch. 16; *de Off.*, L. 3, ch. 21; *Orat.*, L. 3, ch. 7.

[8] *Ad Herenn.*, L. 1, ch. 14, et L. 2, ch. 13.

Digitized by Google

ATTILIUS.

Vers le même temps vécut Attilius qui traduisit en latin *l'Electre* de Sophocle, d'après le témoignage de Suétone [1]. Cicéron fait aussi mention de cette version latine d'Attilius : « Je suis si loin, » dit-il, de partager cet avis, qu'il me semble au contraire que, » bien que l'Electre de Sophocle soit parfaitement écrite, la version » médiocre d'Attilius mérite cependant d'être lue ; c'est ce poëte » que Licinius appelle un écrivain dur, mais qui vaut la peine » qu'on le lise [2]. »

Malgré cette traduction de l'Electre de Sophocle, Attilius peut être compté parmi les poëtes comiques, d'après ce que citent de lui Cicéron [3] et Varron [4], et surtout si l'on s'en rapporte au jugement de Volcatius Sedigitus cité par Aulu-Gelle [5], et qui lui accorde le cinquième rang parmi les auteurs comiques.

CAIUS TITIUS.

Nous pouvons placer cet auteur parmi les poëtes de ce temps; au moins est-il certain qu'il précéda Afranius ; le passage suivant de Cicéron prouve cette assertion et fait connaître en même temps le genre de mérite de Titius : « A ceux du même temps, ajou- » tons le chevalier romain C. Titius. Il me paraît s'être élevé » aussi haut que pouvait le faire un orateur latin, sans la connais- » sance des lettres grecques, et sans le secours d'un long exercice. » Ses discours, tout pleins des traits les plus piquants, des rap- » prochements les plus heureux, de l'urbanité la plus exquise, » semblent, je le dirai presque, couler d'une plume attique. Il » a porté jusque dans ses tragédies cet esprit fin et brillant, mais » peu tragique, dont ses discours étincellent. Il eut pour imita- » teur le poëte Afranius, écrivain spirituel, éloquent même, » comme vous le savez, au moins dans le genre dramatique [6]. »

[1] Vie de Jules César, ch. 84.
[2] *De Finib. bon. et mal.*, L. 1, ch. 2.
[3] ibid. ibid.
[4] *De Ling. lat.*, L. 6, ch. 5.
[5] *N. attiq.*, L. 15, ch. 24.
[6] *Brut.*, ch. 45.

Digitized by Google

Macrobe cite un fragment de discours de Titius [1], mais nulle part on ne trouve quelque reste de ses vers ; on sait seulement qu'il excella dans les comédies dites *Togatæ*, et dans celles qu'on désignait sou le nom d'*Atellanes*.

CAIUS LUCILIUS.

Caius Lucilius, chevalier romain, naquit l'an de Rome 605, avant J.-C. 149 ans, à Suessa, dans le Latium, au pays des Aurunces ; il était oncle de Lucilia, mère du grand Pompée. Il servit sous les ordres de Publius Scipion dans la guerre contre Numance, en 620 [2]. Il fut très-lié avec ce général et avec Lælius, au rapport d'Horace [3]. Le vieux commentateur renchérit encore sur le poëte et ajoute que Lælius et Scipion étaient tellement familiers avec Lucilius, que, dans une circonstance, Lælius courant autour des lits dans la salle à manger, Lucilius le poursuivait tenant sa serviette roulée, comme pour le frapper. Il fut également l'ami de Q. Atta, d'Albutius Lapathus, d'Albinus et de C. Persius, l'un des plus savants d'entre les Romains.

On croit communément que Lucilius mourut à Naples, l'an 651 de Rome, 103 ans avant J.-C., à l'âge de quarante six ans [4] ; mais il a dû vivre plus longtemps ; car d'après le témoignage d'Aulu-Gelle [5], il a fait mention de la loi somptuaire *Licinia*, portée par P. Licinius Crassus, contre la dépense des festins, l'an 657 ; il a donc vécu au moins six ou sept ans de plus ; comment d'ailleurs, s'il en était autrement, Horace lui aurait-il donné l'épithète de *vieux* [6] ? au surplus, ses funérailles furent faites aux frais du trésor public.

Lucilius passe, auprès de quelques auteurs, pour l'inventeur de la satire chez les Romains, quoique postérieur à Ennius et à Pacuvius qui s'exercèrent dans le même genre ; mais il donna à

[1] *Saturn.*, L. 2, ch. 12.

[2] Ce qui doit faire supposer que, contre l'opinion des biographes et des chronologistes, il est né avant 605.

[3] Sat. 1, Liv. 2, v. 72.

[4] Eusèbe, *Chron. ad Ann.* 2, *olymp.* 169.

[5] Liv. 2, ch. 24.

[6] Sat. 1, Liv. 2, v. 35.

Digitized by Google

cette composition une forme et une régularité nouvelle, adoptée par Horace, Perse, Juvénal, et par tous les poëtes qui ont, depuis lui, écrit des satires; il perfectionna la mesure des vers, et tenta probablement le premier de donner à l'hexamètre cette allure simple et sans gêne qui le rapproche de la prose; et ce sont sans doute là les raisons qui l'ont fait regarder comme l'inventeur du genre satirique [1].

Il composa, dit-on, trente livres de satires [2]. M. Weiss veut qu'il y ait exagération, et il prétend que le poëte de Suessa n'a écrit que trente satires; mais que signifierait alors l'hyperbole d'Horace, lorsqu'il dit que Lucilius dictait deux cents vers en se tenant sur un pied [3], surtout quand on sait qu'Horace lui-même a composé dix-huit satires?

Quoi qu'il en soit, Lucilius n'épargna aucun des vices de son siècle, il ne ménagea pas même les noms propres [4]; il n'eut point cependant à s'en repentir, mais peut-être dut-il son impunité à sa liaison intime avec Scipion, Lælius, Albinus et d'autres Romains illustres et influents; toutefois s'étant plaint lui-même d'avoir été interpellé par son nom sur la scène, il n'obtint point la même justice qui avait été accordée au poëte Attius [5].

Le mérite de Lucilius a été diversement apprécié. Il avait, suivant Horace, plus de finesse et plus d'urbanité qu'Ennius; et son vers était plus limé que celui des autres poëtes de son temps [6]: mais il lui reproche cependant l'incorrection, et le mélange de mots grecs aux mots latins; il le compare à un ruisseau troublé par le limon [7].

[1] Quant à la question de savoir si la satire est bien d'origine romaine, voir l'excellent Traité d'ISAAC CASAUBON, *de Satiric. Græc.*, *poesi et Rom. Satir. Libri* 2; DACIER, Discours sur la Satire (Mém. de l'Acad. des Inscrip. et B.-L., tom. 2); SCHOELL (Hist. de la Litt. rom., tom. 1, p. 143); JULES SCALIGER (*de Art. poet.*, L. 1, ch. 12); DANIEL HEINSIUS, (*de Sat. Horat.*); SPANHEIM (sur les Césars de Julien).

[2] FUNECIUS, TIRABOSCHI, SCHOELL, ainsi que les anciens grammairiens, et Varron lui-même, au rapport de CRINITUS.

[3] Sat. 3, Liv. 1, v. 7.

[4] HOR., sat. 1, L. 2, v. 62; JUVÉN., sat. 1, v. 165; PERSE, sat. 1, v. 115.

[5] Voir la note 8, page 106.

[6] Sat. 10, Liv. 1, v. 64.

[7] Ibid, v. 1 et 17; L. 1, sat. 4, v. 11.

Digitized by Google

Quintilien est d'une opinion contraire, et il blâme expressément le jugement d'Horace : « La satire nous appartient tout » entière, dit-il, Lucilius a l'honneur de s'y être fait le premier » un grand nom; et il a encore aujourd'hui des partisans si pas» sionnés [1] qu'ils ne font pas difficulté de le préférer, je ne dis » pas seulement à tous les auteurs du même genre, mais même » à tous les autres. Pour moi, je suis aussi éloigné de leur sen» timent que de celui d'Horace qui compare Lucilius à un ruis» seau bourbeux, avouant pourtant qu'il a quelque chose dont » on peut faire son profit : car je trouve en lui une érudition » surprenante et une liberté aimable, d'où naît une raillerie » maligne et pleine de sel [2]. »

Sous le rapport de l'amabilité et du savoir, Cicéron partage le sentiment de Quintilien[3], quoique dans un autre endroit il lui refuse cette dernière qualité[4]; mais il reconnaît qu'il manie adroitement la plaisanterie[5].

Quand on parcourt ce qui nous reste des poésies de Lucilius, on est étonné que des hommes de goût comme Cicéron et Quintilien ne se soient pas rangés à l'avis d'Horace; mais M. Schœll explique très-bien cette différence d'opinion. « On est tenté de supposer, dit-il, que la corruption du goût, qui avait déjà commencé à se faire sentir du temps de Quintilien, la prédilection qu'on affectait pour tout ce qui avait un air antique, peuvent

[1] On a dit, et M. Weiss a répété que ses partisans couraient les rues armés de fouets dont ils frappaient ceux qui ne partageaient pas leur enthousiasme; cela est venu d'une fausse interprétation de ces vers attribués mal à propos à Horace, et que l'on trouve dans certaines éditions en tête de la dixième satire du premier livre :

Lucili, quam sis mendosus, texte Catone,
Defensore tuo provincam, qui male factos
Emendare parat versus. Hoc lenius ille
Est quovis melior. Longe subtilior ille
Qui multum puer et loris et funibus udis
Exornatus ut esset opem qui ferre poetis
Antiquis posset contra fastidia nostra,
Grammaticorum equitum doctissimus....

[2] *Instit. Orat.*, L. 10, ch. 1.

[3] *De Orat.*, L. 1, ch. 16; L. 2, ch. 6.

[4] *De Finib. bon. et mal.*, L. 1, ch. 3.

[5] *De Orat.*, L. 2, ch. 62, épît. fam.; Liv. 9, lett. 15.

avoir eu quelqu'influence sur le jugement de Quintilien. L'opinion de Cicéron se conçoit parfaitement, lorsqu'on réfléchit à la révolution subite que la poésie romaine éprouva peu après la mort de l'orateur romain, et sous le règne d'Auguste; probablement son admiration pour Lucilius aurait de beaucoup diminué s'il avait connu Virgile et Horace [1].

Toutefois Cicéron et Quintilien ne sont pas les seuls écrivains qui aient fait cas de Lucilius. Pline en parle dans la préface de son Histoire naturelle; Aulu-Gelle le considère comme très-versé dans la langue latine [2]; Macrobe l'appelle mordant et impétueux [3]. Parmi les modernes, Jacques Tollius dit qu'il a le plus grand plaisir à relire quelquefois les fragments de Lucilius, et que cette lecture le rafraichit et le délasse [4]. Mais il faut ajouter que la plupart des critiques et des philologues modernes ont souscrit au jugement d'Horace, et nous croyons qu'ils ont eu raison.

Outre ses satires, on croit que Lucilius a composé des épodes, des hymnes et une Vie de Scipion. Il aimait à faire usage de la tmésis dans ses vers, c'est-à-dire, de couper les mots et d'en séparer les parties [5]. Il ne nous reste de tous les ouvrages de ce poëte qu'un nombre assez considérable de fragments qui ont été recueillis et publiés séparément par Douza [6].

Nous avons essayé de donner une idée de l'un de ces fragments, qui nous a été conservé par Lactance [7] :

Apprécier les gens avec qui nous vivons ;
Mettre le juste prix à ce que nous avons ;
Pouvoir connaître bien ce que vaut chaque chose ;
Ne jamais dépasser le but qu'on se propose ;
Savoir ce qui pour l'homme est juste, avantageux,
Honnête ou deshonnête, inutile ou honteux ;

[1] SCHOELL, Hist. de la Litt. rom., tom. 1, p. 151.

[2] L. 18, ch. 5.

[3] *Saturn.*, L. 2, ch. 12.

[4] *Fortuit.*, p. 64.

[5] Comme : cere *comminuit* brum, pour *cerebrum comminuit.* Voir AUSONE, épit. 5e, à Théon.

[6] Leyde, 1597, in-4o, et Amsterdam, 1661 ; voir en outre Maittaire, et la Collect. de Pesaro, tom. 4, pag. 332.

[7] L. 4, ch. 5.

Digitized by Google

A sa valeur réelle estimer la richesse ;
Accorder ce qu'on doit au rang, à la noblesse ;
Être ennemi du vice et des gens vicieux ;
Ami des bonnes mœurs et des gens vertueux ;
Leur montrer des égards et de la bienveillance,
Toujours vivre avec eux en bonne intelligence ;
Du pays avant tout priser les intérêts,
Puis ceux de nos parents, et les nôtres après ;
Voilà, cher Albinus, la vertu véritable [1].

Nous terminerons par le propos que Cicéron rapporte de Lucilius : Lucilius, dit-il, si connu par ses talents et par les grâces de son esprit, disait souvent qu'il désirait que ses ouvrages ne fussent lus ni par des hommes trop éclairés, ni par des ignorants, parce que ceux-ci n'y verraient rien, et que les autres y verraient peut-être plus que lui [2]. Bayle remarque dans le souhait de Lucilius quelque chose qui prouve beaucoup de bon sens.

SEXTUS TURPILIUS.

Selon Crinitus, Turpilius fut un poëte comique d'un génie facile et né heureusement pour le genre dramatique ; aussi il obtint une telle réputation sur la scène, que ses comédies furent toujours très-goûtées des Romains. Les anciens grammairiens nous apprennent qu'il était lié de la plus étroite amitié avec Térence, et que les ouvrages des deux amis furent représentés simultanément dans les mêmes fêtes publiques. Nonius Marcellus, dans les quinze commentaires adressés à son fils, nomme les comédies composées par Turpilius, et trouve utile qu'on les lise et qu'on les étudie avec soin. Cependant peu d'auteurs

[1] *Virtus, Albine, est pretium persolvere verum*
Queis inversamur, queis vivimus rebu' potesse :
Virtus est homini scire id, quod quæque habeat res :
Virtus, scire homini, rectum, utile, quid sit honestum,
Quæ bona, quæ mala item, quid inutile, turpe, inhonestum.
Virtus, quærendæ finem rei scire modumque ;
Virtus, divitiis pretium persolvere posse.
Virtus, id dare quod reipsa debetur honori ;
Hostem esse atque inimicum hominum morumque malorum ;
Contra defensorem hominum morumque bonorum ;
Magnificare hos, his bene velle, his vivere amicum :
Commoda præterea patriæ sibi prima putare,
Deinde parentum, tertia jam postremaque nostra.

[2] *Orat.*, L. 2, ch. 6.

Digitized by Google

anciens parlent de Turpilius, et à l'exception des grammairiens Nonius et Priscien, Vulcatius Sedigitus est le seul qui en fasse mention; il le préfère à Luscius [1], à Ennius et à Trabéas. On a les titres de seize de ses pièces. Celle intitulée *Lyndia* paraît avoir été surtout prisée par les anciens grammairiens. Il ne reste de toutes les compositions de ce poëte que des fragments presqu'insignifiants : le plus considérable n'est que de cinq vers [2].

L'époque précise de la naissance de Turpilius est ignorée. On sait seulement qu'il florissait vers l'année 621 de Rome, 133 ans avant J.-C., et qu'il mourut dans un âge très-avancé, à Sinuesse, en 649, avant notre ère 105 ans, au temps à peu près où naquit Furius Bibaculus, autre poëte de la même période.

LUCIUS AFRANIUS.

On ne connaît pas d'une manière précise l'époque de la naissance de ce poëte; on croit qu'il florissait environ cent ans avant J.-C., lorsque Térence et Sextus Cæcilius avançaient déjà en âge. Il composa des comédies de l'espèce de celles appelées *Togatæ,* et il s'attacha surtout à peindre les coutumes de son temps et de son pays. Cependant s'il n'imita pas servilement les Grecs, comme ses devanciers, il leur fit néanmoins beaucoup d'emprunts, principalement à Ménandre, selon le témoignage Cicéron [3]. Afranius en convient lui-même dans le prologue de l'une de ses pièces [4]. Cet auteur a joui d'une certaine réputation, et des auteurs anciens en ont parlé avec éloge. Cicéron le reconnaît pour un écrivain spirituel et éloquent, au moins dans le genre comique [5], et il le cite avec honneur en plusieurs endroits [6]. Horace lui accorde quelque rapport avec Ménandre [7]. Aulu-Gelle fait grand

[1] Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ce poëte, ni aucune trace de ses ouvrages.

[2] Collect. de Pesaro, tom. 4, p. 358 et suiv.

[3] *De Fin. bon. et mal.*, L. 1, ch. 3.

[4] *Fateor, sumpsi non a Menandro modo,*
Sed ut quisque habuit, quod conveniret mihi :
Quod me non posse melius facere credidi.
(In Compital.)

[5] *Brutus*, ch. 25.

[6] *Tuscul.*, L. 4, ch. 20 et 45.

[7] Liv. 2, épît. 1, v. 57.

Digitized by Google

cas de l'opinion de notre poëte, relativement à la sagesse, et loue particulièrement sa comédie intitulée *Sella* [1]; Macrobe le regarde comme une autorité grammaticale [2]. Velleius Paterculus rend justice aux agréments de son esprit [3] et au mérite qu'il montra dans la composition de ses comédies [4]. Quintilien convient qu'Afranius a excellé dans ces pièces qui sont purement latines, et où l'on n'emprunte rien des Grecs; il voudrait seulement qu'il ne les eût pas souillées par d'infâmes amours, qui ne font que trop connaître ses mœurs [5]. C'est probablement à ces peintures impudiques que Cicéron fait allusion dans son discours pour Cœlius [6]. Ausone lui fait le même reproche que Quintilien [7].

Suétone rapporte que, lors de la représentation d'une comédie d'Afranius, ayant pour titre *l'Incendie*, Néron voulant sans doute que le tableau fût plus frappant de vérité, ordonna qu'une maison fût incendiée, et il permit aux acteurs de piller et d'emporter tout ce qui s'y trouvait [8].

On remarque avec surprise que Volcatius Sedigitus, dans le petit poëme rapporté par Aulu-Gelle, ne compte pas Afranius parmi les auteurs comiques, quand il donne la cinquième place à Attilius.

On a les titres de quarante cinq pièces de ce poëte, dont il ne reste que des fragments nombreux, il est vrai, mais de trop peu d'étendue, pour qu'ils puissent suffire à établir une opinion sur le mérite de l'auteur [9].

On ignore absolument et l'époque et les circonstances de la mort d'Afranius.

[1] *N. att.*, L. 13, ch. 8.

[2] *Saturn.*, L. 2, ch. 16; L. 6, ch. 4 et 5.

[3] L. 1, ch. 17, § 1.

[4] L. 2, ch. 9, § 3.

[5] *Inst. Orat.*, L. 10, ch. 1.

[6] Ch. 30.

[7] Épigr. 70.

[8] Vie de Néron, ch. 11.

[9] Voir le *Corpus poetarum* de Maittaire, et la Collection de Pesaro, tom. 4, p. 364 et suiv.

Digitized by Google

QUINTUS TRABEA.

Ce poëte comique vivait à la même époque que les précédents. Ses ouvrages furent longtemps très-répandus. Volcatius lui donne le huitième rang parmi les auteurs de comédies, et le place après Térence et Turpilius. Il est cité par les anciens grammairiens, et Varron lui reconnaît le talent d'émouvoir [1]. Selon Sextus, il excella dans la comédie romaine, dite *Togata*. Les sept vers de Trabea, qui seuls ont survécu, nous ont été conservés par l'orateur romain qui les cite avec une sorte de complaisance [2], surtout ceux que nous avons tâché d'imiter; c'est un amant un peu avantageux qui parle :

La vieille désormais, par l'or apprivoisée,
Attentive à mon geste y lira ma pensée ;
Je pousserai du doigt la porte, en arrivant,
La porte s'ouvrira ; Chrysis, m'apercevant,
S'élancera vers moi ravie et transportée ;
Et brûlante d'amour, de désirs tourmentée,
Voudra de son vainqueur subir la douce loi...
Oui, le bonheur lui-même, est moins heureux que moi [3].

Au nom de Trabea se rattache une anecdote moderne assez piquante qui peut trouver ici sa place. Muret, comme il le dit lui-même dans une note du Recueil de ses poésies [4], ayant essayé d'imiter la manière et le rhythme des anciens poëtes latins, à propos d'un passage de l'auteur comique grec Philémon, rapporté par Plutarque et par Stobée, composa deux morceaux qui parurent répondre à son attente. Il les donna pour être l'un du poëte Attius, l'autre de Trabea; il n'y eut personne qui ne les regardât comme appartenant aux anciens. Il y eut même, ajoute-t-il, un personnage plein d'érudition et de goût qui les publia

[1] *Apud Charisium, lib. 2, extremo.*

[2] *De Finib.*, L. 2, ch. 4; Lett. fam., L. 9, lett. 21.

[3] *Lena delinita argento nutum observabit meum,*
Quid velim, quid studeam. Adveniens digito impellam januam :
Fores patebunt. De improviso Chrysis ubi me aspexerit
Alacris obviam mihi veniet, complexum exoptans meum,
Mihi se dedet.
Fortunam ipsam anteibo fortunis meis.
(Tuscul., L. 4, ch. 31.)

[4] Édition des Aldes, 1575.

comme tels [1]; et c'est pour qu'on n'y fût plus trompé, qu'il fit imprimer les vers en question avec la note qu'on vient de lire. Or, ce savant était Joseph Scaliger, qui, à ce qu'il paraît, ne pardonna pas à Muret de l'avoir ainsi fait tomber dans le piége; il s'en vengea par une épigramme [2], et cependant il ne s'était trompé qu'en ajoutant foi aux paroles de Muret. C'est donc à tort que M. Foisset aîné, dans son article biographique sur Muret, reproche à Joseph Scaliger d'avoir été assez dupe pour donner ces vers sous le nom des auteurs supposés [3].

P. LICINIUS TEGULA.

On n'a point de notions certaines sur la vie de ce poëte. Tout ce qu'on sait, suivant Crinitus, c'est qu'il est du nombre de ceux qui écrivirent des comédies; Volcatius, dans le jugement

[1] Dans une note qui se trouve page 212, 2e partie des œuvres de Varron, édit. de H. Estienne, 1573 (nous en avons un exemplaire entre les mains). La note fut supprimée dans les éditions subséquentes. Or, voici les vers de Muret:

AFFECTA TRABEÆ.

Here, si querelis, ejulatu, fletibus,
Medicina fieret miseriis Mortalium,
Auro parandæ lacrumæ contra forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent,
Quam nænia Præficæ ad excitandos mortuos.
Res turbidæ consilium, non fletum expetunt.

AFFECTA ATTIO.

Nam si lamentis allevaretur dolor,
Longoque fletu minueretur miseria;
Tum turpe lacrumis indulgere non foret,
Fractaque voce divûm obtestari fidem,
Tabifica donec pectore excesset lues.
Nunc hoc neque hilum de dolore detrahunt,
Potiusque cumulum miseriis adjiciunt mali,
Et indecoram mentis mollitiam arguunt.

On peut comprendre à la lecture de ces vers qu'il était facile de s'y tromper, surtout quand rien ne devait faire soupçonner la bonne foi de l'auteur, qui les donnait comme de Trabea et d'Attius.

[2] *Qui rigidæ flammas evaserat ante Tolosæ*
Muretus, fumos vendidit ille mihi.

Pour saisir ce que ce distique a de mordant, il faut savoir que Muret avait été accusé, devant le parlement de Toulouse, d'une aberration des sens qui alors était punie par le feu.

[3] Biogr. univer., tom. 30, p. 441.

Digitized by Google

qu'il porte des auteurs comiques de cette période, traite favorablement Licinius, lui accorde la quatrième place et le préfère ainsi non-seulement à Attilius et à Ennius, mais encore à Turpilius et à Térence. Les anciens grammairiens ont cité quelques comédies de ce poëte, entre autres celles ayant pour titre *Mœvia* et *Necera*, dont parle Aulu-Gelle [1]. Sextus regarde Licinius comme un poëte fort agréable et de très-bon ton [2]. Cette opinion de Volcatius et de Sextus nous fait dire avec le savant M. Weiss : Quels regrets ne doit pas exciter la perte des ouvrages de ce poëte ! et en effet il n'en reste que les deux vers cités par l'auteur des Nuits attiques.

Quelques auteurs ont pensé que Licinius Tegula est le même que Licinius Imbrex, et ce qui a semblé autoriser cette conjecture, c'est la ressemblance des surnoms. En effet *Tegula* et *Imbrex* sont deux mots synonimes qui signifient *tuile, couverture,* et qui désignent une espèce de cape ou de manteau contre la pluie ; mais Tite-Live donne à Licinius Tegula le surnom de Publius, et Faustus nomme Licinius Imbrex, Caïus; nous sommes donc porté à croire que ce sont deux personnages différents, et que C. Licinius Imbrex n'est pas le P. Licinius Tegula qui dans l'année 552, au rapport de Tite-Live, composa une hymne que chantèrent dans les rues de Rome, en l'honneur de Junon *Regina*, trois chœurs de jeunes filles, pour expier les prodiges funestes qui parurent dans ce temps-là [3] ; nous pensons que Licinius Imbrex est bien postérieur, et qu'il vécut dans les premières années du septième siècle de Rome.

L. POMPONIUS BONONIENSIS.

Lucius Pomponius composa des comédies atellanes. Il se fit remarquer à Rome, à peu près dans le même temps que Laberius, Publius et Julius Callidius, vers l'an 660 de la fondation, 92 ans avant notre ère, ainsi qu'on le voit dans les Annales latines. Eusèbe et d'autres le font naître à Bologne. Il avait, dit-on, un esprit subtile et enjoué, et plaisantait avec finesse sur les ridi-

[1] *N. att.*, Liv. 13, ch. 21.

[2] *Poetam maxime lepidum atque urbanum.*

[3] Tit.-Liv., L. 31, ch. 12.

Digitized by Google

cules des hommes, qu'il était très-habile à saisir. Le grammairien Nonius Marcellus a examiné avec soin les comédies de ce poëte, et il en nomme plus de trente. Priscien cite plus d'une fois Pomponius. Festus, Charisius, Macrobe [1], Aulu-Gelle [2], Varron [3] en font également mention. Il composa aussi des épigrammes. Il en reste une qui a été conservée par Priscien.

Crinitus regarde Pomponius comme un auteur plein d'agrément et de sel [4].

QUINTUS NOVIUS.

Ce poëte a écrit également des comédies atellanes qui lui valurent une grande réputation. Il florissait vers l'an 670 de Rome, non loin de l'époque où Sylla était dictateur. On l'a quelquefois confondu avec Nævius qui vécut environ cent cinquante ans avant lui. Macrobe le cite comme le poëte le plus remarquable parmi les auteurs qui se sont exercés dans le même genre de composition [5]. Après Novius, dit-il, Pomponius et Memmius sont encore des écrivains distingués; on sait les titres de huit de ses pièces dont Nonius Marcellus s'est beaucoup occupé dans ses Commentaires; Aulu-Gelle ne l'a pas non plus oublié [6].

QUINTUS LUTATIUS CATULUS.

Quintus Lutatius était de l'illustre famille des Catulus; il naquit vers l'an 652 de la fondation de Rome, 102 ans avant J.-C. Il fut tout à la fois orateur brillant, et poëte épigrammatique mordant et spirituel. Il fut aimé surtout de C. Cotta et de L. Crassus, à cause de l'agrément de son esprit et de la douceur de son caractère. Il mania si délicatement l'épigramme, disent les auteurs anciens [7], qu'on ne trouve rien chez les Grecs ni chez les Latins de plus élégant, de plus soigné, de plus gracieux. Il était d'une

[1] *Saturn.*, L. 1, ch. 4; L. 6, ch. 4 et 8.

[2] *N. att.*, L. 12, ch. 10; L. 16, ch. 6; L. 10, ch. 17 et 24; L. 18, ch. 6.

[3] Voir les *Conjectunea* de Jos. Scaliger sur cet auteur.

[4] Collect. Pisaur., t. 4, p. 374.

[5] *Saturn.*, L. 1, ch. 9.

[6] *N. att.*, L. 15, ch. 13; L. 17, ch. 2. Voir *Collect. Pisaur.*, tom. 4, p. 373.

[7] Aul. Gel., *N. attic.*, L. 19, ch. 9.

Digitized by Google

humeur facile, et enclin au plaisir; il aima le jeune Roscius Gallus, qui se faisait remarquer par sa beauté, quoiqu'il fût un peu louche, d'après le témoignage de Cicéron [1] et du grammairien Diomède. Il ne faut pas confondre le Catulus dont il est ici question, avec deux autres personnages du même nom ; l'un qui fut le collègue et la victime de Marius, et qui a écrit l'histoire de son consulat ou de l'année 652, d'un style que les anciens comparaient à celui de Xénophon [2]; l'autre, fils du précédent, consul en 676, et collègue d'Emilius Lepidus, fut le premier qui, après la découverte de la conjuration de Catilina, proclama Cicéron père de la patrie. Le Catulus dont nous parlons n'a rien de commun non plus avec Caïus Valerius Catulus, auteur *des Noces de Thétis et de Pélée*, il n'est connu que par deux épigrammes qui nous ont été conservées l'une par Cicéron [3], l'autre par Aulu-Gelle [4]. La première, adressée au jeune Roscius est littéralement traduite de Callimaque [5]; il n'y a que le nom de changé; la seconde a pour objet un autre jeune homme nommé Théotimus. Il est facile de remarquer, à la lecture de ces épigrammes, que chez les Romains, comme chez les Grecs, ce petit poëme n'était pas de la même nature et n'avait pas le même caractère que chez nous. Il n'était pas toujours armé de ce trait aigu, acéré, qui pique et quelquefois déchire; ce n'était, à proprement parler, qu'un petit cadre enjolivé pour faire ressortir une pensée souvent commune, et pour rendre plus saillante une idée ou singulière ou gracieuse.

Quintus Catulus a sans doute composé autre chose que des épigrammes, puisque Cicéron cite quelques vers d'une pièce intitulée Alcméon [6].

On ignore l'époque de la mort de ce poëte [7].

[1] *Nat. Deor.*, L. 1, ch. 28.

[2] Cic., *Brut.*, ch. 15.

[3] *Nat. Deor.*, L. 1, ch. 28.

[4] ibid. ibid.

[5] Burmann, *Anthol. lat.*, t. 1, p. 670, note.

[6] *Quest. acad.*, L. 2, ch. 17 et 28.

[7] *Collect. Pisaur.*, t. 4, p. 383.

Digitized by Google

PORCIUS LICINIUS.

Selon Crinitus, Porcius Licinius était issu de l'illustre famille *Licinia;* il se rendit célèbre par la facilité et l'élégance de son esprit, dont il donna des preuves dans ses épigrammes. Le rhéteur Julianus qui vécut sous le règne de l'empereur Adrien, le comble d'éloges et ne craint pas de le mettre au-dessus de tous les poëtes grecs, de ceux probablement qui se sont exercés dans le même genre de composition. Malheureusement il ne nous reste pas assez de vers de Licinius, pour décider jusqu'à quel point ce jugement est fondé. Nous n'avons de lui que deux épigrammes qu'on lit l'une dans Aulu-Gelle [1], l'autre dans la vie de Térence, attribuée à Suétone, et deux vers que l'auteur des Nuits attiques nous a conservés [2].

Des auteurs ont pensé que Licinius écrivit des Annales en vers de huit mesures; mais cela paraît fort douteux; ce qui est plus probable, c'est que l'auteur des Annales romaines dont on veut parler se nommait Marcus Licinius.

VALERIUS ÆDITUUS.

L'on n'a point de renseignements positifs sur la naissance, ni sur la mort de ce poëte, et les circonstances de sa vie sont ignorées. D'après Crinitus, il se fit une renommée brillante dans le genre épigrammatique, et il excellait surtout à exprimer les plaisirs et les amours. Aulu-Gelle lui donne les mêmes éloges qu'à Q. Catulus; beaucoup d'anciens grammairiens, et en particulier M. Terentius Varron, en parlent avec estime. Pour nous, si nous le jugeons sur les deux épigrammes qu'Aulu-Gelle nous a conservées [3], nous verrons en lui plus de recherche que d'esprit, plus d'affectation que de sentiment vrai.

L. QUINCTIUS ATTA.

Cet auteur passe pour avoir, l'un des premiers, composé des comédies dites *Togatæ*, et plusieurs critiques anciens y ont re-

[1] *N. attic.*, L. 19, ch. 9.

[2] ibid., L. 17, L. 21.

[3] *N. attic.*, L. 19, ch. 9.

Digitized by Google

connu beaucoup de talent, Horace[1] ne paraît pas être de cet avis, et il semble au contraire blâmer les Romains de ce qu'ils attachent tant de prix à de pareilles compositions. On croit que Quinctius vécut à Rome du temps que florissait sur la scène Pomponius de Bologne, et que Plotius Gallus se faisait applaudir dans la chaire des rhéteurs. Ses comédies étaient souvent citées par les anciens grammairiens, ce qui fait présumer qu'elles n'étaient pas tout à fait sans mérite. On croit que le surnom d'Atta lui fut donné d'un défaut de conformation des pieds, qui le rendait boiteux[2].

Les uns fixent sa mort à l'année 652, les autres vingt ans plus tard, douze ans à peu près avant la naissance de Virgile.

Il ne reste de ce poëte que deux vers, l'un conservé par Servius[3], l'autre par Isidorus[4].

VALERIUS CATON.

Suétone nous apprend[5] que Valerius Caton fut, selon quelques-uns, l'affranchi d'un certain Bursenus de la Gaule; mais que lui-même dans un ouvrage intitulé *l'Indignation* dit qu'il est né de condition libre, qu'il est resté orphelin, sous la seule protection d'un tuteur, et que c'est pour cette raison que, du temps de Sylla, il fut plus facilement dépouillé de son patrimoine. C'est à cette occasion qu'il composa le poëme satirique qui nous reste, et qui a pour titre *Imprécations contre Battarus,* celui probablement que sa ruine avait enrichi. Ce poëme se compose de 183 vers hexamètres ; c'est une suite de vœux que forme l'auteur, pour attirer sur les propriétés qui lui ont été ravies, toutes les malédictions qui peuvent les rendre inutiles et même funestes à leur nouveau possesseur. Cette composition n'a ni le mouve-

[1] Épit. 1, L. 2, v. 79 et suiv.

[2] *Attæ appellantur qui propter vitium crurum aut pedum, plantis insistunt et attingunt magis terram quam ambulant. Quod cognomen Quinctio poetæ adhæsit.*

[3] *Ad* Virgil., *eclog.* 7e, v. 33.

[4] *Orig.*, *Lib.* 11, ch. 9.

[5] *De illust. Grammat.*, ch. 11. Catulle fait aussi mention de Valerius Caton.

Digitized by Google

ment ni l'énergie que comportait le sujet, et la poésie n'offre rien de bien remarquable. Il paraît que ce même Valerius Caton fut un grammairien très-instruit, qu'il forma un grand nombre d'élèves qui se distinguèrent; qu'il était surtout propre à l'enseignement de la poésie, comme on le voit dans deux vers rapportés par Suétone, et dont le sens est que le grammairien Caton, la Sirène latine, seul sait lire la poésie et former les poëtes. Outre les traités qu'il écrivit sur la grammaire, il composa encore des poëmes parmi lesquels on cite *Lydia* et *Diana*.

Valerius Caton vécut jusqu'à un âge fort avancé, mais dans un état voisin de l'indigence, n'ayant pour asile que le plus triste réduit, après avoir été obligé d'abandonner à ses créanciers la maison de campagne qu'il avait à Tusculum, ainsi que le raconte son ami Bibaculus, cité par Suétone.

MARCUS FURIUS BIBACULUS.

Marcus Furius Bibaculus, surnommé *Alpinus*, naquit, selon quelques-uns, à Crémone, vers l'année 651, à peu près vers l'époque où moururent les poëtes Lucilius et Sextus Turpilius; il avait beaucoup d'esprit et d'enjouement; il mania avec un talent remarquable le vers ïambique; il composa des satires dont on vante la causticité, et l'on pense que Messala Corvinus redoutait son esprit satirique et sa verve mordante, lorsqu'il écrivait dans une épître qu'il n'y avait rien de commun entre le poëte Bibaculus et lui. On le croit auteur d'un poëme intitulé *Ethiopide*, et d'un autre sur les embouchures du Rhin. Les anciens lui reprochent un style ampoulé. Il eut pour ami le poëte Gallus et Valerius Caton dont nous venons de parler; il fait l'éloge de leur esprit et de leur savoir dans ses hendécasyllabes. Les anciens le plaçaient à côté d'Horace et de Valerius Catulus; mais malheureusement il ne nous reste de tous ses ouvrages que deux fragments, l'un de huit vers, l'autre de sept, et que nous a transmis Suétone à l'endroit déjà cité. C'est de Furius Bibaculus que parle Horace dans deux de ses satires.

AULUS FURIUS ANTIAS.

Furius d'Antium vivait dans le même temps que les précédents, puisqu'il fut l'ami de Q. Catulus, comme le prouvent ces

Digitized by Google

paroles de Cicéron : « On reconnait une diction pure dans les » discours de Q. Catulus et surtout dans l'Histoire de son con- » sulat et de ses actions, écrite avec une grâce digne de Xéno- » phon et dédiée *au poëte Furius son ami*[1]. » Aulu-Gelle le qualifie d'ancien poëte[2], et Macrobe dit que Virgile lui fit quelques emprunts[3]. Il parait qu'il composa entre autres des Annales en vers hexamètres. Le grammairien Cesellius Vindex lui reprochait d'avoir déshonoré la langue latine par des néologismes, opinion que ne partage pas Aulu-Gelle, et il cite à ce propos six vers de l'auteur, les seuls qui soient parvenus jusqu'à nous[4], avec ceux cités par Macrobe. Nonius Marcellus et d'autres grammairiens font mention de Furius Antias et l'on peut inférer de là qu'il n'était pas sans mérite : c'est du moins ce que dit expressément Crinitus.

FABIUS DOSSENUS MUNDUS.

Cet auteur composa des comédies atellanes; une entre autres ayant pour titre *Acharistior*, que Nonius attribue faussement à Plaute, et une autre pièce intitulée *Sophia*. On ne sait pas précisément à quelle époque il vivait; Horace[5], Pline[6] et Sénèque[7] en font mention. Il ne nous reste de lui que deux vers cités par Pline, et son épitaphe rapportée par Sénèque[8].

[1] *Brut.*, ch. 35.
[2] *N. attic.*, L. 18, ch. 11.
[3] *Saturn.*, L. 6, ch. 1.
[4] ibid. ibid.

Sanguine deluitur tellus. Cava terra lutescit.
Omnia notescunt tenebris caliginis atræ.
Increscunt animi. Virescunt vulnere vires.
Sicut fulica levis volitat super æquora classis ;
Spicitus Eurorum viridis cum purpurat undas ;
Quo magis in patriis possint opulescere campis.

[5] L. 2.
[6] *Hist. nat.*, L. 14, ch. 13.

Mittebam vinum pulchrum, murrhinam.
Panem et polentam, vinum, murrhinam.

[7] Épît. 89.
[8] *Hospes resiste et Sophiam Dossenni lege.*

JUVENTIUS.

Poëte comique dont Varron fait mention [1]. Vossius pense que le vers ou plutôt la partie de vers citée par Aulu-Gelle, comme étant de Térence, est du poëte dont il est ici question et qu'il faut lire Juventius au lieu de Terentius, et en effet la citation d'Aulu-Gelle ne se trouve pas dans les œuvres de l'auteur des Adelphes [2]. On ne sait rien de plus, sur le compte de Juventius, et deux ou trois mots, voilà tout ce qui reste de ce poëte. Peut-être était-ce le même Juventius que Cicéron nomme comme orateur dans le 48e chap. du Brutus.

MUMMIUS.

Cet écrivain parut après Novius, et releva le genre des comédies atellanes depuis longtemps abandonné. Macrobe cite quelque chose de Mummius [3] et c'est tout ce que le temps a épargné des vers de ce poëte.

C. JULIUS CESAR STRABON.

Il composa des tragédies qui donnaient une idée de son langage, et dont le caractère, suivant l'opinion de Cicéron, était la douceur sans la force [4]. Nous aurons occasion de parler encore de ce Romain quand nous nous occuperons des orateurs de la même époque.

L. CORNELIUS SYLLA.

Ce terrible dictateur cultiva aussi la poésie et composa des comédies satiriques, d'après le témoignage d'Athénée [5], et Plutarque, dans la Vie de cet homme célèbre, raconte qu'il fit des vers pendant le siége d'Athènes. Malheureusement nous ne pouvons apprécier le talent poétique de Sylla; le temps n'a rien épargné de ses œuvres.

[1] *De Ling. lat.*, L. 5 et 6.

[2] *N. attic.*, L. 18, ch. 12.

[3] *Saturn.*, L. 1, ch. 10.

[4] *Brut.*, ch. 48.

[5] Σατυρικὰς κωμῳδίας τῇ πατρῴῳ φωνῇ (*Deipnos.*, L. 6.)

Digitized by Google

Cn. Aquilius, M. Acuticus et Plautius, tous trois poëtes comiques, furent les contemporains des auteurs dont nous avons fait mention précédemment. Il fallait que ces écrivains ne manquassent pas de talent, puisque leurs œuvres furent attribuées à Plaute lui-même [1]. Il ne nous reste rien des compositions de ces trois poëtes que les titres de quelques comédies, conservés par Varron et Aulu-Gelle, aux endroits que nous venons de citer [2].

DEUXIÈME SECTION. — PROSE.

Parmi tous les écrivains en prose de la seconde période, on compte des historiens, des orateurs, des grammairiens. L'histoire fut nécessairement imparfaite ; elle dut se borner aux faits simplement racontés, avec les dates indiquées plus ou moins fidèlement. Il ne faudrait pas y chercher des vues philosophiques, des aperçus moraux, de ces réflexions, de ces rapprochements qui d'un évènement de quelqu'importance font sortir une leçon utile; l'histoire n'était guère que de simples annales, à l'imitation de celles tenues par les pontifes, mais peut-être un peu moins sèches, un peu plus ornées.

Pendant longtemps les Romains n'eurent point d'histoire, car on ne peut regarder comme telle les Annales en vers composées par Ennius et par quelques imitateurs.

Leur premier historien, qui encore écrivit en grec, fut Lucius Cincius Alimentus. Il naquit vers l'an 544 de Rome, 210 ans avant J.-C. Il fut préteur en Sicile l'an 592; ce fut probablement alors qu'il recueillit les matériaux nécessaires pour l'histoire de Gorgias de Léontium, qu'il écrivit dans la suite. Le consul Marcellus étant mort, Cincius fut envoyé vers Crispinus, collègue de ce général, pour lui annoncer cette malheureuse nouvelle; il fut fait prisonnier en route par les soldats d'Annibal. Il faut qu'il ait eu à se louer des procédés du général carthaginois à son égard, puisqu'il ne dédaigna pas, quoique Romain, d'écrire l'histoire du plus grand ennemi de Rome. Il composa, comme nous

[1] Varron, *de Ling. lat.*, L. 5 ; Aul. Gelle, L. 3, ch. 3.

[2] Voir Vossius, *de Poet. lat.*, p. 8 et 9.

Digitized by Google

l'avons dit, des Annales romaines en grec. Tite-Live paraît faire grand cas de son exactitude [1]. Outre les ouvrages de Cincius que nous avons déjà indiqués, il fit quelques Traités particuliers d'antiquités romaines dont quelques grammairiens nous ont conservé les titres [2]. Il existait aussi de lui un ouvrage sur l'art militaire. Aulu-Gelle [3] en a conservé un fragment qui mérite d'être connu pour la singularité du fait qu'il mentionne. Il rapporte que, sous le consulat de Lælius et de Scipion, les tribuns militaires firent jurer aux soldats que ni dans le camp, ni dans l'espace de dix mille pas à la ronde, ils ne voleraient rien au delà de la valeur d'une pièce d'argent par jour, et que, s'ils trouvaient quelques effets d'un plus grand prix, ils les rapporteraient à Lælius ou à Scipion, ou bien à leur représentant. Sont exceptés de la restitution les objets suivants : une pique, la hampe d'une lance, du bois, des navets, des fourrages, et en outre un sac, un flambeau.

Toutefois nous ne pensons pas qu'un pareil serment ait été généralement exigé chez les Romains, lors qu'anciennement on levait des troupes; et nous croyons, malgré l'assertion d'Aulu-Gelle, d'après Cincius, que la formule de serment qu'il rapporte n'a été employée que dans une circonstance particulière, puisque deux fois les noms des consuls s'y trouvent rappelés. Aucun autre écrivain ne parle d'ailleurs d'une chose assez étrange pour avoir dû être remarquée par plus d'un antiquaire.

Macrobe fait aussi mention de Cincius et le cite à l'appui de quelques points d'antiquité; Denys d'Halycarnasse en parle également [4].

Caius Acilius se fit connaître comme historien, après Cincius, et, ainsi que lui, il écrivit ses Annales en grec. Elles furent

[1] L. 7, ch. 3.

[2] *De Comitiis, de consulum Potestate, de Officio jurisconsulti, de Festis, Mystagogicon, de Verbis priscis.* Ces différents ouvrages, ainsi que celui *de Re militari*, l'histoire de Gorgias, et celle d'Annibal, étaient écrites en latin.

[3] *N. attic.*, L. 16, ch. 4.

[4] *Saturn.*, L. 1, ch. 12; L. 2, ch. 9. *Antiq. rom.*, L. 1, ch. 6 et 79; L. 2, ch. 38 et 39.

Digitized by Google

traduites en latin par un certain Claudius, et c'est Tite-Live qui nous l'apprend [1]. Il fait encore mention de ce même auteur dans un autre endroit [2], et Cicéron en parle aussi sans s'expliquer cependant sur son mérite [3]. C'est là tout ce qu'on sait de cet historien dont les ouvrages sont entièrement perdus. On croit qu'il se fit connaître vers l'an 552 de Rome, 202 ans avant J.-C.

Quintus Fabius Pictor. Voilà celui que l'on peut appeler le père de l'histoire chez les Romains. Il vivait du temps de la seconde guerre punique, vers l'an 531 de Rome, 223 ans avant J.-C. Il fut le contemporain d'Acilius et de Cincius. Il fut envoyé à Delphes, après la bataille de Cannes, pour consulter l'oracle sur les moyens d'apaiser la colère des Dieux, et il rapporta la réponse de la Pythie [4]. Quant à ses compositions historiques, ce ne fut encore que des ébauches imparfaites. Les seules sources de l'histoire qui existassent alors, étaient la collection des Mémoires des Pontifes, appelés *Grandes Annales;* ces Annales qui commencèrent avec Rome ne cessèrent que sous le pontificat de P. Mucius, cent ans après Fabius Pictor. Ce fut à ces sources que puisa notre historien; il fondit les Mémoires des Pontifes dans son ouvrage, et lui donna le titre d'Annales [5]. Tite-Live avoue qu'il a fait usage, pour son Histoire, des écrits de Fabius qu'il regarde comme le plus ancien des historiens de Rome [6]. Une question qu'il est difficile de résoudre est celle de savoir si Fabius Pictor composa ses Annales en grec ou en latin; mais comme il est certain qu'il écrivait dans les deux langues, et que Tite-Live qui le cite ne fait pas mention qu'il écrivît en grec, tandis qu'il le remarque en parlant d'Acilius, on peut supposer qu'il fit usage de la langue latine. Cicéron qui le nomme entre

[1] *Auctor est Claudius, qui annales Acilianos ex græco in latinum sermonem vertit.* (Liv. 25, ch. 39.)

[2] L. 35, ch. 14.

[3] *Acilius autem qui Græce scripsit historiam.* (*De Offic.*, L. 3, ch. 32.)

[4] Tit. Liv., L. 22, ch. 57; L. 23, ch. 11.

[5] *Atqui ne nostros contemnas, Græci quoque sic initio scripserunt ut noster Cato, ut Pictor, ut Piso; erat enim historia nihil aliud, nisi Annalium confectio, et seqq.* (Cic., *de Orat.*, L. 2, ch. 12.)

[6] L. 22, ch. 7.

Digitized by Google

Caton et Pison qui ont écrit en latin, semble confirmer cette opinion [1]. On reproche au style de Fabius Pictor une trop grande maigreur et quelqu'empreinte de l'âpreté, de la grossièreté des premiers âges. Cependant Aulu-Gelle [2] fait cas de cet auteur qu'il ne faut pas confondre avec Ser. Fabius Pictor cité plusieurs fois par Cicéron, et dont parle Macrobe. Mais Tite-Live et Aulu-Gelle ne sont pas les seuls auteurs qui s'appuyent de l'autorité de Fabius; Denys d'Halicarnasse le cite en maint endroit de son ouvrage [3], et il parait que les Annales de l'historien latin existaient encore du temps de Pline le naturaliste [4]. Mais les fragments que les citations de ces auteurs nous ont conservés sont peu considérables [5].

Quintus Fabius appartenait à la branche de l'illustre maison fabienne dont plusieurs membres s'étaient rendus célèbres dans la peinture [6]; de là le surnom de *Pictor*.

Marcus Porcius Caton, d'abord surnommé *Priscus*, et ensuite *Cato*, du mot sabin *catus* qui signifiait la sagacité d'esprit et une prudence naturelle, naquit à Tusculum, aujourd'hui Frascati, l'an 520 de Rome, 234 ans avant J.-C. Nous ne donnerons point la biographie d'un homme si connu [7]; nous dirons seulement qu'il mourut l'an 605 de Rome, 149 ans avant notre ère, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, cinq années avant la destruction de Carthage, qu'il avait appelée de tous ses vœux.

L'ouvrage qui le place au nombre des historiens est celui qu'il termina peu de mois avant sa mort, et auquel il avait donné pour titre *les Origines*. Il était divisé en sept livres : le premier renfermait l'histoire de Rome sous les rois; le second et le troisième exposaient l'*origine*, le commencement de chaque ville d'Italie;

[1] Voy. la note 5, page 127.

[2] *Fabii Annales, bonæ atque sinceræ vetustatis libri....* (*N. attic.*, L. 2, ch. 4; voir en outre, L. 1, ch. 12; L. 10, ch. 15.)

[3] L. 1, ch. 6 et 9; L. 2, ch. 38 et 39; L. 4, ch. 6, 15, 30 et 64; L. 7, ch. 71.

[4] Hist. nat., L. 10, ch. 24; L. 14, ch. 13.

[5] Voir la Bibliothèq. latine de Fabricius, et surtout Vossius, *de Hist. lat.*

[6] Pline, *Hist. nat.*, L. 35, ch. 4.

[7] Voir Plutarque, Vie de Caton; Cornelius Nepos, ou plutôt les Extraits qu'Emilius Probus a donnés sous ce nom; enfin l'art. biographique du savant Walkenaer. (Biogr. univ., tom. 7, pag. 399.)

Digitized by Google

le quatrième et le cinquième étaient remplis par l'Histoire de la première et de la seconde guerre punique. Les deux derniers comprenaient le récit des autres guerres des Romains, et surtout celles d'Espagne [1].

Caton écrivit beaucoup d'autres ouvrages, presque tous dans sa vieillesse, et il n'y eut rien d'utile au peuple romain, qu'il n'ait su et qu'il n'ait enseigné [2]. Il prononça un grand nombre de discours et de plaidoyers; il en existait encore plus de cent cinquante du temps de Cicéron, et voici ce qu'en pense cet illustre orateur : « Je ne considère Caton ni comme citoyen, ni comme » sénateur, ni comme général d'armée; il s'agit de l'orateur. Que » de dignité quand il loue, que d'austérité quand il blâme! que » de finesse dans ses pensées, que de délicatesse dans ses paroles » et dans ses instructions! Plus de cent cinquante discours qui » nous restent de lui (c'est tout ce que j'en ai pu découvrir jus- » qu'à présent), sont remarquables par l'intérêt du sujet et la » manière dont ils sont traités. Qu'on choisisse encore parmi ces » discours ce qu'il y a de plus digne d'estime, et l'on y trouvera » toutes les beautés de l'éloquence. Son style est trop vieux, et » ses termes quelquefois barbares; mais arrangez les mots, » rendez-les nombreux, ce que les premiers Grecs n'ont pas » toujours fait, et vous ne trouverez personne au-dessus de Ca- » ton [3]. »

Il donna aussi un Traité sur *l'Art militaire :* Ausone de Popma en a commenté les fragments qui ont survécu [4]; un livre sur *l'Éducation des enfants* est aussi sorti de ses mains [5] ainsi que *des Préceptes sur les mœurs,* en prose et non vers; *des Apophthegmes* [6], *un*

[1] Les fragments de cet ouvrage, épars dans les auteurs anciens, se trouvent réunis à la fin de quelques éditions de *Salluste ;* on les a aussi imprimés séparément : Paris, 1588 ; in-8° ; Venise, 1568, in-8°, etc., etc.

Les fragments publiés par Annius de Viterbe, sont supposés, mais ceux recueillis par Riccoboni, à la fin de son Traité de l'histoire, sont légitimes et ont été augmentés par Ausone de Popma, qui y a joint des notes.

[2] Hist. nat., L. 14, ch. 4.

[3] *De illust. Orat.*, ch. 16.

[4] Franeckere, 1620, in-8°; V. Vegetius, L. 1, ch. 8.

[5] Macrobe, *Saturn.*, L. 3, ch. 6.

[6] Cicer., *de Off.*, L. 1, ch. 23.

Digitized by Google

Traité de Médecine renfermant le détail des traitements employés par Caton dans les maladies de son fils, de ses domestiques et de ses esclaves; des livres de *Questions épistolaires* [1], et *des Lettres* [2]. Le temps n'a presque rien respecté de tous ses ouvrages; le seul qui soit parvenu jusqu'à nous à peu près entier, car il présente des lacunes au commencement et à la fin, c'est le Traité que Caton écrivit sur *l'Agriculture*, et qu'il adressa à son fils. Quelques critiques doutent que l'ouvrage qui nous reste soit réellement celui qu'il a composé; mais il nous semble que M. Walkenaer a détruit cette incertitude par une réflexion fort sensée : « Le Traité, dit-il, a beaucoup souffert, il est vrai, des injures du » temps; le commencement et la fin manquent, l'ordre des matiè» res semble même avoir été interverti; mais l'antiquité du style » et les préceptes de cette sévère économie, si bien d'accord avec » le caractère connu de Caton, portent à croire qu'il est vérita» blement de lui. »

Ce Traité *de Re rustica* est partagé en cent soixante-deux chapitres précédés d'un reste d'avant-propos, ou d'introduction, où l'auteur met l'agriculture au-dessus des autres moyens de richesses, tels que le commerce, et le prêt à intérêt; il y dit aussi que c'est en s'exerçant aux travaux de la campagne qu'on se rend plus propre aux fatigues de la guerre, et que les meilleurs soldats viennent des champs.

Quant au plan de l'ouvrage, il laisse, comme nous l'avons dit, quelque chose à désirer sous le rapport de l'ordre; toutefois nous en donnerons une courte analyse.

Après avoir donné des conseils au père de famille qui achète une ferme et qui se livre à l'agriculture, après lui avoir indiqué en détail quelle conduite il doit tenir, il fait la description des instruments aratoires, et traite ensuite de la culture des champs, de celle de la vigne, de l'olivier, des arbres fruitiers, de la manière de les greffer, de les enter; il ne néglige pas de parler des prairies artificielles, ni des objets de pur agrément, tels que les fleurs qui doivent orner un parterre. Cependant on est étonné de trouver dans l'ouvrage d'un homme aussi grave, aussi instruit, aussi sensé, l'indication de pratiques tout à fait supersti-

[1] Aul. Gel., *N. attic.*, L. 7, ch. 20.

[2] Festus, Priscianus, Pline.

tieuses[1]. Les cent soixante-deux chapitres dont ce Traité est composé sont, comme le fait observer M. Schœll, presqu'autant de recettes, de remarques ou de préceptes, qui ont été mis par écrit à mesure que les travaux des champs en fournissaient l'occasion. Ce sont le plus souvent de courtes phrases impératives, jetées sur le papier sans que l'auteur se soit donné la peine de les orner par des transitions, ou de donner quelque variété à son style qui n'est ni pur, ni élégant, et qui de plus est rempli d'archaïsmes que justifie toutefois l'époque à laquelle l'ouvrage a été composé. Au reste, Caton paraît avoir été le premier Romain qui ait écrit sur l'agriculture[2]. Quel que soit pour nous le mérite du Traité dont nous parlons, les anciens en faisaient un très-grand cas. Pline le naturaliste en parle en ces termes : « L'ancien Caton, célèbre par son triomphe et sa cen- » sure, et plus encore par son habileté dans les lettres, et par les » sages préceptes qu'il a donnés au peuple romain sur toutes sor- » tes de notions utiles, et *principalement sur l'agriculture à laquelle,* » *de l'aveu de ses contemporains, il s'entendait mieux qu'homme* » *qui fût au monde; Caton,* etc. » Cicéron, Cornelius Nepos, Quintilien et Plutarque en portent le même jugement. Il a été traduit en français par Saboureux de La Bonneterie dans le premier volume de son *Économie rurale*[3].

Tous les auteurs de l'antiquité qui parlent de Caton s'accordent à louer son immense savoir et son habileté en plusieurs matières. « Mais Caton, dit Cicéron[4], est-il aujourd'hui un seul » de nos orateurs qui le lise? En est-il même un qui le connaisse? et » cependant quel homme, grands dieux! Ne voyons point en lui » le citoyen, le sénateur, le général; il ne s'agit ici que de l'ora- » teur. Qui jamais sut louer avec plus de noblesse? blâmer avec » une plus mordante énergie? Quelle finesse dans les pensées, quelle » ingénieuse simplicité dans l'exposition des faits et des argu-

[1] Voir entre autres les ch. 43 et 162.

[2] *Jam nunc M. Catonem, censorium, illum memoremus, qui eam (agricolationem) latine loqui primus instituit.* (Columelle, *de Re rust.*, L. 1, ch. 1er, no 12.)

[3] Paris, 1771, 6 vol. in-8o.

[4] *Brutus*, ch. 16.

Digitized by Google

» ments! » Cicéron vante en outre ses bons mots et la finesse de ses réparties[1]. Cornelius Nepos[2] n'est pas moins prodigue d'éloges envers cet homme extraordinaire. « En toutes choses, dit-il, il » montra une prudence singulière et une habileté peu commune. » Car il fut tout à la fois à un très-haut degré, agriculteur, ad- » ministrateur, jurisconsulte, général, orateur, et ami des » lettres. » Pline[3] lui rend aussi une éclatante justice : « Caton » a eu la réputation d'avoir réuni trois grandes qualités, les » plus propres à rendre un homme accompli, celle de par- » fait orateur, celle de parfait général, et celle de parfait » sénateur. » Valère-Maxime[4] lui en attribue une quatrième, celle d'avoir été un très-célèbre jurisconsulte. Quintilien[5], le loue à la fois sous quatre rapports différents : « Quel homme plus » universel que Caton le censeur? orateur, historien, juriscon- » sulte, profond dans l'agriculture, malgré la grossièreté de son » siècle, malgré tant d'exploits militaires qui l'occupaient en » temps de guerre, tant de dissentions et de cabales qui lui sus- » citaient mille affaires en temps de paix! Devenu vieux, il » apprit la langue grecque[6] pour servir de preuve et d'exemple » aux hommes que, même dans leur vieillesse, ils sont encore » capables d'apprendre quand ils le veulent. »

Velleius Paterculus le nomme honorablement parmi les historiens et les orateurs[7].

Mais celui qui fait le plus pompeux éloge de Caton, et qui donne une idée plus complète de son caractère, c'est Tite-Live[8].

« Ce grand homme, dit-il, réunissait au plus haut degré la » force du génie et l'énergie du caractère, et, dans quelque con- » dition que le sort l'eût fait naître, il devait être lui-même

[1] *Orat.*, L. 2, ch. 69; *Flacc.*, ch. 29; *Planc.*, ch. 27; *Divin.*, L. 2, ch. 24; *de Off.*, L. 2, ch. 25; *de Amic.*, ch. 24.

[2] *Caton. Vita.*

[3] Hist. nat., L. 7, ch. 27.

[4] L. 8, ch. 7.

[5] *Inst. Orat.*, L. 12, ch. 11.

[6] Cicéron fait mention de la même particularité. (Quest. acad., L. 2, ch. 2; *de Senect.*, ch. 1 et 8.

[7] Hist. rom., L. 1, ch. 17, § 2.

[8] L. 39, ch. 40.

Digitized by Google

» l'artisan de sa fortune. Également profond dans les affaires » civiles et dans l'économie rurale, il ne lui manquait aucun des » talents qui honorent le particulier ou qui illustrent l'homme » public. Les uns ont dû leur élévation à la jurisprudence, les » autres au talent de la parole, d'autres à l'éclat de leur gloire » militaire. Génie souple et flexible, Caton excellait dans tous les » genres, et semblait exclusivement né pour celui dont il s'oc- » cupait. Au dehors, guerrier intrépide, il s'était signalé dans » les combats par plusieurs actions brillantes; parvenu aux pre- » miers honneurs de la guerre, il déploya tous les talents d'un » grand capitaine. A Rome, il fut la lumière et l'oracle du barreau, » soit comme jurisconsulte, soit comme orateur. Plusieurs ont » brillé par une éloquence dont ils n'ont laissé aucun monument » après leur mort; la sienne lui survécut et respire encore dans » les écrits de tous les genres. Il nous reste de lui un grand » nombre de plaidoyers, soit pour lui-même et ses clients, soit » contre ses rivaux. Également terrible dans l'attaque et dans la » défense, il savait parer les coups de ses adversaires, et leur » en porter de redoutables. Ses ennemis, et il s'en fit un grand » nombre, lui donnèrent autant d'exercice qu'il leur en donna » lui-même. Sa lutte éternelle contre la noblesse fut aussi péni- » ble, aussi fatigante pour elle que pour lui. Il faut convenir » qu'il poussa l'austérité jusqu'à la rudesse, la véhémence jus- » qu'à l'aigreur, et la liberté jusqu'à l'invective; mais invulnéra- » ble aux passions, d'une probité rigide, il méprisa la faveur et » les richesses. Simple dans sa manière de vivre [1], patient dans » les travaux, intrépide dans les périls, il semblait avoir reçu » de la nature une âme et un corps de fer: la vieillesse même, » qui relâche tous les ressorts, ne put altérer cette constitution » vigoureuse. A quatre-vingt-six ans, mis en cause, il se défendit » lui-même, et rédigea son plaidoyer que nous avons encore : à » quatre-vingt-dix [2], il intenta une action contre Servius Galba, » devant le peuple. A l'occasion de la censure, la noblesse qui

[1] Il paraît cependant que vers la fin de sa vie, il était enclin aux plaisirs de la table, et qu'il réchauffait souvent sa vertu dans le vin :

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus.

Hor., L. 3, od. 21, v. 11 et 12.

[2] Tite-Live doit avoir été dans l'erreur; Caton ne vécut que quatre-vingt-

Digitized by Google

» l'avait traversé toute sa vie, redoubla contre lui ses efforts; » tous les candidats, à l'exception de L. Flaccus, son collègue » dans le consulat, se réunirent pour l'écraser; et leurs motifs » n'étaient pas seulement le désir d'obtenir la censure pour eux- » mêmes, et l'indignation de voir un homme nouveau parvenir » à cette dignité : ils prévoyaient bien qu'un magistrat tant de » fois maltraité par eux, et d'un caractère haineux et vindicatif, » exercerait la censure avec une sévérité dangereuse pour la » réputation de la plupart de ses antagonistes. Caton, en deman- » dant des voix, n'en avait pas moins la menace à la bouche, et » reprochait à ses ennemis une opposition qui ne venait, disait- » il, que de la crainte que leur inspirait un magistrat intègre » et courageux. En même temps il appuyait L. Valerius de tout » son crédit. C'était le seul collègue avec lequel il lui fut possi- » ble de réprimer les excès d'un luxe corrupteur, et de faire » revivre l'austérité des mœurs antiques. Animé par ses sorties » véhémentes, le peuple, malgré l'opposition de la noblesse, » non-seulement éleva L. Porcius à la censure, mais encore lui » donna pour collègue L. Valerius Flaccus [1]. »

Plusieurs auteurs anciens ont cité Caton comme autorité, et ont pris leurs citations dans ses *Origines* [2], dans son Traité de *l'Agriculture* [3], dans ses *Questions épistolaires* [4], dans son ouvrage sur *l'Art militaire* [5], dans ses *Discours* [6] : tant inspirait de confiance la vaste et profonde érudition de cet homme universel.

cinq ans, suivant le témoignage de CICÉRON qui devait être mieux instruit à cet égard (*Brutus*, ch. 20), et d'après PLINE, L. 29, ch. 1.

[1] Traduction de Dureau-Delamalle.

[2] PLINE, Hist. nat., L. 3, ch. 5, 11, 14, 15, 17, 19, 20; L. 8, ch. 5; L 14, ch. 4; AUL. GEL., *N. attic.*, L. 1, ch. 16; L. 2, ch. 19, 22, 28; L. 3, ch. 7; L. 5, ch. 21; L. 7, ch. 3; L. 10, ch. 1, 24; L. 11, ch. 1, 3, 9, 15; L. 13, ch. 23; L. 15, ch. 13; L. 17, ch. 13; L. 18, ch. 12; L. 20, ch. 5; MACROBE, *Saturn.*, L. 1, ch. 4, 14; L. 3, ch. 5; CICER., *Tuscul.* 4, ch. 2.

[3] CIC., *Cato Major*, ch. 15; PLINE, Hist. nat., L. 14, ch. 10, 13, 16, 20; L. 15, ch. 8, 13; L. 16, ch. 24, 33, 36, 37, 39, 43; L. 17, ch. 5, 9, 10, 11, 14, 15, 16, 18, 22, 23, 24, 28; L. 18, ch. 3, 4, 5, 6, 7, 16, 17, 19, 25, 26, 29, 34; L. 19, ch. 4, 5, 8, 9; L. 20, ch. 9; L. 23, ch. 3; L. 26, ch. 8; L. 28, ch. 2, 19; AUL. GEL., *N. attic.*, L. 3, ch. 14; L. 10, ch. 26.

[4] AUL. GEL., *N. attic.*, L. 7, ch. 10.

[5] ID., ibid., L. 7, ch. 4.

[6] ID., ibid., L. 1, ch. 12, 13, 15, 23; L. 2, ch. 6, 13, 14; L. 3, ch. 14;

Digitized by Google

L. Scribonius Libon. Cet historien n'est connu que par le peu de mots qu'en dit Cicéron dans deux lettres à Atticus [1]. Il paraît néanmoins faire quelque cas de ses Annales et y ajouter assez de confiance. Il est probable que ce Scribonius Libon est le même que celui dont parle l'ami d'Atticus, dans deux passages du livre de l'Orateur [2], et dans l'ouvrage intitulé *Brutus* [3]. D'après cela il aurait été tribun du peuple, du temps de Caton, et l'antagoniste, ainsi que Rutilius, de Servius Galba. C'est lui qui aurait adressé à ce dernier cette interpellation : *Quand sortiras-tu de ta salle à manger?* parce qu'il choisissait tous ses juges parmi ses amis et ses compagnons de table, et qui en aurait reçu cette vive répartie : *quand tu sortiras toi-même de la chambre à coucher d'autrui*. On ne sait rien de positif sur les circonstances de la vie de cet écrivain ; on pense seulement qu'il vécut vers l'an 604 de Rome, 150 ans avant J.-C., et que par conséquent il survécut à Caton l'ancien.

Aulus Posthumius Albinus fut consul dans l'année 603 de Rome, 151 ans avant notre ère, deux ans avant la 3e guerre punique, et eut pour collègue L. Licinius Lucullus. Ces deux magistrats ayant mis, au gré des tribuns du peuple, trop de sévérité dans la levée des troupes, furent jetés en prison. C'est à cette occasion que le jeune Scipion Émilien qui ne s'était pas encore distingué dans la guerre, prononça devant le sénat un discours remarquable par la sagesse et la fermeté. Aulus Posthumius composa des Annales en latin et une histoire en grec. A propos de ce dernier ouvrage, Aulu-Gelle [4] rapporte, d'après Cornelius Nepos, que Caton reprit avec beaucoup d'à-propos et de finesse Aulus Posthumius. Celui-ci disait au commencement de son histoire, qu'il était équitable de ne pas lui en vouloir si son

L. 4, ch. 17 ; L. 5, ch. 13 ; L. 6, ch. 2 ; L. 7, ch. 3, 13, 22 ; L. 9, ch. 12, 14 ; L. 10, ch. 13, 14, 23, 24, L. 11, ch. 18 ; L. 13, ch. 16 ; L. 14, ch. 2 ; L. 16, ch. 1 ; L. 17, ch. 2, 6, 21 ; L. 18, ch. 9 ; L. 19, ch. 9 ; L. 20, ch. 11. Macrobe, *Saturn.*, L. 6, ch. 7.

[1] L. 13, lett. 30 et 32.

[2] L. 1, ch. 53 ; L. 2, ch. 65.

[3] Ch. 23.

[4] *N. attic.*, L. 11, ch. 8.

Digitized by Google

livre n'était pas écrit avec assez de pureté et d'élégance. Je suis romain, ajoutait-il, et né dans le Latium ; la langue grecque m'est étrangère, je demande donc qu'on me juge avec indulgence et qu'on m'excuse si quelque faute m'est échappée. Ce qu'ayant lu Caton ; en vérité, dit-il, vous êtes par trop plaisant, Aulus, d'avoir mieux aimé demander pardon d'une faute, que de ne la pas commettre. Car nous n'avons coutume de solliciter l'indulgence que quand nous nous sommes trompés sans le vouloir, ou que nous avons failli en cédant à une impulsion étrangère ; mais vous, je vous le demande, qui vous a poussé à faire une chose telle que vous dussiez vous en excuser avant de la faire[1] ?

Lucius Calpurnius Pison fut surnommé *Frugi*, non à cause de sa frugalité, comme le dit un biographe, mais parce que ce mot désigne l'action de s'abstenir du mal, la volonté de ne pas nuire, qu'il renferme l'idée de toutes les vertus et qu'il répond à notre expression, *honnête homme*[2]. Il était de l'illustre famille des Pisons, qui a donné tant de grands hommes à la république romaine. Il fut tribun du peuple, l'an 605 de Rome, 149 ans avant J.-C., l'année même de la mort de Caton. Il parvint au consulat l'an 621, 133 ans avant l'ère vulgaire. Il eut pour collègue Publius Mucius Scævola. Pendant son tribunat, il publia une loi contre le crime de concussion[3]. Il finit heureusement la guerre de Sicile contre les esclaves révoltés. Pour reconnaître les services d'un de ses fils, qui s'était distingué dans cette expédition, il lui laissa par son testament une couronne d'or, du poids de vingt livres[4]; il fut aussi censeur en 634, 120 ans avant J.-C.[5]. Pison joignait aux qualités de bon citoyen, les talents de jurisconsulte, d'orateur et d'historien. Il avait composé *des Harangues*, qui ne se trouvaient plus du temps de Cicéron, et *des Annales* dont l'orateur romain n'approuve pas le style, et qu'il trouve *maigrement* écrites[6]. Aulu-Gelle est beau-

[1] Macrobe. *Saturn.*, L. 2, ch. 16, cite Aulus Posthumius Albinus, à propos de Brutus.

[2] Cicéron, *Tuscul.* 3, ch. 8.

[3] *Lex Calpurnia de pecuniis repetundis.*

[4] Val. Max., L. 4, ch. 3, § 10; Plin., L. 33, ch. 2.

[5] Id., L. 13, ch. 13.

[6] *L. Piso tribunus plebis legem primus de pecuniis repetundis,*

Digitized by Google

coup plus indulgent que Cicéron. « L. Pison Frugi, dit-il, s'est » exprimé avec une agréable simplicité et pour le fond et pour » la forme, lorsque, dans le premier livre de ses Annales, il a » écrit sur la manière de vivre du roi Romulus. Voici ses paro- » les : On raconte que Romulus ayant été invité à un repas, but » très-peu, parce quil avait une affaire à traiter le lendemain. » On lui dit : Romulus, si tous les hommes faisaient comme vous, » le vin serait à vil prix. Au contraire, répliqua-t-il, il serait » fort cher, si chacun en buvait autant qu'il veut, car moi, j'en » ai bu autant que j'ai voulu [1].

Aulu-Gelle cite encore le même historien en deux autres endroits [2]. Pline l'ancien le nomme *un auteur grave* [3], et en appelle souvent à son autorité [4]. Cicéron en fait plusieurs fois mention dans ses ouvrages [5]. Macrobe ne l'a pas non plus tout à fait négligé [6]; et Denys d'Halicarnasse en parle aussi [7]. On ignore l'époque de sa mort. Ses écrits, à l'exception de deux ou trois fragments de quelques lignes, sont entièrement perdus.

L. Cassius Hemina, dont la vie n'est pas connue, publia vers l'an 608 de Rome, 146 ans avant J.-C., selon Priscien, des Annales en quatre livres, dont le dernier avait pour titre, *seconde Guerre punique*. Cet auteur, dont les ouvrages ne sont pas par-

Censorino et Manilio Coss. tulit. Ipse Piso et causas egit, et multarum legum aut auctor, aut dissuasor fuit : Isque et orationes reliquit, quæ jam evanuerunt, et Annales sane exiliter scriptas. (Brut., ch. 27.)

[1] *Simplicissima suavitate et rei et orationis L. Piso Frugi usus est in primo annali, cum de Romuli regis vita atque victu scriberet. Ea verba quæ scripsit, hæc sunt : Eumdem Romulum dicunt ad cœnam vocatum ibi non multum bibisse, quia postridie negotium haberet. Ei dicunt : Romule, si istuc omnes homines faciant, vinum vilius sit. Is respondit : Imo vero carum, si quantum quisque volet, bibat ; nam ego bibi quantum volui.* (N. attiq., L. 11, ch. 14.)

[2] Ibid., L. 6, ch. 9, et L. 15, ch. 29.

[3] L. 2, ch. 53 ; L. 17, ch. 25.

[4] L. 3, ch. 19 ; L. 8, ch. 6 ; L. 15, ch. 29 ; L. 16, ch. 39 ; L. 18, ch. 8 ; L. 28, ch. 2 ; L. 34, ch. 3 et 6.

[5] *Verr.*, act. 2, L. 3, ch. 84 ; *Off.*, L. 2, ch. 21 ; *Font.*, ch. 15 ; Lett. fam., L. 9, lett. 22 ; *Orat.*, L. 2, ch. 12.

[6] *Saturn.*, L. 1, ch. 12 ; L. 3, ch. 2.

[7] Voir la table des matières de l'édition de Leipsig.

Digitized by Google

venus jusqu'à nous, n'a échappé à l'oubli que par la mention qu'en ont faite quelques grammairiens [1]. Les fragments qui nous restent de cet historien se réduisent aux deux passages que Pline nous a conservés [2]. Il parle encore ailleurs de L. Cassius Hemina [3].

Quintus Fabius Maximus Servilianus fut consul en 612. avec L. Cæcilius Metellus Calvus; il fut chargé de la guerre d'Espagne contre Viriathe à qui il livra bataille à la tête d'une puissante armée; il le battit complètement et vengea ainsi les défaites que C. Vitilius, C. Plautius, Claudius et L. Lælius avaient essuyées les deux années précédentes. Mais le général espagnol profitant habilement d'un désordre que les Romains ne surent point éviter dans leur poursuite, rallia ses troupes, fit tête aux ennemis et leur tua trois mille hommes. Il les poussa à son tour jusque dans leur camp, où s'engagea de nouveau un combat que la nuit seule suspendit. Viriathe se retira à l'occident de la Péninsule, dans la Lusitanie, aujourd'hui le Portugal. L'année suivante, après l'expiration de son consulat, Fabius conserva le commandement de l'Espagne, sous le titre de proconsul. Il continua la guerre contre Viriathe, alla le chercher et se mit en possession de plusieurs villes dans lesquelles le général espagnol avait jeté des garnisons. Il ne montra pas envers toutes ces villes cette modération si propre à relever les hauts faits militaires, et qui seule fait excuser de sanglants succès; il pardonna aux unes, abandonna les autres au pillage, fit mettre froidement à mort cinq cents prisonniers, et neuf mille furent vendus comme esclaves. L'année d'après, la paix fut conclue avec Viriathe, mais il en coûta encore une odieuse cruauté de la part de Servilianus. Viriathe avait levé le siége de la ville de Baccia, située dans l'Espagne ultérieure; cette ville abandonnée alors à elle-même, n'opposa aucune résistance et se rendit au général romain. Fabius ne pardonna qu'à un certain Connobas, chef de brigands, qui s'était remis à sa foi, et fit couper les mains à ceux qui se trouvaient sous les

[1] Macrobe, *Saturn.*, L. 1, ch. 13 et 16; L. 3, ch. 4. Aul. Gel., *N. att.* L. 17, ch. 21.

[2] L. 13, ch. 13; L. 32, ch. 2.

[3] L. 29, ch. 1.

Digitized by Google

ordres de ce chef. Ce traitement, dit un écrivain, à l'égard de gens qui s'étaient plutôt rendus qu'ils n'avaient été faits prisonniers, parut trop cruel de la part du général de l'armée d'un peuple aussi civilisé que le peuple romain. On croit que ce même Fabius Servilianus fut censeur l'an 628, 126 ans avant J.-C.

Les grammairiens nous apprennent qu'il composa des Annales et un Traité sur le Droit pontifical. Mais nous ne pouvons apprécier s'il fut plus habile écrivain, que vainqueur clément et modéré, car le temps n'a rien épargné de ses ouvrages; la fin même de sa vie nous est inconnue.

C. Fannius était neveu de Fannius Strabon. Il fut élu questeur l'an 627 de Rome, 127 ans avant l'ère vulgaire, et préteur deux ans après. Il avait servi dans la guerre d'Afrique sous Scipion le jeune, et dans la guerre contre Viriathe sous le général dont nous avons parlé précédemment. Il épousa une fille de Lælius. Son beau-père ayant donné la préférence pour la place d'augure, à Cn. M. Scævola, Fannius s'en montra fort mécontent; mais Cicéron les ayant introduits tous les deux comme interlocuteurs dans son dialogue sur l'Amitié, on peut croire que la contrariété éprouvée par Fannius n'altéra pas la bonne intelligence entre le beau-père et le gendre, ou que du moins ils se réconcilièrent. Fannius avait embrassé la doctrine des Stoïciens, et avait étudié la philosophie sous le célèbre Panætius dont Cicéron parle avec éloge dans maint endroit de ses ouvrages [1]. Fannius est moins connu comme orateur que comme historien, quoique son éloquence ne manquât ni d'énergie, ni de gravité. Il a composé des *Annales* dont Cicéron loue le style [2] et que M. Brutus trouvait si intéressantes qu'il en entreprit l'abrégé. Ces Annales ne sont point parvenues jusqu'à nous, et l'on ignore même en combien de livres elles étaient divisées [3]. Cicéron les cite plusieurs fois [4].

[1] *Divinat.*, L. 1, ch. 3 et 7; L. 2, ch. 42; *Offic.*, L. 1, ch. 2, 26, 43; L. 2, ch. 17, 22. 42; L. 3, ch. 2; *Tuscul.*, L. 1, ch. 18, 32; L. 5, ch. 37; *Nat. Deor.*, L. 2, ch. 46; *Fin. bon. et mal.*, L. 4, ch. 9; *de Leg.*, L. 3, ch. 6; à Attic., L. 13, ch. 8.

[2] *Brut.*, ch. 26.

[3] Priscien en cite le 1er livre, et Fl. Sosipater, le 8e.

[4] *Orat.*, L. 2, ch. 67; *Leg.*, L. 1, ch. 2; *Brut.*, ch. 21 et 87. Voir la Dissertation latine sur C. Fannius, par Dan. Guill. Moller, Altdorff, 1693.

Digitized by Google

C. Sempronius Tuditanus. On ne sait rien de cet auteur, sinon qu'il fut consul l'an 625 de Rome, 129 ans avant J.-C., avec M. Aquilius, la même année que mourut Scipion l'Africain le jeune. Il descendait sans doute de ce Sempronius Tuditanus qui, après la bataille de Cannes, se fit jour à travers les ennemis avec le corps qu'il commandait, qui fut successivement édile, préteur, censeur, et consul l'an de Rome 550, avec Cornelius Cethegus, et qui, en cette qualité, conclut la paix avec Philippe, etc. Celui dont nous parlons écrivit des commentaires historiques que le temps n'a pas respectés, mais que citent Pline [1], Macrobe [2], Aulu-Gelle [3] et Cicéron [4].

Lælius Coelius antipater vivait du temps de Tib. et de Caius Gracchus, vers l'an 620 de la fondation, 134 ans avant J.-C. Il composa une Histoire de la seconde guerre punique, dont M. Brutus fit un abrégé, selon le témoignage de Cicéron. D'après la même autorité, c'était un écrivain remarquable par la clarté, et un habile jurisconsulte ; il fut le maître de L. Crassus [5]; Cicéron en parle souvent [6]; l'empereur Adrien préférait Antipater à Salluste, comme il préférait Ennius à Virgile ; cette préférence étrange lui venait du goût assez bizarre qu'il avait pour le vieux langage. Valère-Maxime [7] qualifie Antipater de très-exact historien romain. Il est cité, comme autorité, par Pline [8], Macrobe [9], et Aulu-Gelle [10]. Il nous reste quelques fragments des ouvrages de cet ancien auteur : ils ont été recueillis d'abord par Riccoboni avec ceux de quelques autres historiens [11], et réimprimés par

[1] Hist. nat., L. 13, ch. 12.

[2] *Saturn.*, L. 1, ch. 13 et 16.

[3] *N. attic.*, L. 13, ch. 14.

[4] *Brut.*, ch. 25.

[5] Ibid., ch. 26.

[6] *Orat.*, L. 2, ch. 12, 69 ; *Div.*, L. 1, ch. 24 ; *Nat. Deor.*, L. 2, ch. 3 ; *Leg.*, L. 1, ch. 2.

[7] L. 1, ch. 7, § 6.

[8] Hist. nat., L. 2, ch. 67.

[9] *Saturn.*, L. 1, ch. 4.

[10] *N. attic.*, L. 10, ch. 1 et 24. Voir en outre Velleius Paterculus, L. 2, ch. 9, § 5.

[11] 1568.

Digitized by Google

Antoine Augustin [1] ; mais la collection la plus complète est celle d'Ausone de Popma, qui se trouve à la suite des œuvres de Salluste dans plusieurs éditions [2].

Sextus et Cneus Gellius sont encore au nombre des historiens de cette époque. On n'a que très-peu de renseignements sur les circonstances de leur vie. On pense qu'ils vivaient du temps de Varron, et qu'ils étaient contemporains de ceux dont nous venons de parler. Le plus célèbre, à ce qu'il paraît, des deux Gellius qu'il ne faut pas confondre avec Aulu-Gelle, fut Cneus. On prétend qu'il écrivit au moins quatre-vingt-dix-sept livres d'Annales [3]. Il est cité par Aulu-Gelle [4], par Macrobe [5], par Pline [6]. Cicéron parle de l'un et de l'autre [7], et Denys d'Halicarnasse en fait mention [8], ainsi que les grammairiens latins, comme Vossius l'a remarqué [9].

Un historien entièrement inconnu, que nomment quelques auteurs qui ont écrit sur la langue latine, est Clodius Licinius. Aucun auteur ancien n'en dit mot ; et nous sommes porté à croire que c'est le même que C. Licinius Macer dont parle Cicéron comme d'un historien [10]; si notre conjecture est fondée, plusieurs écrivains anciens en ont fait mention, entre autres, Pline [11] et Macrobe [12]. Denys d'Halicarnasse en parle comme d'un auteur de réputation qui avait composé des Annales [13], et ce serait le même qui fut accusé de péculat, et défendu par Cicéron. Il

[1] Anvers, 1595.

[2] Entre autres celle donnée par Havercamp, Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4o.

[3] Histoire des Histoires, page 286.

[4] *N. attic.*, L. 8, ch. 13, au titre ; L. 13, ch. 21 ; L. 18, ch. 12.

[5] *Saturn.*, L. 1, ch. 8 et 16 ; L. 2, ch. 13.

[6] Hist. nat., L. 7, ch. 56, *ter*.

[7] *Div.*, L. 1, ch. 26 ; *de Leg.*, L. 1, ch. 2.

[8] Voir la table des matières, édit. de Leipsig.

[9] Hist. lat., p. 34 et 35.

[10] *De Leg.*, L. 1, ch. 2.

[11] Hist. nat.

[12] *Saturn.*, L. 1, ch. 10 et 13.

[13] Voir ci-dessus la note 8.

Digitized by Google

serait alors postérieur à ceux que nous plaçons dans cette période.

M. Junius Gracchanus que Varron appelle *Junius Gracchus*[1], vivait vers l'année 632 de la fondation de Rome, 122 ans avant J.-C., lors de l'établissement de la colonie de Carthage, la première que les Romains aient fondée hors de l'Italie. Ses Commentaires historiques sont cités par Pline[2], par Macrobe[3], par Aulu-Gelle[4] et par Ulpien[5].

L. Ælius Tubéron est peu connu sous le rapport des circonstances de sa vie; il fut, selon le père Hardouin, lieutenant de Cicéron, en Asie. Celui-ci en fait mention dans plusieurs endroits de son discours pour Ligarius, et ailleurs[6]. Il faut que l'ouvrage de cet écrivain sur l'histoire ait été considérable, puisque Aulu-Gelle cite le deux-cent-cinquante-neuvième livre[7]. D'après le même auteur, Ælius Tubéron composa un Traité sur les Devoirs du juge[8], plus un autre livre dédié à C. Oppius, et dont on ignore le sujet[9].

Quintus Lutatius Catulus fut consul l'an 652 de Rome, 102 ans avant notre ère, avec C. Marius qui était promu pour la quatrième fois à cette dignité. Catulus est surtout connu par la victoire éclatante qu'il remporta sur les Cimbres, avec son collègue, dans les plaines de Verceil, et comme il avait partagé ses succès, il partagea son triomphe. Des dépouilles des vaincus il fit ériger un portique qui prit et garda son nom. Dans cette guerre qui avait causé tant d'effroi, Catulus, par sa présence d'esprit, sauva aux Romains la honte de fuir devant les Cimbres. N'ayant pu, dans un moment d'épouvante, retenir les fuyards, il courut se mettre à leur tête, comme s'il les eût guidés lui-même, et qu'ils n'eussent fait qu'obéir à leur général. Il fut

[1] *De Ling. lat.*, L. 5.
[2] *Hist. nat.* L. 33, ch. 2.
[3] *Saturn.*, L. 1, ch. 13.
[4] *N. attic.*, L. 14, ch. 8.
[5] *De Offic. quæst.*, L. 1.
[6] *Planc.*, § 41; *ad Quint. frat.*, L. 1, *ep.* 1 et 3.
[7] *N. attic.*, L. 14, ch. 7 et 8. Voir L. 6, ch. 3 et 4; L. 10, ch. 28.
[8] Ibid., L. 14, ch. 2.
[9] Ibid., L. 7, ch. 9.

Digitized by Google

compris dans les proscriptions de Marius qui ne se ressouvint pas qu'il avait été son collègue, et qui ordonna froidement sa mort, malgré les sollicitations des amis du malheureux Catulus. Celui-ci n'ayant pu obtenir la permission de quitter Rome et de se condamner à l'exil, s'enferma dans une petite chambre nouvellement enduite de chaux, y fit allumer un grand feu et s'y étouffa. C'est ainsi qu'il périt l'an 667 de Rome, 86 ans avant J.-C. Il avait composé l'Histoire de son consulat et écrit sur les événements du temps, mais il ne nous reste rien de ses ouvrages. Cicéron loue son style qu'il compare à celui de Xénophon; il fait beaucoup de cas de ses talents militaires et dit de lui qu'il fut presque un autre Lælius [1].

L. Otacilius Pilitus qui vivait, selon toute apparence, vers l'an 665 de Rome, enseigna la rhétorique à Pompée, et il est cité comme le premier affranchi qui ait osé écrire un ouvrage historique; il prit pour sujet les faits du père de son élève et ceux de cet illustre disciple. Il ne reste rien des écrits de cet historien qui d'ailleurs n'est cité nulle part comme autorité; au moins nous n'avons pu trouver aucun auteur qui l'appelle en témoignage.

L. Cornelius Sisenna, de la famille de Sylla, vivait vers l'an 670 de Rome, 84 ans avant l'ère vulgaire; il fut l'ami de Pomponius Atticus. On ne sait rien des circonstances de sa vie, sinon qu'il fut préteur et qu'il eut ensuite le gouvernement de l'Achaïe. Il écrivit une Histoire romaine depuis la prise de Rome par les Gaulois jusqu'aux guerres de Cornelius Sylla. Cicéron [2] l'estimait plus que tous les historiens qui avaient écrit avant lui, sans le regarder cependant comme un auteur parfait. Ce fut peut-être à cause de cette prééminence accordée à cet historien que Varron intitula *Sisenna* son Traité sur l'histoire. Sisenna se fit aussi connaître comme orateur, et voici comment s'exprime à son égard le prince de l'éloquence latine : « Plus » jeune que les précédents, mais immédiatement après eux, vient » L. Sisenna, homme instruit et adonné aux plus nobles études, » parlant purement la langue latine, versé dans la politique, et » d'un esprit assez enjoué. Du reste, il était peu laborieux et

[1] *Font.*, § 15; *Mur.*, § 17; *Tuscul.* 5, ch. 19; *pro Dom.*, § 38; *Orat.*, L. 3, ch. 3; *Brut.*, ch. 35; *Offic.*, L. 1, 30 et 37.

[2] *De Leg.*, L. 1, ch. 2.

Digitized by Google

» paraissait trop rarement au barreau. Placé par son âge entre » les triomphes oratoires de Sulpicius et ceux d'Hortensius [1], il » ne pouvait atteindre à la hauteur du premier et c'était une » nécessité qu'il cédât au second. On peut juger de son talent » par l'histoire qu'il nous a laissée, supérieure sans contredit à » toutes celles qui avaient paru jusqu'alors; elle est cependant » bien éloignée de la perfection, et l'on sent combien cette bran- » che des lettres latines a encore besoin d'acquérir d'éclat et de » développement [2]. »

Le même Cicéron nous apprend encore, touchant Sisenna, qu'il aimait à se servir de mots inusités, et qu'il fut l'objet de la risée générale, par suite de la répartie qu'il s'attira à ce sujet de la part d'un certain C. Rusius, son adversaire [3]. Cicéron parle encore ailleurs de Sisenna, mais d'une manière moins précise, relativement à son talent [4].

On lit dans Velleius Paterculus [5] que Sisenna commença très-jeune à écrire l'histoire ; il ne s'occupa que dans sa vieillesse de celle des guerres de Sylla. Salluste s'appuie de son autorité et vante son style et son exactitude [6]. Il est encore cité par Macrobe [7] et par Aulu-Gelle [8]. Il ne reste que quelques fragments de tous les ouvrages de Sisenna [9].

M. Emilius Scaurus, de l'illustre famille des Émiliens, naquit l'an 593 de Rome, 161 ans avant J.-C. Son père, quoique patricien, était si pauvre qu'il s'était vu contraint, pour subvenir à l'entretien de sa femme et de ses enfants, de faire le métier de charbonnier. Aussi disait-il lui-même, comme le rapporte Cicéron [10] : « Ne vous figurez pas que ma naissance m'ait servi à quel- » que chose. Mes pères s'étaient si bien fait oublier que je suis

1 C'est-à-dire entre l'année 640 et 680 de la fondation de Rome.

2 *Brut.*, ch. 64.

3 Ibid., ch. 74.

4 *Divinat.*, L. 1, ch. 44 ; L. 2, ch. 25.

5 L. 2, ch. 9, § 6.

6 *Jugurt.*, ch. 99.

7 *Saturn.*, L. 6, ch. 4.

8 *N. attic.*, L. 9, ch. 14 ; L. 11, ch. 15 ; L. 12, ch. 15.

9 On les trouve à la suite du Salluste de Cortius.

10 *De Leg.*, L. 3, ch. 16.

Digitized by Google

» entré dans le monde aussi peu connu qu'un étranger. » Un biographe moderne [1] dit que Scaurus avait reçu une bonne éducation, ce qui ne s'accorde pas avec le passage suivant extrait de Cicéron [2] : « Par l'effet d'une éducation négligée, il avait peu » de science. Un homme sans étude, quelqu'esprit naturel qu'il » puisse avoir, ne parle bien que par hasard, et ne peut jamais » être prêt sur tout. Aussi Scaurus n'a-t-il jamais été compté au » nombre des orateurs de la première classe. Ce ne fut que lors- » qu'il parvint à la tête du sénat que l'on reconnut tout le mérite » de sa façon de parler, grave, énergique, posée, sans aucun » geste, et remplie d'un air d'autorité. C'est le ton qu'inspire » une haute naissance, et que tout l'art et toute l'étude possible » ne sauraient donner aux gens de basse extraction. Scaurus, en » parlant pour un accusé, semblait moins plaider que rendre » tout haut témoignage en faveur de son client.» Cicéron poursuit en disant que si l'on ne peut compter Scaurus parmi les hommes éloquents, on doit le mettre au nombre des *orateurs stoïciens et immobiles;* qualifiant ainsi sa manière de parler sèche et sans ornements, ainsi que son débit sans geste et sans mouvement.

Scaurus avait eu le dessein de se livrer à la banque pour tirer parti du commencement de fortune que son père s'était faite dans son négoce de bois et de charbon; mais il voulut auparavant s'exercer dans l'art de la parole, et nous venons de voir quelles difficultés il eut à surmonter. Il paraît toutefois qu'il renonça à son projet de s'occuper de commerce. Il fit la guerre en Espagne et en Sardaigne; obtint la charge d'édile, l'an 633 de Rome, 121 ans avant J.-C., à l'époque des troubles excités par C. Gracchus. En 637, il célébra, en qualité de préteur, les jeux apollinaires, et eut, l'année suivante, le gouvernement de l'Achaïe. Il parvint au consulat dans l'année 639, 155 ans avant J.-C., et eut pour collègue M. Cæcilius Metellus. On reproche à Scaurus d'avoir eu recours à des manœuvres honteuses, à de basses intrigues, pour obtenir la charge qui faisait l'objet de son ambition. On l'accusa d'avoir usurpé la succession d'un riche citoyen, nommé Phrygion; afin d'être en état d'acheter les suffrages; mais il ne fut pas convaincu.

[1] F. X. De Feller.

[2] *Brut.*, ch. 29 et 30; *pro Mur.*, ch. 7 et 17.

Digitized by Google

Il fit exécuter quelques ouvrages utiles ou remarquables, réparer le temple de Junon, en élever un autre à la Fidélité, creuser un canal navigable de Parme à Plaisance, pour arrêter les inondations de la Trébia, et construire la seconde voie Émilienne de Pise à Tortone [1], et le pont Milvius sur le Tibre.

Il rendit des lois sur le luxe de la table et sur les droits des affranchis, entreprit la conquête de la Ligurie, pénétra le premier chez les Gaulois Carniques et les subjugua. Les censeurs le nommèrent prince du sénat, vers l'an 642 de Rome, 112 ans avant J.-C. L'avarice et la cupidité étaient le fond du caractère de Scaurus, et dans la guerre contre Jugurtha, il se laissa corrompre par l'or du roi de Numidie. Il avait d'abord refusé, mais enfin la somme offerte fut apparemment si forte qu'il ne put résister [2]; une paix honteuse pour Rome fut le résultat de cette conduite peu délicate. Il fut en outre accusé de concussion par Cépion et Dolabella, mais telle était son influence qu'il les fit condamner eux-mêmes. Il mourut, selon l'opinion la plus probable, l'an 668 de Rome, 86 ans avant J.-C., à l'âge de soixante-quinze ans. Il existait de Scaurus, du temps de Cicéron, un Recueil de discours, et des Mémoires sur sa vie, écrits par lui-même, en trois livres, et dédiés à L. Fufidius qui eut aussi quelque réputation au barreau [3]. Le temps n'a rien respecté des écrits de Scaurus que quelques fragments de l'Histoire de sa vie cités par Valère-Maxime [4], et le grammairien Diomède.

On comprend difficilement, après ce qu'on reproche à Scaurus, la considération dont il paraît avoir été environné; car il n'en parvint pas moins aux charges suprêmes. Cicéron n'en parle

[1] L'an 645 de Rome, 109 ans avant J.-C.

[2] SALLUSTE, *Jugurt.*, ch. 18 et 31.

[3] On ne sait pourquoi M. Durosoir a mis au nombre des ouvrages de Scaurus (Biog. univ., t. 41, p. 54) une vie de Cyrus. Il faut qu'il ait mal compris ce passage de Cicéron : *Hujus et orationes sunt et tres ad L. Fufidium libri, scripti de vita ipsius acta, sane utiles, quos nemo legit : at Cyri vitam et disciplinam legunt, præclaram illam quidem, sed neque tam rebus nostris aptam, nec tamen Scauri laudibus anteponendam.* (*Brut.*, ch. 29.) Il est clair qu'il ne s'agit ici que de la Cyropédie de Xénophon, ouvrage auquel Cicéron n'accorde pas la préférence sur les Mémoires de Scaurus.

[4] L. 3, ch. 2, § 18, et ch. 17, § 8.

Digitized by Google

jamais qu'en termes honorables [1], et Tacite lui-même en fait un éloge achevé [2]. Outre ce que Salluste en dit relativement à son amour pour l'argent, Pline l'appelle *la poche recéleuse* des rapines de Marius [3]. Nous ne pouvons mieux terminer que par ce passage du président Des Brosses qui nous semble avoir concilié ce que la vie de Scaurus offre de disparate : « Pour moi, dit-il, j'avoue » que rien ne me donne une plus haute idée des vertus et des » talents de Scaurus, que ses vices mêmes, lorsque je vois qu'à » peine ils ont pu affaiblir l'estime qu'il méritait d'ailleurs. » Nous ne pouvons toutefois nous défendre d'un rapprochement : c'est que le père de Scaurus était très-pauvre, et que celui-ci laissa de grandes richesses.

Publius Rutilius Rufus, descendant d'une famille depuis longtemps en possession des emplois publics, naquit vers l'an 606 de la fondation de Rome, 148 ans avant notre ère. Il était très-versé dans la langue grecque et dans la science du droit dont il reçut des leçons de l'habile jurisconsulte Q. Mutius Scævola. Il s'adonna avec une égale ardeur à l'étude de l'éloquence. Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici ce que dit Cicéron de cet illustre Romain : « Quant à Rutilius, sa manière, comme » orateur, avait quelque chose de sérieux et d'austère, Scaurus » et lui étaient d'un caractère violent et irascible.... Rutilius » était fort occupé au barreau, et cette grande activité lui faisait » d'autant plus d'honneur, qu'il était encore l'oracle du droit, » sur lequel il donnait de fréquentes consultations. Ses discours » ont de la sécheresse ; rien de plus beau que ses ouvrages de » jurisprudence. Il était savant et très-versé dans la langue » grecque. Disciple de Panetius, il avait presqu'atteint la perfec- » tion dans le genre des Stoïciens, qui est plein d'art et de finesse,

[1] *Offic.*, L. 1, ch. 22 et 30 ; *Orat.*, L. 1, ch. 49 ; L. 2, ch. 69 ; *Har. resp.*, § 6 et 20 ; *pro Dom.*, § 19; *pro reg. Dej.*, § 11 ; *de Nat. Deor.*, L. 2, ch. 23.

[2] *Ac plerique suam ipsi vitam narrare, fiduciam potius morum, quam arrogantiam arbitrati sunt : nec id Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectanioni fuit : adeo virtutes iisdem temporibus optime æstimantur; quibus facillime gignuntur.* (Agric. Vita., ch. 1er.)

[3] *Marianis sodalitiis rapinarum provincialium sinus.* (Hist. nat., L. 36, ch. 15.)

Digitized by Google

» mais sec et peu propre à faire de l'effet sur une grande assem-
» blée. Il a réalisé l'idée que les philosophes de cette école ont
» du sage, et a prouvé, par son exemple, qu'elle n'est point une
» chimère [1]. »

Comme tous les Romains qui aspiraient aux emplois, Rutilius fut d'abord soldat. Il fit ses premières armes sous Scipion et le suivit au siége de Numance. A son retour, il fut élu tribun du peuple; il montra, dans cette charge, beaucoup de courage, et fit preuve d'une probité sévère. Il fit ensuite la guerre contre les Numides, en qualité de lieutenant de Metellus, et vainquit Bomilcar. Compétiteur de Scaurus pour le consulat, il fut accusé par celui-ci d'avoir recours à la brigue, mais il fut justifié et nommé consul l'an 649, 105 ans avant J.-C., et eut pour collègue Cn. Mallius. Il eut l'honneur de préparer et de former à la discipline militaire cette même armée qui défit les Cimbres sous la conduite de Marius. Rutilius fut encore choisi pour lieutenant par Mutius Scævola, proconsul en Asie. Sa sévère probité ne put souffrir les concussions, les dilapidations des chevaliers romains chargés de la ferme des impôts; il s'en fit de redoutables ennemis; aussi fut-il accusé lui-même, à son retour à Rome.
« Mis en jugement malgré sa parfaite innocence, dit Cicéron [2],
» (procès qui bouleversa presque la république), il pouvait char-
» ger de sa défense deux consulaires très-éloquents, L. Crassus
» ou M. Antonius; il ne voulut s'adresser ni à l'un ni à l'autre;
» il se défendit lui-même. »

Il fut condamné, ses biens furent confisqués et vendus. Indigné d'une si criante injustice, il abandonna son ingrate patrie et se retira à Smyrne. Mais les nations de l'Asie n'avaient pas oublié sa conduite pendant son administration, et son voyage fut une marche triomphale. Après avoir échappé par un déguisement au massacre général des Romains que Mithridate avait ordonné [3], il refusa de revenir à Rome et se livra entièrement à l'étude.

Outre des *Traités* de Jurisprudence, de Philosophie et un grand nombre de *discours*, Rutilius avait écrit en latin le *Journal de*

[1] *Brut.*, ch. 30.

[2] ibid. ibid.

[3] Théophane de Lesbos l'a calomnié en l'accusant d'avoir conseillé au roi de Pont cette exécrable vengeance.

Digitized by Google

la guerre de Numance, et les *Mémoires* de sa vie; et, en grec, une *Histoire romaine* dont Appien reconnaît avoir beaucoup profité. Tous ces ouvrages sont perdus, il ne nous reste de lui que trois décisions, dans le Digeste[1].

En fait d'écrits biographiques, une perte vraiment à regretter est celle des *Mémoires de Sylla*, sous le titre de *Commentarii Syllæ*. Il eût été curieux de voir comment cet homme dont le pouvoir coûta tant de sang, expliquait sa conduite et excusait ses cruautés. Ces mémoires étaient écrits en grec et composés de vingt-et-un livres; il y mit la dernière main quand il sentit sa fin approcher, et ils ne furent achevés que la vieille de sa mort; en sorte que, s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que son affranchi Cornelius Epicadius les termina, il n'y ajouta sans doute que les dernières circonstances de la vie de son patron, et peut-être quelques faits ou quelques événements qui avaient pu être omis. De tout ce qu'a écrit Sylla il ne nous est parvenu que quelques fragments qui sont cités par Plutarque. Les dernières lignes de ses mémoires nous ont été conservées par le même auteur: elles prouvent à la fois, dit un biographe, l'inconcevable superstition de Sylla, sa confiance invincible dans sa fortune, et surtout une étonnante sécurité de conscience après tant de forfaits.

« J'ai vu en songe, la nuit précédente, écrivait-il, un de mes » enfants mort depuis peu, qui me tendait la main, et qui, me » montrant Metella, sa mère, m'exhortait à laisser les affaires, et » à venir auprès d'eux jouir du repos dans le sein de l'éternelle » tranquillité. Ainsi je termine mes jours comme me l'ont prédit » les Chaldéens, qui m'ont annoncé qu'après avoir surmonté l'en» vie par ma gloire, j'aurais le bonheur de mourir dans toute » la fleur de ma prospérité[2]. »

[1] Voir Cicéron., Orat., L. 1, ch. 40 et 53; L. 2, ch. 69; *Offic.*, L. 2, ch. 13; L. 3, ch. 2; *Planc.*, § 21; *Rab. Perd.*, § 7; *de Fin. bon et mal.*, L. 1, ch. 3; *ad Attic.*, L. 4, lett. 16; *Balb.*, § 11; *Nat. Deor.*, L. 3, ch. 32; *Font.*, § 13; *Rabir. Post.*, § 10; *Tusc.* 4, ch. 18; *Amic.*, § 20; Val. Max., L. 2, ch. 3, § 2, ch. 10, § 5; L. 6, ch. 4, § 4. Macrobe, *Saturn.*, L. 1, ch. 16; Aul. Gell., L. 7, ch. 14; Vell. Paterc., L. 2. ch. 9, § 4, ch. 13, § 2; Suet., *Aug.*, ch. 89; Ovid., *de Pont.*, L. 1, élég. 3, v. 63; Plin., L. 7, ch. 36; Voss., *Hist. lat.*, L. 1, ch. 9.

[2] Plutarque, Vie de Sylla. Cicéron cite une seule fois les Mémoires de Sylla (*de Divinat.*, L. 1, ch. 33).

Digitized by Google

Sylla, de l'illustre maison *Cornelia*, naquit vers l'an de Rome 616, 138 ans avant J.-C., et mourut dans l'année 676, 78 ans avant notre ère, à l'âge de soixante ans. Nous ne nous sommes point étendu sur les circonstances si variées, si extraordinaires de sa vie, parce que l'histoire de ce Romain célèbre est trop généralement connue.

Q. Valerius Antias, ainsi surnommé parce qu'il était d'Antium, ville latine dont le nom s'est conservé dans celui d'Anzio, se fit connaître vers l'an de Rome 672, 82 ans avant l'ère chrétienne. L'histoire ne nous a transmis aucune notion sur les circonstances de sa vie. Il écrivit une Histoire romaine qui devait remonter à la fondation de Rome, puisque dans son second livre, il parlait de Numa Pompilius, d'après le témoignage de Macrobe[1]. On ne sait de combien de livres son ouvrage était composé, mais il devait être volumineux puisque Aulu-Gelle, qui cite plusieurs fois cet auteur, parle de son soixante-quinzième livre[2]. Antias a servi d'autorité en quelques endroits de leurs écrits, à Tite-Live[3] et à Pline l'ancien[4]. Nous n'avons pas vu que Cicéron ou d'autres parmi les anciens en aient fait mention dans aucun lieu.

Q. Claudius Quadrigarius vivait à la même époque que Valerius Antias et que Sisenna. Il écrivit les Annales de la république. Tite-Live s'en est approprié plusieurs passages ; Aulu-Gelle le cite fréquemment et paraît faire grand cas de son autorité[5]. Les nombreux fragments qu'il en rapporte sont assez purement écrits et prouvent que cet auteur n'était pas dépourvu de goût et d'élégance. Macrobe fait aussi mention de cet historien[6]. On pense que les Annales de Quadrigarius, composées au moins de cent-cinquante livres, d'après Aulu-Gelle, existaient encore, au moins en grande partie, à la fin du 12e siècle, puisque Jean

[1] *Saturn.*, L. 1, ch. 13.

[2] *N. att.*, L. 3, ch. 8 ; L. 5, ch. 21 ; L. 6, ch. 8 ; L. 7, ch. 9 et 19.

[3] L. 26, ch. 49 ; L. 30, ch. 3 et 19.

[4] *Hist. nat.*, L. 2, ch. 107 ; L. 3, ch. 6 ; L. 13, ch. 13 ; L. 34, ch. 3.

[5] *N. attic.*, L. 1. ch. 7, 16 et 25 ; L. 2, ch. 2 et 19 ; L. 3, ch. 7 et 8 ; L. 5, ch. 17 et 21 ; L. 7, ch. 8 et 11 ; L. 9, ch. 1, 13 et 14 ; L. 10, ch. 1 et 13 ; L. 13, ch. 18 et 27 ; L. 15, ch. 1 ; L. 17, ch. 2 et 13 ; L. 19, ch. 7 ; L. 20, ch. 6.

[6] *Saturn.*, L. 1, ch. 4, 5 et 16.

Digitized by Google

Satisbery les cite[1]. Antoine Augustin a inséré ce qui a survécu des ouvrages de ce Romain, dans ses *Fragments historiques*[2] et Havercamp l'a mis à la suite de son édition de Salluste[3]. Nous ajouterons, pour terminer, que nous pensons que Claudius Quadrigarius est le même Claudius qui traduisit du grec en latin les Annales d'Acilius[4].

Nous pouvons encore nommer trois historiens peu connus, de la même époque, et dont il n'est guère parlé dans les auteurs anciens; au moins n'en avons-nous trouvé aucun qui en fasse mention; leur souvenir a été conservé par quelques grammairiens, sans nous mettre toutefois à même de nous former une opinion sur le plus ou moins de mérite de leurs ouvrages qui sont entièrement perdus. Ces historiens que nous ne rappelons ici que pour mémoire sont : Titus Manilius, ou Manlius, M. Pompilius Andronicus et Cneus Aufidius qui a écrit en grec du temps de la jeunesse de Cicéron.

L'époque que nous parcourons, ne nous offre, à proprement parler, aucun monument d'éloquence, car il ne faut pas compter comme tels les discours que les historiens postérieurs ont mis dans la bouche de leurs héros. Cependant on ne peut douter que, même dans ces premiers temps, l'éloquence n'ait été cultivée. Chez un peuple dont les affaires les plus importantes, dont les plus grands intérêts se traitaient dans les assemblées nombreuses, populaires, la parole était une puissance que ne devaient point négliger ceux que poussait l'ambition, ou qu'animait l'amour de la patrie et du bien public. « Peut-on croire, dit Cicéron[5], que L. Brutus manquât d'éloquence, lui qui sut détrôner un prince, roi puissant et fils d'un grand roi, affranchir la ville de la domination perpétuelle d'un maître, lui donner des magistrats annuels, des lois, des tribunaux, ôter enfin

[1] Ou Salisburi, ou Sarisbury, né en Angleterre vers l'an 1110; il fut estimé du célèbre Thomas Becquet, grand chancelier du royaume, et depuis archevêque de Cantorbéry.

[2] *Fragmenta historica*.

[3] Amsterdam, 1742, in-4°, tom. 2, p. 344.

[4] Voir Tite-Live, L. 8, ch. 19; L. 9, ch. 5; L. 25, ch. 39 et L. 33, ch. 10.

[5] *Brutus*, ch. 14.

Digitized by Google

le pouvoir à son collègue, pour ne rien laisser dans la république qui rappelât même le nom des rois, révolution qu'il n'eût point opérée, s'il n'y avait entraîné les Romains par la force de la persuasion? Peu d'années après, lors de la retraite du peuple sur le mont sacré, le dictateur M. Valerius ramène la concorde par ses discours, et mérite ainsi les honneurs les plus éclatants. Le surnom de *Très-Grand* (*Maximus*), qu'il porta le premier, fut un témoignage de la reconnaissance publique. On ne peut pas non plus refuser quelque talent oratoire à L. Valerius Potitus [1] qui, après l'odieuse tyrannie des décemvirs, calma par ses harangues la multitude soulevée contre le sénat. Appius Claudius [2] savait manier la parole, lui qui raffermit le sénat chancelant et l'empêcha de faire la paix avec Pyrrhus. On en peut dire autant de C. Fabricius [3], qui fut envoyé vers ce prince pour négocier le retour des prisonniers; de Tiberius Coruncanius, auteur du livre des Pontifes [4], de M. Curius qui l'emporta sur l'interroi Appius malgré l'éloquence de ce dernier [5]; de M. Popillius qui, consul et prêtre, à la nouvelle d'un soulèvement du peuple contre le sénat, se présenta tout à coup devant la multitude, sans quitter la robe sacerdotale, et calma la sédition par l'ascendant de ses paroles. On peut ajouter

[1] Valerius Volusius Potitus fut l'un des décemvirs, mais il se conduisit toujours avec modération; il fut nommé consul, l'an 305 de Rome, 449 ans avant J.-C., et eut pour collègue M. Horatius Barbatus. Il remporta une victoire sur les Volsques et sur les Èques, et obtint les honneurs du triomphe, malgré le refus du sénat, sur la demande du tribun Juilius

[2] C'est Appius Claudius Cæcus, qui fut censeur l'an 442 de Rome, 312 ans avant J.-C., et qui conserva sa charge au delà de dix-huit mois, malgré la loi qui en limitait la durée, et l'insistance de sept tribuns du peuple qui voulaient le faire mettre en prison. Il fit construire la fameuse voie *Appienne* qui exista pendant près de neuf cents ans, dans son intégrité.

[3] Surnommé *Luscinus*, à cause de la petitesse de ses yeux, fut consul l'an 472 de Rome, 282 ans avant l'ère chrétienne, avec Q. Æmilius Papus. On sait la conduite noble et désintéressée qu'il tint avec le roi d'Épire.

[4] D'autres le nomment Tiberius Cornutus; il fut consul avec P. Valerius Lævinus, l'an 474 de Rome, 280 ans avant J.-C.; il introduisit l'usage de répondre publiquement sur les questions du droit civil.

[5] Il était tribun du peuple, et Appius ne voulait pas admettre un consul plébéïen; Curius força les sénateurs à ratifier d'avance l'élection qui serait faite.

Digitized by Google

encore C. Flaminius[1], Quintus Fabius Maximus Verrucosus qui eut de son temps la réputation d'orateur, et enfin Q. Metellus[2].

Cependant le talent de la parole chez les Romains, n'était que vaguement attesté, et Cicéron lui-même avoue n'avoir lu nulle part que ces anciens personnages aient passé pour des orateurs, ni qu'en général l'éloquence fut alors encouragée par aucune distinction.

Le premier orateur marquant de la période qui nous occupe est Marcus Cornelius Cethegus. Il fut l'un des premiers et des plus illustres membres de cette famille romaine qui, suivant Horace, affectait un costume particulier[3]. Il vivait pendant la seconde guerre punique. Il fut nommé grand pontife l'an 539 de la fondation de Rome, 215 ans avant l'ère vulgaire; deux ans après il fut élevé à la préture, et bientôt créé censeur sans avoir été consul, ce qui était contre l'usage; ses vertus et ses talents lui avaient valu cette distinction. Il fut fait consul en 540 avec P. Sempronius Tuditanus, et eut pour département l'Étrurie. Il contribua plus que tout autre à la défaite du carthaginois Magon[4]. Si Cethegus se distingua comme magistrat et comme capitaine, c'est surtout comme orateur que nous le considérons ici. Cicéron dit qu'il fut le premier Romain qu'on put appeler éloquent. Ennius, dans ses Annales, le nomme *orateur célèbre par la douceur du langage; la fleur des Romains et l'ornement de son siècle; l'âme de la persuasion*[5]. Cicéron fait encore mention de Cethegus dans son Traité de *la Vieillesse*[6], et revient sur l'éloge de cet orateur.

[1] Celui qui fut tué à la bataille de Trasimène.

[2] Quintus Cæcilius Metellus, consul avec L. Veturius Philo, l'an 548 de Rome, 206 ans avant J.-C. Il défendit L. Cotta accusé par Scipion l'Africain. Il existait de lui plusieurs discours, du temps de Cicéron, entre autres celui qu'il prononça contre T. Gracchus. (Cic., *Brut.*, ch. 21.)

[3] *Fingere cinctutis non exaudita Cethegis.*

Les Cethegus conservaient dans leurs vêtements (Hor.), l'ancienne manière de leurs pères; ils méprisaient la tunique, ne portaient sous leur toge qu'une espèce de tablier, et avaient le bras droit tout nu.

[4] Tit. Liv., L. 31.

[5] *Orator suaveloquenti ore Cethegus.... Flos delibatus populi.... Suadæ medulla.*

[6] Ch. 14.

Digitized by Google

Après Cethegus et dans l'ordre des temps vient CATON qui fut consul neuf ans plus tard que lui. Nous avons déjà dit quel était le talent de Caton, comme orateur, et ce qui lui manquait d'après le témoignage de Cicéron, juge compétent en semblable matière. Le philosophe de Tusculum se plaint amèrement de ce que de son temps déjà on ne connaissait aucunement Caton. « Son » style est trop vieux, dit-il; on trouve chez lui des mots surannés : c'est qu'alors on parlait ainsi. Changez ce qu'il ne pouvait changer dans ce temps là; ajoutez du nombre à ses périodes; mettez entre leurs parties plus de liaison et de » symétrie; joignez et assemblez avec plus d'art les mots eux- » mêmes, alors vous ne mettrez personne au-dessus de Caton.... » Il est à peine croyable combien Caton étincelle de ces deux » sortes de beautés, les *tropes* et les *figures*. Je n'ignore pas que son » style n'est pas encore assez châtié, et qu'il faut chercher quel- » que chose de plus parfait : aussi est-il bien ancien relativement » à nous; et si ancien, qu'il n'existe aucun discours d'une » époque antérieure qui mérite d'être lu; mais l'art de la parole » est de tous les arts celui où l'antiquité obtient le moins de res- » pect [1]. » Comme il ne reste que très-peu de fragments des nombreux discours de Caton, et qu'il y a en conséquence impossibilité de se former, sous le rapport de l'art oratoire, une idée certaine du mérite de ce Romain célèbre, nous avons pensé faire sagement en citant textuellement l'opinion du maître des orateurs.

Outre les Romains que nous avons déjà cités et qui passaient pour avoir manié habilement la parole, pendant la même période, nous rappellerons encore C. VARRON qui perdit si malheureusement la bataille de Cannes, avec L. Emilius Paulus II, l'an 538 de Rome, 216 ans avant J.-C., et qui reçut les félicitations de tous les ordres de l'État, parce qu'ayant rallié et ramené à Rome les tristes restes de son armée, *il n'avait pas désespéré de la république, après une si grande perte*[2]. Tite-Live rapporte le discours qu'il prononça aux députés de la Campanie, mais probablement embelli à la manière de cet historien [3].

[1] *Brut.*, ch. 18 et 19.
[2] TIT. LIV., L. 22, ch. 61.
[3] ID., L. 23, ch. 5.

Digitized by Google

P. Lentulus était de cette illustre maison romaine qui fournit à la république tant d'hommes remarquables ; mais on ignore presque toutes les particularités de la vie de P. Lentulus dont parle Cicéron comme d'un orateur [1]. Il fut prince du sénat, et fut mis à mort par Marius : sa tête fut exposée dans le forum, à la tribune aux harangues.

P. Licinius Crassus, qui fut consul avec le premier Africain, dit Cicéron [2] et par conséquent l'an 549 de Rome, 205 ans avant notre ère, a été considéré comme un orateur doué d'un certain mérite. Il était souverain pontife quand il fut donné pour collègue à Publius Scipion, et il avait obtenu le souverain pontificat avant d'avoir passé par l'édilité. Il avait déjà été maître de la cavalerie et censeur. Pendant son consulat, il fut atteint, ainsi que son armée, d'une maladie très-grave. Ne pouvant pour cette raison se rendre aux comices, il se fit autoriser par le sénat à nommer pour dictateur Q. Cæcilius Metellus afin de les présider. Il mourut d'une douleur d'entrailles, l'an 571 de Rome, 181 ans avant J.-C. Ses funérailles furent faites avec une grande pompe ; il y eut des jeux et un combat de cent-vingt gladiateurs [3].

Publius Scipion qui le premier mérita le surnom d'Africain, sut manier la parole, d'après le témoignage non suspect de Cicéron. Son fils, ajoute le philosophe de Tusculum, son fils père adoptif de Scipion Émilien, eût été un orateur distingué, s'il avait joui d'une santé plus robuste; de petits discours, et une histoire écrite en grec d'un style fort agréable, ouvrages malheureusement perdus pour nous, ont donné lieu de le penser [1].

Aux orateurs que nous venons de nommer, il faut ajouter Sextus Ælius Pætus Catus, le plus savant de tous dans le droit civil, et qui joignait à cette science le talent de bien dire. Il naquit dans les premières années du sixième siècle de Rome ; il fut successivement édile, consul et censeur, et donna son nom à une partie du droit romain. Lorsque Cneus Flavius divulgua les formules de jurisprudence, les patriciens, pour conserver le droit

[1] *Brut.*, ch. 19.

[2] ibid. ibid.

[3] Tit. Liv., L. 25, ch. 5 ; L. 27, ch. 5, 6 et 21 ; L. 28, ch. 38 ; L. 29, ch. 10 ; L. 36, ch. 2 ; L. 37, ch. 51 ; L. 39, ch. 46.

[4] *Brut.*, ch. 19.

Digitized by Google

d'en être toujours seuls dépositaires, en composèrent de nouvelles, et les cachèrent avec plus de soin ; mais Ælius étant édile, parvint à se les procurer, et les divulgua à son tour ; les dernières formules rendues publiques, retinrent le nom de *Droit ælien*, commme celles que Flavius avait communiquées retinrent celui de *Droit flavien*.

Nommé consul l'an 556 de Rome, 198 ans avant J.-C., avec T. Quinctus Flamininus, à la fin de la seconde guerre punique, Ælius se fit remarquer par la rigidité de ses mœurs, mangeant dans de la vaisselle de terre, et refusant les vases d'argent que lui offraient les ambassadeurs étoliens. Parvenu à la censure avec M. Cethegus, il assigna au sénat, dans les jeux publics, une place distincte de celle du peuple ; elle se trouvait près de l'orchestre. Cette disposition date de l'année 560 de Rome, 194 ans avant J.-C. Ælius mourut dans un âge avancé, à une époque incertaine. Il écrivit des commentaires sur le Droit civil, et interpréta les lois des Douze Tables ; il était doué d'un noble caractère et se faisait un plaisir d'aider de ses conseils tous les citoyens sans distinction : tel est au moins le témoignage qu'en porte Cicéron [1]. Pline rend aussi hommage à son désintéressement [2].

Servius Sulpicius Galba est cité par Cicéron comme ayant été sans contredit le plus grand orateur de cette époque [3]. Renommé par ses mouvements pathétiques, et par tous les charmes de la parole, il perdit beaucoup de sa réputation, tout célèbre qu'il était de son vivant ; son style ne soutenait pas la lecture : sec et empreint d'une teinte antique, il n'avait rien du caractère de l'improvisation ; en un mot, Galba, négligeant l'art d'écrire, comptait beaucoup plus sur son débit chaleureux et véhément que sur les ressources ordinaires de l'éloquence. Il est fâcheux qu'un homme dont Cicéron fait tant de cas comme orateur, ait souillé sa vie par un acte inoui de perfidie et de cruauté. Préteur l'an 603 de Rome, 151 ans avant J.-C., il fut battu par les Lusitaniens, après avoir eu d'abord l'avantage, et fut con-

[1] *Brut.*, ch. 20 ; *Orat.*, L. 1, ch. 45, 48 et 56 ; L. 3, ch. 33 ; Lett. fam., Liv. 7, lett. 22 ; *Tuscul.* 1, ch. 9 ; *de Leg.*, L. 2, ch. 23.

[2] Hist. nat., L. 37, ch. 11.

[3] *Brut.*, ch. 21.

Digitized by Google

traint à chercher son salut dans la fuite avec les débris de son armée. Lucullus répara l'échec éprouvé par les Romains. Galba porta alors la désolation et le ravage dans le pays. Les Lusitaniens découragés sollicitèrent l'alliance de la république. Galba se montra facile et bienveillant. Il les partagea en trois corps, les engagea à quitter leurs armes, comme il convenait à des amis et à des alliés. Les Lusitaniens sans défiance obéirent ; alors Galba les fit entourer par des troupes nombreuses et massacrer impitoyablement ; il en périt, dit-on, trente mille ; le reste fut réduit en esclavage. Galba se montra aussi avare qu'il avait été cruel, et réserva presque tout le butin pour lui seul. Scribonius Libon, assisté de Caton, alors âgé de 85 ans, accusa le préteur devant le peuple, pour sa conduite envers les malheureux Lusitaniens ; mais son éloquence le sauva. Prenant dans ses bras ses deux fils et le fils de Sulpicius Gallus dont il était tuteur, il dit qu'il ne demandait rien pour lui, qu'il recommandait ces infortunés au peuple romain, le suppliant d'être leur protecteur quand lui ne serait plus. L'assemblée fut touchée, et Galba échappa au juste châtiment qui le menaçait. Il n'en fut pas moins nommé consul l'année 610 de Rome, 144 ans avant notre ère, avec L. Aurelius Cotta que Cicéron cite aussi comme orateur, mais comme orateur médiocre [1].

« Une affaire particulière donna occasion à Galba de déployer ses talents comme orateur. Quelques hommes connus avaient été tués. Une famille et des enfants d'une société à qui les censeurs avaient affermé des pâturages, étaient accusés de ces assassinats. Les consuls furent chargés par le sénat de l'instruction du procès. Lælius porta la parole avec succès et obtint deux fois la remise de la cause. Lælius qui était la probité même, dit à ses clients qui le priaient de ne point se fatiguer, qu'il avait plaidé pour eux avec tous les moyens qui étaient en son pouvoir, mais qu'il croyait qu'elle serait mieux défendue par Galba qui avait plus d'éloquence que lui. Ils suivirent un conseil aussi désintéressé, et l'on dit que Galba plaida avec tant de force et de solidité, que presque toutes les parties de son discours furent couvertes d'applaudissements, et que, le jour même, les accusés

[1] *Brut.*, ch. 36.

Digitized by Google

furent absous avec l'approbation de tout le monde[1]. Cicéron fait dans plus d'un endroit de ses ouvrages, l'éloge de l'éloquence de Galba. Il dit qu'il fut le premier des orateurs latins qui commença à plaire et à toucher. Il le met au-dessus de Caton le censeur[2]. » Velleius Paterculus le cite parmi les orateurs de ce temps, avec Caton, L. Crassus, Scipion, Lælius, les Gracques, Fannius, Papirius Carbon, Metellus Numidicus, Scaurus, et M. Antonius[3].

C. Sulpicius Gallus, le plus versé de tous les nobles dans les lettres grecques, fut mis de son temps au nombre des orateurs, et posséda en outre une foule de belles connaissances. L'élocution commençait dès lors à se polir et à devenir plus brillante. Il était préteur et célébrait des jeux en l'honneur d'Apollon lorsque Ennius mourut après avoir fait représenter sa tragédie de *Thyeste*, sous le consulat de Q. Marcius et de Cn. Servilius[4]. Sulpicius Gallus avait été antérieurement questeur l'an 578, et édile curule l'an 583. Ses talents le portèrent au consulat, et il fut revêtu de cette dignité conjointement avec M. Claudius Marcellus, l'an 588 de Rome, 166 ans avant J.-C. Il se montra le protecteur des lettres, et il paraît que c'est à lui que les Romains durent l'introduction des spectacles dramatiques dans les jeux consulaires. Il honora encore son consulat en triomphant des peuples belliqueux de la Ligurie. Mais un événement de sa vie est surtout remarquable, car il touche par un point important à l'histoire de la science. N'étant encore que tribun militaire et servant sous Paul-Émile, en qualité de son lieutenant, dans la seconde guerre de Macédoine, une éclipse de lune survint au milieu d'une belle nuit, les soldats étaient effrayés; Gallus expliqua la cause du phénomène et la théorie de l'éclipse, et parvint enfin à dissiper la terreur générale. Quelques auteurs racontent ce fait d'une manière différente; ils prétendent que Sulpicius Gallus, ayant prévu le phénomène, annonça aux soldats que la lune serait éclipsée depuis la deuxième jusqu'à la

[1] Voir pour ce récit, *Brut.*, ch. 22.

[2] *Orat.*, L. 1, ch. 10, 53, 56, et 60; L. 2, ch. 2 et 65; L. 3, ch. 7; *Acad.* 2, ch. 26.

[3] Hist. rom., L. 1, ch. 17, § 3; L. 2, ch. 9, § 1er.

[4] *Brut.*, ch. 20; *Orat.*, L. 1, ch. 53.

Digitized by Google

quatrième heure de la nuit ; cette précaution empêcha le fâcheux effet qu'un événement aussi inattendu aurait pu produire sur l'espritde l'armée. Quoi qu'il en soit, il reste toujours à Gallus l'honneur d'avoir été le premier astronome romain[1]. Ce savant homme composa, à ce qu'il paraît, un ouvrage sur l'astronomie, car on lit dans Pline qui rapporte la circonstance que nous venons de raconter, que le premier d'entre les Romains qui rendit publique la théorie des éclipses de soleil et de lune fut Sulpicius Gallus, et plus bas, qu'il composa même un ouvrage sur ce sujet[2]. Le même auteur en appelle encore au témoignage de Sulpicius Gallus, à propos de la distance des astres[3]. Cicéron loue beaucoup Sulpicius de son goût pour l'astronomie et de l'application qu'il apporte à cette science[4]. Plusieurs auteurs, comme on le voit, attestent les connaissances de Sulpicius en astronomie, mais quant à son mérite, sous le rapport de l'éloquence, nous n'avons d'autre garant que Cicéron qui le compte au nombre des orateurs. Il écrivit aussi une histoire romaine, sans doute en grec; elle était citée par Juba, selon Plutarque[5]. Nous terminerons par un trait qui prouve la susceptibilité maritale de ce sévère Romain. Il répudia son épouse, parce qu'il la rencontra hors de chez lui, la tête découverte et sans voile. « La loi, dit-il, a confié à mes yeux seuls le soin de rendre justice à votre beauté ; cherchez pour eux le moyen de plaire, pour eux soyez belle, rapportez-vous en à leur jugement; vous laisser voir à d'autres, c'est montrer le vain désir de vous faire admirer, et j'ai le droit de vous soupçonner et même de vous croire coupable[6]. »

A la même époque, vivait TIBERIUS SEMPRONIUS GRACCHUS que

[1] TIT. LIV., L. 44, ch. 37 ; L. 45, ch. 44. VAL. MAX., L. 8, ch. 11, § 1 ; QUINTILIEN, L. 1, ch. 10 ; PLUTARQ., Vie de Paul-Émile.

[2] Hist. nat., L. 2, ch. 12. *Et rationem quidem defectus utriusque* (solis et lunæ), *primus romani generis in vulgus extulit Sulpicius Gallus....... In concionem ab imperatore productus ad prædicendam eclipsim, mox et composito volumine.*

[3] Hist. nat., L. 2, ch. 21.

[4] *De Offic.*, L. 1, ch. 6 ; *de Senect.*, ch. 14.

[5] Vie de Romulus.

[6] VAL. MAX., L. 6, ch. 3, § 10.

Digitized by Google

Cicéron honore du titre d'orateur; c'était, dit-il, un citoyen vertueux et un homme éloquent, dont il restait encore à cette époque un discours grec prononcé devant les Rhodiens[1]. Tiberius Gracchus, né vers l'an 532 de Rome, 222 ans avant J.-C., était issu de la famille plébéïenne *Sempronia,* distinguée toutefois par les hommes illustres qu'elle avait fournis à la république. Son aïeul et son père avaient tous deux été honorés du consulat. Tiberius fut nommé préteur en Espagne; il soumit les Celtibériens, déposa quarante mille livres pesant d'or dans le trésor public et obtint les honneurs du triomphe. Il fut deux fois consul; d'abord en 577, 177 ans avant J.-C., avec C. Claudius Pulcher; il triompha une seconde fois pour avoir vaincu les Sardes; ensuite en 591, et il eut pour collègue M. Juventius Thalma. Il avait passé par toutes les charges et les avait remplies en bon citoyen. Pendant son tribunat, quoiqu'ennemi des deux Scipion, il prit leur défense contre ses collègues, parce que cela était juste. Cette conduite noble et généreuse amena sa réconciliation avec Scipion l'Africain qui lui donna en mariage sa fille Cornélie dont il eut douze enfants qui moururent tous jeunes, à l'exception des deux Gracchus si connus dans l'histoire, et dont la fin fut si malheureuse. Nous ne répéterons pas ici la fable des deux serpents mâle et femelle rapportée par Plutarque et par Valère-Maxime[2], nous ajouterons seulement que les auteurs qui parlent de Tiberius Sempronius Gracchus s'accordent à faire l'éloge de son caractère. C'était, dit Cicéron, un homme très-sage, et peut-être le plus excellent de son temps[3]. Plutarque, après avoir fait l'énumération de ses titres, de ses dignités, de ses triomphes, ajoute qu'il avait néanmoins plus d'éclat et plus de gloire à cause de sa vertu seule. Valère-Maxime lui rend la même justice[4].

On a aussi attribué de l'éloquence à Publius Cornelius Scipion Nasica, surnommé *Corculum,* à cause de la bonté de son cœur, disent quelques-uns; mais ce mot équivaut à *le Sage*

[1] *Brut.*, ch. 20.

[2] L. 4, ch. 6, § 1.

[3] *De Nat. Deor.*, L. 2, ch. 4.

[4] L. 1, ch. 1, § 3; L. 4, ch. 1, § 8; et ch. 2, § 3.

Digitized by Google

d'après Cicéron [1] et Pline [2]. Ce Publius Scipion Nasica, était fils de ce Scipion Nasica, fils lui-même de Cneus Scipion tué en Espagne. Il fut le gendre de Scipion l'Africain. Très-jeune encore, il accompagna Paul-Émile dans la guerre contre Persée, l'an 586 de Rome, 168 ans avant J.-C. Il contribua au prompt succès de cette campagne en s'emparant des hauteurs de Pythium. A cette occasion, Plutarque [3] et Tite-Live [4] rapportent la conversation qu'eurent ensemble Nasica et Paul-Émile, et dans laquelle le vieux capitaine donna au jeune militaire une leçon dont celui-ci sut profiter. Il fut nommé consul avec C. Marcius Figulus, l'an 592 de Rome, 162 ans avant J.-C.; mais quelques irrégularités dans les auspices ayant été remarquées, ces deux magistrats, également modérés et religieux, ne firent point difficulté d'abdiquer, et ils furent remplacés dans la première charge de l'état par P. Cornelius Lentulus et Cn. Domitius Ahenobardus. Nasica parvint à la censure l'an 597 de Rome, 157 ans avant notre ère, avec Popilius Lænas; tous deux y déployèrent beaucoup de vigilance et de fermeté. Rome dut à Nasica la première horloge dite *clepsydre*. Consul en l'an 599, 155 ans avant J.-C., il eut pour collègue M. Claudius Marcellus, et fit la guerre aux Dalmates et s'empara de Delminium, leur capitale. Sa modestie l'empêcha d'accepter les honneurs du triomphe, comme elle lui avait fait refuser le titre de *imperator* que son armée avait voulu lui décerner peu après. Il joua le rôle de conciliateur entre la république et Massinissa. Il montra la même modération à l'égard de Carthage, et fit plusieurs fois ajourner la guerre. Si le vieux Caton demandait sans cesse la destruction de la rivale de Rome, Nasica avec la même insistance avançait l'opinion contraire. Il parvint par son ascendant à faire démolir le nouveau théâtre que l'on venait de construire à Rome, prévoyant sans doute la passion qui plus tard s'empara des Romains, pour

[1] *Aliis cor ipsum animus videtur, ex quo excordes, vecordes concordesque dicuntur; et Nasica ille prudens, bis consul, Corculum......* (Tuscul I, ch. 9.)

[2] *Præstitere cæteros mortales sapientia, ob id* Cati, Corculi, *apud Romanos cognominati* (Hist. nat., L. 7, ch. 31.)

[3] Vie de Paul-Émile.

[4] L. 44, ch. 36.

ce genre de divertissement. Ce fut encore lui qui, par l'influence de son nom, se trouvant sans armée, obtint des secours pour arrêter les projets d'Andriscus sur la Macédoine. Nasica devait la haute considération dont il jouissait à des mœurs irréprochables, à une droiture inflexible, et à un talent de la parole, auquel il joignait la connaissance du droit public et du droit civil. Il avait été nommé grand pontife, l'an 604 de Rome, 150 ans avant J.-C. [1].

On citait encore comme orateurs à la même époque, LENTULUS qui fut consul avec Figulus ; Q. NOBILIOR, fils de Marcus, déjà formé par les leçons paternelles à l'étude des lettres, et qui étant triumvir pour l'établissement d'une colonie en 569, lorsque Caton était censeur, donna le droit de cité romaine à Ennius qui avait combattu sous son père en Étolie, l'an 564 de Rome, 180 ans avant J.-C. [2]. Enfin T. ANNIUS LUSCUS, collègue de Nobilior dans le consulat, ne fut pas sans talent pour la parole [3]. Nous n'avons aucun renseignement certain sur la vie de ces divers orateurs.

Quant à L. PAUL-ÉMILE, père du second Africain, son éloquence n'était point, d'après Cicéron [4], au-dessous du haut rang qu'il tenait dans la république. Il naquit l'an 526 de Rome, 228 ans avant J.-C. Il fut consul en 572. Il avait été proconsul l'an 566, en Espagne. On connaît sa victoire sur les Lusitaniens, celle qu'il gagna sur les Liguriens pendant son consulat, et qui lui valut les honneurs du triomphe. Mais c'est surtout son expédition contre Persée, en Macédoine, qui assura sa gloire militaire, et lui mérita le surnom de *Macédonique*. Paul-Émile donna constamment des preuves d'intégrité, de désintéressement et de modestie. Il mourut l'an 594, 160 ans avant J.-C., à l'âge de 68 ans, pleuré des Romains et des étrangers qui assistèrent en foule à ses obsèques [5].

1 Voir TIT. LIV., L. 40, ch. 34 ; L. 44, ch. 35 ; VAL. MAX., L. 2, ch. 4 ; CIC., *Brut.*, ch. 20 et 58 ; *de Nat. Deor.*, L. 2, ch. 4.

2 TIT. LIV., L. 37, ch. 50 ; L. 39, ch. 44.

3 CIC., *Brut.*, ch. 20.

4 ibid. ibid.

5 Voir TIT. LIV., L. 37, ch. 47 et 57 ; L. 38, ch. 44, 45 ; L. 39, ch. 56 ; L. 40, ch. 25, 27, 28 et 34 ; L. 44, ch. 17, 22, 34, 35, 36, 37 ; L. 45, ch. 4, 7, 8, 27, 29, 33, 34, 35, 36, 40, 41 ; CIC., *Famil.*, Liv. 4, let. 6 ; *Tuscul.* 3, ch. 28 ;

Digitized by Google

Du vivant de Caton, florirent en même temps une foule d'orateurs plus jeunes que ceux que nous venons de nommer. AULUS POSTHUMIUS ALBINUS, auteur d'une histoire écrite en grec et qui est perdue pour nous. Cet Albinus fut consul avec L. Licinius Lucullus l'an 603 de Rome, 151 ans avant J.-C.; il eut du savoir et de l'éloquence. On peut placer à côté de lui FULVIUS et FABIUS PICTOR qui connut également bien le droit, la littérature et l'antiquité. Q. FABIUS LABÉON mérite à peu près les mêmes éloges [1]. Ce fut un homme de guerre distingué, mais qui n'avait ni générosité, ni bonne foi : sa conduite dans le différend qui s'éleva entre les habitants de Naples et de Nole [2], celle qu'il tint à l'égard d'Antiochus [3] en est la preuve. Il fut nommé questeur l'an 557 de Rome, 197 ans avant J.-C., et consul l'an 571, avec M. Claudius Marcellus. Il parvint même au souverain pontificat. Labéon aimait les lettres; il fut l'ami de Térence, et l'aida, dit-on, de ses conseils.

C. LÆLIUS SAPIENS et P. SCIPION EMILIEN, fils de Paul-Émile, furent doués d'une véritable éloquence. Il existait d'eux, du temps de Cicéron, des discours par lesquels on pouvait juger de leur talent [4]. Écoutons Cicéron : « Pour Lælius et Scipion, dit-il, quoique l'opinion soit unanime sur leur génie, Lælius a, comme orateur, une réputation plus brillante. Convenons-en toutefois, son discours sur les colléges des pontifes n'est pas supérieur au premier qu'on voudra choisir parmi ceux de Scipion. Sans doute on ne peut rien voir de plus doux, ni entendre sur la religion un langage plus auguste ; cependant le style est beaucoup plus vieux et plus suranné que celui de Scipion. Vous savez que chaque orateur a son goût particulier ; or, Lælius me paraît préférer la manière ancienne, et se servir même de termes un peu vieillis. Mais on n'aime pas à voir le même homme exceller dans plusieurs genres à la fois. La gloire des armes, à

5, ch. 40 ; *Offic.*, L. 2, ch. 22 ; *Verr.* 1, ch. 21 ; *Muren.*, ch. 14 ; *Divin.*, L. 1, ch. 46 ; L. 2, ch. 40 ; VAL. MAX., L. 2, ch. 10, § 3 ; L. 5, ch. 10, § 2 ; VELL. PATERC., L. 1, ch. 9, § 3 et 4; ch. 10, § 3 et 4.

[1] CIC., *Brut.*, ch. 21.

[2] ID., *Offic.*, L. 1, ch. 10.

[3] VAL. MAX., L. 7, ch. 3, § 4.

[4] *Brut.*, ibid.

Digitized by Google

laquelle Lælius s'est aussi acquis des titres dans la guerre contre Viriathe, Scipion la possède sans rival ; d'un autre côté, pour le génie, l'érudition, l'éloquence, la philosophie, si l'on regarde ces deux hommes comme les premiers des Romains, on regarde Lælius comme le premier des deux. Et eux-mêmes, d'accord avec l'opinion publique, paraissent avoir fait entre eux ce partage de gloire [1]. »

Lælius avait suivi dans sa jeunesse les leçons de Diogène le Stoïcien et de Panætius, et il apprit de ces deux philosophes à mépriser la volupté. Il fréquenta ensuite le barreau, et nous avons dit en parlant de Galba quelle cause importante il eut à défendre et l'honneur qu'il y obtint. Il accompagna Scipion Emilien, son ami, au siége de Carthage. Cependant il eut beaucoup de peine à parvenir au consulat, il n'en fut revêtu avec Q. Servilius Cæpion que l'an 614 de Rome, 140 ans avant J.-C. Il se conduisit dans l'exercice de sa charge avec une modération qui aurait dû lui concilier les esprits. Il ne put cependant obtenir les honneurs d'un second consulat, et, à cette occasion, Cicéron plaint le peuple de s'être privé volontairement des services d'un si grand magistrat [2]. Il dut à ses vertus le surnom de *Sage* [3]. Cicéron a introduit Lælius comme interlocuteur dans son beau dialogue de l'*Amitié* et dans ceux *de la République*. Quintilien cite avec éloge une des filles de Lælius, pour son éloquence [4].

Publius Scipion Emilien destructeur de Carthage, naquit l'an 568 de Rome, 186 ans avant notre ère, de Paul Emile et de Lutatia, première femme de cet illustre Romain ; il suivit son père dans son expédition contre Persée. Déjà il était entré dans la famille de Scipion par qui il avait été adopté ; à son retour il eut pour maîtres Métrodore, peintre et philosophe célèbre, et Polybe, guerrier, homme d'état et historien. Celui-ci surtout lui inspira l'amour du travail, des fortes études, et l'aversion pour le luxe et pour la vie dissipée et licencieuse des jeunes Romains. Scipion

[1] *Brut.*, ch. 21.

[2] *Tuscul.* 5, ch. 19.

[3] .....*Mitis sapientia Læli.* (Hor., L. 2, *sat.* 1, v. 72.)

[4] Instit. Orat., Liv. 1er, ch. 1er : *Lælii filia reddidisse in loquendo paternam eloquentiam dicitur.*

Digitized by Google

Emilien se distingua autant par la beauté de son caractère, que par l'étendue de ses connaissances ; il étonna ses concitoyens par un désintéressement inconnu. La mère de son père adoptif, Emilia, lui laissa une riche succession ; il la donna tout entière à sa mère qui, répudiée par Paul-Emile, on ne sait pour quel motif, vivait dans un état médiocre, et indigne de son rang. Il donna encore d'autres preuves de sa générosité. La troisième guerre punique était commencée depuis deux ans. Emilien fut nommé consul l'an 607 de Rome, 149 ans avant J.-C., et eut pour collègue C. Livius Drusus Mamilianus. Emilien n'avait pas l'âge légal, et cependant on lui confia avec la plus grande sécurité la province d'Afrique. Carthage fut prise et détruite l'année suivante, et le territoire de cette malheureuse ville fut réduit en province romaine. L'année 620, 134 ans avant J.-C., Scipion Emilien, revêtu une seconde fois du consulat, avec C. Fulvius Flaccus, prit et rasa, l'année d'après, la ville de Numance. Déjà honoré du surnom d'*Africain*, il y réunit celui de *Numantin*. Il se fit remarquer dans la lutte de l'aristocratie romaine contre Caïus Gracchus, et l'on a encore un fragment du discours qu'il prononça contre le fougueux tribun. Un jour on le trouva mort dans son lit, et le bruit se répandit que des traces de violence étaient visibles sur lui. Cicéron dit positivement qu'il fut assassiné et que C. Carbon fut complice de ce meurtre [1]. Il mourut à l'âge de cinquante-six ans, et la douleur publique fut excessive. Sa vertu demeura l'une des plus belles traditions de la république romaine ; sa grandeur d'âme, son urbanité, sa tendre et constante amitié pour Lælius furent immortalisées par Cicéron dans les deux ouvrages que nous avons rappelés, en parlant de Lælius lui-même. Plutarque et Polybe ont vanté les brillantes qualités du second Scipion l'Africain, et Velleius Paterculus en a fait un portrait flatteur [2].

[1] *Mil.*, ch. 7 ; *Orat.*, L. I, ch. 40 ; *Famil.*, L. 9, lett. 21 ; *ad Quint. frat.*, L. 2, lett. 3.

[2] *Scipio tam elegans liberalium studiorum, omnisque doctrinæ et auctor et admirator fuit, ut Polybium, Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque secum habuerit. Neque enim quisquam hoc Scipione elegantius intervalla negotiorum otio dispunxit, semperque aut belli aut pacis serviit artibus : semper inter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis*

Digitized by Google

Lucius et Spurius Mummius eurent quelque talent oratoire; les discours de l'un et de l'autre existaient encore du temps de Cicéron. Lucius était simple et antique; Spurius, sans être plus fleuri, avait cependant un style plus serré parce qu'il sortait de l'école des Stoïciens [1]. On ne sait rien de la vie de Spurius Mummius, sinon qu'il fut lieutenant de son frère dans la guerre d'Achaïe [2]. Quant à Lucius, quoique d'une famille plébéïenne, il fut envoyé en Espagne avec le titre de préteur l'an 601 de Rome, 150 ans avant J.-C.; il éprouva d'abord un échec considérable; puis il remporta des avantages qui lui valurent les honneurs du triomphe. Nommé consul en 608, 146 avant J.-C., il partagea cet honnenr avec Cn. Cornelius Lentulus. Il fut chargé de continuer la guerre contre la ligue Achéenne; il livra la bataille de l'Isthme, et défit Diæus. Il mit ensuite le siége devant Corinthe, la prit, fit passer les habitants au fil de l'épée, ou les réduisit en esclavage. Après en avoir enlevé les objets d'art les plus précieux que Mummius fit transporter à Rome, on mit le feu à la ville qui fut réduite en cendre. Ce consul, au surplus, avait si peu de connaissance dans les arts, qu'au rapport de Velleius Paterculus [3], lors du transport en Italie des chefs-d'œuvre de Corinthe il eut la simplicité de stipuler avec les entrepreneurs que si les statues et autres ouvrages d'art périssaient dans le trajet, ils en fourniraient de pareils. Il faut convenir qu'une semblable naïveté s'accorde mal avec la qualité d'orateur que Cicéron attribue à Mummius, et elle n'est certainement pas faite pour donner une haute idée de son éloquence. Quoi qu'il en soit, à son retour à Rome, il obtint les honneurs du triomphe et le surnom d'*Achaïque*. Il fut élu censeur l'an 613 de Rome, 141 ans avant J.-C. Il mou-

exercuit. (Hist. rom., L. 1, ch. 13, § 3.) Voir en outre Cic., *Offic.*. L. 1, ch. 25 et 32; L. 2, ch. 22; *Orat.*, L. 2, ch. 67; L. 3, ch. 7; *Brut.*, ch. 87; *Academ.*, L. 2, ch. 2; *in Cæcil.*, ch. 21; *Mur.*, ch. 28; *Fat.*, ch. 7; *Agrar.* 1, ch. 2; *Verr.* 1, ch. 4; *ad Quint. Frat.*, L. 1, lett. 1 et 8; et *Mil.*, ch. 7; Val. Max., L. 2, ch. 10, § 4; L. 3, ch. 2, § 6, et ch. 7, § 2; L. 4, ch. 1, § 10; L. 5, ch. 1, § 6; ch. 3, § 16; L. 6, ch. 4, § 1; L. 8, ch. 15, § 4.

[1] *Brut.*, ch. 25.

[2] *Ad Attic.*, L. 13, lett. 6.

[3] Hist. rom., L. 1, ch. 13, § 4.

Digitized by Google

rut si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi marier sa fille qui fut dotée aux frais du sénat [1]. Cicéron rend une justice éclatante à sa probité et à son désintéressement, en l'offrant comme modèle dans sa conduite à Corinthe d'où il ne rapporta pour lui ni une statue, ni un tableau, ni un seul meuble précieux [2].

Il existait à la même époque beaucoup de discours de Spurius Albinus, et quelques-uns des deux Aurelius Orestis, Lucius et Caïus, qui jouirent de quelqu'estime comme orateurs. M. P. Popilius, excellent citoyen, n'était pas non plus sans talent pour la parole : son fils Caïus en avait un véritable. C. Tuditanus, célèbre par la politesse de ses mœurs, et la recherche qu'il portait dans sa manière de vivre, ne fut pas moins renommé pour l'élégance de son langage. On peut lui comparer en ce genre, un citoyen dont l'attachement au bien public ne se démentit jamais, M. Octavius qui, outragé par le premier des Gracques, triompha de ce tribun à force de patience. Il était son collègue dans le tribunat, et il avait été son ami. Tiberius le menaça plusieurs fois de le faire destituer, sans que la résistance aussi courageuse que modérée d'Octavius en fût ébranlée. Enfin Gracchus, après l'avoir fait déposer dans une assemblée du peuple, le fit arracher de la tribune par un de ses affranchis [3].

Parmi les orateurs du même temps, il ne faut pas oublier Æmilius Lepidus, surnommé *Porcina*, contemporain de Galba, quoiqu'un peu plus jeune. Il passa pour un grand orateur, et ses discours, dit Cicéron, prouvent qu'il fut au moins un bon écrivain. Mais si les écrits de ce Romain subsistaient alors, ils sont entièrement perdus pour nous. Emilius Lepidus introduisit, le premier, dans l'éloquence latine, la douceur et l'harmonie des périodes grecques et toutes les savantes combinaisons du style [4].

Q. Pompeius Rufus ne laissa pas d'être estimé en ce temps là comme orateur. Il fut l'artisan de sa fortune; et sans aïeux dont la gloire recommandât son nom, il s'éleva cependant aux plus hautes

[1] Pline, Hist. nat. L. 33, ch. 3; L. 35, ch. 4.

[2] *Verr.* 1, ch. 21; *Agr.* 1, ch. 2. Voir en outre *ad Attic.*, L. 13, lett. 4, 30, 32 et 33; *de Off.*, L. 2, ch. 22.

[3] Flor., L. 3, ch. 14; Velleius Paterc., L. 2, ch. 2; Plutarq., Vie des Gracques.

[4] Cic., *Brut.*, ch. 25.

Digitized by Google

dignités[1]. Il fut consul avec Cn. Servilius Cæpion, l'an 613 de Rome, 140 ans avant J.-C. Il était fils d'un joueur de flûte, et père de Cneus Pompeius Strabon, l'un des plus habiles généraux romains dans la guerre contre les alliés. C'est sous lui que le jeune Pompée qui mérita dans la suite le surnom de *Grand*, fit ses premières armes. Celui-ci descendait d'une autre branche dont l'illustration était encore moins ancienne. La petite-fille de Q. Pompeius Rufus, Pompéia, fut l'épouse de Jules César. Quant aux écrits de Pompeius, ils existaient encore du temps de Cicéron; ils annonçaient un jugement solide, et ils n'avaient pas trop de sécheresse, malgré leur vernis d'antiquité.

A la même époque, L. Cassius Longinus, sans être éloquent, exerça néanmoins l'autorité de la parole. Ce ne fut point, comme les autres, à des manières agréables et élevées, mais à une sévérité austère qu'il dut sa popularité[2]. Ce Romain fut tribun du peuple, l'an 615 de Rome, 139 ans avant J.-C. D'après la loi *Gabinia*, le scrutin pour l'élection des magistrats était secret; Cassius étendit cette loi aux jugements rendus par le peuple, excepté dans les procès de haute trahison, et la loi passa malgré l'opposition du consul Emilius, l'un des plus grands orateurs de son temps. En l'année 627, 127 ans avant J.-C., Cassius arriva au consulat, et, deux ans après, à la censure qu'il exerça avec une grande sévérité. La réputation d'austère équité qu'il s'était acquise, fit jeter les yeux sur lui dans une circonstance critique, l'an 641 de Rome, 113 ans avant J.-C. On attribua des revers et des présages sinistres survenus à Rome, à la profanation des choses les plus saintes par l'inceste de trois vestales, dont un grand nombre de chevaliers romains étaient complices. Æmilia, l'une des trois, fut seule condamnée. Des prodiges effrayants, dit-on, redoublèrent les terreurs. Afin de calmer les esprits, la proposition fut faite au peuple de nommer un préteur extraordinaire, pour instruire de nouveau sur l'inceste des vestales. Le choix tomba sur Cassius qui remplit les fonctions qui lui étaient confiées avec justice et dignité. Les vestales Marcia et Licinia et plusieurs de leurs complices furent condamnés à mort. C'est alors que fut portée la loi Péducéenne sur l'inceste.

[1] Cic., *Brut.*, ch. 25.

[2] Id., ibid., ibid.

Digitized by Google

Il paraît que Cassius était encore revêtu de la préture en 643, quand il fut envoyé en Numidie pour amener Jugurtha à Rome[1]. L'histoire ne donne plus aucun détail sur Cassius, à moins que ce ne soit lui que l'on retrouve consul en 647, et qui, ayant pour collègue C. Marius, fut remplacé par M. Æmilius Scaurus. Ce même Cassius Longinus aurait été défait la même année par les Helvétiens. Cicéron appelle Cassius le plus sage et le plus intègre des juges[2]; et Valère-Maxime dit que son tribunal était l'écueil des accusés[3].

A peu près dans le même temps, P. Crassus eut la réputation d'un très-bon orateur. A beaucoup de talent naturel, il joignait beaucoup d'étude, et il trouva dans sa propre maison des leçons et des modèles. Allié au fameux orateur Servius Galba, dont le fils avait épousé sa fille, et de plus, fils de P. Mucius et frère de P. Scævola, il acquit, sans sortir de chez lui, la connaissance du droit civil. Ses succès répondirent à son activité infatigable, et il était sans cesse occupé à plaider ou à donner des consultations[4]. Cet orateur ne s'appelait Crassus que parce qu'il avait été adopté par le Crassus dont nous avons déjà parlé. Comme l'adopté prenait tous les noms de son père adoptif, et faisait un adjectif du nom de sa famille, celui-ci s'appelait P. Licinius Crassus Mucianus Dives. Il réunissait, dit Aulu-Gelle, les cinq avantages les plus précieux qu'on puisse désirer : il était très-riche, très-noble, très-éloquent, très-habile jurisconsulte et grand pontife[5]. Cicéron ne lui reconnaît de supérieur que Antoine, et c'est à lui qu'on s'adressait de préférence à tous les autres, lorsqu'on ne pouvait avoir celui-ci pour défenseur[6]. P. Crassus pensait qu'en vain on excellait dans le droit civil, si l'on n'y joignait le secours de l'éloquence, et il disait que pour lui il n'avait pas voulu se charger des intérêts de ses amis, ni paraître au barreau avant

[1] Salluste, *Jugurt.*, ch. 32.

[2] *Pro Rosc. Amer.*, ch. 30.

[3] L. 3, ch. 7, § 9. Voir en outre Vell. Paterc., L. 2, ch. 10, § 1; Cic., *Brut.*, 25 et 27; *de Leg.*, L. 3, ch. 16; *pro Sext.*, ch. 48; *ad Herenn.*, L. 4, ch. 35; *Mil.*, ch. 12; *Phil.* 2, ch. 14.

[4] *Brut.*, ch. 25.

[5] N. attiq., L. 1, ch. 13.

[6] *Brut.*, ch. 57.

Digitized by Google

d'avoir étudié les lois [1], faisant voir par là que la connaissance des lois et l'art de la parole doivent se prêter un mutuel appui.

Aux noms qui brillaient alors il faut ajouter les deux C. FANNIUS, fils de Caïus et de Marcus. Le premier qui fut consul avec Domitius Ahenobardus, l'an 632 de Rome, 122 ans avant J.-C., avait laissé un discours contre Gracchus, au sujet des alliés et du nom latin; cet ouvrage qui existait encore du temps de Cicéron, était célèbre et de plus méritait de l'être. Les uns l'attribuaient à Persius, les autres à plusieurs nobles dont chacun, disait-on, avait mis en commun le tribut de son génie. Mais Cicéron ne partageait pas ce doute que l'on n'avait élevé, selon lui, que parce que Fannius était regardé comme un orateur médiocre, tandis que cette harangue était la meilleure qui existât alors. Cicéron avoue d'ailleurs qu'on n'a jamais refusé à Fannius le don de la parole [2].

L'autre FANNIUS, fils de Marcus, gendre de Lælius, était plus austère dans son langage, aussi bien que dans ses mœurs. A l'imitation de son beau-père, il avait assisté aux leçons de Panætius. Ce n'est pas, dit Cicéron, qu'il aimât beaucoup celui dont il suivait l'exemple. Lælius ne l'avait point admis au collége des Augures; il lui avait même préféré son autre gendre Scævola, quoique plus jeune : choix dont Lælius s'excusait en disant qu'il n'avait pas accordé cette préférence au plus jeune de ses gendres, mais à l'aînée de ses filles. Cicéron ajoute qu'on pouvait juger du talent oratoire de Fannius par l'histoire assez élégamment écrite qui restait alors de lui. Sous le rapport de l'éloquence, elle n'était ni tout à fait médiocre, ni parfaitement belle [3], ce qui n'est pas en faire un fort grand éloge, ni donner une haute idée du talent oratoire de son auteur.

Quant à l'augure MUCIUS SCÆVOLA, il n'a point de rang parmi les orateurs : sa profonde connaissance du droit civil, et ses lumières en tout genre lui ont assuré le premier parmi les savants [4]. Q. Mucius Scævola fut augure et consul en 637, 117 ans avant J.-C., et eut pour collègue L. Cæcilius Metellus Diadematus. Cicéron passa sa jeunesse dans la société de ce savant juriscon-

[1] CIC., *Orat.*, L. 1, ch. 37.
[2] *Brut.*, ch. 26.
[3] Ibid., ibid.
[4] Ibid., ibid.

Digitized by Google

sulte. Scævola triompha des Dalmates avec son collègue au consulat, et se distingua dans la guerre contre les Marses. Il était beau-père du jeune Marius ; il donna une preuve de courage qui ne trouva point d'imitateurs ; seul de tout le sénat il osa résister à Sylla, quand celui-ci voulut faire déclarer ennemis de la république les deux Marius et leurs partisans. Scævola était gendre de Lælius ; et c'est lui que Cicéron a choisi pour un des interlocuteurs de son dialogue sur l'*Amitié*, du premier livre de l'*Orateur*, et de son Traité de la République. Il en fait encore mention dans d'autres endroits de ses ouvrages [1].

Lælius Cælius Antipater dont nous avons déjà parlé comme historien, est cité par Cicéron comme un bon écrivain pour ce temps là. Ce fut un habile jurisconsulte, et il eut beaucoup de disciples, entre autres L. Crassus l'orateur, né en 613 de Rome. Antipater fut questeur dans l'année 617 de Rome, 137 ans avant J.-C. [2].

Caius Papirius Carbon fut un grand orateur, et ses discours existaient du temps de Cicéron. Ils ne brillaient pas de tout l'éclat des expressions, mais ils étaient pleins d'esprit et de solidité. Tant que Carbon vécut, il se distingua dans un grand nombre de causes et devant des tribunaux différents. Son débit était harmonieux, rapide, animé. Cet orateur réunissait la véhémence à beaucoup de douceur et d'enjouement. Il était actif, laborieux, et s'appliquait souvent à la composition, et aux exercices de cabinet. Il passa pour le meilleur avocat de son temps [3]. Il vivait du temps des Gracques ; il fut le collègue de Tiberius au tribunat, persécuta Scipion Émilien, et fut même soupçonné d'avoir été le complice de sa mort. Il se tourna ensuite du côté des grands, fut consul en 634 de Rome, 120 ans avant J.-C., avec P. Manilius, et défendit Opimius, meurtrier de Caïus Gracchus [4]. Au sortir de son consulat, il fut accusé de sédition par l'orateur Crassus, alors âgé de vingt ans, et dont cette affaire était le début dans la carrière du barreau. Carbon prévint le jugement en s'empoisonnant, dit-on, avec des cantharides. Son changement

[1] *Balb.* 20 ; *Philip.* 8, ch. 10.

[2] Voir page 140.

[3] Cic., *Brut.*, ch. 27.

[4] Id., *de Orat.*, L. 2, ch. 40.

Digitized by Google

de parti, la versatilité de son caractère l'avaient rendu odieux au peuple sans le faire estimer des grands [1].

Il ne nous reste rien de TIBERIUS GRACCHUS ; ainsi on ne peut se faire une juste idée de son style, à moins de s'en rapporter à l'avis de Cicéron qui en porte le même jugement que de celui de Carbon. Toutefois on peut en quelque sorte se rendre compte de son éloquence par l'extrait que Plutarque [2] a fait d'un grand discours que Tiberius prononça devant le peuple, pour se justifier d'avoir fait déposer son collègue Octavius. Plutarque déclare expressément qu'il rapporte des traits et des arguments de ce discours, pour faire voir quelle était la force de l'éloquence de Tiberius Gracchus. Cet ardent partisan du peuple avait été dès son enfance instruit dans les lettres grecques, par les soins de sa mère Cornélie ; il eut toujours les meilleurs maîtres de la Grèce ; et, encore très-jeune, il reçut les leçons du plus éloquent de tous, de Diophane de Mitylène ; mais il eut bien peu de temps, et pour perfectionner et pour déployer son génie, car il mourut seulement âgé de trente ans, l'an 621 de Rome, 133 ans avant J.-C., on sait dans quelles circonstances. Tiberius, n'étant encore âgé que de seize ans, avait suivi en Afrique Scipion le jeune, s'était distingué à la prise de Carthage et avait le premier escaladé les murailles. Au retour de cette campagne, il fut admis au collége des augures. Il fut élu questeur en 617, 137 ans avant notre ère, et fut chargé de négocier la paix avec les Numantins qui avaient battu le consul C. Hostilius Mancinus. Personne n'ignore les efforts que fit Tiberius pour faire revivre la loi *Licinia*, ni quel en fut le triste résultat. Tous les historiens se sont accordés à louer les qualités de Tiberius Gracchus, sa grandeur d'âme, sa bravoure, son éloquence douce et persuasive ; mais on ne peut nier, dit le savant M. Weiss, qu'il ne fût trop ami des innovations, et trop attaché aux résolutions qu'il avait prises ; et c'est avec raison qu'on lui reproche d'avoir donné le signal des divisions qui existèrent toujours depuis, à Rome, entre le sénat et le peuple, et qui amenèrent enfin la dissolution du gouvernement. Ce n'est pas à nous d'approfondir la question politique; nous ne considérons ici Tiberius Gracchus

[1] CIC., *de Leg.*, L. 3, ch. 16.

[2] Vie des Gracques

Digitized by Google

que comme orateur[1]. On croit que Tiberius Gracchus a été l'auteur d'une tragédie de *Thieste* dont Censorinus fait mention. Florus regarde comme légal l'assassinat commis sur la personne de Tib. Gracchus[2].

Parmi les orateurs qui vivaient à peu près à la même époque, Cicéron[3] nomme DECIMUS BRUTUS, fils de Marcus, qui s'exprimait avec assez d'élégance, et possédait fort bien pour son temps les lettres grecques et latines. Ce Decimus Brutus était probablement celui qui prit le nom d'Albinus, après avoir été adopté par Aulus Posthumius Albinus, et qu'on regarde comme le père de Decimus Brutus, l'un des assassins de César. Il fut consul en 677, 77 ans avant J.-C., et eut pour collègue Man. Emilius Lepidus Levianus.

P. CORNELIUS SCIPION NASICA, surnommé *Sérapion,* portait dans ses discours toute l'énergie de son caractère passionné. Il était fils de Scipion Nasica dit *Corculum*. Il fut questeur l'an 605 de Rome, 149 ans avant J.-C., sous le consulat de Marcus Rutilus Censorinus et M. Manilius. Ce fut lui qui, s'opposant aux mesures que les tribuns voulaient que l'on prît, relativement à la cherté du bled, s'écria : *Romains, taisez-vous; je sais mieux que vous ce qui est utile à la république.* A ces mots, toute l'assemblée garda un silence respectueux, et l'autorité d'un seul homme fit taire les cris de la faim. C'était l'année 616 de Rome, 138 ans avant J.-C. ; Nasica était alors consul avec D. Junius Brutus. Il fut le plus redoutable adversaire de Tiberius Gracchus. Ayant sommé vainement le consul Scævola de recourir à la force contre un démagogue si dangereux, il se leva avec emportement, et dit d'une voix haute : *Puisque le consul nous trahit, tout particulier que je suis, je me mettrai à votre tête. Suivez-moi*, ajouta-t-il, *vous tous qui vous intéressez à la conservation de la république.* On sait quel fut le sanglant résultat de cette vigoureuse interpellation. En butte à la fureur de la multitude, sa retraite devint nécessaire, et pour couvrir un exil honorable, le sénat lui donna une mission en Asie. Il ne vécut pas longtemps loin de sa patrie, et

[1] Voir VAL. MAX., L. 1, ch. 4, § 2; ch. 6, § 8; L. 3, ch. 2, § 17; L. 4, ch. 1, § 8; ch. 7, § 1; CIC., *Offic.*, L. 1, ch. 22; VELL. PATERC., L. 2, ch. 2, 3, 4, 6, 7, 9, 13 et 17.

[2] *Quasi jure oppressus est*, L. 3, § 15.

[3] *Brut.*, ch. 28.

Digitized by Google

à peine arrivé à Pergame, il mourut de chagrin l'an 622 de Rome, 132 ans avant J.-C. Les auteurs anciens parlent avec éloge de ce Romain illustre [1].

Q. FABIUS MAXIMUS, petit-fils de Paul-Émile, jouissait, pendant la même période, d'une certaine réputation comme orateur. On sait que des quatre fils de Paul-Émile, deux moururent à l'époque même de son triomphe sur Persée, roi de Macédoine. Un autre, le second Africain était entré par adoption dans la maison Cornelia; l'autre, dans la maison Fabia: ce fut Quintus Fabius Æmilianus, père du Fabius Maximus dont il est ici question. Celui-ci soutint la gloire des deux grands noms qu'il portait et mérita le surnom de *Allobrogicus*, parce qu'étant consul en 633, 121 ans avant J.-C., il défit complètement Bituilus, roi des Arvernes, qui s'était joint aux Allobroges. Il fut censeur l'an de Rome 646, 108 ans avant notre ère. La suite de sa vie n'est pas connue [2].

Nous ajouterons à tous ces noms celui de P. LENTULUS, prince du sénat, qui eut toute l'éloquence qui est nécessaire à l'homme d'état. LUCIUS FURIUS PHILUS était renommé par la pureté de son style, et plus lettré que les précédents. M. P. SCÆVOLA se distinguait par la finesse et le jugement, et même par quelque abondance [3]. Fils de Quintus Mucius Scævola qui fut ambassadeur à Carthage et préteur en Sardaigne, il augmenta encore beaucoup ce fond d'expérience dans les lois, qui resta le patrimoine de cette famille. Il fut consul avec L. Calpurnius Pison *Frugi*, en 621, 133 ans avant J.-C. Sans être tout à fait partisan des lois de Tiberius Gracchus, il se montra, sous son consulat, opposé aux violences que les patriciens, excités par Scipion Nasica, voulaient exercer contre ce tribun; et l'on ne peut qu'applaudir à la modération courageuse qu'il montra dans cette circonstance.

M. MANILIUS est mis par Cicéron à côté de P. M. Scævola pour la science et les lumières [4]. Le même écrivain accorde à APPIUS

[1] CIC., *pro Milone.*; *Philip.* 8; VELL. PATERC., L. 2, ch. 3, § 1; APPIEN, *Bell. civ.*, L. 1, ch. 1 et 2; PLUT., Vie de Tib. Gracchus; VAL. MAX., L. 5, ch. 2, § 17; PLIN., Hist. nat., L. , ch.

[2] CIC., *Brut.*, ch. 28; *Font.* § 12.

[3] ID., ibid.

[4] ID., ibid.

Digitized by Google

Claudius de la facilité, mais il lui reproche un peu trop de véhémence. Cet Appius ne doit pas être confondu, comme l'a fait M. Durdent, avec Appius Cæcus qui fut censeur en 442 de Rome; celui dont il s'agit était contemporain des orateurs que nous passons maintenant en revue, et qui vivaient dans le septième siècle de Rome. Toutefois il est certain qu'il était de l'antique famille connue sous le nom d'Appienne.

On tient encore quelque compte, sous le rapport de l'éloquence, de Fulvius Flaccus et de C. Caton, fils de la sœur du second Scipion l'Africain; toutefois Cicéron ne les considère que comme des orateurs médiocres; il ajoute même que les écrits de Flaccus qui existaient encore de son temps, n'attestaient que son amour pour les lettres [1]. Il paraît qu'il fut tribun du peuple [2].

P. Decius, de cette famille qui s'illustra plus d'une fois par son dévouement patriotique, était l'émule de Flaccus, et possédait quelque talent oratoire, mais son esprit turbulent se faisait remarquer jusque dans son langage.

M. Drusus, fils de Caius, se distingua également par la force de son éloquence et par son grand caractère. Ce fut lui que le sénat opposa au tribun C. Gracchus, en le faisant nommer son collègue. Grâce à la coopération du sénat, il était à même de faire au peuple beaucoup plus de largesses que C. Gracchus, et les lois qu'il fit porter en faveur des plébéïens eurent cet avantage, que ceux-ci, comprenant qu'ils les devaient à l'influence du sénat, se détachaient peu à peu de Gracchus dont la grande popularité devenait dangereuse. Au reste, Drusus était juste et modéré, et donnait l'exemple du plus pur désintéressement. Il parvint au consulat l'an 642 de Rome, 112 ans avant J.-C., et eut pour Collègue L. Calpurnius Pison Cesoninus. Il fit la guerre dans la Thrace, et remporta des avantages contre les Scordisques qu'il repoussa au delà du Danube; il obtint les honneurs du triomphe : on sait en outre qu'il fut l'un des ancêtres de l'empereur Tibère, et qu'il mérita par la lutte qu'il soutint contre C. Gracchus, le surnom de patron du sénat [3] : c'est tout ce qu'on connaît de lui.

[1] *Brut.*, ch. 28.

[2] Val. Max., L. 2, ch. 7, § 15

[3] Suet., *Tib.*, ch. 3.

Digitized by Google

A côté de cet orateur se place son frère C. Drusus, sur qui l'histoire ne nous fournit aucun renseignement.

M. Pennus, de la famille des Brutus, est aussi compté au nombre des orateurs de cette période. Il se montra dans son tribunat, comme Drusus, un redoutable adversaire de C. Gracchus. Ce Romain qui pouvait prétendre à tout dans la carrière des honneurs, mourut après son édilité.

T. Flaminius, que Cicéron put voir encore, s'exprimait en latin avec une grande correction. Nous n'avons aucune donnée plus particulière sur son talent, et les détails relatifs à sa vie ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

A tous ces noms nous joindrons celui de C. Scribonius Curion. Les discours de cet orateur existaient encore du temps de Cicéron, et permettaient d'apprécier son talent. Le plus célèbre, à ce qu'il paraît, fut celui qu'il prononça pour Servius Fulvius. D'après le commentateur Celius, la cause qui donna lieu à ce plaidoyer est celle des trois vestales, Emilia, Marcia et Licinia, accusées de s'être laissé séduire. Emilia seule fut condamnée d'abord par le collége des pontifes; Licinia fut sauvée, sans doute, par l'éloquence de son parent, l'orateur Crassus. Mais le peuple nomma une commission extraordinaire présidée par le Cassius dont nous avons parlé[1]; cette commission cassa le jugement et condamna Licinia et Marcia. Dans l'enfance de Cicéron, le discours de Curion passait pour le chef-d'œuvre de l'éloquence, mais un peu plus tard on le remarqua à peine dans la foule des ouvrages qui avaient paru depuis. Toutefois l'orateur romain a trouvé que ce plaidoyer si vanté de Curion était puéril en beaucoup d'endroits; que ce qu'il disait de l'amour, de la torture, des bruits publics n'était qu'une suite de frivoles lieux communs, supportables cependant dans un temps où le goût, moins délicat, n'avait pas encore épuré l'oreille des Romains. Curion avait laissé quelques autres écrits également perdus pour nous. Il parla souvent, il fut un des plus célèbres avocats de son temps. Cicéron s'étonne qu'ayant fourni une carrière assez longue et assez brillante, cet orateur ne soit jamais parvenu au consulat[2]. Il ne faut pas le confondre avec C. Curion, tribun du peuple dont parlent Ap-

[1] Voir page 168.

[2] *Brutus*, ch. 22.

Digitized by Google

pien et Velleius Paterculus, ainsi que Cælius dans une lettre à Cicéron.

Mais un orateur doué du plus beau génie, passionné pour l'étude, et formé dès l'enfance par de savantes leçons, fut C. Gracchus, frère de Tiberius, et dont l'histoire est trop bien connue pour que nous puissions nous dispenser d'en parler ici : « Gardez-vous » de croire, dit Cicéron, que personne ait jamais eu une éloquence » plus riche et plus abondante. Lisez-le, lisez-le sans cesse. Sa » mort prématurée fut une perte pour la république romaine et » pour les lettres latines. Pourquoi fallait-il qu'il aimât son frère » plus que sa patrie? Qu'il lui eût été facile avec un tel génie, » s'il eût vécu plus longtemps, d'égaler la gloire de son père ou » celle de son aïeul[1]. Peut-être qu'en éloquence il n'eût jamais » trouvé personne qui l'égalât lui-même. Ses expressions sont » nobles, ses pensées solides, l'ensemble de sa composition im- » posant. Il n'a pu mettre la dernière main à ses ouvrages. Plu- » sieurs sont d'admirables ébauches qui seraient devenues des » chefs-d'œuvre. Oui, si un orateur mérite d'être lu par la jeu- » nesse, c'est C. Gracchus. La lecture de ses discours peut tout » à la fois aiguiser l'esprit et féconder l'imagination[2]. » Après un tel éloge, combien ne doit-on pas éprouver de regrets en songeant que le temps n'a pas respecté les discours de C. Gracchus. Aulu-Gelle en a conservé quelques fragments qui, bien que fort courts, méritent cependant d'être lus[3]. Velleius Paterculus cite l'un et l'autre Gracchus comme des orateurs distingués[4]. Quintilien appelle C. Gracchus, le plus grand orateur de son temps, et il ajoute que sa délicatesse allait à un tel point qu'il ne parlait pas au public sans avoir derrière lui un musicien qui, avec une flûte destinée à cet usage, lui donnait le ton qu'il devait prendre. Et quel homme, dit-il, fut plus en droit de négliger une sujétion pareille[5]? La même circonstance est rapportée par

[1] Le père des Gracques, était Tiberius Sempronius Gracchus, dont nous avons parlé, pag. 159; et leur aïeul était Scipion le premier Africain.

[2] *Brut.*, ch. 23.

[3] *N. att.*, L. 1, ch. 7 ; L. 9, ch. 14 ; L. 10, ch. 3 ; L. 11, ch. 10 et 13 ; L. 15, ch. 12.

[4] *Hist. rom.*, L. 1, ch. 17, § 3.

[5] *Inst. Orat.*, L. 1, ch. 10.

Digitized by Google

Cicéron[1], qui d'ailleurs fait mention de cet orateur en plusieurs endroits de ses ouvrages[2]. Pline l'ancien n'a pas non plus oublié de rappeler le nom de C. Gracchus dans quelques passages de son Histoire naturelle. Tacite, Florus, Pline le jeune en ont aussi fait mention.

Après C. Gracchus, vient dans l'ordre des temps C. Galba, fils de l'éloquent Servius[3], et gendre de P. Crassus, orateur et jurisconsulte. Les Romains de son époque estimaient son talent; ils s'intéressaient même à ses succès, en mémoire de son père, mais il échoua au milieu de la carrière. Accusé, d'après la loi du tribun Mamilius, comme le nomme Cicéron[4] et que Salluste appelle Memmius[5], loi portée contre les complices de Jugurtha, il se défendit lui-même et fut immolé à la haine du peuple. Du temps de Cicéron, la péroraison de son discours existait encore sous le titre d'*épilogue*. Elle était si estimée qu'on la faisait apprendre par cœur aux jeunes Romains qui étudiaient. C. Galba est le premier membre d'un collége de prêtres qui, depuis la fondation de Rome, ait été condamné dans une cause publique. Cicéron fait encore mention de cet orateur dans son livre intitulé *Brutus*[6].

P. Scipion Nasica, fils de Scipion Nasica, surnommmé Serapion[7] fut consul l'an 643 de Rome, 111 ans avant J.-C., malgré l'opinion de M. Burnouf, et eut pour collègue L. Calpurnius Pison Bestia. Il mourut pendant sa magistrature. Il était orateur, mais il ne parlait pas souvent quoiqu'il ne cédât à personne pour la pureté du langage, et qu'il n'eût point de rival pour la finesse et la plaisanterie. Bestia, son collègue, était un homme ardent qui n'ignorait pas non plus l'art de manier la parole.

Nous devons aussi mettre au nombre des orateurs de ce temps, quoique Cicéron n'en fasse pas mention sous ce rapport, le

[1] *Orat.*, L. 3, ch. 60.

[2] *Har. resp.*, ch. 20; *Divin.*, L. 1, ch. 26; *Cluent.*, § 55; *Off.*, L. 2, ch. 21; *Tuscul.*, L. 3, ch. 20; *Dom.*, § 9; *Orat.*, L. 2, ch. 67.

[3] Voir page 156.

[4] *Brut.*, ch. 34.

[5] *Jug.*, ch. 29 et 32.

[6] L. 1, ch. 56.

[7] Voir page 173.

Digitized by Google

MEMMIUS, tribun du peuple, que d'autres appellent MAMILIUS. Comme son éloquence eut à Rome beaucoup d'éclat et d'influence, Salluste a cru convenable de transcrire d'un bout à l'autre une de ses nombreuses harangues. Il a choisi de préférence celle qu'il prononça devant le peuple dans la circonstance que nous avons rappelée à propos de C. Galba. Comme Salluste ajoute qu'il la cite à peu près dans les mêmes termes, nous transcrirons seulement l'exorde pour donner une idée de la manière de l'orateur :

« Mille considérations m'éloigneraient de vous, Romains, sans l'amour du bien public qui l'emporte; d'un côté une faction puissante, de l'autre votre lâche résignation, plus de lois, et l'irréprochable vertu toujours plus près de la persécution que des honneurs. Certes, je me sens humilié pour vous, en songeant combien, depuis ces quinze dernières années, vous avez été le jouet d'un petit nombre d'ambitieux insolents, comme vous avez laissé périr misérablement et sans vengeance tous vos défenseurs, et comme votre âme s'est tellement abrutie d'indolence et de lâcheté, que dans ce moment-ci même où vos ennemis donnent tant de prise sur eux, vous n'osez pas vous relever encore et que vous avez la faiblesse de craindre ceux-là même qui décemment devraient trembler devant vous ! Mais malgré tous ces justes sujets de dégoût, mon courage m'impose la loi de braver une faction tyrannique. J'aurai du moins fait un essai de cette liberté que j'ai puisée avec le jour : que cet essai vous soit infructueux ou profitable, c'est ce qui dépend de vous, Romains [1]. »

[1] *Multa me dehortantur a vobis, Quirites, ni studium reipublicæ omnia superet; opes factionis, vestra patientia, jus nullum, ac maxume quod innocentiæ plus periculi quam honoris est. Nam illa quidem piget dicere, his annis XV quam ludibrio fueritis superbiæ paucorum, quam fœde, quamque inulti perierint vestri defensores, ut vobis animus ab ignavia atque socordia corruptus sit; qui ne nunc quidem obnoxiis inimicis exsurgitis, atque etiam nunc timetis eos quibus vos decet terrori esse. Sed quanquam hæc talia sunt, tamen obviam ire factionis potentiæ animus subigit : certe ego libertatem, quæ mihi a parente meo tradita est, experiar; id frustra an ob rem faciam, in vestra manu situm est, Quirites.*

(*Jugurt.* ch. 32, trad. de Dureau Delamalle). Voir, pour le reste du discours, les chap. 33, 34, 35 et 36.

Digitized by Google

Nous avons dit que Cicéron n'a point cité comme orateur le Memmius dont il s'agit ici ; et en effet, on ne peut croire que ce Memmius soit l'un des deux Memmius, Caius et Lucius, que Cicéron mentionne comme deux orateurs médiocres qui furent plutôt accusateurs que défenseurs [1]. Au reste, le Memmius de Salluste fut tué par Saturninus, au milieu même des comices consulaires. dans l'année 654, sous le sixième consulat de Marius, 100 ans avant J.-C. [2].

C. Licinius Nerva fut mauvais citoyen et assez bon orateur, dit Cicéron [3].

Caïus Sextius Calvinus avait de l'esprit et un langage facile et élégant ; mais sa mauvaise santé s'opposait à l'exercice de son talent. Cependant, lorsque les douleurs de la goutte lui laissaient quelque relâche, il ne refusait pas l'appui de son éloquence aux clients qui la réclamaient, mais cela n'arrivait pas souvent [4]. Cicéron nous apprend qu'il était borgne, il cite à ce sujet la bouffonnerie d'Appius et la répartie de Sextius [5] : « Je souperai ce soir chez vous, car je vois qu'il y a place pour un ; » à quoi Sextius répondit : « Lavez vos mains, et vous souperez avec moi. »

Cicéron nomme encore, comme orateur [6] à la même époque, T. Albucius qui passa sa jeunesse à Athènes, et qui y embrassa la doctrine d'Épicure. Il prit un tel engouement pour le grec, qu'il affectait de ne point parler sa langue, ce dont on peut se convaincre par les vers que Lucilius met dans la bouche de Mucius Scævola [7]. Quintus lutatius Catulus, dont nous avons

[1] *Brut.*, ch 36.

[2] Appien., Guer. civ., L. 1 ; Cic., 4e *Catil.*, § 2 ; Tit. Liv., épitome, Liv. 69.

[3] Cic., *Brut.*, ch. 34.

[4] Idem, ibid.

[5] *De Orat.*, L. 2, ch. 60. (Appius avait les mains souillées de rapines.)

[6] *Brut.* ch. 34.

[7] C'est Cicéron qui les rapporte (*de Finib. bon et mal.*, L. 1, ch. 4) :

Græcum te, Albuci, quam romanum, atque sabinum,
Municipem Ponti, Tritanni, centurionum,
Præclarorum hominum, ac primorum, signiferumque,
Maluisti dici. Græce ergo prætor Athenis,
Id quod maluisti, te, quum ad me accedi, saluto :
χαῖρε, inquam, Tite! Lictores, turma omni', cohorsque,
χαῖρε, Tite! hinc hostis mi Albucius, hinc inimicus.

Digitized by Google

déjà parlé comme historien [1], fut savant non à la manière des anciens, mais comme on se piquait de l'être du temps de Cicéron. Il avait beaucoup de littérature ; la douceur de son langage répondait à l'affabilité de ses mœurs et à l'aménité de son caractère ; il parlait le latin avec la plus grande pureté ; le son de sa voix et sa prononciation avaient beaucoup de charme. QUINTUS METELLUS, et son collègue M. SILANUS, étaient doués d'une éloquence politique digne de tels hommes, et de la dignité dont ils étaient revêtus [2]. Metellus naquit vers la fin du sixième siècle de Rome. Son père Metellus Calvus, le fit élever à Athènes par l'orateur Carnéades ; il fut questeur en 628 de Rome, tribun en 633, édile en 636, préteur en 639, et, l'année suivante, gouverneur de la Sicile ; enfin il parvint au consulat avec Silanus, en 645, 109 ans avant J.-C. Il fut envoyé en Numidie pour combattre Jugurtha ; il avait pour lieutenant Marius ; ses succès lui valurent le surnom de *Numidique* et les honneurs du triomphe, bien que Marius, nommé consul, eût été chargé de le remplacer. Par les intrigues de ce dernier, il fut condamné à l'exil, d'où il fut rappelé, grâce aux pieuses instances de son fils. Il avait publié plusieurs ouvrages très-estimés pour la correction du style, entre autres un Recueil de lettres adressées aux frères Domitius, durant son exil, et un discours contre Messala accusé de concussion. De tout cela il ne reste que quelques fragments fort peu importants. Aulu-Gelle [3] en a conservé quelques-uns. Cicéron fait mention de Metellus Numidicus en plusieurs endroits de ses ouvrages [4]; et Velleius Paterculus le cite parmi les orateurs distingués de l'époque [5] ; Valère-Maxime en fait aussi mention [6]. Tout ce qu'on sait de Silanus, son collègue, outre cette circonstance, c'est qu'il fut vaincu par les Cimbres dans la Gaule narbonnaise.

[1] Voir page 142.

[2] *Brut.*, ch. 35.

[3] N. attiq., L. 1, ch. 6; L. 15, ch. 13; L. 17, ch. 2.

[4] *Pro Sext.*, § 47; *Cluent.*, § 35; *Dom.*, § 31; *Red.* 1, § 3; 2, § 15; *pro Planc.*, § 18; *Famil.*, L. 1, lett. 9; *Balb.*, § 5; *Verr.* 4. § 66; *ad Attic.* L. 1, ch. 16.

[5] *Hist. rom.*, L. 2, ch. 9, § 5.

[6] L. 2, ch. 10, § 1.

Digitized by Google

M. AURELIUS SCAURUS qu'il ne faut pas confondre avec celui dont nous avons parlé [1], car celui-ci était de la famille *Emilia*, celui-là de la famille *Aurelia*, ne parlait pas souvent, mais avec goût; il se distingua surtout par l'élégance et la pureté de sa diction [2]. Il fut consul l'an 646 de Rome, 108 ans avant J.-C., à la place de Q. Hortensius, et eut pour collègue Ser. Sulpicius Galba. Il fut vaincu, fait prisonnier par les Cimbres, et massacré par Biorix, l'un des rois de cette nation, pour lui avoir parlé avec trop de liberté sur la puissance et la grandeur des Romains.

On peut mettre aussi au nombre des hommes éloquents de la même période, QUINTUS SERVILIUS CEPION, « homme plein de » courage et de fermeté, dit Cicéron, à qui l'on fit un crime des » malheurs de la guerre et dont la haine du peuple causa la dis- » grâce [3]. » Consul en 648, 106 ans avant J.-C., et ayant pour collègue C. Atilius Serranus, il fut envoyé dans la Gaule contre les Cimbres. Il pilla l'immense quantité d'or qui se trouva à Toulouse. L'année suivante, ayant conservé le commandement, la mésintelligence s'éleva entre lui et le nouveau consul Mallius, homme incapable qu'on lui avait envoyé pour le seconder ; il fut complètement battu. Il paya ce malheur par une destitution ignominieuse, et fut exclus du sénat en 650. Le tribun Norbanus l'accusa de concussion, et malgré l'appui de Crassus, de Scaurus et du Sénat, il fut condamné à l'exil, et se retira à Smyrne où sans doute il termina sa vie.

AULUS ALBINUS et un autre ALBINUS revêtu de la dignité de flamine, tinrent aussi un certain rang parmi les orateurs; le premier surtout se distingua par le mérite d'une correction parfaite [4].

Cicéron parle d'un certain L. COTTA qui fut préteur, et qu'il ne faut pas confondre avec Caius Aurelius Cotta [5]. L'auteur de *Brutus* le regarde comme un orateur médiocre qui ne se fit point de réputation par un mérite réel, mais qui se fit remarquer par

[1] Voir page 144.

[2] CIC., *Brut.*, ch. 35.

[3] ID., ibid. ibid.

[4] CIC., *Brut.*, ch. 36.

[5] Voir plus bas.

l'emploi d'expressions surannées et l'accent un peu rustique qu'il affectait pour se donner un air d'antiquité.

Enfin parut l'orateur Marcus Antonius dont nous ne pouvons mieux faire apprécier le talent qu'en rapportant textuellement ce qu'en dit Cicéron lui-même : « Antoine et Crassus sont, à mon avis, » dit-il, nos deux plus grands orateurs, et les premiers Romains » qui aient élevé l'éloquence à cette hauteur où l'avait portée » le génie de la Grèce. Rien n'échappait au génie d'Antoine ; et » il plaçait toujours ses moyens dans l'endroit le plus propre à » les faire valoir. Semblable à un général qui dispose habilement » sa cavalerie, son infanterie, ses troupes légères, il donnait » à chacun de ses arguments la place où il pouvait produire » le plus d'effet. Il avait une vaste mémoire. Chez lui pas la » moindre trace de travail, et l'on eût dit qu'il parlait toujours » sans préparation ; mais il était si bien préparé, que les juges, » en l'écoutant, semblaient quelquefois n'être pas eux-mêmes » assez préparés à se mettre en garde contre son éloquence. » Quant à son langage, il n'était pas d'une élégance parfaite ; et sans » parler d'une manière incorrecte, il manqua pourtant du mérite » de l'élocution, je veux dire de cette qualité de l'élocution qui » est un mérite pour l'orateur. Car si la correction du langage » est un titre d'éloge, c'est moins par elle-même que parce que » la plupart la négligent. En effet il n'est pas si beau de savoir » le latin que honteux de l'ignorer : c'est moins la science d'un » orateur que celle d'un citoyen romain. Au reste, dans le choix » des mots, où il cherchait l'effet plutôt que la grâce, dans la » manière de les placer, dans la structure des périodes, il n'était » rien chez Antoine qui ne fût calculé, rien où ne présidât un » art secret. Mais il excellait surtout à embellir ses pensées de » l'éclat des figures. . . . .

« Antoine joignait à ces grandes qualités un mérite particu- » lier d'action. Si l'action a deux parties, la voix et le geste, » son geste exprimait moins les paroles que les pensées. Le mou- » vement de ses mains, de ses épaules, de son corps, de ses pieds, » sa position, sa démarche, tout enfin était dans une harmonie » complète avec les idées et le fond des choses. Sa voix était » soutenue quoiqu'un peu sourde. Mais il possédait le talent uni- » que de faire tourner ce défaut même à son avantage ; car il » avait dans les morceaux pathétiques un accent de tristesse

Digitized by Google

» bien propre à inspirer la confiance, et à porter l'émotion dans » l'âme des auditeurs [1]. » Dans la cause qu'il plaida pour Manius Aquilius accusé par L. Fusius, il poussa si loin le pathétique, en pleurant lui-même, et en découvrant la poitrine de son client couverte de cicatrices, qu'il triompha de ses juges et fit pleurer même Marius qui siégeait parmi eux [2].

Cependant Antoine, avec un talent si relevé pour la parole, n'avait aucune instruction, pas même celle qu'on reçoit dans le premier âge [3], ce qui peut faire juger à quel point la nature l'avait favorisé du côté de l'éloquence, et combien son organisation a dû le seconder pour le faire arriver au degré de mérite où il est parvenu.

Les accusations qu'il porta dans sa jeunesse furent la première cause de sa renommée [4]. Il ne mettait pas au jour ses plaidoyers, ne voulant pas qu'on pût lui opposer dans une affaire ce qu'il aurait dit dans une autre [5]. Il fut élevé à la dignité consulaire, avec Aulus Posthumius Albinus, l'an 655 de Rome, 99 ans avant J.-.C [6]. Honoré de la censure, il fut accusé de brigue par M. Duronius, et c'est alors que Mancia dit à l'accusateur : *Enfin vous allez pouvoir vous occuper de vos propres affaires* [7]. Il parait que cette accusation n'eut pas de suite. Antoine prédit la guerre civile qui allait désoler sa patrie [8]. Nommé proconsul, il fut chargé, en cette qualité, du gouvernement de la province de Cilicie. Proscrit par Marius, il fut mis à mort l'an 667 de Rome, 87 ans avant J.-C., et l'on vit sa tête attachée à cette même tribune qui avait si souvent retenti des accents de sa mâle éloquence [9].

Marc Antoine est l'un des interlocuteurs que Cicéron a mis en

[1] *Brut.*, ch. 37 et 38 ; traduction de M. Burnouf.

[2] Cic., *Tusc.* 2, ch. 24 ; *Orat.*, L. 2, ch. 37.

[3] Id., *de Orat.*, L. 2, ch. 1.

[4] Id., *Offic.*, L. 2, ch. 14.

[5] Id., *Cluent.*, § 50 ; Val. Max., L. 7, ch. 3, § 5.

[6] Id., *Red.* 1, § 5.

[7] Id., *de Orat.*, L. 2, ch. 68.

[8] Id., *Famil.*, L. 6, lett. 2.

[9] Id., *de Orat.*, L. 1, ch. 7 ; L. 3, ch. 3 ; *Herenn.*, L. 4, ch. 5 ; Vell. Paterc., L. 2, ch. 22, § 3 ; Val. Max., L. 8, ch. 9, § 2 ; L. 9, ch. 2, § 2.

Digitized by Google

scène dans son dialogue de *l'Orateur*. Velleius Paterculus le compte au nombre des orateurs célèbres[1], et aucun écrivain n'a élevé de doute sur la réalité de son mérite.

A côté de Marcus Antonius se place avec honneur Lucius Licinius Crassus. Voici comment Cicéron lui-même s'exprime à son sujet: « Quelques-uns lui comparaient (à Antoine), d'autres lui » préféraient Crassus. Tous convenaient que quand on avait » l'un ou l'autre pour défenseur, il n'en fallait pas désirer un plus » habile. Pour moi, malgré le grand éloge que je viens de faire » d'Antoine et dans lequel je persiste, je pense qu'il ne peut » avoir rien existé de plus parfait que Crassus. Il avait une gra- » vité noble, mêlée de cet enjouement et de cette plaisanterie » fine et ingénieuse qui sied à l'orateur, et ne dégénère jamais » en bouffonnerie. Il parlait avec une pureté et une correction » éloignée de toute recherche; ses idées se développaient avec » une netteté admirable; et lorsqu'il discutait sur le droit civil » ou sur l'équité naturelle, les preuves et les exemples lui ve- » naient en abondance.

» Si Antoine avait un talent incroyable pour faire naître des » conjectures, ou pour exciter et dissiper des soupçons, Crassus » excellait dans l'art d'interprêter et de définir, et il développait » avec une fécondité sans égale, les principes de l'équité [2]. »

L. Crassus mérita très-jeune encore la réputation d'orateur par cette glorieuse accusation qu'il entreprit si noblement à l'âge de vingt ans, contre Caius Carbon dont nous avons parlé [3]; et il montra alors, dit Cicéron, qu'il pouvait déjà mériter dans le forum une gloire à laquelle il eût été même honorable pour lui de se préparer dans le silence de ses études [4].

Un autre passage de Cicéron n'est pas moins glorieux pour la mémoire de Crassus : « Crassus, dit-il, arrivait préparé ; on l'at- » tendait, on l'écoutait avidement. Dès son exorde qui était tou- » jours travaillé avec soin, il justifiait cette honorable curiosité. » Son geste était calme, sa voix soutenue ; il ne marchait point, » frappait rarement du pied. Mais la chaleur de son âme et quel-

[1] L. 2, ch. 9, § 1.

[2] *Brut.*, ch. 38 et 39. Trad. de M. Burnouf.

[3] Voir page 171.

[4] *De Offic.*, L. 2, ch. 13, à la fin.

Digitized by Google

» quefois la colère ou une douleur profondément sentie, pas-
» sionnaient ses paroles ; il employait souvent, et sans sortir de
» sa gravité, l'arme de la plaisanterie. Enfin par un talent bien
» rare, il réunissait une grande brièveté de style à tout l'éclat
» des ornements. Jamais il ne trouva son pareil dans les répliques
» subites et alternatives. Tous les genres de causes lui furent
» également familiers. Il se plaça de bonne heure au premier
» rang des orateurs [1]. »

Le jeune Crassus se faisait remarquer par la grâce, et joignait une candeur admirable à un grand amour de la justice. Il n'avait que vingt-sept ans lorsque son éloquence fit absoudre la vestale Licinia, sa parente. Il parvint au consulat en 659, 95 ans avant J.-C., et eut pour collègue Q. Mucius Scævola. Ayant obtenu la Gaule citérieure pour département, il la purgea des brigands obscurs qui l'infestaient. Cicéron lui reproche, à cette occasion, d'avoir eu la faiblesse de demander les honneurs du triomphe, qui lui furent refusés malgré la bonne volonté du sénat [2]. Crassus fut censeur en 661, et fit fermer l'école des rhéteurs latins, les regardant comme des novateurs dangereux. Il ambitionna aussi la faveur du peuple et il fut nommé tribun ; « mais son tribunat fit si peu de bruit, dit Cicéron, que s'il n'eût, » pendant cette magistrature, soupé chez le crieur Granius, et » si Lucilius ne nous l'avait raconté deux fois, nous ignorerions » qu'il eût été tribun du peuple [3]. »

Le même phénomène que nous avons remarqué à l'égard d'Antoine, s'est renouvelé dans la personne de Crassus : c'est qu'il n'avait d'autre instruction que celle que peut donner l'éducation du premier âge [4]. A la suite d'un vif débat qu'il eut avec le consul Philippe, il fut pris d'un accès de fièvre qui l'emporta en sept jours, le 20 septembre de l'année 663 de Rome [5]. On peut consulter, relativement à quelques circonstances de sa vie, Cicéron [6]

[1] *Brut.*, ch. 43, trad. du même.

[2] *Invent.*, L. 2, ch. 37 ; *C. Pis.*, § 26.

[3] *Brut.*, ibid.

[4] Cic., *Orat.*, L. 2, ch. 1.

[5] Voir, pour les détails de sa mort, ID., ibid., L. 3, ch. 1 et 2.

[6] *Verr.* 2, § 49 ; *Font.*, § 7 ; *Dom.*, § 19 ; *Famil.*, L. 9, lett. 21 ; *Offic.*, L. 1, ch. 30 et 37 ; L. 3, ch. 11.

Digitized by Google

et Valère-Maxime [1]. Velleius Paterculus le nomme honorablement parmi les meilleurs orateurs de son temps [2].

L. Domitius Ahenobardus n'était point compté au nombre des orateurs, bien qu'il maniât la parole avec quelque talent; il en est de même d'un certain C. Celius, qui avait cependant une activité infatigable et de grandes qualités. Quant à l'éloquence, dit Cicéron, il en avait assez dans les affaires particulières pour défendre ses amis, et dans les discussions publiques pour soutenir son rang. A la même époque, M. Herennius qui fut consul avec Valerius Flaccus l'an 661 de Rome, 93 ans avant J.-C., était compté au nombre des orateurs médiocres qui parlent avec pureté et correction. C. Clodius, que sa grande naissance et son immense crédit plaçaient au premier rang dans l'état, était orateur, mais orateur peu distingué. Cicéron cite aussi, comme n'étant pas dépourvu d'éloquence, C. Titius, le même dont nous avons parlé comme poëte, et qui eut Afranius pour imitateur. Rubrius Varron fut un accusateur ardent et passionné; c'est le même que le sénat déclara ennemi de la patrie avec C. Marius. M. Gratidius, père de Marius Gratidianus, parent de Cicéron, ami intime d'Antoine, et son lieutenant en Cilicie, enfin accusateur de Fimbria, était un orateur, sinon distingué, au moins estimable; il était instruit dans les lettres grecques, et né pour la parole [3]. Un digne rival d'Antoine et de Crassus fut L. Marcius Philippus, qui parvint au consulat avec Sext. Julius César, l'an 663 de Rome, 91 ans avant J.-C., la même année où fut assassiné le tribun du peuple M. Livius Drusus et où commença la guerre des alliés italiques contre l'état romain. Voici ce que dit Cicéron de cet orateur: « Si Crassus et Antoine » occupent le premier rang, Philippe est celui qui en approche » le plus; mais il n'en approche pourtant que de très-loin. Ainsi » quoique personne ne vienne se placer entre lui et ces deux » grands maitres, je ne lui donnerai cependant pas la seconde » ni la troisième place; car je n'appellerai pas le second ou le » troisième, ni dans une course de chars celui qui est encore

[1] L. 3, ch. 7, § 6; L. 4, ch. 5, § 4; L. 6, ch. 2, § 2; ch. 5, § 6; L. 9, ch. 1, § 1.

[2] Hist. rom., L. 2, ch. 9, § 1. Voir Cic., *Brut.*, ch. 53.

[3] Cic., *Brut.*, ch. 46.

Digitized by Google

» tout près de la barrière quand le vainqueur a déjà reçu la » palme; ni parmi les orateurs, ceux qui sont si éloignés du pre» mier, qu'à peine ils semblent courir dans la même lice. Cepen» dant Philippe avait des qualités, qui jugées seules et sans » comparaison, pouvait paraître grandes : une extrême franchise, » beaucoup de traits piquants, des idées abondantes et dévelop» pées avec facilité. Il était surtout initié fort avant pour ce temps» là aux sciences de la Grèce. Dans la dispute, ses railleries » avaient quelque chose de mordant et d'acéré[1]. »

L. Gellius, l'un des deux Gellius que nous avons cités comme historiens, ne manquait ni de connaissances, ni d'imagination comme orateur; il s'exprimait avec facilité. Sa longue carrière le fit contemporain de plusieurs générations d'orateurs, et il plaida une multitude de causes[2].

C. Julius Cæsar Strabon, fils de Lucius, fut victime des proscriptions de Cinna, et sa tête fut attachée avec celle d'Antoine à la tribune aux harangues[3]. Cicéron caractérise en ces termes le talent de Julius : « Il l'emporte sur ses devanciers et ses con» temporains par son enjouement et la finesse de ses plaisante» ries. Ce ne fut pas sans doute un orateur véhément, mais rien » n'est au-dessus de l'urbanité, de l'élégance, de la grâce qui » faisaient le charme de son style. » Il avait de la douceur, mais il manquait de force[4]. Julius est un des interlocuteurs du dialogue de Cicéron, qui a pour titre *de l'Orateur*.

P. Cethegus, qui était de l'âge de Julius, parlait assez facilement sur les affaires publiques. Il avait étudié tous les détails du gouvernement, et les connaissait à fond. Aussi, dans le sénat, son influence égalait celle des hommes consulaires. Peu propre aux grandes causes, il défendait avec assez d'adresse et de talent les intérêts privés[5]. Il ne faut pas le confondre avec Marcus Cornelius Cethegus dont nous avons parlé plus haut, ni avec Caius

[1] Cic., *Brut.*, ch. 47. Trad. de Burnouf.
[2] Ibid., ibid.
[3] Tit. Liv., *épit.* des Liv. 79 et 80.
[4] *Brut.*, ch. 48.
[5] Voir Cic., *de Orat.*, L. 2, ch. 3 et 54; L. 3, ch. 3 ; *de Offic.*, L. 1, ch. 37.

Digitized by Google

Cethegus qui trempa dans la conjuration de Catilina et qui fut mis à mort en prison par les ordres de Cicéron alors consul.

Cicéron groupe encore quelques orateurs qui se firent un nom à la même époque, bien qu'il ne les cite pas comme des hommes de grand talent : ce sont Q. Lucretius Vespillo qui faisait preuve de beaucoup de finesse et de connaissance des lois ; Aphilia que Lambin appelle Ofella, et qui réussissait mieux à la tribune qu'au barreau ; T. Annius de la tribu Velina, homme éclairé et orateur estimable dans les causes particulières ; T. Juventius qui dans le même genre de causes était rusé et habile à surprendre son adversaire ; il ne manquait pas de connaissances et entendait parfaitement le droit civil ; mais son débit avait quelque chose de pesant et de froid ; P. Orbius, disciple de Juventius, né à la même époque que Cicéron, peu exercé à parler en public, mais ne le cédant pas à son maître dans la science du droit ; T. Aufidius qui aspirait à ressembler à Juventius et à Orbius, et qui vécut jusqu'à une extrême vieillesse : c'était un honnête homme, un homme irréprochable mais peu disert ; son frère Vergilius, tribun du peuple, qui ne l'était pas davantage ; P. Magius, collègue de celui-ci, et doué d'un peu plus de fécondité[1].

Quintus Sertorius se fit un nom dans l'éloquence par sa facilité et sa pénétration. Il était né à Norcia, ville du pays des Sabins, environ l'an 634 de Rome, 120 ans avant J.-C. Après avoir eu des succès au barreau, il embrassa la carrière des armes, se distingua dans la guerre contre les Cimbres, et son intrépidité lui coûta la perte d'un œil. A son retour à Rome, le peuple lui rendit une justice bien flatteuse, en l'accueillant par de nombreux applaudissements, la première fois qu'il se montra au théâtre : jusqu'alors cet honneur n'avait été accordé qu'aux généraux illustrés par de grandes victoires. Toujours étranger aux proscriptions de Marius, de Cinna et de leurs adhérents, seul il ne sacrifia personne à son ressentiment. Peut-être prouva-t-il, d'une manière un peu rigoureuse, son horreur pour les désordres, en faisant massacrer quatre mille esclaves qui s'étaient révoltés contre leurs anciens maîtres. Ne voyant plus de moyen de sauver la liberté romaine, il passa en Espagne, et, proscrit

[1] *Brut.*, ch. 48.

Digitized by Google

par Sylla, il y soutint la guerre depuis l'an 676 jusqu'à l'an 682, et fut assassiné par Perpenna [1].

Gorgonius, membre de l'ordre équestre, se distingua aussi dans l'art oratoire. Titus Junius, fils de Lucius, fut tribun, et sur son accusation, P. Sextius, préteur désigné, fut condamné pour crime de brigue. Titus Junius avait une élocution facile et coulante qui, jointe à l'éclat de sa vie et à un esprit assez distingué, l'aurait porté plus loin dans la carrière des honneurs, si son état de faiblesse ou plutôt de maladie n'avait arrêté son essor [2].

A la même époque se distinguèrent comme orateurs Caius Aurelius Cotta et Publius Sulpicius. Cotta était de l'école de l'orateur Lucius Crassus. Il échoua, dit Cicéron, dans la poursuite du tribunat, par les intrigues de l'envie. Accusé devant le peuple, il parla avec énergie contre les chevaliers à qui il reprocha amèrement leur partialité dans la manière dont ils rendaient la justice. Voyant bien que sa noble et audacieuse franchise ne ferait qu'irriter ses juges, il prévint leur arrêt par un exil volontaire. Il fut rappelé par Sylla. Il obtint les honneurs consulaires en 679 de Rome, 75 ans avant J.-C., et les partagea avec L. Octavius. Ce fut alors qu'il fit passer une loi qui accordait aux tribuns du peuple le droit d'arriver aux dignités. Il paraît, d'après Cicéron [3], qu'il parvint à la dignité de pontife; il appartenait d'ailleurs à la secte des académiciens [4]. Il est au nombre des interlocuteurs du dialogue de *l'Orateur*. Voici comment s'explique Cicéron sur le mérite particulier de Cotta et de Sulpicius : « Cotta brillait par la finesse de l'invention ; son élo-
» cution était pure et facile, et il avait réglé fort sagement son
» style ainsi que son action sur la faiblesse de sa poitrine, qui
» lui interdisait tout effort violent. Il n'y avait rien dans ses
» discours qui ne fût correct, sain et de bon goût, et, ce qui
» est un grand mérite, ne pouvant subjuguer les esprits par
» cette force victorieuse qui n'était point le caractère de son
» éloquence, il les maniait avec assez d'adresse pour les amener

[1] Sertorius est le héros de l'une des plus belles tragédies de Corneille.

[2] *Brut.*, ch. 48.

[3] *Nat. Deor.*, L. 1, ch. 22.

[4] Ibid., ibid., ch. 6.

Digitized by Google

» insensiblement au même but où les entraînait violemment Sulpicius.

» En effet, parmi les orateurs que je me souviens d'avoir entendus, Sulpicius fut sans contredit le plus pathétique, et, pour ainsi dire le plus tragique de tous. Il avait une voix étendue et en même temps agréable et sonore; son geste et tous ses mouvements étaient pleins de grâce, mais de cette grâce qui convient au barreau et non au théâtre. Son élocution était impétueuse et rapide, sans avoir rien de superflu et de redondant : il voulait imiter Crassus; Cotta prenait Antoine pour modèle; mais on ne trouvait point dans Cotta la force d'Antoine, et Sulpicius laissait à désirer l'élégance de Crassus[1]. »

Publius Sulpicius Rufus ne fut pas aussi bon citoyen que grand orateur; il embrassa d'abord le parti du sénat, et contribua en 566 de Rome, 88 ans avant J.-C., à faire nommer Sylla consul. Bientôt il se déclara pour Marius et devint l'un de ses plus ardents, de ses plus furieux partisans. Nommé tribun du peuple, il avait à ses ordres trois mille hommes armés, et ne se montrait en public qu'escorté de six cents jeunes chevaliers qui lui étaient entièrement dévoués et qu'il appelait son anti-sénat. Renommé par son éloquence, son génie entreprenant, ses richesses, son crédit et une grande force d'esprit et d'âme, il s'était acquis auprès du peuple la plus haute estime par la rectitude de ses mœurs et de sa conduite; mais comme s'il se fût dégoûté tout à coup de la vertu, et que ses bonnes intentions se fussent soudainement évanouies, il se précipita dans le mal. Il fit donner à l'ambitieux Marius tout le pouvoir et confier toutes les provinces; il fit porter au peuple une loi par laquelle on retira à Sylla son commandement, et l'on déféra à Marius la direction de la guerre contre Mithridate. Il proposa encore d'autres lois non moins dangereuses, non moins funestes et que ne pouvait souffrir un état libre. Bien plus il fit assassiner par ses émissaires, le fils du consul Q. Pompeius, gendre de Sylla. C'est alors que celui-ci revint à Rome avec son armée, qu'il chassa de la ville, et fit condamner à l'exil Marius, ainsi que son fils, et Sulpicius avec neuf autres de leurs adhérents. Sulpicius fut poursuivi par des cavaliers,

[1] *Brut.*, ch. 55, trad. de Burnouf.

Digitized by Google

atteint dans les marais Laurentins et égorgé ; sa tête fut exposée à la tribune aux harangues [1]. Plutarque a fait le portrait de Sulpicius Rufus, et ce qu'il en dit achève de le présenter sous le jour le plus odieux : « Il ne s'agissait pas d'examiner s'il sur- » passait les autres en toutes sortes de vices, mais en quel genre » de vices il se surpassait lui-même [2]. »

Cicéron ne place aucun orateur à côté de Cotta et de Sulpicius, seulement il dit que Cneus Pomponius était celui qui lui plaisait le plus ou qui lui déplaisait le moins ; ailleurs il ajoute que cet orateur apportait aux combats du forum la force de ses poumons, l'entraînement de sa véhémence, l'amertume de ses invectives [3]. Ce Pomponius est le même qui fut tué dans les guerres de Marius et de Sylla [4].

C. Scribonius Curion, fils de l'orateur dont nous avons déjà parlé et père de celui qui est noté dans l'histoire comme le premier et le principal instrument de la guerre civile au temps de César et de Pompée, se servait d'expressions brillantes, parlait assez correctement la langue latine, et était mis par quelques-uns au premier rang des orateurs, après toutefois Cotta et Sulpicius. Il avait puisé dans la maison paternelle cette pureté de diction par laquelle il se recommandait, car il n'avait aucune teinture des lettres. De tous ceux qui ont eu quelque réputation oratoire, il n'en est pas un seul qui ait été dans toutes parties des connaissances humaines d'une si profonde ignorance. Il n'avait jamais lu ni poëtes ni orateurs ; aucun fait historique n'ornait sa mémoire ; il ne savait ni les lois de l'état, ni le droit civil et particulier. Aussi Curion fournit-il une preuve, ajoute Cicéron, que l'éclat et la richesse de l'élocution contribuent seuls, plus que tout autre mérite, au succès de l'orateur ; car il était sans talent pour l'invention et ne mettait dans la disposition ni ordre ni ensemble. Quant à l'action il excitait des éclats de rire, et il était tout à fait dépourvu de mémoire au point qu'en écrivant, il perdait le souvenir de ce que sa main venait de tracer un instant auparavant.

[1] Vell. Paterc., Hist. rom, L. 2, ch 18, § 5 et 6 ; et ch. 19, § 1.

[2] Vie de Sylla.

[3] *Brut.*, ch. 57 et 62.

[4] Cic., *de Orat.*, L. 3, ch. 13.

Digitized by Google

On ne le plaçait donc immédiatement après les meilleurs orateurs de son temps, que pour le bon choix de ses expressions et la facilité rapide avec laquelle les paroles coulaient de sa bouche [1]. Toutefois peu de causes lui étaient confiées, et un jour il fut abandonné de tout son auditoire [2]. Il parvint au consulat en 678, 76 ans avant J.-C., et eut pour collègue Cneus Octavius. Il mourut en 701, l'année de la défaite et de la mort de Crassus.

Cicéron nomme encore parmi les orateurs de la même époque Q. VARIUS qui maniait la parole avec facilité, et qui fut condamné à l'exil, en vertu de la loi que lui-même avait fait adopter; L. FUVIUS, orateur médiocre, mais qui se fit applaudir dans l'accusation qu'il porta contre Manius Aquillius; MARCUS LIVIUS DRUSUS, grand oncle de Brutus à qui est dédié l'ouvrage de Cicéron sur les célèbres orateurs; son éloquence faisait impression, mais seulement quand il parlait sur les affaires publiques. Il était fils de celui dont nous avons déjà fait mention; étant tribun du peuple, il fut assassiné dans sa maison l'an 663 de Rome, 81 ans avant J.-C. [3]; PUBLIUS ANTISTIUS était un homme véritablement doué de quelque talent oratoire, au rapport de Cicéron. Après un silence de plusieurs années, causé par les dédains du public dont il était même devenu la risée, il fut applaudi pour la première fois dans une cause juste, pendant son tribunat. Il combattait la brigue de Caius Julius César, celui qui fut édile curule en 663, et qui demanda pour l'an 667, sans avoir été préteur, le consulat que pour cette raison il ne put obtenir. Antistius, dans cette cause, se fit d'autant plus d'honneur, que ses arguments comparés à ceux de son collègue l'orateur Sulpicius qui soutenait la même cause, étaient plus nombreux et plus habilement choisis. Depuis son tribunat, il fut chargé de beaucoup d'affaires, et l'on finit par lui confier toutes celles qui avaient

[1] *Brut.*, ch. 58, 59, 60 et 61, dans lesquels CICÉRON rapporte trois anecdotes plaisantes, touchant Curion

[2] Ibid., ch. 89.

[3] Consulter VELL. PATERC., L. 2, ch. 13 et 14; CORN. NEP., *de Vir. ill.*; FLOR., L. 3, ch. 17; APP., Guerr. civ., L. 1, ch. 35; CIC., *Dom.*, § 16, 19 et 46; *Mil.*, § 7; *de Offic.* 1, ch. 30; *de Orat.*, L. 1, ch 7, et L. 3, ch. 1; *Nat. Deor.*, L. 3, ch. 32; *Cluent.*, § 56; *Rab. Perd.*, § 7.

Digitized by Google

de l'importance. Il trouvait ses moyens avec sagacité; il les disposait avec art, et sa mémoire les retenait fidèlement. Ses expressions, sans être brillantes, n'avaient rien de bas; sa diction coulait avec aisance et rapidité. Quant à son maintien, il ne manquait pas d'une certaine grâce; mais un vice de prononciation et des habitudes ridicules gâtaient un peu son débit. Il se distingua surtout entre le départ et le retour de Sylla, époque où les lois étaient sans force et le gouvernement sans dignité. Il avait d'autant plus de succès, que le forum était alors à peu près désert: Sulpicius avait péri, Cotta et Curion étaient absents; de tous les avocats de cet âge, il ne restait que Carbon et Pomponius, et il n'était pas difficile à Antistius de les surpasser l'un et l'autre [1].

Plus jeune que les précédents, mais immédiatement après eux, vient L. Sisenna, le même dont nous avons déjà parlé comme historien. C'était un homme instruit et adonné aux plus nobles études, parlant purement la langue latine, versé dans la politique, et d'un esprit assez enjoué. Du reste, il était peu laborieux et paraissait trop rarement au barreau. Placé par son âge entre les triomphes oratoires de Sulpicius et ceux d'Hortensius, il ne pouvait atteindre à la hauteur du premier, et c'était une nécessité qu'il cédât au second [2].

En parcourant la seconde période de la langue latine, relativement à l'éloquence, on peut établir quatre classes d'orateurs avant d'arriver à Cicéron : Caton l'ancien, représente la première; la seconde se résume dans la personne de Servius Sulpicius Galba; les deux Gracchus sont les types de la troisième, et Marcus Antonius, ainsi que Lucius Licinius Crassus à la tête de la quatrième, lient, pour ainsi dire, cette dernière époque au siècle de Cicéron.

L'éloquence que représente Caton, était franche mais âpre, incisive mais peu chatiée [3], et se ressentait de l'époque qui avait conservé quelque chose encore de la rusticité des premiers

[1] Cic., *Brut.*, ch. 63.

[2] Id., ibid., ch. 64.

[3] *Fuere quædam genera dicendi conditione temporum horridiora, alioqui magnam jam ingenii vim præ se ferentia. Hinc sunt Lælii, Africani, Catones, Gracchique.* (Quintil., Inst. Orat., Liv. 12, ch. 10.)

temps. L'art oratoire chez Servius Galba avait à peu près ce même caractère de rudesse et d'austérité, mais cet homme était remarquable par les mouvements pathétiques et le charme du débit, car il négligeait l'art d'écrire et son élocution était sèche et empreinte d'une teinte antique. Quant aux deux Gracchus qui résument en eux le troisième développement de l'éloquence latine, ils joignaient au mérite de leurs devanciers une dialectique plus serrée, plus nerveuse, un langage plus soigné, plus abondant. Tout en s'exprimant peut-être avec plus de pureté et d'élégance, Antoine et Crassus n'étaient pas aussi châtiés que le furent depuis Hortensius et Cicéron ; mais ils firent faire un très-grand pas à l'art oratoire par l'ordre et la combinaison qu'ils introduisirent dans l'arrangement des raisonnements et des preuves, et surtout par la puissance de l'action ; il était réservé au défenseur de Milon de porter l'éloquence romaine à ce point de perfection où il faut que ceux qui viennent après, se maintiennent, s'ils ne veulent déchoir.

L'éloquence à Rome devait rencontrer d'autant plus d'obstacles dans la voie du progrès, que la langue latine était peu ou point cultivée, elle ne faisait point l'objet d'un enseignement spécial et approfondi. Non-seulement la grammaire n'était pas étudiée à Rome, dans les premiers temps, mais encore elle n'y était point estimée et n'y jouissait d'aucune considération. Dans un état guerrier et encore sauvage, on ne trouvait pas de loisir pour s'occuper des arts libéraux, et la science des grammairiens fut à son origine bien peu de chose [1].

Le premier qui introduisit à Rome l'étude de la grammaire ou plutôt de la littérature en général, fut Cratès, fils de Timocrate, né à Malles, dans la Cilicie. Il étudia d'abord la philosophie et adopta la doctrine stoïcienne. Il s'établit ensuite à Pergame dont les rois avaient rassemblé une bibliothèque considérable. Cratès, contemporain d'Aristarque, s'appliqua comme lui à corriger les poëmes d'Homère. Il jouissait de beaucoup d'estime à Pergame, et Attale Philadelphe l'envoya en ambassade auprès du sénat romain, l'an 586 de la fondation de Rome, 168 ans avant J.-C., sous le consulat de Lucius Æmilius Paulus et de C. Licinius Crassus, peu après la mort du poëte Ennius. S'étant

[1] Voir l'ouvrage de Suétone, *de illustribus Grammaticis*.

Digitized by Google

cassé la jambe en tombant dans l'ouverture d'un égout près du Mont-Palatin, il fut obligé de rester longtemps dans sa maison, et il y ouvrit un cours de littérature qui fut suivi par beaucoup de Romains. Ceux-ci se mirent, à l'exemple de Cratès qui ne s'occupait probablement que des auteurs grecs, à lire et à expliquer à leurs concitoyens les œuvres des anciens poëtes latins, tels que Nævius, Ennius, et d'autres. Cratès laissa différents ouvrages dont le plus célèbre était celui qui contenait ses corrections sur l'Iliade et l'Odyssée [1].

Parmi ceux qui imitèrent les lectures publiques et le genre de commentaires de Cratès de Malles, Suétone nomme CAIUS OCTAVIUS LAMPADIO, qui partagea en sept livres le poëme de Nævius sur la guerre punique, poëme qui, avant cela, était écrit sans aucune division; ainsi dans la suite QUINTUS VARGONTEIUS divisa les Annales d'Ennius, qu'il lisait devant une nombreuse assemblée; ainsi LÆLIUS, ARCHELAUS, VETTIUS, POMPEIUS LENÆUS, PHILOCOMUS et VALERIUS CATON se plaisaient à déclamer en public les vers de Lucilius.

Ceux qui, sous tous les rapports, donnèrent plus d'extension à l'étude de la grammaire chez les Romains, furent LUCIUS ÆLIUS LANUVINUS, gendre de Quintus Ælius, et SERVIUS CLAUDIUS, tous deux chevaliers romains, tous deux d'un savoir profond et varié, et pleins d'expérience dans les affaires publiques. Lucius Ælius avait deux surnoms, celui de *Præconinus*, parce que son père avait rempli les fonctions de crieur public [2] et celui de *Stilo*, parce qu'il avait coutume de composer les discours des grands personnages; il fut le maître de Varron et de Cicéron. Il était tellement dévoué à Quintus Metellus Numidicus qu'il l'accompagna dans son exil à Smyrne, en 654. Quant à Servius, s'étant frauduleusement emparé d'un ouvrage de son beau-père, ouvrage qui n'avait pas encore été publié, il fut renié pour être de la famille; il en éprouva tant de honte et de regret, qu'il en fut attaqué de la goutte; n'en pouvant supporter les douleurs, il frotta ses pieds avec un certain poison qui les priva de la sensibilité vitale,

[1] On le trouve quelquefois cité dans les commentaires sur l'*Iliade*, publiés par Villoison. AULU-GELLE fait aussi mention de Cratès. (*N. attic.*, L. 2, ch. 25.)

[2] *Præco, præconium facere.*

Digitized by Google

en sorte qu'il vécut, ayant une partie du corps tout à fait morte [1]. Depuis lors il ne s'appliqua qu'avec plus de zèle et de plaisir à l'étude de la science grammaticale, au point que les hommes les plus illustres, cédant à son exemple, voulurent aussi écrire quelque chose sur la grammaire, et l'on dit qu'en peu de temps on compta à Rome vingt écoles très-fréquentées. Comme ce furent d'abord des esclaves étrangers qui enseignèrent la grammaire, on attachait tant de prix à ceux qui étaient grammairiens, qu'il est certain que LUTATIUS DAPHNIS que Lenæus Melisus appelait par plaisanterie *les Délices du Dieu Pan* [2], fut acheté deux cent mille sesterces [3] par Quintus Catulus, et affranchi peu de temps après. Un chevalier romain très-riche, nommé Eficius Calvinus, loua le grammairien *Lucius Apuleius* à raison de quatre cent mille sesterces par an, somme énorme et presque incroyable, puisqu'elle équivaudrait à 84,000 f. La science de la grammaire s'était répandue dans les provinces, et plusieurs des plus habiles professeurs allèrent enseigner au loin et surtout dans la Gaule cisalpine. Il faut compter parmi eux OCTAVIUS TEUCER, SISCENNIUS JACCHUS et APPIUS CARES; ce dernier professa jusqu'à l'âge le plus avancé lorsque déjà non-seulement il ne pouvait plus marcher, mais encore qu'il était privé de la vue.

Le terme de *grammairiens* [4], dit Suétone, a prévalu par imitation du grec, mais dans les premiers temps on les appelait *lettrés* [5]. Cornelius Nepos, dans le livre où il fait la distinction d'un homme *lettré* et d'un homme *érudit*, dit qu'un homme lettré est celui qui écrit et qui parle sa langue purement, correctement et d'après la connaissance qu'il a des règles. C'est proprement ainsi qu'on a appelé les interprètes des poëtes que les Grecs nomment *grammairiens* [6] et que les Latins désignent aussi sous le nom de *littérateurs*. Il y en a aussi qui ont fait une différence de *lettrés* et de *littérateurs*, comme les Grecs, de *grammairiens*

[1] PLINE, Hist. nat., L. 25, ch. 111.

[2] Πανὸς ἄγαλμα.

[3] Un peu plus de 42.000 francs. Voir PLINE, Hist. nat., L. 7, ch. 39.

[4] *Grammatici*.

[5] *Litterati*.

[6] Γραμματικοί.

Digitized by Google

et de *grammatistes* [1] : le premier est considéré comme possédant sa langue dans la perfection, et le second comme n'ayant qu'un moindre degré d'instruction. Il paraît que dans les premiers temps les grammairiens enseignaient aussi la rhétorique ; dans la suite bien que les deux professions furent distinctes, la première participait toujours un peu de la seconde, et expliquait quelques-unes des formes du langage, d'une nature plus relevée [2].

Parmi les plus illustres professeurs de grammaire on cite Sævius Nicanor, qui le premier se fit une réputation dans l'enseignement. Il composa des commentaires qui paraissaient en grande partie avoir été empruntés, et une satire dans laquelle il fait connaître qu'il était affranchi et avait deux surnoms [3]. On dit que s'étant rendu coupable de quelque action indigne, il se retira en Sardaigne où il mourut.

Aurelius Opilius, affranchi d'un certain Epicureus, enseigna d'abord la philosophie, puis la rhétorique et enfin la grammaire. Rutilius Rufus ayant été condamné à l'exil [4], Opilius quitta son école, pour le suivre en Asie, et vécut avec lui à Smyrne. Il composa divers ouvrages d'érudition qu'il réunit en un seul corps divisé en neuf livres, et il donna à chacun de ses livres le nom d'une des Muses, parce qu'ainsi qu'il le disait lui-même, les prosateurs et les poëtes sont sous la protection de ces divines sœurs. Il paraît qu'il signait ordinairement son surnom d'un seul L, et que dans deux endroits cependant cette signature était double, LL. [5].

Marcus Antonius Gniphon naquit dans la Gaule, d'une famille libre, mais ayant été exposé, il fut affranchi et élevé par celui qui prit soin de lui. Il était doué d'un génie vaste, d'une mémoire extraordinaire ; il savait également bien le latin et le grec ;

[1] *Grammatici, grammatistæ.*

[2] Voir Quintilien, L. 1, ch. 9, et L. 2, ch. 1er.

[3] *Sævius Nicanor Marci libertus negabit :*
Sævius Posthumius idem sed Marcus docebit.

[4] C'est le même Rutilius Rufus dont nous avons parlé comme orateur.

[5] « *Curiosa et grammatica est hæc observatio : Quam refero ad liquidæ* » *geminationem in cognomine Opillius. Nam in hujusmodi nominibus* » *quidam semel litteram L ponebant, quidam geminabant. Inde est* » *illa etiam in antiquissimis codicibus varietas, Lucilius et Lucillius,* » *Popilius et Popillius, et similia.* » (Casaubon, *ad Suetonium.*)

Digitized by Google

il était en outre d'un caractère doux et facile, jamais il ne fixa un prix à ses leçons ; et ce désintéressement excitait davantage la libéralité de ses élèves. D'abord il enseigna dans la maison de Jules-César encore enfant, et ensuite chez lui. Il professa la rhétorique; tous les jours il développait les préceptes de l'éloquence, et ne déclamait que les jours de marché. Les hommes les plus remarquables fréquentèrent son école, et entre autres Cicéron, déjà revêtu de la préture; il écrivit beaucoup, quoiqu'il n'ait vécu que cinquante ans.

Pompilius Andronicus, né en Syrie, paraissait avoir peu de dispositions pour la profession de grammairien, à cause de son goût pour la doctrine épicurienne, et on le regardait comme peu propre à tenir une école. Se voyant donc préférer à Rome non-seulement Antonius Gniphon, mais encore tous les autres beaucoup au-dessous de ce grammairien, il passa à Cumes où il vécut dans la retraite. Il employa ses loisirs à écrire, et composa un grand nombre d'ouvrages; mais il était si pauvre et dans un tel dénuement, qu'il fut obligé de vendre à bas prix son principal ouvrage, l'Abrégé des Annales d'Ennius. Cet ouvrage n'ayant pas été publié, Orbilius le racheta et le mit au jour sous le nom de son auteur [1].

Orbilius Pupillus, né à Bénévent, fut privé en un seul jour de ses parents assassinés par des gens qui leur en voulaient. Il s'acquitta d'abord de la charge d'appariteur auprès des magistrats. Ensuite dans la guerre de Macédoine sa conduite lui mérita d'honorables distinctions [2]. Après avoir achevé son temps dans le service militaire, il reprit les études auxquelles il s'était sérieusement appliqué dès son enfance, et ayant professé longtemps dans sa patrie, il vint à Rome à l'âge de cinquante ans, sous le consulat de Cicéron, et il gagna, à enseigner, plus d'honneur que d'argent; car étant déjà avancé en âge, il disait dans un ouvrage qu'il était pauvre et qu'il logeait sous les tuiles. Il

[1] Xénophon avait fait preuve de la même délicatesse, à l'égard des ouvrages de Thucydide.

[2] *Corniculo, mox equo meruit.* (Suét., *de illust. Grammat.*, § 9.) *Corniculum* était un ornement de corne qui se plaçait sur le casque ; c'était une distinction accordée par le général au soldat, pour quelque belle action.

Digitized by Google

publia un livre ayant pour titre *Perialogos,* dans lequel il se plaint des injures que les professeurs reçoivent avec trop d'indifférence des prétentions dédaigneuses des parents[1]. Il était d'une humeur acerbe non-seulement contre les anti-sophistes qu'il déchirait dans tous ses discours, mais encore contre ses élèves[2]. Il ne ménageait pas les grands personnages ; car, n'étant pas encore connu, il fut appelé en témoignage dans une affaire qui avait attiré beaucoup de monde ; Varron, avocat de l'une des parties, lui ayant demandé ce qu'il faisait et quel moyen il employait, il répondit : *Je fais passer à l'ombre les bossus qui sont devant mon soleil ;* or Murena était bossu [3]. Il vécut presque centénaire, mais il avait depuis longtemps perdu la mémoire[4]. Du temps de Suétone on voyait encore sa statue à Bénévent, à gauche dans le capitole ; elle était en marbre et le représentait assis et couvert du *pallium*, ayant à côté de lui deux portefeuilles. Il laissa un fils qui fut aussi professeur de grammaire.

ATTEIUS PHILOLOGUS, affranchi, naquit à Athènes. Atteius Capiton a dit de lui qu'il était rhéteur parmi les grammairiens et grammairien parmi les rhéteurs. Asinius Pollion, dans l'ouvrage où il reprochait à Salluste l'emploi affecté qu'il faisait des archaïsmes, disait que celui qui l'avait aidé en cela, était un certain Atteius, célèbre grammairien latin, qui enseignait en même temps la déclamation, et qui se donna enfin à lui-même le surnom de *philologue.* Lui-même écrivait à Lucius Herma, qu'il faisait beaucoup de progrès dans la langue grecque, mais aucuns dans la langue latine ; qu'il avait suivi les leçons d'Antonius Gniphon ; qu'il avait fait l'éducation du fils de celui-ci ; qu'il avait eu pour disciples un grand nombre de jeunes gens de distinction parmi lesquels il comptait les deux Claudius, Appius et Pulcher, qu'il avait même accompagnés dans leur département. Il paraît avoir pris le surnom de *Philologue,* à l'exemple d'Eratho-

[1] Cela n'a pas changé, depuis si long-temps.

[2] HORACE l'appelle *Plagosus.*

Si quos Orbilius ferula scuticaque cecidit.
(DOMITIUS MARSUS, cité par Suétone.)

[3] Voir MACROBE, *Saturn.*, L. 2, ch. 6.

[4] *Orbilius ubinam est, litterarum oblivio ?*
(F. BIBACULUS, cité par Suét.)

Digitized by Google

stène qui le premier se fit appeler ainsi, parce qu'il avait des connaissances nombreuses et variées, ce que prouvaient, selon Suétone, ses Commentaires, quoiqu'il n'en restât qu'un petit nombre du temps de cet auteur. Une lettre qu'il écrivait à Herma fait connaître à quel point ces commentaires étaient considérables : « Souvenez-vous, disait-il, de recommander aux autres mon » *Hylen* où j'ai réuni en huit cents livres des écrits de tous gen- » res. » Atteius fut l'ami intime de Salluste, et, après la mort de celui-ci, il se lia avec Asinius Pollion. Ces deux Romains ayant entrepris d'écrire l'histoire, il fut utile à l'un et l'autre. Il aida le premier en lui donnant des préceptes sur l'art de bien dire, et le second, en préparant un Abrégé de tous les événements romains, dans lequel abrégé Pollion choisissait ce qui lui convenait ; « ce qui fait, ajoute Suétone, que je conçois moins qu'A- » sinius Pollion ait pu croire qu'Atteius recueillait pour Salluste » les expressions et les tournures antiques, lorsqu'il savait que » ce grammairien ne lui conseillait jamais à lui-même que d'écrire » dans le style usité et propre, et qu'il l'engageait surtout à éviter » l'obscurité de Salluste, et à ne pas imiter sa hardiesse dans l'em- » ploi des figures [1]. »

Suétone cite encore parmi les grammairiens de ce temps, VALERIUS CATON qui se trouve au nombre des poëtes dont nous avons parlé, et qui, relativement à la grammaire, lie cette seconde époque à la suivante.

La rhétorique, ainsi que la grammaire, s'introduisit à Rome fort tard, et même plus difficilement encore, car il est certain que plusieurs fois elle fut proscrite. Suétone cite à ce sujet un sénatus-consulte, et un édit des censeurs Cneus Domitius Ahenobardus, et Lucius Licinius Crassus l'orateur [2]. Mais peu à peu l'on reconnut son utilité, et on lui accorda l'estime qu'elle mérite ; et un grand nombre de Romains, par motif de gloire, et pour s'en faire un auxiliaire, firent une étude de l'art du rhéteur. Ce goût s'étant singulièrement propagé, on vit paraître une foule de docteurs et de professeurs qui eurent de tels succès que quelques-uns parvinrent à s'élever de la condition la plus infime au rang

[1] Atteius est cité par Festus, aux mots *vacena* et *stroppus*, et par Charisius et Servius, au vers 615 du 1er liv. de l'Énéïde.

[2] SUÉT., *de clar. Rhet.*, ch. 1 ; AUL. GELL., N. attiq., L. 15, ch. 11.

Digitized by Google

de sénateurs et aux plus hautes magistratures. Mais ils n'avaient pas tous la même méthode d'enseignement et ils exerçaient leurs disciples de différentes manières. Ils les accoutumaient à exprimer les belles pensées au moyen de toutes les figures du style, à l'aide d'apologues, et eu égard aux circonstances. Quelquefois c'étaient des narrations qu'il fallait faire d'une façon concise et serrée, d'autres fois avec plus d'abondance et de développement. Tantôt il s'agissait de traduire du grec, de louer ou de blâmer des hommes fameux. Plusieurs descendaient aux choses de la vie commune, et discutaient ce qui était utile et nécessaire, superflu et nuisible. Ils appuyaient ou détruisaient les assertions par des exemples soit fabuleux, soit historiques. Mais ces sortes d'exercices tombèrent peu à peu en désuétude, et l'on y substitua des *controverses*. Suétone donne deux exemples de ces controverses qui étaient encore en usage de son temps : « Un jour d'été des jeunes » gens de la ville s'étant rendus à Ostie, abordèrent en se pro- » menant sur le rivage, des pêcheurs qui allaient jeter leurs filets; » ils convinrent d'un prix pour ce que rapporterait le premier » coup, et comptèrent l'argent. Ils attendirent longtemps que les » filets fussent retirés ; enfin on les relève, pas un poisson ne s'y » trouvait, mais bien une corbeille tissue d'or. Les acheteurs » prétendaient qu'elle leur appartenait comme étant le fruit du » premier coup de filet ; les pêcheurs soutenaient au contraire » qu'elle devait leur revenir.

Voici l'autre exemple : « Des marchands ayant débarqué à » Brindes une troupe d'esclaves à vendre, et voulant tromper les » douaniers, mirent à un enfant d'un très-grand prix, à cause » de sa beauté, la bulle et la robe prétexte [1]; ainsi ils cachèrent » facilement leur fraude. Ils arrivent à Rome ; on apprend ce qui » a eu lieu, on revendique la liberté pour l'enfant, parce qu'en » effet il avait été fait libre par la volonté de son maître. »

Parmi les professeurs de rhétorique les plus célèbres dont Suétone fait mention, deux seulement se rattachent à la seconde époque.

LUCIUS PLOTIUS GALLUS. C'est de lui que Cicéron écrivait à Marcus Titinnius : « Je me rappelle que Lucius Plotius com-

[1] La bulle et la robe prétexte n'étaient portées que par les enfants nés libres (*ingenui*).

Digitized by Google

» mença à enseigner en latin, lorsque j'étais enfant. Comme on » courait en foule à son école, parce que toutes les personnes » studieuses aimaient à suivre ses leçons, j'étais triste de ne pou- » voir faire de même. J'étais retenu par l'opinion imposante des » hommes les plus instruits, qui pensaient que l'esprit est mieux » nourri par l'étude du grec. »

Lucius Plotius Gallus mourut dans un âge très-avancé.

Lucius Otacilius Pilitus que nous avons classé parmi les historiens, enseigna la rhétorique et fut professeur de Cneus Pompée. On dit qu'il fut d'abord esclave, mais que son génie et son goût pour l'étude lui valurent la liberté.

Ici se termine l'histoire de la langue latine pendant la seconde époque. On a pu remarquer que, relativement à la poésie, les Romains ne furent en général, comme nous l'avons dit ailleurs, que les imitateurs des Grecs; mais sous le rapport de l'éloquence, ils ont montré plus d'originalité, sans toutefois avoir encore donné à la langue latine cette élégance, cette pureté, cette perfection à laquelle nous allons la voir parvenir.

Digitized by Google

TROISIÈME PÉRIODE.

(AGE VIRIL.)

DEPUIS L'ANNÉE 676 DE ROME JUSQU'A L'ANNÉE 767; DE 78 AVANT J.-C. A L'AN 14 APRÈS J.-C.

PREMIÈRE SECTION. — POÉSIE.

Sylla n'était plus ; ses sanglantes proscriptions commençaient à s'effacer de la mémoire des enfants de Romulus, Rome respirait. Le peuple qui jusque-là avait négligé et peut-être méprisé l'étude des lettres ; qui n'avait compris que la gloire des armes, et qui ne trouvait de succès honorables que ceux qui ont des conquêtes pour résultat, sentit enfin qu'on peut mériter l'estime des hommes et commander leur admiration autrement que par des combats et des victoires. La première cause de ce changement vint de la Grèce. Les rapports multipliés que plusieurs motifs établirent entre les Grecs et les Romains, fit naître chez ceux-ci l'ambition de rivaliser avec les premiers d'élégance et de politesse, et comme ils étaient à la tête des peuples par la gloire militaire, ils voulurent disputer le même rang dans les lettres et dans les sciences ; autant ils avaient fait peu de cas de la littérature grecque, autant ils s'en montrèrent généralement enthousiastes. Ce fut pour eux un moyen d'épurer, de perfectionner leur propre idiome qui, grâce aux conquêtes, se répandit dans la plupart des provinces de l'empire, à l'exclusion même des langues nationales, sauf toutefois les contrées où l'on parlait grec.

La période dans laquelle nous entrons a justement été appelée l'âge d'or de la littérature latine.

Les premières productions poétiques de cette époque eurent encore le théâtre pour objet, mais la muse de Plaute et de Térence était muette, et la raison en était peut-être que le grec étant devenu, pour ainsi dire, la langue de la bonne compagnie, les traductions ou les imitations des comédies grecques ne pouvaient guère être des éléments de succès. D'un autre côté, l'his-

Digitized by Google

toire nationale n'offrait pas à la tragédie de sujets qui pussent être présentés sur le théâtre, et qui surtout fussent propres à intéresser la multitude. On revint donc à un genre de spectacle qui déjà avait été essayé, c'est-à-dire aux *mimes*. C'était un mélange de pantomime et de dialogue. Toute l'intrigue, si toutefois on peut employer ce mot, roulait sur un seul personnage que représentait ordinairement l'auteur lui-même; cette circonstance et la nature même du drame qui rappelaient et le langage et les habitudes du peuple, ont été cause que bien peu de citoyens ou libres ou respectables se sont occupés de ce genre de composition. Ce n'était pas d'ailleurs une pièce régulière, ce n'était qu'un canevas que l'acteur remplissait, selon l'inspiration du moment et d'après sa gaîté naturelle, de saillies plus ou moins grossières, de lazzi plus ou moins bouffons; on ne se piquait point de raison à l'égard de l'intrigue; plus elle était folle et plus elle provoquait le gros rire, plus aussi le succès en était assuré. L'on n'était pas plus délicat, plus scrupuleux pour le dénouement; quand l'acteur ne savait comment l'amener, il le brusquait en s'enfuyant avec précipitation et provoquait encore par là les éclats de rire et les applaudissements. Une grande liberté régnait dans ces sortes d'ouvrages dramatiques [1], et l'on en profita pour mêler à des quolibets risibles, à de véritables folies, de bonnes et utiles vérités, de sages maximes pour les hommes en général, et des leçons sévères pour les chefs de l'état, aussi longtemps qu'ils voulurent bien le tolérer; car le despotisme des empereurs ne put s'accommoder d'une pareille franchise [2].

CNEUS MATTIUS.

C'est le nom de l'un des plus anciens auteurs de mimes, il y employa le vers scazon d'Hipponax [3], et les appela *mimiambes*. Cneus Mattius se fit une grande réputation. Aulu-Gelle le cite plusieurs

[1] *Scribere si fas est imitantes turpia mimos.*
(OVID., *Trist.*, Liv. 2, élég. 1re.)

[2] ZIEGLER, *de Mimis Roman.*, Gotting., 1788, in-8°.

[3] Vers ïambique dont le cinquième pied doit être un ïambe et le sixième un spondée.

Nĕc fŏn | tĕ lă | bră prō | lŭi | că băl | līnō.
(PERSE, prolog.)

Digitized by Google

fois, et lui donne presque toujours l'épithète de savant [1]. Il était doué d'un génie élégant et facile ; il introduisit dans ses mimes, des expressions nouvelles pleines d'agrément et de charme. Le rhéteur Julianus, homme d'une vaste érudition, goûtait le plus grand plaisir aux mimes de Mattius, à cause de la grâce naturelle, de la merveilleuse douceur qu'il y trouvait répandues [2]. Quelques auteurs pensent qu'il donna en vers hexamètres une traduction de l'Iliade, comme longtemps auparavant Livius Andronicus avait fait pour l'Odyssée; plusieurs grammairiens en ont tiré des citations, entre autres Aulu-Gelle [3], Varron [4] et Macrobe [5]. Terentianus Maurus fait aussi mention de Mattius, et vante l'agrément et l'élégance de ses mimiambes [6]. Cet auteur fut l'ami de César à la mémoire de qui il resta fidèle; il fut lié aussi avec Trebatius et Cicéron qui en faisait beaucoup de cas [7]. Les fragments qui nous restent de tous les ouvrages de Mattius, se réduisent à quatorze vers isolés [8].

DECIMUS LABERIUS.

Le plus célèbre des auteurs de mimes fut sans contredit Decimus Laberius, chevalier romain. Son esprit caustique se prêtait naturellement à ce genre de composition. Laberius naquit l'an 645 de Rome, 109 ans avant J.-C. Les nobles romains ne dérogeaient pas en travaillant pour le théâtre, le seul état de comédien avait quelque chose de dégradant. Cependant César invita Laberius à paraître sur la scène et à jouer lui-même une de

[1] N. att., L. 6, ch. 7 ; L. 10, ch. 24 ; L. 15, ch. 25 ; L. 20, ch. 9.

[2] Aul. Gell., ibid., L. 20, ch. 9.

[3] Id., ibid. ibid.

[4] *De Ling. lat*, L. 6, pag. 88.

[5] *Saturn.*, L. 2, ch. 5.

[6] *Hoc mimiambos Mattius dedit metro.*
Nam vatem eumdem est attico thymo tinctum,
Pari lepore consecutus et metro. (Tract. de Metris.)

[7] *Ad Famil.*, Liv. 11, lett. 27 et 28.

Quelques scholiastes, tels que Mariangelus Accursius, Elias Vinetus, Giraldus et Glandorpius, donnent à cet auteur le nom de Trimatius. (Voss., *de Poet. lat.*, Liv. 2.)

[8] *Collect. Pisaur.*, tom. 4, pag. 363.

Digitized by Google

ses pièces, pour lutter contre Publius Syrus, et lui offrit, pour le déterminer, cinq cent mille sesterces, environ 102,500 fr. [1]. Laberius alors âgé de près soixante ans, voulut se défendre d'un acte si peu convenable à son âge et à son rang ; mais un désir de César était un ordre, il fallut obéir. Laberius, dans le prologue de cette pièce dont on ignore le titre et le sujet, exhala ses regrets d'une manière respectueuse pour César, et en même temps fort touchante ; c'est une petite pièce de vers d'un goût exquis, selon l'expression de Rollin, qui nous en a donné une assez bonne traduction [2], quoiqu'il ait fait disparaître une image que nous avons essayé de conserver. Peut-être y a-t-il de notre part, un peu d'outrecuidance à reproduire en vers ce prologue de Laberius, lorsqu'un humaniste aussi distingué que l'auteur du Traité des Études, a déclaré qu'*il est impossible de faire passer dans une langue étrangère, l'extrême délicatesse de cette pièce latine* que nous retrouvons dans Macrobe [3]. Mais loin de prétendre lutter avec l'original, nous voulons seulement en donner une idée à ceux qui ne sont pas familiers avec la langue des Romains ; on nous pardonnera sans doute la hardiesse de l'entreprise en faveur de l'intention.

PROLOGUE DE LABERIUS.

Nécessité, toujours à nos projets contraire,
A qui tant de mortels ont voulu se soustraire,
Et dont un petit nombre a seul bravé le cours,
Vois où tu m'as réduit au terme de mes jours !
Moi que jamais crédit, crainte, instances, largesse
Ne purent ébranler au temps de ma jeunesse,
Qu'aisément, aujourd'hui que je touche à ma fin,
Ont triomphé de moi, de mon noble destin,
D'un héros glorieux la bonté complaisante,
Et la douce parole, humblement caressante !
Mais si les Dieux ont craint de lui rien refuser,
Pouvais-je, moi mortel, impunément l'oser ?
Ainsi donc quand j'atteinds à deux fois trente années
Que le plus léger tort n'a jamais profanées,

[1] Suet., *Cæs.*, ch. 39 ; Macrob., *Saturn.*, L. 2, ch. 7.
[2] Traité des Études, Liv. 2, ch. 1er.
[3] *Saturn.*, L. 2, ch. 7.

Digitized by Google

Sorti de ma maison chevalier, au retour
Je suis comédien !.. J'ai vécu trop d'un jour !
Fortune, également extrême en ton caprice,
Que ce soit pour nous nuire, ou nous être propice.
Pourquoi, si tu voulais de ma gloire d'auteur
Au sommet de sa tige anéantir la fleur,
Ne m'as-tu pas plutôt amené sur la scène
Quand j'étais plus flexible, et que ta main sans peine,
En me faisant plier, aurait pu la cueillir ?
Plein de force et d'ardeur, je pouvais sans faillir
Contenter à la fois un grand peuple, un grand homme....
Que suis-je maintenant, et comment plaire à Rome ?
Par une voix suave ou de brillants dehors,
Ou des gestes pleins d'âme, ou les grâces du corps ?...
Le lierre fait périr les arbres qu'il embrasse,
Moi, je succombe aux ans dont la chaîne m'enlace,
Et semblable aux tombeaux, je n'ai plus que le nom [1].

Malgré ce prologue où Laberius se montrait un peu courtisan, il ne ménagea pas à César les leçons indirectes, dans le cours

Necessitas, cujus cursus transversi impetum
Voluerunt multi effugere, pauci potuerunt,
Quo me detrusit pene extremis sensibus ?
Quem nulla ambitio, nulla unquam largitio,
Nullus timor, vis nulla, nulla auctoritas
Movere potuit in juventa de statu ;
Ecce in senecta ut facile labefecit loco,
Viri excellentis mente clemente edita
Submissa placide blandiloquens oratio !
Etenim ipsi Dî negare cui nihil potuerunt,
Hominem me denegare qui posset pati ?
Ergo bis tricennis annis actis sine nota,
Eques romanus lare egressus meo,
Domum revertar mimus. Nimirum hoc die
Uno plus vixi mihi quam vivendum fuit.
Fortuna immoderata in bono æque atque in malo,
Si tibi erat libitum litterarum laudibus
Floris cacumen nostræ famæ frangere :
Cur, cum vigebam membris prævirida ntibus,
Satisfacere populo et tali cum poteram viro,
Non flexibilem me concurvasti ut carperes ?
Nunc me quo dejicis ? Quid ad scenam affero ?
Decorem formæ, an dignitatem corporis,
Animi virtutem, an vocis jucundæ sonum !
Ut hedera serpens vires arboreas necat,
Ita me vetustas amplexu annorum enecat.
Sepulcri similis nihil nisi nomen retineo.

de sa pièce, et plus d'une allusion piquante fut saisie et applaudie par les spectateurs [1]. Au surplus, soit justice, soit ressentiment des traits mordants lancés contre lui par le chevalier comédien, César accorda à P. Syrus la palme de la lutte littéraire qu'il avait provoquée. Néanmoins, avant la fin des jeux, sans doute pour réhabiliter Laberius [2], il lui donna un anneau d'or, et voulut qu'il allât s'asseoir aux bancs des chevaliers; mais Laberius s'étant présenté à l'endroit qu'ils occupaient, personne ne voulut le recevoir, chacun jugeant sans doute qu'il s'était rendu indigne de cet honneur. Cicéron le voyant dans l'embarras, lui dit, en faisant allusion au grand nombre de sénateurs que César avait créés : *je vous ferais volontiers place, si nous n'étions déjà trop pressés*. Laberius releva vivement cette boutade, en répliquant : *Je suis surpris que vous soyez à l'étroit, vous qui avez coutume de vous asseoir sur deux siéges*, lui reprochant ainsi de n'avoir été l'ami ni de César ni de Pompée, quoiqu'il affectât de le paraître des deux [3], reproche que, suivant Macrobe, ne méritait pas ce grand citoyen [4]. Nous rapporterons ici un autre trait de Laberius, que nous trouvons dans le même auteur [5]; le poëte y fait allusion à l'exil et au rappel de Cicéron. Il répondit donc un jour aux menaces de P. Clodius, cet ennemi de Milon, qui était irrité contre lui de ce qu'il lui refusait une de ses comédies : « Que peux-tu faire contre moi, sinon que j'aille à Dyrrachium et que j'en revienne. »

Nonius et Aulu-Gelle nous ont conservé les titres de quarante pièces de Laberius, dont malheureusement il ne reste que des fragments recueillis par H. Estienne. L'auteur des Nuits attiques

[1] *Porro, Quirites, libertatem perdimus.....*
Necesse est multos timeat quem multi timent.
(MACROBE, *Saturn.*, L, 2, ch. 7.)

[2] Et non pour l'élever au rang des chevaliers, comme le prétend MORERI, puisqu'il appartenait déjà à l'ordre équestre, ainsi qu'il résulte du prologue cité plus haut. (Voir BAYLE, au nom de Laberius.)

[3] MACROB., *Saturn.*, Liv. 2, ch. 3.

[4] IDEM, ibid., ibid.

[5] IDEM, ibid., Liv., 2, ch. 6.

[6] *Collect. Pisaur.*, tom. 4, pag. 379-382 ; *Corp. veter. poet.* ; *Oper. et Fragm.*, etc.

Digitized by Google

reproche à ce poëte d'avoir inventé des mots avec trop de liberté [1].

On pourrait croire au premier abord que les mimes de Laberius n'étaient pas du goût d'Horace quand il dit en parlant du talent particulier de Lucilius : « Cependant en lui accordant ce genre de mérite, je ne puis lui reconnaitre tous les autres, ni admirer comme des poëmes les mimes de Laberius [2]. » Horace, comme le dit Dacier [3], ne condamne pas ici Laberius absolument, il ne censure pas même ses ouvrages ; il n'en parle que par comparaison. Les mimes de Laberius étaient agréables ; mais ce n'étaient pas de beaux poëmes parfaits. Il n'est pas possible d'ailleurs d'en avoir une mauvaise opinion, si l'on en juge par le prologue que nous avons rapporté, et qui est écrit avec toute la grâce, toute l'élégance qui caractérisent les écrivains du siècle d'Auguste.

Outre Horace, Macrobe et Aulu-Gelle, d'autres auteurs font mention de Laberius. Cicéron [4], Pline [5], Sénèque [6], l'ont cité. Il mourut à Pouzzoles, au mois de janvier de l'année 711 de Rome, 43 ans avant J.-C., dix mois après l'assassinat de Jules César [7].

PUBLIUS SYRUS.

Publius Syrus, auteur de mimes, contemporain de Laberius, était encore enfant, lorsqu'il fut amené comme esclave à Rome, avec son cousin Manilius Antiochus le premier qui ait enseigné à Rome l'astrologie [8]. Il était né en Syrie, comme son nom l'indique assez. Il eut pour maitre, à ce que l'on croit, un certain Domitius qui, charmé de son esprit et de sa figure, lui fit donner une éducation soignée et l'affranchit sous le nom de *Publius*. A l'exemple de Laberius, Publius Syrus tempéra la licence qui

[1] *N. att.*, L. 16, ch. 7.

[2] L. 1, *sat.* 10, v. 5.

[3] Remarq. sur Hor., tome 6, page 607.

[4] A ses Amis, Liv. 7, lett. 11 ; Liv. 12, lett. 18.

[5] Hist. nat., L. 9, ch. 17.

[6] *De Ira*, L. 2, ch. 11.

[7] Chroniq. d'Eusèbe.

[8] Pline, Hist. nat., Liv. 35, ch. 17.

Digitized by Google

régnait d'ordinaire dans les mimes, par des traits nombreux de morale. Plusieurs témoignages des auteurs anciens prouvent qu'il s'était acquis une haute réputation. Après s'être fait applaudir dans plusieurs villes d'Italie, il vint à Rome pendant les fêtes que donnait Jules César, à son retour d'Espagne, et c'est alors qu'eut lieu cette lutte littéraire entre lui et Laberius, et dans laquelle il fut vainqueur au jugement de César lui-même. On a soupçonné le juge de partialité, et l'on a pensé qu'il pouvait avoir cédé à un mouvement de mauvaise humeur et de rancune, pour les saillies un peu âpres du rival de Publius. Cependant Aulu-Gelle ne paraît pas partager l'opinion du dictateur, car il dit que Publius Syrus mérite d'être regardé comme presqu'égal à Laberius; que la plupart de ses sentences [1] sont ingénieuses et peuvent trouver leur application dans toutes les circonstances de la vie commune. Ces sentences ou pensées morales sont d'ailleurs exprimées chacune en un seul vers ïambique ou trochaïque, et cette extrême précision leur donne encore plus d'énergie ou plus de mordant. Quoi qu'il en soit, Aulu-Gelle que nous avons déjà cité, Macrobe [2], Sénèque [3] parlent de Publius Syrus avec éloge, et Cicéron en fait aussi mention [4]. On sait très-peu de chose sur les particularités de la vie de Publius Syrus. On rapporte seulement de lui deux ou trois réparties que l'on donne comme spirituelles. Un jour son maître apercevant dans la cour de sa maison l'un de ses esclaves qui était hydropique et qui s'était étendu au soleil, demanda à P. Syrus ce qu'il faisait là. *Il fait chauffer de l'eau*, répondit le jeune esclave. Une autre fois, dans un repas, au milieu d'une conversation enjouée, on fit cette question : *Quelle est l'inaction la plus pénible?* Les convives répondant les uns d'une manière, les autres d'une autre, Syrus ajouta : *C'est l'inaction des pieds d'un goutteux.* Lors de la victoire qu'il remporta sur Laberius, il dit à celui-ci qui quittait la scène : *Protégez comme spectateur, Laberius, celui avec qui vous venez de*

[1] *Publius mimos scriptitavit, dignusque habitus est qui suppar Laberio judicaretur..... Hujus Publii sententiæ feruntur pleræque lepidæ, et ad communem usum accommodatissimæ.* (N. att., L. 17, ch. 14.)

[2] *Saturn.*, L. 2, ch. 7.

[3] *Consol. ad Helv.*, ch. 9; *de Tranquill. animi*, ch. 11; lett. 8; *à Lucil.*

[4] *Epit. fam.*, L. 12, lett. 18.

Digitized by Google

lutter comme écrivain. Il y a dans cette parole quelque chose de délicat qui fait honneur à P. Syrus. Son rival, dans un nouveau mime qu'il composa immédiatement, fit ainsi allusion à sa défaite : *Tous ne peuvent pas être les premiers en tout temps; lorsque vous serez arrivé au plus haut degré de gloire, vous serez contraint de vous arrêter à votre grand regret ; et dès que vous descendrez, vous tomberez. J'ai tombé, moi ; celui qui me suit tombera à son tour. La gloire est un domaine public.*

De tous les mimes composés par P. Syrus, il ne reste qu'un certain nombre de sentences qui ont été conservées par les auteurs dont nous avons parlé plus haut, ou qui se sont trouvées dans des manuscrits. On en a fait un recueil par ordre alphabétique, on y a joint des pensées d'autres auteurs, et ainsi le nombre de ces maximes est monté à neuf cent quatre-vingt-deux que l'on croit avoir été réunies pour être apprises dans les écoles[1]; mais il paraît qu'il n'y en a que deux cent soixante-sept appartenant réellement à Publius Syrus. La plus ancienne édition citée par Fabricius est celle d'Erasme[2], et les meilleures sont celles de Tanneguy Lefèvre et d'Havercamp[3]. La plus complète est celle qui a été donnée par J.-C. Orellius[4]. La première traduction française en prose est celle d'Accarias de Sérione[5], et Poan de St.-Simon en a donné une en vers[5]. La Bruyère a inséré dans ses ouvrages presque toutes les pensées morales de Publius Syrus[6].

On ignore l'époque précise de la mort de ce poëte.

Outre les trois auteurs de mimes dont nous venons de parler, quelques anciens écrivains font mention de PHILISTION, qui était fort estimé comme mimographe au siècle d'Auguste; mais il n'est rien resté de ses compositions, et l'on ne peut même affirmer s'il écrivit en grec ou en latin.

[1] St.-JÉROME, *Epist. ad Lætam.*

[2] In-4°, Bâle, 1502.

[3] In-8°, Leyde, 1708.

[4] In-8°, Leipsig, 1822, *cum notis variorum,* et avec la traduction grecque de Scaliger.

[5] In-12, Paris, 1736.

[6] Supplément au portefeuille d'un rentier, in-18, Paris, 1799.

[7] Voir *Collect. Pisaur.*, tom. 4, pag. 383-388

QUINTUS VALERIUS SORANUS.

Valerius Soranus était un poëte élégant, un orateur distingué et également versé dans les lettres grecques, et dans les lettres latines. Il écrivit vers le temps où César s'empara de la dictature, aux environs de l'année 705 de la fondation de Rome, 49 ans avant J.-C. Feller croit qu'il fut mis à mort pour avoir tenu des propos tendant à l'athéisme; cependant Vossius qui parle de ce poëte ne fait pas mention de cette circonstance, non plus que Cicéron dont il était l'ami [1]. Mais il paraît certain qu'il perdit la vie pour avoir, contre la défense religieuse, prononcé l'ancien nom de la ville de Rome, *Valentia* [2].

Quintus Valerius était de Sora, ville du Latium [3], d'où il prit son surnom. Cicéron en faisait beaucoup de cas, et il l'appelle l'homme le plus instruit de l'Italie [4].

Varron cite de lui deux vers, qui semblent prouver qu'il ne reconnaissait pas d'autre dieu que le monde, ou l'assemblage de tous les êtres de cet univers, ce qui était conforme à la doctrine des Stoïciens. Voici, à peu près, le sens de ces deux vers, les seuls qui nous restent de ce poëte:

> Jupiter, roi des rois, Dieu puissant, éternel,
> Père et mère des dieux, un, mais universel [5].

Le même Varron cite encore Soranus dans son Traité sur la langue latine [6].

[1] *Brutus*, ch. 46. *Q. et D. Valerii Sorani, vicini et familiaris mei, non tam in dicendo admirabilis, quam docti et græcis litteris et latinis.*

[2] *Cujus* (Romæ) *nomen alterum dicere arcanis ceremoniarum nefas habetur; optimaque et salutari fide abolitum enuntiavit Valerius Soranus, luitque mox pœnas.*

(PLINE, Hist. nat., L. 3, ch. 5.)

Valerium Soranum quod, contra interdictum, eloqui id (nomen) *ausus foret ob meritum profanæ vocis neci datum.* (SOLINUS, ch. 1er.) (PLUTARQ., Quest. rom.)

[3] CIC., *Disc. p. Plancus*, ch. 9; *Divin.*, L. 1, ch. 47.

[4] *Litteratissimum togatorum omnium, Q. Valerium Soranum* (de Orat., L. 3, ch. 11.)

[5] *Jupiter omnipotens, regum rex ipse, deusque,*
Progenitor, genitrixque deûm, deus unus, et omnis.

[6] L. 6, p. 77.

Digitized by Google

Il est encore question, parmi les poëtes contemporains de ceux que nous venons de rappeler, d'un certain NUMMEUS ou NINNIUS CRASSUS qui composa une Iliade, et d'HOSTIUS qui écrivit un poëme en vers hexamètres sur la guerre d'Istrie; Virgile lui-même n'a pas dedaigné de lui faire quelques emprunts [1].

TITUS LUCRETIUS CARUS.

Un poëte plus célèbre que tous ceux que nous avons nommés ci-dessus, et qui les précède un peu dans l'ordre chronologique, est Titus Lucretius Carus. Il naquit à Rome, l'an 659, 95 ans avant J.-C., d'après la Chronique d'Eusèbe. M. de Pongerville veut rectifier cette date, et la porter à quatre années plus tôt: « Avec » cet amendement, dit-il, le passage de la Chronique devient assez » satisfaisant, et s'applique sans peine à tout ce qu'on sait de » l'âge de Lucrèce, qui se trouve avoir huit ans de moins que » Cicéron et un de moins que César. » Sous ces deux rapports, le calcul du traducteur de Lucrèce est exact, car d'après sa supposition, Lucrèce serait né en 655 de Rome; or Cicéron est de l'année 648, le 3 de janvier, et César, de l'année 654, le 12 de juillet. Mais la mort de Lucrèce ne s'accorde plus avec les circonstances desquelles on la rapproche. On sait que ce poëte mourut à l'âge de quarante-quatre ans; quelques-uns ont voulu que le jour de sa mort ait coïncidé avec celui de la naissance de Virgile [2], et dans cette hypothèse, en adoptant même le changement proposé par M. de Pongerville, Lucrèce n'aurait vécu que 29 ans; l'auteur de la Vie de Virgile rapporte que l'auteur du poëme *sur la Nature des Choses* mourut le jour où le chantre des Géorgiques prit la robe virile, et dans ce cas, comme les jeunes Romains prenaient cette robe à 18 ans, Lucrèce, d'après la supputation de M. de Pongerville, aurait compté quarante-huit années d'existence. Nous pensons donc qu'il n'y a aucune correction à faire à la Chronique d'Eusèbe pour la date de la naissance de Lucrèce. Cicéron a pris la robe virile en 703, et à cette époque Lucrèce avait effectivement quarante-quatre ans.

[1] MACROBE, *Saturn.*, Liv. 6, ch. 3 et 5.

[2] M. Schœll est tombé dans cette erreur. En portant la naissance de Lucrèce à l'année 659 de Rome, il fixe la mort de ce poëte à l'année 684; il n'aurait donc alors vécu que 25 ans.

Digitized by Google

Le calcul de Lambin qui le fait mourir en 701 ne nous semble pas non plus très-fondé. Au surplus le point est de fort peu d'importance. Une autre question non moins frivole, est celle de savoir si la famille de Lucrèce était patricienne, et si elle remontait réellement à Spurius Lucretius Tricepitinus, père de la chaste Lucrèce, et qui avait été gouverneur de Rome sous Tarquin le Superbe ; puisque nous ne considérons ici Lucretius Carus que comme poëte, nous nous contenterons, à l'égard de la noblesse de son origine, de renvoyer le lecteur à la dissertation que M. de Pongerville a entreprise sur ce point [1].

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas là la seule obscurité qui couvre la vie de Lucrèce. On croit, sans pouvoir l'affirmer, qu'il alla étudier à Athènes la philosophie épicurienne sous Zénon, accompagné du célèbre grammairien Nicétas. On a prétendu aussi qu'il fut atteint de démence pour avoir pris un philtre amoureux [2] que lui avait présenté sa maîtresse Lucilia, et qu'il ne composa son poëme que dans les moments lucides que lui laissait sa cruelle maladie; cette tradition est rejetée par tous les critiques de bon sens. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se donna la mort, mais la cause qui le porta à cet acte insensé, est et sera toujours ignorée. Jeté au milieu des proscriptions sanglantes de Marius et de Sylla, Lucrèce resta étranger aux horreurs des guerres civiles; il chercha sans doute à faire diversion au chagrin que lui causaient les malheurs de sa patrie, par les charmes de l'étude et de la philosophie, et c'est probablement cet éloignement pour les affaires publiques, qui a étendu comme un voile sur les particularités de sa vie. On doit à Lucrèce ce poëme *sur la Nature des Choses*, dont on sait si bien le titre, et dont en général on connaît si peu le fond. Il est adressé à C. Memmius Gemellus, fils de Lucius, ami de Cicéron, philosophe, littérateur, homme d'état, qui, après avoir été gouverneur de Bithynie, fut accusé de malversation dans cette province, et envoyé en exil par César, l'an 693 de Rome, 61 ans avant J.-C. Il se retira en Grèce où il mourut, sans que l'on sache précisément à quelle

[1] Bibl. lat.-franç., de Panckoucke, trad. de Lucrèce, pag. 2 de la notice.

[2] *Hic, qui philtra bibit, nimioque insanus amore,*
Mox ferro occubuit, sic mentem amiserat omnem.
(In Chron. POLITIANI, Épigr.)

Digitized by Google

époque. Le but de Lucrèce, en composant son ouvrage, a été de prouver la supériorité du système d'Épicure sur toutes les autres doctrines philosophiques. Toutefois il paraît avoir adopté en même temps *l'infini* d'Anaximandre et les *atomes* de Démocrite, et il a tâché de concilier les principes de ces deux philosophes avec ceux de son maître. Son poëme est divisé en six chants. Dans le premier il traite des éléments qu'il regarde comme éternels; il réfute les systèmes du monde adoptés et mis en avant par quelques philosophes anciens. Il établit ensuite que l'espace, l'univers sont infinis, et que la nature n'a pas de centre. Dans le deuxième chant, après un brillant éloge de la philosophie, il explique les qualités, le mouvement, le pouvoir, l'invariabilité, la diversité, l'insensibilité des atomes, et comment ils concourent à la formation des mondes qui, de même que les animaux et les plantes, naissent, croissent, dégénèrent et se reproduisent. Le troisième chant commence par une belle invocation à Épicure; puis, tout en reconnaissant que la nature de l'âme est incertaine, le poëte, après avoir établi que l'amour est souvent la cause de tous les maux et de tous les crimes, cherche à démontrer que l'âme est une partie réelle du corps, et que tous deux sont tellement unis que la dissolution de l'un entraîne la fuite de l'autre. Ce chant se termine par un morceau très-remarquable sur la mort, l'enfer, et la manière dont les hommes doivent envisager la fin de leur existence et s'y préparer. Le quatrième chant traite des sensations de l'âme et du corps, de la puissance des sens et de la confiance qui leur est due; l'auteur en expose la physiologie, ainsi que le mécanisme de la pensée et la théorie des songes; il termine par la peinture de l'amour et des maux qu'il cause, d'où il tire la conséquence que le sage doit éviter les excès dans la volupté. L'éloge d'Epicure ouvre le cinquième chant; ensuite Lucrèce établit que la terre, les mers, le soleil, les astres ayant été formés, sont condamnés à la destruction; que les vicissitudes auxquelles est soumis l'univers annoncent que cette œuvre imparfaite est étrangère à la puissance divine. Il offre ensuite le tableau de la formation du monde, de la naissance de l'homme, de l'origine du langage, du perfectionnement progressif de l'espèce humaine, et de l'invention successive des arts. Au commencement du dernier chant l'auteur regarde Athènes comme le berceau de la civilisation; il décrit les phénomènes célestes,

Digitized by Google

tels que le tonnerre, les éclairs, les nuages, les trombes, les ouragans, les pluies, l'arc-en-ciel, et les phénomènes terrestres, comme les tremblements de terre, les éruptions de l'Etna, les débordements du Nil, les exhalaisons minérales, l'échauffement et le refroidissement alternatifs de certaines sources, les propriétés de l'aimant, enfin les vapeurs contagieuses qui s'élèvent de la terre et apportent les maladies et la mortalité.

Sans doute un pareil sujet prêtait peu aux brillants élans de la poésie; il devait nécessairement entraîner l'auteur dans des raisonnements secs et froids, et amener des détails arides. Cependant nous ne pouvons partager l'opinion du savant Lessing qui refuse presque à Lucrèce la qualité de poëte, ni celle de l'abbé Feller que de louables intentions ont rendu injuste; il nous dit que, « quoique né avant Auguste, on prendrait Lucrèce » pour un écrivain postérieur de trois siècles à Virgile, tant son » style est dur, sa versification négligée, sa marche pénible et » embarrassée. » Nous convenons que la versification de notre auteur n'a pas la douceur, l'élégance, l'harmonie rhythmique que l'on admire dans Virgile et dans quelques autres poëtes de la même époque; nous avouons que souvent son style est prosaïque, dur, traînant même, chargé d'archaïsmes et embarrassé de fréquentes répétitions; c'était-là des défauts inhérents à la matière et à l'époque; mais nous reconnaissons, avec le savant docteur Bæhr, que Lucrèce a fait preuve d'un admirable talent tant par la manière dont il a traité un sujet sec en lui-même, que par l'énergie et la dignité qu'il a mises dans le développement de ses opinions, et que la versification même a déjà chez lui plus de perfection et de rondeur que dans les ouvrages de ses devanciers. Nous ajouterons que toutes les fois qu'il n'est pas gêné par le sujet, et qu'il peut donner un libre essor à son génie, alors il s'élève, alors sa poésie est pleine, riche, pompeuse; alors il se montre grand peintre. Les preuves sur ce point ne nous manquent pas : nous citerons *l'Invocation* [1], *le Calme et le Bonheur du sage* [2], *le Riche insatiable et le Sage content de*

[1] Ch. 1er, vers 1-41. On peut comparer la traduction en vers de ce passage, par de Fontanes, avec celle de M. de Pongerville.

[2] Ch. 2, vers 1-19. Voltaire a imité ce morceau dans son épître en vers à Mme Duchâtelet.

Digitized by Google

peu [1], *la Peinture des crimes*, *la Mort*, *la magnifique Prosopée à la nature*, *les Inquiétudes des hommes sur leurs moments suprêmes* [2], *les Songes* [3], *les premiers Humains*, *l'Origine de la société*, *l'Invention des arts* [4], enfin le brillant épisode *la Peste du Péloponèse*, qui couronne si dignement cette œuvre poétique [5]. D'autres morceaux pourraient certainement être indiqués et soutenir la comparaison avec ceux-là, mais nous avons préféré les passages qui appartiennent moins directement au genre didactique, et dans lesquels il a pu s'abandonner plus librement à sa verve. Nous professons avec d'autant plus de confiance notre opinion sur Lucrèce, relativement à son talent poétique, que, bien que son ouvrage n'ait pas obtenu un grand succès lors de son apparition, ce qui peut s'expliquer par la gravité des circonstances au milieu desquelles il fut publié, des auteurs anciens en ont fait grand cas, et plus d'un moderne en ont parlé avec éloge. Cicéron a dit, en écrivant à son frère Quintus : « Oui, vous avez raison, tel est le poëme de Lucrèce : beaucoup d'éclairs de génie et cependant beaucoup d'art [6]. » C'est de ce passage que l'on a voulu appuyer cette tradition d'Eusèbe que Cicéron aurait corrigé l'ouvrage imparfait de Lucrèce, et M. Jos. Vict. Le Clerc [7] a partagé cette opinion ; pour nous, il nous semble que le passage de l'orateur romain n'est pas assez explicite et que la preuve que l'on prétend en tirer est incomplète et insuffisante. Ovide se

[1] Ch. 2, vers 24-36. Voir VIRG., Géorg., Liv. 2, v. 458-474 ; et CLAUDIEN, *cont. Ruf.*, L. 1er, v. 196-219.

[2] Ch. 3, v. 59-86 et v. 944 à la fin. VIRG., Énéid., L. 6, v. 273-281.

[3] Ch. 4, v. 559-1023. PETRON., *Sat.*, page 121, Paris, édit. d'Audinet, 1677; CLAUD., préf. du 6e Conc. d'Honor.; DELILLE, Imagin., ch. 1er.

[4] Ch. 5, v. 923, à la fin, a été traduit par de Fontanes. Voir VIRG., Géorg., L. 1, v. 121-146; SÉNÈQ., Hercule au m. Œta, acte 2, chœur ; BOILEAU, art. poét., ch. 4.

[5] Ch. 6, v. 1136 à la fin, Peste d'Égine ; OVID., *Metam.*, L. 7; l'Épizootie; VIRG., Géorg., L. 3, v. 478-624.

[6] *Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt : multis luminibus ingenii, multæ tamen artis.* (Liv. 2, lett. 11.) On a lieu de s'étonner que le philosophe de Tusculum n'ait fait aucune mention de Lucrèce, dans ses œuvres philosophiques, et qu'il n'en ait parlé qu'une seule fois dans l'endroit que nous citons, et encore en forme d'apostille seulement.

[7] L'éditeur de la trad. compl. des œuvres de Cicéron.

Digitized by Google

prononce sur le mérite de Lucrèce d'une manière plus positive encore que Cicéron : « Les vers sublimes de Lucrèce périront, dit-il, lorsqu'arrivera le dernier jour de l'univers [1]. Sénèque, sans énoncer d'opinion, cite plusieurs fois dans ses ouvrages des vers tirés du poëme *de la Nature des Choses* [2]. Velleius Paterculus le nomme honorablement parmi les écrivains les plus distingués de la même époque [3]. Quintilien recommande la lecture du poëme de Lucrèce; il reconnaît qu'il a traité son sujet avec élégance, mais il trouve aussi son style difficile [4]. « Lucrèce est tout » ensemble grand physicien et grand poëte, dit Balthazar Bonifacio, admirable dans sa manière d'expliquer les choses les plus » ardues, élégant et châtié, toutes les fois que laissant de côté la » philosophie, il veut bien se montrer poëte. » — « Le Lucrèce est un bon livre et la langue latine n'a pas de meilleur auteur; c'est Scaliger qui dit cela [5]. » Voici ce qu'on lit sur le même sujet dans les *Nouvelles de la République des Lettres* [6] « Il paraît dans la » versification de Lucrèce tant de disposition à l'éloquence que » s'il eût vécu du temps d'Auguste, il aurait pu disputer le pas » à Virgile..... Des critiques ont mis Lucrèce au-dessus de tous » les auteurs latins; c'est trop, il suffit de lui donner place » parmi les bons. » Mais une opinion qui n'est pas d'un moindre poids, c'est celle d'Aulu-Gelle [7] qui regarde Lucrèce comme un poëte très-remarquable pour le génie et pour l'éloquence. Macrobe cite un nombre considérable de vers que Virgile n'a pas dédaigné d'emprunter à Lucrèce, ce qui prouve que celui-ci n'est pas si pauvre [8].

[1] *Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,*
Exitio terras cum dabit una dies.
(Amor., Liv. 1er, élég. 10, v 23.)

[2] *De Tranquill. animi*, ch. 2; *à Lucilius*, lett. 95 et 110.

[3] *Hist. rom.*, L. 2, ch. 36, § 2.

[4] *Inst. Orat.*, L. 10, ch. 1er.

[5] *Scaligerana* 1, p. 104.

[6] Juillet, 1685, p. 812.

[7] *N. att.*, L. 1, ch. 21; il le cite encore dans plusieurs autres endroits.

[8] *Saturn.*, L. 6, ch. 1, 2, 3, 4 et 5. On peut joindre encore à ces autorités, celle de Vossius, *de Art. grammat.;* de Lamb.; de Possevin., *Biblioth. select.;* de Gasp. Scopp., *de Art. critic.*, p. 93; de Pet. Crinit., *de Poet. lat.*

Digitized by Google

« Il m'a touiours semblé, dit Montaigne, qu'en la poésie. » Virgile, Lucrèce, Catule et Horace tiennent de bien loing le » premier reng....... Ceulx des temps voisins à Virgile se plai- » gnoient de quoy aulcuns luy comparoient Lucrèce ; ie suis d'o- » pinion que c'est à la vérité une comparoison ineguale; mais i'ay » bien à faire à me rasseurer en cette creance, quand ie me » treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrèce [1]. » Le cardinal de Polignac lui-même rend au talent poétique de son rival une éclatante justice, dans le premier chant du poëme qu'il a consacré à la réfutation de ses doctrines.

F. Schlegel plus juste que son compatriote Lessing, déclare Lucrèce le premier des poëtes romains pour l'enthousiasme et pour l'élévation des pensées [2]; et comme chantre de la nature, il est, ajoute-t-il, le premier des poëtes de l'antiquité que nous connaissions [3].

Voltaire a dit en parlant de Lucrèce : « Il y a un admirable » troisième chant que je traduirai, ou je ne pourrai. » Il paraît qu'il n'a pas pu, car il ne l'a pas traduit.

La Harpe dont à la vérité le jugement n'est pas toujours sans appel, s'exprime ainsi sur le talent de notre auteur : « Lucrèce » n'est guère poëte que dans les digressions, mais alors il l'est » beaucoup. L'énergie et la chaleur caractérisent son style, mais » en y joignant la dureté et l'incorrection [4]. » Nous prendrons la liberté de répondre à La Harpe que ce dernier reproche n'est pas toujours fondé.

La seule chose que Marmontel déplore dans le poëme de Lucrèce, c'est de voir *tant et de si belle poésie* employée à développer un mauvais système [5].

Villemain reproduit à peu près la même pensée : « Ce qui nous occupe, ce qui nous séduit dans Lucrèce, c'est le talent du grand poëte, talent plus fort que les entraves d'un faux système, et

[1] Essais, t. 1er, Liv. 2, ch. 10.

[2] C'est à peu près ce que dit Stace : *Docti furor arduus Lucreti.* (Silv., L. 2, Genethl. Lucani, v. 76.)

[3] Hist. de la Littér. anc. et mod., t. 1er, p. 135, trad. de Will. Duckett.

[4] Cours de Littér., tom. 1er.

[5] Elém. de Littér., tom. 2, au mot *Didactique*.

Digitized by Google

que l'aridité d'une doctrine qui semble ennemie des beaux vers, comme de toutes les émotions généreuses [1]. »

Mais c'est peut-être par de Fontanes que Lucrèce a été le mieux et le plus éloquemment apprécié : « Si nous examinons les beautés de Lucrèce, dit-il, que de formes heureuses, d'expressions créées lui emprunta l'auteur des Géorgiques ! Quoiqu'on retrouve dans plusieurs de ses vers l'âpreté des sons étrusques, ne fait-il pas entendre souvent une harmonie digne de Virgile lui-même ? Peu de poëtes ont réuni à un plus haut degré, ces deux forces dont se compose le génie : la méditation qui pénètre jusqu'au fond des sentiments ou des idées dont elle s'enrichit lentement, et cette inspiration qui s'éveille à la présence des grands objets. En général on ne connaît guère de son poëme, que l'Invocation à Vénus, la Prosopopée de la nature sur la mort, la Peinture énergique de l'amour et celle de la peste. Ces morceaux, qui sont les plus fameux, ne peuvent donner une idée de tout son talent. Qu'on lise son cinquième chant sur la Formation de la société, et qu'on juge si la poésie offrit jamais un plus riche tableau [2]. »

Après de si brillantes couleurs, nous n'avons rien à ajouter pour peindre le mérite poétique de Lucrèce.

Il n'est pas aussi facile de citer des témoignages pour le disculper de l'accusation de matérialisme et d'athéisme... Le seul homme peut-être qui l'ait tenté est M. de Pongerville, mais il a fait de vains efforts pour soutenir un paradoxe qui tombe à la lecture attentive du poëme, malgré le *vis abdita quædam* dans lequel il croit reconnaître, de la part du poëte, le pressentiment de l'unité d'un dieu. De nombreux écrivains sont d'accord à cet égard, et nous avouons qu'il nous serait impossible d'avoir une autre opinion. Bayle lui même dont M. de Pongerville paraît vouloir s'appuyer, dit textuellement : « Jamais homme ne nia plus hardiment que ce poëte la Providence divine [3] ; » et il le prouve dans ses notes. Il est vrai qu'il ajoute : « Cependant il a reconnu un *je ne sais quoi* qui se plaît à renverser les grandeurs humaines, » mais ce *je ne sais quoi* est-il plus, dans la

[1] Mélanges histor. et littér.

[2] Disc. prélim. de la trad. de l'Essai sur l'homme de Pope.

[3] Dictionn. ; au nom de *Lucrèce*.

Digitized by Google

pensée de Bayle que dans celle de Lucrèce lui-même, quelque chose qui ait rapport à la divinité? le vague même de l'expression permet de supposer le contraire, surtout si on la rapproche de l'assertion péremptoire qui précède.

Les hardiesses de Lucrèce et ses erreurs ont engagé le cardinal de Polignac à le réfuter dans un poëme latin intitulé *l'Anti-Lucrèce*. Nous n'avons pas à nous expliquer sur la valeur d'un ouvrage qui est en dehors de notre sujet.

Le mérite du poëme *sur la Nature des Choses*, a tenté plusieurs savants, et ce poëme a été reproduit en plusieurs langues. Frachetta [1] Marchetti [2] et Rafaëlle [3] en ont donné chacun une traduction en italien; il en existe une en anglais et en vers, de Ch. Greech [4], une autre dans la même langue et en prose, du Dr. Thomas Busby [5], une en allemand de Meinecke [6] et une en hollandais de Jean de Wit [7]. Les Français ont celles de Marolles [8] et du baron Des Coutures [9], celle de La Grange avec de savantes notes [10]; celle en vers de Leblanc de Quillet, à peu près tombée dans l'oubli [11]. enfin M. de Pongerville a donné par sa traduction en vers [12], qui lui a ouvert les portes de l'Académie française, un éclatant démenti à La Harpe qui a prétendu que le poëme de Lucrèce était intraduisible en vers. On lit de plus avec plaisir la version en prose du même traducteur [13], quoique l'une

[1] Venise, 1589, in-4°. Ce n'est pas, comme l'ont dit la plupart des Dictionnaires, une traduction, mais une paraphrase.

[2] Londres, 1717, in-8°, et Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-8°.

[3] Londres, 1776, 2 vol. in-8°.

[4] Londres, 1716, réimprimée à Bâle, 1770, et à Leipsig, 1776, toutes trois gr. in-8°.

[5] Londres, 1813, 2 vol. in-4°, fig.

[6] Leipsig, 1595, 2 vol. in-8°.

[7] Amsterdam, 1701, in-8°. Cette traduction est très-estimée.

[8] 1650, inexacte et très-peu estimée.

[9] Paris, 1685, 2 vol. in-12; 1708, 2 vol. in-12, et en Hollande, 1692, 2 vol. in-12.

[10] Paris, 1768, 2 vol. in-8°. Cette édition est très-belle et très-correcte.

[11] Paris, 1788-91, 2 vol. in-8°. Le discours prélim. et les notes font le seul mérite de cette traduction.

[12] Paris, 1823, 2 vol. in-8°.

[13] Paris, 1829, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

et l'autre soient insuffisantes pour l'intelligence littérale du texte.

Il existe au dela de quarante éditions de Lucrèce plus ou moins bonnes ; nous n'indiquerons que quelques-unes des plus estimées. La première est celle de Thomas Ferando [1]; vient ensuite celle de Paul Fridenperger [2], remarquable aussi par son ancienneté; puis, parmi les plus distinguées, celles des Aldes [3], de Gilb. Vakefield [4] et d'A. Balfour [5]. D'autres encore pourraient après celles-là satisfaire un amateur, telle que celle *ad usum Delphini* [6], etc.

M. TERENTIUS VARRO.

Varron est moins connu comme poëte, que comme auteur d'un Traité sur la Langue latine, et d'un autre ouvrage sur l'Agriculture. Aussi remettrons-nous à parler des particularités de sa vie lorsque nous le considérerons sous sa qualité de prosateur; maintenant nous l'envisagerons seulement comme poëte.

Varron a beaucoup écrit en vers, et Nonius nous a conservé plus de soixante-dix titres de ses ouvrages dramatiques et autres, avec un nombre considérable de fragments malheureusement trop courts et la plupart insignifiants. Il paraît que les plus beaux fleurons de sa couronne poétique furent ses satires. Aulu-Gelle nous a conservé les titres de dix satires [7] dont la plus importante parait avoir été la *satire Ménippée* mêlée de prose et de vers, sérieuse et plaisante, genre qu'il avait imité de Ménippe, philoso. phe de la secte d'Antisthène et originaire de Gandara, dans la

[1] Bresse, vers 1473, in-fol.

[2] Vérone, 1486, in-fol.

[3] Venise, 1515, in-8o.

[4] Londres, 1796-1797, 3 vol. gr. in-4o; Glascow, Bell, 1813, 4 vol. gr. in-8o; Paris, Lefevre, 1832, gr. in-32.

[5] Edimbourg, 1812, in-18, très-jolie édition.

[6] Michel Defay, Paris, 1680, in-4o.

[7] *N. attic.*, L. 1, ch. 17; ibib., ch. 22; L. 3, ch. 16 et 18; L. 6, ch. 5; L. 7, ch. 16; L. 13, ch. 4, 16, 18, 21 et 27; L. 15, ch. 19; et Liv. 19, ch. 8. Macrobe donne aussi le titre de l'une des satires de Varron dont Aul. Gell. ne parle pas. (*Saturn.*, L. 3, ch. 12.)

Digitized by Google

Phénicie [1]. Cette espèce de satire fut appelée *varronienne*; Varron lui-même fut surnommé *Ménippien* par Athénée, et *le Cynique romain*, par Tertullien, Arnobius et Symmachus. Les anciens parlentde l'une des satires de Varron, intitulée *Triceps*, dirigée contre le triumvirat de Pompée, César et Crassus. On peut se faire une idée de cette manière de traiter la satire, par celle de Pétrone dont nous parlerons en son lieu, par l'Apocolocyntosis de Sénèque, par le dialogue de Lucien, appelé *la Nécyomancie* et par le fameux *Catholicon d'Espagne*, nommé aussi *satire Ménippée*, œuvre de P. Leroy, de P. Pithou et de plusieurs autres beaux esprits du temps. Au surplus, Cicéron parle avec éloge des satires de Varron : « Vous avez, lui dit-il, composé un poëme élégant » et varié, en vers de presque toutes les mesures; enfin vous avez » touché aux matières philosophiques, assez pour nous exciter, » pas assez pour nous instruire [2]. » Si les fragments qui nous restent de cette satire Ménippée de Varron, ne suffisent pas pour nous en faire connaître le plan et les caractères, ni pour nous mettre à même d'en apprécier le mérite réel, au moins pouvons-nous juger par ce passage de Cicéron, que ce n'était pas une œuvre purement plaisante et légère, mais qu'elle avait aussi un but philosophique qui pouvait lui donner une grande valeur. Macrobe parle en plusieurs endroits des satires de Varron [3], sans pourtant s'expliquer sur leur mérite. Quintilien n'en dit un mot que pour remarquer qu'elles sont d'un genre plus ancien que celui des satires de Lucilius, et diversifiées autrement encore que par les différentes sortes de vers qui y entrent [4]. Mais

[1] Toutefois Varron n'imita que la manière de Ménippe, comme Cicéron le dit lui-même dans le premier livre des Académiques (ch. 2), et il eut sans doute beaucoup plus de mérite que son modèle qui, suivant Diogène Laerce (Liv. 6, sect. 99), n'écrivit rien de bien important, mais qui composa des ouvrages remplis de bouffonneries. On lit dans Val. Probus (*in Ecl.* 6) : *Varro Menippeus non a magistro, cujus ætas longe præcesserat nominatus, sed a societate ingenii, quod is quoque omnigeno carmine satyras suas expoliverat;* et dans Quintilien (L. 10, ch. 1) : *Alterum illud est, et prius satyræ genus, quod non sola carminum varietate mistum condidit Terentius Varro, vir Romanorum eruditissimus.*

[2] *Academ.*, L. 1, ch. 3.

[3] L. 1, ch. 7 et 11 ; L. 2, ch. 8; L. 3, ch. 12.

[4] *Inst. Orat.*, L. 10, ch. 1er. Voir en outre la savante Dissertation de Dacier, sur la Satire en général, tom. 2 des Mémoires de la Littérature de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Digitized by Google

c'en est assez sur des compositions dont le temps ne nous a laissé que de bien faibles restes [1].

MARCUS TULLIUS CICERO.

Pour apprécier Cicéron comme poëte, il serait injuste de le comparer à Virgile et à ceux qui, à la même époque, ont écrit en vers; de son temps la poésie n'était pas parvenue au point où elle arriva un peu plus tard. Il y a sans doute un intervalle immense entre lui et le chantre d'Enée, mais il n'a pas été aussi mauvais poëte qu'on pourrait le croire, à ne le juger que par le triste vers que Juvénal [2] et Quintilien [3] ont rendu immortel, malheureusement pour l'auteur. Les deux Sénèque [4] et Martial [5] n'ont pas été non plus les admirateurs du talent poétique de l'avocat de Milon.

Cicéron a composé plusieurs poëmes assez considérables. Il paraît que dans sa jeunesse il donna une paraphrase des phénomènes d'Aratus [6], comme le firent depuis Germanicus César, Ovide et Aviénus. Nous avons de cet ouvrage de Cicéron des fragments assez étendus et qui ont à peu près pour objet unique la description des constellations et la place qu'elles occupent dans le firmament. Quoique la poésie ne manque pas d'une certaine pureté, d'une certaine harmonie rhythmique, il faut le dire cependant, les quatre cents vers et plus qui sont parvenus jusqu'à nous se sentent de la sécheresse du sujet, et ont les défauts du genre descriptif: la froideur et la monotonie.

Un autre ouvrage de Cicéron est un poëme en trois chants *sur son consulat;* le premier chant est entièrement perdu. C'est l'auteur lui-même, à l'exception d'un seul vers cité par Nonius,

[1] *Collect. Pisaur.*, tom. 4, page 389-411.

[2] *O fortunatam natam, me consule, Romam!*
Antoni gladios potuit contemnere, si sic
Omnia dixisset. (Sat. 10, v. 122.)

[3] *Inst. Orat.*, L. 9, ch. 4.

[4] M. ANN. SÉNÈQUE, *Præf.*, *Lib.* 3, *epitom. declam.*; et L. ANN. SÉNÈQUE, let. 108.

[5] *Carmina quod scribis Musis et Apolline nullo,*
Laudari debes; hoc Ciceronis habes. (L. 2, épig. 89.)

[6] Aratus, de Soles, ville de Cilicie, contemporain de Théo crite qui fait de lui une mention honorable dans sa sixième idylle.

Digitized by Google

qui nous a transmis des deux autres chants les fragments qui sont arrivés jusqu'à nous. Le plus considérable et le seul qui ait une certaine étendue se trouve dans le premier livre *de la Divination* [1]. Il roule sur les présages qu'offrent les astres à l'approche de grands événements; c'est Uranie elle-même qui s'adresse à Cicéron. Il est difficile de se faire une idée juste et certaine de ce que pouvait être ce poëme, dont la pensée première ne donne pas une opinion favorable de la modestie de l'auteur.

Quant au poëme intitulé *Marius*, il ne nous en reste, sauf un vers isolé [2], que la vision du héros traduite en partie par Voltaire [3] :

> Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
> Blessé par un serpent élancé de la terre;
> Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
> L'ennemi tortueux dont il est entouré.
> Le sang tombe des airs; il déchire, il dévore
> Le reptile acharné qui le combat encore;
> Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs;
> Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
> Le monstre, en expirant, se débat, se replie;
> Il exhale en poisons les restes de sa vie;
> Et l'aigle tout sanglant, fier et victorieux,
> Le rejète en fureur, et plane au haut des cieux [4].

Ces vers donnent une idée assez exacte de ceux de Cicéron, imités du 12 chant de l'Iliade, et que n'aurait peut-être pas dés-

[1] L. I, ch. 11, 12 et 13.

[2] *De Leg.*, Liv. 1er.

[3] Préface de la tragédie de Catilina.

[4]
> *Hic Jovis altisoni subito pennata satelles*
> *Arboris e trunco serpentis saucia morsu,*
> *Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem*
> *Semianimum, et varia graviter cervice micantem,*
> *Quem intorquentem lanians, rostroque cruentans,*
> *Jam satiata animum, jam duros ulta dolores,*
> *Abjicit efflantem et laceratum affligit in undas,*
> *Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.*
> *Hanc ubi præpetibus pennis lapsuque volantem*
> *Conspexit Marius divini numinis augur,*
> *Faustaque signa suæ laudis reditusque notavit :*
> *Partibus intonuit cæli Pater ipse sinistris.*
> *Sic aquilæ clarum firmavit Jupiter omen.*
>
> (De Divinat., L. 1er, ch. 47.)

Digitized by Google

avoués Virgile lui-même ; c'est sans doute à cause de ce passage, que l'auteur de Mérope loue outre mesure la poésie du philosophe d'Arpinum.

On compte encore parmi les œuvres poétiques de Cicéron une élégie ayant pour titre *Tamelastis* dont on ne connaît qu'un seul vers conservé par Servius [1] ; *les Alcyons* dont il est difficile de déterminer le sujet ; il en reste deux vers cités par Nonius [2] ; *Limon*, ou *la Prairie* formait sans doute un recueil de pièces détachées ; Donat, dans la Vie de Térence, en rappelle quatre vers dont voici à peu près le sens :

Oui, Térence, toi seul tu nous as fait entendre,
En latin reproduits les drames de Ménandre,
Et Rome entière admire, en ton style enchanteur,
Tout ce que le langage a de doux, de flatteur [3].

Un autre vers du même ouvrage se retrouve dans *les Origines* d'Isidore de Séville [4] : c'est là tout ce que le temps a épargné.

Il est aussi question, dans les auteurs [5], d'un livre ayant pour titre : *Jocularis Libellus, petit Recueil de Facéties*, dont il ne nous reste que deux échantillons ; l'un est une espèce d'épigramme ou plutôt un jeu de mots sur T. Caninius Rebillus que César avait nommé consul seulement pour le reste d'un jour ; en voici une imitation :

Rebillus fut pour Rome un actif magistrat,
Car il ne dormit point durant son consulat [6].

L'autre est une plaisanterie contre Varron, à propos d'une étymologie très-hasardée, comme on en trouve beaucoup dans son livre.

[1] *Comment.* sur VIRG., églog. 1re.

[2] *In verbo, Prævius.*

[3] *Tu quoque qui solus lecto sermone, Terenti,*
Conversum expressumque latina voce Menandrum
In medio populi sedatis vocibus effers,
Quidquid come loquens atque omnia dulcia promens.

[4] Liv. 19, ch. 1er.

[5] QUINTIL., L. 8, ch. der. ; CHARIS., L. 4 ; DIOMED., L. 2.

[6] *Vigilantem habemus consulem Caninium :*
In consulatu somnum non vidit suo.
(MACROBE, *Saturn.*, L. 2, ch. 3)

Digitized by Google

Cette plaisanterie ne peut guère être reproduite en français [1].

On croit que Cicéron traduisit en vers latins l'Iliade d'Homère; mais nous pensons que les fragments épars dans ses œuvres [2] ne sont que des citations du poëte grec, dont il a jugé à propos de donner l'équivalent en latin, comme il a fait de plusieurs passages d'Euripide, de Sophocle, d'Eschyle, d'Hérodote, d'Epicharme, de Simonide, etc. [3], et cela résulte même de ce qu'il dit à propos d'une citation d'Homère : *J'ai dans mes moments de loisir traduit ce passage* [4].

Enfin, si l'on s'en rapporte à Plutarque [5], Cicéron aurait composé, à l'âge de 14 ou 15 ans, un poëme dont le sujet aurait été *Pontius Glaucus.* On ne trouve nulle part la moindre trace de cet ouvrage.

S'il s'agissait maintenant de prononcer sur le talent poétique de Cicéron, nous ne partagerions pas le sentiment de Voltaire qui parait insinuer que l'orateur romain a été bon poëte. A l'exception du passage que nous avons cité du poëme de Marius, les vers de Cicéron n'ont ni la force de ceux de Lucrèce, ni l'allure élégante et facile de ceux que Rome applaudit quelques années après; ils sont même inférieurs aux compositions des poëtes que quelques-uns désignent sous le titre peu obligeant de *Poëtes de la décadence,* et si le style en est plus pur, si le rhythme en est plus exact que le rhythme et le style des Levius, des Ennius, des Pacuvius, ils n'ont pas comme les vers de ces derniers ce vernis, ce parfum d'antiquité qui les rend sinon meilleurs, au

[1] *Fundum Varro vocat quem possim mittere funda,*
Ni tamen exciderit qua cava funda patet.
Extractam puteo situlam quum ponit in horto,
Ulterius standi non habet ille locum.

Vossius, *in Etymolog.*, parait croire que cette épigramme n'est pas de Cicéron, mais de Tullius Laureas son affranchi. Au reste, Varron (l, 4, *de Ling. lat.*), donne deux étymologies de *Fundus* qui diffèrent de celle dont Cicéron se serait moqué.

[2] *De Divinat.*, L. 1, ch. 25; L. 2, ch. 30 et 39; *Tuscul.*, L. 3, ch. 9, 26 et 27; *de Finib*, L. 5, ch. 18.

[3] *De Divinat.*, L. 2, ch. 56; *de Nat. Deor.*, L. 2, ch. 25; *de Finib.*, L. 2, ch. 32; *Tuscul.*, L. 1, ch. 8 et 48; L. 2, ch. 8 et 10; L. 3, ch. 14, 25, 28, et 29; L. 4, ch. 29; *de Offic.*, L. 3, ch. 20 et 29.

[4] *De Divinat.*, L. 2, ch. 29.

[5] Vie de Cicér., ch. 2, où il dit : ἔτι παιδὸς αὐτοῦ.

Digitized by Google

moins plus vénérables; en un mot nous croyons que Cicéron serait arrivé bien pauvre à la postérité, en supposant qu'il eût pu survivre, s'il n'y était parvenu qu'avec son bagage poétique, quand même le temps eût daigné l'épargner tout entier.

QUINTUS CICÉRON.

Quintus Cicéron, frère de l'orateur, et beau-frère de Pomponius Atticus, fut d'abord préteur avec César, l'an 693 de Rome, 61 ans avant J.-C., et gouverneur en Asie l'année suivante. Il y resta trois ans. César le prit ensuite pour son lieutenant dans les guerres des Gaules et de la Grande-Bretagne, et n'eut qu'à se féliciter de son choix. A son retour à Rome, Q. Cicéron faillit être la victime des fureurs de Clodius, et il n'échappa aux assassins qu'en se cachant sous un monceau de morts et de mourants. Dans la guerre entre César et Pompée, il prit d'abord le parti du dictateur, puis se rendit avec son frère dans le camp du dernier; mais après la bataille de Pharsale, il s'enfuit en Asie avec son fils et implora le pardon du vainqueur. Dans cette circonstance, il manqua de noblesse et se montra mauvais frère en rejetant tous les torts sur Cicéron, proscrit par le dernier triumvirat; il fut massacré avec son fils l'an 713 de Rome, 41 ans avant J.-C. Il avait, dit-on, un talent marqué pour la poésie. L'expédition de César dans la Grande-Bretagne devait être le sujet d'un poëme qu'il avait l'intention de composer, mais il paraît que ce projet ne reçut point d'exécution. Il existait de lui plusieurs tragédies traduites ou imitées du grec, desquelles il ne nous est rien parvenu. Le temps n'a épargné de tous les ouvrages de Quintus que vingt vers sur les douze signes du zodiaque et quelques autres constellations [1]. Il est aussi l'auteur du livre *de Petitione consulatus*, inséré dans les œuvres de son frère. On lui attribue encore une épigramme sur la légèreté des femmes, épigramme que nous nous sommes efforcé d'imiter dans les vers suivants, mais seulement avec l'intention bien innocente d'en donner une idée:

Confie aux vents légers ta nacelle timide,
Aux femmes garde-toi de confier ton cœur;
Bien plus que l'élément liquide,
Le sexe est changeant et trompeur.

[1] *Collect. Pisaur.*, tom. 4, page 416.

Nulle femme n'est bonne, ou s'il s'en rencontre une
Qui soit faite d'autre façon,
Je ne sais vraiment pas par quel coup de fortune,
Ce qui ne valait rien a pu devenir bon [1].

CAIUS JULIUS CÉSAR.

Nous éprouvons une sorte de scrupule à inscrire Jules-César au nombre des poëtes latins, et il nous semble que c'est porter une certaine atteinte à ses autres titres de gloire. Nous n'avons de lui que quelques vers qui se trouvent dans la Vie de Térence, attribuée à Suétone. Ces vers ne donnent pas une idée bien avantageuse de son talent poétique, et nous nous sentons tout disposé à féliciter Auguste d'avoir défendu la publication des poésies de son grand oncle. Il paraît que ce fut surtout pendant sa jeunesse que César composa des vers; on parle d'une tragédie d'*Œdipe*, d'une autre tragédie intitulée *Adraste* dont Festus fait mention, *des Louanges d'Hercule,* d'un poëme intitulé *le Voyage;* et de tragédies ayant pour titre *Julii* [2]. On ne doit point regretter la perte de ces poésies que César, selon Plutarque, lisait aux pirates dont il était prisonnier, puisqu'un auteur en porte ce jugement assez peu favorable: Ses vers ne valaient pas mieux que ceux de Cicéron, mais il fut mieux avisé, car il en fit moins [3]. Il paraît qu'il chanta aussi en vers la *lampsane*, espèce de choux sauvage, dont il nourrit ses soldats pendant son séjour à Dyrrachium [4]. Au surplus voici à peu près le sens de l'espèce d'épigramme qu'il a composée sur Térence:

Auteur pur et correct, ô toi demi-Ménandre,
Tu peux au premier rang avec raison prétendre.

[1] *Crede ratem ventis, animum ne crede puellis;*
Namque est feminea tutior unda fide.
Femina nulla bona est; vel, si bona contigit ulla,
Nescio quo fato quæ mala facta bona est.
(BURM., Anth. lat., vol. 1er, p. 541.)

[2] *Collect. Pis.*, (Jul. César). *Inter primos temporis sui oratores, et* tragicus poeta *admodum habitus est. Hujus sunt enim tragediæ quæ inscribuntur* JULII. (ASCON., in Orat., pro M. Scauro.)

[3] *Fecerunt et carmina* (Cæsar ac Brutus), *et in bibliothecas retulerunt, non melius quam Cicero, at felicius, quia illos fecisse pauciores sciunt.* (De Causis corruptæ eloquent., ch. 21.)

[4] PLINE, Hist. nat., L. 19, ch. 8.

Digitized by Google

Plût aux Dieux toutefois qu'à ton style éloquent,
Tu joignisses des Grecs le comique piquant !
Tu leur disputerais le sceptre de la scène ;
Mais c'est ce qui te manque, et cela me fait peine [1].

Ajoutez à ces vers deux autres que Scriverius a tirés des manuscrits [2]; celui qui est rapporté par Macrobe [3]; le titre d'un poëme sur *le Mouvement des Astres*, et vous aurez tout ce qui reste des œuvres poétiques de l'illustre et glorieux dictateur.

TITINIUS.

On a fort peu de renseignements sur cet auteur, encore sont-ils très-incertains. On ignore si ce fut le même Titinius, chevalier romain, dont parle Cicéron [4], ou l'affranchi de M. Titinius, personnage prétorien, à qui l'orateur romain avait écrit un livre de lettres, dont on regrette aujourd'hui la perte. Ce que l'on sait c'est qu'il fut auteur de comédies appelées *Togatæ*. Nonius, Festus et d'autres grammairiens nous ont conservé, en même temps que les titres, des fragments nombreux mais peu importants de dix-sept de ses pièces [5]. On peut croire aussi, d'après Nonius [6], qu'il écrivit quelque chose sur la médecine.

CASSIUS PARMENSIS.

Cassius de Parme est aussi appelé *toscan* par Horace, sans doute parce qu'alors la Toscane était plus étendue, et qu'elle renfermait les villes de Parme, Bologne et plusieurs autres qui

1 *Tu quoque tu in summis, o dimidiate Menander,*
Poneris, et merito, puri sermonis amator.
Lenibus utque utinam verbis conjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres.
Unum hoc maceror et doleo tibi deesse, Terenti.

2 *Feltria perpetuo nivium damnata rigori,*
Forte mihi posthac non adeunda vale.

3 *Favente tibi me, victus es, Laberi, a Syro.*
(Saturn., L. 2, ch. 7.)

4 *Pro Cluent.*, § 56.

5 *Collect. Pisaur.*, tom. 4, p 412-415.

6 *Animadvers.* 3.

Digitized by Google

aujourd'hui ne font plus partie de cette province. Il parait que ce poëte avait une merveilleuse fécondité :

Comme ce Cassius, le phénix des Toscans,
Dont les vers à grands flots débordés tous les ans,
Dans leur rapide essor à tel point se grossirent,
Que de bûcher, dit-on, ses œuvres lui servirent [1].

Achille Stace Estaço, écrivain portugais du milieu du 16e siècle, prétendit avoir découvert en Calabre quelques vers de Cassius sur Orphée, et il annonça qu'il les publiait pour qu'ils ne fussent point perdus. La plupart des savants regardent ces vers comme supposés et comme étant de Stace lui-même qui, par ce moyen, voulait éprouver quelle serait à son égard l'opinion du public. Barthius a tâché de démontrer que l'auteur portugais n'était point en état de faire de tels vers [2], et cependant il ne les admet pas comme étant de Cassius de Parme, avis que partagent Scaliger [3] et Vossius [4]. Quant à nous, nous pensons que les dix-neuf vers dont il est question [5], ne valent pas le temps que l'on perdrait à discuter pour ou contre leur authenticité.

Pline parle d'une lettre de ce même Cassius à Antoine, dans laquelle il soutient que l'eau du Cydnus, qui coule en Cilicie, et qui faillit être si funeste à Alexandre, est souveraine contre la goutte [6].

On prétend que Cassius avait composé des poëmes, des élégies, des satires, des épigrammes et quelques tragédies. Si les vers dont nous avons parlé sont apocryphes, il ne nous reste rien de cet auteur [7].

[1] Traduct. de M. le prof. Raoul.

Quale fuit Cassi rapido ferventius amni
Ingenium, capsis quem fama est esse librisque
Ambustum propriis.
(Hor., L. 1, sat. 10, v. 63.)

Scribere quod Cassi parmensis opuscula vincat.
(Id., épît. 3, L. 1er.)

[2] *Ad Statium*, *Achill.*, ch. 2, v. 443.

[3] Épît. 409.

[4] *De Poet. lat.*, p. 24.

[5] *Collect. Pisaur.*, t. 4, p. 416.

[6] Hist. nat., L. 31, ch. 2.

[7] Malgré ce que dit M. Amar-Durivier, qui sans doute n'a pas vérifié si ce qu'il avance est exact.

Digitized by Google

Pour donner quelques détails sur sa personne, nous ajouterons que Cassius était un fougueux partisan du système républicain. Il fut avec Cassius Longinus ami de Brutus l'un des meurtriers de César. Après la bataille de Philippes, il s'attacha d'abord au jeune Pompée, puis à Antoine dont il fut le lieutenant au combat naval d'Actium, par suite duquel le pouvoir suprême tomba aux mains d'Octave. Alors notre poëte se retira à Athènes, mais il n'y fut point à l'abri de la vengeance du vainqueur. Quinctilius Varus (et non Lucius Varius), comme l'a prétendu le scoliaste d'Horace, fut chargé de l'exécution de l'arrêt qui le condamnait à mort. Il le trouva, dit-on, dans son cabinet, occupé à composer quelqu'ouvrage, et n'en remplit pas moins sa cruelle mission. Les œuvres de ce poëte étaient si nombreuses que, suivant Horace, elles purent lui tenir lieu de bûcher. Valère-Maxime qu'il ne faut pas toujours croire sur parole, raconte une circonstance assez merveilleuse de la mort de Cassius.

M. Antoine, dit-il, ayant été défait à la journée d'Actium, Cassius de Parme, qui avait embrassé son parti, se retira à Athènes. Là, vers le milieu de la nuit, lorsque, l'esprit plein de soucis et d'inquiétudes, il cherchait à goûter le repos, il lui semblait voir venir à lui un homme d'une taille gigantesque, au teint noir, la barbe hérissée, la chevelure en désordre. Lui ayant demandé qui il était, cet homme répondit qu'il était le *mauvais génie*. Effrayé d'une vision si terrible et d'un nom si redoutable, il appela à grands cris ses esclaves, et les interrogea pour savoir s'ils avaient vu entrer ou sortir de sa chambre un homme tel qu'il le leur désigna. Ceux-ci affirmèrent que personne n'avait pénétré jusqu'à lui. Alors Cassius se livra de nouveau au sommeil, mais la même apparition ayant de nouveau frappé son esprit, il prit le parti de ne plus dormir, se fit apporter de la lumière et défendit à ses esclaves de le quitter. Peu de temps s'écoula entre cette nuit et la mort à laquelle Octave l'avait condamné [1].

CAIUS HELVIUS CINNA.

Helvius Cinna, ami de Catulle, comme Calvus, fut suivant Plutarque et Appien, tribun du peuple, et jouit de la faveur de

[1] *Dict. Factaque memor.*, L. Ier, ch. 7, § 7.

Digitized by Google

César. Dans la nuit qui précéda la mort du dictateur, il crut le voir en songe, qui l'invitait à souper et l'entraînait avec lui malgré sa résistance. Cinna était retenu dans son lit par la fièvre, lorsqu'apprenant qu'on allait brûler le corps de César sur la place publique, il sortit pour lui rendre les derniers honneurs; dès qu'il parut, son nom prononcé courut de bouche en bouche, et fut comme le signal de sa mort. Parmi les meurtriers du dictateur était un autre Cinna nommé Lucius Cornelius. Le peuple prit l'ami de César pour l'un de ses assassins et le malheureux Helvius fut massacré. Il composa un poëme épique en vers hexamètres, et intitulé *Smyrnæ*; il employa neuf ans à la correction de cet ouvrage [1] dont le sujet même n'est pas connu d'une manière certaine. Les uns pensent qu'il roulait sur l'amour incestueux de Myrrha, fille de Cynire, roi de Chypre; d'autres veulent qu'il ait eu pour objet les exploits d'une amazône. Les fragments qui nous restent de ce poëme ne peuvent guère aider à éclaircir la difficulté, et nous ne trouvons qu'un seul vers qui permette la première supposition, sans cependant la justifier entièrement [2]. Il paraît au surplus que cette composition, à force d'être travaillée, était devenue fort obscure et que le grammairien Crassitius se fit une grande réputation en s'efforçant de l'élucider [3]. Aulu-Gelle paraît faire cas des poésies de Cinna [4], et, d'après une de ses citations, cet auteur a dû composer d'autres ouvrages que le poëme épique que nous venons de mentionner, puisque les deux vers rapportés dans les Nuits attiques sont d'une autre mesure. Ovide cite honorablement Helvius Cinna avec d'autres poëtes de la même époque [5].

[1] Quintil., L. 10, ch. 4 :

Smyrna mei Cinnæ nonam post denique messem,
Quam cœpta est, nonamque edita post hiemem.
(Catulle, épig. 92.)

Peut-être est-ce aussi à la même circonstance qu'Horace fait allusion dans son Art poétique, quand il dit : *Nonumque prematur in annum.*

[2] *At scelus incesto Cinyræ crescebat in alvo.* (Priscianus, Liv. 6.)

[3] Suét., *de illust. Grammat.*, ch. 8.

[4] L. 9, ch. 12; Liv. 19, ch. 9 et 13.

[5] *Trist.*, Liv. 2, élég. 1, v. 435. Voir pour les fragments, *Collect. Pisaur.* tom. 4, pag. 417; et Isidore, *Orig.*, Liv. 6, ch. 12.

Digitized by Google

CAIUS VALERIUS CATULLUS.

Catulle naquit dans la petite île de Sirmium du lac Benacus aujourd'hui *la Guarda*, d'une famille distinguée, l'an 667 de Rome, 87 ans avant J.-C., sous le consulat de Cn. Octavius Nepos et de Lucius Cornelius Cinna. Il fut conduit très-jeune à Rome sous les auspices de Mallius dont il célébra plus tard le mariage dans l'une de ses plus charmantes compositions. Grâce à la tournure piquante de son esprit, il se lia bientôt avec les personnages les plus illustres de Rome. Cicéron, Plancus, Cinna, Cornelius Nepos, Memmius, Calvus furent de ses amis, ainsi que César lui-même qu'il n'avait pas craint d'attaquer dans trois de ses épigrammes dont deux sous le nom de *Mamurra*. Son penchant pour le plaisir l'entraîna dans la société de jeunes fous comme lui, et ses poésies se ressentent quelquefois de la licence de ses mœurs. Il est vrai qu'il s'était fait à cet égard une morale très-peu gênante, et qu'il pensait qu'un poëte peut braver impunément la décence dans ses vers, pourvu qu'il la respecte dans sa conduite.

Le poëte doit être sage :
Pour ses vers, il importe peu :
Ils n'auraient ni grâce ni feu,
Sans un air de libertinage [1].

Mais en vérité Catulle ne pouvait pas même alléguer l'excuse qu'il s'était si bénévolement ménagée. Imitateur des Grecs dont il connaissait parfaitement la langue, Catulle n'en eut pas moins, comme poëte, un caractère original; ses vers sont cependant quelquefois rudes, sans harmonie et sans grâce, mais souvent aussi l'on y remarque une douceur, une facilité qui charment. Du reste, écrivain pur et correct, il était digne, ainsi que Lucrèce, d'ouvrir le beau siècle de la littérature romaine. Il s'est exercé dans plusieurs genres de poésies. Compositions lyriques, héroïques, élégiaques, épigrammatiques, il y a de tout cela dans ses

[1] Traduction de Sacy.

Nam castum esse decet poetam
Ipsum; versiculos nihil necesse est,
Qui tunc denique habent salem
Si sunt molliculi et parum pudici.
(Voir PLINE le jeune, Liv. 4, lett. 14.)

œuvres. On compte de lui quatre odes : la première est adressée à Furius et à Aurelius ses compagnons de plaisir [1]. Dans les trois premières strophes et dans deux vers de la quatrième il exalte leur dévouement pour lui avec un enthousiasme tout lyrique que l'on croirait sérieux s'il ne se livrait tout à coup à ses habitudes de gaîté, à propos des infidélités de l'une de ses maîtresses, qu'il traite un peu cavalièrement. La seconde ode [2] en l'honneur de Diane, indique assez que c'est une hymne religieuse qui devait être chantée par des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, comme c'était la coutume chez les Romains, en diverses circonstances. Mais faut-il la considérer comme un poëme séculaire, tel que celui d'Horace? Le père Tassin dit positivement que l'ode de Catulle ne peut avoir été un chant séculaire, parce qu'il n'a jamais eu l'occasion d'en composer, comme cela résulte évidemment de l'époque de sa naissance et de l'année de sa mort, ce qu'il prouve par la chronologie [3]; et à son avis cette œuvre de notre poëte ne serait qu'une imitation. Il se pourraitcependant que, sans être un poëme séculaire, les vers de Catulle eussent été composés pour quelque solennité religieuse.

La troisième ode [4] célèbre le mariage de Mallius ou Manlius avec Julie ; c'est un épithalame plein de grâce et de charme. Il se compose de quarante-sept strophes de cinq vers chacune ; la vingt-troisième seulement offre une lacune de trois vers. Cette pièce est un des plus beaux titres de Catulle à l'immortalité. La quatrième ode [5] en quatre strophes de quatre vers chacune, est adressée à Lesbie, et n'est qu'une imitation ou plutôt une traduction de la fameuse ode de Sapho conservée par Longin et reproduite heureusement en français par Boileau. Le dernier vers de la seconde strophe manque, mais on l'a suppléé [6]; nous ferons remarquer que la quatrième strophe appartient à Catulle.

Les poëmes héroïques ou narrations épiques sont au nombre de trois, à moins qu'on n'y veuille joindre *le Chant nuptial*, et les

[1] N° 11 de ses œuvres.

[2] N° 32, ib.

[3] *Græv. Thes. antiq. rom.*, vol. 8, p. 555.

[4] N° 59. *Juliæ et Manlii epithalamium.*

[5] N° 49.

[6] *Voce loquendum.*

Digitized by Google

vers à Mallius, 1° *l'Aventure d'Atys*, 2° *La Chevelure de Bérénice mise au rang des constellations*, et 3° enfin *Les Noces de Thétys et de Pélée*. Cette dernière composition qui comprend plus de quatre cents vers est remarquable par l'élégance du style et l'expression du sentiment. Le sujet principal n'est traité que dans la moindre partie du poëme, et le morceau saillant est le bel épisode de Thésée et d'Ariane qui a pu fournir à Virgile plus d'une situation intéressante pour son admirable quatrième livre de l'Énéide. Les plaintes d'Ariane surtout sont rendues avec une sensibilité naturelle et vraie. La fin de cette œuvre de Catulle, comprenant les prédictions des Parques sur l'avenir du fils de Pélée, rentre en quelque sorte dans le genre lyrique.

Parmi les poésies élégiaques, qui ne connait les deux morceaux sur le moineau de Lesbie[1], et surtout celui dans lequel le poëte déplore la mort de cet oiseau chéri. C'est un petit chef-d'œuvre de naïveté et de grâce, que nous regardons comme intraduisible en français, et jusqu'ici l'on n'a fait à cet égard que des tentatives malheureuses.

Catulle, outre quelques épigrammes, a composé un grand nombre de petites pièces auxquelles il serait difficile d'assigner un genre particulier. Toutefois il est à regretter que dans quelques-unes il n'ait pas plus respecté la décence. Cependant, sous ce rapport même, nous trouvons que Bayle[2] l'a jugé un peu sévèrement quand il a déclaré que Catulle était un esprit grossier et rustique et plus propre pour les conversations d'un corps-de-garde que pour celles d'une ruelle. Si le poëte de Sirmio n'a pas toujours été chaste, au moins se montre-t-il irrépréhensible dans ses compositions les plus remarquables, dans celles qui seules lui ont mérité la réputation d'un poëte élégant et gracieux.

Plusieurs auteurs anciens et un nombre non moins grand d'écrivains modernes s'accordent à donner des éloges à Catulle. Ovide qui l'appelle *docte*, le nomme avec Calvus et Tibulle[3]; Velleius Paterculus dit que le talent de Catulle n'est pas resté au-dessous des sujets qu'il a traités[4]; Aulu-Gelle déclare qu'à

[1] On croit que cette Lesbie n'était autre que Clodia, fille de Metellus Celer.

[2] Nouv. de la Répub. des Lett., juin, 1684, pag. 364.

[3] *Amor.*, L. 3, élég. 9, v. 59-62. TIBULLE, Liv. 3, élég. 6.

[4] Hist. rom, L. 2, ch. 36, § 2; CORNEL. NEPOS, *in Vita Attici*.

Digitized by Google

son avis les vers de Catulle sont pleins de charme [1]; ailleurs il le proclame comme l'un des poëtes les plus élégants [2]; dans un autre endroit encore, il ne trouve ni en grec ni en latin, rien de plus gracieux, de plus charmant, de plus achevé, de plus concis que les vers de notre poëte [3]. Martial ne craint pas de dire que Vérone doit autant s'enorgueillir de Catulle, que Mantoue de Virgile [4]; Juvénal lui donne l'épithète de *poli* [5]. Pline le jeune lui reproche cependant d'avoir mêlé à une poésie harmonieuse quelques vers durs [6]. Parmi les savants modernes qui ont confirmé l'opinion des anciens sur le mérite de Catulle, nous citerons Crinitus [7], J. C. Scaliger [8], Manutius [9], Turnèbe [10] et autres. Montaigne préfère les épigrammes de Catulle à celles de Martial : « Si n'y a il bon juge, dit-il, qui n'admire plus sans comparoison l'eguale polissure et cette perpetuelle doulceur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que tous les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens ; » et il donne les raisons de sa préférence [11]. La Harpe, dont nous citons quelquefois les jugements avec défiance, dit en parlant de Catulle : « Une douzaine de morceaux d'un goût exquis, pleins de grâce et de naturel, l'ont mis au rang des poëtes les plus aimables. Ce sont de petits chefs-d'œuvre où il n'y a pas un mot qui ne soit précieux, mais qu'il est aussi impossible d'analyser que de traduire. On définit d'autant moins la grâce, qu'on la sent mieux. Celui qui pourra exprimer le charme des regards, du sourire, de la démarche d'une femme aimable, celui-là pourra expliquer le charme des vers de Catulle [12]. » A part la tournure un peu

[1] *N. attic*, L. 6, ch. 16.

[2] Ibid., L. 7, ch. 20.

[3] Ibid., L. 19, ch. 9.

[4] Liv. 14, épig. 195. Voir en outre Liv. 1, épig. 62 ; Liv. 7, épig. 98, Liv. 8, épig. 73 ; Liv. 10, épig. 78.

[5] Sat. 10, v. 111.

[6] Liv. 4, lett. 16.

[7] *De Poet. lat.*

[8] *In hypercrit.*

[9] L. 3, épît. 14.

[10] *Adversar.*, L. 12, ch. 1.

[11] Essais, Liv. 2, ch. 10.

[12] Cours de Littér., 1re part., ch. 10.

Digitized by Google

affectée, un peu à prétention, le caractère du poëte nous semble assez bien défini par l'auteur du *Lycée*.

Meucrius a attribué faussement [1] à Catulle un poëme ayant pour titre : *La Veillée de Vénus* (*Pervigilium Veneris*) ou *poëme sur le Printemps*. Il y a encore d'autres suppositions à l'égard de cet ouvrage. Jos. Scaliger veut qu'il soit de Q. Catulus, né sur le territoire romain, et dont Juvénal fait mention ; Barthius en fait honneur à Seneca Florus ; Juste-Lipse à un poëte du temps d'Auguste, mais qu'il ne nomme pas ; Ménage et Saumaise à un poëte du moyen âge ; d'autres à un certain Luxurius qui brilla à Carthage, sous Trasimund, roi des Vandales ; d'autres enfin à je ne sais quel poëte nommé Florus. De toutes ces hypothèses ou prétentions de savants, il n'est résulté qu'un fait positif, c'est que l'on ignore à qui l'on doit l'œuvre dont nous parlons, et puisqu'il en est ici question, nous en dirons quelques mots pour n'y plus revenir.

Ce petit poëme en quatre-vingt douze vers trochaïques est un chant sur l'Amour dont les feux se raniment dans toute la nature au retour du printemps. Cette pensée : *aime demain qui n'a jamais aimé, et qui a aimé, aime encore demain,* est une espèce de refrain qui se reproduit jusqu'à onze fois à des distances inégales et qui se trouve diversement développé. Nous concevons que cette composition ait passé pour l'œuvre de Catulle, car elle a le caractère des poésies de cet auteur, et elle ne manque ni de facilité, ni d'agrément.

On pense que tous les ouvrages de Catulle ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et que nous sommes privés d'une grande partie. Nous ignorons sur quel fondement repose cette hypothèse, mais si l'on considère que Catulle n'a joui que d'une courte existence consacrée presque tout entière aux plaisirs, il sera difficile de supposer qu'il lui soit resté beaucoup de temps à consacrer au culte des Muses [2].

L'opinion la plus générale est que Catulle mourut l'an 697 de Rome, 57 ans avant J.-C. Scaliger dans ses Remarques sur la Chronique d'Eusèbe, a cherché vainement à prouver que ce poëte a

[1] Just.-Lips., *Elect.*, Liv. 1er, ch. 5.

[2] Quoi qu'il en soit, Pline parle d'un poëme de Catulle sur les Enchantements. (Hist. nat., L. 28, ch. 2.)

Digitized by Google

vécu jusqu'à soixante et onze ans [1]. M. Ginguené dans sa préface *des Noces de Thétis et de Pélée,* a donné des raisons plausibles mais non convaincantes que la vie de Catulle se serait prolongée jusqu'à quarante ans. Toutefois on peut raisonnablement croire qu'il mourut plus tard que l'année 697, puisqu'il est parlé de l'expédition britannique dans les vers que Catulle fit contre César ; or cette expédition eut lieu la première fois l'an 698 ; il est donc indubitable que Catulle n'est pas mort en 697 [2].

Les poésies de Catulle ont été traduites en prose française par l'abbé Marolles [3] qui en outre a donné en vers *les Noces de Thétis et de Pélée*, ainsi que *la Veillée de Vénus* [4] ; par Pezay [5], Legendre [6], Cournand [7], Noël [8], Ginguené [9] avec le texte latin, revu et quelquefois heureusement corrigé sur les meilleures éditions comparées, dit M. Amar ; cette traduction est précédée d'une préface et accompagnée de notes où le goût éclaire et dirige une critique sage et bien raisonnée. M. Mollevaut n'a traduit en vers qu'une trentaine de pièces, mais les plus remarquables parmi les cent-seize qui nous restent de l'auteur [10].

Catulle a été traduit en prose italienne par Tom. Puccini [11], et en vers dans la même langue par Luigi Subleyras [12] et en partie par plusieurs savants allemands.

Il y a plus de vingt éditions des œuvres de Catulle. La plus ancienne que l'on croit être de Vindelin de Spire, est sans nom de ville ni d'imprimeur [13]. Les plus estimées sont celles des Al-

[1] Voss., *in Catul.*, pag. 73; et *de Poet. lat.*, pag. 18 ; Bayle, au mot *Catulle,* dans les notes.

[2] Cette remarque est de Bayle, ibid.

[3] Manque d'élégance et de fidélité. Paris, 1653, in-8°.

[4] Paris, 1675, in-4°.

[5] Ouvrage de peu de mérite, Paris, 1771, 2 vol. in-8°.

[6] Lyon, 1701, in-12.

[7] Paris.

[8] Paris, 1803, 2 vol. in-8°.

[9] Les noces de Thétis et de Pélée, en vers ; Paris, 1812, gr. in-18.

[10] Paris, 1812, in-12.

[11] Édition de luxe avec le texte lat. Pise, Capurro, 1815, in-fol.

[12] Rome, 1818, in-8°, traduction élégante et fidèle.

[13] 1472, gr. in-4°.

Digitized by Google

des [1], de Jos. Scaliger [2], celle à l'usage du Dauphin [3], celle de Passerat [4] et enfin celle de Fréd. G. Doering [5].

PUBLIUS TERENTIUS VARRO ATACINUS.

Varron d'Atace naquit l'an 672 de la fondation de Rome, 82 ans avant J.-C., sous le troisième consulat de Cn. Papirius Carbon et le premier de C. Marius, fils du vainqueur des Teutons. Les uns croient que son surnom lui vient d'Atace sa patrie, ville de la province de Narbonne; d'autres, du fleuve *Atax* aujourd'hui l'Aude. Mais M. Parisot regarde la première supposition comme préférable, par la raison que l'usage des Romains n'était pas de tirer les surnoms de la dénomination d'un fleuve, mais bien d'une ville ou d'un pays. On ne peut dire avec certitude s'il était d'origine romaine, et s'il appartenait à la famille du savant Varron dont nous avons déjà parlé [6]. Varron Atacinus se livra bien jeune encore à la poésie; il y consacra ses veilles et contribua puissamment avec Lucrèce et Catulle à la faire sortir de l'enfance. Il traduisit ou seulement imita les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes, et donna pour titre à son ouvrage composé de quatre livres, *Jason*, le héros du poëme grec. Il écrivit ensuite un poëme original ou Récit épique sur la guerre de César contre les Séquaniens, sujet national, mais qui prêtait peu aux développements poétiques; une *Chorographie*, ou description des lieux, dans laquelle il paraît qu'il traitait du ciel et de la terre; des Chants sur la navigation, *Libri navales*, où il décrivait les dangers que courent les marins; un autre ouvrage intitulé *Europa* dont on ne saurait préciser le sujet, car il serait difficile de dire s'il s'agissait de la partie du globe, appelée Europe, ou de la fille d'Agenor, que la mythologie fait enlever par Jupiter. Il composa en outre des élégies dans lesquelles il chantait sa maî-

[1] Venise, 1502, in-8°; Florence, Ph. Giunta, 1503, in-8°., préférée à celle de 1502.

[2] Paris, 1577, in-8°. On peut y joindre celle de Morel; Paris, 1604, in-fol.

[3] Paris, 1685, in-4°.

[4] Paris, 1608, in-fol.

[5] Londres, Dave, 1820, gr. in-8°; 1822, 2 vol. in-8°; Paris, Lemaire, 1826, in-8°.

[6] Voir, page 223 et suiv.

Digitized by Google

tresse sous le nom de Leucadie ; des épigrammes, quelques autres poésies légères, et enfin des satires ; mais dans ce dernier genre il ne réussit pas :

> Un genre où sans succès Varron s'était montré,
> La satire restait, je m'en suis emparé [1].

Ovide faisant allusion au poëme des Argonautes de Varron, le cite avec les poëtes dont les vers, selon lui, ne doivent pas mourir [2]. Properce fait aussi mention du même ouvrage, et en même temps de l'amour de l'auteur pour Leucadie [3]. Quintilien semble n'accorder à Varron que le talent de traducteur : « Varron d'Atace, dit-il, dans les choses qui lui ont acquis de la réputation, et comme interprète de l'ouvrage d'autrui, n'est pas à rejeter ; mais il est peu riche en expressions, par conséquent peu capable d'enrichir en nous la faculté de parler [4]. » Nous ne pouvons contredire ce jugement à défaut de pièces justificatives, car il ne reste que très-peu de fragments de tous les ouvrages de Varron Atacinus [5].

On a aussi regardé Varron comme l'auteur d'un morceau de soixante-un vers sur les Éclipses de soleil et de lune, morceau que nous possédons encore; mais selon Gérard Meerman, dans ses notes sur l'Anthologie latine de Burmann, Schœll, dans son Histoire de la Littérature romaine, Parisot dans son article biographique sur notre poëte, les taches qui déparent ce fragment auquel du reste on ne peut contester quelque mérite, ne permettent pas de l'attribuer à un écrivain du siècle d'or de la littérature latine ; on doit en rapporter la composition à Sisebut (Flavius), roi des Visigoths en Espagne, qui succéda à Gondemar, et qui joignait l'amour des lettres aux talents de capitaine. Ce petit

[1] Trad. de M. le prof. Raoul.

> *Hoc erat experto frustra Varrone Atacino,*
> *Atque quibusdam aliis, melius quod scribere possem,*
> *Inventore minor.*
>
> (Hor., Liv. 1er, sat. 10, v. 46-48.)

[2] *Amor.*, Liv. 1, élég. 15, v. 21.

[3] Liv. 2, élég. 34, v. 85.

[4] *Inst. Orat.*, L. 10, ch. Ier.

[5] Voir *Collect. Pisaur.*, tom. 4, p. 418 ; Wernsdorff, *Poet. lat. min.*, tom. 5, p. 1385 ; Burm., *Anthol.*, t. 2, p. 335.

Digitized by Google

poëme dont on peut placer la date entre 612 et 620 de l'ère chrétienne, fut adressé à saint Isidore de Séville, à l'occasion d'un petit Traité d'Astronomie que ce prélat avait composé à la demande de Sisebut. Ce morceau avait été aussi attribué sans aucun motif à un certain FULGENTIUS d'ailleurs inconnu [1].

On ignore les autres particularités de la vie de Varron et l'époque de sa mort.

Pour terminer, nous mentionnerons le double distique épigrammatique qu'il lança contre un certain *Licinus*, esclave barbier d'Auguste, et ensuite affranchi, qui avait amassé de grandes richesses et auquel on avait élevé un magnifique tombeau sur la voie *Salaria* [2]. Voici une faible imitation de cette épigramme que nous aurions voulu pouvoir rendre d'une manière plus exacte :

Davus dort à l'abri d'un marbre précieux ;
Pompée est sans cercueil, Caton n'a qu'une pierre !...
Existe-t-il des Dieux ?

Davus est écrasé sous cette tombe altière,
La gloire met Pompée et Caton dans les cieux ;.....
Il existe des Dieux ! [3].

CAIUS TICIDA.

L'histoire ne nous fournit que très-peu de renseignements sur ce poëte. D'après Crinitus, son genre fut l'épigramme. Il se distingua à la même époque que Cor. Cinna, Val. Catulus et Cornificius. Selon plusieurs grammairiens, il avait de l'agrément dans l'esprit, et sa poésie ne manquait ni de facilité, ni d'élégance. On ne connait que les titres de deux de ses ouvrages, *Lydia*, dont Suétone rapporte un vers [4], et *Hymœneum* dont un seul vers a été conservé par Priscien [5]. Quelques auteurs pensent

[1] *De Ecliptibus solis et lunœ ;* BURM., *Anthol. lat.*, tom. 2, pag. 322-325.

[2] Elle partait de la porte *Collina*, au nord de Rome, et conduisait *in agrum Sabinum*.

[3] *Marmoreo Licinus tumulo jacet ; at Cato parvo,*
Pompeius nullo. Credimus esse Deos ?
Saxa premunt Licinum ; levat altum fama Catonem,
Pompeium tituli. Credimus esse Deos.
(*Anthol. lat.*, tom. 1, pag. 205.)

[4] *De illust grammatic.*

[5] Liv. 6.

Digitized by Google

qu'il aima tendrement Metella, et qu'il la chanta sous le nom de Petilla. Ovide le compte au nombre des poëtes qui célébrèrent l'amour [1]. Il paraît résulter du passage de l'auteur des *Tristes*, que les compositions de Ticida n'étaient pas toujours très-chastes.

TULLIUS LAUREA.

Tullius Laurea était affranchi de Cicéron qui l'aimait beaucoup à cause de son esprit et de ses talents. Mémorable exemple, dit Pline, de l'influence de ce grand génie sur ceux même qu'un devoir servile approchait de lui [2]. Toutefois on s'étonne après ce grand attachement que l'orateur romain portait à Laurea Tullius, selon Crinitus et autres, qu'il ne soit resté aucune lettre, aucun souvenir du patron à l'affranchi, tandis que nous possédons vingt-sept épîtres adressées à Tiron. On pense que Laurea se distingua dans la poésie. On a de lui une espèce d'inscription pour une fontaine qui se trouvait dans l'une des maisons de plaisance de Cicéron ; ces vers en même temps font l'éloge du propriétaire. En voici une imitation faite un peu à l'aise :

Ornement immortel de la langue romaine,
Combien s'est embelli ton rustique domaine !
Que ton Académie a de charmes nouveaux !
Par les soins de Vetus, que tes bois sont plus beaux !
Pour surcroît d'agrément, d'une source récente,
Il coule pour la vue une onde bienfaisante :
Des eaux qu'en ton honneur ont fait naître les Dieux,
Présent de leur bonté, merveille de ces lieux.
Tes écrits lus sans cesse, et par toute la terre,
Demandaient pour nos yeux ce secours salutaire [3].

Pour l'intelligence plus complète de cette petite pièce nous

[1] *Trist.*, Liv. 2, élég. 1, v. 433.

Quid referam Ticidæ, quid Memmi carmen, apud quos
Rebus adest nomen, nominibusque pudor.

[2] Hist. nat., L. 31, ch. 2.

[3] Cette imitation est de Meusnier de Querlon, traducteur de six livres de Pline, ancien garde des manuscrits de la bibliothèque du roi de France, et bibliothécaire de Beaujon.

Quod tua romanæ vindex clarissime linguæ,
Silva loco melius surgere jussa viret.

Digitized by Google

transcrirons ici ce qu'en dit Pline : « Les eaux cicéroniennes » sont spécifiques pour les yeux. La maison où celles-ci se trou- » vent est bien digne qu'on en conserve la mémoire : elle est sur » le chemin du lac Averne à Pouzzole, assise sur le bord de la mer, » et distinguée tant par un portique que par un bois que Cicéron » appelait son académie, à l'exemple de celle d'Athènes. C'est-là » qu'il a composé ses ouvrages qu'il a appelés *académiques*, et » qu'il s'était préparé un monument à sa mémoire, comme s'il » en eût fallu d'autres que ses écrits répandus dans tout l'uni- » vers. Peu de temps après sa mort, Antistius Vetus en étant » devenu possesseur, il sortit tout d'un coup de terre, dans » l'avant-cour, des sources d'eau chaude excellente pour la » vue [1]. »

On attribue encore à Laurea Tullius une épigramme grecque sur Sapho [2], mais il est douteux, comme le dit Crinitus, que l'auteur de cette épigramme soit bien le même que le poëte dont il est ici question.

CAIUS CILNIUS MECÆNAS.

Mécène ! à ce nom on comprend aisément que celui qui l'a porté n'avait pas besoin de se faire une réputation comme poëte ; la renommée qu'il a acquise comme protecteur désintéressé des sciences et des gens de lettres le dispensait de toute autre prétention. Cependant il paraît qu'il n'était pas étranger aux nobles délassements de l'esprit, et qu'il fit plus d'une offrande aux Muses. Nous n'entrerons pas dans les détails de sa vie. On sait qu'il descendait des rois d'Étrurie [3], qu'il ne voulut jamais sortir

Atque academiæ celebratam nomine villam
Nunc reparat cultu sub potiore Vetus :
Hic etiam apparent lymphæ non ante repertæ,
Languida quæ infuso lumina rore levant.
Nimirum locus ipse sui Ciceronis honori
Hoc dedit, hac fontes quum patefecit ope :
Ut quoniam totum legitur sine fine per orbem,
Sint plures, oculis quæ medeantur, aquæ.
(PLINE, Hist. nat., L. 31, ch. 2.)

[1] ID., ibid.

[2] Anthol. grecq., L. 3, épig. 64.

[3] *Mecænas atavis edite regibus.* (HOR., od. 1, L. 1.) Voir la Vie de Mécène, par J. H. MEIBOMIUS, 1653.

Digitized by Google

de l'ordre des chevaliers dont il faisait le plus bel ornement. On connait les services qu'il rendit dans la guerre et dans l'administration civile à Auguste César auquel il ne ménagea ni les conseils ni les leçons même sévères. On n'est pas instruit de l'époque précise de sa naissance, mais on sait qu'il mourut âgé, vers la fin de l'année 746, 8 ans avant J.-C., à peu près au même temps qu'Horace; mais on ne peut pas assurer lequel survécut à l'autre. On cite d'une part le testament de Mécène en faveur d'Auguste, dans lequel il aurait recommandé son ami en ces termes : « Souvenez-vous d'Horace, comme de moi-même ; » d'autre part, tous les savants se réunissent pour regarder un fragment de quelques vers[1], qui nous reste de Mécène, comme ayant pour objet la mort d'Horace. Mécène avait plaidé avec succès dans sa jeunesse; mais il ne s'occupa ensuite que de poésie, dans les loisirs que lui laissaient les affaires de l'état. On prétend que le Recueil de ses œuvres formait dix livres dont il ne reste que quelques fragments[2]. On croit aussi qu'il avait travaillé sur l'histoire naturelle et rédigé des Mémoires pour servir à l'Histoire du règne d'Auguste[3]. On cite encore de lui deux tragédies, *Prométhée* et *Octavie*, et un Traité sur la parure, cité par Priscien. De tout cela il reste à peine vingt vers.

Bien que Mécène protégeât les lettres, il ne paraît pas, d'après Sénèque, qu'il ait eu un goût fort délicat en littérature. Notre conscience d'historien ne nous permet point de passer sous silence ce que dit à cet égard le précepteur de Néron :

« La vie de Mécène est trop connue, pour qu'il soit besoin de la rapporter ici; on sait comment il marchait, combien il était efféminé, combien il aimait à se montrer, le peu de peine qu'il prenait pour cacher ses défauts. Eh bien, ses discours n'étaient-

[1] *Lugens, o mea vita, te Zmaragdus,*
Betylus quoque, Flacce, nec nitentes
Nuper, candida Margarita, quæro,
Nec quos Thynica lima perpolivit
Anellos, nec iaspios lapillos.

(Isidor., Étymol., L. 11.)

[2] Recueil de Maittaire; *Collect. Pisaur.*, tom. 4, pag. 420; et t. 6, pag. 285.

[3] *Tuque pedestribus*
Dices historiis prælia Cæsaris

Digitized by Google

ils pas aussi délabrés, aussi énervés que lui? Ses propos n'étaient-ils pas aussi recherchés que ses habits, que son cortége, que son palais, que sa femme? Il eût été un homme de génie s'il eût pris une route plus droite, s'il n'eût pas affecté d'être obscur, s'il n'eût pas été trop lâche dans ses discours. Vous verrez que l'éloquence d'un homme ivre sera toujours enveloppée, égarée, peu correcte. Est-il rien de plus pitoyable que les tournures affectées dont Mécène se sert dans son Traité de la Parure? Il y parle d'une rivière dont les rives *font cortége aux forêts;* de petites barques qui *labourent son lit;* de rames qui *frappent des jardins renversés.* Que dira-t-on de ces lèvres qui *pigeonnent une femme dont les cheveux en boucles sont artistement frisés, et qui dit en soupirant qu'on la porte sans déranger sa tête.* Que penser de ces façons de parler, *nul homme du tyran*, une faction *inguérissable; ils s'insinuent par les festins, ils tentent les maisons par les bouteilles, ils soutirent la mort.* Que dire d'un *génie qui est à peine témoin de sa propre fête, d'une mère, ou d'une femme qui habille les fils ou la mèche d'un cierge? d'une masse de farine salée et pétillante*, etc. Lorsque vous lirez de pareilles choses, ne vous reviendra-t-il pas aussitôt à l'esprit que c'est le même Mécène qui marchait toujours dans la ville en toge traînante? En effet, lors même que, dans l'absence d'Auguste, il tenait sa place, il donnait l'ordre dans cet habillement peu décent. Ne vous figurez-vous pas que c'était ce même homme qui sur le tribunal, dans la tribune aux harangues, dans toutes les assemblées publiques, se montrait la tête couverte d'un manteau qui laissait paraître ses deux oreilles, comme on représente dans les comédies les riches esclaves fugitifs? Ne vous imaginerez-vous pas que c'est ce même personnage qui, au milieu du fracas des guerres civiles, au milieu des inquiétudes de la ville remplie d'armes, se faisait accompagner de deux eunuques, plus hommes que lui? Enfin ne devinerez-vous pas que ce même homme fut mille fois marié, quoiqu'il n'ait jamais eu qu'une seule femme.

« Ses discours si mal arrangés, si négligemment jetés, si opposés à l'usage ordinaire, font connaître que ses mœurs n'ont pas dû être moins étranges, moins singulières, moins dépravées. On lui fait honneur de sa douceur, de ce qu'il s'abstint de faire usage du glaive et de répandre le sang; il ne montra son pouvoir que par l'excès de son luxe. Mais il gâtait lui-même cet éloge par

Digitized by Google

l'énorme affectation de son langage; il paraît en effet qu'il était plutôt efféminé que doux : c'est ce que prouvent son style entortillé, ses paroles obliques, les grands sentiments qu'il débitait sans vigueur. Sa tête était troublée par l'excès du bien-être, défaut qui vient quelquefois de l'homme, et quelquefois du temps [1]. »

Ce jugement est sévère, cependant Quintilien le confirme en partie et reconnaît avec Sénèque que Mécène avait un style affecté et insolite [2]. Nous trouvons la même opinion consignée dans le Dialogue sur les Orateurs [3] : » J'aimerais cent fois mieux, dit Messala l'un des interlocuteurs, la verve inégale de Caius Gracchus ou la sagesse un peu compassée de Crassus, que les colifichets de Mécène et les cliquetis de Gallion. » Il faut bien que nous nous rendions à des avis aussi imposants qu'unanimes.

Au surplus, Mécène avait reçu une éducation soignée, et il était également versé dans la langue grecque et dans la langue latine [4].

C'est du favori et du conseiller d'Auguste que le bon Lafontaine a imité les vers suivants :

Qu'on me rende impotent,
Cul de jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez : je suis plus que content [5].

CAIUS JULIUS CÆSAR OCTAVIANUS AUGUSTUS.

Nous ne mentionnons point ici Auguste comme poëte ; il ne s'est pas assez occupé de poésie pour mériter ce nom, mais enfin il composa quelques vers et fut le protecteur des Muses : à ce dernier titre surtout il mérite de figurer au milieu des hommes qui ont honoré son siècle.

Voici ce que dit de lui Suétone, à propos de son talent poétique : « Il se mêla un peu de poésie. Il reste de lui un livre écrit en vers hexamètres et ayant pour titre *la Sicile*. On a encore

[1] Lett. 114. (Voir en outre SUÉTONE, Vie d'Auguste, ch. 76; et MACROBE, *Saturn.*, L. 2, ch. 4.)

[2] *Inst. Orat.*, L. 9, ch. 4.

[3] Ch. 26.

[4] *Docte sermones utriusque linguæ.* (HOR., od. 8, L. 3.)

[5] *Debilem facito manu,*
Debilem pede, coxa,
Lubricos quate dentes :
Vita dum superest, bene est.
(SÉNÈQ., lett. 101.)

Digitized by Google

un petit Recueil d'épigrammes qu'il composait pendant les loisirs du bain. Ayant entrepris dans un beau moment de verve une tragédie, et le style ne répondant pas à son inspiration, il anéantit ce qu'il avait fait. Ses amis lui demandant à ce propos ce que faisait *Ajax*, il répliqua qu'il s'était noyé [1]. » Suidas parle également de cet Ajax, tragédie d'Auguste [2]. On a aussi regardé comme étant du même auteur quelques vers relatifs à l'ordre que Virgile avait donné en mourant de brûler son Énéide, mais il ne paraît pas à la plupart des savants que ces vers soient d'Auguste. Les seuls qui nous restent de lui au nombre de six ont été conservés par Martial, et si toutes les épigrammes de l'illustre poëte étaient du même genre, certes il n'y aurait pas lieu de les regretter [3]. Il écrivit des discours en prose sur différents sujets, et il les lisait dans des réunions d'amis, comme devant un auditoire ; il composa aussi des *Exhortations à la philosophie*, des Mémoires sur sa vie, divisés en treize livres et qui allaient jusqu'à la guerre contre les Cantabres, et enfin un Recueil de lettres à Caius son petit-fils [4]. Son style était élégant et tempéré; la clarté était le point qu'il soignait le plus, évitant les pensées recherchées et les expressions impropres. Il avait reçu d'ailleurs dès sa jeunesse une instruction libérale, et il avait toujours montré les meilleures dispositions pour l'étude [5]. Aulu-Gelle [6], Tacite [7], Quintilien [8] reconnaissent à Auguste le talent de la parole ; et quant à la tournure enjouée de son esprit, on peut consulter Macrobe [9].

Nous n'avons pas cru devoir entrer dans les détails de la vie d'Auguste ; cette vie si pleine, si intéressante est généralement assez connue. Nous dirons seulement que le fils de Caius Octavius et d'Attia, fille de Julia, sœur de César, naquit sous le con-

[1] Vie d'Octav. Cés. Aug, ch. 85.

[2] Ἔγραψε τραγῳδίαν Αἴαντα.

[3] Épig. 21, L. 11.

[4] Aul. Gell., *N. attiq.*, L. 15, ch. 7 ; Dial. sur les Orat., ch. 13.

[5] Suét., *Vie d'Aug.*, ch. 84-86.

[6] Id., ibid., L. 10, ch. 24.

[7] *Annal.*, L. 13, ch. 3.

[8] *Inst. Orat.*, L. 1, ch. 10.

[9] *Saturn.*, L. 2, ch. 4.

Digitized by Google

sulat de Cicéron, l'an 691 de Rome, 63 ans avant J.-C., le 23 septembre, et qu'il mourut à Nole, en Campanie, le 19 du mois d'août de l'année 767 de la fondation de Rome, et la 14e de l'ère chrétienne [1].

LUCIUS VARIUS.

Lucius Varius vivait au dernier siècle avant l'ère vulgaire. On n'a point de renseignements précis sur la date, ni sur le lieu de sa naissance; mais on suppose qu'il était de Rome, et l'on sait qu'il était contemporain de Messala Corvinus, d'Asinius Pollio, de Munatius Plancus, de Plotius Tucca, de Virgile et d'Horace. Il ne faut pas le confondre avec Varus qui fut le protecteur du chantre d'Énée auprès d'Auguste, et auquel on a attribué mal à propos le talent de poëte, pour ne l'avoir pas distingué de celui dont nous parlons. Varius eut part à la révision et à la publication de l'Énéide. Virgile, en mourant, ordonna de brûler ce poëme; Varius et Tucca lui représentèrent qu'Auguste ne le permettrait jamais. Le poëte les chargea de le corriger, mais sans y faire aucune addition. Ils corrigèrent en effet l'Énéide, conformément aux intentions de l'auteur et selon les ordres d'Auguste, en s'abstenant d'y rien ajouter et même de terminer les vers inachevés. Varius avait entrepris un poëme épique où les exploits d'Agrippa et d'Octave étaient célébrés [2]. Il composa en outre une tragédie de *Thyeste* dont Quintilien fait le plus grand cas. « Le *Thyeste* de Varius, dit-il, est comparable à quelque pièce que ce soit des tragiques grecs [3]. Maternus dit dans le *Dialogue sur les Orateurs* [4] que nulle harangue d'Asinius ou de Messala n'a eu l'éclat du *Thyeste* de Varius. Il a dû composer aussi un poëme sur la mort, ou les vers que nous avons de lui sur ce sujet faisaient partie d'un autre ouvrage. Macrobe en cite dix-neuf ou vingt vers que Virgile n'a pas dédaigné d'imiter [5]. Horace parle de Varius dans plusieurs endroits de ses

[1] J. A. Fabricius, Hambourg, 1727, in-4o.

[2] Hor., od. 6, L. I; sat. 10, Liv. Ier, v. 43.

[3] *Inst. Orat.*, L. 10, ch. Ier.

[4] Ch. 12, à la fin. *Nec ullus Asinii aut Messalæ liber tam illustris quam.... Varii Thyestes.*

[5] *Saturn.*, L. 6, ch. 1 et 2.

Digitized by Google

ouvrages [1]. Virgile en fait l'éloge dans sa neuvième églogue [2].

En résumé, nous n'avons aucun moyen d'apprécier les talents poétiques de Varius; nous n'en pouvons juger que par les hommages que lui ont rendus Horace, Quintilien et l'auteur du Dialogue sur les Orateurs. Les vers rapportés par Macrobe à l'endroit déjà indiqué, deux cités par Horace [3] et un conservé par Quintilien, voilà tout ce que le temps a respecté des œuvres d'un poëte pour lequel des hommes de goût ont professé de l'estime.

CAIUS RABIRIUS.

Nous n'avons presque point de renseignements historiques sur C. Rabirius, que cependant il ne faut pas confondre avec un autre Rabirius, architecte qui était du temps de Domitien et qui construisit le palais de cet empereur, palais dont on voit encore les restes. Caius Rabirius vivait sous Auguste et composa un poëme sur la guerre qui eut lieu entre cet empereur et Antoine, et qui se termina à la bataille d'Actium. Crinitus n'ose point affirmer que ce poëte soit le même que celui qui a écrit des satires, et dont Fulgence fait mention, en citant un vers qui appartenait à une satire ayant pour titre *Mecennia*.

On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque regret en songeant d'une part qu'Ovide [4], Sénèque [5], Velleius Paterculus [6] et Quintilien [7] ont fait cas de cet auteur, et que de l'autre il ne reste pas deux vers de tous ceux qu'il a pu composer. Nous n'oserions dire d'une manière positive s'il est question du même Rabirius dans Pline [8], ou si celui qu'il cite ne serait pas plutôt un médecin.

[1] Voir l'*index* de ses œuvres.

[2] .... *Me quoque dicunt*
Vatem pastores, sed non ego credulus illis;
Nam neque adhuc Vario videor, nec dicere Cinna
Digna.

[3] Épît. 16, L. Ier, v. 27.

[4] *De Ponto*, L. 4, élég. 16, v. 5.

[5] *De Benef.*, L. 6, ch. 3.

[6] Hist. Rom., L. 2, ch. 36.

[7] *Inst. Orat.*, L. 10, ch. Ier.

[8] Hist. nat., L. 28, ch. 7.

Digitized by Google

TITUS VALGIUS RUFUS.

Nous ne possédons pas beaucoup plus de détails sur Valgius que sur Rabirius. Nous savons seulement que les anciens l'ont compté au nombre des poëtes qui composèrent des élégies; qu'il était issu d'une famille noble et distinguée, et dont plusieurs membres obtinrent les honneurs du consulat, entre autres Caius Valgius qui fut nommé à cette dignité l'an 741 de Rome, à la place de Messala, et qui n'entra pourtant pas en charge. Plusieurs écrivains ont exprimé de Titus Valgius une opinion avantageuse. Horace [1] le nomme parmi ceux dont il ambitionne les suffrages, c'est-à-dire avec Plotius, Varius, Mécène, Asinius et Virgile. Tibulle [2] a dit de lui que personne n'avait approché davantage de l'immortel Homère.

Messala Corvinus, qui se distingua par ses belles actions, témoignait à Valgius beaucoup d'estime et d'affection.

Il ne faut pas le confondre avec C. Valgius, celui qui fut consul; ce dernier, à ce qu'il paraît, était excellent grammairien, grand rhéteur, et bon physicien, comme on pouvait l'être alors. Il dédia même à Auguste un livre sur la Nature des plantes. Aulu-Gelle parle aussi d'un Traité que ce même C. Valgius aurait composé sur *les Choses demandées par lettres* [3].

Il ne reste que huit vers des ouvrages de Titus Valgius Rufus [4].

CNEUS CORNELIUS GALLUS [5].

Gallus, l'un des plus célèbres poëtes élégiaques romains, naquit l'an 688, de Rome, 66 ans avant J.-C., à Fréjus, suivant l'opinion

[1] Sat. 10, Liv 1er.

[2] *Valgius, æterno propior non alter Homero.*
(Élég. 1re, L. 4, v. 182.)

[3] *N. attic.*, L. 12, ch. 3.

[4] *Collect. Pisaur.*, t. 4, p. 421.

[5] Il ne faut pas confondre, comme l'ont fait Donat (Vie de Virgile) et Servius (sur l'églog. 10 de Virg.), ce Cornelius Gallus, avec Asinius Gallus, fils de Pollion, lequel fut assez bon orateur, mais poëte médiocre.
(Funccius, *de virili Ætate lat. Ling.*, p. 274.)

Digitized by Google

la plus générale, et selon quelques-uns dans le Frioul. Il fut l'ami de Virgile et d'Auguste. Il obtint de ce dernier la préfecture de l'Égypte après la soumission de cette province. Au-dessous d'une place si importante, Gallus ne comprit pas sa position : il frappa la ville de Thèbes d'une contribution arbitraire. Dénoncé par Valerius Largus, il fut rappelé de son gouvernement. Auguste alors absent chargea le sénat d'examiner cette affaire, et Gallus fut unanimement condamné à une amende et à l'exil. Il ne put survivre à sa honte et se donna la mort à l'âge de 40 ans, la 728e année de la fondation de Rome, 26 ans avant J.-C [1]. Virgile, son ami, en fait un brillant éloge dans l'une de ses bucoliques [2], et la deuxième lui est consacrée tout entière. Elle roule sur les amours malheureux de Gallus pour l'ingrate Lycoris qui l'a abandonné. Cette Lycoris n'est autre qu'une certaine Cythéris, comédienne et courtisane, affranchie de Volumnius Entrapelus, et qui fut aimé d'Antoine le triumvir. Il paraît que Gallus composa quatre livres d'élégie en l'honneur de cette femme qui ne le méritait guère. Il ne nous reste de ce poëte que deux vers incomplets et insignifiants, conservés l'un par Nonius, et l'autre par Vibius Sequester. Properce[3], Ovide[4], Martial[5] rendent hommage au talent poétique de notre auteur. Quintilien s'est montré plus sévère et le traite d'auteur dur [6]. Schrevellius, dans une note sur Ovide [7], place Gallus au nombre des orateurs célèbres chez les Romains, et prétend qu'il traduisit l'ouvrage du grec Euphorion. Il est possible qu'il ait imité Euphorion, et de là est venue peut-être l'obscurité de son style, mais rien n'établit

[1] AMM. MARCEL., L. 17; DION CASS., L. 51 et 53.

[2] La sixième, v. 64-73.

[3] Liv. 1er, élég. 5.

[4] *Gallus et Hesperiis, et Gallus notus Eois,*
Et sua cum Gallo, nota Lycoris erit.
(Amor., L. 1, v. 29.)

Il le place dans les champs Élysées avec Calvus, Catulle et Tibulle :

Tu quoque, si falsum temerati crimen amici,
Sanguinis atque animæ prodige Galle tuæ.
(Ibid., L. 3, v. 63.)

[5] L. 1, épig. 109; L. 3, épig. 92.

[6] *Durior Gallus*, L. 10, ch. 1.

[7] *Amor.*, L. 1, v. 29.

Digitized by Google

qu'il traduisit cet auteur et encore moins qu'il fut un orateur distingué, et il y a confusion de la part de Schrevellius.

On a faussement publié, sous le nom de Gallus, six élégies qui paraissent être d'un certain Cornelius Maximianus Gallus Etruscus, poëte du sixième siècle, sous le règne de l'empereur Anastase [1].

PUBLIUS VIRGILIUS MARO.

Virgile, devant qui pâlissent toutes les gloires poétiques de Rome, que les uns ont surnommé *le Prince des poëtes*, les autres le *Dieu de la poésie*, Virgile naquit à Andès [2], près de Mantoue, le 15 octobre de l'année 684 de la fondation de Rome, 70 ans avant J.-C., sept ans avant la naissance d'Auguste, et cinq ans avant celle d'Horace, sous le consulat du grand Pompée et de Licinius Crassus; il était, dit-on, fils d'un potier, mais tout porte à croire qu'il eut une ferme pour berceau [3].

Il fit ses premières études à Crémone, et à seize ans, il alla à Milan, où il prit la robe virile, le jour même de la mort du poëte Lucrèce. Peu de temps après il se rendit à Naples, et avant de se livrer au penchant qui l'entraînait vers la poésie, il comprit qu'il avait besoin de connaissances préparatoires : il s'appliqua non-seulement à la langue latine et à la langue grecque, mais encore à l'histoire, à la philosophie, aux mathématiques et même à la médecine. Il eut pour maître en philosophie, Syron de la secte d'Épicure; et en poésie, Parthenius qui lui-même était un poëte distingué.

Après la bataille de Philippes, le territoire au delà du Pô ayant été partagé entre les soldats vétérans, par l'ordre des triumvirs, Virgile lui-même chassé de son domaine par un centurion nommé Arius, vint à Rome pour réclamer contre une mesure qui le dépouillait du faible patrimoine de ses pères. Asinius Pollion qu'il avait connu dans la Gaule cisalpine, le recommanda à Mécène, qui lui ouvrit accès auprès d'Octavien, et il obtint de celui-ci la restitution de son patrimoine. C'est alors qu'il commença ses Bucoliques, à l'âge de vingt-neuf ans.

[1] Voir l'art. de Amar Durivier, Biog. univ., tom. 16, p. 381.

[2] Aujourd'hui *Pietola*. (Napoléon y fit ériger un obélisque en l'honneur du poëte de Mantoue.

[3] Voir la première églogue et la neuvième.

Digitized by Google

De retour à Mantoue, ayant redemandé à Arius de lui rendre son petit bien, il fut presque tué par le farouche centurion. Il revint donc à Rome pour se plaindre de la violence dont il avait presqu'été la victime. Il offrit sa neuvième églogue à Varus qui était dans les bonnes grâces d'Octavien. Il termina ses Bucoliques en trois ans.

Sept années qu'il passa presqu'entièrement à Naples, furent consacrées à la composition des Géorgiques, ouvrage qu'il fit en l'honneur de Mécène. On dit qu'il avait coutume de dicter beaucoup de vers le matin, et qu'il passait le reste de la journée à les corriger, à les polir, à les réduire à un petit nombre. Puis il entreprit le poëme de l'Énéide, auquel il employa douze ans. On sait qu'ayant fait à Auguste la lecture du sixième livre en présence d'Octavie, cette mère fut tellement émue en entendant les vers en l'honneur de Marcellus son fils, qu'elle perdit connaissance. Virgile reçut dix mille sesterces pour chacun des vers dont se compose ce passage : ce qui équivaut à 210 f. environ pour chaque vers.

L'Énéide n'était pas achevée que déjà on en parlait partout avec le plus grand éloge [1]. Avant de mettre la dernière main à cet important ouvrage, Virgile partit pour la Grèce, mais ayant rencontré à Athènes Auguste qui, après avoir passé l'hiver à Samos, retournait à Rome, il revint avec lui. Il fut pris en route d'une sorte de défaillance, et ayant débarqué à Brindes, il y mourut quelques jours après, le 22 septembre de l'année 735 de la fondation de Rome, 19 ans avant J.-C., sous le consulat de Cn. Sextius Saturninus et de Q. Lucretius Vespillo, à l'âge de près de 51 ans. Sentant sa fin approcher, il ordonna par son testament de brûler le poëme de l'Énéide qu'il laissait inachevé et imparfait ; mais c'est ce qu'Auguste ne voulut point permettre, se conformant en cela à l'avis de Plotius Tucca et de Varius, les exécuteurs des dernières volontés du poëte d'Andès. Ses restes furent transportés à Naples, d'après le désir qu'il en avait manifesté. Il fut inhumé sur le chemin de Puzzuolo, et l'on grava

[1] *Cedite romani scriptores, cedite graii :*
Nescio quid majus nascitur Iliade.
(SEXT. PROPERT.)

sur son tombeau l'épitaphe qu'il avait lui-même composée [1]. Il laissa la moitié de son bien à Valerius Proculus son frère consanguin, et institua héritiers de l'autre moitié, Auguste, Mécène, L. Varius et Plotius Tucca.

Virgile était, dit-on, d'une taille élevée, d'un teint brun, d'une physionomie peu prévenante, d'un extérieur négligé. Sa santé était fort délicate ; il souffrait souvent de maux de gorge et d'estomac, de douleurs de tête, et il était sujet à des crachements de sang. Du reste il vivait avec beaucoup de sobriété. Il avait une grande modestie, et sa timidité allait à un tel point que si par hasard il se voyait remarqué dans les rues de Rome, il s'échappait au plus vite. L'innocence et la pureté de ses mœurs l'avait fait surnommer à Naples *Parthenius* (la vierge). On croit que c'est lui qu'Horace a voulu peindre dans l'une de ses satires [2]. En outre, plein de candeur et de bonté, inaccessible à la moindre envie, il ne profita de son crédit que pour être utile.

Outre les Églogues, les Géorgiques, l'Énéide, d'autres compositions portent encore le nom de Virgile, soit qu'elles lui appartiennent réellement, soit qu'elles lui aient été attribuées ; savoir les poëmes intitulés *Culex, Ciris, Copa, Moretum*, et une quinzaine de petites pièces ou épigrammes sous le nom de *Catalecta*. Nous allons successivement et le plus brièvement possible examiner tous ces ouvrages.

Les Bucoliques. Virgile a composé dix petits poëmes de cette espèce, mais qui n'ont pas été publiés selon l'ordre qu'on a suivi dans les différentes éditions. *La première* églogue est intitulée *Alexis*, c'est la deuxième du recueil ; Virgile l'écrivit à vingt-six ans. Elle a quelque rapport avec la troisième et la onzième de Théocrite, ayant pour titre, la première, *Le Chevrier*, et la seconde *le Cyclope*. Elle roule sur les plaintes d'un amour malheureux, mais blâmable, s'il n'est allégorique.

La deuxième églogue, *Palémon*, est la troisième dans les éditions ; elle parut l'an 712 de Rome, un an après la précédente. La pre-

[1] *Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc*
Parthenope ; cecini pascua, rura, duces.

Voir la note, page 231, vol. Ier, édit. de Paris, de l'ouvrage de Schœll, et le complément de cette note à la fin du même volume.

[2] Sat. 3, L. Ier, v. 29-34.

Digitized by Google

mière idée est tirée de la cinquième de Théocrite, laquelle a pour sujet, comme celle de Virgile, un combat de chant entre deux bergers ; seulement le poëte de Mantoue a su y introduire l'éloge indirect de Pollion, protecteur des muses.

La troisième bucolique est intitulée *Daphnis;* elle occupe le cinquième rang dans le recueil. Elle fut publiée au commencement de l'année 713; le sujet est l'apothéose de Daphnis. Des savants ont voulu y voir une allégorie, et ont prétendu que, sous le nom du berger, Virgile avait voulu consacrer la mémoire de Jules-César. Quant à nous, nous sommes parfaitement de l'avis de M. Schœll, et nous ne trouvons dans cette composition qu'une imitation de la première églogue de Théocrite, *le berger Thyrsis et le Chevrier.*

L'églogue qu'on trouve la première du recueil, n'est que *la quatrième* dans l'ordre chronologique, et elle parut vers la fin de l'année 718. C'est l'expression de la reconnaissance de l'auteur à qui Octave avait restitué le patrimoine compris dans la distribution des terres, faite aux vétérans. C'est un acte de courage dont il faut louer le poëte, qui n'a pas craint de plaider la cause des propriétaires dépossédés, lorsque cette hardiesse généreuse pouvait lui devenir fatale. Virgile, dans ce petit poëme, ne doit rien à Théocrite, si ce n'est peut-être l'idée des cinq derniers vers [1].

Le savant Heyne juge cette églogue avec un peu de sévérité. Il trouve que l'auteur y manque de jugement, et que l'on n'aurait pas une haute opinion de son esprit, si on l'appréciait d'après cette composition. Il lui reproche d'avoir fait une allégorie d'un poëme qui ne s'y prêtait pas ; il prétend que le continuel jeu de mots qui y règne lui fait perdre sa dignité et sa gravité, ainsi que le caractère qui lui est propre. Il trouve d'ailleurs que la comparaison ou l'allégorie ne marche pas toujours d'une manière rationnelle, et il cite à l'appui le 28e vers. Tityre part pour Rome, dit-il, afin d'obtenir la liberté, et son maître lui accorde celle de mener paître ses troupeaux : belle merveille de mener paître les brebis de son maître ! Il remarque de plus que le style n'est pas toujours en harmonie avec le caractère des personnages et la nature des choses. Nous n'osons pas contredire un philologue aussi distingué.

[1] Théoc., idyl. 11, v. 44 et suiv.

Digitized by Google

La cinquième églogue, la neuvième du recueil, a été écrite au milieu de l'année 714. Elle se rapporte encore au bienfait que Virgile avait reçu d'Octave, à propos de son patrimoine. Trois ou quatre vers seulement sont imités de Théocrite.

La sixième, ou la quatrième du recueil, est adressée à Pollion, et paraît avoir été composée pour célébrer la naissance de son fils, malgré quelques hypothèses contraires hasardées par certains savants [1]. Toutefois en admettant cette supposition, il nous semble qu'il donne trop d'importance à la venue au monde de cet enfant, qui doit accomplir la prédiction de la sibylle et remplacer l'âge de fer par un nouvel âge d'or; mais on peut trouver le motif de cette exagération dans l'excès de la reconnaissance de l'auteur; aussi le style de cette bucolique s'éloigne-t-il de celui qui convient à la pastorale, et se rapproche-t-il du langage de l'épopée. Dans cette composition, Théocrite n'a rien à réclamer à Virgile.

La septième églogue, la sixième dans les différentes éditions, a pour titre *Silène*. Elle est dédiée à Varus, et le poëte y a fait entrer l'éloge de Cornelius Gallus. Le compagnon de Bacchus, surpris par deux satyres et par la nymphe Églé qui l'enchaînent avec des fleurs, ne peut recouvrer sa liberté et échapper à leurs espiègleries, qu'en leur chantant des vers qu'il avait promis en vain depuis longtemps. Il célèbre l'origine du monde et y mêle d'anciennes traditions. Le poëte a été heureux dans le choix du sujet et dans la manière dont il l'a traité. Toute cette narration est remarquable par des images brillantes, douces et gracieuses. Cette composition appartient tout entière à Virgile.

La huitième églogue dans l'ordre chronologique et dans la suite du recueil, est intitulée *la Magicienne*. Ce poëme est composé de trois parties distinctes; la première est une sorte de dédicace à Pollion qui avait demandé à l'auteur de traiter ce sujet; la seconde est une espèce d'imitation de la troisième idylle de Théocrite, comme la troisième partie est tirée, pour l'idée première, de la deuxième idylle du poëte grec. Cependant Virgile n'a pas de grandes obligations en cela à son modèle; car si le sujet est le même, il est traité d'une manière toute différente, et un très-petit nombre de vers ou plutôt de partie de vers de Virgile rappellent plusieurs vers de Théocrite.

[1] SCHOELL, tom. Ier, note de la page 358.

Digitized by Google

Il y a quelque rapport entre la *neuvième* églogue qui est la septième du recueil, et la huitième idylle du poëte de Syracuse; mais Virgile s'est approprié le sujet par la différence des détails. Au reste, dans cette composition un berger raconte la lutte de deux bergers, en répétant leurs chants alternatifs, et proclame la victoire de l'un des deux.

La dixième églogue qui est la dernière dans l'ordre du recueil, est consacrée à célébrer l'amour malheureux de Cornelius Gallus pour l'ingrate et infidèle Cythéris, sous le nom de Lycoris. Cette églogue est imitée, pour le sujet, de la première idylle de Théocrite, mais elle en diffère beaucoup par la manière plus élégante dont elle est traitée.

On blâme Virgile d'avoir dans ses Bucoliques, manqué de cette vérité, de cette naïveté qui forment l'essence de la poésie pastorale; d'avoir subtitué ses propres sentiments et la peinture de sa situation personnelle, à la peinture des scènes agrestes qu'il avait à retracer, et aux sentiments qui devaient animer uniquement ses personnages. On lui reproche en outre l'uniformité et la monotonie du caractère de ses bergers, tandis que, dans Théocrite, chaque acteur a son rôle individuel dont il ne sort pas un instant. Nous convenons volontiers que les églogues de Virgile ne présentent ni le même intérêt, ni la même perfection que ses autres ouvrages; il est vrai, selon nous, que le style plus simple, plus familier du poëte de Syracuse convient mieux à ce genre de composition; mais ne faut-il tenir aucun compte à Virgile de ces grâces simples et naïves, de cette élégance, de cette délicatesse, de cette pureté de langage dont il donne le premier exemple? Sa position d'ailleurs était-elle la même que celle de Théocrite, et n'était-il pas tout naturel que son imagination, préoccupée de ce qui se passait autour de lui, s'épanchât dans de touchantes allégories? Il n'est donc pas exact de dire qu'il a substitué à un monde réel, un monde idéal. Quant à la variété des caractères que l'on prétend trouver dans les idylles de Théocrite, nous avouerons ingénuement que nous n'en avons pas été frappé, et il nous semble que les mêmes nuances se présentent à peu de chose près dans les bergers de Virgile; et d'ailleurs, peut-il exister des différences de caractère bien sensibles, bien marquées chez des hommes qui tous agissent dans la sphère uniforme des mêmes occupations, des mêmes goûts, des mêmes

Digitized by Google

habitudes? On a dit et l'on a cru sur parole que Virgile devait beaucoup à Théocrite; ce qu'il y a de vrai, c'est que le poëte de Mantoue s'est exercé dans le même genre que le poëte de Syracuse; mais on peut juger par l'analyse qui précède et qui a été faite en présence des deux textes, à quoi se réduisent les obligations que l'ami de Gallus peut avoir eues à l'ami de Ptolémée Philadelphe. En définitive, si Théocrite est plus simple et plus vrai, Virgile est plus élégant et plus délicat; si les compositions du premier sont plus dans le genre pastoral, celle du second offrent plus d'intérêt et sont plus attachantes; en sorte qu'il nous paraît difficile de décerner la palme à l'un ou à l'autre; ils ont chacun un mérite qui leur est propre [1].

GÉORGIQUES. Les commentateurs ont cru généralement que ce poëme avait été composé par Virgile, à la demande de Mécène, et pour remettre en honneur chez les Romains l'agriculture que de longues et sanglantes guerres civiles avaient fait abandonner. Quoi qu'il en soit de cette conjecture qui ne peut rien ajouter au mérite de l'ouvrage, il est certain du moins, et à cet égard tout le monde est d'accord, que cette œuvre admirable est pour l'auteur le plus beau de ses titres de gloire. Car, comme le dit Tissot, combien de variétés dans les tons du poëte! Comme il est habile à faire disparaître la sécheresse des préceptes par les formes et la souplesse du style! Quelle précision élégante et facile dans la description de la charrue! Quelle pompe, quelle harmonie imitative, quelle haute poésie sans enflure, dans la peinture des tempêtes de l'automne! Quel charme, quelles merveilleuses beautés d'ensemble et de détails dans les épisodes!

Le poëme des Géorgiques est divisé en quatre chants. Le premier est consacré à *l'agriculture*. Il traite des travaux préparatoires pour rendre le sol fertile; de ceux qui doivent suivre l'ensemencement pour se ménager une récolte plus abondante; des outils, des instruments de culture et des précautions à prendre pour les grains que l'on réserve aux semailles de l'année sui-

[1] M. Genisset, prof. à la Faculté des lettres de Besançon, a publié un ouvrage spécial sur les Bucoliques; il est intitulé: Examen oratoire des Bucoliques de Virgile. Paris, Lefort, an 10 (1802), in-8°.

Voir en outre l'élégant morceau sur Théocrite et Virgile, dans l'éloge de Fontenelle, par GARAT.

Digitized by Google

vante ; de la distribution du temps et des travaux soit intérieurs soit extérieurs, selon les saisons, les différents jours du mois, et même les époques du jour ; de l'observation des divers phénomènes célestes, des pronostics tirés des astres, à la suite desquels pronostics vient se placer naturellement l'épisode des signes et des prodiges qui avaient annoncé la mort de César. Les dix-sept derniers vers de ce chant expriment des vœux en faveur du jeune Octavien.

Dans le second livre le poëte chante *la culture des arbres ;* il explique la manière de les multiplier, leur reproduction naturelle et artificielle, l'amélioration des espèces, la diversité des arbres et des arbustes, l'examen des terrains propres aux différents genres, la culture de la vigne de l'olivier et des autres arbres fruitiers ; il termine par l'éloge de la vie champêtre, auquel il consacre près de cent vers.

L'éducation des bestiaux est le sujet du troisième chant. L'auteur s'occupe d'abord des soins qu'exigent les chevaux et le gros bétail, puis de ceux que demandent les brebis et les chèvres ; il couronne ce chant déjà si brillant de poésie, par la magnifique description de l'épizootie qui infesta la Norique.

Le dernier chant des Géorgiques comprend *l'éducation des abeilles,* la construction et la disposition des ruches, la manière de traiter les essaims ; le tableau charmant de cette république si prévoyante, et si admirable d'instinct, les maladies des abeilles, la connaissance des symptômes et les moyens de guérison, la reproduction artificielle des essaims, enfin l'épisode d'Aristée et le récit du vieux Protée.

On a reproché au poëme des Géorgiques les erreurs qu'il contient, le manque de plan et de méthode, le défaut de transitions et enfin l'absence d'intérêt. Delille a répondu victorieusement, selon nous, à toutes ces accusations [1] ; mais il nous semble que M. le professeur Raoul en a démontré l'injustice plus complètement encore, au moins sous le rapport de la méthode et de l'intérêt. Voici comment il s'exprime [2] : « L'agriculture est un art qui se présente à l'esprit sous une seule et unique pensée, c'est la profession de laboureur ; l'unité exigée dans toute es-

[1] Disc. prélim. de sa trad. des Géorgiques.
[2] Œuvres diverses, tom. 3, pag. 232 et suiv.

Digitized by Google

pèce d'ouvrage sera donc respectée ici ; mais cet art embrasse mille détails ; quels sont ceux qui seront préférés ?

« En méditant sur son sujet, le poëte y trouve d'abord les moissons, l'objet le plus utile, comme le plus constant des travaux du laboureur ; ensuite les arbres qui lui offrent un abri contre les injures de l'air, qui le rafraîchissent et le nourrissent de leurs fruits, qui servent à la construction de sa maison. Cérès et Bacchus sont les deux premières divinités du laboureur ; les moissons et la vigne sont le sujet des deux premiers chants des Géorgiques.

« Quel objet ensuite, avant les troupeaux, fixera les regards du poëte? devenus pour nous aussi essentiels, plus nécessaires peut-être à l'existence de l'homme, que les productions de la terre, ils n'ont dû pourtant être placés qu'en second lieu. La nécessité de les égorger pour nous nourrir de leur chair, pour nous vêtir de leurs dépouilles, semble n'appartenir qu'à une époque où déjà l'esprit humain avait dégénéré de son innocence primitive.

« Enfin pour les anciens à qui la canne à sucre était inconnue, à qui la chimie n'avait pas appris à extraire la substance sucrée des plantes les plus communes, et qui y paraissent les plus étrangères, c'était un trésor bien précieux que le miel, soit pour les usages ordinaires de la vie, soit pour la médecine : Virgile a donc chanté les abeilles.

« En suivant le degré d'utilité, le poëte a dû adopter l'ordre qu'il a suivi dans la disposition de son poëme ; et cette marche lui était rigoureusement indiquée dans un ouvrage didactique où l'utilité est en première ligne ; mais comme poëte, n'en avait-il pas un autre à suivre? tout poëme ne doit-il pas offrir un intérêt croissant par degrés, tel que le second chant l'emporte sur le premier, le troisième sur le second, et le quatrième sur le troisième, ainsi de suite ? Virgile aura-t-il été assez heureux pour concilier cette marche que le goût prescrit au poëte, avec celle que la raison prescrit à l'écrivain didactique? un léger examen va nous assurer que Virgile a rempli cette double condition.

« Les moissons, le plus utile des objets de l'agriculture, sont bien certainement celui de tous qui parle le moins à l'imagination.

« Les arbres moins utiles que les moissons, offrent déjà plus

Digitized by Google

de rapport avec l'homme. Le poëte saura les animer ; leur conformation prête à l'illusion. Le tronc sera l'image du corps humain ; leurs racines seront les pieds, leurs branches des bras, leurs feuilles une chevelure, leur sève du sang. Le poëte parlera de leur éducation. La faiblesse de leur enfance a besoin d'appui ; la fougue de leur jeunesse doit être réprimée ; leurs mœurs seront changées, adoucies par la greffe. » Suivent alors quelques citations à l'appui de ces propositions[1]. Le savant traducteur de Juvénal se demande ensuite :

« Les plantes, dans ses beaux vers, n'ont-elles pas une organisation comme la nôtre, des pieds, des bras, un corps, une chevelure ? n'ont-elles pas nos sentiments, nos passions : la surprise, l'amour, la crainte, l'audace ? n'ont-elles pas leur jeunesse, leur décrépitude, leurs mœurs ? et n'est-il pas évident qu'à très-peu de mots près, la plupart de ces vers s'appliqueraient aux hommes comme aux plantes ?

« Mais les animaux parleront bien plus encore à l'imagination, prêteront bien plus aux illusions de la poésie ; tout deviendra commun entre eux et les hommes ; mêmes passions, mêmes vices ; deux rivaux terribles que l'amour et la gloire animent aux combats, une épizootie qui ravage les troupeaux, offriront des tableaux aussi brillants, aussi touchants que la description des mêmes objets dans la nature humaine.......

« Où l'imagination du poëte trouvera un champ plus vaste, c'est dans la peinture des abeilles. Ce n'est plus un simple rapport de l'animal à l'homme, de l'individu à l'individu, c'est une nation semblable à nos nations : toutes les lois d'une société civilisée, une monarchie mixte, le modèle des gouvernements, un amour sans bornes pour la patrie ; un dévouement héroïque pour le souverain ; des armées entières qui se livrent des combats ; tout enfin y est plus grand, plus intéressant encore que dans les trois premiers livres.......... »

Après une analyse raisonnée avec tant de sagesse et de goût, que devient la prétention de l'abbé Desfontaines, lorsqu'il affirme que les ouvrages didactiques des anciens manquent d'ordre et d'arrangement ? que devient le reproche de Tissot lorsqu'il

[1] Liv. 2, v. 18, 19 ; 81, 82 ; 266-272 ; 296, 297 ; 330-333 ; 362-370 ; 390 ; 426, 427 et 500.

Digitized by Google

nous dit qu'il ne faut point chercher le talent de la composition dans les Géorgiques, et que l'auteur n'a fait pour cela aucun effort de génie? Il ajoute qu'on a justement reproché à Virgile le défaut d'ordre, et que ce défaut est manifeste dans le premier livre. Et pourquoi cela ? parce que, dit-il, les temps heureux de Saturne, le règne plus dur de Jupiter, la nécessité du travail imposé par ce dieu aux mortels, la charrue, présent de Cérès, et la description de tous les instruments de labour, devaient précéder leur usage dans le poëme. Malgré tout le respect que nous professons pour le savant successeur de Delille, nous avouerons franchement que nous ne sommes pas frappé de la justesse de l'observation. L'imagination du poëte ne devait-elle pas être saisie d'abord par ce qu'il avait sous les yeux ; n'était-ce pas même ces travaux pénibles, ces soins de tous les instants qu'exige l'agriculture qui devaient reporter son esprit à ces temps plus heureux où la terre produisait tout d'elle-même, et cet ordre n'a-t-il pas quelque chose non-seulement de plus rationnel, mais encore de plus dramatique? Quant à la description des instruments de labour qui devaient précéder leur usage dans le poëme, nous ne sentons pas mieux la nécessité de cette correction. Pourquoi Virgile ne pouvait-il pas expliquer dès le principe les diverses préparations que demande la terre pour produire, et dire ensuite, voilà les instruments que vous devez employer pour accomplir vos travaux? Quel intérêt présente d'ailleurs la description d'un outil dont on ignore l'usage ? Il est donc plus naturel de connaître d'abord à quoi il peut servir, pour en mieux comprendre la forme la plus utile et la meilleure confection. Tissot, à l'exemple de Delille, blâme avec plus de raison l'invocation à César Auguste comme une indigne et absurde flatterie ; nous sommes de son avis ; mais néanmoins nous ferons observer, pour l'honneur du caractère de Virgile, que ces sortes d'apothéoses que les poëtes se permettaient, étaient moins choquantes pour les anciens que pour nous. Virgile, d'ailleurs, devait beaucoup à Auguste, et l'ingratitude pour un prince dont on a reçu des bienfaits, n'était pas encore une vertu.

On a supposé aussi que le quatrième livre de l'admirable poëme qui nous occupe, se terminait par l'éloge de Cornelius Gallus, et qu'après la disgrace de son ami, Virgile l'aurait remplacé par l'épisode d'Aristée. Cette inculpation est grave ; heu-

Digitized by Google

reusement elle ne résiste pas à deux réflexions bien simples. 1° L'épisode d'Aristée se lie trop bien au sujet du 4e livre des Géorgiques, et suit trop naturellement ce que dit le poëte de la reproduction artificielle des abeilles pour n'être qu'une pièce de rapport, imaginée après coup ; 2° Si Virgile eût eu la faiblesse de supprimer l'éloge de son ami disgracié, éloge dont nous ne comprenons pas quelle aurait été la convenance à l'endroit dont il s'agit, il n'aurait pas laissé subsister sa dixième églogue, ni les vers de la sixième consacrés à la louange de ce même Gallus. Pourquoi, au surplus, aurait-il commis cette bassesse? La courtisannerie la plus servile n'aurait pas pu l'y engager, puisque nous savons qu'Auguste lui-même ne put refuser des larmes à la mort de celui qu'il avait aimé. On se rangera donc sans peine à l'avis du P. Larue qui rejette cette supposition comme invraisemblable.

Nous ne rechercherons pas quels ont été les ouvrages grecs et latins que Virgile peut avoir imités dans ses Géorgiques ; son poëme lui appartient tout entier sous le rapport du plan et sous celui de l'exécution. S'il doit quelque chose à Hésiode lui-même, ce n'est que dans de légers détails qu'il a su s'approprier par l'élégance et la perfection de la forme. Virgile entreprit ce beau poëme à l'âge de trente-quatre ans, et ne cessa de le travailler jusqu'à la fin de sa vie. Aussi, rien de plus achevé que ses tableaux, rien de plus pur que son style, rien de plus suave, rien de plus harmonieux que sa poésie ; les détails les plus vulgaires, les plus arides sont relevés par ce que l'expression a de plus agréable et de plus charmant ; en un mot on éprouve, à la lecture de cette merveilleuse composition, un ravissement continuel et indéfinissable.

Le choix des plus beaux passages est donc fort difficile à faire ; cependant nous distinguerons les suivants : l'Invention des arts[1], l'Épisode de César[2], l'Éloge de l'Italie[3], le Combat de deux taureaux[4], l'Épizootie[5], le Vieillard de Tarente[6], Orphée et Eurydice[7].

[1] Liv. Ier, v. 121-146.
[2] Ibid., v. 466-497.
[3] L. 2, v. 114-177.
[4] L. 3, v. 215-241.
[5] Ibid., v. 441 jusqu'à la fin.
[6] L. 4, v. 125-146.
[7] Ibid., v. 453-527.

Digitized by Google

L'Énéide. Ce poëme divisé en douze livres a pour sujet *l'Établissement des Troyens dans le Latium*, sous la conduite d'Énée, fils d'Anchise.

Livre premier. Après une courte exposition et les détails généraux du poëme, une invocation épique ajoute à la majesté du début dans lequel l'idée de Rome domine surtout, car Virgile va chanter la fondation de l'empire romain, en chantant le fondateur, et en rattachant la pensée principale à l'idée individuelle du héros. Après le récit d'une horrible tempête, soulevée par Junon, l'ennemie irréconciliable des Troyens, il déroule à nos yeux dans l'Olympe les destins d'Énée et de Rome, lorsque Vénus implore Jupiter en faveur de son fils. La déesse quitte le palais du maître des Dieux, et sous le déguisement d'une jeune fille de Sparte, elle vient ranimer l'espoir d'Énée, et préparer son arrivée à Carthage. Dans cette entrevue, elle fait au héros troyen le court récit des aventures de Didon, et pour achever de rassurer son fils, elle se fait connaître à lui en partant. L'arrivée d'Énée à Carthage est une des parties de l'action les plus variées et les plus dramatiques. Le tableau général de la ville, la description du temple qui va devenir le lieu de la scène, ces peintures, ces sculptures qui retracent les malheurs de Troie et qui excitent l'attendrissement et la surprise d'Énée, tous ces traits préparent merveilleusement à la scène imposante qui va avoir lieu. Alors paraît Didon environnée de toute sa splendeur; elle reçoit, placée sur son trône, les Troyens égarés par la tempête et séparés de leur chef dont ils ignorent le sort. Ilionée expose les projets des Troyens et le but de leur voyage, après un exorde bien fait pour disposer la reine de Carthage à la générosité. Il est impossible, en excitant la pitié, de mieux relever l'attitude du malheur que par ce mélange naturel d'émotion, de dignité, de raison, qui caractérise si éminemment le discours du vieux troyen. Didon s'empresse de rassurer les malheureux naufragés, elle les accueille avec une bienveillance pleine de dignité et leur accorde la plus noble hospitalité. Alors apparaît tout à coup Énée qui jusque-là était resté enveloppé d'un nuage qui, en le dérobant aux regards, lui permettait néanmoins de tout voir et de tout entendre. Aussitôt il se nomme, exprime à Didon toute sa reconnaissance pour ses généreux procédés, et témoigne à ses compagnons la joie qu'il éprouve à les

Digitized by Google

revoir. Didon frappée de la bonne mine du héros non moins que de ses malheurs, lui répond avec un ton de compassion que l'admiration rehausse et ennoblit. Une fête, un festin se prépare pour les Troyens; la description, quoique peu étendue, en est magnifique. L'amour que Vénus à substitué à Ascagne afin d'enflammer Didon pour Énée, assiste au royal banquet. Mais ensuite Virgile n'en parle plus. Quand disparait-il? quand fait-il place au véritable Jule? c'est ce que l'auteur n'a pas pris la peine de nous expliquer : il faut s'en rapporter à la puissance de Vénus ; au surplus le lecteur ne s'aperçoit guère de l'omission. Cependant Cupidon n'a que trop fidèlement suivi les intentions de sa mère qui veut retenir Énée à Carthage, et la reine *a bu l'amour à longs traits* [1]. Enfin les aventures du héros deviennent le principal ornement de la fête, et Virgile en fait demander le récit par cet amour même qui s'en accroît encore.

Deuxième Livre. Ce livre est consacré tout entier au récit des circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi la prise de Troie. La fiction du cheval de bois, si Virgile en eût été l'auteur, n'aurait peut-être pas été assez digne de l'épopée; mais elle était consacrée par le temps et ennoblie déjà par la poésie, en sorte qu'on l'admet sans répugnance ; et d'ailleurs avec quel art Virgile a su prévenir le ridicule! Énée fait la description du colosse qui renferme des guerriers cachés dans ses vastes flancs ; il raconte le départ simulé des Grecs, l'empressement des Troyens à sortir de leur ville dans laquelle ils ont été dix ans emprisonnés, leur étonnement à la vue du monstrueux cheval de bois, que les Grecs ont fait passer pour une offrande aux Dieux, afin qu'ils protégeassent leur retour dans leur patrie. Le narrateur expose ensuite l'avis de ceux qui veulent que l'on fasse entrer le colosse dans la ville et qu'on le place dans la citadelle, mais il appuie sur celui de Capys et des plus sages Troyens qui insistent pour qu'on brûle le cheval de bois, ou pour qu'on s'assure au moins de ce qu'il renferme dans sa vaste et obscure cavité. Au milieu de l'incertitude du peuple sur le parti à prendre, Laocoon, prêtre de Neptune, accourt du haut de la citadelle ; il reproche vivement à ses concitoyens leur confiante crédulité, et, dans son indignation, il lance contre la machine un trait qui s'y enfonce

[1] *Longum bibebat amorem* (v. 748).

Digitized by Google

en tremblant et qui en fait raisonner sourdement les profondeurs. Alors survient Sinon que des bergers amènent garrotté. Le jeune Grec s'est dévoué pour tromper les Troyens. Le récit de ses malheurs imaginaires, ses discours insidieux, achèvent d'abuser les Troyens, et la mort soudaine et miraculeuse de Laocoon qui périt avec ses deux jeunes fils sous les terribles étreintes de deux effroyables serpents, excuse leur aveuglement et justifie davantage une intention qui, sans l'art du poëte, aurait pu paraître puérile. Enfin l'on se détermine à faire entrer le colosse dans la ville et à le placer dans la citadelle. A la faveur d'une nuit profonde et du sommeil dans lequel sont plongés les malheureux Troyens, les Grecs reviennent; ceux que renferme le cheval de bois leur ouvre les portes de la ville dans laquelle ils répandent bientôt l'incendie, l'effroi et la mort. Quatre tableaux distincts et non moins admirables les uns que les autres forment la description générale de la prise de Troie : l'entrée des Grecs ; le songe dans lequel Énée apprend d'Hector le malheur de sa patrie ; le spectacle que présente la ville en feu au héros placé sur le faîte de son palais, et les détails généraux que lui donne Panthée sur l'effroyable désastre qui va ruiner sa patrie. Énée rassemble ce qu'il peut de ses compagnons, les encourage ; les assiégés font un dernier effort, mais leur dévouement est inutile; partout les Grecs triomphent, partout la mort, partout les flammes dévorantes. Le palais du malheureux Priam est forcé, envahi par le fils d'Achille et ses guerriers, et le vieux roi est immolé avec ses enfants. Alors Énée, voyant qu'il n'y a plus d'espoir, confie à son père ses dieux pénates, et le soulevant sur ses épaules, il prend la fuite accompagné de son fils Ascagne et de Créüse son épouse. Il est poursuivi par les ennemis ; au milieu du tumulte son épouse s'égare ; il revient sur ses pas pour la chercher et parcourt de nouveau la ville ; l'ombre de Créüse se présente à lui, et lui fait connaître sa mort. Le héros retourne vers ses compagnons ; et il trouve à l'endroit où on l'attend, une foule d'hommes et de femmes, disposés à le suivre partout où il voudra les conduire.

Troisième Livre. Après la ruine de Troie, Énée, ayant rassemblé ceux des Troyens qui ont échappé à l'incendie et au carnage, s'embarque avec eux sur vingt vaisseaux préparés au port d'Antandre, et fait voile vers la Thrace, où il a dessein de

fonder une ville ; mais effrayé par l'apparition de Polydore, fils de Priam, égorgé par le tyran Polymnestor, il quitte ce pays et se dirige vers l'île de Délos. Là, ayant consulté l'oracle d'Apollon, il apprend qu'il doit se rendre vers la mère antique de sa nation, c'est-à-dire dans la contrée d'où le peuple troyen tire son origine. Trompé par la fausse interprétation de son père Anchise, il gagne l'île de Crète. Mais à peine y a-t-il jeté les fondements d'une ville, que l'île est désolée par la peste. Averti en songe par ses dieux pénates, il abandonne la Crète pour se diriger en Italie. Assailli tout à coup par une tempête, il aborde aux îles Strophades infestées par les harpies, puis il touche à Actium où il célèbre des jeux en l'honneur d'Apollon. De là, laissant de côté l'île de Corfou, il arrive en Épire où règnait alors Hélénus, fils de Priam, qui, après le meurtre de Pyrrhus, avait épousé Andromaque, veuve d'Hector. Le prince reçoit avec bonté ses compatriotes, répand sur eux les bienfaits de la plus généreuse hospitalité, et leur détaille les dangers qui les menacent sur l'Océan. Énée, ayant pris congé d'Hélénus, double le promontoire de Tarente, et les côtes méridionales de l'Italie, et débarque dans la partie de la Sicile, voisine du mont Etna. Il y recueille Achéménide qu'Ulysse avait abandonné dans l'antre des Cyclopes ; et ayant appris de ce Grec la cruauté de ces géants hideux, il lève l'ancre ; mais, se ressouvenant des avertissements d'Hélénus, il évite les écueils de Charybde et de Sylla, et suivant par un long circuit les côtes de la Sicile, il aborde à Drépane, où meurt Anchise accablé par le poids des ans et les fatigues d'une longue navigation. Enfin, comme il se dirigeait en Italie, Éole excite, à la prière de Junon, la tempête dont le poëte a donné la description dans le premier livre.

Quatrième livre. Didon éprise d'amour pour Énée, découvre le mal dont elle dépérit, à Anna sa sœur, et, d'après ses conseils, se décide à proposer et son trône et sa main au héros qu'elle aime. Junon, de son côté, pour éloigner plus sûrement le prince troyen des rives de l'Italie, se concerte avec Vénus et l'engage à consentir à l'hymen de son fils avec Didon, promettant, pour que la chose soit plus facile, de faire naitre une occasion favorable. Le lendemain Énée et Didon partent pour la chasse, et tandis que leur suite s'applique à la poursuite des animaux sauvages, Junon fait fondre tout à coup un orage. Les uns se dispersent

Digitized by Google

d'un côté, les autres d'un autre; le fils d'Anchise et la reine de Carthage se réfugient ensemble dans une grotte où l'amour les unit sous de funestes auspices. Cependant Jupiter, fatigué des prières D'Iarbas, roi des Gétules, qui voit avec peine qu'un étranger lui est préféré, envoie Mercure à Énée pour lui ordonner de quitter l'Afrique et de se rendre en Italie. Mercure s'acquitte de son message. Énée enjoint secrétement à ses compagnons de préparer tout ce qui est nécessaire pour le départ. Dès que Didon sait que l'on dispose la flotte, soupçonnant dans quelle intention, elle a recours aux prières les plus pressantes, aux instances les plus vives, aux larmes même pour détourner de son cruel dessein l'objet de toute sa tendresse, sans pouvoir rien obtenir; elle lui députe sa sœur qui, malgré ses efforts, le trouve inébranlable. Énée, déjà embarqué, reçoit en songe de Mercure un second avertissement, et il met à la voile par une nuit orageuse. Didon ne pouvant plus résister à sa douleur, se résout à mourir, et cachant à sa sœur le cruel dessein qu'elle médite, elle fait préparer un bûcher, sous le prétexte d'un sacrifice magique qui doit la guérir de son amour. La nuit irrite encore sa douleur, et voyant que les Troyens sont partis, elle prononce contre Énée les plus énergiques, mais en même temps les plus éloquentes imprécations; enfin ayant fait éloigner Barcé, nourrice de Sychée, son premier époux, elle se donne la mort après avoir mis le feu au bûcher qui la consume avec ce qui lui reste du perfide qui l'a abandonnée.

Cinquième livre. Énée, après avoir quitté Carthage, navigue vers l'Italie; la tempête l'oblige à relâcher en Sicile, où il est reçu généreusement par le roi Aceste. Pour célébrer l'anniversaire de la mort d'Anchise, il institue des jeux près de son tombeau, et destine des prix aux vainqueurs. Alors ont lieu successivement une course nautique, une course à pied, un combat du ceste, un tir à la flèche; enfin pour honorer les mânes de son aïeul, Ascagne avec les enfants de la première noblesse, exécute des jeux équestres et des combats simulés. Cependant Iris sous la figure de la vieille Béroë, excite les dames troyennes, fatiguées d'une longue navigation, à mettre le feu à la flotte; quatre vaisseaux deviennent la proie des flammes, les autres sont sauvés de l'incendie par Jupiter qui fait tomber tout à coup une pluie impétueuse, abondante. La nuit suivante, Anchise apparaît en

Digitized by Google

songe à son fils et l'engage par l'ordre de Jupiter, à suivre le conseil de Nauta, à laisser ensuite les femmes, les vieillards débiles, à partir pour l'Italie avec l'élite de la jeunesse et tous ceux qui sont propres aux fatigues et aux combats, et à consulter avant tout la Sibylle de Cumes, car il doit, sous sa conduite, se rendre auprès de lui aux Champs-Élysées où il lui fera connaître la longue suite de ses descendants, les événements variés des guerres que les Troyens auront à soutenir. Énée obéit aux ordres de son père; il fonde en Sicile une ville du nom d'Acesta pour les femmes et les vieillards qu'il laisse dans cette île, et lui-même appareille pour l'Italie avec son armée. Neptune, sensible aux prières de Vénus, permet à la flotte troyenne une heureuse navigation. Palinure, bercé par une trop grande sécurité, se laisse aller au sommeil; il est précipité dans la mer avec le gouvernail; Énée prend la place de l'infortuné pilote.

Sixième livre. Énée aborde à Cumes, se rend dans l'antre de la Sibylle, et, après le sacrifice d'usage, consulte l'oracle d'Apollon. Il apprend les dangers qu'il aura à courir en Italie, et les événements qui l'y attendent. En revenant auprès de ses compagnons, il trouve sur le rivage le cadavre du trompette Misenus qui a osé lutter de talent avec un triton; il lui rend les honneurs funèbres, et dépose ses restes sous une hauteur voisine qui en prit le nom de cap Misène. Ensuite, dirigé par le vol de deux colombes, il découvre le rameau d'or, le cueille, et après avoir immolé des victimes aux dieux infernaux, il pénètre dans le Tartare par les bouches de l'Averne, sous la conduite de la Sibylle. Il rencontre d'abord Palinure qui, privé de sépulture, erre sur le bord du Styx; la Sibylle s'oppose au désir qu'il a de passer à l'autre rive, mais il se console par l'espoir d'obtenir un tombeau et des honneurs funéraires. Après avoir traversé le Styx, et endormi Cerbère au moyen de gâteaux préparés, Énée parcourt successivement les différents endroits des enfers; il rencontre l'ombre de Didon qui se détourne et s'enfuit à son approche, celle de Déiphobe, fils de Priam, qui a été si cruellement mutilé pendant la fatale nuit qui vit la ruine de Troie. En quittant le Tartare où il a eu le spectacle des châtiments infligés aux criminels, il se dirige vers la demeure de Pluton, et suspend le rameau d'or aux portes du palais. Arrivé au séjour des heureux, il est conduit par le poëte Musée, à son père Anchise qui lui explique

Digitized by Google

l'origine des âmes, leur épuration, leur perfectionnement. Il lui montre la série des rois albains et romains qui naîtront de sa race, et en parcourant quelques noms des héros qui doivent honorer Rome, il arrive à l'éloge de Jules César, d'Auguste et du jeune Marcellus. Après avoir ainsi reçu les instructions de son père, Énée sort par la porte d'ivoire, rejoint ses compagnons, quitte la ville de Cumes et se rend à Caïète.

Septième Livre. Le héros troyen rend les derniers devoirs à Caiéta sa nourrice et appelle de son nom le lieu même où elle a terminé ses jours. De là il côtoie le rivage de Circé, et, par un vent favorable, il est porté à l'embouchure du Tibre et dans le pays des Laurentins. Le poëte, après une digression sur l'ancien état du Latium et sur les prodiges qui avaient annoncé l'arrivée des Troyens, raconte un autre présage, celui *des tables mangées*, lorsque les Troyens affamés dévorent les gâteaux mêmes qui supportaient les viandes et qu'Ascagne s'écrie : *Tiens! nous mangeons nos tables!* à ces mots Énée reconnaît qu'il est arrivé dans la contrée promise par les destins. Il envoie cent députés au roi Latinus pour lui offrir des présents, et solliciter de lui la permission de bâtir une ville; en attendant il fortifie un camp. Latinus reçoit la députation avec bienveillance; non-seulement il accorde ce qu'on lui demande, mais il offre à Énée la main de sa fille Lavinie, pour se conformer à l'oracle qui lui a prédit qu'elle serait unie à un étranger. Cependant Junon, irritée du bonheur des Troyens, évoque Alecton pour qu'elle sème le trouble et la discorde. La fille des enfers souffle ses fureurs d'abord à Amata, femme de Latinus, et ensuite à Turnus lui-même. De là se tournant vers la jeunesse troyenne, alors occupée à la chasse, elle offre à leur rencontre un cerf apprivoisé auquel étaient singulièrement attachés les fils de Tyrrhus, gardien des troupeaux du roi. Ascagne blesse l'animal paisible et inoffensif; les paysans prennent les armes et se précipitent sur les Troyens; Alecton sonne de la trompette du haut des airs; dans la mêlée périssent Almon fils aîné de Tyrrhus, et Galesus le plus riche agriculteur du pays; leurs cadavres sont rapportés à la ville; Amata et Turnus excitent le roi à la guerre et à la vengeance; soumis aux destins et fidèle au traité qu'il vient de conclure avec les étrangers venus de Troie, il refuse, et Junon elle-même ouvre les portes du temple de Bellone. Le livre

Digitized by Google

se termine par la nomenclature des héros qui, sous la conduite de Turnus, viennent prendre part à la guerre allumée contre les Troyens.

Huitième Livre. Turnus donne le signal des combats du haut de la citadelle de Laurente, et appelle à son secours les villes du Latium et des frontières; il envoie même Venulus à Argos, auprès de Diomède, pour l'engager à prendre part à une entreprise qui l'intéresse par la similitude même des dangers. Frappé à la nouvelle de ces préparatifs et ne se fiant pas au petit nombre de ses troupes, Énée, par le conseil de Tiberinus, remonte le Tibre jusqu'aux lieux où fut bâtie Rome et implore le secours du roi Évandre, qui après avoir émigré de l'Arcadie, avait fondé la ville de Pallante sur le Mont-Palatin. Il est bien reçu par le vieux monarque qui, occupé d'un sacrifice à Hercule, lui en explique les cérémonies, et lui fait connaître ensuite les lieux les plus remarquables qui avoisinent son royaume. Le lendemain, Énée part avec quatre cents cavaliers, sous la conduite de Pallas, fils unique d'Évandre. Il envoie à son armée une partie de ce renfort, et marche avec le reste sur Agylla, la ville la plus florissante des Tyrrhéniens, où le tyran Mézence était détesté à cause de ses cruautés. Cependant Vulcain, cédant aux prières et aux caresses de Vénus, a fabriqué une armure complète pour Énée. Vénus elle-même la lui apporte; admiration du héros à cette vue, description des armes et surtout du bouclier sur lequel sont gravés les hauts faits principaux des descendants du prince troyen.

Neuvième Livre. En l'absence d'Énée qui était allé chercher du secours en Toscane, Junon en fait prévenir Turnus par Iris sa messagère, de peur qu'il ne perde une aussi favorable occasion. Turnus fait approcher ses troupes des murs de la ville des Troyens; et comme ceux-ci n'acceptent point le combat, il tente de leur ôter tout moyen de retraite en incendiant leur flotte. Mais les vaisseaux ont été construits avec le bois coupé dans les forêts d'Ida, et Jupiter touché des prières de sa mère, préserve les navires des flammes, et les métamorphose en autant de nymphes marines. Turnus, pour empêcher toute sortie de la part des ennemis, place à la porte de leur ville un corps de troupes dont il donne le commandement à Messapus. Cependant les chefs troyens, ayant tenu conseil pour savoir qui ils enverraient à

Énée afin de l'instruire de leur position critique. Nisus et Euryale unis par les liens de la plus tendre amitié, se chargent de cette mission périlleuse. Ces deux jeunes guerriers étant sortis de la ville, trouvent les gardes ennemis plongés dans le sommeil, égorgent Rhamnès et un grand nombre de Rutules et se couvrent de leurs dépouilles. Lorsqu'à l'approche du jour ils cherchent à se retirer, ils sont aperçus par les cavaliers de Volcens; alors ils se jettent dans un bois voisin. Euryale, égaré et retardé par le poids de ses armes, tombe au milieu des ennemis et périt sous les coups de Volcens, malgré les prières de Nisus qui succombe lui-même, après avoir immolé Volcens et vengé courageusement la mort de son ami. Les têtes des deux guerriers sont mises au bout d'une lance et portées dans le camp; à la vue de ces sanglants trophées, un deuil universel se répand sur l'armée troyenne. Turnus attaque les ennemis avec toutes ses forces, et il se fait de part et d'autre un horrible carnage. Ascagne arrête l'insolente audace de Numanus en le tuant d'un coup de flèche; Pandarus et Bitias enflammés par le succès, ouvrent la porte, repoussent les ennemis et en massacrent un grand nombre. A cette nouvelle, Turnus se précipite par la porte ouverte et met en fuite les Troyens, mais entouré par une foule d'ennemis, il se retire lentement vers la partie de la ville baignée par le Tibre, se jette tout armé dans le fleuve et rejoint ses compagnons à la nage.

Dixième Livre. Jupiter ayant assemblé le conseil des Dieux, les exhorte eux-mêmes à la concorde; alors Vénus se plaint des dangers que courent les Troyens, ainsi que de la haine insatiable de Junon qui les poursuit, et elle demande un terme à tant de calamités. De son côté Junon rejette la cause de la guerre sur les Troyens qui ont attaqué les premiers, et s'en prend à Vénus elle-même. Jupiter ayant vainement tenté un rapprochement entre les deux déesses et ne voulant blesser ni son épouse ni sa fille, se déclare neutre et abandonne aux destins la suite des événements. Cependant les Rutules, ayant réuni toutes leurs forces, reviennent à l'attaque de la ville des Troyens, et les assiégés, avec non moins d'ardeur, se préparent à une vigoureuse défense. Pendant que ces choses se passent dans le Latium, Énée, ayant à son gré terminé ses négociations en Étrurie et obtenu des secours de plusieurs peuples, revient vers les siens

Digitized by Google

avec une flotte de trente vaisseaux. A son arrivée, il rencontre les nymphes en qui ses navires ont été transformés ; il apprend d'elles la perte de sa flotte et la position critique des Troyens. Arrivé à la vue des ennemis, il fait débarquer ses troupes. Les Rutules abandonnent le siége, et accourant sur le rivage, s'opposent de tous leurs efforts à la descente qu'Énée effectue. On combat de part et d'autre avec acharnement. Pallas, après avoir renversé un grand nombre d'ennemis est tué lui-même par Turnus. Énée désespéré de ce malheur, immole une foule de Rutules aux mânes de son jeune ami. Ascagne fait une sortie et réunit ses troupes à celles de son père. Junon effrayée de l'aspect que prennent les choses, et inquiète pour Turnus, obtient de Jupiter la permission de le soustraire aux dangers. Elle présente à sa vue le fantôme d'Énée; ce fantôme semble fuir, il le poursuit jusque dans le vaisseau où il se réfugie. Junon coupe les câbles, et le navire est poussé par les vents sur les rivages d'Ardée. Cependant Mézence, par l'ordre de Jupiter, rétablit le combat et fait mordre la poussière à une multitude de Troyens et d'Étrusques, jusqu'à ce que blessé par Énée d'un coup de lance et protégé par son fils Lausus, il quitte à regret le champ de bataille pour faire panser sa blessure. Lausus, voulant venger son père, est tué par Énée. A cette nouvelle, Mézence remonte à cheval, revient au combat, mais tandis qu'il se prépare à immoler à son tour le meurtrier de son fils, il tombe lui-même sous les coups du héros troyen.

Onzième Livre. Après la mort de Mézence, Énée élève un trophée en l'honneur de Mars. Il envoie en grande pompe le corps de Pallas à la ville d'Évandre où il est reçu par son père et par ses concitoyens avec les démonstrations de la plus profonde douleur. Sur ces entrefaites, des députés latins viennent demander et obtiennent une trève de douze jours, afin que des deux côtés on puisse rendre aux morts les derniers devoirs. Dans le même temps, Venulus qu'on avait envoyé à Diomède au commencement de la guerre, fait connaître à son retour le mauvais succès de son ambassade. Le roi Latinus, perdant tout espoir de ce côté, assemble son conseil, et est d'avis que des députés proposent à Énée des conditions de paix. A cette occasion, Drancès et Turnus donnant un libre cours à la vieille haine qu'ils nourrissent l'un contre l'autre, se chargent réciproquement des plus dures

Digitized by Google

invectives. Cependant Énée, ayant divisé ses forces en deux parts, envoie sa cavalerie légère, par les chemins des plaines, vers la ville ennemie, et lui-même avec le reste de ses troupes, cherche à gagner, à travers les bois et les montagnes, les endroits les plus escarpés des remparts. La nouvelle de cette marche étant arrivée à Laurentum, le conseil est dissous, et l'on fait tous les préparatifs nécessaires à la défense de la place. Turnus, de son côté, partage aussi son armée en deux corps, et oppose sa cavalerie commandée par Messapus et l'amazone Camille, à la cavalerie ennemie ; lui-même, à la tête de l'infanterie, se rend, par le chemin le plus court, dans les défilés qu'Énée doit nécessairement traverser, et s'y tient en embuscade. Ici l'épisode de Camille : le combat s'engage entre les deux corps de cavalerie et reste longtemps douteux. Camille fait un grand carnage des ennemis, mais tandis que séduite par la beauté des armes de Chloreus, prêtre de Cybèle, elle s'acharne à sa poursuite, Aruns, par surprise, la perce de sa lance, mais il expie bientôt le meurtre de la jeune guerrière, frappé qu'il est d'une flèche, par Opis prêtresse de Diane. Les Rutules consternés par la mort de Camille, prennent la fuite ; les Troyens se préparent à faire le siége de la ville. Acca, compagne de Camille, fait connaître à Turnus ce qui se passe ; celui-ci quitte son embuscade et vole au secours des siens. Énée accourt sur ses pas, et comme l'approche de la nuit ne permet pas d'engager le combat, les deux ennemis s'arrêtent et campent devant la ville.

Douzième livre. La malheureuse issue des deux conflits précédents a diminué les forces des Latins et brisé leur courage. Turnus, sentant qu'il n'a plus d'espoir qu'en lui-même, prend la résolution, malgré les avis du roi et les larmes de la reine, d'appeler Énée à un combat singulier, et il lui fait connaître ses intentions par Idmon, l'un des siens. Le fils d'Anchise accepte la proposition, et tous deux s'engagent par un serment solennel. Mais leur projet est traversé, à l'instigation de Junon, par la nymphe Juturne, sœur de Turnus, qui sous la forme du guerrier Camertès, excite les Rutules à ne pas souffrir ce combat. L'augure Tolumnius promet, d'après un présage imaginaire, la victoire à ses compagnons, et perce, le premier, de sa lance l'un des fils de Gylippus ; alors les deux armées en viennent de nouveau aux mains. Énée, ignorant la cause d'un tumulte si soudain,

Digitized by Google

cherche à rappeler ses guerriers, mais frappé d'une flèche il est contraint de se retirer du combat. Turnus s'apercevant de l'absence du héros, profite de l'occasion et fait un grand carnage des Troyens. Cependant Vénus, ayant cueilli du dictame sur le Mont-Ida en Crète, guérit la blessure de son fils qui, ayant repris sa force et encouragé Ascagne par son exemple, s'élance au secours des siens et appelle à haute voix Turnus au combat; mais Turnus ne se présente pas, car Juturne ayant renversé Metiscus, cocher du guerrier Rutule, et conduisant le char à sa place, ne permettait pas aux deux héros de se rencontrer. Après une sanglante mêlée, Énée se décide à assiéger la ville, et ayant fait approcher son armée, il met le feu aux travaux de défense et aux édifices voisins. Sur ces entrefaites, la reine Amata persuadée que Turnus a été tué, et ne pouvant résister à sa douleur, se donne elle-même la mort. Turnus apprend par Sacès qui accourt blessé, la malheureuse situation des affaires. Comprenant alors qu'il faut combattre plutôt que de voir la ville tomber au pouvoir des ennemis, il provoque Énée au combat singulier arrêté solennellement entre eux. Le prince troyen a l'avantage, et touché de compassion aux prières de son ennemi, il allait lui laisser la vie, lorsqu'il aperçoit sur les épaules de Turnus le baudrier même de Pallas; soudain sa colère s'enflamme, et il plonge son épée dans la poitrine du guerrier vaincu [1].

Telle est l'analyse rapide de ce poëme que l'auteur avait voulu livrer aux flammes et qui n'en est pas moins l'un des plus beaux monuments de la littérature ancienne [2]. L'Énéide est restée imparfaite, cinquante-huit vers ont été commencés et n'ont pas été achevés. Virgile n'a pas eu le temps de mettre la dernière main à cette grande composition; sans doute, s'il en

[1] Scaliger pensait que Virgile avait l'intention de porter son poëme à vingt-quatre chants, à l'imitation d'Homère; rien ne justifie une pareille opinion. La simple lecture des douze qu'il a composés font croire le contraire; ils forment un tout complet dont on distingue clairement les limites, et il est difficile de concevoir comment le poëte aurait été au delà.

[2] M. L. Magnier, ancien élève de l'école normale, et professeur de Rhétorique au collége royal de Rouen, a donné en 1828, une analyse critique et littéraire de l'Énéide (2 vol. in-12, Paris, chez L. Hachette). Voir en outre les Études sur Virgile, par Tissot (4 vol. in-8°, Paris, 1825, Méquignon-Marvis).

Digitized by Google

eût été autrement, il aurait retouché le plan dans quelques parties, sans doute il eût répandu sur les derniers chants de son poëme, principalement sur les dixième, onzième et douzième, ces vives couleurs, ce coloris énergique qui brille dans les six premiers. Je doute cependant qu'il eût pu corriger les imperfections fondamentales sur lesquelles on est généralement d'accord, telles que la duplicité d'action et le défaut d'unité dans la composition. Le mélange des destinées de Troie et de Rome divise l'intérêt et l'affaiblit. Le magnifique récit du second livre reporte nos émotions bien loin du véritable sujet de l'Énéide ; les amours de Didon, quelles que soient les beautés que renferme le quatrième chant, ne se rattachent pas assez au plan général, malgré l'allusion à l'inimitié future de Rome et de Carthage, et ils diminuent d'ailleurs l'opinion favorable qu'on a pu concevoir pour le héros du poëme. Ce héros lui-même n'est pas assez passionné pour être le principal personnage d'une épopée.

Virgile, dans les six premiers chants, a imité l'Odyssée, et l'Iliade dans les six derniers. La première moitié de l'ouvrage présente de magnifiques beautés, mais la gradation de l'intérêt n'y est pas observée. Après le grand drame de la reine de Troie, que le récit des voyages d'Énée dans le troisième chant est pâle et froid, malgré l'élégance du style et la fidélité des détails! s'intéresse-t-on bien vivement aux jeux donnés sur le tombeau d'Anchise, quand on a le cœur tout palpitant encore de l'éloquent désespoir de Didon, et de la fin malheureuse de cette reine trop aimante?

Mais si dans les premiers chants mêmes de l'Énéide qui sont les plus remarquables du poëme, Virgile n'a pas observé la loi de la gradation d'intérêt, que les beautés qu'il nous offre, prises isolément, nous frappent d'admiration! On ne trouve nulle part, comme le dit Tissot, un chant d'épopée aussi dramatique que le second livre, tour à tour empreint de la grandeur d'Homère, de la majesté de Sophocle et de la sensibilité d'Euripide. Pour le quatrième livre, pour ce tableau si attendrissant des amours de Didon, le poëte n'avait pas de modèle, rien dans Homère ne pouvait lui servir ; des sentiments aussi exquis, aussi délicats n'étaient point alors dans les mœurs des Grecs ; le personnage de Didon est une création originale et d'une éloquence de passion que le poëte doit à son génie et à son siècle. Quand il aurait pris quelques traits dans l'Alceste d'Euripide ou dans les Argonautiques d'Ap-

Digitized by Google

pollonius de Rhodes, cette création n'appartiendrait pas moins au poëte de Mantoue. Quelle différence d'ailleurs entre l'amour de Médée et l'amour de Didon en qui combattent la pudique répugnance d'un second hyménée, la dignité royale, le pouvoir sur un empire nouveau, et surtout l'orgueil et le ressentiment! Si cet amour nous touche d'une manière si profonde, c'est que la reine de Carthage ne s'y livre pas légèrement, c'est qu'elle y résiste de toutes ses forces, c'est qu'elle ne cède qu'au pouvoir réuni de deux déesses; c'est que dans cet amour il y va non-seulement de son honneur et de sa renommée, mais de son salut et de sa vie, et que la terreur se joint à la pitié.

Les autres chants de l'Énéide, parmi les six premiers, fournissent encore de nombreux sujets d'admiration : dans le premier livre, la description de la tempête, les discours de Jupiter et de Vénus; dans le troisième, l'épisode de Polydore, si bien pensé, si dramatique, écrit surtout avec une élégance si admirable, avec une si rare précision[1]; dans le cinquième, la description des jeux, dans le sixième enfin le discours d'Anchise à son fils dans les Champs-Élysées.

Ainsi que nous l'avons dit, les six derniers livres de l'Énéide, imités de l'Iliade, sont regardés comme les plus faibles, principalement les trois derniers. Ne pouvons-nous pas, comme Voltaire, attribuer cette infériorité au défaut du sujet? « Que pouvait Virgile, dit-il, après avoir épuisé toutes les beautés de la poésie » dans les premiers livres ; après avoir étalé tout ce que la prise » d'une grande ville a de terrible, dans le second ; tout ce qu'une » grande passion a d'attendrissant, dans le quatrième ; tout ce que » la philosophie, mêlée à la théologie antique, a de plus beau, de » plus moral, dans le sixième ? » Cependant dans ces mêmes livres où il imite Homère en le resserrant, si l'on recherche l'art qui provient d'une ingénieuse invention, de la maturité, de la gravité du jugement, de la certitude du goût, il n'y a rien que l'on puisse comparer même à ces six derniers chants, et sous ce rapport, l'Iliade même est inférieure à l'Énéide. « Les six derniers » livres de l'Énéide, dit M. de Châteaubriand, contiennent peut- » être des beautés plus originales, plus appartenant en propre

[1] Cet épisode a été imité par Le Tasse, dans le treizième chant de la Jérusalem délivrée.

Digitized by Google

» au génie de Virgile que les six autres. Ils ont une foule de » mots tendres, de pensées rêveuses qu'on chercherait en vain » dans ceux-ci. » En effet, c'est ce que prouve la mort de Nisus et d'Euryale, de Pallas et de Lausus; les plaintes de la mère du jeune ami d'Ascagne, les pressentiments d'Évandre et sa douleur en recevant les restes de son fils unique, les funérailles des Troyens morts dans les combats; les tristes et courageuses paroles d'Énée blessé à son fils; le guerrier qui meurt en se souvenant de sa chère Argos, le trépas de Camille, et la douleur de Juturne, à l'approche du trépas de son frère Turnus: en un mot, le poëte a trouvé le moyen de soutenir par des beautés d'un autre genre, la comparaison avec toutes les beautés des six premiers livres. Nous ajouterons aux exemples précédents, l'entretien d'Alecton avec Turnus, le récit du combat de Cacus avec Hercule, l'hymne en l'honneur du Dieu, les entretiens d'Évandre avec Énée.

Quant au style, le génie flexible de Virgile a fait éclater tout à coup une poésie nouvelle, une poésie autre que celle des Églogues et des Géorgiques; c'est un langage plein de grandeur, d'une gravité simple et imposante, d'une élégance exquise, d'une harmonie suave qui, dans plus d'un endroit, dissimulent la faiblesse du sujet, ou la froideur des détails.

Des critiques latins ont reproché à Virgile d'avoir été le plagiaire de ses compatriotes, et en effet on cite beaucoup de vers qu'il a empruntés à Ennius, Pacuvius, Accius, Suevius, Lucrèce, Catulle, Varius et Furius Bibaculus[1]. Macrobe prétend que le second livre de l'Énéide, si universellement admiré, est copié presque mot à mot d'un poëte grec, nommé Pisandre qui avait écrit en vers un recueil d'histoires mythologiques. Macrobe parle de cet emprunt de Virgile comme d'un fait connu de tout le monde et même des enfants, et du poëte Pisandre comme d'un génie du premier ordre parmi les Grecs[2]. Que le fait soit vrai,

[1] Macrob., *Saturn.*, L. 6, ch. 1er et suiv.

[2] ..... *Vel quod eversionem Trojæ, cum Sinone suo et equo ligneo cæterisque omnibus quæ librum secundum faciunt a Pisandro pæne ad verbum transcripserit? qui inter græcos poetas eminet opere, quod a nuptiis Jovis et Junonis incipiens, universas historias quæ mediis omnibus seculis usque ad ætatem ipsius Pisandri contigerunt, in unam seriem coactas redigerit, et unum ex diversis hiatibus temporum corpus effecerit? in quo opere inter historias cæteras interitus*

Digitized by Google

le second chant de l'Énéide n'en est pas moins un morceau inimitable, bien que Virgile en ait moins de mérite. Quant aux autres emprunts du poëte de Mantoue, je ne sais si l'on doit lui en faire un grand crime, je serais au contraire tenté de répéter à son sujet :

Le Parnasse est comme le monde :
On n'y permet qu'aux riches de voler.

D'autres petits poëmes sont attribués à Virgile, quoique Vincent de Beauvais [1] en ait nié l'authenticité, et accusé les Orléanais de cette supposition.

Le premier de ces petits poëmes est intitulé CULEX (le Moucheron). Le savant philologue Heyne ne pense pas que cet ouvrage soit de Virgile, tel au moins qu'il est parvenu jusqu'à nous. Il croit que des copistes ignorants y ont fait entrer un grand nombre de vers écrits en marge par les grammairiens. Il paraît certain du moins que Virgile composa un poëme ayant pour titre CULEX, si l'on s'en rapporte à deux épigrammes de Martial. Il dit dans l'une en parlant de Virgile : « Aussitôt l'Italie, des com» bats, un héros enflammèrent la verve de celui qui, d'une voix » encore novice, ne s'était point élevé jusque-là au-dessus de quel» ques pleurs donnés au trépas d'un MOUCHERON [2]. » Voici la tra» duction de la seconde : « Homme de goût, reçois ce MOUCHERON » de l'éloquent Virgile, ne dépose pas tes noix et ne déclame pas : » *Je chante les combats et les héros....* [3]. » Stace confirme encore la conséquence que l'on doit tirer des deux citations de Martial, quand il dit : « Encore dans la fleur de la première jeunesse et » avant l'âge même où Virgile composa son MOUCHERON, tu chan» teras ces grands événements [4]. » Le doute de Heyne sur l'au-

quoque Trojæ in hunc modum relatus est. Quæ fideliter Maro interpretando fabricatus est sibi Iliacæ urbis ruinam. Sed et hæc et talia ut pueris decantata prætereo. (Saturn., Liv. 5, ch. 2.)

[1] Savant dominicain du 13e siècle, sous Saint-Louis.

[2] *Protinus Italiam concepit et* ARMA VIRUMQUE
Qui modo vix CULICEM *fleverat ore rudi.*
(Liv. 8, épig. 56, v. 19 et 20.)

[3] *Accipe facundi* CULICEM, *studiose, Maronis,*
Ne nugis positis ARMA VIRUMQUE *canas.* (Liv. 14, épig. 185.)

[4] *Hæc primo juvenis canes sub ævo*
Ante annos CULICIS MARONIANI.
(Genethl. Lucani, Liv. 2, silv. 7, v. 74.)

Digitized by Google

thenticité du Culex que nous avons, vient de ce qu'un certain nombre de vers qu'il indique ne lui paraissent pas dignes de Virgile ; mais ces imperfections peuvent résulter de l'âge même auquel l'auteur écrivit son poëme, car il devait être fort jeune, d'après les textes mêmes de Martial et de Stace, que nous avons cités, bien que Joseph Scaliger prétende que c'est un ouvrage de sa vieillesse. Quoi qu'il en soit, cet élégant badinage ne nous paraît pas devoir faire honte à celui qui chanta les bergers.

Cet ouvrage, composé de 413 vers, est un poëme héroï-comique offert à Octave Auguste dans une dédicace de 40 vers.

Un berger ayant dès le matin mené paître son troupeau, le conduit vers le milieu du jour, à une fontaine, sur le territoire de Thèbes, au pied du Cithéron, dans une vallée près d'un bois. Lui-même se couche à côté de la fontaine et s'endort. Tout à coup un énorme serpent, qui avait coutume de prendre le frais dans les endroits marécageux voisins de la fontaine, se déroule en longs replis, et furieux va s'élancer sur le berger endormi, lorsque, par un coup de fortune, se sentant piqué au coin de l'œil par un moucheron, il s'éveille, porte soudain la main où il éprouve de la douleur, et écrase l'innocent moucheron. Apercevant aussitôt le reptile qui le menace, il s'élance, saisit un gros bâton et assomme son dangereux ennemi. La nuit suivante, l'ombre du moucheron apparaît au berger pendant son sommeil, se plaint amèrement d'avoir été tué par la main même de celui à qui il a sauvé la vie. Il lui fait ensuite la peinture des maux qu'il souffre à errer sur les bords du Styx, n'ayant pas encore obtenu les honneurs d'un tombeau. Le lendemain, le berger, pour rendre les derniers devoirs au moucheron, lui érige un mausolée de gazon et de fleurs et y ajoute une inscription qui rappelle la cause de sa mort. Nous l'avons dit, ce petit poëme ne nous semble pas indigne de la plume de Virgile. Le tableau plaisamment pompeux de la vie pastorale, la description du serpent, le long discours du moucheron, constamment épique, offrent des beautés de plus d'une espèce qui ne dépareraient pas une composition poétique d'un genre plus élevé.

Le second petit poëme attribué à Virgile, et qui n'est pas au-dessous de lui, a pour titre Ciris. On ne sait pas précisément quelle espèce d'oiseau ce mot désigne ; il paraît toutefois qu'il répond à l'alouette dont l'épervier est le plus dangereux ennemi.

Digitized by Google

En effet, le sujet du poëme n'est autre que l'histoire de Scylla fille de Nisus, roi de Mégare, d'autres disent roi de Nisa près d'Athènes. Lorsque Minos vint attaquer l'Attique et assiégea la première de ces deux places, la princesse, amoureuse du roi de Crète, coupa à son père pendant qu'il dormait, un cheveu de pourpre dont son sort dépendait, et le porta à l'objet de son amour. Minos eut horreur d'une action si noire, et, profitant de la trahison, chassa de sa présence cette fille dénaturée. De désespoir elle voulut se jeter dans la mer, mais les Dieux la changèrent en alouette. Nisus son père, métamorphosé en épervier, ne cesse de la poursuivre dans les airs, et la déchire à coups de bec. Tel est le sujet du poëme de Ciris que pour cette raison, Sénèque intitule Scylla [1]. Cet ouvrage est dédié à Marcus Valerius Messala Corvinus qui fut créé par Auguste préfet de Rome, et qui le premier le salua du nom de *père de la patrie.* Cette dédicace comprend les cent vers du commencement.

On ne peut disconvenir qu'en lisant attentivement le Ciris, on reconnait presque partout la manière de Virgile et l'allure facile et élégante de sa poésie. Un certain nombre de vers de ce poëme se retrouvent dans d'autres compositions du poëte de Mantoue, et ceux qui le regardent comme l'auteur de l'ouvrage qui nous occupe, s'appuient de cette circonstance; quelques-uns au contraire qui en font honneur à Cornelius Gallus, pensent que Virgile a voulu lui être agréable en adoptant ses vers ; nous ne trouvons pas l'argument d'une grande force, surtout lorsque la source où l'on a puisé n'est pas même indiquée. D'ailleurs ces emprunts ne prouvent pas plus que les vers cités appartiennent à Gallus qu'à tout autre. Quant à nous, après avoir lu le Ciris, nous ne pouvons reconnaitre pour en être l'auteur un poëte à qui Quintilien a surtout reproché la dureté du style [2]. Relativement à l'opinion de ceux qui ont soutenu que cette œuvre était de Catulle, il suffit, pour la détruire, d'un simple rapprochement de dates. Le poëme est offert à Messala Corvinus; or Messala est né

[1] Épit. 92.

[2] *Elogia Græcos quoque provocamus, cujus mihi tersus atque elegans maxime videtur auctor Tibullus. Sunt qui Propertium malint. Ovidius utroque lascivior, sicut durior Gallus.*

(Inst. Orat., Liv. 10. ch. 1.)

Digitized by Google

l'an 695 de Rome, et Catulle est mort deux ans après, en 697 ; comment le poëte de Sirmium aurait-il pu lui faire hommage du CIRIS ?

Le troisième petit poëme que Virgile aurait composé, sans doute dans sa jeunesse, est le COPA, *la Cabaretière*. Il comprend trente-huit vers, en dix-neuf distiques. C'est une invitation au lecteur à venir se divertir dans une taverne, et il énumère tous les agréments que l'on y peut trouver. Le style de ce morceau offre bien çà et là quelque chose qui rappelle Virgile, mais il est inférieur cependant à celui des deux compositions précédentes ; aussi y a-t-il beaucoup plus de doute sur son authenticité. Nous ne rechercherons pas s'il est réellement de Virgile, ou de Septimius Severus, ou de Valgius Rufus, ou de tout autre : les moyens de vérifier le fait nous manquent.

Le MORETUM[1], poëme de cent vingt-trois vers, a également paru sous le nom de Virgile, comme un ouvrage de sa jeunesse. Quelques vers que nous avons remarqués, et qui ont un air de famille frappant avec d'autres qui se trouvent dans différents endroits des ouvrages du même auteur, nous ont confirmé dans l'opinion que cette œuvre appartient bien au poëte de Mantoue ; Vossius et quelques critiques avant lui, ont fait observer qu'il a imité un poëte grec, nommé Parthenius Nicenus. Plusieurs savants[2] ont attribué ce petit poëme à A. Septimius Serenus, poëte falisque, qui vivait, à ce qu'on croit, du temps de Vespasien ; mais cela n'est pas admissible, selon nous ; il est évident, à la lecture, que le MORETUM appartient au beau siècle de la littérature romaine. Quant à Saumaise qui le produit sous le nom de Suevius, il est évident qu'il a confondu le *Moretum* de ce poëte dont Macrobe parle en bien, avec celui de Virgile ; car l'auteur des *Saturnales* en cite quelques vers qui sont loin d'avoir

[1] Ragout ancien fait de farine, de fromage, de lait, d'huile et de vinaigre, avec différentes herbes, telles que l'ail, le persil, l'ache et la coriandre. Ovide en fait mention dans ses Fastes, Liv. 4, v. 367 :

Non pudet herbosum, dixi, posuisse moretum,
In dominæ mensis ? . . . .

Voir PLINE, p. 379, qui explique aussi la confection de cette espèce de mets.

[2] Entre autres, SCALIGER, BARTHIUS et JOS. WEITZIUS.

la même physionomie que ceux que nous lisons dans le poëme dont il est ici question, et qui sont manifestement plus anciens[1].

Au reste voici l'analyse de cette petite composition poétique :

En hiver, et longtemps avant le jour, un laboureur, inquiet de sa nourriture de la journée, se lève, rallume son foyer, et prend toutes les dispositions nécessaires pour confectionner le ragoût nommé *moretum*. Les préparatifs de la farine, de la pâte, la peinture du jardin où il va cueillir les herbes qu'il lui faut, les détails de la manutention qu'exige ce mets, tout cela est rendu avec élégance et précision, et la chose terminée, notre villageois met ses guêtres, prend son chapeau, attelle ses taureaux et va aux champs labourer la terre.

Enfin l'on a publié comme étant de Virgile, et sous le titre de *Catalecta,* quatorze petites pièces de vers de différents rhythmes, et un fragment de lettre à Auguste, dans lequel il s'excuse de ne pouvoir lui envoyer son Énéide, l'ouvrage étant à peine ébauché.

Ici se termine la revue des œuvres du prince des poëtes latins, qui mérita et obtint l'admiration et les éloges des anciens et des modernes. Horace le loue dans plusieurs endroits de ses ouvrages[2]. Ovide lui prédit une gloire immortelle[3]; Juvénal ne sait si l'on doit décerner la palme de la poésie à Homère ou à Virgile[4]. Silius Italicus avait pour la mémoire de Virgile une vénération religieuse, et la maison qu'il habitait de préférence était celle qui avait appartenu à ce grand poëte, et qu'il occupait alternativement avec celle dont Cicéron avait été propriétaire. Quintilien fait l'éloge de Virgile en termes fort honorables[5]. Macrobe regarde le cygne de Mantoue comme ayant été très-instruit et à

[1] *Saturn.*, L. 2, ch. 14.

[2] Liv. 1er, sat. 6; épît. aux Pisons sur l'Art. poétique, etc.

[3] *Tityrus, et segetes, æneiaque arma legentur,*
Roma triumphati dum caput orbis erit.
(Amor., L. 1, élég. 15, v. 25.)

[4] *Conditor Iliados cantabitur atque Maronis*
Altisoni dubiam facientia carmina palmam.
(Sat. 11, v. 151.)

[5] *Acerrimi judicii Publ. Virgilius.* (Inst. Orat., L. 8, ch. 3.)

Post Homerum secundus est Virgilius, propior tamen primo quam secundo. (Ibid., Liv. 10, ch. 1er.)

Digitized by Google

l'abri de l'erreur [1]. Il dit que sa gloire ne peut être augmentée par les éloges, ni diminuée par les critiques [2]. Il loue la variété de son éloquence [3] et il le cite souvent [4], ainsi que le fait Aulu-Gelle [5].

Deux empereurs romains le jugèrent d'une manière différente : Caligula n'avait pour lui que du mépris et de la haine ; il tâcha de faire supprimer de toutes les bibliothèques ses écrits et son portrait. Il eut l'audace de dire que c'était un homme sans esprit et sans savoir [6]. Heureusement, ce n'était que l'opinion d'un fou. L'empereur Alexandre-Sévère en jugea bien autrement ; il l'appelait *le Platon des poëtes*, et il en mit le portrait avec celui de Cicéron dans la chapelle où il avait donné place à Achille et aux grands hommes [7]. Le grammairien Cæcilius fut le premier qui fit des leçons sur les poésies de Virgile dont il était contemporain [8].

Nous ne parlerons pas de ceux des modernes qui ont rendu à Virgile la justice qu'il mérite, ce serait entreprendre une trop longue nomenclature ; nous ne citerons que l'opinion d'un profond penseur, de Montaigne [9].

[1] *Nullius disciplinæ expers, et quem nullius disciplinæ error involvit.*

(Song. de Scip., L. 2, ch. 8.)

[2] *Hæc est Maronis gloria, ut nullius laudibus crescat, nullius vituperatione minuatur.* (Saturn., L. 1, ch. 24.)

[3] *Facundia Mantuani multiplex et multiformis est et dicendi genus omne complectitur.* (Ibid., Liv. 5, ch. 1er.)

[4] Songe de Scip., L. 1, ch. 3, 5, 7, 9, 13, 14, 15, 16, 17 et 18 ; Liv. 2, ch. 3, 5, 9 et 11 ; *Saturn.*, Liv. 1, ch. 3, 7, 14, 16 et 24 ; Liv. 3, ch. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 ; L. 4, ch. 1, 2, 3, 4, 5 et 6 ; Liv. 5, ch. 1 à 22.

[5] N. attiq., L. 1, ch. 21 et 22 ; L. 2, ch. 3, 6, 16, 22 et 26 ; L. 3, ch. 2 ; L. 4, ch. 1, 5, 16 et 17 ; Liv. 5, ch. 8, 12, 17 et 18 ; Liv. 6, ch. 6 ; Liv. 7, ch. 12, 17 et 20 ; Liv. 8, ch. 5 ; Liv. 9, ch. 9, 10, 11 et 14 ; Liv. 10, ch. 11, 14 et 16 ; Liv. 11, ch. 29 ; L. 12, ch. 1er ; Liv 13, ch. 1, 19 et 25 ; Liv. 15, ch. 13 ; L. 16, ch. 5, 6 et 14 ; L. 17, ch. 6 et 10 ; L. 18, ch. 7, et L. 20, ch. 1.

[6] *Nullius ingenii minimæ doctrinæ.*

(Suet., Vie de Calig., ch. 34.)

[7] Lampridius, Vie d'Alex. Sév., ch. 31.

[8] Suet., *Gramm. illust.*, ch. 16.

[9] Essais, L. 2, ch. 10. (On peut cependant consulter le parallèle que Ch. Lebeau fait de Virgile et d'Homère, et voir ce que Vida dit du poëte de Mantoue, *Poetic.*, L. 3.)

Digitized by Google

« Virgile, Lucrèce, Catulle et Horace, dit-il, tiennent de » bien loing le premier rang, et signamment Virgile en ses Géor- » giques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à » comparoison du quel on peult recognoistre ayseement qu'il y a » des endroits de l'Ænëide, auxquels l'aucteur eust donné encore » quelque tour de pigne, s'il en eust eu loisir; et le cinquième » livre en l'Ænëide me semble le plus parfaict. »

Enfin, il fallait que le Dante fit un très-grand cas du poëte mantouan, puisqu'il lui donna un rôle si important dans la *Divina Comedia*[1].

On a souvent commenté et traduit Virgile. On cite parmi les plus anciens commentateurs de ce poëte L. Annæus Cornutus[2], Hyginus[3], Alexander[4], Asper, Avienus[5], Julius Pomponius Sabinus[6], etc. Mais les travaux de plusieurs d'entre eux ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Le commentaire de Claude Tibère Donat[7], mutilé et défiguré par les grammatistes de la basse latinité est peu de chose et ne paraît pas digne de l'auteur commenté. Les scolies de Valerius Probus ne concernent que les Églogues et les Géorgiques. Aulu-Gelle fait mention de cet écrivain dans plusieurs endroits de ses Nuits attiques, et parle d'un

[1] *Genthe*, 11, pag. 54.

[2] Né à Leptis, en Afrique, vivait sous Néron. Il fut probablement affranchi de la famille des Sénèque, d'où il prit son nom d'Annæus. Il enseigna avec distinction, à Rome, la philosophie stoïcienne, et eut pour disciples Lucain et Perse.

[3] Caius Julius Hyginus, né en Espagne, ou à Alexandrie, en Égypte, fut esclave de Jules-César, qui l'amena, encore enfant, à Rome, et le fit étudier sous Alexandre, littérateur célèbre ; Auguste l'ayant affranchi, lui confia le soin de la bibliothèque palatine. Il y a un autre commentateur de Virgile du même nom, et qui vivait au plus tard dans le deuxième siècle de notre ère.

[4] Le même peut-être que le précepteur d'Hyginus.

[5] Rufus Festus Avienus, vécut vers l'an 400.

[6] Son commentaire sur Virgile a été imprimé à Bâle, en 1544, in-8°, mais composé dès 1486. (V. Sax, *Onomasticon*, t. 2, p. 491 et 496.)

[7] Qu'il ne faut pas confondre avec Ælius Donatus, qui vivait au commencement du 4e siècle, et de qui l'on a un excellent commentaire sur Térence, attribué cependant à Evanthius.

Digitized by Google

commentaire sur César dont il était l'auteur [1]. L'ouvrage de Servius [2] sur Virgile, est parvenu jusqu'à nous, mais tellement défiguré par les copistes, qu'il est très-difficile de distinguer les remarques de Servius lui-même de celles qui appartiennent à des écrivains postérieurs; cependant malgré un certain nombre d'observations futiles ou ridicules, on y trouve des faits importants et des remarques curieuses sur la mythologie et sur les antiquités. On cite enfin le commentaire de Junius Philargyrius, grammairien ignoré, qui vivait, à ce qu'on croit, sous le règne de Valentinien.

Virgile a été traduit en plusieurs langues soit en tout soit en partie; en allemand, la traduction de Voss en vers hexamètres [3], remarquable, au dire des connaisseurs, par l'exactitude et l'élégance, par l'expression fidèle de l'harmonie imitative et des autres beautés métriques de l'original; en italien, celle d'ANNIBAL CARO, en vers [4], ouvrage estimé quoique l'auteur y défigure quelquefois l'original; ANTONIO AMBROGI [5] et PROSPERO MANURA [6] ont traduit les Églogues, et ALFIERI [7] l'Énéide; en espagnol, on a la traduction de FERNANDEZ de VELASCO [8], en portugais, celle de LEONEL DA COSTA [9]; en anglais, celle de DRUYDEN [10] et celle de STRAHAM [11], celle de l'Énéide par Charles PITT, des Bucoliques et des Géorgiques par WARTON; en Hollande, VONDEL a traduit l'Énéide [12] ainsi que Jos. KOVATS en Hongrie [13], PRZYBYLSKIEGO en Pologne, et SCHON-

1 Liv. 17, ch. 9.

2 Honoratus Maurus Servius, grammairien du 5e siècle, a été choisi par Macrobe pour un des interlocuteurs de ses *Saturnales*. Il unissait une telle modestie au savoir qu'il était embarrassé de parler, rougissait et baissait les yeux quand on l'interrogeait.

3 Brunswick, 1798, in-8°.

4 Venise, 1581, in-4°; Paris, 1760, 2 vol. in-8°.

5 Rome, 1770, 4 vol. in-12.

6 Padoue, 1769.

7 Londres (Pise), 1804, 2 vol. in-8°.

8 Tolède, 1514 et 1577, in-8°.

9 Lisbonne, 1624, in-fol.

10 1697.

11 1767.

12 Amsterdam, 1646, in-4°.

13 1799 et 1804, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

HEYDER, en Danemarck[1], nous avons aussi plusieurs traductions de Virgile par des auteurs belges : L'Énéide traduite en vers par Cornelis Van Ghistele[2], par Roland Van Engelen[3] ; il existe aussi une traduction en prose du même poëme par E. H. Fr. Cockelet[4]. Les Bucoliques ont été traduites en vers par J. de Wolff[5], et en prose, ainsi que les Géorgiques par C. Van Mander[6].

En français il y a un grand nombre de traductions tant en prose qu'en vers ; les unes sont complètes, les autres ne contiennent qu'une partie. EN PROSE, on compte celles du père CATROU et des quatre professeurs, assez peu estimées, ainsi que celles de LEBLOND et du conseiller GIN. La traduction de l'abbé DESFONTAINES ne manque pas d'élégance, mais bien de fidélité[7]. Celle de RENÉ BINET est plus exacte, mais plus simple. L'Énéide a été traduite par MOLLEVAUT, membre de l'institut de France, avec une exactitude minutieuse, et une extrême sécheresse[8]; par MORIN, professeur de l'académie de Grenoble, avec une élégance

[1] Copenhague, 2 vol. in-8°.

[2] *Die twaelf boecken van Æneas, ghenaemt in t' latyn Æneidos beschreven door Virgilius Maro. nu eerst in onser duytscher talen door* CORNELIS VAN GHISTELE, *over geset*, Anvers, 1583, 1589, in-12, fig. (Cette traduction a eu un grand nombre d'éditions, celles que nous citons ne sont pas les premières.

[3] *P. Virgilius Maro verduyst. R. V. E.*, Anvers, 1662, in-4°, fig. (Cette traduction en vers est restée imparfaite ; elle ne comprend que les six premiers livres et une partie du septième. Elle a au reste peu de mérite, et elle n'est recherchée que pour les belles gravures d'Ab. Diepenbeecker.)

[4] *Nederduytsche overzettinge der XII boecken van P. Virgilius Maro... door den E. H. Fr. Cockelet, Ant.* 1747, in-8°. (Cette traduction en prose était autrefois d'un usage général dans les colléges en Belgique ; elle n'est pas sans mérite.)

[5] *Leven der herderen door Virgilius vrypostig verduyscht door J. de Wolf. Gend*, sans date (vers 1788), in-12. (Cette traduction en vers est trop libre et peu estimée.)

[6] *Bucolica en Georgica, dat is ossenstal en landtwerk van P. Virgilius Maro, door C. van Mander*, Haarlem et Amsterd., 1597, in-4°. (Van Mander, né à Meulebeeck, près de Courtray, a laissé une Histoire des peintres tant anciens que modernes, qui est fort estimée.)

[7] La meilleure édition, avec le texte en regard et des figures en taille-douce, par Cochin, a été publiée à Paris, chez Quillau, 1743, 4 vol. in-8.

[8] Paris, 1818, 4 vol. in-18.

Digitized by Google

qui méritait plus de succès [1]; par De Guerle, censeur des études au collége Louis-le-Grand, avec une rare intelligence du texte, une observation consciencieuse de l'ordre des idées du poëte et une rare habileté à rendre les formes de son style [2]. Nous citerons encore la traduction faite de compte à demi par MM. Charpentier, Villenave, Amar, Parisot, et publiée par Panckoucke, laquelle toutefois n'est pas une merveille.

Traductions en vers. *Bucoliques*. Voici les noms des auteurs : Richer [3], Gresset [4] (il a plutôt fait une paraphrase qu'une traduction), Tissot [5] qui joint l'élégance à la fidélité, Langeac [6], Firmin Didot [7], Dorange [8], Millevoye [9], de Larochefoucault [10], Deville [11], Baudin [12], Théodore Boyer [13], Henri de Villodon [14], Ract-Madou [15], professeur à Clermont, Maisony de Laureil [16] et Dupont [17].

Géorgiques. Traducteurs : Martin [18], Segrais [19], Delille [20] qui ne cessa de faire des corrections heureuses, Le Franc de Pompignan [21], dont l'ouvrage n'est pas sans mérite, Raux [22] avec

[1] Paris, 1819, 2 vol. in-12.
[2] Paris, 1825, 2 vol. in-8o.
[3] Paris, 1736, in-12.
[4] Blois, 1734, in-12.
[5] Paris, 1800, in-8o.
[6] Paris, 1806, in-4o, in-8o, in-12.
[7] 1806, in-8o et in-12.
[8] 1809, in-8o.
[9] 1809, in-12.
[10] 1812, in-12.
[11] 1813, in-8o.
[12] Cherbourg, 1814, in-12.
[13] Albi, 1817, in-12.
[14] Paris, 1818, in-12.
[15] 1819, in-12.
[16] 1821, in-8o.
[17] 1822, in-8o.
[18] Rouen, 1708, in-8o.
[19] Paris, 1712, in-8o.
[20] 1770, in-8o et in-12.
[21] 1784, in-8o.
[22] 1802, in-8o.

Digitized by Google

des remarques sur la traduction de Delille ; l'abbé de Cournand [1], professeur au collége de France.

Énéide. Traduction de Perin [2], de Marolles [3] de Segrais [4], de Delille [5], de Gaston [6], proviseur du Lycée de Limoges dont le travail mérite des éloges, de Mollevaut [7] qui a poussé la fidélité à l'excès, et qui s'est donné beaucoup de peine pour être fatigant, enfin de Barthelemy [8], qui est tombé dans la même erreur et qui ne paraît pas avoir songé qu'il traduisait un poëte et un grand poëte.

La bibliographie de Virgile exigerait des détails immenses, nous nous bornerons à citer quelques éditions des plus recherchées. 1° Celle qui fut publiée à Venise avec les commentaires de Servius [9], 2° la troisième édition des Aldes [10], imprimée dans la même ville, 3° celle de Lacerda [11], non à cause du texte, mais du commentaire ; celle du Père La Rue [12] ; 5° le Virgile de Burmann [13], 6° celui de Barbou [14], 7° de Pierre Didot l'aîné [15], 8° de Pierre Didot jeune [16], enfin l'édition de Heyne [17].

QUINTUS HORATIUS FLACCUS.

Voilà un poëte qui n'avait pas de modèle et qui n'a pas eu d'imitateur chez les Romains ; il ne compte qu'un seul rival et

[1] 1804, in-8°.
[2] Paris, 1648-58, in-4°.
[3] 1673, 2 vol. in-4°.
[4] Amsterdam, 1700 ; Lyon, 1719, 2 vol. in-8°.
[5] 1804, 4 vol. in-8°.
[6] 1808, 4 vol. in-12.
[7] 1810, in-8°.
[8] 1835-1838, in-8°.
[9] 1482, in-fol.
[10] 1519, in-8°.
[11] Lyon, 1617, 3 vol.
[12] 1682, in-4°.
[13] Amsterdam, 1746, 4 vol. in-4°.
[14] Paris, 1790, 2 vol. in-12.
[15] 1791, pet. in-fol.
[16] 1798, grand in-fol.
[17] Leipsig, 1800, 6 vol. in-8°, et Paris, 1824, 5 vol. in-12.

Digitized by Google

c'est Virgile. Il naquit à Venouse, ville frontière de la Lucanie et de la Pouille, ayant le titre de ville municipale, le 8 décembre de l'an 689 de Rome, 65 ans avant J.-C., sous le consulat de L. Aurelius Cotta et de Manlius Torquatus. Son père, simple affranchi, ou fils d'affranchi, comme le disent quelques-uns, jouissait d'une certaine aisance qu'il avait acquise en exerçant la charge d'huissier aux ventes. Il fit donner à son fils une éducation libérale, et pour cela le conduisit à Rome, où lui-même il lui servit de Mentor. Horace étudia sous un certain Orbilius Pupillus, maître habile et sévère, chez qui se rendaient les enfants des meilleures familles romaines. Ensuite son père l'envoya à Athènes terminer ses études, selon l'usage des fils de sénateurs et de chevaliers. On aime à voir avec quelle sensibilité naturelle et vraie Horace témoigne à son père sa reconnaissance pour les soins touchants qu'il a pris de son éducation.

Ce fut à Athènes qu'il fit la connaissance de Brutus, meurtrier de César. Celui-ci l'engagea dans le parti républicain, et il combattit comme tribun d'une légion dans les plaines de Philippes, et voyant la victoire se déclarer pour Octave, il jeta, comme il dit lui-même, son bouclier, et renonça dès lors à la carrière des armes. Nous dirons en passant que cet acte avoué avec tant d'ingénuité et de bonhomie a servi de prétexte aux ennemis d'Horace pour l'accuser de lâcheté; mais nous répondrons qu'un poltron l'aurait nié au lieu d'en convenir. De retour à Rome, il apprit que son petit patrimoine n'avait pas été épargné et qu'il était tombé dans la proscription commune. Il acheta pour subsister une charge d'employé du trésor, et il profita du loisir qu'elle lui laissait, pour se livrer à la poésie vers laquelle le poussait non la pauvreté, comme il le prétend, mais plutôt le désir de se faire connaître. Ses productions furent bientôt remarquées de Virgile, de Varius et de quelques autres personnages considérables. Virgile le recommanda à Mécène qui se le fit présenter; mais il paraît que le poëte de Venouse n'était pas très-empressé de se produire, car ce ne fut que neuf mois après que Mécène l'admit à sa table et dans son intimité. Après la bataille d'Actium qui donna le souverain pouvoir à Auguste et la paix à l'empire romain, Horace se livra à une vie paisible, étrangère aux affaires politiques, et se retira le plus souvent à

Digitized by Google

sa petite campagne de Tibur, qu'il devait à l'amitié et à la munificence de Mécène. Ce fut à partir de l'an 716, et pendant un espace de trente ans, qu'il composa les ouvrages que nous possédons et qui montent à peine à dix mille vers; c'est avec ce bagage léger mais précieux qu'il est allé à la postérité. Ami du plaisir et de la philosophie, il était sans ambition; en vain Auguste voulut-il l'attacher à sa personne, en qualité de secrétaire, il refusa la faveur qu'on lui offrait, et l'empereur ne lui en sut pas mauvais gré. Cependant croyant qu'il pouvait être retenu par ses engagements avec Mécène, il avait écrit à celui-ci : « Jusqu'ici je n'ai eu besoin du secours de personne pour écrire mes » lettres à mes amis; mais aujourd'hui que je me vois accablé » d'affaires et infirme, je souhaite que vous m'ameniez votre Horace. Il passera de votre table à la table royale et il m'aidera à » faire mes lettres[1]. Malgré le refus d'Horace, Auguste n'en continua pas moins à lui donner des témoignages d'amitié; nous en trouvons la preuve dans les lettres qu'il lui écrivait et que nous avons encore. « Prenez avec moi, lui disait-il, quelque liberté, comme si » vous étiez mon commensal, et n'appréhendez pas de me déplaire, car vous savez bien que je voulais que vous vécussiez » avec moi de cette manière, si votre santé l'eût permis[2]. » Et dans une autre lettre : « Notre ami Septimius pourra vous témoigner de quelle manière je me souviens de vous; car il est » arrivé que j'ai parlé de vous devant lui. Quoique vous ayez » eu la fierté de mépriser notre amitié, nous ne payons pas votre » mépris par un mépris réciproque[3]. » « Sachez, lui écrivait-il encore, que je suis en colère contre vous, de ce que vous ne vous » adressez pas à moi dans la plupart de vos ouvrages. Craignez-vous qu'un jour ce ne soit une tache à votre renommée d'avoir » été de mes amis[4]? » C'est en réponse à cette lettre, qu'il composa la première épître du second livre, dans laquelle on le trouve un peu louangeur, et nous pensons qu'il y aurait de la maladresse à chercher à le disculper.

[1] SUÉT., Vie d'Horace.

[2] IDEM, ibid.

[3] IDEM, ibid.

[4] IDEM, ibid.

Digitized by Google

Horace était petit et gros, et avait les yeux malades ; l'empereur l'en plaisantait quelquefois. Il lui écrivit un jour : « Dionysius m'a apporté votre petit volume, et tel qu'il est, je l'ai » reçu de bon cœur sans me plaindre de sa petitesse. Il me » paraît que vous craignez que vos ouvrages ne soient plus grands » que vous, mais au moins si la taille vous manque, l'embonpoint » ne vous manque pas, et rien n'empêche que vous ne puissiez » faire votre cabinet d'un boisseau, car la taille de votre livre » ressemble à la vôtre, elle est toute en grosseur comme votre » ventre est tout rondelet [1]. »

Une autre fois se trouvant à table entre Horace qui avait toujours les yeux humides, et Virgile dont la respiration était fort courte : « Me voilà, dit-il en plaisantant, entre les soupirs et les larmes [2]. »

Horace mourut le 27 novembre de l'an 746 de Rome, 8 ans avant J.-C., à l'âge de 57 ans, peu de mois avant Mécène qu'il désirait voir lui survivre. Sa mort, arrivée sous le consulat de C. Marcius Censorinus et de Caius Asinius Gallus, fut si subite qu'il n'eut pas le temps de signer son testament par lequel il instituait Auguste son héritier.

Horace eut des ennemis, parmi lesquels on compte Pantillius, Fannius, Demetrius, Tigellinus, Bavius et Mœvius. Non-seulement ils attaquèrent ses écrits, mais ils s'en prirent encore à sa personne et à ses mœurs. Les éloges qu'il donne à Auguste et à Mécène ne purent trouver grâce devant eux, et ils l'accusèrent de basse flatterie. Quelques modernes n'ont pas été moins sévères; mais il s'est trouvé des esprits justes qui ont pris la défense de l'ami de Brutus. Le caractère moral de ce poëte a été apprécié avec beaucoup de sagacité chez les Allemands par Lessing, dans sa *Défense d'Horace* [3], et en France par Vandenbourg dans la traduction qu'il a donnée des odes de notre auteur [4]. Pour nous, nous ne pouvons juger avec rigueur un homme qui conserva une vénération si religieuse envers son père, qui fut si constant

[1] SUÉT., Vie d'Auguste.

[2] IDEM, ibid.

[3] Œuvres mêlées, tom. 2.

[4] Tom. 1er, p. 44.

Digitized by Google

en amitié et qui poussa si loin la reconnaissance des bienfaits, qu'il demandait au ciel comme une faveur précieuse de ne pas survivre à son bienfaiteur. S'il aima le plaisir, il ne fut point ennemi de la vertu. Une philosophie sévère règne dans la plupart de ses odes; dans ses satires, il fait sans pitié la guerre aux vices de son temps; dans ses épîtres, il prêche de conviction la plus saine morale. Si des endroits assez peu nombreux de ses poésies présentent des expressions et des images que condamnent la pudeur et la délicatesse, nous ne chercherons pas à l'en disculper, mais nous rappellerons que les Latins à cet égard étaient moins ombrageux que nous, et qu'ils n'avaient pas la même susceptibilité.

Nous avons d'Horace quatre livres d'ODES, un livre d'ÉPODES, qui ne fut point publié de son vivant[1], le POËME SÉCULAIRE qu'il composa par ordre d'Auguste, l'an de Rome 737; deux livres de SATIRES, deux livres d'ÉPÎTRES, et l'ÉPÎTRE AUX PISONS, improprement désignée sous le titre d'ART POÉTIQUE.

ODES. Horace a cherché à reproduire dans ses œuvres lyriques les différents rhythmes des Grecs, à l'exception de ceux d'Anacréon et de Pindare, car il a pris surtout pour modèles en cela Archiloque, Alcée et Sapho. Ses vers n'ont ni moins de deux mesures, ni plus de sept, et peuvent se réduire à vingt-et-une formes différentes[2]. Quant à l'ordre chronologique dans lequel

[1] VANDENBOURG, trad. des Odes d'Horace, t. 2, p. 549.

[2] 1° le vers *adonien*, un dactyle et un spondée; 2° le *petit archiloquien*, deux dactyles et une syllabe à la fin; 3° le *glyconique*, un spondée et deux dactyles; 4° le *phérécratien*, un dactyle entre deux spondées; 5° le *petit ionien*, un anapeste, un dactyle et un spondée; 6° le *coraïque* ou *trochaïque*, un dactyle et deux corées ou trochées; 7° le *coraïque* ou *trochaïque exact*, trois corées et une syllabe de plus; 8° le *coraïque libre*, un corée, un spondée, un dactyle et une syllabe de plus; 9° l'*ïambique*, où l'ïambe peut occuper toutes les places, surtout la dernière où il doit toujours se trouver. On est libre de mettre un spondée ou un dactyle à la première, un trochée ou un tribrache à la seconde et un spondée à la troisième; 10° le *falisque* a toujours un dactyle à la troisième mesure, et un spondée à la quatrième, les deux premières peuvent être remplies indifféremment par des dactyles ou par des spondées; 11° l'*archiloquien dactylo-coraïque*, deux dactyles et deux corées; 12° l'*ïambique* de quatre mesures et demie ainsi disposées : un spondée ou un ïambe, un ïambe, un spondée, un ïambe et une syllabe d'excès; 13° le vers *saphique*, un corée, un spondée, un

Digitized by Google

les odes ont été composées et publiées, nous n'entamerons aucune discussion à cet égard, le fait lui-même ne nous paraît pas avoir une importance réelle[1].

Le premier livre contient trente-huit odes. La première adressée à Mécène est moins ancienne que beaucoup de ses sœurs. Elle se fait remarquer par la variété et la délicatesse des tours et des expressions qui relèvent un sujet dans lequel la monotonie et la trivialité étaient à craindre, puisqu'il a rapport aux différentes occupations des hommes.

La seconde tient un rang distingué parmi les belles compositions lyriques de notre poëte. Elle est écrite en l'honneur d'Auguste, qui, par un sénatus-consulte, venait d'être proclamé *prince* et *père de la patrie.* Les dieux irrités de l'assassinat de César, ont accablé les Romains de malheurs qui ont effrayé l'empire et même l'univers; Auguste est l'homme qui doit réconcilier la terre avec les cieux. Le sujet est noble et élevé, la poésie s'élève et grandit avec lui. Rien de plus adroit, rien de plus délicat que la manière dont Horace fait sa cour à l'empereur.

Virgile partait pour Athènes; le poëte souhaite à son ami un voyage heureux, et conjure les dieux qui règnent sur la mer, de protéger sa course. Puis, par une digression toute naturelle, il s'étonne de la hardiesse du premier navigateur. Tel est le fond de la troisième ode. Les sept premiers vers expriment le tendre

dactyle, deux corées; 15° le *petit asclépiade*, un spondée, un dactyle, un spondée, un anapeste, un ïambe; 15° l'*alcaïque*, un spondée ou un ïambe, un ïambe, un spondée, un anapeste, un ïambe; 16° l'*ïambique de cinq mesures et demie*, ïambe ou spondée; ïambe ou tribrache, ïambe ou spondée. deux ïambes et une syllabe en outre; 17° le vers *pithien* ou *hexamètre* dont la mesure est généralement connue; 18° l'*ïambique de six mesures*, qui toutes prennent l'ïambe: néanmoins la première, la troisième et la cinquième admettent le spondée, l'anapeste ou le dactyle, et la seconde le tribrache; 19° le *grand asclépiade de six mesures;* la première et la troisième reçoivent le spondée; la seconde, la cinquième et la sixième, un dactyle; la quatrième un anapeste; 20° le *grand ionien de six mesures*, un anapeste, un dactyle, un spondée, un anapeste, un dactyle, un spondée; 21° enfin le *grand archiloquien de sept mesures;* les trois premières, dactyles ou spondées indifféremment; la quatrième un dactyle, les trois autres un corée.

[1] On peut consulter le tableau dressé par SCHOELL (Hist. abrég. de la Litt. rom., tom. 1er, p. 320, Paris, 1815).

Digitized by Google

intérêt de l'amitié, et les autres ont un caractère de gravité et de grandeur tout lyrique.

L'ode suivante est adressée à L. Sestius qui fut consul à la place d'Auguste, l'an de Rome 731, et qui fut si fidèle à la mémoire de Brutus qui avait été son ami, que l'empereur l'en estima davantage. Horace, au retour du printemps, engage son ami à se livrer au plaisir, en songeant à la brièveté de la vie, et à cette mort qui frappe également à la porte des palais et à la porte des chaumières. Quoique le sujet de cette ode soit commun, le poëte a su le rendre agréable par la grâce et l'élégance de la forme.

La sixième ode a été écrite en l'honneur d'Agrippa, peu de temps sans doute après la bataille d'Actium. Horace, tout en se plaignant de n'avoir pas le talent nécessaire pour louer dignement son héros, en fait néanmoins l'éloge avec une délicatesse exquise. Cette composition peut être mise au nombre de celles qui ont concouru à la renommée de l'auteur.

Dans la neuvième ode, Horace s'adressant à Thaliarque, engage ses amis, sous ce nom supposé, à charmer les ennuis et les rigueurs de l'hiver en se livrant au plaisir. Cette petite pièce est bien conduite et le style en est élégant et pur.

La douzième en l'honneur d'Auguste, est imitée en partie de la seconde des Olympiques de Pindare. On a reproché à cette composition de n'être qu'un tissu d'éloges cousus les uns aux autres sans dessein, sans liaison ; si le défaut prétendu était réel, il aurait son excuse dans le modèle qu'Horace a suivi et dont la marche est un peu confuse, selon la manière ordinaire de Pindare chez qui l'on remarque ce beau désordre qui est un effet de l'art. Mais il n'en est pas ainsi, et cette ode que l'on met au rang des plus belles du poëte, forme au contraire un tout dont les parties sont bien ordonnées. Horace se demande quel héros, quel Dieu sa muse doit célébrer ; alors il énumère les divinités qu'il chantera de préférence, puis il passe à Romulus, à Numa, à plusieurs hommes fameux qui ont honoré Rome, et arrive enfin à l'éloge de Marcellus et de César. Tout est donc bien lié dans cette ode, et l'élévation du style justifie le rang que les critiques lui ont assigné.

On a voulu voir dans l'ode quatorzième une allégorie, et l'on a prétendu que, sous l'image d'un vaisseau, Horace fait allusion à la république, et Quintilien paraît être le premier auteur de

Digitized by Google

cette opinion [1]; d'autres n'y ont vu qu'un sens naturel, et ont affirmé qu'il n'est question que du vaisseau qui porta Horace de Philippes en Italie, après la défaite de Brutus. Ils soutiennent qu'une allégorie si minutieuse et qui remplit toute une pièce est un monstre. Outre que de semblables allégories ne sont pas sans exemple, que d'ailleurs cette pièce n'a que vingt vers, nous ne concevons pas, en supposant qu'il s'agisse ici du vaisseau qu'aurait monté Horace, comment cette ode en aurait plus de mérite, et nous préférons adopter le sentiment de Quintilien qui nous semble de quelque gravité; la composition d'ailleurs acquiert plus d'intérêt par cette supposition même.

Un interprète d'Horace [2] regarde la quinzième ode comme un avis que le poëte donne à Antoine par l'exemple de Pâris, de se détacher de Cléopâtre et d'éviter la guerre civile. Il s'appuie de l'autorité de Torrentius qui assure qu'un des plus anciens manuscrits donne pour titre à cette ode : *A Alexandre Pâris, sous le nom duquel il expose les guerres dont la république est menacée* [3]. Le même ménagement et la même adresse règnent dans cette composition comme dans la précédente.

La vingt-deuxième ode qui porte en titre le nom de Fusius Aristius, ami d'Horace, préteur, grammairien et poëte, est le développement de cette pensée, que l'homme de bien n'a rien à craindre. L'auteur se cite lui-même pour exemple, et il raconte qu'égaré dans sa forêt de Sabine, il a mis en fuite un énorme loup, quoiqu'il fût sans arme. Cette petite pièce est élégante et gracieuse.

C'est à Virgile qu'est adressée la vingt-quatrième ode, où Horace déplore dans des vers pleins de sensibilité la mort du poëte Quintilius Varus, parent et ami intime de Virgile, et non de Quintilius Varus qui se tua après la défaite de ses troupes en Germanie, puisque ce désastre eut lieu longtemps après la mort de Virgile et d'Horace. Le style de ce chant funèbre est d'une pureté et

[1] *Ut totus ille Horatii locus quo navem pro republica, fluctuum tempestates pro bellis civilibus, portum pro pace atque concordia dicit.* (Inst. Orat., L. 8, ch. 6.)

[2] Le P. Sanadon.

[3] *Ad Alexandrum Paridem, sub cujus persona exponit imminentia bella.*

d'une douceur remarquable. Le petit poëme se termine par une maxime qui est dans la mémoire de tout le monde [1].

L'ode vingt-huitième est un dialogue entre un matelot et l'ombre d'Archytas, philosophe et géomètre ancien. Le dialogue a pour but de recommander le soin qu'on doit avoir de rendre les derniers honneurs à ceux qui ne sont plus. Cet ouvrage est d'une imagination poétique et d'un style grave et élevé.

Auguste était sur le point de passer dans la Grande-Bretagne dont il méditait la conquête; Horace implore la fortune pour qu'elle favorise l'empereur dans ses projets. Les personnages allégoriques qui forment le cortége de la déesse présentent un tableau animé qui rehausse l'œuvre du poëte. Tel est le sujet de la trente-cinquième ode qui ne le cède guère aux plus belles du recueil.

Les autres odes du premier livre roulent sur des sujets plus ou moins légers; le mérite de ce genre de composition consiste surtout dans l'agrément des détails, et échappe par conséquent à l'analyse. Toutefois plusieurs se distinguent par l'enjouement, la finesse et par un abandon aimable. Nous pouvons citer à cet égard la vingtième ode, la vingt-troisième, la vingt-cinquième, la trente-troisième et la trente-septième.

Le second livre ne contient que vingt odes dont nous ferons connaître les plus remarquables, celles en un mot que les hommes de goût distinguent et lisent de préférence.

Caius Asinius Pollion avait tenu un rang distingué auprès de César, et était devenu un personnage considérable sous Auguste; il avait commandé des armées, subjugué les Dalmates, obtenu les honneurs du triomphe et du consulat. Il s'était fait remarquer par ses ouvrages non moins que par ses exploits militaires. Il avait composé des tragédies et il s'occupait de l'Histoire des guerres civiles de Rome. C'est ce dernier ouvrage qu'Horace l'engage à continuer, en interrompant pour quelque temps le culte de Melpomène. C'est au moins ce qui résulte d'un ancien manuscrit cité par Turnèbe et par Torrentius, et qui porte pour titre : A Asinius Pollion, personnage consulaire, afin de l'exhorter à suspendre ses œuvres tragiques pour écrire l'Histoire de la guerre

[1] *... Levius fit patientia*
Quidquid corrigere est nefas.

civile [1]. L'éloge pompeux de Pollion comme historien et homme de guerre, le tableau sanglant des dissensions qui armèrent les Romains contre les Romains, rend éminemment remarquable la première ode du second livre.

La seconde, écrite en l'honneur de Salluste, recommande un sage emploi des richesses et la modération dans les désirs. Le style en est élégant et pur, mais il ne s'élève pas jusqu'à l'enthousiasme lyrique.

La suivante, adressée à Dellius, historien dont parlent Dion, Plutarque et Sénèque, a pour sujet la modération dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, le sage emploi d'une vie qui est si courte et que nous devons, dit l'auteur, égayer par le plaisir, condamnés que nous sommes tous à la mort dans quelque situation que nous nous trouvions. Cette ode est généralement belle et elle est écrite avec une élégante facilité et une simplicité harmonieuse.

Le premier vers de l'ode sixième à Septimius a fait croire à quelques interprètes ou commentateurs qu'il s'agit d'une expédition qu'Auguste devait faire en Espagne, et dans laquelle il devait être accompagné de Septimius et d'Horace; mais nous préférons l'opinion de ceux qui ont pensé que Septimius, par attachement pour le poëte, lui avait assuré qu'il était prêt à le suivre au bout de l'univers, et qu'Horace sensible à son amitié, mais bien éloigné de songer à courir le monde, lui fait entendre qu'il ne le mettra point à cette épreuve; et bornant ses vœux à procurer à sa vieillesse une retraite douce et tranquille, il engage son ami à l'y accompagner pour lui rendre en ce lieu les derniers devoirs. Le ton de cette ode est d'une sensibilité douce et d'une expression touchante.

Pompeius Varus, d'autres disent Pompeius Grosphus, avait combattu sous les ordres de Brutus. Après la défaite de Philippes, il s'était retiré en Sicile auprès de Sextus Pompée. Ce dernier ayant été vaincu par Antoine et tué par ses ordres, Varus profitant de l'amnistie, était revenu à Rome; le poëte le félicite de son retour et l'engage à oublier ses revers au sein des plaisirs; tel est le sujet de la septième ode, et c'est dans celle-là qu'il se

[1] *Ad Asinium Pollionem virum consularem, ut, intermissis tragædiis, belli civilis describat Historiam.*

Digitized by Google

reproche d'avoir abandonné son bouclier dans la bataille [1] : fiction de poëte sans doute, dont on a voulu faire contre Horace un chef d'accusation. Les premières strophes ne manquent pas d'une certaine chaleur lyrique.

Horace, dans la neuvième ode, cherche à consoler son ami, Titus Valgius de la perte de son fils Mystès, et lui cite pour modèles à suivre Nestor et Priam qui ne pleurèrent pas toujours, celui-là son fils Antiloque, et celui-ci son fils Troïle. Cette ode, sans être remarquable par le mouvement poétique, est cependant une agréable composition.

Licinius Murena, frère de Proculeius et de Terentia, épouse de Mécène, avait vu ses biens confisqués pour avoir porté les armes contre Auguste. Horace, dans la dixième ode, veut le consoler de cette perte en lui vantant les avantages d'une position médiocre mais paisible. Il paraît que Murena ne profita pas des conseils que son ami lui donnait en fort beaux vers, car son ambition le porta à conspirer contre l'empereur; il fut condamné au bannissement et ensuite mis à mort.

Dans l'ode qui suit, notre auteur exprime à Quintus Hirpinus son goût pour la vie épicurienne, qui consiste à jouir du présent, sans s'inquiéter de l'avenir. Les vers sont aussi doux, aussi agréables que le genre de vie qu'Horace conseille à son joyeux compagnon.

L'ode douzième adressée à Mécène est une des plus belles d'Horace; la beauté du style ne le cède point à la grandeur des pensées. Il s'excuse de ne pas chanter les exploits d'Auguste sur ce que sa muse n'est propre qu'à chanter l'amour et la beauté.

Le commencement de la treizième ode sur la chute d'un arbre qui faillit écraser l'auteur, a paru obscur à quelques scoliastes, et ils se sont mis en frais pour corriger le texte qu'ils n'ont fait qu'embrouiller davantage en prétendant l'éclaircir. Quant à nous, il nous semble suffisamment intelligible sans qu'aucun changement soit nécessaire. Dans cette ode, Horace exprime avec chaleur les premiers mouvements d'un homme qui vient d'échapper à un grand danger ; il y joint des réflexions graves sur les dan-

[1] *Tecum Philippos et celerem fugam*
Sensi, relicta non bene parmula. (v. 9 et 10.)

Digitized by Google

gers de la vie, puis il en vient à la description des enfers où il s'est vu si près de descendre. L'artifice de cette petite composition est remarquable, et un sujet futile en lui-même a cependant fourni à l'auteur des traits dignes d'un plus grand tableau.

Il faut mourir, c'est une nécessité commune, il est donc inutile de s'attacher aux choses de la vie. Telle est la maxime développée avec la chaleur de la poésie lyrique dans l'ode quatorzième que ceux qui lisent Horace savent par cœur.

Dans l'ode quinzième, le poëte s'élève avec énergie contre la prodigieuse dépense que les Romains faisaient en bâtiments, et il rappelle que le luxe autrefois n'était permis que pour les temples des dieux.

Une pensée toute philosophique, qu'on ne peut trouver le repos qu'en sachant modérer ses désirs, est le sujet traité dans l'ode suivante, que l'on peut mettre au rang de celles qui se font distinguer par l'élévation des pensées, et les charmes du style.

Mécène était atteint depuis de longues années d'une fièvre continue qui le minait par degré; il s'en était plaint à Horace et lui avait témoigné quelqu'impatience d'être délivré par une prompte mort de cet état pénible. Le poëte tâche de le rassurer d'un ton plein de tendresse et d'une manière extrêmement délicate. C'est le fond de l'ode dix-septième.

L'ode dix-huitième est purement morale, et elle est écrite contre le luxe et l'avarice des Romains.

L'ode suivante à Bacchus est l'une des plus belles d'Horace; elle respire cet enthousiasme qui caractérise la poésie lyrique, et qui n'est connu que des grands poëtes.

Dans l'ode qui termine le second livre et qui est adressée à Mécène, l'auteur se promet l'immortalité avec cette candeur d'amour-propre dont les anciens nous ont laissé plus d'un exemple, et qui valait peut-être mieux que notre modestie de commande. Au reste, cette composition se fait remarquer par l'élévation et les tours poétiques.

Le troisième livre et le quatrième renferment un plus grand nombre de belles odes que les deux premiers, aussi ces odes ont-elles été composées lorsque l'auteur se trouvait dans toute la plénitude de son talent, et que l'âge et la réflexion avaient perfectionné son goût et donné à son génie, sinon plus de force, au

Digitized by Google

moins plus de gravité. La plupart des compositions lyriques que l'on rencontre dans ces deux livres, contiennent plus de principes moraux, plus de maximes philosophiques que les autres. La première ode du troisième livre est toute de ce genre. L'auteur y démontre que ce n'est ni des richesses ni des honneurs, mais de la vertu seule que dépend le vrai bonheur. Cette ode qui expose le premier principe de la doctrine stoïcienne, est d'une philosophie au-dessus des préjugés ordinaires; aussi le poëte ne s'adresse-t-il pas au commun des hommes, aux profanes, mais aux âmes pures et innocentes figurées par les jeunes garçons et les jeunes filles choisis pour chanter les louanges des dieux. Cependant le P. Sanadon a cru voir dans la première strophe le prologue du poëme séculaire, parce qu'elle porte des caractères qui semblent lui assigner cette place. Nous ne partageons pas cet avis, pour deux raisons: 1° le Poëme séculaire, cantique religieux, devait être chanté par des chœurs de jeunes enfants en l'honneur des divinités, et l'on ne voit pas pourquoi l'auteur se serait mis lui-même en scène pour prononcer les formules de religion qui étaient en usage avant les cérémonies sacrées [1]; 2° la mesure des vers et leurs combinaisons sont différentes dans l'une et l'autre pièce, ce qui rend peu probable la supposition dont il s'agit. Pourquoi d'ailleurs ce début ne conviendrait-il pas à une ode qui ne s'adresse qu'à des esprits privilégiés, et non au vulgaire?

La deuxième ode a trois parties qui ne sont liées par aucune transition, mais c'est un privilége de la poésie lyrique. Dans les seize premiers vers, Horace recommande aux jeunes gens le *courage,* qui est indispensable à la guerre; dans les huit vers suivants, *la vertu,* si utile dans la paix, et dans les huit derniers, la discrétion, *le silence*, qui se rapporte à la religion. Cette ode est riche de poésie et de pensées fortes.

Si l'on considère bien la grandeur sublime qui règne dans l'ode suivante, si l'on fait attention à la douceur du style, à la magie de la composition, à la magnificence des figures, on proclamera cette composition comme l'une des plus admirables d'Horace, nous ne croyons pas même qu'aucune autre puisse lui être préférée. On a cependant reproché à cette ode de manquer

[1] *Odi profanum vulgus.... favete linguis.*

Digitized by Google

d'ensemble et même de clarté. Mais toute obscurité disparaîtra, si l'on se rappelle qu'Auguste, alors en Orient, était soupçonné du dessein de rétablir Troie, dessein que Jules-César avait eu avant Auguste, et qu'Horace combat comme pouvant devenir funeste à Rome elle-même.

L'ode quatrième a pour but d'exprimer la reconnaissance du poëte envers les Muses, en célébrant leurs bienfaits et les avantages de leurs leçons; mais sous l'apparence de ce sujet relevé par d'ingénieuses allégories, avec quelle délicatesse et en même temps avec quelle magnificence Horace fait l'éloge d'Auguste!

Les Bretons venaient d'être ajoutés à l'empire, et les Parthes avaient renvoyé les étendards pris sur les Romains, lors de la défaite de Crassus. Horace félicite l'empereur de ces heureux événements, et par une digression toute lyrique, il retrace l'histoire de Regulus, comme pour rappeler à ses compatriotes le dévouement des anciens Romains à la patrie et le noble dédain qu'ils avaient pour l'étranger. Tel est le sujet de l'ode cinquième non moins remarquable par l'énergie des pensées que par la richesse de la poésie.

La sixième ode est une leçon de morale adressée aux Romains, en fort beaux vers; le poëte veut leur persuader que le mépris de la religion et la corruption des mœurs ont été les seules causes des malheurs qui ont accablé Rome. Auguste s'occupait alors de réparer les temples des dieux et de réformer les mœurs par de sages lois; cette ode est donc encore un éloge indirect de l'empereur.

L'ode quatorzième célèbre l'heureux retour d'Auguste après son expédition d'Espagne; l'auteur veut que l'on fête cet événement en se livrant aux plaisirs. Cette composition se distingue par des images gracieuses et un style élégant et enjoué.

L'ode seizième demi-morale et demi-satirique établit que l'or peut tout, excepté de nous rendre heureux; en conséquence, tout en remerciant Mécène de sa générosité à son égard, Horace se félicite de sa douce médiocrité qui ne l'expose pas à l'envie.

Dans l'ode vingt-unième, Horace s'adresse à sa bouteille. Messala Corvinus devait venir souper chez lui, et il veut célébrer sa bienvenue en lui offrant le meilleur vin. Cette composition, sans avoir le mérite de celles dont nous avons déjà parlé, a cependant quelque chose de gai et de spirituel, et l'on se rap-

Digitized by Google

pelle malgré soi les deux vers que J.-B. Rousseau a imités dans le quatrain suivant :

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Était souvent, ce dit-on,
De Falerne enluminée [1].

Les richesses nous corrompent sans nous rendre plus heureux ; c'est en développant ce principe dans l'ode vingt-quatrième que le poëte attaque les vices de son siècle. Il en découvre les causes et il prescrit les remèdes qu'il y faut apporter.

L'ode suivante est une invocation à Bacchus, pour chanter dignement les louanges d'Auguste. Elle est pleine d'un enthousiasme tout poétique.

C'est à Mécène qu'est adressée l'ode vingt-neuvième. Horace l'invite à faire trève à ses travaux, et à goûter un peu les plaisirs d'une vie simple et modeste. Cette ode est fort bien conduite et l'on y remarque le sublime de l'expression. Jules Scaliger en a fait un pompeux éloge : « L'ode vingt-neuvième du » troisième livre, dit-il, commence d'une manière douce, mais » elle s'élève toujours, et parvient à une hauteur à laquelle au- » cun autre poëte ne peut atteindre [2]. »

La trentième ode qui termine le troisième livre est une sorte d'épilogue qui respire un noble orgueil, fruit de la confiance du poëte dans son génie. Pour nous, plus délicats ou moins francs que le Pindare romain, nous trouverions de l'outrecuidance dans ces éloges qu'un auteur se donnerait à lui-même, et qui s'applaudirait de l'immortalité qu'il se serait assurée par ses vers, mais cela n'avait rien de choquant pour les anciens qui, comme nous l'avons déjà dit, nous ont laissé plus d'un exemple de ce naïf amour-propre, et, pour n'en citer qu'un seul, voici comment Ovide termine son plus important ouvrage : « J'ai achevé une œuvre que ni la colère de Jupiter, ni le feu, ni le fer, ni le temps ne pourront détruire, etc. [3]. »

1 *Narratur et prisci Catonis*
Sæpe mero caluisse virtus.

2 *Vicesima nona incipit lenissime ; tum vero semper assurgit eo usque quo nemo aliorum pervenire possit.*

3 *Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignis,*
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
(Métam., Liv. 15, v. 871 et suiv.)

Digitized by Google

Quant aux odes du troisième livre dont nous n'avons pas parlé, quoiqu'elles n'aient pas, à notre avis, un mérite égal aux autres, soit sous le rapport du fond, soit sous celui de la forme, il en est toutefois qui, bien que le sujet en soit moins grave, se feraient mieux remarquer, si l'auteur lui-même n'en avait affaibli le mérite par des compositions d'un mérite supérieur; et nous avouerons que dans les plus faibles mêmes l'on rencontre bon nombre de traits qui décèlent ou le grand poëte, ou l'homme aimable, ou le profond philosophe.

Le quatrième livre ne contient que dix-sept odes dont la plupart, d'après l'opinion commune, ont été composées dans les cinq ou six dernières années de l'auteur, et que l'on regarde comme les plus achevées.

La première ode du quatrième livre est adressée à Paulus Fabius Maximus qui fut consul avec Quintus Elius Tuberon, l'an de Rome 743. Horace était alors dans sa cinquantième année, comme il le dit lui-même [1]. Dans cette composition remarquable par la grâce, la délicatesse et la pureté du langage, le poëte renonce à l'amour et engage Vénus à faire sentir son pouvoir à Maximus plus jeune que lui et mieux fait pour plaire.

Il paraît que Julius Antonius, pour qui la deuxième ode a été composée, avait comparé Horace à Pindare. L'auteur lui répond pour lui faire sentir combien le poëte grec lui est supérieur, et nous devons l'en croire, lui qui avait une si bonne opinion de ses vers, ainsi que nous l'avons vu. Cette ode, quoique très-belle, n'est cependant point de celles que l'on appelle pindariques, comme l'a remarqué un savant professeur; le style sublime n'y règne que dans l'éloge de Pindare et de ses ouvrages : le reste de l'ode est dans le genre gracieux. Horace y parle moins en interprète des Muses qu'en courtisan délicat.

Il serait difficile de trouver chez les Latins et même chez les Grecs quelque chose de plus achevé que la troisième ode. L'éloge qu'en fait Scaliger va jusqu'à l'hyperbole : « J'aimerais mieux, » dit-il, avoir fait ce petit poëme que d'être roi d'Arragon. » Le poëte y fait hommage à Melpomène, prise pour les Muses en

[1] *Circa lustra decem flectere mollibus*
Jam durum imperiis... (v. 6.)

Digitized by Google

général, de la gloire qu'il s'est acquise par la poésie lyrique, et la remercie des regards favorables qu'elle a jetés sur lui à sa naissance.

L'ode suivante se distingue par la grandeur et la noblesse des pensées, par l'élévation et la magnificence du style. « Elle ne le » cède point à Pindare, dit Jules Scaliger, et Horace s'est sur- » passé lui-même et a surpassé toute la Grèce [1]. » Il y a peut-être exagération dans cet éloge, car bien que l'ode soit fort belle, sa marche n'est cependant que simple et naturelle, ce qui n'empêche pas que pour la forme elle ne soit vraiment admirable. Il paraît qu'elle fut composée sur l'invitation d'Auguste, en l'honneur de Drusus, vainqueur des Rhètes et des Vindéliciens. Les commentateurs ont fait observer qu'après le dix-huitième vers, la strophe qui suit a été visiblement intercalée, qu'elle ne peut être d'Horace qui avait trop de goût pour s'interrompre ainsi au milieu de son enthousiasme, par une incise insignifiante, mal écrite, et qui n'a un rapport direct ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit [2].

L'ode cinquième est l'expression des vœux que font les Romains pour le retour d'Auguste, occupé depuis trois ans dans la Gaule, et offre le tableau animé du bonheur dont on jouit sous son empire. Rien de plus touchant, rien de mieux senti que ce que le poëte écrit au prince. Non content de lui peindre l'attachement et la vénération que le peuple a pour lui, l'impatience avec laquelle on attend son retour, il développe encore les raisons que l'on a de le chérir et de l'adorer.[1]

La sixième ode est une préparation au Poëme séculaire. Ce poëme avait été commandé par Auguste à Horace qui flatté de

[1] *Quarta nec Pindaro cedit..... Tota vero cantione hac et se ipsum et omnem Græciam superavit.*

[2] Voici cette strophe :

.... quibus
Mos unde deductus per omne
Tempus amazonia securi
Dextras obarmet, quærere distuli:
Nec scire fas est omnia sed diu.....

L'interposition est d'autant plus manifeste que la suppression est plus facile ; seulement au lieu de *sed diu*, il faut pour la mesure, supprimer *sed*, ou y substituer *at*.

Digitized by Google

ce choix, croit devoir, pour y répondre et pour témoigner en même temps à l'empereur combien il y est sensible, invoquer l'assistance du dieu des vers afin de pouvoir s'acquitter dignement de la tâche honorable qui lui est imposée. Nous remarquerons toutefois que dans cette ode assez belle d'ailleurs, la longue digression sur Achille paraît être un hors-d'œuvre. Le P. Sanadon veut que cette composition soit la seconde partie du poëme séculaire; nous ne pouvons admettre cette idée, le ton de l'ouvrage indique trop clairement une invocation qui marche ordinairement en première ligne.

Le sujet de l'ode qui suit est le même que celui de l'ode quatrième du premier livre : le retour du printemps lui fait faire des réflexions sur la brièveté de la vie et sur la nécessité de jouir des instants qui s'écoulent et ne reviennent plus. Mais si la pensée est la même, elle est traitée d'une manière toute nouvelle et non moins noble, non moins variée. Cette composition est dédiée à Lucius Manlius Torquatus, fils de celui qui était consul l'année de la naissance d'Horace, et sur le mariage duquel Catulle nous a laissé un fort bel épithalame.

Dans l'ode suivante, Horace offre des vers à Caius Martius Censorinus, petit-fils d'Auguste, et qui fut consul avec Asinius Gallus, l'an de Rome 746. L'auteur fait valoir le prix de son présent par un pompeux éloge de la poésie. Le style de ce petit poëme est noble et élevé.

L'ode à Lollius qu'on lit après la précédente, roule à peu près sur le même sujet; Horace promet à son ami de l'immortaliser dans ses vers. Cette ode peut être divisée en trois parties. Dans la première, l'auteur loue ses vers; dans la seconde, la poésie; dans la troisième, Lollius. Cette pièce est digne d'être distinguée, et, pour le mérite, elle se rapproche de la quatrième du même livre.

Les quatre odes suivantes composées sur des sujets plus légers, offrent cependant de jolis détails.

Drusus et Tibère avaient défait les Grisons en bataille rangée, quelque temps après la victoire remportée sur les Vindéliciens. Comme la quatrième ode avait été composée pour féliciter Drusus de ses succès, suivant les intentions d'Auguste, la quatorzième, écrite sous la même influence, eut pour but de célébrer les nouveaux avantages obtenus sur les ennemis de Rome par les armées

Digitized by Google

de l'empereur sur qui Horace fait adroitement retomber les louanges mêmes qu'il donne à Tibère.

L'ode quinzième, la dernière du quatrième livre, le termine noblement, car c'est une des plus belles de notre poëte. Elle paraît être la suite de la précédente. Peu content des éloges qu'il a donnés à Auguste à propos de Drusus et de Tibère, Horace suppose qu'il avait formé le projet de chanter ses exploits dans un poëme spécial, mais qu'Apollon l'en a empêché, en l'avertissant qu'il n'avait pas assez de force pour ce grand dessein ; et de là il prend occasion de ne parler que des choses admirables que ce prince a faites pendant la paix, et de la félicité dont le peuple romain jouit sous son règne.

Nous ne pouvons mieux terminer l'examen des odes d'Horace qu'en transcrivant ici ce qu'en dit le savant Vandenbourg : « L'éloge en serait aujourd'hui superflu ; le plus grand nombre » est gravé dans la mémoire de tous les amateurs de la poésie » latine. Nous avons parlé des sentiments qu'elles respirent : il » faut seulement avertir les lecteurs peu familiarisés avec le » goût de l'antiquité, qu'on ne doit point les apprécier d'après les » principes du goût moderne : la plupart ne sont point des » ouvrages en forme, mais le fruit d'un moment d'inspiration : » quelques-unes ne sont que des billets de circonstance. Le » désordre lyrique y règne beaucoup plus souvent que notre » sévérité ne le permet. On doit surtout se garder de juger ses » strophes comme des couplets toujours aiguisés par la pointe. » Ce n'est ni pour la fin de chaque strophe, ni pour celle de » chaque ode, qu'Horace garde le mouvement le plus poétique » ou le trait le plus saillant. C'est de l'ensemble de chacune qu'il » en attend l'effet, et non de tel ou tel passage. Dans quelques- » unes, le lecteur moderne est surpris de ne point trouver de » pensées saillantes, ni ce qu'on nomme des traits d'esprit ; » mais que l'on y fasse attention et l'on sera amplement dédom- » magé en y reconnaissant quelque tableau brillant des plus » vives couleurs. »

Nous ajouterons que c'est à tort que l'on a regardé Horace comme un imitateur des anciens ; le plus grand nombre de ses compositions lyriques ont un tel caractère d'originalité, qu'on ne peut sans injustice, les regarder autrement que comme de véritables créations. En outre le langage d'Horace est pur, élégant,

Digitized by Google

harmonieux ; sa manière intéresse et entraîne par la finesse des traits, la justesse et la brièveté des comparaisons, la vérité des descriptions et enfin par la vivacité des images.

Après les quatre livres d'odes, vient un cinquième recueil de pièces lyriques que l'on désigne sous le titre de LIVRE DES ÉPODES. Quel est le motif de cette désignation et d'où peut-elle venir? Les savants ne sont pas d'accord. Les uns, tel que Torrentius, ont voulu que ce mot dérivât de l'expression grecque qui signifie *enchantement* [1], et cela à cause de la cinquième ode dirigée contre la magicienne Canidie; mais cette opinion est insoutenable. Quelle apparence en effet que, pour une seule pièce qui n'est pas la meilleure, on ait intitulé ainsi un recueil qui contient seize autres pièces? D'autres, tel que Binet et plusieurs de ses devanciers, prétendent qu'on lui a donné le nom d'Épodes, pour dire *addition aux odes* parce qu'en effet ces pièces appartiennent toujours au genre lyrique [2]. Cette explication est plus raisonnable, il est vrai, mais elle n'est pas entièrement satisfaisante. Ainsi que nous l'avons dit, le livre des Épodes a été publié après la mort d'Horace et paraît avoir été formé de pièces composées soit dans sa jeunesse soit plus tard, et que peut-être il ne destinait pas à voir le jour, parce que quelques-unes sont faibles et quelques autres dictées par des haines personnelles. On ne peut donc pas regarder ce recueil comme un complément aux odes, vu la date même des diverses pièces dont il est formé, et ceux qui ont jugé à propos de les réunir et de les publier l'auraient plus naturellement fait sous le titre de *cinquième livre*, s'il n'y avait pas une autre raison pour lui donner le nom d'Épodes. Mais si l'on veut bien remarquer que chaque ode se compose de grands vers suivis chacun d'un petit qui, le plus souvent, termine le sens, on verra clairement pourquoi l'on a employé ce mot *Épode*, car c'est ainsi que les Grecs appelaient cette espèce de rhythme [3] ; et à cet égard, nous ne faisons que reproduire, en la partageant, l'opinion de Dacier.

1 Ἐπῳδὴ, *incantamentum.*

2 Ἐπὶ ᾠδῶν, après les odes.

3 Ἐπῳδός; le grand vers s'appelait προῳδικὸς, et le second ἐπῳδικὸς, ce que Dacier a négligé de dire.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, passons rapidement en revue les odes que contient ce livre.

La première fait connaître à Mécène le grand désir que l'auteur éprouve de l'accompagner dans la guerre contre Antoine, quoiqu'on ne sache pas d'une manière bien formelle si Mécène prit réellement part à cette expédition. On remarque dans cette pièce une expression touchante d'attachement pour celui à qui elle est adressée, et le style n'est pas moins doux que le sentiment qui l'a inspirée.

L'ode deuxième est toute satirique. C'est un usurier qui fait l'éloge de la campagne, et qui dans son enthousiasme est résolu de tout abandonner pour les douceurs de la vie rustique, mais il oublie soudain cette belle résolution pour se livrer à son trafic habituel. La tournure de cette ode est d'autant plus piquante qu'on pense jusqu'à la fin que c'est l'auteur qui parle, les quatre derniers vers seulement font connaître le personnage qui débite toutes ces belles choses. Cette pièce est un petit chef-d'œuvre.

Le sujet de la troisième ode adressée à Mécène est fort léger. L'auteur a été très-incommodé d'un mets que l'on avait assaisonné d'ail. De là sa poétique indignation contre cette plante bulbeuse; et si nous disons poétique, ce n'est pas sans dessein; Canidie, Médée, ces célèbres empoisonneuses qu'il met en scène, les douleurs brûlantes qu'il a éprouvées et qu'il compare aux dévorantes vapeurs qui dessèchent l'Apulie, et à la robe fatale qui consuma l'infatigable Hercule, toutes ces imaginations sont tout à la fois emphatiques et plaisantes.

L'ode suivante est dirigée contre Ménas, affranchi de Pompée, qui avait trahi son patron auprès d'Auguste et qui par là était parvenu au grade de tribun militaire. Toutefois le P. Sanadon ne pense pas qu'il s'agisse ici précisément de Ménas, ce qui au fond est très-peu important; l'ode d'ailleurs n'offre rien en elle-même de bien remarquable.

L'ode cinquième contre la sorcière Canidie est une composition poétique très-remarquable par sa forme piquante, par un style pur et serré, par des tours vifs et ingénieux; elle est précieuse surtout par les particularités qu'elle nous enseigne relativement à la sorcellerie chez les Romains. Il s'agit donc dans cette ode de la mort cruelle d'un jeune enfant dont on prend le foie et la

Digitized by Google

moelle pour en composer un philtre amoureux qui doit ramener à Canidie, Varus son amant qui l'a délaissée. Toutes les circonstances de ce sacrifice magique sont expliquées dans le plus grand détail.

Dans l'ode sixième, Horace attaque violemment l'orateur Cassius Severus qui faisait métier de la délation. Il le compare à un chien, et la pièce entière est une sanglante allégorie qui roule sur cette première idée.

Sextus Pompée avait rompu le traité conclu avec Auguste et se disposait avec ses partisans à renouveler la guerre civile. Horace s'adresse, dans l'ode septième, à ces Romains aveuglés, et cherche à les détourner de leurs homicides projets, en leur peignant les horreurs qui en seront la suite. Le style de ce petit poëme est vif et énergique.

Quintilien a dit : « Je ne voudrais pas expliquer Horace en certains endroits [1]. » Nous imiterons sa réserve, et nous dirons seulement de la huitième ode et de la douzième qu'on est fâché de trouver des images aussi grossières dans les œuvres d'un poëte aussi délicat, et :

> S'il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux [2] ;

nous ne pensons pas que ce précepte soit d'une application assez générale pour que la manière même dont le sujet est traité, puisse servir d'excuse à l'auteur.

L'ode neuvième qui est fort belle, porte pour titre : A Mécène ; le poëte y célèbre la victoire d'Actium.

Le livre des Épodes se termine par deux pièces dont Canidie est le sujet. Dans la première, sous le titre de *Palinodie*, Horace feint d'avoir regret à tout ce qu'il a dit de la sorcière, mais cette espèce de réparation est encore plus piquante que l'attaque. La seconde ode est une prétendue réponse de Canidie, qui prend au sérieux les regrets du poëte, ce qui achève de la rendre ridicule.

Quant aux cinq odes dont nous n'avons rien dit, la raison de notre silence a été que, malgré quelques traits remarquables,

[1] *Horatium in quibusdam nolim interpretari.* (Inst. Orat., ch 1, 8.)

[2] Boileau, Art poét., Liv. 3, v. 1er et 2e.

elles sont très-inférieures aux autres surtout sous le rapport du sujet, et qu'elles ne peuvent guères ajouter à la réputation d'Horace.

Le livre des Épodes est, comme nous l'avons dit, inférieur aux quatre autres livres; il renferme toutefois quelques morceaux du premier mérite, ainsi qu'on a pu le remarquer.

Le Poëme séculaire, composé par l'ordre d'Auguste, est regardé par un grand nombre de savants comme le chef-d'œuvre lyrique du poëte de Venouse; rien de plus profond, de plus rempli, de plus soigné, de plus achevé selon eux [1]. Nous pensons de même sous le rapport de la pureté et de la précision du style, du choix et de la grâce des images, de l'exactitude et de l'agrément des détails; mais nous n'y trouvons pas cette élévation, cet enthousiasme lyrique qui caractérisent plusieurs des compositions d'Horace.

Quoi qu'il en soit, pour bien entendre ce poëme et le lire avec un plaisir véritable, il faudrait être initié à toutes les cérémonies religieuses des jeux séculaires dont l'origine même et l'époque sont incertaines [2].

Le P. Sanadon a cru pouvoir compléter le Poëme séculaire en y ajoutant quelques parties d'autres odes, telles que la 1re strophe de l'ode 1re du 3e livre; pour prologue, les sept premières strophes de l'ode sixième du 4e livre; pour seconde partie et pour épilogue les quatre dernières strophes de la même ode. Nous indiquons cet arrangement, sans l'approuver; car nous ne comprenons pas par quelle aventure ces diverses parties se seraient trouvées séparées du corps principal de l'ouvrage et rejetées ailleurs, surtout si Horace a publié lui-même les quatre premiers livres des odes, ou si du moins ils ont été publiés de son vivant, comme on doit le croire.

Satires [3]. Les satires et les épîtres d'Horace ont quelquefois

[1] *Carmen seculare, doctum, plenum, tersum, laboratum.* (Jul. Scaliger.)

[2] Consulter la Dissertation d'Onuph. Panvinius, *de Ludis secularibus*, Thes. Antiq. rom., tom. 9, pag. 1067.

[3] On fait venir ce mot de *satura, satura lanx*, bassin rempli de toutes sortes de fruits, que les Romains offraient tous les ans à Cérès, comme premices des dons de la terre : *Lanx referta variis multisque premitiis sa-*

Digitized by Google

été publiées sous le titre commun de *Discours* ou *conversations* [1], pour deux raisons sans doute ; 1° parce quelles ont entre elles un grand air de ressemblance ; 2° parce que le style, malgré le rhythme poétique, a l'allure aisée et sans gêne du discours familier. Cependant les satires et les épîtres se distinguent les unes des autres sous deux rapports assez sensibles, la forme et le fond. D'abord le style des dernières est plus soigné et la poésie en est plus harmonieuse ; en second lieu, dans les satires, le poëte attaque les vices, et dans ses épîtres il conseille la vertu. Il y a donc raison suffisante de les désigner sous des titres différents.

Quant aux satires, « Horace n'avait eu, en ce genre, de pré» décesseur que Lucilius, mais, dit le savant M. Vandenbourg, » il le laissa bien loin derrière lui pour la pureté, pour l'élégance » du style, pour les grâces, la finesse et l'urbanité. Il n'a point » ce ton sententieux qu'affecta Perse, son imitateur, ni le fiel » que Juvénal répandit sur les vices de son siècle. Ce fut plutôt » par le ridicule qu'Horace essaya de corriger le sien. Un mé» rite de ses satires, que l'on n'a point assez remarqué, c'est » qu'il y a reproduit les formes et l'esprit de la vieille comédie » grecque. La satire troisième du second livre, la cinquième, » où Ulysse consulte Térésias, la septième, où Davus fait la » leçon à son maitre, sont des modèles de bon comique. » On peut joindre à celles-là la neuvième du premier livre, et la quatrième du second.

Les satires d'Horace sont partagées en deux livres ; le premier contient dix satires ; huit sont comprises dans le second. Le premier a pour objet principal de combattre les vices ; mais, comme le dit fort bien le savant professeur M. Raoul [2], le poëte » de Tivoli ne s'attache pas, comme le satirique d'Aquinum, à » peindre les mœurs de son siècle ; celles qu'il nous retrace sont

cris Cereris inferebatur, et a copia et saturitate rei satura vocabatur. (DIOMÈDE, Gramm.) D'autres disent que *satura* était chez les Romains un certain ragoût composé de plusieurs sortes de viandes que l'on faisait cuire ensemble. C'est un de ces noms qu'un auteur modeste donne à des ouvrages sans prétention.

[1] *Semones.*

[2] Préface de son excellente traduction de JUVÉNAL, en vers français.

Digitized by Google

» de tous les temps et de tous les hommes ; elles n'appartiennent » pas aux Romains plus qu'aux Grecs, aux anciens plus qu'aux » modernes, et sous ce point de vue, il serait difficile, en le » lisant, de reconnaître à quelle époque il a vécu. » Si ce n'est pas un tort de la part d'Horace, qui a su racheter la vulgarité du fond par les charmes et l'élégance de la forme, c'est pour la postérité un motif de regret, et l'on est fâché qu'il ait privé son talent de si grandes ressources, et qu'il ait négligé la mine riche et féconde qu'il devait trouver dans les vices et les ridicules de son époque ; car, ainsi que le fait remarquer le même écrivain, « Que de portraits originaux, que de caricatures burlesques » n'offrait point à son pinceau le spectacle de Rome et de la » cour ; l'attachement à l'ancien ordre de choses, et la manie » de figurer dans le nouveau ; les parvenus, les favoris ; l'air » d'importance et de mystère ; l'orgueil, la dissimulation, la » flatterie ; les amis de César et de Caton, d'Auguste et de Bru- » tus ; tous les contrastes enfin d'un gouvernement qui avait ras- » semblé et confondu tant d'extrêmes? » Quoi qu'il en soit, les satires d'Horace n'en sont pas moins des compositions d'un mérite supérieur, et dignes d'une étude sérieuse.

Dans la satire première du premier livre, adressée à Mécène, le poëte demande, en commençant, pourquoi les hommes ne sont jamais contents de leur sort et pourquoi ils envient toujours la condition d'autrui ; ce n'est pas là cependant le véritable sujet de la composition, mais bien l'avarice et le désir insatiable d'augmenter ses richesses. L'auteur démontre combien est insensé ce penchant avide, et jusqu'à quel point il nuit au bonheur de l'homme.

A propos de la mort de Tigellius, musicien célèbre, mais prodigue et débauché, le poëte paraît vouloir établir dans la satire deuxième, que les hommes ne savent point garder une juste mesure, et qu'en voulant éviter un défaut, ils tombent dans le défaut opposé [1] ; mais bientôt il abandonne ce sujet, et s'élève contre la séduction et l'adultère. On regrette qu'au lieu de se permettre des peintures où la liberté est poussée jusqu'au cynisme, Horace n'ait pas attaqué un vice odieux, d'une manière plus vigoureuse et avec des traits plus énergiques.

[1] *Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.* (v. 24.)

Digitized by Google

La troisième satire est dirigée contre l'injuste manie qu'ont la plupart des hommes, de mal interpréter les actions d'autrui et de grossir les défauts de leur prochain. A cette occasion il tourne en ridicule ceux qui, par une application excessive et déraisonnable de la doctrine des stoïciens, ne mettent pas de différence entre les moindres fautes et les plus grands crimes.

On avait reproché à Horace de prendre tant de liberté dans ses satires, de n'avoir pas même ménagé ses meilleurs amis, d'être enfin un homme dangereux. Il se défend contre ces accusations par l'exemple de Lucilius et des auteurs de l'ancienne comédie grecque, qui étaient bien plus mordants que lui. Il montre ensuite ce que c'est qu'un homme dangereux, et prouve que ce n'est pas là son défaut; que s'il lui arrive de parler un peu trop librement, cela vient de l'éducation que son père lui a donnée. Il termine par l'examen qu'il a coutume de faire de lui-même chaque jour. Tel est le sujet de la quatrième satire qui est d'une beauté remarquable et semée de traits fins et délicats.

La cinquième satire n'est que le récit d'un voyage fait à Brindes par l'auteur pour aller rejoindre Mecenas, Cocceïus et Capiton. Nous n'examinerons pas si ce voyage eut lieu lors du traité conclu entre Auguste et Antoine, l'an 713, ou à propos de celui de Tarente en 716, cela ne touche pas au mérite de l'ouvrage. On croit que le poëte a imité la satire troisième de Lucilius, où ce poëte décrivait un voyage qu'il avait fait à Capoue et de là au détroit de Sicile. Il ne nous reste de cette dernière composition que des fragments insignifiants.

Dans la satire suivante, adressée à Mécène, Horace traite de la véritable noblesse qui ne consiste, selon lui, ni dans une haute naissance, ni dans l'éclat des rangs et des dignités, mais dans la vertu, les bonnes mœurs et la droiture des sentiments. Il accuse ensuite ceux qui, mécontents de la condition modeste où le sort les a placés, font des efforts pour se hausser et pour grandir. Enfin il parle avec franchise et modestie de sa naissance et de son éducation. De là il prend occasion de témoigner en termes touchants sa reconnaissance pour son père, ce qui lui fait plus d'honneur aujourd'hui, comme on l'a remarqué déjà, que l'amitié de Mécène et même celle d'Auguste. Cette satire est l'une des plus belles de notre poëte, elle est pleine tout à la fois de politesse et de dignité.

Digitized by Google

La septième n'est qu'une bagatelle composée pour conserver un jeu de mots qui d'ailleurs n'a rien de bien saillant pour nous et qui perd nécessairement en vieillissant et en passant dans une autre langue. Publius Rupelius Rex, natif de Préneste, avait été proscrit par Octave pendant le triumvirat, et s'était retiré dans l'armée de Brutus, où Horace servait alors en qualité de tribun militaire. Un procès s'éleva devant Brutus lui-même, entre ce Rupelius Rex et un marchand de Clazomène nommé Persius. Le poëte dépeint très-plaisamment la lutte opiniâtre des deux champions, et le récit en est d'autant plus risible qu'il est fait d'un ton sérieux et presque épique ; il se termine par le quolibet qui roule sur le mot *Rex* rapproché du nom de Brutus [1].

La huitième satire n'offre, comme la précédente, rien de remarquable ou d'intéressant. Elle est dirigée contre les prétendues sorcières Canidie et Sagana, et contient le récit de leurs enchantements dans le quartier des Esquilies. Ce récit est mis dans la bouche d'un priape fraîchement sculpté en bois. Quelques traits obscènes et de mauvais goût déparent encore cette composition, déjà assez faible par elle-même.

Satire neuvième. Il paraît qu'une foule de mauvais poëtes, d'écrivains médiocres assiégeaient souvent Horace pour qu'il eût à les présenter à Mécène, ou à leur faciliter l'accès auprès de cet homme puissant ; il a voulu s'en débarrasser par cette satire, en montrant jusqu'à quel point il avait été excédé par le bavardage et les sottes prétentions de l'un de ces fâcheux.

Horace, dans la quatrième satire du premier livre, avait reproché à Lucilius la dureté et le peu d'harmonie de son style ; mais l'ancien poëte avait à Rome des admirateurs enthousiastes qui trouvèrent fort mauvais que le poëte de Venouse eût pris cette liberté, et ils publièrent qu'il n'avait cherché à déprécier Lucilius que par envie et pour se placer au-dessus de

[1] *Persius exclamat : per magnos, Brute, deos te*
Oro, qui reges consueris tollere, cur non
Hunc Regem jugulas ? operum hoc, mihi crede, tuorum est.

Le Grec, à cet excès d'outrages odieux :
Toi qui punis les rois, Brutus, au nom des dieux,
En frappant celui-ci, punis encore un traître.
C'est à de tels exploits qu'on doit te reconnaître.
(Trad. de M. Raoul.)

Digitized by Google

lui. La dixième satire fut composée par Horace pour soutenir son jugement, ce qu'il fait avec beaucoup de force et d'adresse, s'appuyant d'ailleurs de l'exemple de Lucilius lui-même qui n'avait ménagé ni Ennius, ni Attius. Il fait voir ce qui rend un ouvrage vraiment beau et la différence qu'il y a entre le beau et l'agréable. Il prouve que l'engouement de certaines gens pour les œuvres de Lucilius est absurde et ridicule. Des traits gracieux et piquants, des préceptes de goût fort utiles, une plaisanterie fine et tout à fait de bonne compagnie, font de cette satire un ouvrage achevé. Boileau l'a imitée en partie [1].

Si dans le premier livre des satires, Horace a attaqué quelques vices avec les armes du ridicule, dans le second, il réfute principalement les fausses opinions des philosophes. Les sujets des satires sont plus graves, ,plus profonds, mais ils ne sont pas traités pour cela avec moins de charmes et d'agréments, et l'on y retrouve la manière élégante et facile du poëte.

La première satire de ce livre est dialoguée à la manière d'Épicharme; c'est-à-dire que le poëte introduit un personnage qui s'entretient avec lui, bien qu'en réalité il parle seul [2]. Horace consulte Trebatius [3], pour savoir de lui s'il doit continuer à écrire et s'il ne fera pas mieux de renoncer à la satire. Il sait que les uns le trouvent trop acerbe dans ses critiques, que d'autres prenant un moyen détourné, reprochent à ses vers la faiblesse et la langueur ; il feint d'être incertain du parti qu'il doit prendre pour ne plus irriter ses ennemis; mais tout en exposant ses doutes, tout en présentant sa justification, il le fait avec une ironie si fine, que sous l'apparence de la bonhomie, il lance contre ses adversaires des traits plus caustiques encore.

[1] Sat. 9e.

[2] Ἵνα μοι τὸ τοῦ Ἐπιχάρμου γένηται, ἃ πρὸ τοῦ δύο ἄνδρες ἔλεγον, εἷς ὢν ἱκανὸς γένωμαι. Afin d'imiter Epicharme, et que ce que disent deux personnages, je le prenne sur moi seul. (Platon, *Gorgia.*)

[3] Caïus Trebatius Testa, jurisconsulte célèbre de cette époque, ami de Jules César qu'il accompagna dans les Gaules, et de Cicéron qui lui a adressé plusieurs lettres et qui parle de lui avec éloge. (Lett. 6, 22 ; du L. 7e; lett. 1, Liv. 10, à Atticus.) Trebatius était homme de bien, plein de sagesse et d'expérience, et passait pour entendre fort bien la raillerie et pour railler lui-même très-finement. C'est donc avec raison qu'Horace l'a choisi pour interlocuteur.

Digitized by Google

Cette composition se distingue surtout par la grâce et l'enjouement.

Ofellus, paysan sabin, avait été dépouillé de son patrimoine après la bataille de Philippes, lorsque Octave distribua aux vétérans les terres de Crémone et de Mantoue ; mais accoutumé à vivre simplement au milieu de l'abondance, il s'était fort peu affecté d'une perte qui au fond ne changeait rien à sa position. C'est dans la bouche de cet homme sage, qui cependant n'appartient à aucune secte de philosophes, que notre poëte met les paroles énergiques par lesquelles il reproche aux Romains leur luxe effréné pour la table et leur débauche ruineuse ; mais en même temps il ne veut pas que l'on tombe dans l'excès contraire. Cette deuxième satire semble indiquer le milieu à tenir entre la doctrine relâchée des sectateurs d'Épicure, et celle trop rigide des stoïciens.

La troisième satire est un dialogue entre Horace et un certain Damasippe qui se prétend philosophe. Celui-ci, après avoir reproché au poëte d'écrire trop rarement, l'accuse de folie, et s'efforce en outre de démontrer que tous les hommes sont fous, excepté le vrai sage qu'il définit à sa manière. Horace en lui accordant gain de cause, en prend occasion de prouver que tous ces prétendus partisans de la doctrine stoïcienne, sont encore plus fous que les autres, par l'extension ridicule qu'ils donnent aux préceptes de leur maître et les fausses applications qu'ils en font. Ce poëme renferme des beautés d'un ordre supérieur, et trois ou quatre épisodes qui se lient naturellement au sujet, y répandent une agréable variété.

Nous ne pensons pas que la satire suivante ne doive sa naissance, ainsi que l'a prétendu un philologue instruit [1], qu'à une plaisanterie de société. Bien qu'elle soit d'un mérite inférieur à celui de la précédente, nous croyons qu'elle en est comme la suite, et que, pour ainsi dire, elle en forme le pendant. Horace s'était moqué des ultra-stoïciens ; il a voulu attaquer à leur tour ceux qui, dans l'intérêt de leur goût pour la bonne chère, faisaient un très-mauvais usage de la philosophie d'Épicure. Il introduit donc comme interlocuteur Catius, sophiste plutôt que

[1] M. Schœll.

Digitized by Google

philosophe de la secte épicurienne [1], qui, avec une gravité comique, lui fait tout un cours de science culinaire. Il est plaisant de voir un philosophe dont l'esprit a dû s'élever si souvent aux plus hautes spéculations, descendre ainsi à des préceptes de gastronomie. Cette satire semble être une imitation du poëte comique Anthippus, dont Athénée nous a conservé un fragment de soixante-dix vers [2].

La satire cinquième est comme la continuation de l'entretien qu'Ulysse et Tirésias ont ensemble dans le onzième livre de l'Odyssée. Ulysse entièrement ruiné, est censé demander au devin les moyens de rétablir ses affaires. Tirésias lui indique ceux que beaucoup de Romains mettaient en pratique et qui consistaient à s'insinuer auprès des vieillards sans enfants, ou qui en avaient d'infirmes, à les flatter bassement, à se soumettre à toutes les lâchetés, à toutes les humiliations pour attraper leur héritage. C'est ainsi qu'Horace frappe de ridicule un vice inconnu de nos jours, mais trop général à Rome du temps d'Horace et même postérieurement. Cette satire, l'une des plus estimées de notre poëte, offre le premier exemple d'un *dialogue des morts*, genre de composition auquel donna tant de vogue, cent cinquante ans plus tard, l'original et spirituel auteur que vit naître la ville de Samosate.

Horace devait à la générosité de Mécène, sa petite maison dans le pays des Sabins. La satire sixième a pour objet d'exprimer le contentement que goûte l'auteur dans son honnête médiocrité ; il compare ensuite la vie heureuse et paisible dont on jouit à la campagne, à la vie agitée et tumultueuse que l'on mène à la ville. C'est dans cette satire que se trouve la charmante allégorie du rat de ville et du rat des champs, qui prouve ainsi que d'autres récits que nous aurons l'occasion d'indiquer, que le

[1] Cicéron en fait mention (Liv. 15, lett. 16, et réponse de Cassius, ibid., lett. 19). Quintilien dit de lui : « Catius, épicurien, est un auteur assez mince, mais qui n'est pourtant pas sans agrément. » *In epucureis levis quidem, sed non injucundus tamen auctor est Catius.* (Inst. Orat., Liv. 10, ch. 1er.)

[2] Deipnosoph., Liv. 9. (Sur ce point, Dacier a commis une étrange erreur ; il a pris Damoxène de Rhodes pour un poëte comique grec, tandis que c'est un cuisinier célèbre dont parlait Anthippus dans une comédie qui avait pour titre *Abditus*, d'où a été tiré le fragment en question.)

Digitized by Google

poëte de Tivoli possédait à un très-haut degré le talent de la narration. Il nous semble que, de tous les traducteurs ou imitateurs, celui qui a le plus approché de la manière de l'auteur, dans la reproduction de la fable du rat de ville et du rat des champs, est Andrieux, et l'on s'étonne avec raison que La Fontaine, avec sa bonhomie élégante et naïve, ait si peu réussi dans une tentative qui allait si bien à la nature de son génie.

Dans la septième satire, Horace imagine que son esclave Davus profitant de la liberté des Saturnales, lui reproche ses défauts. Le but du poëte est de prouver cette vérité, qu'il n'y a d'homme réellement libre que le seul sage, et que la véritable liberté consiste à n'obéir à aucune passion, à n'être dominé par aucun vice. La tournure de cette satire est vive et agréable. Cicéron avait traité le même sujet avant Horace, dans le cinquième paradoxe, et après lui Perse en a fait l'objet de sa cinquième satire que Casaubon préfère à celle d'Horace, on ne sait trop pourquoi. Jules Scaliger trouve aussi que Davus, bien qu'il ne parle que d'après le portier de Crispinus se montre beaucoup trop profond en philosophie [1] : c'est pousser un peu loin le scrupule et la délicatesse.

Enfin la huitième satire n'est qu'une agréable plaisanterie. C'est la description ironique que Fundanius est censé faire à Horace d'un repas donné par Nasidienus à Mécène. Ce Nasidienus est un avare qui se pique de raffiner sur la bonne chère, et qui gâte tout ce qu'il offre par la sotte affectation qu'il a de le louer avec emphase. Ce petit poëme est rempli de traits vifs et naturels qui font ressortir le ridicule de l'amphytrion. Boileau, dans sa troisième satire, a imité Horace.

ÉPITRES. Les épitres sont divisés en deux livres ; le premier en contient vingt, on n'en compte que deux dans le second. « Ces deux livres d'épitres, dit M. Vandenbourg, sont peut-être » ce qu'Horace nous a laissé de plus précieux. C'est là surtout » qu'il faut étudier Horace ; c'est là qu'il s'est peint lui-même, et » qu'il a déployé la plus profonde connaissance du genre hu» main. » En outre, il est difficile de présenter des préceptes plus utiles sous des formes plus gracieuses, et de donner de meilleurs conseils d'un ton plus aimable. Les épitres sont comme

[1] *Poetiq.*, Liv. 6.

Digitized by Google

le complément des satires : dans celles-ci il travaille, pour ainsi dire, à la guérison des maladies de l'âme, dans les autres il fait connaître les moyens de l'entretenir en bonne santé quand elle a recouvré son état normal : aussi, tout esprit dégagé de vices et de faux préjugés trouvera toujours un vif plaisir dans la lecture des épîtres d'Horace.

La première épître est adressée à Mécène. Le poëte s'excuse de n'avoir pas depuis longtemps composé de vers lyriques, et il en donne pour motif, que ce qu'il appelle de vains amusements a fait place à des études plus sérieuses et qu'il veut, pour réparer le temps qu'il dit avoir perdu, se livrer tout entier à la philosophie. De là il prend occasion de s'élever contre l'ambition, la cupidité et l'inconstance d'esprit. Cette épître est fort belle, et Jules Scaliger paraît la préférer à toutes les autres [1].

C'est pour Lollius que la deuxième satire a été écrite. Horace ayant relu à Préneste l'Iliade et l'Odyssée, écrit à ce sujet à Lollius pour lui prouver que dans ces deux poëmes on trouve des leçons contre l'envie, l'avarice, la débauche et l'emportement. Cette épître est un traité de morale plein de délicatesse et d'urbanité, et le ton d'ironie qui caractérise d'ordinaire les compositions d'Horace, en est presqu'entièrement banni. Dacier pense que le poëte s'adresse au même Lollius à qui l'ode neuvième du quatrième livre est dédiée ; mais nous croyons avec le cardinal Norris et le P. Sanadon, qu'il est question ici de l'aîné des fils de ce Lollius ; le ton paternel qui règne dans cette épître le témoigne assez.

Dans l'épître suivante, Horace demande à Julius Florus des nouvelles de ce qui se passe auprès de Tibère qui, par l'ordre d'Auguste, était parti pour l'Orient avec une armée ; il s'informe en même temps de Titius Septimius qui avait composé des odes et des tragédies, ainsi que de Celsus Pedo Albinovanus dont il est parlé dans Ovide [2], et qui avait entrepris de faire la Théséide, comme Virgile avait fait l'Énéide. L'auteur engage ensuite celui à qui il a écrit, à s'attacher à la sagesse, seule étude à laquelle

[1] *Prima vero epistola quovis melle dulcior est. Sententiæ appositæ, dictio casta, rotunda, suavis : quapropter arbitror postremam omnium factam, primam positam ab luculentam raritatem.*

[2] *De Ponto*, Liv. 4, élég. 16, v. 6.

Digitized by Google

on doit se livrer si l'on veut être cher à la patrie et à soi-même.

La quatrième épître ne contient que seize vers. C'est un témoignage d'amitié qu'Horace envoie à Albius Tibulle, peut-être aussi n'est-ce qu'un remercîment pour l'opinion favorable qu'a émise sur ses vers le poëte élégiaque. Dans ce petit poëme, l'auteur s'informe des occupations de son ami à sa maison de campagne près de Pedum, et l'exhorte à ne pas se laisser dominer par l'espérance ou l'inquiétude, par la colère ou la crainte.

Dans l'épître suivante, Horace invite à souper, la veille d'une grande fête, Manlius Torquatus, le même à qui il a adressé l'ode septième du quatrième livre. Il ne lui promet pas de lui faire faire grande chère, mais il l'assure que rien ne manquera du côté de la propreté et qu'il ne lui donnera pour convives que des gens qui lui conviennent, tels que Brutus, Septimius et peut-être Sabinus.

C'est à Numicius, personnage tout à fait inconnu, qu'a été écrite la sixième épître. Horace y démontre que ne s'étonner de rien est presque l'unique chose qui puisse nous rendre et nous faire vivre toujours heureux; que ce qu'il y a de plus funeste pour l'homme, c'est de ne pas savoir prendre un parti, ni se faire un système de conduite. Wieland a voulu ranger ce poëme au nombre des satires, mais la couleur philosophique qui y règne, s'oppose à un pareil classement.

Dans la septième épître, Horace écrit à Mécène pour s'excuser de ce qu'il reste à Tibur plus longtemps qu'il le lui avait promis. Il le loue de sa libéralité, lui fait connaître qu'il n'a pas oublié les bienfaits dont il l'a comblé et qui devraient l'engager à être plus assidu auprès de sa personne, mais il s'excuse sur son âge et sur son caractère, et lui déclare avec une honorable franchise, et cependant en termes fort polis, qu'il aimerait mieux lui rendre ce qu'il a reçu de lui que de renoncer à sa liberté. C'est dans cette épître qu'on lit la petite fable du renard entré dans un grenier, et le joli conte de Philippe et de Vulteius Ménas, qui prouvent, comme nous l'avons déjà dit, le talent du poëte pour le genre narratif. Cette épître est charmante et tient un rang distingué parmi les plus belles de l'auteur. Jules Scaliger lui-même en fait un grand éloge : « Cette septième épître est si élégante et si pleine de politesse et d'urbanité, qu'il semble

qu'on ne puisse rien ajouter aux beautés dont elle brille[1]. »

L'épître suivante est adressée à Celsus Albinovanus, le même pour qui la troisième a été écrite. Horace s'y reproche d'être livré, malgré sa position heureuse, à une vague inquiétude, à une inconstance d'esprit dont il ne peut se guérir, et il voudrait que ses amis le tirassent de cette espèce de léthargie.

La neuvième épître est une recommandation à Tibère en faveur de Septimius. C'est un modèle de ce genre de lettres. Il est impossible d'y mettre plus d'art et de finesse.

Fusius Aristius dont l'épître dixième porte le nom, est un personnage tout à fait inconnu. Horace fait de nouveau l'éloge de la vie champêtre, comme pour s'excuser auprès de son ami du long et fréquent séjour qu'il fait à la campagne. Quoiqu'il ait déjà traité ce sujet, il le rend, pour ainsi dire, neuf, par la variété du ton et des couleurs.

Il paraît que Bullatius était un homme inquiet et chagrin qui, pour dissiper son ennui, avait entrepris un voyage en Asie. Horace le raille finement, et lui représente que, s'il avait l'esprit tranquille, il se trouverait bien partout ; que le mouvement qu'on se donne pour échapper aux tourments intérieurs est inutile, et que c'est la raison et la prudence, et non le climat, qui guérissent les maux de l'âme. Tel est le sujet de la onzième épître.

Dans la douzième, le poëte, après avoir reproché à Iccius, intendant des biens d'Agrippa dans la Sicile, de n'être jamais content de rien, lui recommande Pompeius Grosphus, et termine en lui annonçant la défaite des Espagnols par Agrippa, et la soumission de l'Arménie par Tibère.

La treizième épître n'est qu'un joli badinage. Ce sont des instructions que le poëte donne à Vinnius Asella, villageois du pays des Sabins, chargé de porter à Auguste quelques ouvrages de l'auteur. Il lui explique comment il doit se présenter et se comporter à la cour. Quelque léger que soit le fond de ce petit poëme, la forme n'en est pas moins très-agréable, et c'est ce que Heinsius a reconnu lorsqu'il dit : « C'est là ce qu'Horace a eu en » vue dans la charmante lettre qu'il donne à Vinnius Asella, quand » il l'envoie porter ses ouvrages à Auguste. Car il y dépeint ad-

[1] *Septima epistola adeo elegans est et adeo urbana, ut ad eas virtutes nihil addi posse videatur.* (Poet.)

Digitized by Google

» mirablement les manières des gens obscurs, lorsqu'ils se pré-
» sentent devant les princes[1]. »

L'épître quatorzième est adressée à l'esclave chargé, pendant l'absence du poëte, de l'administration de sa ferme. L'auteur suppose que cet esclave s'ennuie aux champs, et qu'il regrette le séjour de la ville : c'est pour Horace une nouvelle occasion de manifester sa prédilection pour la campagne; ce sujet est comme inépuisable sous sa plume élégante et facile, et il y mêle des traits philosophiques qui le rendent plus intéressant encore.

Antonius Musa, médecin d'Auguste, avait conseillé à Horace les bains froids ; il en avait pris à Clusium et à Gabies ; mais, le climat de ces deux villes lui ayant été contraire, il résolut d'aller à Vélies, ou à Salerne, et pour arrêter son choix, il consulte Caius Numonius Vala, qui paraît avoir possédé des terres en Campanie et en Lucanie. C'est là le fond de la quinzième épître.

La suivante à Quintilius Hirpinus, présente la description de la maison d'Horace, à la suite de laquelle vient une importante discussion philosophique. Horace démontre que le bonheur ne consiste pas dans l'opinion et le jugement des autres hommes, mais dans la paix de la conscience, qu'ainsi il n'y a d'heureux que les gens de bien. Il établit ensuite qu'il n'y a d'homme de bien que l'homme libre, qui, sans crainte et sans désir, est toujours maître de lui-même. On remarque beaucoup de finesse et une élégance exquise dans cette épître. Peut-être trouvera-t-on que la seconde partie de cette composition n'a pas beaucoup de liaison avec la première, mais une lettre admet aisément cette espèce de confusion.

La dix-septième épître écrite pour Sceva, traite du savoir-vivre. Horace compare la doctrine de l'école cyrénaïque à celle de l'école des cyniques, et comme le sujet qu'il a embrassé consiste à vivre convenablement avec ses égaux et avec les grands, le développement de ces deux points est l'objet de cette épître et de la suivante adressée à Lollius, le même peut-être dont la deuxième épître porte le nom.

[1] *Huc spectat venustissima illa ad Asellam epistola, quam cum libris suis ad Augustum mittit; in qua lepide umbroticorum mores, cum principibus sistuntur, aut ad eos se conferunt, describit.* (Traité de la satire.)

Digitized by Google

Quelques poëtes du temps d'Horace s'étant imaginé que le vin excitait à l'enthousiasme poétique, et qu'Homère et Ennius lui avaient dû leur génie, se livraient avec excès à l'usage de cette liqueur; notre auteur, dans sa dix-neuvième épître, prend occasion de cette ridicule manie pour s'élever tout à la fois contre ses imitateurs et ses détracteurs. Il fait voir que les hommes d'un véritable talent imitent les anciens sans se rendre esclaves de leur génie, qu'ils suivent leurs traces en hommes libres. comme s'ils avaient eux-mêmes ouvert la route dans laquelle ils ont été précédés. Cette épître adressée à Mécène témoigne encore du bon goût et de la finesse d'observation dont était doué le poëte de Venouse.

La vingtième et dernière épître du premier livre est une espèce d'épilogue dans lequel Horace s'adresse au recueil de ses œuvres, comme un père à un enfant qui, fatigué de la tutelle paternelle, voudrait jouir de sa liberté et de son indépendance. Il lui représente les dangers auxquels il sera exposé dans le monde où il veut faire son entrée, et feignant de ne pouvoir vaincre son obstination, il le laisse aller, en lui donnant préalablement quelques instructions utiles. Il termine par le portrait comique qu'il fait de sa personne.

Les deux épîtres qui composent le second livre sont beaucoup plus longues qu'aucune de celles que notre poëte a composées. Nous avons dit, d'après Suétone[1], qu'Auguste s'était plaint à Horace de ce qu'il ne lui adressait pas d'épîtres; c'est pour réparer la faute qu'Auguste avait bien voulu lui reprocher, et satisfaire à ses désirs que l'auteur a écrit la première épître de ce livre. C'est un précis historique de la littérature, ou plutôt de la poésie latine, dans lequel l'auteur non-seulement indique les causes qui ont empêché les Romains d'égaler les Grecs en plusieurs genres de compositions, mais encore pourquoi ils jugent si mal les poëtes. Cette lettre est remplie de réflexions d'une grande justesse, et de jugements aussi sensés qu'exprimés avec concision.

L'épître suivante est comme le pendant de la première. Elle est adressée à Julius Florus, auprès de qui il s'excuse de sa paresse à lui écrire, et cela de la manière la plus agréable et la plus enjouée. Cette justification est suivie de railleries fort pi-

[1] Voir, page 293.

Digitized by Google

quantes contre les poëtes de son temps ; il donne ensuite d'excellents préceptes de poésie, et démontrant combien cet art est difficile, il en conclut qu'il vaut mieux s'appliquer à régler sa vie qu'à ranger et à ajuster des mots, et en conséquence de ce principe, il donne à Florus de fort bons avis contre la colère, la crainte de la mort, l'ambition, l'avarice et la superstition. Pour le mérite, cette épître se rapproche de la précédente sans pourtant l'égaler, du moins à ce qu'il nous semble.

Enfin une dernière épître d'Horace est celle connue sous le titre de ART POÉTIQUE. Quintilien paraît être le plus ancien auteur qui la cite avec cette désignation[1]. Quoi qu'il en soit, cette composition a donné lieu, de la part des philologues, à plusieurs systèmes sûr le but que le poëte s'est proposé en l'écrivant ; nous ne pouvons mieux les exposer qu'en empruntant à M. Schoell ce qu'il dit à ce sujet.

« Les opinions des interprètes sur le but qu'Horace s'est proposé en publiant cet ouvrage peuvent être rangées dans trois classes. Les anciens grammairiens et les éditeurs croyaient que l'intention n'avait nullement été de donner une théorie complète de l'Art poétique, mais seulement quelques préceptes détachés sur des parties de cet art. Les scoliastes *Acron* et *Porphyrion* partagèrent ce poëme en règles et en sections, en convenant toutefois que ces divisions manquaient de liaison. *Lambin, Jules César Scaliger, Gérard Vossius,* furent du même avis. *Dan. Heinsius* et le président *Bouhier* étaient persuadés qu'Horace avait voulu donner un abrégé de l'Art poétique, mais que la confusion qui règne dans son poëme avait été causée par les copistes ; ils ont voulu rétablir l'ordre en faisant, chacun d'eux à sa manière, des transpositions[2]. *Dacier* crut que cet ouvrage était resté imparfait. Le *P. Hardoin,* fidèle à son système, ne voulut pas que notre Horace en fût l'auteur.

« Une seconde classe de commentateurs reconnut, au contraire, dans ce poëme, une théorie complète de l'art poétique, et l'union la plus parfaite entre toutes les parties dont il est composé. Parmi les défenseurs de cette opinion, le plus savant

[1] *Inst. Orat.*

[2] Rem. inéd. du présid. BOUHIER, etc., et sur quelques passages d'Horace, publiées par Prunelle, Paris, 1807, in-8°.

Digitized by Google

et le plus judicieux a été le *P. Regelsberger*, professeur à Vienne. Il publia en 1797, une traduction allemande de cet ouvrage, précédée d'une esquisse du poëme d'Horace, qui en développe le plan et l'enchaînement des idées.

« Une troisième classe de commentateurs est composée de ceux qui, ne reconnaissant dans ce poëme ni plan, ni ensemble, ont supposé qu'il cachait une intention particulière, et que l'objet en était restreint à quelque idée spéciale. *Baxter*, le premier, soupçonna que l'Art poétique était une satire dirigée contre le théâtre romain. Son idée a été mieux développée par *Richard Hurd*, dans son savant commentaire sur l'Art poétique, et par le *P. Sanadon* qui dit que l'indignation qu'inspiraient à Horace quelques mauvais poëtes de son temps, se manifesta par cette production; enfin par un savant allemand, M. *Engel*, qui croit que le but spécial d'Horace a été la critique des poëtes et des prétendus connaisseurs de son temps en général, et particulièrement de ceux qui s'occupaient du théâtre.

« Cette hypothèse a été développée et modifiée avec une rare érudition et avec infiniment d'esprit par un des écrivains les plus distingués du dix-huitième siècle, par M. *Wieland*. C'est lui qui le premier, peut-être, devina le véritable rapport qui existait entre le but de l'auteur et le jeune Pison, auquel le poëme était adressé. Selon lui, c'est une simple épître dans laquelle le poëte, stimulé peut-être en secret par un père mécontent de la direction que prenait dans ses études un fils destiné à une carrière brillante, a voulu, sans toutefois se soumettre à une méthode sévère, mais plutôt en passant rapidement d'un sujet à un autre, faire voir à ce jeune homme les difficultés de la poésie et les dangers qu'il y a de s'y livrer, à moins d'y être porté par une vocation manifeste. *George Colmuns* qui donna, en 1783, à Londres, une édition de cette épître d'Horace accompagnée de notes, s'est approprié l'hypothèse de Wieland. Cet Anglais admet que le jeune Pison avait envie surtout de se livrer à la poésie dramatique. Le dernier traducteur français, M. *Daru*, paraît avoir ignoré ces diverses hypothèses; il traite cette épître d'Art poétique, et regrette seulement que ce poëme manque un peu d'ordre et de liaison.

« Une nouvelle hypothèse a été mise en avant par M. *Ast*, professeur à Landshut. Ce philologue croit qu'en composant ce

Digitized by Google

morceau, Horace avait en vue le *Phèdre* de Platon, et que, comme dans ce dialogue le philosophe se moque des rhéteurs, de même Horace voulut railler les mauvais poëtes de son temps. Enfin M. *De Bosch*, dans ses notes sur l'anthologie grecque, suppose que ce poëme n'a pas été véritablement adressé à un Pison, mais que le poëte s'est servi de ce nom par forme de prosopopée. »

De toutes ces suppositions quelle est la mieux fondée? Il nous semble que ce doit être la plus simple et celle qui s'explique le plus naturellement. Qu'Horace n'ait pas eu l'intention de donner, dans une simple épître de moins de cinq cents vers, un traité complet de l'Art poétique dans tous ses détails, dans tous ses développements, nous l'admettons volontiers; mais pour s'en être tenu aux préceptes principaux et d'une application plus générale, son poëme n'en forme pas moins un ensemble, un tout, aussi bien que pourrait l'offrir une composition exécutée sur un plan plus vaste et plus compliqué.

Que l'Art poétique d'Horace n'ait été, dans la pensée de l'auteur, qu'une satire dirigée contre le théâtre romain, c'est ce qu'il nous paraît impossible d'admettre; qu'il y ait semé de temps en temps quelques traits caustiques, à la bonne heure, il cédait au penchant habituel de son caractère; mais au lieu de se montrer si souvent grave et sérieux, il aurait été plus railleur, plus mordant, s'il n'avait eu en vue qu'une œuvre purement satirique; sa manière ordinaire de traiter ces sortes de compositions le prouve suffisamment.

Que, selon le savant Wieland, il n'ait eu pour but que de détourner, à l'instigation de leur père, deux jeunes gens de la dangereuse ambition de devenir poëtes, nous ne trouvons pas non plus cette hypothèse admissible, quelque spirituelle qu'elle puisse paraître. Un jeune homme passionné ne se laisse pas effrayer par les obstacles; doué le plus souvent d'une forte dose de bonne opinion, il se croit en état de les franchir, s'il ne peut les tourner, et plus ils sont grands, plus il se roidit contre eux, plus sa volonté en prend d'énergie; c'est du moins la marche ordinaire en pareil cas, et Horace aurait tout à fait manqué son but en présentant à ses jeunes amis les difficultés qu'offre la poésie et en leur expliquant les règles de cet art; c'était au contraire les pousser dans la route ardue dont il aurait voulu les

Digitized by Google

détourner, puisque par là il leur donnait un guide sûr qui les aurait empêchés de s'égarer. Notre auteur aurait mieux réussi par le ridicule qu'il maniait si habilement, que par l'exposé de principes qui prouvent, il est vrai, combien il est difficile d'être bon poëte, mais qui ne démontrent pas que cela soit impossible. Nous croyons donc tout simplement qu'Horace dans son épître n'a voulu donner aux jeunes Pison que d'utiles conseils sur la poésie en général. Qu'il ait eu en vue le *Phèdre* de Platon, qu'il se soit servi du nom de Pison en forme de prosopopée seulement, ces deux assertions n'ont rien d'assez sérieux en elles-mêmes, pour mériter un examen et une réfutation.

Quant aux philologues qui ont osé prétendre qu'il n'y a ni plan, ni ordre, ni méthode dans l'Art poétique, ils n'ont pas bien saisi l'idée d'Horace, et nous partageons l'opinion de Regelsberger qui a trouvé que cet ouvrage *forme le poëme didactique le plus accompli de l'antiquité, chef-d'œuvre de poésie et de brièveté*. A défaut de la dissertation du savant professeur de Vienne, nous emprunterons celle d'un autre professeur non moins distingué, qui a pris aussi la défense du poëte de Venouse. Voici comment s'exprime M. Raoul :

« M. Jérome de Bosch, dans une dissertation savante, insérée aux Mémoires de la troisième classe de l'Institut royal des Pays-Bas, sur l'épître d'Horace aux Pison, soutient que ce n'est point aux Pison que cette épître s'adresse; que le nom d'art poétique ne lui convient pas; qu'Horace en l'écrivant, ne s'est nullement proposé de tracer aux poëtes des leçons de leur art; qu'il ne s'est assujetti à aucun plan, à aucun ordre; que c'est une espèce de satire, dans laquelle il n'a eu d'autre intention que de tourner en ridicule les mauvais poëtes de son temps; et qu'enfin, sans cette explication, il est impossible de se rendre compte du ton, tantôt sérieux, tantôt badin, avec lequel il passe, comme en se jouant, d'un précepte à un autre.

« Nous ne prétendons point nous mesurer avec un savant aussi versé que M. J. de Bosch dans les littératures anciennes; nous ne lui contestons pas la justesse de ses remarques, et l'érudition de ses recherches historiques; nous lui accordons même qu'une épître qui s'adresse nécessairement à quelqu'un et dont les premiers vers contiennent *Credite Pisones*, ne s'adresse cependant point *aux Pison*. Ce n'est pas de la suscription de la let-

Digitized by Google

tre, c'est de son contenu, de son style, de son mérite intrinsèque qu'il nous semble utile de parler. En conséquence nous nous permettrons de n'être pas de l'avis du savant philologue, sur la partie de son opinion qui tendrait à faire regarder le poëme d'Horace comme un ouvrage irrégulier, incomplet, indigne du nom d'Art poétique.

« Sans doute ce titre d'Art poétique donné à une épître familière, aurait eu quelque chose d'ambitieux, si c'était Horace qui le lui eût donné; mais il n'a point eu cette prétention; son but était d'adresser à de jeunes amis quelques préceptes sur la poésie et sur la poésie dramatique en particulier; il l'a fait avec un goût, une telle supériorité de talent, et il a su renfermer dans une lettre tant d'observations fines et profondes, que, cédant à une juste admiration, la postérité, au titre modeste d'Épître aux Pison, a substitué celui d'Art poétique : et ce nom lui était déjà donné par Quintilien. Ainsi Horace croyait n'écrire qu'une épître, et il fait un poëme! Que de gens croient faire des poëmes et ne font pas même des épîtres.

« Cela posé, l'auteur ne s'est pas proposé d'écrire un livre, un traité didactique, mais une lettre; on ne doit donc lui demander que l'ordre d'une lettre et non celui d'un poëme; or, un tel ordre n'exclut pas une espèce d'incohérence plus apparente que réelle, qu'on s'attend à trouver dans les idées d'un ami qui écrit à son ami. Il doit être caché, mais il faut qu'il existe; et nous verrons qu'il existe en effet dans l'épître aux Pison. . . . .

. . . .

L'écrivain judicieux qui sentait si bien tout le prix de l'ordre [1], peut-il être soupçonné d'en avoir manqué dans l'ouvrage même où il en donne les préceptes? jamais cependant accusation n'a été plus universelle. Tous les critiques ont crié au désordre, à la confusion; et, ce qui est le comble de l'audace, la plupart se sont avisés de refaire l'Art poétique, de le refondre, d'en transposer les parties, d'y mettre un ordre qu'Horace n'a pas voulu y mettre, comme si le talent qu'il n'a pas eu, ils étaient capables de l'avoir pour lui.

« Scaliger, qui a fait un Art poétique en prose, appelle celui

[1] *Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,*
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici, etc. (v. 42.)

Digitized by Google

d'Horace *un Art sans art*[1]; et il en parle comme d'une satire, dans le sens qu'il attache à ce mot : *Le poëte a écrit un ouvrage sans règle et tenant du caractère de la satire; ne s'inquiétant de rien, pourvu qu'il dise quelque chose*[2]. C'est, comme on le voit, pour un commentateur, traiter assez légèrement un homme de génie. Il y a, si l'on veut, plus d'art dans Scaliger, mais son Art poétique en prose est dans la bibliothèque des savants, et celui d'Horace dans leur mémoire.

« L'altération du texte par les copistes est le prétexte dont on se sert pour réformer Horace, mais si ces hommes, véritables machines à copier, la seule autorité qui établisse les ouvrages, ont pu se permettre de pareilles transpositions, sur quoi reposera désormais l'authenticité des manuscrits?

« Entre les correcteurs d'Horace, le plus audacieux est D. Heinsius, qui a dénaturé cet ouvrage; en y déplaçant, en y bouleversant, en y confondant tout.

« Saumaise, quoiqu'il se plaigne aussi du défaut d'ordre de l'épître aux Pison, n'approuve cependant point D. Heinsius[3].

« Le président Bouhier n'a pas craint d'essayer les mêmes corrections[4].

« Dacier n'a rien transposé; mais, plus ridicule peut-être, il suppose que c'est de son propre ouvrage qu'Horace a dit : *Rien ne ressemble plus parfaitement à ce tableau qu'un ouvrage qui n'offre à l'esprit qu'un vain amas d'idées, semblable aux rêves d'un malade; et dans lequel on ne verrait ni pied ni tête qui appartînt à la même figure*[5]. Selon lui, les treize premiers vers sont une dédicace aux Pison.

« M. Binet lui-même, cet admirateur des anciens, s'est aussi

[1] *Artem sine arte.*

[2] *Poeta liberum similemque satiricæ naturæ, omnia sus deque habens, modo aliquid dicat.*

[3] *In notis ad Epictetum*, pag. 13.

[4] Magasin encyclop., Oct. 1805, p. 537.

[5] *. . . . . isti tabulæ fore librum*
Persimilem, cujus, velut ægri somnia vanæ
Fingentur species : ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ. (v. 6 et suiv.)

Digitized by Google

laissé gagner par cette manie de mettre en ordre l'Art poétique, et il a transposé une fois quatre vers une autre fois quarante quatre[1].

« Pour nous, moins difficile, nous pensons qu'on peut se contenter de l'ouvrage d'Horace tel qu'il est; quelques défauts de transition dans une épître n'ont rien qui nous étonne; nous les regardons comme inséparables du genre: et cette négligence eût-elle été poussée un peu trop loin, nous nous garderons bien d'adopter les corrections d'hommes instruits, il est vrai, mais auxquels il n'appartient pas de changer un ouvrage d'Horace comme un thème d'écolier.

« Voltaire, moins versé peut-être que les Saumaise et les Scaliger, dans les lettres anciennes, mais qui passe pour n'avoir pas eu moins de goût, partage un peu leur avis sur le manque de liaison des préceptes d'Horace dans sa lettre aux Pison...

« On voit que nous n'avons pas ménagé les citations et les autorités qui viennent à l'appui du sentiment de M. Bosch. A tant d'opinions qui diffèrent de la nôtre, qu'opposerons-nous? Horace lui-même. C'est en analysant l'épître aux Pison que nous essayerons de répondre aux reproches qu'on lui fait.

« Dans la première partie, continue M. Raoul, Horace traite de l'unité qui doit présider à toute composition[2]; de l'ensemble sans lequel un ouvrage ne peut avoir de succès durable[3]; de l'ordre de ses parties entre elles[4]; des couleurs, c'est-à-dire de l'expression et de la versification, qu'il ne considère pas comme grammairien, mais seulement sous quelques points de vue très-généraux et très-élevés, tels que l'alliance des mots et la création de nouveaux termes, quand ils sont nécessaires[5]: rien ne donne plus de prix à un ouvrage que l'observation des convenances[6]: convenance dans la mesure du vers avec le genre de

[1] V. 240-243, mis après le v. 250; les 44 vers sont ceux qui commencent au v. 247: *sunt delicta tamen*, etc., jusqu'au v. 290...., *nescit vox missa reverti*, et que M. Binet place après le 274e v.: *legitimumque sonum*, etc.

[2] *Sit quodvis simplex duntaxat et unum.*

[3] *Infelix operis summa, quia ponere totum*
Nescit.

[4] *Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor.*

[5] *Dixeris egregie, notum si callida verbum*
Reddiderit junctura novum, etc.

[6] *Descriptas servare vices operumque colores.*

Digitized by Google

l'ouvrage[1] : convenance du style avec le même genre[2] ; convenance du langage avec la situation et la passion du personnage[3] ; convenance avec sa condition[4] ; convenance avec le caractère connu que lui donne l'histoire ou la fable[5] ; convenance avec lui-même, si c'est un personnage de convention[6] ; convenance enfin avec l'âge[7]. Un précepte sur la modestie convenable au début du poëme, ne peut être regardé que comme une convenance de plus, une bienséance[8].

« Tout ce que le poëte a exposé dans cette première partie, s'applique à la comédie, à la tragédie, à l'épopée, à l'églogue, à tout genre de poésie imitative : il y a mieux, à tous les arts d'imitation, si l'on en excepte quelques vers sur l'élocution ; et même dans ces vers, en se servant d'expressions métaphoriques, telles que *les couleurs de l'ouvrage*, le poëte généralise encore son sujet.

« Dans la seconde partie[9], le poëte abandonne les règles générales pour se borner à celle du genre dramatique. Les principes qu'il a établis précédemment sont si généraux, qu'ils suffisent à l'auteur dramatique lui-même. Il ne s'agit plus, pour ainsi dire, que de la forme.

« Cette forme est la représentation de l'action même ; elle est plus vive que le récit[10] ; mais elle a aussi ses bornes dans lesquelles l'écrivain de goût saura se renfermer[11].

1 *Tristia bella*
Quo scribi possent numero monstravit Homerus.

2 *Versibus exponi tragicis res comica non vult.*

3 *Interdum tamen et vocem comœdia tollit,*
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri
Telephus.

4 *Si dicentis erunt personis absona dicta,*
Romani tollent equites peditesque cachinnum.

5 *Aut famam sequere.*

6 *Sibi convenientia finge.*

7 *Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores.*

8 *Nec sic incipies ut scriptor cyclicus olim.*

9 Elle commence au vers :
Aut agitur res in scenis, etc.

10 *Segnius irritant animos demissa per aurem, etc.*

11 *Nec tamen intus*
Digna geri, promes in scenam.

« La durée de la pièce, les moyens qui doivent amener le dénouement, le nombre des interlocuteurs sont ensuite indiqués.

« Puis viennent les chœurs, la musique, les danses. Le poëte montre cette partie du spectacle dans sa simplicité primitive et véritablement utile [1].

« Bientôt avec les mœurs du peuple change la nature des représentations. Un peuple bruyant, nombreux veut une musique éclatante [2]; un peuple grossier veut des spectacles qui flattent les yeux, des danses, du luxe [3]; les vers et le style s'en ressentent [4] :

« Le poëme satirique qui termine le spectacle, attire ensuite l'attention d'Horace. Il lui indique les vices et en trace les règles. C'est le suffrage des honnêtes gens que doit ambitionner l'auteur dramatique, même dans ses ouvrages légers.

« De là, Horace passe à la versification. Le vers ïambique convient à l'action et au dialogue. Le spondée qu'on y a introduit lui donne plus de gravité; mais si on l'en surcharge, la gravité fait place à la pesanteur [5].

« Le poëte renvoie ses jeunes amis à l'imitation des Grecs, qui sont les plus parfaits modèles, comme les inventeurs de l'art dramatique [6].

« Ce conseil lui donne occasion de parler de l'invention de la tragédie, mais il revient bientôt à la leçon qu'il donnait et qu'il n'a point perdue de vue, qu'il faut, en soignant les plus petits détails de son ouvrage, le conduire à la perfection [7].

« Mais c'est un soin dont se dispensent les Romains de son

1 *Adspirare et adesse choris erat utilis.*

2 *Tubæque æmula.*

3 *. . . . Motumque et luxuriam addidit arti*
Tibicen, traxitque vagus per pulpita vestem.

4 *Et tulit eloquium insolitum facundia præceps.*
Fatidicis non discrepuit sententia Delphis.

5 *In scenam missus magno cum pondere versus.*

6 *. . . . . . . Vos exemplaria græca*
Nocturna versate manu versate diurna.

7 *. . . . . . Carmen reprehendite, quod non*
Multa dies et multa litura coercuit, atque
Perfectum decies non castigavit ad unguem.

Digitized by Google

temps qui, sous prétexte que le génie seul suffit, négligent l'art, et n'ont en effet ni art ni génie. On dirait qu'il a en vue les *romantiques* de nos jours.

« Cette sortie nous paraît terminer la seconde partie, celle qui concerne proprement le genre dramatique; elle va jusqu'au vers 302.

« Dans la troisième, Horace forme le jeune poëte, il lui fait faire d'amples provisions dans les écrits des philosophes[1], et dans le livre plus utile encore de la société[2]; il dégage surtout son cœur de la vile soif de l'or[3]; il trace le caractère d'un poëme qui réunit tous les suffrages[4]. Il ne faut pourtant pas s'attendre à y trouver la perfection[5]; quelques fautes rares et légères s'excusent, mais la médiocrité est insupportable[6]. En dépit de l'anathème on ne voit que des poëtes médiocres. Ils traitent légèrement la poésie[7]; cependant c'est un art plus utile qu'on ne pense. Horace en explique l'origine, en montre l'importance et fait voir quels honneurs y sont attachés[8]; l'étude et le génie ne sont pas trop pour nous y rendre habiles[9]; faites choix d'un bon censeur[10]. Le portrait de celui-ci est précédé de celui du flatteur; enfin la peinture du poëte, lecteur infatigable de ses ouvrages, est admirablement terminée par les deux derniers vers du poëme[11]. »

Après une démonstration aussi claire et aussi précise, il n'est

1 *Rem tibi socraticæ poterunt ostendere chartæ.*

2 *Respicere exemplar vitæ.*

3 *. . . . . Hæc animos ærugo et cura peculî*
Cum semel imbuerit.

4 *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

5 *Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus.*

6 *. . . . .Mediocribus esse poetis*
Non homines, non dî, non concessere columnæ.

7 *. . . . Qui nescit, versus tamen audet*
Fingere, etc.

8 *Sic honor et nomen divinis vatibus, atque*
Carminibus venit.

9 *. . . . Ego nec studium sine divite vena,*
Nec rude quid prosit video ingenium....

10 *Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes.*

11 *Quem simul arripuit, tenet, occidit que legendo;*
Non missura cutem, nisi plena cruoris, hirudo.

Digitized by Google

plus possible de prétendre qu'il y a désordre et confusion dans l'épitre d'Horace, que l'on a intitulée *Art poétique*. Les parties en sont parfaitement distinctes, et les développements successifs de chacune d'elles s'enchaînent de la manière la plus naturelle et la plus logique.

Malgré tout le talent poétique dont Horace a laissé des preuves si brillantes dans ses odes, ses satires et ses épîtres, peu de ses contemporains et de ceux qui sont venus après lui parmi les anciens, ont fait l'éloge de sa muse. Ovide lui donne simplement le titre de *nombreux*, et se contente de dire que ses vers lyriques sont soignés[1]. Quintilien, pour la satire, le met au-dessus de Lucilius : « Horace, dit-il, est beaucoup plus châtié, plus » pur : il connaît mieux les mœurs et réussit parfaitement à » marquer le ridicule des hommes[2]. » « Quant aux poëtes lyriques, » dit aussi le même rhéteur, Horace est presque le seul qui mé- » rite d'être lu. Pour lui, outre qu'il s'élève quelquefois, il est » plein de grâces, de douceur et d'heureuses hardiesses, soit » dans les différentes figures qu'il emploie, soit dans sa diction[3]. » Pétrone convient qu'Horace sait donner un tour heureux à la délicatesse des pensées[4]. Perse lui a consacré trois vers[5] :

Avec quelle finesse, Horace, sans aigreur,
Sans offenser les gens, se joue autour du cœur,
Et des traits délicats d'une aimable satire,
Effleure en badinant ses amis qu'il fait rire !
Nul d'un ton plus moqueur n'a raillé les Romains[6].

[1] *Et tenuit nostras numerosus Horatius aures ;*
Dum ferit ausonia carmina culta lyra.
(Trist., Liv. 4, élég. 10, v. 49.)

[2] *Multo est tersior ac purus magis Horatius, et ad notandos hominum mores præcipuus.* (Inst. Orat., Liv. 10, ch. 1er.)

[3] *At lyricorum idem Horatius fere solus legi dignus. Nam et insurgit aliquando, et plenus est jucunditatis et gratiæ, et variis figuris et verbis facilissime audax.* (Ibid., ibid.)

[4] *Horatii curiosa felicitas* (*Satiric.*, p. 146, édit. d'Audinet, 1677.)

[5] *Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico*
Tangit, et admissus circum præcordia ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso.
(Sat. 1re, v. 116.)

[6] Traduct. de M. le prof. Raoul.

Digitized by Google

Juvénal et Apulée lui accordent aussi une honorable mention : Sénèque le cite quatre fois sans porter de jugement sur son mérite[1]. Pline n'en parle que pour s'appuyer de son opinion relativement à la forme des œufs qui ont le meilleur goût[2]. Aulu-Gelle ne le cite qu'une fois à propos du nom qu'il a donné à l'un des vents[3]. Macrobe prononce à peine deux fois son nom[4].

Mais parmi les philologues modernes, il en est un grand nombre qui ont rendu une justice éclatante au poëte de Venouse. Nous citerons les principaux d'entre eux.

Scaliger le regarde comme le plus châtié des poëtes grecs et des poëtes latins[5] ; Manutius lui donne le premier rang pour la finesse de l'esprit et la profondeur des pensées[6]; Cornelius Schrevellius le loue comme le plus sage des poëtes latins, et il admire les nombreux préceptes, les nombreuses maximes qu'il donne sur la morale[7]; Borrichius exprime la même opinion[8]. Baudius le proclame comme tenant seul le sceptre de la poésie lyrique et laissant tous les autres bien loin derrière lui[9]. Tannegui Lefèvre le nomme le père des grâces à cause de son élégance et de l'urbanité de son esprit[10]. Pétrarque avait coutume de dire que de tous les poëtes Horace était celui qui l'avait rendu meilleur[11]. F. Schlegel a dit qu'Horace est, parmi tous les poëtes

[1] Lett. 86, 119 et 120 ; *de Morte Claudii Cæsaris*, à la fin.

[2] Hist. nat., Liv. 10, ch. 52 ; *quæ oblonga sint ova gratioris saporis putat Horatius Flaccus.* (Voir sat. 4, L. 2, v. 12.)

[3] *N. att.*, L. 2, ch. 22.

[4] *Saturn.*, L. 2, ch. 14 ; Liv. 5, ch. 17.

[5] *Est omnium latinorum græcorumque poetarum elaboratissimus.* (Hypercrit., p. 867.) Voir J. C. Scaliger, Poetiq., L. 5, ch. 7 et Liv. 6, ch. 7.

[6] *Quis enim, qui de poetis modo judicare aliquid possit, uni inter latinos omnes Horatio vel acumine ingenii, vel sententiarum gravitate, palmam non tribuit ?* (Épît. 7, liv. 6.)

[7] Épît. au lecteur en tête de son édition d'Horace.

[8] *De Poet.*, pag. 49, 50.

[9] *Unus et unicus Horatius in odis componendis regnat, et omnes infinito intervallo post se reliquit.* (Épît. 28, centur. 2.)

[10] *Venerum ille parens Horatius ei pro sua elegantia et ingenii urbanitate haud dubie placet.* (Épît. 57, Liv. 1er.)

[11] Georg. Fabricius, préf. d'Horace.

Digitized by Google

romains, celui qui, comme homme, nous touche et nous intéresse le plus [1].

Un non moins grand nombre de littérateurs français ont apprécié le mérite d'Horace. Montaigne le met au premier rang des poëtes latins avec Virgile, Lucrèce et Catulle [2]. Il dit encore : « Horace ne se contente point d'une superficielle expression; il veoid plus clair et plus oultre dans les choses; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures, pour se représenter; il les lui fault oultre l'ordinaire, comme sa conception est oultre l'ordinaire [3]. »

Rapin a jugé Horace non moins favorablement; voici comme il s'exprime : « Horace a trouvé l'art de joindre toute la force et l'élévation de Pindare à toute la douceur et la délicatesse d'Anacréon, pour se faire un caractère nouveau en réunissant les perfections des deux autres. Car outre qu'il avait l'esprit naturellement agréable, il l'avait aussi grand, solide, élevé; il y a de la noblesse dans ses imaginations, et de la délicatesse dans ses pensées et ses sentiments : ce sont toujours des traits de maître, que les endroits de ses odes qu'il a voulu finir : mais il faut être bien éclairé pour voir tout son esprit. Car il se trouve dans ses vers de certaines grâces secrètes et des beautés cachées qui sont connues de peu de monde. C'est aussi le seul des Latins qui ait bien écrit en ce genre parmi les anciens [4]. »

Marmontel qui proclame Horace le digne émule de Pindare et d'Anacréon [5], porte sur ses satires le jugement suivant : « Horace y mit son caractère épicurien, facile, piquant et léger. Il se joua du ridicule, et quelquefois du vice, sans y attacher plus d'importance. Sa philosophie n'était rien moins que sévère; il s'amusait de tout, il ne voyait les choses que du côté plaisant : lors même qu'il est sérieux, il n'est jamais passionné [6]. »

[1] Hist. de la Littér. anc. et moderne, tom. 1er, pag. 150 de la trad. de William Duckett, Paris, 1829.

[2] Essais, Liv. 2, ch. 10.

[3] Ibid., L. 3, ch. 5.

[4] Réflex. particul. sur la Poétiq., réflex. 30.

[5] Élém. de Littér., au mot *Ode*.

[6] Ibid., au mot *Satire*.

Digitized by Google

La Motte, dans des vers assez médiocres d'ailleurs, n'a pas mal caractérisé le génie d'Horace :

> Qu'Horace connut bien l'élégance romaine !
> Il met le vrai dans tout son jour,
> Et l'admiration est toujours incertaine
> Entre la pensée et le tour,
> Sublime, familier, solide, enjoué, tendre,
> Aisé, profond, naïf et fin,
> Digne de l'univers, l'univers, pour l'entendre
> Aime à redevenir latin [1].

Nous terminerons ces éloges de notre poëte par ce qu'en a dit La Harpe : « Horace semble réunir en lui Anacréon et Pindare ; mais il ajoute à tous les deux. Il a l'enthousiasme et l'élévation du poëte thébain ; il n'est pas moins riche que lui en figures et en images : mais ses écarts sont un peu moins brusques : sa marche un peu moins vague ; sa diction a bien plus de nuances et de douceur. Pindare, qui chante toujours les mêmes sujets, n'a qu'un ton toujours le même. Horace les a tous, tous lui semblent naturels, et il a la perfection de tous. Qu'il prenne sa lyre ; que, saisi de l'esprit poétique, il soit transporté dans le conseil des dieux ou sur les ruines de Troie, sur la cime des Alpes ou près de Glycère, sa voix se monte toujours au sujet qui l'inspire. Il est majestueux dans l'Olympe, et charmant près d'une maîtresse. Il ne lui en coûte pas plus pour peindre avec des traits sublimes l'âme de Caton et de Régulus, que pour peindre avec des traits enchanteurs les caresses de Lycimnie et les coquetteries de Pyrrha. Aussi franchement voluptueux qu'Anacréon, aussi fidèle apôtre du plaisir, il a les grâces de ce lyrique grec avec beaucoup plus d'esprit et de philosophie, comme il a l'imagination de Pindare avec plus de morale et de pensées. Si l'on fait attention à la sagesse de ses idées, à la précision de son style, à l'harmonie de ses vers, à la variété de ses sujets ; si l'on se souvient que ce même homme a fait des satires pleines de finesse, de raison et de gaîté ; des épîtres qui contiennent les meilleurs

[1] Poés., tom. 2, pag. 82. (Voir l'ode latine de P. Crinitus, en l'honneur d'Horace ; l'*Epistola ad Carolum IX Gallorum regem nuncupatoria* de D. Lambinus ; l'*épître aux Poëtes* de Marmontel, et la préface de la traduction de l'*Essai sur l'homme de Pope*, par De Fontanes.

Digitized by Google

leçons de la société civile, en vers qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire; un *Art poétique*, qui est le code éternel du bon goût; on conviendra qu'Horace est un des meilleurs esprits que la nature ait pris plaisir à former [1]. »

Nous n'ajouterons rien à des témoignages aussi unanimes de la part des savants de toutes les époques.

Les œuvres d'Horace ont été souvent traduites et dans toutes les langues: en Allemand par *J. F. Schmidt* (les odes) [2], *Ramler* [3], *Wieland* (les satires et les épîtres) [4], *Voss* [5], *Preiss* [6], *J. S. Rosenheyn* [7] et *Harmsen* [8].

En Italien, on a les traductions de *Giov, de Fighine* [9], de *Pallavicino* [10], de *Della Riva* [11], de *Borgianelli* [12], de *Mattei* [13], de *L. Dolce* [14], de *Solari* [15], de *T. Gargallo*, qui a eu beaucoup de succès [16].

En Espagnol, celle d'*Urbano Campos* [17] et celle de *D. Xaverio de Burgos*, la plus estimée de cette langue [18].

En Anglais, celles de *Dav. Watson* revue par *S. Patrick* [19], et de *Ph. Francis*, très-estimée et fréquemment réimprimée [20].

1 Cours de Littér., 1re part., ch. 7, sect. 2.

2 Gotha, 1779, 4 vol. in-8°.

3 Berlin, 1800, 2 vol. in-8°.

4 Leipsig, 1786, 1817, 1819; (en vers ïambiques.)

5 Braunschw, 1821.

6 Leipsig, 1805-8; 4 vol. in-8°.

7 Koenigsberg, 1818, 2 vol. in-12.

8 Dessau, 1782.

9 1669.

10 1736.

11 1746.

12 1746, Venise; (en vers.)

13 1777.

14 Vinegia, 1559, in-8°, très-rare; (en vers.)

15 Genève, 1811, 2 vol. in-8; (en vers.)

16 Naples, 1820, 4 vol. gr. in-8°; (en vers.)

17 Madrid, 1783, in-8°.

18 Madrid. 1820-23, 4 vol. in-8°; (en vers.)

19 Londres, 1760, 2 vol. in-8°.

20 Londres, 1747, 4 vol. in-12; (en vers.)

Digitized by Google

D'autres savants ont encore traduit Horace dans la même langue, entre autres *Rider*, *Hawkins*, *Smiths*, *Holyday*, *Fanshaw*, *Broome* et *Creech*.

Nous avons aussi d'un auteur belge une traduction en vers des satires [1].

En Français, les traductions de notre poëte ne sont pas moins nombreuses. Nous avons entre autres celles de *Mondot* [2], de *Luc Delaporte* [3], de *Brueys* [4], de *Chabanon* [5], de *Dacier*, assez littérale mais très-peu élégante [6], de *Sanadon* [7], de *Batteux* [8], de *René Binet* [9], de *Campenon et Després* [10], la meilleure de toutes; et celle qui a été publiée par Panckoucke, et à laquelle dix-huit savants ont travaillé, ce qui malheureusement est loin d'en avoir fait un chef-d'œuvre, malgré les éloges des journaux [11].

M. *Daru* a donné en vers une traduction complète des œuvres d'Horace; cette traduction est toutefois plus élégante qu'exacte [12].

Les odes ont été reproduites, également en vers français, par *Ch. Vanderbourg* [13], par *De Wailly* [14], et par *Léon Halevy* [15]. M. le professeur Raoul a joint à sa traduction en vers des satires de Juvénal et de Perse celle des satires d'Horace [16]. Nous avons plusieurs traductions en vers de l'Art poétique : celle qui a paru sans nom d'auteur vers le milieu du seizième siècle [17], celle de

[1] *Satyræ oft Sermones geschreven in latine duer Q. Horatius Flaccus, nu eerst duer* Cornelis Van Ghistele, *in onser duytscher talen overghesedt*, Anvers, 1569, in-4°.

[2] 1579.

[3] 1584.

[4] 1697.

[5] 1777.

[6] 1709.

[7] 1727.

[8] 1766.

[9] 1783.

[10] 1821.

[11] 1832.

[12] 1800.

[13] 1812.

[14] 1817.

[15] 1824.

[16] 1829.

[17] Paris, 1541.

Digitized by Google

l'abbé *Lefebvre Delaroche*[1], et celle que M. Ch. Froment a publiée à Bruxelles, il y a quelques années, avec d'autres poésies. Nous n'osons mentionner ici les odes, en vers burlesques, par H. Picou[2].

Un grand nombre de philologues et de savants ont écrit des commentaires sur les poésies d'Horace, il serait fastidieux de les passer en revue; nous dirons seulement que les plus anciens paraissent être ceux de Porphyrion et d'Acron.

Quant à la bibliographie d'Horace, elle est non moins considérable que celle de Virgile. Outre les publications partielles, on compte plus de cent cinquante éditions complètes; nous n'indiquerons ici que les plus estimées. Les éditions *Aldines*[3], celles de *Turnèbe*[4], de *Lambin*[5], de *Crucquius*[6], de *Torrentius*[7], de *H. Estienne*[8], de *Daniel Heinsius*[9], des *Elzevir*[10], de *Bentley*[11], de *Cuningham*[12], de *Gesner*[13], et de *Desprez*[14]. Parmi les éditions de luxe, nous citerons celle entièrement gravée de *J. Pine*[15], celles de *Bodoni*[16], et surtout de *Didot* aîné[17], véritable chef-d'œuvre de typographie.

[1] 1788.

[2] Leyde, 1653, pet. in-12, rare.

[3] 1501, 1509, 1519.

[4] Paris, 1605.

[5] Orléans, 1605, in-8°.

[6] Anvers, 1578.

[7] Anvers, 1608.

[8] 1555.

[9] Leyde, 1577.

[10] 1629 et 1676.

[11] Amsterdam, 1713 et Leipsig, 1774.

[12] Londres, 1721.

[13] Leipsig, 1772, in-8°, 1788.

[14] Paris, 1691, in-4°, Collect. *ad usum*, et Amsterdam, 1695, in-8°; Collect. *variorum*.

[15] Londres, 1733-37.

[16] Parme, 1791, in-fol.

[17] Paris, 1799, in-fol.

Digitized by Google

AULUS ALBIUS TIBULLUS.

Les savants ne sont pas d'accord sur l'époque de la naissance de Tibulle. Brœkhuisen et Voss la fixent à l'année 690 de Rome, 64 ans avant J.-C., un an après celle d'Horace ; d'autres, tels qu'Ayrmannus, la portent à l'année 705 ; d'autres enfin, et M. Golbéry est de ce nombre, ne veulent pas qu'elle remonte plus haut qu'à l'année 710 ou 711. Ceux qui partagent cette dernière opinion, s'appuyent sur le second vers d'un distique de l'auteur dans lequel il marque lui-même l'époque de sa naissance, et la place à l'année où deux consuls succombèrent sous la même destinée [1]. Ces deux consuls furent C. Vibius Pansa et A. Hirtius dont l'un périt en combattant dans les plaines de Modène, et l'autre peu de temps après, à la suite de la même affaire. Ovide précise l'année de sa naissance en la rattachant au même événement et en le désignant par le même pentamètre [2]. Tibulle serait donc né la même année qu'Ovide. Mais de savants critiques, et Scaliger et Heyne, ont démontré l'impossibilité de faire concorder cette date avec celles d'autres circonstances dont les époques sont connues d'une manière précise et certaine. On sait que Tibulle servit dans la Gaule sous M. Valerius Messala Corvinus, son protecteur, et que celui-ci triompha des Aquitains dans l'année 726 ; notre poëte alors aurait eu à peine quinze ans, et les Romains n'étaient soumis à la milice qu'après seize ans. Il y a plus, dans la série que donne Ovide des poëtes élégiaques, il place d'abord Gallus, puis Tibulle, en ajoutant que la mort de ce poëte l'a empêché de jouir de son amitié, ensuite Properce, et lui-même ne vient que le quatrième dans l'ordre des temps ; Tibulle, d'après Ovide, n'est donc pas né la même année que lui, mais antérieurement. Comment d'ailleurs, dit le savant Heyne, Ovide si minutieux à recueillir tous les détails qui pouvaient entrer dans ses vers, n'aurait-il pas fait usage du hasard qui aurait voulu qu'il fût né la même année que Tibulle ? Ces motifs ont

[1] *Natalem nostri primum videre parentes*
Cum cecidit fato consul uterque pari.
(Élég. 5, 3e Liv., v. 17 et 18.)

[2] *Editus hinc ego sum : nec non, ut tempora noris,*
Cum cecidit fato consul uterque pari.
(Trist., Liv. 4, élég. 10, v. 5 et 6.)

Digitized by Google

fait considérer le second vers du distique que nous avons cité, comme interpolé. En effet il paraît vraisemblable que pour remplir une lacune, et séduit par la ressemblance qui se trouve pour le sens, entre l'hexamètre de Tibulle et celui d'Ovide, les copistes ont étourdiment et sans scrupule emprunté le pentamètre de ce dernier et ont ainsi complété le distique. L'hypothèse de Brœkhuisen et de Voss nous semble beaucoup plus probable, et elle est confirmée par le témoignage d'Horace. Qu'on lise la quatrième épître du premier livre, on y verra qu'il appelle Tibulle, *le juge impartial de ses satires*[1]; or il n'est pas vraisemblable que l'ami de Mécène, de Virgile, de Varius, aurait marqué tant de déférence pour le jugement d'un homme qui aurait été bien plus jeune que lui. Une autre preuve se tire encore de l'ode trente-troisième du premier livre, adressée à Tibulle. Le poëte l'engage à ne pas trop s'affliger des rigueurs de sa maîtresse, parce que *plus jeune que lui* elle lui préfère un autre amant[2]. Lorsqu'Horace composa cette ode, il pouvait avoir quarante et un ou quarante-deux ans, et Tibulle, d'après la supposition de Golbéry, n'en aurait compté qu'une vingtaine à peu près; comment donc Horace aurait-il appuyé sur l'âge de son ami pour le consoler de sa mésaventure amoureuse? il était bien plus naturel de penser qu'il était comme lui parvenu à la maturité. Cependant cela ne paraît pas s'accorder avec l'épitaphe que lui composa le poëte Domitius Marsus, son contemporain, et qui porte que Tibulle survécut à peine à Virgile, mort en 735; il avait donc atteint sa quarante-quatrième année, et Domitius Marsus lui donne l'épithète de *jeune*[3]. Mais on sait que chez les Romains les premières classes de citoyens étaient composées, moitié de centuries de *vieux*, moitié de centuries de *jeunes*, et que l'on faisait partie de celles-ci jusqu'à l'âge de quarante-cinq

1 *Albi nostrorum sermonum candide judex.*

2 *Albi, ne doleas plus nimio, memor*
Immitis Glyceræ: neu miserabiles
Decantes elegos, cur tibi junior
Læsa pœniteat fide.

3 *Te quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,*
Mors juvenem campos misit ad Elysios,
Ne foret aut elegis molles qui fleret amores,
Aut caneret forti regia bella pede.

Digitized by Google

ans révolus ; d'ailleurs lorsqu'on perd, dans la force de l'âge, un poëte, un peintre, un artiste distingué, ne dit-on pas tous les jours : quel malheur qu'il soit mort si jeune ! Ainsi la qualification donnée à Tibulle par Domitius Marsus ne détruit pas l'opinion que notre poëte serait né l'an 690 de Rome. Quant à la conjecture d'Ayrmannus qui, en admettant le distique litigieux, l'explique ainsi, en substituant un mot à un autre[1] : « Lorsque » les deux consuls furent contraints par un destin pareil de sor- » tir de l'Italie ; » c'est-à-dire, lorsque l'invasion de César, au commencement de la guerre contre Pompée, força les consuls à fuir de l'Italie avec le sénat, en 705, elle ne s'appuie sur aucun fondement solide. Il reste donc suffisamment démontré que Tibulle mort en 735, naquit en 690.

Quoi qu'il en soit, l'histoire ne nous fournit que très-peu de renseignements sur les particularités de la vie de Tibulle. On sait seulement qu'il était issu d'une famille de chevaliers. Il jouit d'abord d'une fortune considérable, mais il en perdit une grande partie par suite des proscriptions et des envahissements qui eurent lieu au commencement de la puissance d'Auguste. Quelques-uns ont prétendu, sur la foi du vieux commentateur d'Horace, que Tibulle s'était ruiné par de folles dissipations, mais il a trouvé de zélés défenseurs qui ont pris le soin de le justifier. Notre poëte, ainsi que nous l'avons dit plus haut, accompagna Messala dans les Gaules, l'année qui suivit la bataille d'Actium, et il prit part à la réduction de l'Aquitaine. Après cette expédition, Messala passa en Asie ; Tibulle voulut le suivre, mais une maladie l'arrêta à Corfou. S'étant enfin rétabli, il revint à Rome, où il ne cessa pas de cultiver l'amitié de Messala et de ses fils. Il se plaisait surtout dans sa paisible retraite de Pedum, petite contrée de l'antique Latium, entre Preneste et Tibur. Si Tibulle était tendre, il faut convenir qu'il ne se piquait guère de constance, car on sait les noms de plusieurs femmes qu'il a aimées : c'étaient *Délie*, *Némésis*, *Néèra* et *Glycère*. Délie eut la première son attachement, et Némésis reçut son dernier soupir[2].

[1] *Cessit* pour *cecidit*.

[2] *Sic Nemesis longum, sic Delia nomen habebunt ;*
Altera cura recens, altera primus amor.
(Ovid., Amor., Liv. 3, élég. 9, v. 31, 32.)

Digitized by Google

Horace, Ponticus, Macer aimaient sa personne autant qu'ils estimaient son talent, et il fut bon père et bon fils, autant que fidèle ami. Passionné pour une vie simple et obscure, il ne fut point courtisan, il ne cherchait pas à plaire au maître que chacun encensait; il ne consacra pas un seul vers à sa louange ou à celle de ses favoris.

Tibulle a laissé quatre livres d'élégies; mais on pense que tous ses ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et ce qui nous en reste doit faire regretter ce que le temps nous a ravi.

Le premier livre contient onze pièces. Dans la première, adressée à Délie, Tibulle préfère au luxe et aux richesses les douceurs de la médiocrité et les plaisirs de la vie champêtre, ils suffisent à son bonheur; alors il peut braver, auprès de ce qu'il aime, la misère et l'opulence.

La seconde élégie nous peint les tourments du poëte qui ne peut qu'avec peine approcher son amie gardée par un mari jaloux. Il s'engage à joindre son adresse à la sienne, son courage au sien pour tromper son farouche geôlier. Vénus protégera leur audace; un rival voudrait en vain trahir leur secret, une magicienne a fasciné les yeux de l'époux. Ne crains rien, dit-il à son amie, il me verrait dans tes bras qu'il ne le croirait pas; mais fuis tout autre amant, car tu serais perdue, il verrait tout alors, moi seul je suis invisible pour lui.

Nous avons dit que Tibulle, ayant voulu suivre Messala en Asie, tomba malade à Corcyre. La troisième élégie exprime ses regrets de mourir loin d'une mère adorée, d'une sœur chérie, d'une amie qu'il idolâtre et qui avait tout fait pour le détourner d'un voyage funeste. Alors il décrit l'heureux temps de Saturne où l'on ne songeait ni à faire la guerre, ni à s'aventurer sur un perfide élément. Il fait ensuite une courte peinture des Champs-Élysées qui attendent les amants trop tôt ravis à leurs amours, et des enfers, séjour qu'il souhaite à son rival. Enfin il engage sa maîtresse à lui rester fidèle et à tromper son ennui par le travail, en attendant le moment de son retour. Cette élégie est adressée à Messala.

Il faut aimer, il faut profiter de ses belles années, la jeunesse et les grâces s'enfuient rapidement; le développement de cette idée, avec quelques digressions, est le sujet de la pièce suivante qui a pour titre : *à Priape*.

Digitized by Google

Dans la cinquième élégie, Tibulle se plaint des dédains de sa maîtresse ; il cherche à la ramener à lui, en lui rappelant les soins touchants qu'il lui a donnés pendant sa maladie ; il lui dépeint l'avenir de bonheur qu'il s'était promis, rêve charmant qui s'est évanoui, comme emporté par les vents ; il termine en implorant Vénus, et en la suppliant d'avoir pitié de ses maux.

Notre poëte amoureux a voulu vainement se consoler de la perte de Délie dans les bras d'une autre maîtresse. Vénus a trahi ses désirs et le nouvel objet de son culte a proclamé sa faiblesse. Imprécations contre celui qui à force d'or lui a ravi le cœur qui répondait au sien ; l'argent en amour a plus de puissance que la poésie, tel est le fond de la sixième pièce du premier livre, que quelques-uns joignent à la précédente pour n'en former qu'un seul poëme.

Dans l'élégie suivante, encore des plaintes sur l'infidélité de Délie. Il lui reproche d'avoir mis à profit, pour le tromper lui-même, les leçons qu'il lui a données pour tromper la surveillance d'un jaloux. Dans son ressentiment, il veut prémunir le mari contre la perfidie de son épouse; il s'offre lui-même à veiller sur elle ; mais bientôt, comme tout amant bien épris, il revient à des sentiments plus doux, il se montre prêt à pardonner, et engage sa maîtresse à revenir à lui, et à redouter les châtiments réservés aux amants parjures.

La huitième élégie, si l'on peut lui donner ce nom, est d'un genre tout différent. Tibulle y célèbre le jour de naissance de Messala, et en prend occasion de chanter ses exploits guerriers dans la Gaule. Par une transition un peu brusque, il fait l'éloge de la fertile Égypte, et termine par des vœux en faveur de son héros.

Il connait à ses dépens tous les signes de l'amour. Il exhorte sa maîtresse à ne pas résister à ce dieu puissant, à ne pas donner tant de soins à une vaine parure, à préférer la tendresse d'un jeune amant aux richesses d'un vieillard opulent mais glacé. Aime, dit-il, en ton printemps, prends pitié des tourments d'un infortuné, ou crains la vengeance de l'Amour. Tel est l'ensemble de l'Élégie neuvième.

Toute l'Élégie dixième ne renferme que des reproches amers adressés à Délie, pour s'être laissé séduire par la richesse, et avoir sacrifié à un peu d'or, celui qui l'aimait d'un amour si ardent et si vrai.

Digitized by Google

Des imprécations contre l'invention des armes et contre la guerre, le tableau des douceurs de la paix, c'est là à peu près ce que renferme la dernière élégie du premier livre.

Sept élégies composent le second. La première a pour sujet une lustration champêtre, cérémonie religieuse instituée chez les anciens pour appeler sur les campagnes la fertilité et l'abondance. Le poëte célèbre les dieux agrestes et leurs nombreux bienfaits, et il invite les bergers et les laboureurs à consacrer ce jour de fête aux plaisirs.

La seconde élégie a pour objet de célébrer le jour de naissance de Cerinthus et de faire des vœux pour son heureux hyménée.

Sa nouvelle maîtresse Némésis est retenue à la campagne; pour la voir, pour lui plaire, Tibulle consent à se livrer aux plus rudes travaux des champs, à devenir l'esclave de celle qu'il aime, dût-elle le charger de chaînes et de coups. Voilà ce qu'on trouve dans la troisième élégie.

La suivante a été aussi inspirée par Némésis. Les tourments que ses cruautés font endurer au malheureux poëte sont exprimés avec force, et c'est surtout contre la cupidité de cette femme plus intéressée que tendre, qu'il s'élève d'une manière énergique.

La cinquième élégie a pour sujet l'inauguration d'un nouveau pontife, et après avoir fait le tableau des faibles commencements de Rome, l'auteur proclame la gloire de son avenir; puis il revient à ses amours et s'efforce d'attendrir sa Némésis.

La sixième élégie est adressée à son ami Macer qui part pour les combats; il prie l'Amour de ramener sous ses drapeaux un transfuge qui les a abandonnés. La fin de la pièce est une imprécation contre l'or, cause de tant de maux.

La dernière élégie du deuxième livre exprime encore les plaintes du poëte sur l'insensibilité de sa maîtresse que cependant il craint d'affliger.

Jusqu'au savant M. Voss, le troisième livre avait toujours été considéré comme appartenant réellement à Tibulle, et aucune controverse ne s'était encore élevée à ce sujet, mais il prétend[1]

[1] Préf. de sa trad. allemande, Tubing. 1810, p. 17.

Digitized by Google

qu'il est d'un autre auteur et il s'appuie pour cela sur deux vers de la deuxième élégie :

> Ici gît Lygdamus ; passant, plains son malheur :
> Il perdit son amante et mourut de douleur [1].

il en infère que l'auteur de ce troisième livre est le poëte Lygdamus, comme si l'on n'avait pas d'exemples de poëtes qui se fussent désignés sous un nom d'emprunt. Les raisons sur lesquelles il fonde son paradoxe , dit M. Naudet, ne semblent pas exiger une réfutation sérieuse, quoique M. Golbéry ait pris la peine de les discuter et d'y opposer des arguments aussi solides que lumineusement expliqués [2]. Quel a été d'ailleurs ce poëte Lygdamus dont il n'est question nulle part, et comment serait-il resté ignoré avec un talent tel que celui qu'on remarque dans les petits poëmes qui lui sont attribués ?

Au reste, ce livre dont on voudrait enlever la gloire à Tibulle contient six élégies. Quelques éditions en donnent sept en divisant la dernière en deux parties qui cependant semblent ne former qu'un tout.

Aux calendes du mois de janvier, au premier jour de l'an, il était d'usage à Rome de s'adresser mutuellement de petits cadeaux. Le poëte veut envoyer en cette occasion, à sa maîtresse Nééra, le recueil de ses poésies, et il désire que le volume, soigneusement préparé, lui arrive en bon état ; voilà le sujet de la première pièce de ce troisième livre.

Dans la suivante, l'auteur s'étonne que l'on ait la barbarie de séparer un amant de sa maîtresse, et qu'un amant puisse survivre à une si cruelle séparation ; pour lui il ne pourra résister à un sort aussi douloureux, et il détaille les témoignages de regrets que celle qu'il aime voudra bien sans doute, ainsi que sa mère, accorder à ses restes et à son tombeau.

A quoi me serviraient les richesses, dit Tibulle, dans la troisième élégie ? elles ne font qu'exciter l'envie ; mon bonheur est dans la pauvreté et dans l'amour de Nééra.

[1] Traduction de Mollevaut

> *Lygdamus hic situs est ; dolor huic et cura Neæræ,*
> *Conjugis ereptæ, causa perire fuit.*

[2] Liv. 1er, ch. 3.

Digitized by Google

Le sujet de l'élégie suivante est le récit d'un songe dont l'auteur est alarmé. Un beau jeune homme, Apollon lui-même, lui a apparu pendant son sommeil, et lui a annoncé que sa maîtresse pense à le trahir; mais il ne croit pas à tant de perfidie, il est sûr du cœur de sa belle, et son rêve n'est qu'une chimère de son imagination abusée.

La cinquième élégie est adressée à quelques amis retenus dans la Toscane. L'auteur se plaint de la maladie qui le consume depuis quinze jours; gémit sur la mort qui semble le menacer, et conjure ses amis de lui garder un souvenir.

Dans la première partie de l'élégie sixième, Tibulle chante les louanges de Bacchus qui chasse les soucis; dans la seconde, il exprime d'un ton touchant combien il est difficile à un cœur blessé de feindre la joie. Toutefois il revient à sa première idée, et il appelle le dieu du vin à son secours, pour adoucir les chagrins que l'amour lui cause.

La panégyrique de Messala qui commence le quatrième livre, et qui est écrit en vers hexamètres, ne paraît pas appartenir à Tibulle: ni les idées ni le style ne sont dignes de lui, et ils s'éloignent trop de sa manière gracieuse et élégante pour pouvoir lui être attribués; tous les savants ont été d'accord à cet égard. Quant aux autres pièces qui consistent presque toutes en lettres écrites par Sulpicia et par Cerinthus, les avis sont partagés. Gaspard de Barth [1], Broeckhuysen [2] et Heyne [3] ont soutenu qu'elles ne sont pas de Tibulle, mais d'une certaine Sulpicia qui ne peut être, soit dit en passant, celle dont nous avons encore une satire; Volpi [4], Voss [5] et Golbéry [6] sont d'un avis contraire et ne voient pas de raisons suffisantes pour ôter ce quatrième livre à l'auteur des trois autres, sauf pourtant le panégyrique de Messala; et en effet, en examinant attentivement et sans prévention ces diverses compositions, elles ont beaucoup de la physionomie des autres poëmes de Tibulle; et si quelques-unes paraissent un peu plus

[1] *Advers.*, 59, 16.
[2] *Ad Tibull.*, p. 384.
[3] *Ad Eleg.*, Liv. 4, élég. 2, p. 250.
[4] *Ad Tibull.*, ibid., ibid.
[5] Pag. 24.
[6] 1, 1.

Digitized by Google

faibles, ce n'est pas encore un motif pour les rejeter dédaigneusement; le poëte le plus favorisé des muses n'est pas toujours aussi bien inspiré. Pour ce qui est de la forme épistolaire que présente généralement ce livre, forme inusitée dans les précédents, peut-on en conclure qu'il n'est pas du même auteur? nous pensons que non. Tibulle n'ayant peut-être plus d'amour à chanter pour son compte, aura continué, en prenant pour sujet un amour imaginaire, à exercer son talent déjà plié à ce genre de composition poétique.

Mais que ce quatrième livre soit ou non de Tibulle, nous n'y voyons pas ce que M. Naudet y a trouvé [1]. « Les pièces qui suivent le panégyrique forment, dit-il, un petit roman moitié épistolaire, moitié narratif, dont Sulpicia et Cerinthus sont les » héros; on y voit les premières sollicitations de l'amour, ses » progrès, son entraînement, son triomphe, la fureur de la » passion, qui fait mépriser le soin de sa réputation et de la » décence, les contrariétés des circonstances, les jalousies, les » plaintes, les menaces, la réconciliation. » Sans doute le livre dont il s'agit formerait un petit roman, s'il offrait toutes les intentions que M. Naudet indique; mais nous croyons que le savant humaniste s'est un peu trop laissé aller à son imagination, et l'analyse prouvera que pour découvrir tant de choses dans ces quelques lettres, il faut y mettre beaucoup de complaisance et de bonne volonté.

Le premier poëme n'a pas la forme de lettre; c'est un éloge de la beauté de Sulpicia, le plus digne objet du chant des Muses et d'Apollon. Le suivant est une épître de Sulpicia à Cerinthus: elle se plaint de la passion de son amant pour la chasse, elle craint pour lui la dent cruelle du sanglier, elle voudrait avec lui parcourir les forêts, s'y reposer dans ses bras; elle l'engage au moins à lui être fidèle pendant son absence, et à revenir près d'elle oublier ses fatigues.

La troisième pièce est une invocation de Cerinthus à Apollon; il le supplie de rendre la santé à son amie souffrante; il lui peint les angoisses mortelles que sa maladie lui cause, et il espère que le dieu ne voudra pas mettre au désespoir un amant si ten-

[1] Biogr. univers., tom. 46, pag. 35.

Digitized by Google

drement épris, et qu'en sauvant une vie si chère, il conservera deux existences.

Dans la quatrième élégie, Sulpicia écrit à son amant que le jour où elle est devenue sa conquête, est pour elle un jour religieux et sacré, elle se félicite d'avoir la première aimé Cerinthus, et elle prie Vénus de le lui conserver toujours aussi tendre, toujours aussi fidèle.

Le morceau suivant est adressé à Junon. Le poëte la prie de recevoir favorablement l'hommage que doit lui offrir une jeune fille dans un jour d'anniversaire, de ne point séparer deux amants et de les aider à tromper des yeux jaloux; que l'année d'ensuite, les jeunes gens reconnaissants viendront lui offrir les mêmes vœux. Rien n'indique que ce petit poëme se rapporte à Sulpicia et à Cerinthus.

Le sixième poëme est une lettre de dix vers, dans laquelle Sulpicia exprime sa joie d'être mère; et elle ne rougit pas de cet aveu, parce que son vainqueur est digne d'elle.

Huit vers adressés à Messala composent la septième pièce. Il y est question de son anniversaire qui doit se passer tristement à la campagne,en l'absence de Cerinthus, lequel se plaint de le voir ainsi rester loin de la ville dans la mauvaise saison.

Les trois pièces suivantes, chacune de six vers, expriment les plaintes de Sulpicia sur la froideur de son amant.

Cerinthus la rassure sur sa constance; il n'aime qu'elle, il n'admire que sa beauté qu'il voudrait admirer seul; les dieux lui offriraient Vénus elle-même, qu'il ne serait pas tenté de devenir infidèle, et si cet aveu le met à la merci de celle qu'il aime, il consent à être son esclave, et se met sous la protection de Vénus qui venge les pleurs et punit l'injustice.

La dernière pièce est une espèce d'épigramme de quatre vers sur des bruits injurieux à sa maîtresse et qu'il se refuse à croire.

Pour peu qu'on ait suivi avec attention l'analyse des diverses élégies de Tibulle, on a pu se convaincre que notre poëte ne brille pas par l'invention. Ses sujets ont presque tous un caractère uniforme; et sous ce rapport les élégiaques modernes tels que Bertin, Parny, Millevoye, nous semblent supérieurs; on trouve chez eux plus de variété, plus d'imagination; mais ce qui rend Tibulle inimitable, ce qui fait qu'il nous intéresse toujours, quoique toujours il parle de lui, c'est qu'il sent profondément

Digitized by Google

ce qu'il exprime avec vérité ; c'est que ses peines, ses joies, ses inquiétudes, ses jalousies sont réelles ; c'est que dans l'histoire si naïve qu'il fait de son propre cœur, nous voyons l'histoire du nôtre. Le style d'ailleurs est d'une pureté, d'une élégance, d'une douceur qui charme et qui attache ; aussi, il n'y a pas d'homme un peu bien organisé qui n'éprouve un vif plaisir, une sorte d'épanouissement à la lecture des élégies de Tibulle, et les anciens et les modernes ont porté à peu près le même jugement sur ce poëte sensible et vrai.

Nous avons vu combien Horace en faisait cas.

Ovide, son contemporain, prédit à ses vers une gloire immortelle[1], et il a consacré à sa mémoire une élégie tout entière[2]. Quintilien s'exprime ainsi sur le mérite de Tibulle : « Nous le » disputons aussi aux Grecs pour l'élégie. Tibulle est de tous nos » poëtes celui qui s'est le plus distingué par son élégance et sa pureté[3]. » Velleius Paterculus le nomme comme l'auteur le plus parfait dans son genre[4]. On s'étonne que Macrobe et Aulu-Gelle ne fassent aucune mention d'un écrivain aussi correct et qu'ils ne le citent nulle part.

Martial l'appelle l'ingénieux Tibulle[5]. Pline le jeune lui préfère Catulle ; mais c'est sans doute, dit Marmontel, pour des élégies de ce dernier qui ne sont pas venues jusqu'à nous.

Parmi les modernes, Borrichius[6], Crinitus[7], Juste-Lipse[8],

[1] *Donec erunt ignes arcusque Cupidinis arma,*
Discentur numeri, culte Tibulle, tui.
(Amor., Liv. 1er, élég. 15, v. 27.)

Delicias si quis lascivaque carmina quærit,
. . . .
. . . .
Aptius ingenium come Tibullus erit.
(Trist., Liv. 5, élég. 1re, v. 15 et 18.)

[2] Ibid., Liv. 3, élég. 9.

[3] *Elegia Græcos quoque provocamus, cujus mihi tersus atque elegans maxime videtur auctor Tibullus.* (Inst. Orat., L. 10, ch. 1er.)

[4] *Tibullusque et Naso, perfectissimi in forma operis sui.*
(Hist. rom., Liv. 2, ch. 36, § 3.)

[5] *Forma et arguti Nemesis formosa Tibulli.*
(Liv. 8, épig. 73, à Instantius.)

[6] *De poet.*, page 52.

[7] *De poet.*

[8] *Var. Lect.*, Liv. 1er, ch. 21.

Digitized by Google

Vossius[1], Scaliger[2], Turnèbe[3], André Scott[4] ont fait l'éloge de Tibulle, et les commentateurs, les traducteurs ne lui ont pas épargné les louanges. Boileau a caractérisé son talent d'une manière aussi heureuse que laconique.

Amour dictait les vers que soupirait Tibulle[5].

Voici comme Chaulieu en parle dans une épître à l'abbé Courtin :

Pour Tibulle, il était si bon,
Que je crois qu'il aurait du naître
Sur les rivages du Lignon,
Et qu'on l'eût placé là, peut-être,
Entre Lafare et Céladon.

La Harpe qui a donné une imitation de la première élégie de l'amant de Plania, parce qu'il l'a regardée comme la meilleure de toutes, s'exprime ainsi sur le mérite de notre poëte :

« C'est à Tibulle qu'il faut revenir, c'est lui qu'il faut relire » quand on aime; c'est en le lisant qu'on se dit : heureux l'homme » d'une imagination tendre et flexible qui joint au goût des vo- » luptés délicates le talent de les retracer, qui occupe ses heures » de loisir à peindre ses moments d'ivresse, et arrive à la gloire » en chantant les plaisirs! c'est pour lui que le travail de pro- » duire devient une nouvelle jouissance. Pour parler à notre » âme, il n'a besoin que de répandre la sienne. Il nous associe à » son bonheur, en nous racontant ses illusions et ses souvenirs ; » et ses chants pleins des douceurs de sa vie, ses chants, qui » ne semblaient faits que pour l'amour qui repose ou pour l'o- » reille de l'amitié confidente, seront entendus de la dernière » postérité[6]. »

Ce que dit là l'auteur du Lycée est bien, mais l'appréciation que fait du talent de Tibulle, le savant académicien Naudet, nous paraît beaucoup mieux encore, et nous regrettons que l'é-

[1] *Inst. poet.*, L. 3, ch. 2.
[2] *Scaligerana*, tom. 1er, p. 47.
[3] *Adv.*, L. 29, ch. 30.
[4] *Observ. human.*, L. 2, ch. 13.
[5] Art poét., chant 2, v. 54.
[6] Cours de Littér., 1re part., ch. 10, ou tom. 3, pag. 252.

Digitized by Google

tendue du morceau ne nous permette pas de le transcrire ici; nous nous bornerons à l'indiquer [1].

Tibulle a été traduit en vers allemands par Strombeck [2]. Nous avons les traductions en prose de l'abbé de Marolles [3], de Pezai [4], de Longchamps [5], de Pastoret [6], de Mirabeau [7]; en vers, celles de Mollevaut [8], de Carondelet-Potelles [9], et de Baderon St Géniez [10].

Les meilleures éditions sont celles de Broekhuysen [11], de Volpi [12], et surtout la troisième de Heyne [13]; on peut y joindre celle de Golbéry [14].

SEXTUS AURELIUS PROPERTIUS [15].

Properce nous apprend lui-même qu'il naquit en Ombrie [16]; toutefois l'on n'est pas d'accord sur le nom de son lieu natal; les neuf villes de la même province se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais l'opinion la plus généralement accréditée est que ce fut Mevania, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolette. On n'est pas plus certain de l'époque que du lieu de sa naissance, mais la plus probable est fixée à l'année 702 de Rome, 52 ans avant J.-C. Il mourut, à ce qu'il paraît, l'an 742, 12 ans

1 Biographie univers., tom. 46, pag. 33 et suiv.

2 Gottingue, 1799, in-8°.

3 1618.

4 1771.

5 1776.

6 1783, in-8°.

7 1796.

8 1806, in-12; 1821, in-18.

9 1807, in-8°.

10 1814, in-8°.

11 Amsterdam, 1708, in-4°.

12 Padoue, 1749, in-4°.

13 Leipsig, 1798, in-8°.

14 Classiques latins, collect. Lemaire.

15 On lui donne aussi le surnom de *Nauta* ou *Natta*.

16 *Proxima supposito contingens Umbria campo*
Me genuit, terris fertilis uberibus.
(Liv. 1er, élég. 22.)

Ut nostris tumefacta superbiat Umbria libris,
Umbria romani patria Callimachi.
(Liv. 4, élég. 1re, v. 69.)

Digitized by Google

avant l'ère chrétienne. On prétend avoir retrouvé son tombeau, en 1722, à Spello, l'ancienne *Hispellum*, à six milles de Bevagna, sous une maison qu'on appelle encore la maison du poëte [1]. Son père, chevalier romain, proscrit avec les restes du parti d'Antoine, fut égorgé, dit-on, sur l'autel de Jules-César. Si le fait est vrai, les éloges que Properce donne à celui qui a commandé le meurtre de son père, n'honorent guère le poëte.

Nous avons de Properce quatre livres d'élégies [2], dans lesquelles il chante, sous le nom de Cynthia, une courtisane, Hostia, dont il était éperdument épris. Les érudits pensent que tous les ouvrages de ce poëte ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et ils appuyent leur hypothèse sur deux citations que Fulgence fait de Properce, et qui ne se trouvent pas dans le recueil de ses vers [3]; ils fortifient cette espèce de preuve d'une épigramme de Martial, qui en parlant de Properce, appelle ses poésies *les vers de sa jeunesse* [4]. Il est possible que quelques petits poëmes de notre auteur soient perdus, mais il ne faut pas en conclure qu'il nous en manque de plus importants, de plus précieux que ceux qui nous restent; car l'expression de Martial, *des vers juvéniles*, ne signifie pas absolument *des vers de jeunesse*, par opposition à des vers composés dans un âge plus avancé, mais des vers où respirent l'ardeur, le feu de la jeunesse, tels enfin qu'on les fait pour une femme qu'on aime, lorsque l'esprit et le cœur cèdent à l'effervescence de l'âge.

Jovianus Pontanus dit, dans l'ouvrage d'Alessandro-Alessandri [5], que ce fut dans sa jeunesse qu'on édita pour la première fois [6], les poésies de Properce, qui jusque-là étaient restées en-

[1] Mémoires de Trévoux, mai 1723, pag. 823 et suiv.; *Observ. crit. de monum. Propert.* de Conradi, dans les *acta erudit.*, 1725, pag. 363.

[2] Il paraît que lui-même ne les avait divisées qu'en trois livres :

Sat sit magna, mei si tres sint, pompa, Libelli.
(Liv. 2, élég. 13.)

[3] Voici ces deux citations :

Dividias mentis conficit omnis amor.

et

Cantillata geris vadimonia.

[4] *Cynthia facundi carmen juvenile Properti,*
Accepit famam, nec minus ipsa dedit. (Liv. 14, épig. 189.)

[5] *Genial. dier.*, L. 2, ch. 2.

[6] 1474.

fouies et inconnues, à cause de l'ignorance des temps ; que le manuscrit singulièrement endommagé par les années, fut trouvé dans un cellier derrière des tonneaux ; qu'on eut beaucoup de peine à rétablir le texte, et que, malgré toutes les discussions, malgré tous les efforts, on ne put y parvenir entièrement, et qu'il est à peu près certain que nous ne possédons pas une leçon exacte des œuvres du poëte de Mevonia ; aussi un humaniste de notre époque [1] travaille-t-il encore à une nouvelle édition des élégies de Properce, et nous regrettons, pour notre compte, que son ouvrage n'ait pas encore paru.

Le chantre de Cynthie a surtout cherché à imiter Callimaque de Cyrène, Philétas de Cos et Minerme de Colophon. Ses vers dans lesquels on rencontre quelques formes helléniques conservent l'empreinte évidente de cette imitation, et lui-même n'ambitionnait que le titre de *Callimaque latin* [2].

Comme celles de Tibulle, les élégies de Properce perdent beaucoup à l'analyse ; mais nous n'avons l'intention que d'en faire connaître les sujets le plus brièvement possible, car pour apprécier l'exécution, il faut lire et relire l'ouvrage lui-même.

Livre premier. *Élégie* 1re. La beauté de Cynthie a touché son cœur ; mais moins heureux qu'Hippomène qui dompta l'orgueil d'Atalante, il ne peut fléchir les dédains de celle qu'il aime, il appelle à son secours l'art magique, et demande un remède à ses maux.

2. La beauté n'a pas besoin de parure ; ce n'est pas par ce moyen que Phœbé plut à Castor, Hilaïre à Pollux, la nymphe Marpesse à Apollon, Hippodamie à Pélops ; une jeune fille qui plaît est toujours assez parée.

3. Il s'est introduit furtivement dans la chambre de Cynthie, il la contemple endormie, il admire ses charmes ; elle se réveille et lui reproche la longue attente dans laquelle il l'a laissée.

4. Vainement son ami Bassus veut le détacher de sa maîtresse, en lui vantant d'autres charmes ; la beauté d'Antiope et d'Hermione l'aurait moins ébloui que les attraits de celle dont il est l'esclave, et à qui il veut rester fidèle : il menace son ami du courroux de Cynthie, si elle est instruite du mal qu'il a voulu lui faire.

[1] M. Bormans, prof. à l'Université de Liége.

[2] Voir page 356, note 16, la citation de l'élég. 1re, Liv. 4e.

Digitized by Google

5. Ne cherche pas, dit le poëte à Gallus, à aimer Cynthie ; redoute les tourments que tu te prépares et que j'endure ; rien ne pourrait plus adoucir tes peines : on ne brave pas impunément le pouvoir de Cynthie.

6. Properce ne craint pas d'accompagner Tullus sur la mer Adriatique et sur la mer Égée, ni de le suivre sur les monts Ryphées, mais il est retenu par la volonté de sa maîtresse dont il appréhende les reproches et les violences. Il laisse à son ami le soin de se distinguer. Quant à lui, il est peu fait pour la guerre; mourir d'amour est le sort cruel qui l'attend.

7. Que son ami Ponticus, rival d'Homère, écrive une Thébaïde et chante la querelle sanglante d'Étéocle et de Polynice, lui ne veut chanter que ses tourments, il ne veut pas d'autre sujet à ses vers, et c'est par là qu'il compte devenir immortel ; songe, dit-il en terminant, à quoi l'on s'expose quand on aime trop tard.

8. Cynthie est près de partir pour l'Illyrie, avec un rival ; plaintes et regrets du poëte. Enfin son amie se laisse fléchir par ses prières, elle renonce à son projet de voyage, et Properce, aimé seul, doit son bonheur aux accords de sa lyre.

9. Il avait prédit à Ponticus qu'il finirait par aimer un jour, la prédiction s'est accomplie, son ami a été vaincu par une jeune fille ; que lui serviraient ses poésies héroïques? l'amour aime les vers tendres et caressants. Properce termine en faisant connaître à Ponticus les maux cruels qui l'attendent.

10. Après avoir rappelé à Gallus la nuit où il a été, lui Properce, témoin de ses premières amours, il lui donne des conseils sur la conduite qu'il doit tenir avec sa maîtresse.

11. Cynthie est à Baies ; il gémit sur son absence, il craint qu'un rival heureux ne lui enlève son cœur. Mais non, il est sûr de sa fidélité, et il justifie ses inquiétudes par l'ardeur de sa tendresse pour elle.

12. N'accuse pas l'indolence qui me retient aux pieds de la cruelle, dit-il à un ami ; j'en suis plus séparé que l'Éridan ne l'est de l'Hypanis ; elle m'aimait naguère, et seul maintenant je gémis ; elle a pu changer, mais moi je ne puis cesser de l'aimer.

13. Cette élégie est adressée à Gallus qui s'était réjoui de le voir délivré de ses chaînes ; le poëte lui reproche son inconstance, et lui prédit que la femme qu'il aime, vengera toutes

Digitized by Google

celles qu'il a trahies; toutefois il fait des vœux pour le bonheur de son ami.

14. Quels que soient les plaisirs auxquels se livre Tullus, ils ne sont rien au prix de ceux que Properce goûte avec celle qu'il aime. L'or du Pactole, les perles de l'Océan, le sceptre et les richesses d'Alcinoüs ne valent pas ce qu'il doit à son amour.

15. Il reproche amèrement à Cynthie la froideur qu'elle lui témoigne, malgré le malheur qui l'a obligé à s'éloigner. Il lui cite l'exemple de Calypso qui pleura le départ d'Ulysse, celui d'Alphésibée, d'Hypsipyle, d'Évadné. Il s'attriste de la trouver insensible à son égard. Quant à lui il restera fidèle à son amour.

16. Espèce de prosopopée. C'est une porte qui regrette son ancienne splendeur et qui se plaint des indignités auxquelles elle est en butte, sans compter les sollicitations d'un amant malheureux dont elle redit les vers amoureux.

17. Il a pu quitter Cynthie pour s'exposer au sein de l'Océan; il a mérité les dangers qu'il court, trop heureux si sa maîtresse verse des larmes à sa mort et jette quelques fleurs sur son tombeau. Mais sans doute les divinités de la mer, si elles ont aimé, le ramèneront sain et sauf au rivage.

18. Il se plaint, dans la solitude où il se trouve, des dédains, de la cruauté de Cynthie; il se demande comment il a pu mériter ses mépris qui lui causent des tourments si affreux.

19. Il ne craint pas la mort, il craint de voir mourir l'amour de Cynthie; mais lui brûlera pour elle au delà même du trépas; heureux si elle mouille de ses pleurs son urne funéraire; peut-être hélas! un autre amant le fera-t-il oublier. Qu'on se hâte donc d'aimer, dit-il; un siècle d'amour n'est jamais qu'un instant.

20. En donnant à Gallus des conseils pour plaire, il lui raconte l'histoire d'Hylas.

21. Gallus, parent du poëte, avait suivi le parti d'Antoine; après la bataille de Pérouse, il fut tué sur les montagnes d'Étrurie. Il instruit sa sœur de sa fin malheureuse, par l'un de ses compagnons qui a pris la fuite. C'est son ombre qui parle.

22. Properce fait connaître sa patrie à son ami Tullus, tout en rappelant le triste souvenir des guerres civiles.

Livre deuxième. *Élégie première.* Properce ne parle dans ses vers que de l'amour, parce que ce n'est pas Apollon qui l'inspire, mais Cynthie. Si ses forces lui permettaient de se livrer à

Digitized by Google

la poésie héroïque, il célébrerait la gloire et les exploits d'Auguste et l'inébranlable fidélité de Mécène. Mais il ne peut se permettre cette hardiesse. Il est né pour être le poëte des amants; sa gloire est d'aimer et d'être aimé, et tôt ou tard sa maîtresse le fera mourir d'amour ou de regret.

2. Engagé de nouveau dans les fers de Cynthie, il reproche à Jupiter son esclavage ; il s'étonne que cette femme qui surpasse en beauté Ischomachie, Proserpine et toutes les déesses, n'ait pas encore été enlevée au ciel, digne qu'elle est d'être aimée du maître des dieux. Il termine par le portrait de cette femme chérie.

3. Il s'est trop vanté d'être libre; le voilà de nouveau l'esclave de Cynthie, dont la beauté l'excite encore à la poésie. Cynthie n'est pas la fille d'une mortelle, les dieux l'ont ornée de leurs dons les plus précieux. Il comprend maintenant que les charmes d'Hélène ont pu causer la ruine de Troie; et si les peintres veulent effacer la gloire d'Apelle et de Zeuxis, qu'ils fassent le portrait de Cynthie; son portrait seul enflammerait tous les cœurs.

4. Danger d'aimer les belles; il en faut toujours essuyer beaucoup de caprices et de rigueurs.

5. Il reproche à Cynthie la licence publique de ses mœurs. Il veut rompre avec l'infidèle, qui regrettera un jour le poëte qui l'a tant aimée. Toutefois il ne veut pas tirer d'elle une vengeance indigne de lui; ce sera assez que ses vers survivent pour apprendre à la postérité que si Cynthie a été belle, elle a encore été plus perfide.

6. Douleur et indignation de Properce de la foule d'amants qui assiégent la maison de son impudique maîtresse. Ses soupçons jaloux. La rivalité en amour a causé bien des maux; de là la ruine de Troie, les noces sanglantes de Pirithoüs, l'enlèvement des Sabines, et la corruption des mœurs qui s'accroît de jour en jour. Il envie le bonheur d'Ulysse qui eut dans Pénélope une épouse si chaste et si fidèle. La fin de cette élégie présente quelques lacunes.

7. Le poëte se réjouit avec Cynthie de l'abrogation de la loi *Julia*, qui infligeait des peines aux célibataires; les douceurs de la paternité n'ont rien de comparable aux joies que lui cause son amour.

8. Cynthie s'est éloignée de lui; il ne peut s'en consoler; il se

Digitized by Google

croit en butte à ses railleries ; il pense qu'elle veut sa mort, et en effet Hémon ne s'est-il pas tué pour Antigone ; toutefois il veut que Cynthie meure avant lui. Achille, privé de Briséis, n'a-t-il pas, pour venger son injure, laissé périr les Grecs sous les murs de Troie?

9. Nouveaux reproches à Cynthie sur son inconstance ; elle ne peut rester fidèle à un amant un seul jour, une seule nuit : regrets aux anciennes mœurs de la Grèce. Il rappelle à celle qui le fuit ses premiers services ; il consent à se retirer et à céder la place à son rival. Mais en terminant il supplie l'Amour de mettre fin, avec le secours de ses traits, à une vie si malheureuse. Il manque quelques vers à cette élégie.

10. Le poëte dépose la lyre élégiaque ; il célèbre Auguste, qui, maître de l'Arabie, menace l'Orient de ses armes. Properce convient que ses louanges sont au-dessous du sujet, mais son talent ne suffit pas à une si haute entreprise.

11. Cette pièce ne contenant que trois distiques n'est pas un poëme, mais semble être un fragment de quelque composition perdue.

12. Properce rend ingénieusement compte des motifs qui ont fait peindre l'Amour sous la figure d'un enfant.

13. L'Amour l'a fait poëte pour chanter la belle Cynthie, et en récompense de ses vers, il ne lui demande que de ne pas tenir compte des propos et de l'opinion du vulgaire. Il lui détaille ensuite l'ordre qu'il la prie de faire observer à ses funérailles et se recommande à son souvenir.

14. Agamemnon n'a pas été si heureux de la prise de Troie, Ulysse de son retour à Ithaque, Electre de la vue d'Oreste vivant, Ariane de la sortie de Thésée du fatal Labyrinthe, que lui Properce de la nuit que Cynthie lui a accordée; et il a obtenu en feignant le dédain et la froideur, ce que sa soumission et ses prières n'avaient pas pu lui mériter. Amants, méprisez à votre tour celle qui vous méprise, et vous la rendrez plus docile à vos vœux. Il remercie Vénus, et veut mourir, si Cynthie l'abandonne.

15. Il revient encore sur les délices de la nuit dont il a parlé dans l'élégie précédente, et se complaît dans des détails qui blessent la décence. Il promet à sa maîtresse une constance éternelle. Il souhaite pour lui beaucoup de nuits semblables, et aux hommes il vante les bienfaits de Bacchus et de Vénus pour les détourner

Digitized by Google

des horreurs de la guerre. Enfin il engage Cynthie à ne pas renoncer aux seuls plaisirs de la vie.

16. Il déteste l'arrivée du préteur d'Illyrie, qui revient avec de grandes richesses et qui a déjà été son rival. Il voudrait qu'il eût péri dans les flots; il regrette l'ancienne simplicité de mœurs des Romains. Il s'encourage à oublier Cynthie, et appelle contre la perfide la vengeance de Jupiter.

17. Trompé par l'espoir d'une nuit d'amour que lui a promise sa maîtresse et qu'elle diffère de jour en jour, il plaint le sort cruel des amants. Il revient sur la félicité dont il a joui et qu'il a perdue. Cependant il restera fidèle, si par là il peut fléchir le cœur de Cynthie.

18. Il avoue qu'un amant suranné doit avoir de la patience, quoique Tithon ait été chéri de l'Aurore; mais ce qu'il ne peut souffrir c'est de se voir, lui jeune, rejeté par Cynthie dont l'âge commence déjà à être mûr. Il lui reproche d'avoir recours à l'art pour dissimuler ses années, la nature seule a du prix; et une femme est toujours assez belle quand elle ne refuse rien à son amant.

19. Quoique Cynthie soit partie pour la campagne malgré lui, cependant il s'en félicite, parce qu'elle n'y trouvera pas de ces distractions qui provoquent l'inconstance. Bientôt d'ailleurs il ira la rejoindre, et la pensée de l'arrivée prochaine de son amant la retiendra dans le devoir.

20. Cynthie trompée par de faux rapports, avait dans ses lettres, reproché à Properce son inconstance; il rassure une amante trop crédule; il lui jure que rien ne pourra refroidir l'ardeur dont il brûle pour elle, et il appelle sur lui la colère des dieux infernaux, si jamais il trahit celle qu'il aime.

21. Properce l'avait prédit, Panthus abandonne Cynthie, comme Jason abandonna Médée, et Ulysse, Calypso. En vain elle cherchera un amant plus fidèle, Properce est le seul qui ait appris à aimer avec constance.

22. Il avoue ingénument à son ami Démophoon que toutes les belles lui plaisent, que l'Amour n'a pas un trait qui ne le blesse, et qu'en amour il est un Jupiter, un Hector, un Achille. On doit, ajoute-il, avoir au moins deux maîtresses, afin de se consoler avec l'une des refus de l'autre.... Les huit derniers vers de cette élégie ne paraissent pas en faire partie, et ne sont probable-

Digitized by Google

ment qu'un fragment d'une autre pièce que nous n'avons plus.

23. Properce vante dans cette élégie les amours faciles.

24. Il revient sur le même sujet; puis de nouvelles plaintes sur les nouvelles perfidies de Cynthie. Il lui rappelle combien elle a déjà rencontré d'amants qui l'ont abandonnée, tandis que son cœur à lui est toujours le même.

25. Trahi et abandonné, il se console en chantant les louanges de l'ingrate; il ne veut opposer à ses injustices que la patience et son amour. Il exhorte son rival à ne pas trop s'enorgueillir de son bonheur, car les sentiments qu'on a pour lui ne sont pas durables. Malheur à ceux qui ont plusieurs amours! c'est augmenter d'autant la somme de ses maux, c'est ajouter des larmes à des larmes.

26. Il a vu dans un songe Cynthie près de périr dans les flots; il s'éveille au moment où il va la secourir. Il serait heureux de faire avec elle un voyage sur mer; tous les dieux protégeraient cette navigation; et d'ailleurs sa mort serait belle s'il mourait avec sa maîtresse.

27. Les hommes cherchent par tous les moyens possibles à connaître le moment de leur mort, mais tous leurs efforts sont vains, il n'est donné qu'aux amants de savoir le terme de leur vie.

28. Cynthie est malade. Il en prend occasion de faire sentir aux belles que leurs infidélités, plus que l'intempérie des saisons, dérangent leur santé. Il jure de mourir si Cynthie meurt, et il fait des vœux à Jupiter pour qu'elle revienne à la santé..... Elle est guérie; rends, lui dit Properce, des actions de grâces à Isis, et accorde-moi les dix nuits que tu m'as vouées.

29. Il raconte à Cynthie comment solitaire et errant pendant la nuit, il a été accueilli par une troupe de petits Amours qui l'ont conduit à sa porte. Il a voulu voir si sa maîtresse était seule, mais celle-ci irritée de ses soupçons, l'a contraint de se retirer. Depuis ce temps il n'a pas eu une nuit tranquille.

30. La séparation ou la fuite sont de mauvais moyens contre l'amour, et il engage Cynthie à renoncer au voyage qu'elle a projeté. Puis revenant à son attachement, il se demande si quelqu'un pourra lui reprocher la tendresse qu'il a pour une seule femme. Jupiter n'a-t-il pas, ainsi que les Muses elles-mêmes, éprouvé le pouvoir de l'Amour?

Digitized by Google

31. Il s'excuse d'être arrivé tard chez Cynthie, parce qu'il s'est arrêté à contempler les beautés du temple d'Apollon sur le Mont-Palatin; il lui en fait la description.

32. Invectives contre Cynthie; il lui reproche sa manie de voyage, elle ne s'éloigne de lui que pour le tromper plus facilement. Ensuite revenant à de plus doux sentiments, il prend lui-même le soin de l'excuser.

33. Il déteste le retour des fêtes d'Isis. Il invite Cynthie à se dédommager des privations que ces fêtes apportent aux plaisirs. Sortie contre les suites du vin et contre le vin lui-même. Il n'y a qu'à la beauté de Cynthie qu'il ne cause aucun dommage.

34. Cette élégie est adressée au poëte Lyncée. Properce se plaint de la mauvaise foi des amis auprès d'une maîtresse. Aucun exemple n'excuse le crime. Il donne des conseils à son ami, s'il veut plaire aux femmes, et se propose lui-même pour modèle : son expérience lui donne ce droit.

Livre troisième. *Élégie première.* Properce invoque les ombres de Callimaque et de Philétas; il se glorifie de mériter le titre de poëte pour avoir chanté les amours, et réclame le premier rang parmi les poëtes élégiaques. Il méprise l'envie qui s'attache aux vivants, mais qui est contrainte à la fin de rendre justice aux morts, et l'heure de la postérité viendra pour lui; le nom de sa maîtresse et le sien seront immortels : le temps détruit les Pyramides, les monuments du génie sont impérissables[1].

2. Il a vu, dans un songe, Apollon lui assigner son rang sur le Parnasse, et Calliope lui conseiller de ne s'attacher qu'aux colombes de Vénus et à son char.

3. Il applaudit à de nouveaux triomphes d'Auguste.

4. Il se félicite d'avoir cultivé les muses dès sa plus tendre jeunesse, et il ne veut se livrer à l'étude de la nature et de la philosophie que lorsqu'il ne pourra plus donner ses soins à l'amour.

5. Il était brouillé avec Cynthie. Il voit Lygdamus esclave de la belle, et il l'interroge sur les véritables sentiments de sa maî-

[1] Cette élégie est ordinairement divisée en deux parties, pour faire deux pièces détachées ; la seconde commence au vers : *Orphea delinisse feras ;* mais il est évident que les deux morceaux ne forment qu'un tout.

Digitized by Google

tresse. Lygdamus le satisfait par sa réponse et notre amant lui promet ses bons offices pour lui faire donner la liberté.

6. Il décrit l'horrible tempête par suite de laquelle le jeune Pétus a fait naufrage. Toutes les images de cette description sont admirables, ainsi que la vive sortie du poëte contre l'odieuse et cruelle soif de l'or.

7. Il se réjouit de l'emportement auquel Cynthie s'est laissée aller, étant à table avec lui. Il regarde cette vivacité comme une preuve incontestable qu'il est tendrement aimé d'elle. Il souhaite à ses ennemis une maîtresse toujours de sang-froid, et qui ne se fâche jamais de rien.

8. Cette pièce est moins une élégie qu'une épître à Mécènes, où l'auteur s'excuse auprès du favori d'Auguste, de ne point déférer à ses instances pour composer quelque grand ouvrage.

9. Il célèbre l'anniversaire de Cynthie; il explique comment il veut passer ce jour de fête, et à quels plaisirs il désire qu'il soit consacré.

10. Il attribue sa faiblesse pour Cynthie à l'empire que les femmes ont, de tout temps, exercé sur le cœur des hommes; il prouve cet empire par plusieurs exemples célèbres.

11. Il félicite Posthumus d'être aimé d'une femme fidèle, au milieu des mœurs dépravées de son époque; et il ne comprend pas comment son ami n'a pas préféré le soin de sa tendresse à la gloire des armes.

12. Il rend compte des raisons pour lesquelles il croit que les femmes de son temps ont si peu de pudeur et ruinent leurs amants, en mettant à un haut prix des faveurs qu'elles ne devraient jamais accorder qu'à la franchise et au zèle d'un véritable amour. Il prédit à Rome sa chute que provoquent les excès de son luxe et la corruption générale des mœurs.

13. Éloges des jeux et des coutumes de Sparte.

14. Cynthie l'a soupçonné de vouloir renouer ses premières liaisons avec Licinna, et il s'efforce de la dissuader.

15. Il délibère s'il se mettra en route la nuit, pour se rendre à Tibur où sa maîtresse l'attend. Il flotte entre la crainte et l'amour, et ne se rassure qu'en se persuadant que les amants n'ont rien à risquer sur les chemins et dans les voyages, protégés qu'ils sont par les dieux. Toutefois, bien que la mort lui serait précieuse, il ne serait pas flatté de périr et d'être enterré sur une grande route.

Digitized by Google

16. Cette pièce est toute consacrée à la louange de Bacchus, et elle ne le cède point en élévation, ni en feu poétique aux odes d'Horace sur le même sujet.

17. Il paie à la mort du jeune Marcellus un tribut mérité de regrets et de douleur.

18. Le poëte prouve à Cynthie qu'elle a tort d'accuser les hommes d'être plus portés à l'amour que les femmes. Les exemples dont il l'accable ne sont pas équivoques.

19. Il représente à Cynthie qu'un infidèle qui n'est plus sensible aux faveurs d'une maîtresse, ne peut plus être touché de sa beauté. . . . . . Il l'attend cependant, mais avant d'être heureux avec elle, il veut faire un petit traité.

20. Il menace Cynthie d'un voyage à Athènes. Il ne cessera de l'aimer qu'en cessant de la voir, et en se livrant à l'étude de la philosophie.

21. Il invite Tullus, son ami, à revenir en Italie dont il fait l'éloge.

22. Sur la perte de ses tablettes. Il les regrette d'autant plus qu'elles contenaient des billets de sa maîtresse et qu'il craint qu'elles ne tombent dans des mains indignes.

23. Il déclare à Cynthie qu'il est désabusé; que l'illusion seule de ses yeux l'a tenu pendant cinq ans dans le plus dur esclavage; il proteste à sa maîtresse que son règne est fini, et il lui prédit toutes les disgrâces que le déclin de ses charmes lui attirera : c'est ainsi qu'il sera vengé[1].

Livre quatrième. Les compositions contenues dans ce livre ont moins que celles des livres précédents le caractère élégiaque; aussi les considère-t-on et les désigne-t-on plutôt comme *poëmes*.

1. Properce s'occupe d'abord de la grandeur et de la magnificence de Rome, au berceau de laquelle il remonte avec la poésie la plus sublime et la plus énergique; il en vient ensuite à sa propre gloire dans le genre élégiaque, et nous, modernes, peu accoutumés à cette franchise d'amour-propre, nous trouverions qu'il se loue outre mesure.

[1] La ressemblance du sujet nous a engagé à réunir en une seule, l'élégie 24e et l'élégie 25e de ce livre.

Digitized by Google

2. Cette pièce est consacrée tout entière à célébrer les transformations du dieu Vertumne.

3. Lettre d'Aréthuse à Lycotas. Cette Aréthuse n'est autre, à ce qu'on croit, que Galla, épouse de Posthumus. Properce prodigue les images les plus vives et les plus gracieuses pour peindre le sentiment d'honneur et l'amour vertueux au cœur de toute chaste et fidèle épouse.

4. Il peint avec toute l'énergie et tout le feu de son style, les fureurs de l'amour dans la jeune Tarpeïa.

5. Exécration contre la vieille Acanthis, ou plutôt contre son tombeau. Il lui reproche ses vices, les artifices et les ruses coupables auxquels elle avait recours pour corrompre l'innocence et l'entraîner dans le piége. Il s'élève avec force contre le commerce infâme qu'elle exerçait.

6. A l'occasion du temple d'Apollon sur le Mont-Palatin, il chante la bataille d'Actium, qui a laissé l'empire du monde entre les mains d'Auguste, après la défaite d'Antoine.

7. L'ombre de Cynthie lui apparaît, lui reproche le peu de souvenir qu'il conserve de ses bontés ; elle les lui retrace ; et elle lui demande de ne pas oublier ceux qui l'ont servi dans ses amours, et pour elle-même d'ériger un tombeau à sa mémoire et d'y graver une courte inscription.

8. Le poëte peint ce qui se passait tous les ans à la caverne du dragon de Lanuvium ; il y parle des nouveaux écarts de Cynthie. Il se décide à se consoler lui-même par des écarts ; mais Cynthie le surprend avec deux femmes ; elle est furieuse ; il l'apaise en se soumettant à toutes les conditions qu'elle lui impose [1].

9. Hercule avait à Rome un temple sur le Mont-Aventin, et était honoré sous le nom de *Hercules Sancus;* ce sont les circonstances dans lesquelles ce temple a été bâti que le poëte retrace avec toutes les richesses de son imagination.

10. Il prend occasion de flatter finement ses compatriotes, en rapportant les premiers succès des armes de Rome sur les chefs des peuples voisins, et en expliquant l'origine des

[1] Cette pièce en forme deux dans certaines éditions ; la seconde commence au vers : *Cum fieret nostro toties injuria lecto.* Ce poëme devrait peut-être précéder le septième.

Digitized by Google

dépouilles opimes que l'on suspendait dans le temple de Jupiter férétrien.

11. Cornélie descendue aux enfers, cherche à consoler de sa mort, Paulus son époux. On sait que Cornélie, fille de Scipion et de Scribonia, et femme de Lucius Æmilius Paulus, mourut prématurément l'an 738 de Rome. C'est elle que le poëte fait parler.

Tels sont les sujets des diverses compositions sur lesquelles repose la renommée poétique de Properce. Il n'a pas la réputation populaire de Tibulle, et la raison, c'est qu'il est beaucoup moins connu, beaucoup moins étudié. Cependant il mérite de l'être autant que son rival; s'il est moins tendre, moins sensible que lui, il est plus ardent, plus passionné; sa manière est aussi variée que sublime; il a tous les tons, soit du sentiment qu'il éprouve, soit de la passion qui le tourmente. Quelle pureté, quelle noblesse, quelle verve de style! Que d'images riches, que de tableaux animés! On lui reproche la profusion de ses rapprochements mythologiques, et l'on dit que l'envie de briller par l'érudition lui fait manquer le véritable langage du cœur et de la passion. Nous avouerons en toute humilité que nous n'avons pas fait cette remarque à la lecture attentive des poésies de Properce, et que nous ne sommes pas fâché qu'il ait employé aussi heureusement les richesses de la fable, qui de nos jours, il est vrai, paraissent des pauvretés à cause du fréquent usage, de l'abus même qu'on en a fait, mais qui n'étaient pas chez les Romains tombées dans un un tel discrédit. C'est par là qu'il plaît, qu'il amuse l'imagination et l'esprit du lecteur, parce qu'il en fait toujours une application aussi juste qu'ingénieuse. Quelque charme qu'il y ait dans les élégies de Tibulle, il faut convenir qu'il chante sur un mode uniforme quoique toujours doux et gracieux, tandis qu'on est forcé de reconnaitre dans Properce une grande richesse, une variété prodigieuse de style; quand le sujet l'exige, il s'élève à la dignité de l'épopée, à l'énergie, à la hauteur du genre lyrique, en un mot, nous oserons le dire, nous croyons que Properce était plus *poëte* que Tibulle.

Une remarque que l'on a faite sur la forme rhythmique des vers de notre auteur, c'est que la plupart de ses pentamètres se terminent par un mot de quatre ou de trois syllabes, tandis que les autres poëtes finissent presque toujours les leurs par un mot

Digitized by Google

dissyllabique. Est-ce chez lui négligence ou système? c'est ce qu'il est difficile de dire; mais est-ce bien à nous, est-ce bien à nos oreilles modernes de décider s'il a eu tort ou raison? Ne se pourrait-il pas même que la variété des finales rompit l'uniformité sautillante et monotone du vers pentamètre?

Un reproche plus grave que l'on fait aux élégies de Properce, comme à celles de Catulle, c'est qu'on n'y trouve pas cette pudeur ni cette décence qui sont les compagnes inséparables de la véritable tendresse. Certe nous ne chercherons pas à justifier notre poëte sur ce point, mais nous dirons, dans l'intérêt de la justice, qu'il n'a jamais déshonoré sa plume au mépris de la nature, en écrivant comme Tibulle, à des *Marathus*, à des *Chérinthus*. Il n'eut d'ailleurs, strictement parlant, qu'une maîtresse et son rival en poésie en avoue quatre.

Quant à la préférence que nous donnons à Properce sur Tibulle, cette opinion n'est pas nouvelle; elle a été émise par plusieurs anciens et par plusieurs modernes. Quintilien qui paraît pencher pour Tibulle, ajoute que quelques-uns aiment mieux Properce [1]; Pline le jeune se prononce positivement en faveur de ce dernier [2]. Ce jugement a été confirmé postérieurement par quelques critiques. Hofman appelle notre auteur le prince des poëtes élégiaques [3]; Rolandus Maresius, en citant le passage de Quintilien, se met au nombre de ceux qui préfèrent à Tibulle le poëte de Mevania [4]. Au surplus, tous ceux qui en parlent, vantent et son génie et son érudition. Ovide lui donne les épithètes de *doux, tendre, charmant* [5]. Les modernes ne lui accordent pas moins d'éloges [6]. La Harpe qui apprécie quelquefois avec sagacité le mérite des anciens, ne porte sur Properce qu'un jugement vague, et à peu près insignifiant sous le rapport littéraire :

[1] *Sunt qui Propertium malint.* (Inst. Orat., Liv. 10, ch. 1er.)

[2] *Cum ille Propertius in elegiis foret egregius atque præcipuus.*

[3] *Propertius elegiacorum poetarum omnium facile princeps.*

[4] *In iis me esse fateor qui Propertium malint.* (Liv. 2, épit. 6.)

[5] *Blandum, tenerum, dulcem.*

[6] Turnèbe, *Adv.*, L. 8, ch. 2; Liv. 11, ch. 15; Barthius, *Adv.*, L. 9, ch. 10; Liv. 32, ch. 9; Juste Lipse, *var. Lect.*, L. 3, ch. 7; *antiq. Lect.*, Liv. 2, ch. 10; *Scaligerana* 1, pag. 47; Vavasseur, *de Ludic. dict*, p. 187; Muret, Liv. 2, lett. 12 à François de Gonzague.

Digitized by Google

c'est peut-être parce qu'il n'a pas pris la peine de l'étudier assez.

Properce a été traduit en allemand, avec Catulle et Tibulle, par F. X. Mayr [1]; en français et en prose par l'abbé de Longchamps qui a vaincu les difficultés avec un extrême bonheur [2]; par La Houssaie [3] et par Piètre [4]. En vers, on a la traduction de Denne-Baron [5], celle de Mollevaut qui ne comprend que trente élégies partagées en trois livres [6]; la seule complète est celle de J. P. Ch. de Saint-Amand [7].

Les élégies de Properce ont fourni des traits d'une heureuse imitation à plusieurs poëtes français, entre autres à Quinault, Lafontaine, Bertin, Parny, Lebrun, André Chénier, etc.

Outre deux éditions rares, et sans date, les principales sont celles de Broekhuysen [8], de Barth [9], de P. Burmann [10] et celle de Kuinoel [11]. Nous ajouterons celle de M. Roussel dans les classiques de Lemaire.

PUBLIUS OVIDIUS NASO.

Ovide naquit à Sulmone dans le pays des Péligniens, le 20 mars de l'an 711 de Rome, 43 ans avant J.-C. Il descendait d'une longue suite de chevaliers. On croit que le surnom de *Naso* fut donné à sa famille parce que celui de ses aïeux qui le reçut le premier avait un grand nez. Dès son enfance, Ovide montra, ainsi que son frère Lucius, les plus heureuses dispositions. Ils furent tous deux envoyés à Rome pour y fréquenter les écoles. Messala dirigea les premières études d'Ovide qui eut pour maîtres les rhéteurs les plus habiles, Plotius Grippus, Marcellus Fusius et

[1] Leipsig, 1786, 2 vol. in-8°.

[2] 1778; réimprimée avec des éclaircissements sur le texte, en 1802, 2 vol. in-8°.

[3] 1785.

[4] 1801.

[5] Paris, Ladvocat, 1825, gr. in-18; la 1re édit. a paru en 1813.

[6] Paris, Bertrand, 1816, et 1821, in-18.

[7] Bourges et Paris, Janet, 1819, in-8°.

[8] Amsterdam, 1727, gr. in-4°.

[9] Leipsig, 1777, gr. in-8°.

[10] Utrecht, 1780, gr. in-4°.

[11] Leipsig, 1805, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

Porcius Latro. On croit que ce fut alors qu'il composa des *déclamations*, qui ne sont pas venues jusqu'à nous, mais dont parlent plusieurs auteurs latins : c'étaient des espèces de plaidoyers écrits selon les règles du discours, sur des sujets donnés, et qui servaient d'exercices aux jeunes gens. Ces sortes de compositions valurent à Ovide la réputation d'un habile orateur. Il partit ensuite pour Athènes, afin d'y achever son instruction ; il y étudia avec succès la langue grecque. Puis il parcourut plusieurs villes de la Grèce et de l'Asie-Mineure avec le poëte Macer, son parent, son mentor et son ami. Une mort prématurée lui enleva son frère Lucius, et à dix-neuf ans il se trouva seul héritier des biens de son père. Il entra dans les charges qui convenaient à son âge. Il fut d'abord triumvir, puis membre du tribunal des centumvirs, et enfin l'un des décemvirs qui formaient le conseil du préteur. Il était près de faire partie du sénat, mais il ne se trouvait pas assez grave pour entrer dans cette auguste assemblée. Dailleurs un penchant irrésistible l'entraînait vers la poésie, malgré les efforts de son père, qui faisait tout pour le retenir, et diriger ses goûts vers le barreau. On dit même qu'il ne se borna pas toujours à de simples remontrances, et qu'il appela, mais en vain, le châtiment au secours de la sagesse paternelle.

Le talent brillant dont Ovide donna des preuves de bonne heure lui valut l'estime, la protection d'Auguste, l'amitié des plus illustres Romains parmi lesquels il comptait Varron, Gallus, Macer, Severus, Pedo Albinovanus, Ponticus, Bassus, Cornelius Celsus, Tulicanus, Carus, Valerius Messalinus, Maxime Cotta, Rufin, Gallion, Salanus, César Germanicus, Rufus, Suillius, Julius Pomponius Græcinus, Labius Pomponius Flaccus, Sextus Pompée et Brutus. Ovide avait d'abord eu l'intention de composer un poëme épique sur la guerre des géants, mais il abandonna ce projet pour chanter les amours. Ses vers furent licencieux et sa vie désordonnée, malgré les conseils de ses amis et ses propres résolutions, et c'est en quoi il est impossible de l'approuver. Cependant ses ouvrages pleins de grâces et d'élégance, son imagination riante et féconde et peut-être aussi la corruption générale des mœurs de l'époque firent taire les scrupules des plus sévères.

A l'exemple des poëtes élégiaques qui l'avaient précédé, il a immortalisé sa maîtresse sous le nom de Corinne. Plusieurs

Digitized by Google

savants ont pensé, d'après ce que dit Ovide lui-même, que cette Corinne n'était autre que Julie, fille d'Auguste et veuve de Marcellus. Elle était à peu près du même âge qu'Ovide et la conduite qu'elle tint dans la suite ne rend pas cette supposition invraisemblable.

Cependant cet homme voluptueux était d'une sobriété extrême, il ne buvait que de l'eau, et jamais Bacchus n'eut part à ses hommages poétiques.

Son intimité avec le chef de l'État, ses relations amicales avec les hommes les plus remarquables et les plus influents de Rome, la gloire dont il était environné, l'aisance dont il jouissait, l'aimable insouciance de son caractère devaient assurer à Ovide une vie heureuse et tranquille. Mais à l'âge de cinquante ans, il fut frappé d'un malheur qui sans doute rapprocha le terme de sa carrière. Il fut banni par l'ordre d'Auguste et relégué aux derniers confins de l'empire, à Tomes, sur les bords du Pont-Euxin, où il mourut l'an 770 de Rome, la 17e année de l'ère chrétienne, à l'âge de près de soixante ans. Il avait demandé que ses restes fussent inhumés dans sa terre natale, mais il n'obtint pas cette faveur. On montre son tombeau à Szombathely (Subaria), ce qui supposerait qu'il est mort en Hongrie durant un voyage dont rien d'ailleurs ne fait soupçonner la réalité.

Mais d'où lui est venue la disgrâce qui empoisonna ses dernières années? Un voile épais en couvre les causes. Quelques savants ont cherché à le soulever, et à cet égard les hypothèses n'ont pas manqué. Les uns ont prétendu que l'Art d'aimer avait attiré sur lui la colère d'Auguste; d'autres ont imaginé qu'Ovide avait surpris l'empereur dans une action criminelle avec sa fille; quelques-uns ont pensé que notre poëte fut exilé pour avoir été témoin de quelques débauches de la petite-fille de l'empereur; plusieurs ont voulu donner pour motif au bannissement d'Ovide la découverte d'une intrigue qu'il aurait eue avec l'une ou l'autre des deux Julie; il en est qui ont cru qu'Ovide fut relégué sur les bords du Pont-Euxin, pour avoir désigné, dans l'Art d'aimer, sous le nom de Corinne, la fille ou la petite-fille d'Auguste; quelques écrivains ayant observé que notre poëte n'avait parlé de Mécène dans aucun de ses ouvrages, ont avancé que ce ministre courtisan avait pu être l'ennemi d'Ovide, et l'auteur de sa disgrâce. Poinsinet de Sivry suppose une autre cause et prétend

Digitized by Google

qu'Ovide étant décemvir eut l'imprudence d'informer de quelque crime énorme, commis par le jeune Marcus Agrippa, et que cette imprudence le fit reléguer loin de Rome. Le père Catrou et le père Rouillé conjecturent dans leur Histoire romaine, que le crime d'Ovide fut d'avoir été témoin d'une scène humiliante pour Auguste [1]. Il est encore une autre opinion qui fait exiler le poëte de Sulmone, pour avoir aimé la chaste Livie, ou du moins pour avoir eu le malheur de la voir, par hasard, dans le même état où Diane fut surprise par Actéon. Suivant M. G. Fr. Newton, la véritable cause de l'exil d'Ovide aurait été l'indiscrète publication des mystères d'Eleusis [2]. Toutes ces suppositions plus ou moins hasardées ont été réfutées par M. Villenave [3], qui a cherché à établir qu'Ovide fut victime d'un coup d'état. « Il est permis de » croire, dit-il, qu'Ovide fut victime d'une intrigue de cour. Pro» tégé ou amant de la première Julie, avant d'embrasser les inté» rêts d'Agrippa, fils de cette Julie, avait-il osé défendre ses droits » auprès d'Auguste, dans un de ces moments où les souverains » se souvenant qu'ils sont hommes, épanchent leurs chagrins » devant les familiers de leur palais? n'avait-il pas été témoin, » non de quelque inceste de l'empereur, mais de quelque retour » subit vers le légitime héritier de l'empire, ou de quelque scène » violente et honteuse entre Tibère, Auguste et Livie? N'est-ce » point là ce qu'il avait vu, ce qu'il ne pouvait révéler, puisque » c'était le plus haut secret de l'état? On sait qu'Auguste éprouva » quelquefois des remords d'avoir écarté son petit-fils du trône, » pour y faire monter l'étranger qu'il avait adopté ; on sait qu'il » voulut le rappeler de son exil. Plutarque et Tacite l'attestent. » Tacite nous représente Auguste accompagné du seul Fabius » Maximus, son confident, et l'ami le plus cher d'Ovide, visitant » le malheureux Agrippa, dans l'île de Planasie, où il était relé» gué, pleurant avec son petit-fils, lui prodiguant les témoignages

[1] Dion Cass., Liv. 56, pag. 686, édit. d'Henri Estienne, 1591, anecdote d'Athénodore, qui déguisé en femme se présenta à l'improviste, un poignard à la main, aux yeux d'Auguste qui attendait une femme mariée, voulant par là lui donner une leçon de continence, en lui montrant le danger auquel il pouvait s'exposer.

[2] Essai pour expliquer trois énigmes, 1821, in-8°.

[3] Vie d'Ovide, Paris, 1809, in-8°.

Digitized by Google

» de l'affection d'un père, et, comme si, maître du monde, il » était déjà dépendant de Tibère et de Livie, n'osant donner à » son petit-fils reconnu par lui innocent et calomnié, que l'es- » poir qu'il serait bientôt rappelé de son exil. Maxime osa confier » ce secret important à sa femme, et celle-ci eut l'imprudence » de le révéler à Livie. Maxime se donna la mort, et Ovide qui sans » doute avait aussi été indiscret, fut également puni. » Cette opinion de M. Villenave nous paraît la plus plausible, la mieux fondée en raisons.

Ovide est de tous les poëtes latins celui qui a composé le plus d'ouvrages et qui nous a laissé le plus de vers. Il a écrit 1° des *Héroïdes*, ou Épîtres amoureuses, au nombre de vingt et une; c'est un genre de composition dont il est l'inventeur, comme il le dit lui-même, et dans lequel il a trouvé des imitateurs sans avoir de rivaux; 2° les trois livres intitulés *des Amours;* ils avaient d'abord été au nombre de cinq; Ovide lui-même les réduisit à trois [1]; 3° *l'Art d'aimer,* aussi en trois livres; 4° *les Remèdes de l'amour* en un seul livre; 5° quinze livres de *Métamorphoses;* 6° les six livres des *Fastes; 7° les Tristes*, formant cinq livres; 8° quatre livres renfermant les *Epîtres pontiques*, ou écrites du Pont; 9° *Ibis*, ou Imprécations contre *Ibis;* 10° le fragment d'un poëme héroïque intitulé *Halieuticon*; 11° un autre fragment d'un poëme dans le genre élégiaque sur *l'Entretien de la figure.*

Héroïdes [2]. Première épître, *Pénélope à Ulysse.* Ulysse, après la prise de Troie, erra dix ans sur les mers. Pénélope, bien qu'ignorant dans quels lieux il est retenu, lui écrit, dans l'inquiétude où elle est de sa longue absence. Elle l'engage à hâter son retour puisque Troie, étant détruite, et les autres guerriers grecs étant revenus dans leur patrie, il ne peut avoir seul des raisons qui le tiennent éloigné si longtemps.

2. *Phyllis à Démophoon.* Démophoon, fils de Thésée et de Phèdre, revenant dans sa patrie après la ruine de Troie, est jeté par la tempête sur les côtes de Thrace; il est reçu avec hospitalité par Phyllis, fille du roi Lycurgus et de Crustumène. Il s'en fait aimer et obtient le prix de son amour. Ayant séjourné quel-

[1] *Qui modo Nasonis fueramus quinque libelli,*
Tres sumus : hoc illi prætulit auctor opus.
(Épigr. du 1er Liv.)

[2] *Epistolarum heroïdum liber.*

Digitized by Google

que temps auprès d'elle, il apprend la mort de Mnesthée qui s'était emparé du trône d'Athènes, après que Thésée en avait été chassé. Cédant à l'envie de régner, il restaure ses vaisseaux, part pour Athènes et promet à Phyllis de revenir dans un mois, mais ce fut à quoi il ne songea plus. Quatre mois s'étant écoulés sans que Phyllis l'eût revu, elle lui écrit cette épître dans laquelle elle l'engage à se souvenir des bienfaits qu'il a reçus d'elle, à tenir ses serments et à lui rester fidèle; que s'il l'abandonne, elle expiera son déshonneur par sa mort.

3. *Briséïs à Achille.* Agamemnon ayant été obligé de rendre Chrysis à son père, prêtre d'Apollon, enlève Briséïs à Achille qui, par ressentiment de cet acte tyrannique, refusa obstinément de combattre les Troyens. Il ne voulut même pas reprendre Briséïs que le roi des rois lui avait renvoyée avec de riches présents. Briséïs dans cette épître se plaint de la colère d'Achille, l'exhorte à prendre les armes contre les ennemis des Grecs, et d'abord à la recevoir elle-même des mains d'Agamemnon.

4. *Phèdre à Hippolyte.* Thésée, fils d'Égée, après avoir tué le Minotaure, et abandonné Ariane, avait épousé Phèdre, sœur de cette infortunée. Pendant une longue absence de Thésée, Phèdre s'enflamma pour son beau-fils Hippolyte; mais comme ce jeune héros était insensible à l'amour, et toujours occupé à la chasse dans les forêts, Phèdre ne trouvant pas l'occasion de lui parler, lui exprime par lettre toute l'ardeur de sa tendresse et cherche à vaincre sa froideur.

5. *Œnone à Pâris.* Pâris aima OEnone; quelques-uns même prétendent qu'il l'épousa; comme il revenait à Troie, il s'arrêta à Sparte d'où il enleva Hélène, épouse de Ménélas. A cette nouvelle, OEnone désolée lui fait les plus vifs reproches sur sa perfidie, le conjure de rendre Hélène aux Grecs, et à celle qu'il a aimée sa première tendresse.

6. *Hypsipyle à Jason.* Jason s'était fait aimer d'Hypsipyle, fille de Thoas, roi de Lemnos. Deux ans après, ses compagnons l'ayant pressé de partir pour achever l'entreprise de Colchide, il abandonna Hypsipyle qui se trouvait enceinte. Lui ayant préféré Médée, la pauvre délaissée fait des vœux ironiques pour son heureux retour, s'élève avec énergie contre sa cruauté et ses artifices, et termine par des imprécations et contre Médée et contre Jason lui-même.

Digitized by Google

7. *Didon à Énée.* Didon avait accordé une généreuse hospitalité à Énée et aux Troyens. Elle avait partagé son lit avec le fils d'Anchise qui oubliait auprès d'elle la mission sainte dont les dieux l'avait chargé. Mais averti par Mercure, il dispose le plus secrètement possible tout ce qui est nécessaire pour son départ. Didon, soupçonnant son dessein, a tout essayé pour le retenir ou du moins pour le décider à retarder son départ; n'ayant pu rien obtenir de lui, décidée à mourir, elle écrit à celui qui est la cause de sa mort, et qui a payé si mal ses bienfaits et sa tendresse.

8. *Hermione à Oreste.* Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, avait épousé Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, que son père, ignorant ce mariage, avait promise, devant la ville de Troie, à Pyrrhus, fils d'Achille. A son retour, Pyrrhus enleva Hermione. Celle-ci qui ne l'aimait pas, invite Oreste à se rendre en Épire, et à la délivrer des chaînes odieuses de son ravisseur.

9. *Déjanire à Hercule.* Déjanire, fille d'OEnée, roi de Calydon, et épouse d'Hercule, ayant découvert l'amour de celui-ci pour la jeune Iole, lui remet devant les yeux ses premiers exploits, pour faire ressortir davantage l'infamie de sa conduite; mais apprenant lorsqu'elle écrit, l'effet cruel sur Hercule de la robe teinte du sang du centaure Nessus, elle exhale sa douleur et son désespoir, explique l'erreur fatale qui l'a séduite, et prend la résolution de se donner la mort.

10. *Ariane à Thésée.* Ariane, abandonnée dans l'île de Naxos, durant son sommeil, écrit cette lettre à Thésée pour lui reprocher sa lâche cruauté et sa froide perfidie; il n'a payé ses bienfaits que de la plus noire ingratitude. Après bien des larmes et des lamentations, elle le supplie de revenir avec son vaisseau et de la délivrer de sa situation pénible.

11. *Canace à Macarée.* Macarée, fils d'Eole roi des vents, avait pour sœur Canace dont il devint éperdument épris. Canace avait mis au monde un fils, issu de cette union criminelle, et comme la nourrice l'emportait hors du palais, ses cris trahirent sa présence. Éole irrité du crime de ses enfants, ordonna d'exposer aux chiens le fruit de leurs coupables amours, et envoya à Canace une épée par l'entremise d'un satellite. Avant de mourir, Canace écrit à Macarée, qui déjà s'était réfugié à Delphes, dans le temple d'Apollon. Elle lui raconte son malheur, et le

Digitized by Google

prie de recueillir les restes de l'enfant et de les renfermer avec les siens dans une même urne.

12. *Médée à Jason*. Jason avait répudié Médée, fille d'Eson, et épousé Créuse, fille de Créon, roi de Corinthe. Médée furieuse le fait rougir de son ingratitude, et le menace d'une prompte vengeance, s'il ne revient pas à elle.

13. *Laodamie à Protésilaüs*. Laodamie, fille d'Acaste et de Laodothée, ayant appris que Protésilaüs son époux est retenu par les vents contraires, en Aulide, avec les autres Grecs, et troublée par les songes dont elle est souvent agitée, supplie son mari de se ressouvenir de l'oracle qui annonce la mort de celui des chefs grecs qui le premier abordera au rivage de Troie, et l'engage à ne pas s'exposer aux dangers des combats, lui qu'elle aime tendrement et à qui elle ne pourrait survivre.

14. *Hypermnestre à Lyncée*. Danaüs eut de plusieurs épouses, cinquante filles. L'oracle ayant prédit qu'il périrait de la main de l'un de ses gendres, il résolut de ne pas marier ses enfants. Égyptus, père de cinquante fils, irrité de ce que Danaüs les refusait pour époux de ses filles, les envoya contre lui avec une armée. Danaüs, vaincu, consentit au mariage, mais il obtint des nouvelles mariées qu'elles poignarderaient leurs maris, la première nuit des noces. Toutes firent ce qu'elles avaient promis, excepté Hypermnestre qui épargna son époux Lyncée, et favorisa sa fuite. Danaüs la fit jeter en prison. C'est alors qu'elle s'adresse à Lyncée pour qu'il vienne la délivrer, ou qu'au moins, si elle doit mourir, elle ne soit pas privée des honneurs funèbres.

15. *Pâris à Hélène*. Pâris, en l'absence de Ménélas, cherche à se faire aimer d'Hélène. Il lui dépeint sous les plus vives couleurs l'amour qu'il ressent pour elle, et sachant combien les femmes sont faibles, combien elles sont vaines de leur beauté et de leur naissance, il ne néglige rien pour se concilier sa tendresse, et pour lui inspirer de la haine et du mépris à l'égard de son époux. Il lui conseille de partir avec lui, lui promettant que toutes les forces des Troyens protégeront leur fuite.

16. *Hélène à Pâris*. Elle paraît d'abord offensée de la lettre que Pâris a osé lui écrire. Elle combat les raisons par lesquelles il a tâché de la décider à fuir; elle laisse cependant apercevoir qu'elle ne dédaigne pas son amour. A la fin elle se montre dispo-

Digitized by Google

sée à céder aux propositions de Pâris, et pour plus de sûreté, elle lui conseille de ne plus confier à une lettre ce qu'il pourrait avoir à lui dire, mais de s'en rapporter à la fidélité de Clymène et d'Ethra, ses compagnes.

Plusieurs critiques ont pensé que cette héroïde n'est pas d'Ovide, mais du poëte Sabinus, qui fit les réponses aux lettres d'Ovide.

17. *Léandre à Héro.* Léandre traversait à la nage le détroit entre Abydos et Sestos pour aller voir Héro qu'il aimait. Arrêté par la tempête, il reste sept jours sans se rendre auprès d'elle. Un audacieux nautonnier brave les flots courroucés pour remettre à Héro cette lettre dans laquelle Léandre la rassure sur sa constance et sa fidélité. Il se plaint ensuite que le mauvais temps ne lui permette pas de se confier aux vagues de la mer; enfin il lui promet d'aller bientôt la voir, lors même que l'Océan n'aurait pas repris sa tranquillité; il aime mieux s'exposer aux plus grands dangers que d'être plus longtemps privé des charmes de sa présence et de son entretien.

18. *Héro à Léandre.* Héro répond à Léandre qu'il est payé de retour, et qu'elle n'est pas moins impatiente que lui de se retrouver ensemble. Elle lui reproche tendrement sa lenteur; elle s'en prend aussi à la mer; quelquefois elle redoute qu'une autre cause retienne loin d'elle son amant, elle craint d'être abandonnée; mais ensuite elle se rassure; enfin elle l'engage à ne point se confier à la mer qu'elle ne soit tout à fait calme.

On n'est pas sûr que cette épître et les deux suivantes soient réellement d'Ovide, mais on n'en indique pas non plus l'auteur d'une manière certaine.

19. *Acontius à Cydippe.* Acontius assistait aux fêtes de Diane dans l'île de Délos, où se trouvait un grand concours de jeunes filles parmi lesquelles il distingua Cydippe dont il devint amoureux. Mais n'osant la demander en mariage à cause de sa haute naissance, il écrivit sur une pomme : *je jure par les saints mystères de Diane d'être ta compagne et ton épouse*, et la laissa tomber aux pieds de la jeune fille, qui ayant lu l'inscription, se crut engagée à Acontius, pour avoir prononcé ces paroles en présence de Diane. Son père ignorant cette liaison, promit Cydippe à un autre; la fièvre alors s'empare d'elle, Acontius cherche à la convaincre que Diane lui a envoyé cette mala-

Digitized by Google

die, pour n'avoir pas accompli ce qu'elle avait promis devant la déesse, et il lui inspire de l'éloignement pour celui à qui elle est promise, comme étant la cause du mal qui lui arrive.

20. *Cydippe à Acontius.* Elle n'a pas osé lui répondre de vive voix de peur de se lier encore comme elle l'a fait en lisant l'inscription tracée sur la pomme; ensuite racontant la manière artificieuse dont cette pomme lui est parvenue, elle s'emporte contre Acontius lui-même. Cependant pour obéir à Diane et ne pas l'irriter davantage, elle consent, malgré la volonté paternelle, à se donner à lui.

21. *Sapho à Phaon.* Phaon ayant quitté la Sicile, Sapho se croit dédaignée, abandonnée. Elle prend la résolution de se guérir de son amour aux risques même de sa vie, et de faire le saut de Leucade. Mais auparavant elle veut faire une dernière tentative. Elle écrit à son amant, elle tâche de le ramener à elle, lui peint les tourments qu'elle endure et ne néglige rien de ce qui peut l'attendrir ou émouvoir sa pitié.

Quoiqu'Ovide, dans ces épîtres, ait su varier l'expression avec une grande richesse de style et une fécondité merveilleuse, cependant la perpétuelle reproduction du même sentiment a quelque chose de monotone qui fatigue. Les Héroïdes n'en sont pas moins restées un des plus beaux monuments littéraires de l'antiquité; elles parurent, à ce qu'on croit, l'an 749 ou 750 de Rome. Elles ont été traduites tant en vers qu'en prose par un grand nombre d'écrivains parmi lesquels nous citerons Saint-Gelais, évêque d'Angoulême, le cardinal Duperron, Desportes, Lingendes, La Brosse, La Marre, Marrolles, Bellegarde, Barrin, Ch. Fontaine, Hedelin, Colletet, Percheron, Renouard, Croisilles, Martignac, le président Nicolle, Richer, M[lle] Lhéritier, Boisgelin et autres. On en connaît aussi deux que l'on doit à des auteurs belges [1]. Planude en a donné une traduction en grec.

[1] *Der griecxser princersen ende jonck vrouwen clochtige sendtbrieven*, heroidum Epistolæ, *ghenaempt beschreven duer... Ovidius Naso...: ende nu duer Cornelis Van Ghistele overgheset.* Anvers, 1559, in-12. (Cette édition est la deuxième, Van Ghistele y a ajouté une douzaine d'épîtres en vers, en réponse à celles d'Ovide.)

2° *De brieven van P. Ovidius Naso, genaemt in t' latyn*, Epistolæ heroidum, *overgheset in onse nederduytsche taele door* J.-B. (Louis Broomans), Brux., 1659, et Anvers, 1662, in-8°. (Cette traduction due à un

Digitized by Google

Les Amours [1]. *Le premier livre* se compose de quinze élégies dont nous indiquerons sommairement les sujets :

L'auteur demande à Cupidon de quel droit, au lieu de le laisser chanter la guerre, il le contraint à chanter l'amour.

Amoureux pour la première fois, c'est en vain qu'il lutte contre son vainqueur, il reconnaît sa puissance et se laisse traîner à son char de triomphe.

Il supplie celle qu'il aime de le payer de retour, il lui promet constance et fidélité, et il espère que leurs deux noms seront immortels.

Il lui indique de quels signes elle doit se servir à table pour s'entendre avec son amant lorsque son mari est présent.

Il décrit les charmes de sa maîtresse et les plaisirs qu'il a goûtés avec elle.

Pour pouvoir les renouveler, il s'adresse au portier et le supplie d'être toujours prêt à lui ouvrir promptement la porte.

Il a eu la barbarie de frapper sa maîtresse, il lui écrit pour apaiser son ressentiment.

Il s'attaque à l'indigne vieille qui a donné à celle qu'il aime des leçons d'inconstance.

Il explique à Atticus le rapport qu'il y a entre un amant et un soldat, tous deux doivent être vigilants, tous deux doivent être sous les armes et prêts à combattre.

S'il n'aime plus celle pour qui il avait de la tendresse, c'est qu'elle exige le prix de ses faveurs, et il lui fait vivement sentir combien cette conduite est basse et méprisable.

Il confie ses tablettes à la servante Nappa pour les remettre à Corinne.

Ensuite il les maudit parce qu'il n'a pu obtenir de sa belle la nuit qu'il lui demandait.

Plus heureux une autre fois, il engage l'Aurore à retarder son retour.

Il console son amie qui avait perdu sa chevelure pour l'avoir trop soignée.

jurisconsulte bruxellois, était assez estimée autrefois ; aujourd'hui elle est tombée dans l'oubli.)

[1] *Amorum libri.*

Enfin il s'élève contre les envieux qui ne peuvent souffrir que la renommée des poëtes soit éternelle.

Le second livre contient dix-neuf élégies, dont voici la substance.

Il voulait chanter la guerre des géants, mais tourmenté par l'Amour, il renonce aux sujets sérieux et revient à la poésie élégiaque en faisant connaître de quelles gens il veut pour lecteurs.

Il s'adresse à Bagoüs pour l'engager à relâcher de la surveillance qu'il exerce sur une jeune fille et lui indique comment il peut le faire sans se compromettre.

N'ayant rien obtenu, il revient sur le même sujet, et déclare à l'eunuque que ses soins peuvent être inutiles contre deux amants qui s'entendent, et qu'il ferait mieux de se montrer accommodant.

Il confesse ingénument qu'il aime toutes les femmes, quelle que soit leur beauté, quel que soit leur caractère.

Il se plaint amèrement de ce que se trouvant dans un festin avec sa maîtresse, et feignant de dormir, il l'a vue trahir son amour avec un autre convive par des gestes, des paroles et des baisers.

Il déplore la mort d'un perroquet qu'il avait reçu des Indes et dont il avait fait cadeau à son amie.

Il s'excuse auprès de Corinne d'avoir eu des rapports secrets avec sa servante Cypassis.

Puis il s'adresse à celle-ci pour savoir comment Corinne a pu découvrir le mystère de leurs amours, et il se félicite de s'être si habilement justifié.

Ovide dépeint au dieu d'Amour lui-même la légèreté et l'inconstance des amants.

Il avoue à Grécinus qui croyait cela impossible, qu'il aime deux femmes à la fois parce que toutes deux lui semblent également belles, toutes deux également aimables.

Corinne devait aller par mer jusqu'à Baïes; il cherche à la détourner de ce dessein en l'effrayant sur les dangers que présente la navigation.

Il se réjouit de posséder enfin Corinne malgré le sévère gardien que le mari a mis auprès d'elle; il se félicite de ce succès comme d'un triomphe, et il est d'autant plus sûr de sa victoire qu'elle n'a pas coûté de sang.

C'est ensuite une prière à Isis de venir au secours de Corinne

qui se trouvant enceinte, a fait usage, pour avorter, de médicaments qui ont compromis sa santé et sa vie.

Mais sa tendresse pour elle ne l'empêche pas de lui faire de sévères reproches sur le crime qu'elle a commis en détruisant le fruit qu'elle portait dans son sein.

En envoyant un anneau à sa maîtresse, il en envie le bonheur; il voudrait, par quelque puissance magique, devenir lui-même cet anneau, pour être toujours avec celle qu'il aime.

Le poëte décrit les agréments de sa maison de campagne de Sulmone, qui cependant n'a plus de charmes pour lui, en l'absence de l'objet de son amour; il engage Corinne à venir le trouver.

Il confesse qu'il est son captif, son esclave, mais il se plaint qu'elle est trop fière de sa beauté et qu'elle le dédaigne parce qu'il n'a pas le même avantage.

Il explique à Macer pourquoi les amours sont toujours les sujets de ses vers.

Ce livre se termine par une exhortation à un mari dont il est le rival, de veiller avec plus de soin sur sa femme.

Dans *le troisième livre*, on compte quinze élégies qui l'emportent pour le mérite, sur celles des deux livres précédents.

Le poëte ne sait s'il se décidera à composer des élégies ou des tragédies; il personnifie d'une manière fort ingénieuse et met en scène l'un et l'autre genre de composition; il supplie la tragédie de lui accorder quelque répit, ce qu'il obtient.

Sa maîtresse assiste aux courses de chevaux, il s'y trouve avec elle, mais c'est pour lui parler, pour la voir, tandis qu'elle ne vient, elle, que pour le spectacle; il explique en même temps tout le parti que des amants peuvent tirer de ces réunions où les assistants sont nombreux.

Ovide trompé par le serment de son amie, et voyant qu'elle n'en reçoit aucun châtiment, doute de l'existence des dieux. Ou il n'y a pas de dieux, dit-il, ou s'il y en a, ils sont tellement indulgents pour les femmes qu'ils leur permettent de faire tout ce qu'elles veulent, et qu'ils craignent de se venger d'elles, quand ils en sont offensés.

Il avertit le mari de celle qu'il aime à ne pas la surveiller si sévèrement, que ce soin est inutile, et qu'une femme comme il faut pèche d'autant moins qu'on lui laisse plus de liberté.

Digitized by Google

Il raconte un songe qu'il a eu, lorsqu'il dormait à l'ombre d'un arbre pour éviter la chaleur : il a vu une vache blanche et un taureau se coucher sur l'herbe ; une corneille est survenue qui a piqué de son bec la poitrine de la vache ; alors celle-ci a quitté le taureau et s'est mêlée à un autre troupeau. Le poëte donne l'explication de cette vision.

Il s'adresse à un fleuve qu'il doit traverser pour aller trouver sa maîtresse, et l'invite à ralentir son cours et à lui livrer un passage facile.

Ayant rejoint celle qu'il aime, il se plaint de n'avoir pu jouir avec elle des plaisirs de l'amour, tandis qu'avec Corinne sa vigueur ne l'abandonne pas.

Il s'afflige de ce que sa belle ne veut pas le recevoir et qu'elle lui préfère un soldat riche ; comme si l'opulence devait l'emporter sur le mérite.

Il déplore en vers remplis de sensibilité, la mort du poëte Tibulle.

Il s'adresse à Cérès et se plaint que durant les fêtes que l'on célèbre en son honneur, il ne lui est pas permis de partager la couche de sa belle.

Sa maîtresse lui a fait supporter mille chagrins, mille tourments, il veut briser ses chaînes, mais ses efforts sont vains et il ne peut se détacher d'elle.

Il regrette de l'avoir rendue trop célèbre par ses vers, et de s'être ainsi attiré un grand nombre de rivaux.

Ovide, ayant épousé une femme du pays des Falisques, se rend à cause d'elle dans cette contrée ; il décrit les rites observés dans les fêtes de Junon, et fait connaître en même temps l'origine du peuple au milieu duquel il se trouve.

Il est difficile qu'une femme belle soit sage ; il engage donc son amie, si elle le trompe, à le faire au moins en secret.

Cherchez, dit-il à Vénus dans la dernière élégie de ce livre, cherchez un autre poëte des amours, ici je termine mes chants ; sans doute je ferai l'honneur de Sulmone, comme Virgile fait la gloire de Mantoue, et Catulle celle de Vérone.

Le poëme des *Amours* est, comme on peut le voir par l'analyse succincte que nous en avons donnée, et selon l'expression d'un savant philologue, le journal des aventures amoureuses du poëte de Sulmone. Ses espérances et ses craintes, ses jouissances et

Digitized by Google

ses tourments, ses jalousies et ses faiblesses y sont peints avec vérité et à l'aide de brillantes couleurs. Ces compositions, il est vrai, n'ont pas précisément le caractère de l'élégie; elles n'ont point été inspirées par ce sentiment pur et délicat qui sort du cœur, mais il y règne une gaîté piquante et originale qui les distingue des autres poëmes de ce genre. On y rencontre bien quelques peintures dont la pudeur rougirait; mais, sans vouloir excuser Ovide de cette licence, nous dirons que la suppression de quatre-vingts ou cent vers ferait disparaître ce que l'ouvrage a de trop hardi. Ce poëme a été traduit en prose par le marquis de Villaine et par Martignac; en vers par l'abbé Barrin. Il existe encore d'autres versions anonymes.

L'Art d'aimer[1]. Dans ce poëme l'auteur se propose d'enseigner trois choses, savoir: le choix d'une maîtresse, la manière de s'en faire aimer, les moyens de la conserver. Les deux premiers points sont expliqués dans le premier livre, le livre deuxième est consacré au développement de la troisième proposition. Le troisième livre de l'Art d'aimer, pourrait être regardé comme un poëme à part. Après avoir montré aux jeunes gens à subjuguer les femmes, il fournit à celles-ci des armes pour se soumettre un amant. Voyons maintenant quel plan Ovide a suivi.

Premier livre. Après avoir annoncé le sujet qu'il va traiter, le poëte invoque Vénus, la mère des Amours. Pour trouver une maîtresse, il faut d'abord fréquenter les lieux qui sont les rendez-vous des belles femmes, et pour cela il n'est pas nécessaire d'aller loin; Rome en fournit de toute espèce, de jeunes, d'autres d'un âge plus mûr. Ovide énumère les endroits les plus favorables pour y tendre ses filets, mais il recommande surtout le théâtre, et à ce sujet il fait une vive peinture de l'enlèvement des Sabines. Il donne ensuite les moyens de se faire remarquer de celle dont on veut se faire aimer. Bientôt, ajoute-t-il, il y aura une nouvelle occasion de jeux publics, et il annonce les nouvelles conquêtes de César. C'est aussi dans un festin, à l'aide de la liberté et de la joie qui y règnent, qu'on peut aussi se choisir une maîtresse. Ce choix fait, il s'agit de s'attacher la femme que l'on désire. Le point principal c'est d'avoir de la confiance et d'être persuadé que toutes les femmes peuvent être vaincues, et

[1] *Ars amatoria.*

Digitized by Google

il prouve par un grand nombre d'exemples mythologiques et historiques qu'elles y ont elles-mêmes un penchant, et que sur mille une à peine se montre rebelle. On ne doit pas se décourager d'un premier refus, il faut persister et savoir mettre la suivante dans ses intérêts. Si la belle que l'on poursuit exige qu'on soit généreux, qu'on se garde de donner trop vite, car alors n'espérant peut-être plus rien, elle vous abandonne. Il est bon aussi d'avoir de l'éloquence, et savoir s'en servir à propos et sans affectation. Les billets doux sont également de bons auxiliaires. Il ne faut pas trop soigner sa personne, un peu de négligence convient à l'homme, mais la propreté doit strictement être observée. Notre poëte détaille ensuite la manière de se conduire à table avec celle dont on veut faire sa maîtresse; puis les hardiesses qu'il faut tenter, les ruses, les artifices auxquels on peut avoir recours pour réussir.

Livre deuxième. Le poëte invoque Apollon, comme c'était la coutume après un triomphe. Il raconte ensuite l'aventure de Dédale et d'Icare pour en venir à cette réflexion : Minos n'a pu retenir un homme qui avait des ailes, moi, je veux fixer un dieu ailé. Les charmes, les philtres ne peuvent rien en amour, ils nuisent seulement à la santé; loin de vous tout moyen criminel : pour être aimé, soyez aimable, ce que ne donne pas la beauté fugitive. C'est par une aimable complaisance, par un langage doux et caressant, et non par des paroles dures que l'on conserve l'affection d'une maîtresse; une exigeance pleine de roideur ne procure pas ce qu'on obtient par une humeur facile et patiente. Mille petites attentions, mille petits services auxquels il faut savoir se prêter, entretiennent la tendresse. Si l'on peut par sa présence compromettre celle qu'on aime, on ne doit pas craindre de s'exposer au danger pour sauver sa réputation et conserver sa tranquillité. Que les domestiques se ressentent de votre libéralité, et que de petits présents soient offerts à votre belle, donnez même de l'or si vous pouvez. Quand vous faites quelque bien, paraissez toujours céder aux instances de celle qui vous est chère et rapportez-lui en l'honneur. Enfin devenez-lui nécessaire par les égards incessants que vous avez pour elle, par la patience avec laquelle vous supportez ses inégalités, et le soin que vous avez de ses plaisirs.

Livre troisième. Pour qu'elles puissent combattre à armes

Digitized by Google

égales contre les hommes, le poëte va donner aux femmes les moyens de les dompter. Il faut d'abord qu'elles profitent de la jeunesse, les années se succèdent si rapidement, et la vieillesse arrive si vite! Il indique les soins que les femmes doivent prendre de leur figure et les différents artifices propres à la faire valoir. Il passe ensuite à la toilette; il dit quelle forme, quelle couleur de vêtement convient mieux à telle ou telle; par quels moyens on peut cacher les défauts corporels, et les vices de la nature; il est un art de rire, de pleurer, de marcher. Une femme doit savoir chanter et jouer d'un instrument. La danse ne doit pas non plus être négligée, elle donne de la grâce aux gestes et aux mouvements. Celle qui veut plaire a besoin de connaître quelques jeux qui conviennent à son sexe, mais elle doit se défendre de la mauvaise humeur, et ne montrer aucun dépit lorsque le sort ne la favorise pas. Pour que les soins qu'elle prend de sa beauté et de sa parure ne soient pas sans fruit, qu'elle se montre dans les lieux publics, aux temples, aux théâtres. Qu'elle se garde surtout de ces hommes fourbes et pervers qui ne s'attachent à une femme que pour la dépouiller: qu'elle ne cède pas trop vite, mais qu'elle ne refuse pas sans laisser quelqu'espérance; qu'elle se défende de toutes les passions qui enlaidissent, de la colère, de l'orgueil, du dédain; ce sont surtout les poëtes que les femmes doivent aimer, eux seuls rendent leur maîtresse immortelle. Pour raviver la flamme d'un amant, refusez quelquefois de le recevoir, excitez un peu sa jalousie. Ovide explique ensuite les précautions qu'exigent la correspondance et l'introduction d'un amant; il termine par des leçons sur la manière de se conduire dans un festin et dans la chambre à coucher.

Ce poëme dont le titre serait mieux traduit par *l'Art de plaire et de séduire* est une nouvelle preuve de la merveilleuse facilité d'Ovide, et des ressources inépuisables de son esprit; les détails les plus légers, les plus minutieux, les plus insignifiants peut-être, sont présentés sous une forme agréable et piquante, qui seule les rend non-seulement supportables, mais quelquefois même gracieux et originaux. Quelle a été l'intention du poëte en écrivant cet ouvrage? a-t-il voulu composer un poëme didactique et réduire en principes le concubinage et l'adultère? n'a-t-il eu d'autre but que de présenter le tableau fidèle des mœurs corrompues de son temps, et n'a-t-il fait qu'une satire? ces deux

Digitized by Google

suppositions ont trouvé des partisans ; quant à nous, nous n'admettons ni l'une ni l'autre. Nous ne pensons pas qu'il ait eu l'idée d'écrire un ouvrage satirique, cette intention était trop grave pour son caractère et ses habitudes, et elle est d'ailleurs trop cachée, trop dissimulée dans le poëme, pour que nous puissions la lui prêter. Qu'il ait voulu sérieusement réduire en art l'amour licencieux, c'est ce que nous ne lui ferons pas l'injure de supposer ; libertin aimable et spirituel, il n'a prétendu que faire un élégant et joli badinage, et il y a réussi. Au surplus, il s'est montré beaucoup moins cynique que dans *le Livre des Amours*, quoiqu'il s'y trouve encore plusieurs détails peu chastes qui ne sont couverts que d'une gaze par trop transparente. Ce poëme a été publié l'an 752 de Rome, entre les mois de mai et de septembre, deux ans avant J.-C.

Il a été traduit, en prose, par Marolles, Nasse, le président Nicolle, Ferrier et Martignac ; en vers par Saintange[1] et par Gournay[2].

Le Remède a l'amour[3]. Ovide s'excuse d'abord auprès de l'Amour du projet qu'il a de porter atteinte à sa puissance. Pour se guérir de l'amour, il faut attaquer le mal dès son principe, et employer le remède à propos. Le plus efficace est de s'occuper et de fuir l'oisiveté ; le soin des affaires, les travaux de la campagne, l'exercice de la chasse, la fuite, les voyages, sont de bons moyens de guérison ; mais si de graves motifs s'opposent à l'absence, alors il faut se représenter vivement les torts de celle que l'on veut oublier, et se défendre de tous ses artifices. La vue même des défauts corporels d'une femme rend la liberté et le calme qu'on avait perdus. Avoir deux maîtresses et plus, s'il est possible, diminue l'ardeur de l'attachement en le divisant. Quelque peine, quelqu'ardeur que vous ressentiez, faites l'indifférent et feignez d'être guéri ; en persistant vous serez guéri en effet. Évitez la solitude elle aigrit la passion ; mais, ajoute Ovide, la vue de ce qu'on a aimé, ses lettres, les gages qu'il nous a donnés s'opposent à la guérison, et le poëte indique les moyens de vaincre tous les obstacles.

Ce poëme fut publié l'an 754 de Rome, la première année de

[1] 1808.
[2] 1817.
[3] *De Remedio amoris.*

Digitized by Google

l'ère chrétienne. Quelques manuscrits et d'anciennes éditions [1] l'ont divisé en deux chants, de manière que le second commence au 397e vers [2]. Quoique cet ouvrage soit de beaucoup inférieur au précédent, on y remarque cependant le même talent, la même facilité de versification, mais on n'y trouve pas une égale abondance de pensées, une imagination aussi brillante; il y a plus de gravité que d'enjouement, plus de raisonnement que d'invention. Le *Remède à l'Amour* a été traduit par Guiart, Marolles, Martignac, Grainville et autres; Dufour de la Crespelière l'a mis en vers burlesques.

Les Métamorphoses [3]. Cet ouvrage divisé en quinze livres, réunit une suite de deux cent quarante-six fables de la mythologie, qui commencent au chaos et se terminent à la mort de Jules-César. Il est écrit en vers hexamètres, tandis que les autres compositions de l'auteur le sont en vers élégiaques ou distiques. Les métamorphoses sont le plus beau titre littéraire d'Ovide, et celui qui le place parmi les premiers poëtes de l'antiquité.

Livre premier. Le chaos est divisé en quatre éléments. L'homme naît. Les quatre âges se succèdent. Dans le dernier, les géants, fils de la terre, veulent escalader le ciel, ils sont foudroyés par Jupiter. La terre fécondée par le sang de ses enfants produit une race d'hommes pire que la première. Lycaon est changée en loup. Tous les hommes périssent dans un déluge universel, à l'exception de Deucalion et de Pyrrha son épouse, qui réparent le genre humain en jetant derrière eux des pierres qui deviennent des hommes et des femmes. Les autres animaux sont produits par la chaleur jointe à l'humidité de la terre. Apollon perce et tue de ses flèches le serpent Python, monstre né avec les autres animaux. Institution des jeux Pythiens. Apollon fier de sa victoire, se moque de Cupidon qui tendait son arc, mais le dieu enfant le blesse et l'enflamme pour Daphné. Apollon la poursuit; le fleuve Pénée son père la change en laurier. Apollon choisit alors le laurier pour son arbre favori. Tous les fleuves se rassemblent autour du Pénée pour le consoler de la perte de sa fille, excepté le fleuve Inachus qui pleurait aussi sa

[1] Entre autres, celle de Strasbourg, 1520.

[2] *Hactenus invidiæ respondimus.*

[3] *Metamorphoseôn*, libri XV.

Digitized by Google

fille enlevée et séduite par Jupiter qui l'avait changée en vache, pour cacher ses nouvelles amours à Junon. Celle-ci découvre l'artifice, se fait livrer cette vache par Jupiter et la donne à garder à Argus qui avait cent yeux. Mercure par l'ordre de Jupiter, descend auprès d'Argus, sous l'habit de berger : il le charme par les accords de sa flûte, lui raconte en partie l'histoire de Syrinx. Argus s'endort, l'envoyé de Jupiter lui coupe la tête, et Junon place tous les yeux d'Argus à la queue du paon, son oiseau favori. Io, prise de fureur, s'enfuit du pays d'Argos jusqu'aux bords du Nil, où Jupiter lui rend sa première forme. Elle est honorée sous le nom d'Isis. Elle eut pour fils Épaphus, le dieu Apis des Égyptiens. Celui-ci ne pouvant souffrir que Phaëton se crût son égal et se vantât d'être le fils d'Apollon, lui dit que sa mère n'avait jamais eu de commerce avec ce dieu. Le jeune homme humilié quitte l'Éthiopie, son royaume, il va trouver son père en Orient et se rend à son palais.

Livre deuxième. Phaëton prie le Soleil de lui permettre de conduire son char pendant un jour seulement; il sollicite cette grâce comme un gage de sa céleste origine. Le Soleil engagé par un serment, cède à ce vœu téméraire, quoique malgré lui. Trop faible et trop ignorant, le jeune insensé est emporté par les chevaux et cause dans l'univers d'affreux ravages dont se plaint la Terre, et Phaëton foudroyé se noie dans l'Éridan. Les sœurs de Phaëton furent tellement affligées de sa perte que les dieux par pitié les changèrent en peupliers, et leurs larmes en gouttes d'ambre. Cycnus, parent et ami du jeune prince, inconsolable de sa perte, est changé en cygne. Apollon ne reprend qu'avec peine la conduite de son char. Jupiter inquiet des suites de l'incendie allumé par l'imprudence de Phaëton, parcourt la terre pour juger des suites de ce fléau. En Arcadie, il rencontre Calisto, l'aime, la séduit; la jalouse Junon la change en ourse. Arcas, fils de Calisto, en chassant est sur le point de percer d'une flèche sa mère qu'il ne peut reconnaître, mais Jupiter l'en empêche, les enlève tous les deux et les place dans le firmament, sous le nom de la grande et de la petite ourse. Junon obtient de Téthys d'empêcher l'un et l'autre de se plonger dans l'Océan. Le corbeau indiscret, de blanc devient noir. Minerve donne à Pandrose, Hersé et Aglauros, filles de Cecrops, une corbeille à garder, dans laquelle était enfermé Erichton, leur défendant de l'ouvrir. Aglau-

Digitized by Google

ros n'observe pas la défense, et trouve un monstre moitié homme moitié serpent. Cette désobéissance est rapportée à Minerve par Coronis; elle est chassée par les compagnes de la déesse et poursuivie ensuite par Neptune qui veut lui faire violence; Minerve la métamorphose en corneille. Le corbeau ayant appris à Apollon qu'une autre Coronis qu'il aimait lui était infidèle, le dieu perça son amante de ses flèches, et ayant regret à son action, il changea la couleur du corbeau. Coronis en mourant portait dans son sein un gage de l'amour d'Apollon; il lui ouvrit le sein et en tira Esculape qui, élevé par le centaure Chiron, apprit de lui la médecine. Ocyroé, fille de Chiron, est changée en jument pour avoir prédit l'avenir à son père. Mercure cache dans une forêt les troupeaux d'Admète confiés à la garde d'Apollon. Battus, berger de la contrée, en a été le seul témoin. Mercure, pour acheter sa discrétion, lui donne une génisse, puis sous une autre forme il lui promet un taureau et une génisse s'il veut lui dire ce que sont devenus les bœufs; Battus découvre tout, et Mercure le change en pierre de touche. De là il se rend à Athènes où ayant vu Hersé, il en devient amoureux. Il engage Aglauros à lui ménager une entrevue avec sa sœur; elle y consent moyennant une somme d'or. Minerve irritée de cet excès de cupidité veut la rendre envieuse du bonheur de sa sœur. La déesse va trouver l'Envie. Description de ce monstre et de son séjour. L'Envie, à la prière de Minerve, souffle ses fureurs à Aglauros qui refuse à Mercure l'entrée du palais; le dieu la change en statue de pierre et retourne au ciel. Jupiter l'envoie chasser vers le rivage les troupeaux d'Agénor, roi de Tyr; lui-même sous la forme d'un taureau se mêle à ces troupeaux, enlève Europe, fille d'Agénor, et la transporte dans l'île de Crète, en traversant la mer.

Livre troisième. Agénor ordonne à Cadmus son fils d'aller à la recherche de sa sœur, et lui défend de reparaître avant de l'avoir trouvée. Après d'inutiles efforts, Cadmus arrive dans la partie de la Grèce appelée depuis Béotie. Il se dispose, par ordre d'Apollon, à y bâtir la ville de Thèbes. Voulant auparavant offrir un sacrifice à Jupiter, il envoie ses compagnons puiser de l'eau à une fontaine consacrée à Mars. Ses compagnons ne revenant pas, il y va lui-même, et les trouve tous dévorés par un énorme serpent. Il combat le monstre, le tue, et sème ses dents par ordre de Minerve. Il en naît un grand nombre d'hommes armés

Digitized by Google

qui combattent, s'entre-tuent, et il n'en reste que cinq avec lesquels il bâtit la ville de Thèbes. Actéon, son petit-fils, aperçut par malheur Diane qui se baignait avec ses nymphes, il est métamorphosé en cerf et dévoré par ses propres chiens. Junon, soupçonnant Sémélé, fille de Cadmus, d'être la maîtresse de Jupiter, se présente à elle sous la forme de vieille, et l'engage à exiger de son amant qu'il se montre à elle dans toute sa gloire. Jupiter, obligé par un serment redoutable, accorde à Sémélé ce qu'elle demande, et les éclairs, les foudres dont il est environné la réduisent en cendres. Jupiter prend et met dans sa cuisse, pour y achever son terme, Bacchus dont la malheureuse princesse était enceinte. Dispute entre Jupiter et Junon. Histoire de Térésias. Ses oracles. Sa prédiction à l'égard de Narcisse s'accomplit. Ce jeune homme dédaigne plusieurs nymphes dont il est aimé, entre autres Echo qui est changée en voix. Une des nymphes qu'il a méprisées souhaite qu'il devienne amoureux à son tour, et sans pouvoir jouir de ce qu'il aime. Ce vœu est accompli. Narcisse se voit dans une fontaine, devient épris de lui-même, se consume d'amour, et les dieux le changent en une fleur qui porte son nom. Cet événement rendit encore Térésias plus célèbre. Penthée, petit-fils de Cadmus, osa seul être incrédule. Le devin lui prédit le sort funeste qui l'attendait à cause de son mépris pour Bacchus. Penthée ordonne qu'on lui amène enchaîné ce dieu qu'il prend pour un imposteur, mais au lieu de Bacchus il n'a en son pouvoir que le pilote Acétis qui lui raconte la terrible vengeance du dieu sur les matelots qui ont osé se moquer de lui. L'incrédule Penthée fait jeter Acétis dans les fers ; mais la prison s'ouvre d'elle-même et les chaînes sont brisées. Le prince opiniâtre se rend au mont Cythéron pour insulter aux mystères de Bacchus. Le dieu se venge de lui, et sa mère et ses tantes, l'ayant pris pour un sanglier, le déchirent en morceaux.

Livre quatrième. Les filles de Minée refusent de célébrer les fêtes de Bacchus à Thèbes, et s'appliquent ce jour là même avec plus de soin aux travaux de Minerve. Pour passer le temps plus agréablement, elles prennent le parti de raconter tour à tour des histoires. Après quelques mots sur diverses métamorphoses, Alcithoé, l'aînée des sœurs, fait le récit des aventures de Pyrame et de Thisbé. Leuconoé, la seconde des filles de Minée, raconte comment le Soleil découvrit à Vulcain l'adultère de Vénus

Digitized by Google

et de Mars; elle redit l'histoire des amours du Soleil avec Leucothoé, fille d'Orchame, roi de Babylone, avec Clytie qu'il abandonna et qui fut changée en tournesol. Alcithoé reprend la parole, et, après avoir seulement indiqué ce qui regarde Daphnis, Scython, Celme, les Curètes, Crocus, Smilax, elle raconte l'histoire de Salmacis et d'Hermaphrodite. Bacchus irrité changea les trois sœurs en chauve-souris. Junon indignée des éloges qu'Ino donnait à Bacchus, son neveu, descend aux enfers, et en fait sortir Tisiphone qui rend furieux Athamas et Ino. Athamas tue Léarque son fils, Ino se précipite dans la mer avec Mélicerte son autre fils: ils sont changés par Neptune en dieux marins, à la prière de Vénus. Les compagnes d'Ino, désolées, veulent aussi se jeter dans la mer; mais Junon métamorphose les unes en rochers, les autres en oiseaux. Cadmus, abattu par tant de revers, se retire en Illyrie, et, à sa demande, il est changé en serpent, ainsi que son épouse Hermione. Acrisius, roi d'Argos, refusait de rendre hommage à Bacchus, et de reconnaître pour fils de Jupiter, Persée, son petit-fils, malgré les actions prodigieuses qu'il avait faites. Il avait tué Méduse, changé en montagne Atlas, roi de Mauritanie, qui avait refusé de le recevoir, délivré Andromède attachée à un rocher, et exposée à un monstre marin, à la condition de l'épouser, ce que Céphée, père d'Andromède, avait accepté. Le mariage fut célébré avec grande pompe, et Persée raconte alors l'histoire de Méduse.

Livre cinquième. Phinée à qui Andromède avait été promise vient la redemander à main armée. Persée résiste, mais accablé par le nombre, il pétrifie ses ennemis en leur présentant la tête de Méduse. De retour à Argos, il métamorphosa en statue de pierre, par le même moyen, Prétus son frère qui avait usurpé la couronne sur Acrésius. Minerve qui jusque-là avait protégé Persée, le quitte pour aller voir la nouvelle fontaine que Pégase a fait jaillir de la terre, d'un coup de pied. Une des muses lui raconte l'attentat de Pyrénée, qui avait voulu faire violence aux neuf sœurs. Les filles de Piérus veulent disputer aux Muses le prix du chant. Les dieux prennent différentes formes, dans la guerre des géants. Cupidon blesse Pluton, à la sollicitation de Vénus. Le dieu des enfers enlève Proserpine. Cyané, témoin de cette action, verse des larmes si abondantes, qu'elle est changée en fontaine. Cérès, cherchant sa fille par toute la terre, arrive

Digitized by Google

chez une femme qui lui donne à rafraîchir. Un enfant s'étant moqué de l'avidité de la déesse est changé en lézard. Aréthuse apprend à Cérès que Pluton est le ravisseur de sa fille. Elle obtient de Jupiter que Proserpine sera six mois aux enfers, et six mois sur la terre auprès d'elle. Ascalaphe est changé en hibou. Les filles d'Achéloüs obtiennent des ailes. Aréthuse est changée en fontaine. Cérès apprend à Triptolème l'art de l'agriculture, et lui donne ordre de l'enseigner. Lyncus est métamorphosé en lynx, et les filles de Piérus en pies.

Livre sixième. Minerve va en Lydie punir Arachné qui se prétendait aussi habile qu'elle dans l'art de la tapisserie, et la change en araignée. Niobé, ayant osé se préférer à Latone parce qu'elle avait quatorze enfants et que la déesse n'en avait que deux, a la douleur de voir sa nombreuse famille périr sous les flèches de Diane et d'Apollon, et elle-même devient une statue de marbre. Histoire des paysans changés en grenouilles; Marsyas écorché vif par Apollon. Pélops pleure la mort de Niobé. Toutes les villes de la Grèce envoyent des députés aux Thébains pour prendre part à leur tristesse, excepté Athènes assiégée par les barbares qui sont dispersés par Térée, roi de Thrace. Pandion, roi d'Athènes, lui donne pour le payer de ce service, sa fille Procné en mariage. Itys naquit de cette union. Procné, retirée dans la Thrace, éprouve un vif désir de revoir sa sœur Philomèle, et engage Térée à la lui ramener d'Athènes. Mais celui-ci, au lieu de remplir les vœux de son épouse, fait violence à sa sœur, lui arrache la langue et la tient renfermée dans une prison, au milieu d'un bois. Philomèle trouve moyen de faire connaître son malheur à Procné. Celle-ci, pendant les fêtes de Bacchus, délivre sa sœur, l'amène au palais, en l'absence de Térée, tue son propre fils Itys, fait cuire ses membres, et les sert à Térée lors de son retour. Sur la fin de cet horrible repas, Philomèle et Procné jettent sur la table la tête d'Itys. Térée furieux, veut les poursuivre, mais elles sont changées, Procné en hirondelle, et Philomèle en rossignol. Lui-même, il est métamorphosé en huppe et Itys en faisan. A ces nouvelles, Pandion mourut de douleur. Erechtée, qui lui succéda, eut deux filles, Procris qui épousa Céphale, et Orithye enlevée par Borée qui eut d'elle Zéthès et Calaïs qui, à seize ans, devinrent ailés comme leur père, et qui suivirent les Argonautes à la conquête de la toison d'or.

Digitized by Google

Livre septième. Jason, à la tête des Argonautes, part pour la Colchide. Il relâche chez le roi de Thrace, Phinée que les dieux avaient aveuglé parce que lui-même avait privé de la lumière deux fils qu'il avait eus de Cléopâtre, sœur de Zéthès et de Calaïs. Ceux-ci le délivrent des harpies, qui enlevaient les mets de dessus sa table. Les Argonautes continuent leur voyage pour la Colchide afin d'enlever la toison d'or gardée par un dragon et des taureaux vomissant des flammes. Médée, fille d'OEéta, roi de Colchos, éprise d'amour pour Jason, et habile dans la magie, lui promet d'aplanir toutes les difficultés de son entreprise, s'il veut l'épouser; il y consent, et, par ses enchantements, elle enlève la toison d'or. Éson, père de Jason, est rajeuni par Médée. Mort de Pélias, égorgé par ses filles qui, d'après la parole de Médée, pensaient ainsi le rajeunir. Médée se venge de Jason qui l'avait abandonnée, se rend à Athènes où elle épouse Égée. Ce prince, à sa persuasion, allait faire périr Thésée, lorsqu'il reconnut son fils dans cet étranger. Minos, roi de Crète, lui déclare la guerre pour venger la mort de son fils Androgée, immolé par les Athéniens. Minos demande du secours à OEacus, roi d'Égine, qui ne peut lui en fournir, parce qu'il a un traité d'alliance avec les Athéniens. A peine Minos a-t-il quitté Égine, que Céphale arrive demandant à OEacus des secours en vertu des traités conclus avec Athènes. Il obtient ce qu'il réclame. Description de la peste d'Égine, naissance des Myrmidons. Céphale raconte à Phocus, fils d'OEacus, son amour pour Procus, la passion de l'Aurore pour lui, et ses malheurs. Enfin il quitte Égine à la tête des Myrmidons.

Livre huitième. Minos assiége Mégare dont le sort était attaché à un cheveu d'or que Nisus, roi de cette ville, avait sur la tête. Scylla, fille de ce roi, est éprise de Minos; elle arrache le cheveu fatal et la ville tombe entre les mains de Minos, qui retourne en Crète sans vouloir prendre avec lui la perfide Scylla qui fut changée en alouette et son père en épervier. Histoires du Minotaure, du Labyrinthe, de Thésée et d'Ariane, de Dédale et d'Icare. Calydon, capitale de l'Étolie, implore le secours de Thésée contre un sanglier que Diane avait envoyé et qui désolait cette contrée. Les héros de la Grèce s'assemblent pour combattre le monstre. Méléagre, fils d'OEnée roi d'Étolie, le tue et donne sa hure à la belle Atalante. Malheurs qui furent les suites de cette action. Thésée est arrêté par le débordement des eaux de l'A-

Digitized by Google

chéloüs ; le dieu du fleuve le reçoit dans sa grotte et lui raconte plusieurs métamorphoses dont se moque Pirithoüs, ami de Thésée. Alors Lélex, un de leurs compagnons, confirme ce que dit Achéloüs de la puissance des dieux, par l'histoire de Philémon et de Baucis. Le fleuve alors reprend la parole et fait le récit des métamorphoses de Protée et de Métra, fille d'Érésichton. Moi-même, continue le dieu, je puis me changer en lion, en serpent, et en taureau armé de cornes... mais que dis-je? il ne m'est plus possible d'en porter plus d'une. A ces mots il soupire.

Livre neuvième. Thésée demande à Achéloüs la cause qui le fait soupirer. Achéloüs lui raconte sa lutte avec Hercule à propos de Déjanire. Le fleuve vaincu se change en serpent et ensuite en taureau. Hercule lui arrache une de ses cornes dont les nymphes ont fait la corne d'abondance. Nessus fut aussi malheureux par son amour pour Déjanire. Ce centaure voulut l'enlever ; Hercule le blessa mortellement d'une de ses flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Nessus, en mourant, donna à Déjanire un voile teint de ce sang, comme un moyen de ramener à elle Hercule si jamais son amour se refroidissait. Déjanire ayant appris qu'Iole était sa rivale, envoya le voile à son infidèle amant qui, devenu furieux par ce poison secret, précipite dans la mer Lichas qui lui avait apporté ce funeste présent, et lui-même se brûle sur le mont OEta. Hyllus, fils d'Hercule, épouse Iole. Alcmène raconte à cette princesse la naissance d'Hercule, la métamorphose de Galanthis en belette. Iole lui fait à son tour l'histoire de sa sœur Dryope changée en arbre. Survient Iolaüs, rajeuni par Hébé, à la prière d'Hercule. Les dieux jaloux veulent aussi rajeunir leur mortel favori. Jupiter les apaise en leur déclarant que la faveur accordée à Iolaüs l'a été par ordre des Destins, et que si les Destins le permettaient, lui-même rajeunirait Minos, qui pourrait alors chasser de son royaume Milétus, qui veut s'emparer de sa couronne. De là l'histoire de Milétus, qui bâtit la ville de Milet dans la Carie. Il eut de Cyanée, fille du fleuve Méandre, deux jumeaux, Biblis et Caunus. Biblis amoureuse de son frère qui pour cette raison s'était éloigné d'elle, se met à sa recherche et est changée en fontaine. Cette métamorphose était cependant moins merveilleuse encore que celle qui eut lieu en Crète. Lyctus, homme pauvre et d'une basse naissance avait épousé Téléthuse ; il lui ordonna de tuer l'enfant

Digitized by Google

qu'elle portait, dès qu'il serait né, si c'était une fille, et de ne le conserver que si c'était un garçon. Isis ordonna à la mère de respecter les jours de son enfant, quel que fût son sexe, et de compter sur sa protection. Téléthuse mit au monde une fille du nom d'Iphis; elle l'éleva en la faisant passer pour un garçon. Dans la suite Lyctus voulut marier ce prétendu garçon; Téléthuse, dans son embarras, implora le secours d'Isis, et Iphis changea de sexe par la puissance de la déesse.

Livre dixième. L'Hyménée vole des noces d'Iphis à celle d'Orphée. Histoire d'Euridice et d'Orphée qui ayant perdu une seconde fois celle qu'il aimait, passe le reste de sa vie à la pleurer. Au son de sa lyre, les arbres accouraient et le protégeaient de leur ombre. Le cyprès, arbre encore nouveau, accourut comme les autres, ce qui donne au poëte l'occasion de raconter le malheur du jeune Cyparisse, favori d'Apollon. Orphée, environné de toutes sortes d'arbres et d'une foule d'animaux, les charme en leur chantant l'enlèvement de Ganimède, la métamorphose d'Hyacinthe, l'histoire des Propétides et des Cérastes, et de Pygmalion qui, résolu de vivre dans le célibat, devint amoureux d'une belle statue d'ivoire, ouvrage de ses mains, que Vénus anima, à sa prière, et dont il eut Paphus qui donna son nom à Paphos, ville de Cypre. Paphos fut témoin de l'amour incestueux de Myrrha pour Cinyras son père, qu'elle trompa pour satisfaire sa criminelle passion. Obligée de fuir la vengeance de Cinyras, elle est changée, dans les plaines de Saba, en cet arbre qui produit la myrrhe. Elle portait dans son sein un enfant qui n'en fut tiré qu'après sa métamorphose. Ce fut Adonis dont Vénus devint éprise à cause de sa beauté. Elle lui raconte l'histoire d'Hippomène et d'Atalante pour l'engager à éviter la rencontre des bêtes féroces, tels que les sangliers et les lions. Cependant Adonis est tué par un sanglier. Vénus le change en anémone, comme Proserpine avait changé en une plante odoriférante, Menthe, maîtresse de Pluton. Vénus promet enfin à Adonis que ses fêtes seront célébrées tous les ans, et qu'on s'assemblera pour pleurer solennellement sa fin malheureuse.

Livre onzième. Ainsi chantait Orphée. Les femmes de Thrace furieuses de ne pouvoir l'attendrir fondent sur lui et le mettent en pièces. L'Hèbre porte son corps dans la mer, sa tête est poussée sur le rivage de Lesbos; un serpent qui allait la mordre,

Digitized by Google

est pétrifié par Apollon. Les Ménades qui avaient tué Orphée sont changées en arbres par Bacchus, qui de là se rend dans la Thrace, où Midas lui rend Silène que des paysans phrygiens avaient fait prisonnier. Le dieu, en reconnaissance, offre à Midas de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Midas demanda que tout ce qu'il toucherait se convertit en or. Son souhait fut exhaussé, mais se voyant exposé à mourir de faim, il se plaignit à Bacchus, qui lui ordonna de se laver dans les eaux du Pactole qui depuis ce temps roule des sables d'or. Midas ose ensuite, dans une lutte de chant, élevée entre Apollon et Pan, blâmer le jugement de Tmolus qui avait décidé en faveur d'Apollon. Pour le punir, le dieu des vers lui donna des oreilles d'âne. Midas honteux les cacha avec soin. Cependant son barbier s'en aperçut et n'osant dire ce secret à personne, il le confia à la terre qu'il avait creusée. Des roseaux qui naquirent dans cet endroit, répétèrent : *Midas a des oreilles d'âne*. Apollon alla ensuite trouver Neptune, comme lui, chassé du ciel, et ils bâtirent ensemble la ville de Troie. Mais Laomédon ayant refusé la récompense promise, Neptune inonde la ville, et Apollon la ravage par une peste. Hésione fille du roi est exposée à un monstre marin pour satisfaire les dieux irrités. Hercule la délivre, mais trompé aussi par Laomédon, il le tue. Hésione est donnée en mariage à Télamon, fils d'Éacus et frère de Pélée. Ce dernier avait épousé Thétis pendant l'exil auquel il avait été contraint pour avoir tué Phocus son frère. Comme il errait de contrée en contrée, il fut accueilli par Céyx, roi de Trachine, en Thessalie, qui lui raconte l'histoire de son frère Dédalion, dont la fille fut tuée par Diane, parce qu'elle avait osé se comparer à cette déesse. Cependant Pélée avait amené avec lui des troupeaux. Un loup envoyé par Psamathe, mère de Phocus, pour venger la mort de Phocus, se jette sur ses troupeaux et les déchire. Le prince fugitif apaise par des sacrifices la nymphe Psamathe, et le monstre est métamorphosé en rocher. Pélée trouva l'expiation de son crime à la cour d'Acaste, roi des Magnésiens, en Thessalie. Histoire de Céyx et d'Alcyone son épouse, changés tous deux en ces oiseaux de mer nommés alcyons. Un vieillard admire leur constance et leur métamorphose, un autre personnage en prend occasion de lui faire le récit des aventures d'Ésacus, amoureux d'Hespérie, et changé par Téthis en plongeon.

Digitized by Google

Livre douzième. Priam pleure la perte de son fils Ésacus qu'il croit mort, et lui rend les honneurs funèbres auxquels assistent tous ses enfants, excepté Pàris qui est allé en Grèce chez Ménélas dont il enlève l'épouse. Tous les princes grecs se liguent pour venger cet affront, mais leur flotte est longtemps arrêtée au port d'Aulis par les vents contraires. Pendant qu'on faisait un sacrifice à Jupiter, un serpent grimpe sur un arbre voisin où il dévore huit petits oiseaux avec leur mère. Calchas voit dans cet événement un présage heureux pour la guerre qu'on entreprend, mais il prédit en même temps qu'il faudra neuf ans entiers pour prendre la ville de Troie. Le serpent est changé en pierre. Iphigénie est dévouée à la mort aux autels de Diane pour obtenir des vents favorables, et comme elle allait être immolée, Diane lui substitua une biche. Les princes grecs partent pour la Troade. La renommée annonce par toute la terre cette guerre formidable. Description du temple de cette déesse. Premiers combats entre les Grecs et les Troyens. Cycnus, fils de Neptune, est tué par Achille et changé en cygne. Aventure de Cénis racontée par Nestor à propos de la métamorphose de Cycnus. A cette histoire se rattache celle de Pirithoüs et le récit du combat des Centaures et des Lapithes. Tlépolème fils d'Hercule, étonné que Nestor dans sa narration n'ait pas dit un mot du grand Alcide, lui en demande la raison. Nestor répond par le récit de la mort des onze fils de Nélée, ses frères, tués par Hercule, même Périclymène qui ne put échapper quoiqu'il se fût envolé sous la forme d'un aigle. Neptune veut venger la mort de son fils Cycnus. Achille est tué par Pàris. Ulysse et Ajax se disputent les armes du héros thessalien. Agamemnon assemble le conseil pour prononcer entre les deux concurrents.

Livre treizième. Les chefs de l'armée prennent séance. Discours d'Ajax et d'Ulysse. Celui-ci l'emporte par son éloquence. Ajax désespéré se donne la mort, et est changé en hyacinthe. Événements qui ont suivi la prise de Troie. Mort d'Astyanax précipité du haut d'une tour. Hécube est emmenée captive par Ulysse. Polydore fils de Priam, victime de l'avarice de Polymnestor, roi de Thrace. Polyxène est immolée sur le tombeau d'Achille; regrets d'Hécube. Elle crève les yeux à Polymnestor; elle est changée en chienne. Honneurs funèbres rendus à Memnon, des oiseaux naissent de son bûcher. Énée arrive à Délos, Anius, prê-

Digitized by Google

tre d'Apollon, lui apprend la métamorphose de ses filles en colombes, et lui fait présent d'un vase où est représentée l'histoire des filles d'Orion. Les Troyens se dirigent de l'île de Délos vers l'île de Crète. Fables relatives à Scylla, Galatée, Polyphème, Acys et Glaucus qui ne pouvant vaincre les dédains de Scylla va trouver Circé pour la prier d'employer ses secrets, afin de changer à son égard le cœur insensible de la cruelle qu'il aime.

Livre quatorzième. Circé engage Glaucus à abandonner Scylla pour s'attacher à elle-même. Il refuse ses avances. Ne pouvant se venger d'un dieu de la mer, qui la méprise, la magicienne irritée tourne sa fureur contre Scylla, au corps de laquelle elle attache une meute de chiens qui aboient sans cesse. Scylla veut à son tour faire périr Ulysse aimé de Circé, et même Énée et sa flotte, mais le héros troyen évite heureusement le danger. De la Sicile il se rend à Carthage, et de Carthage il retourne en Sicile. Il passe auprès de Pithécuse habitée autrefois par les Cercopes qui à cause de leur malice, furent changés en singes par Jupiter. Énée arrive à Cumes, et la sibylle le conduit aux enfers; elle lui raconte ses amours avec Apollon. Énée au port de Caïete. Macarée, ancien compagnon d'Ulysse, reconnaît parmi les Troyens Achéménide qui lui raconte comment Énée l'a tiré du pays des Cyclopes. Macarée fait à son tour le récit de ce qui arriva à Ulysse après son départ de Sicile. Énée aborde enfin à l'embouchure du Tibre, devient, après bien des combats, possesseur du Latium, et obtient la main de Lavinie, fille du roi Latinus. Énée est mis au rang des dieux. Suite des rois d'Albe jusqu'à Procas. Histoire de Pomone et de Vertumne, d'Iphis et d'Anaxarète. Rois d'Albe. Romulus bâtit Rome. Guerre contre les Sabins. Tatius et Romulus règnent ensemble. Tatius meurt. Romulus reste seul maître du royaume; il est enlevé au ciel et mis au rang des dieux. Hersilie, son épouse, devient la déesse Ora.

Livre quinzième. Numa succède à Romulus. Il avait, pour s'instruire, voyagé à Crotone. Origine de cette ville. Pythagore y fonde une école. Développements de sa doctrine. Numa après avoir écouté les leçons de ce philosophe, retourne à Cures sa patrie. C'est alors qu'il est élu roi des Romains. Aidé des conseils d'Égérie, il donne à son peuple de sages lois. Il meurt. Regrets d'Égérie. Pour la consoler, Virbius, prêtre de Diane, qui n'est autre que Hippolite fils de Thésée, ressuscité par Esculape,

Digitized by Google

lui raconte l'histoire de ses malheurs. Egérie est changée en fontaine; cette métamorphose produit sur Hippolyte autant d'impression que l'apparition de Tagès au laboureur toscan, qu'à Romulus la métamorphose de sa lance en arbrisseau, ou à Cippus la naissance subite de ses cornes. Désintéressement de cet homme extraordinaire. Esculape changé en serpent est mis par les Romains au nombre des divinités nationales et placé dans l'île du Tibre. Éloge de Jules-César. Plaintes de Vénus lorsqu'elle prévit la mort de ce grand homme. Prodiges qui l'annoncèrent. Jupiter console Vénus, et lui découvre ce que les Destins ont résolu en faveur de Rome et d'Auguste. Jules-César est changé en astre. Vœux en faveur d'Auguste. Épilogue. Le poëte prédit à son ouvrage une éternelle durée.

Ovide composa les Métamorphoses dans sa jeunesse, et il s'en promettait alors, comme on le voit, une gloire impérissable; mais, plus tard, il revint lui-même de cette bonne opinion, et se montra juge plus sévère de son œuvre. « J'ai composé, dit-il, quinze livres de métamorphoses, poëme qui a survécu à l'infortune de son auteur. Si je n'avais pas été frappé auparavant d'un si grand revers, cet ouvrage, revu avec soin, aurait pu obtenir une réputation moins précaire. Maintenant c'est avec ses incorrections qu'il occupe le peuple, si toutefois le peuple s'occupe de moi [1]. » Il poussa même plus loin la rigueur, et il trouva le poëme des Métamorphoses si peu digne de lui, qu'il le brûla de sa propre main avant de quitter Rome; heureusement ses amis en avaient des copies, et ils nous l'ont conservé [2]. La pos-

1 *Sunt quoque mutatæ ter quinque volumina formæ,*
Carmina de domini funere rapta sui.
Illud opus potuit, si non prius ipse perissem,
Certius a summa nomen habere manu.
Nunc incorrectum populi pervenit in ora:
In populi quidquam si tamen ore mei est.
(Trist. L. 3, élég. 14, v. 19-24.)

2 *Carmina mutatas hominum dicentia formas,*
Infelix, domini quod fuga rupit, opus.
Hæc ego discedens, sicut bene multa meorum,
Ipse mea posui mœstus in igne manu.
. . . .
Quæ quoniam non sunt penitus sublata, sed exstant,
Pluribus exemplis scripta fuisse reor.
(Ibid., L. 1, élég. 6, v. 13-24.)

Digitized by Google

térité s'est montrée moins rigide, ou, pour mieux dire, plus juste qu'Ovide, et bien qu'il soit quelquefois trop diffus, que son style soit souvent celui d'un jeune homme qui se laisse aller à son imagination abondante et facile, sans être retenu par les prudents conseils du bon goût, il a cependant des grâces particulières et une manière élégante qui lui est propre, et comme l'a dit un poëte enlevé trop tôt aux Muses françaises [1], malgré la critique de quelques savants, qui osent traiter les *Métamorphoses* de production précoce ou d'avorton informe; malgré le témoignage de l'auteur lui-même, qui demande grâce à chaque instant pour cet enfant trop faible et privé de son père, il n'en est pas moins vrai qu'on a reçu avec plaisir cet enfant aimable, et que tout l'univers lui a souri. La Harpe exprime la même opinion: « Quelle flexibilité d'imagination et de style pour prendre successivement tous les tons, suivant la nature du sujet, et pour diversifier par l'expression tant de dénouements dont le fond est toujours le même, c'est-à-dire un changement de forme! c'est là surtout le plus grand charme de cette lecture; c'est l'étonnante variété des couleurs toujours adaptées à des tableaux toujours divers, tantôt nobles et imposants jusqu'à la sublimité, tantôt simples jusqu'à la familiarité, les uns horribles, les autres tendres, ceux-ci effrayants, ceux-là gais, riants et doux [2]. » Toutefois le professeur du Lycée convient qu'on lui reproche avec raison, du luxe dans son style, c'est-à-dire trop d'abondance et de parure; mais, ajoute-t-il, cette abondance n'est pas celle des mots qui cache le vide des idées; c'est le surplus d'une richesse réelle [3]. Nous ne sommes pas sur ce point aussi indulgent que La Harpe, et nous pensons que l'exubérance poétique d'Ovide provient d'un peu trop de complaisance pour lui-même si ce n'est d'un défaut de goût, et ce reproche lui a été fait, il y a longtemps déjà, par le philosophe Senèque [4]. Au reste, Rousseau a caractérisé assez bien le mérite des Métamorphoses, quand il a dit:

[1] Malfilâtre.

[2] Cours de Littér., L. 1er, ch. 4, § 3.

[3] Ibid., ibid.

[4] Quest. natur., L. 3, ch. 27.

Digitized by Google

Ovide, en vers doux et mélodieux,
Sut débrouiller l'histoire de ses dieux :
Trop indulgent au feu de son génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond,
Riche, en un mot, s'il était moins fécond [1].

mais dans quelle catégorie de poëmes peut-on classer les Métamorphoses? certes ce n'est pas une épopée, ce n'est pas non plus un ouvrage didactique, quoiqu'il y soit question des fables anciennes, et que ce soit comme un enseignement mythologique. Les Métamorphoses se composent d'une suite de récits, plus ou moins épiques à la vérité, mais qui ne sauraient constituer un poëme héroïque régulier, le sujet y est trop multiple, l'intérêt y est trop divisé. C'est une composition à part, comme les Annales d'Ennius, et qu'on ne peut juger d'après les règles ordinaires. Ce qu'on ne peut assez admirer c'est l'art avec lequel l'auteur a su réunir ses nombreuses histoires, les unir les unes aux autres pour en faire une espèce d'ensemble quoique souvent elles n'aient point entre elles de rapport apparent; et les moyens, dit M. Schoell, sont extrêmement variés. Tantôt l'esprit du poëte découvre une ressemblance entre deux fables qu'il place l'une à côté de l'autre pour former des pendants; tantôt un dieu ou un homme qui a été le sujet d'un récit, a été aussi acteur dans un autre événement dont la narration est ainsi naturellement amenée; tantôt l'identité du local fournit le fil qui réunit des fables qui n'ont pas d'autre analogie entre elles. Quelques métamorphoses sont placées, comme épisodes, au milieu d'un récit, sous la forme d'hymnes chantés par un des acteurs; d'autres sont amenées par la conversation; il y en a qui sont rapportées comme le sujet d'un tableau que des mains industrieuses sont occupées à tracer sur un tissu. Des amis sont réunis en cercle; un de ceux qu'on a coutume d'y voir est absent; quelque malheur arrivé dans sa famille le retient; son aventure devient le sujet d'une narration. Elle éveille dans l'un des assistants le souvenir d'un malheur dont lui-même a été le témoin et dont il fait part à ses amis. Presque toujours les transitions sont si naturelles que la fable paraît s'être présentée d'elle-même, sans que le poëte l'ait

[1] Épît à Marot, v. 227-32.

Digitized by Google

cherchée. La forme dramatique que l'ouvrage a prise de cette manière, lui donne de la vie et de la variété.

Mais quelle part d'invention peut avoir Ovide dans le poëme qui nous occupe? c'est ce qu'il est fort difficile d'apprécier. Tout porte à croire qu'il n'a fait que réunir les histoires mythiques connues de son temps, bien qu'il ait pu y faire quelques changements, y introduire quelques modifications nécessaires à son plan. On est généralement d'accord que des poëtes, des grammairiens, des rhéteurs grecs antérieurs au poëte de Sulmone, et surtout ceux de l'école d'Alexandrie, ont pu lui être utiles. On cite entre autres Corinne, Callisthène, Antigonus, Théodore, Parthenius, Didymarque et principalement Nicandre. Antonius Liberalis[1] a fait des extraits de quelques-uns des ouvrages de ces auteurs et surtout du poëme de Nicandre, dans son recueil de *Métamorphoses* en quarante-un chapitres[2]. D'après cela, ce n'est pas certainement par rapport aux Métamorphoses qu'Ovide a beaucoup plus de droits que Virgile à la gloire de poëte original et créateur, comme l'a prétendu un savant philologue de nos jours[3].

Quoi qu'il en soit, on doit considérer ce poëme comme un des principaux chefs-d'œuvre des Muses latines. C'est l'ouvrage de l'auteur le plus lu, le plus étudié, le mieux connu, et il a été traduit dans les langues de tous les peuples, qui ont une littérature: en allemand, par Rode[4]; les plus belles métamorphoses par Voss[5]; en hollandais, par Vondel[6]; il en existe plusieurs d'auteurs belges[7]; on en a en Italien, par Anguillara et Marret

[1] Cet écrivain grec, assez élégant, vivait, à ce qu'on croit, sous le règne des Antonins, vers l'an 150 de J.-C.

[2] La meilleure édition de cet ouvrage est celle qu'en a donnée H. Verheyck, en grec et en latin, avec ses notes et celles de Munckerus, Leyde, 1774, in-8°.

[3] Le Dr Bæhr, prof. à l'Université de Heidelberg. (Manuel de l'Hist. de la Littér. rom., trad. de M. Roullez, p. 95.)

[4] Berlin, 1791, 2 vol. in-8°.

[5] Berlin, 1798, 2 vol. in-8°.

[6] 1774.

[7] 1° *Metamorphosis dat is herxcheppinghe ofte veranderinge, beschreven in 't latyn van Ovidius: ende nu eerst in onsen duytsche*, Anvers, 1566, 1615, etc., in-12, fig. (Traduction en prose d'un auteur

Digitized by Google

to[1]; en anglais pas Sandys[2], par Clarck et par ses collaborateurs Garth, Sewel, Pope, Gay et Phillips[3]; en espagnol, par Mey[4] et par Virna [5]; par un anonyme [6]; en polonais, par Valérien Otvinof [7]; en français et en prose par Colard Mansion [8], Nic. Renouard [9], P. Duryer [10], Martignac [11], Bellegarde [12], Ant. Bernier [13], Batteux [14], Fontanelle [15], Barett [16], Malfilâtre [17];

anonyme. Ellè était fort estimée autrefois et a été souvent réimprimée.)

2° *Den Metamorphosis ofte herscheppinge van P. Ovidius Naso... nu eerstmael in nederlants rym gestelt door Seger van Dort, van Antwerpen*, Anvers, 1650, in-8°, fig.

3° *Ovidius Metamorphosis ofte de XV boeken van syne herscheppinge in rym ghestelt door J. V. M.* (*Van Meerbeecq*), Utrecht, 1727, in-8°. (Cette traduction en vers est inférieure à celle qui précède. Van Meerbeecq était habitant de Tournay.

4° *De herscheppingen van Ovidius ofte konstryke fabelen... in rym gesteld door J. de Wolf*, Gend, 1789, in-12.

(C'est plutôt une paraphrase poétique qu'une traduction en vers.)

5° *Uitlegghingh op den Metamorphosis P. Ovidii Nasonis, door Carel van Mander, Schilder*, Amsterd., 1615, in-12.

(Cette explication des Métamorphoses a un grand nombre d'éditions. L'auteur la publia, afin de répandre parmi les artistes la connaissance de la mythologie ancienne. (Voir la note, pag. 289, note 6.)

1 1566.

2 Londres, 1640, in-folio. 1673.

3 1721.

4 1586

5 1589.

6 *Vallisoleti*, 1589.

7 1639.

8 1484.

9 1619.

10 1660.

11 1697.

12 1701.

13 1732.

14 1727, 1732, avec gravures.

15 1767 et 1802.

16 1778.

17 1798; cette traduction est seulement attribuée à Malfilâtre.

Digitized by Google

en vers, par Chrétien Gouays[1], François Habert[2], Christophe Deffrans[3], Raymond et Charles Massac[4], Dubartus[5], Th. Corneille[6], l'abbé Banier[7], de Fontanel[8], Saintange[9]; en rondeaux, par Benserade[10]; en distiques, par Trépagne de Ménerville, curé de Surène[11]; en vers burlesque par Richer[12]; Clément Marot a traduit en vers les deux premiers livres, et Barth. Aneau, le troisième : Gaillard, le duc de Nivernais, Richerolles d'Avalon et plusieurs autres ont traduit des livres ou des fragments des Métamorphoses.

Les fastes[13]. Le sujet de ce poëme est le tableau des fêtes de chaque mois de l'année, et l'exposé de l'origine de ces fêtes. L'auteur y décrit aussi le lever des astres. Le plan de cet ouvrage annonce suffisamment qu'il devait être composé de douze livres. Cependant nous n'en possédons que six. Des savants prétendent qu'Ovide n'en a effectivement composé que ce nombre, et que son exil à Tomes a été la cause de l'interruption de cet ouvrage; d'autres pensent que les six derniers livres ont existé, mais qu'ils ont été perdus; quelques-uns enfin, pour se dispenser peut-être d'examiner quelle est la plus probable de ces deux opinions, se sont contentés d'écrire que ces six derniers livres *n'ont pas été publiés;* Gronovius avait affirmé à Nic. Heinsius avoir vu un exemplaire d'une ancienne édition d'Ovide, sur lequel Celtes Prolucius, le premier qui, après la renaissance des lettres, ressuscita la poésie en Allemagne, avait écrit de sa propre main que le manuscrit des six derniers livres des Fastes se trouvait dans le presbytère d'un village près d'Ulm, et il rapportait même le pre-

[1] Manuscrit du 16e siècle.
[2] 1557.
[3] 1595.
[4] 1603.
[5] 1609.
[6] 1697.
[7] Amsterdam, 1732, 2 vol. in-folio.
[8] 2 vol. in-8o.
[9] 1783-1788.
[10] 1667, avec figures de Leclerc, Chauveau et autres.
[11] Manuscrit de 1730.
[12] 1662.
[13] *Fastorum libri.*

Digitized by Google

mier distique du septième livre[1]. Mais Heinsius a pensé que Celtes avait été induit en erreur par quelque faux rapport auquel il avait ajouté foi, sans autre examen, puisque Lactance et d'autres anciens auteurs qui citent un grand nombre de vers des Fastes d'Ovide, n'en ont pas transcrit un seul qui pût appartenir aux six prétendus derniers livres. C'est également sans raison qu'Antoine Constant a avancé que le manuscrit de ces six derniers livres existe dans la bibliothèque royale de France. Jean Masson, dans la Vie d'Ovide[2], dit positivement que non-seulement la seconde moitié des Fastes n'a pas été perdue, mais qu'elle n'a pas même été composée, et il en donne une preuve irrécusable, le témoignage d'Ovide lui-même[3]. Le seul regret qui nous reste est donc que le malheur survenu au poëte de Sulmone ne lui ait pas permis d'achever son œuvre.

Livre premier. Après l'exposition de son sujet, le poëte fait une invocation à Germanicus César; il décrit ensuite l'année de Romulus, composée de dix mois seulement, parce que c'est après ce terme qu'un enfant voit le jour et qu'une veuve quitte le deuil. Il distingue ensuite les jours de fêtes et les jours ouvrables, les calandes, les nones et les ides. Passant aux différentes fêtes de janvier, il débute naturellement par celle de Janus dont il explique les attributs. Le dieu lui-même qu'il consulte, lui fait connaître pourquoi l'année commence au solstice d'hiver plutôt qu'au printemps, pourquoi le travail est permis le premier jour de l'an; il lui apprend l'origine des souhaits de bonne année, celle des étrennes, le motif pour lequel les pièces de monnaie d'airain portent d'un côté l'empreinte d'un navire, et de l'autre une tête humaine au double front. De là le récit du règne de Janus en Italie, l'histoire de son temple fermé pendant la paix, celle du temple d'Esculape. Ovide passe ensuite à l'éloge des premiers astronomes. Il décrit le coucher du Cancer et le

[1] *Tu quoque mutati causas et nomina mensis,*
A te qui sequitur, maxime Cæsar, habes.

[2] Page 127.

[3] *Sex ego Fastorum scripsi totidemque libellos,*
Cumque suo finem mense volumen habet.
Idque tuo nuper scriptum sub nomine, Cæsar,
Et tibi sacratum sors mea rupit opus.
(Trist., Liv. 2, élég. 1re, v. 549.)

Digitized by Google

lever de la Lyre, les fêtes agonales; l'origine de l'immolation des taureaux dans les sacrifices, amène la fable d'Aristée ; l'usage de sacrifier des animaux domestiques et l'âne en particulier, est une occasion pour l'auteur de raconter les amours de Priape et de la nymphe Lotis. Les oiseaux mêmes ne sont point épargnés pour honorer les dieux. Lever de la constellation du Dauphin au milieu de l'hiver; c'est l'époque des fêtes carmentales. Description de ces fêtes en l'honneur de la nourrice d'Évandre ; arrivée de celui-ci en Italie. Prédiction de la grandeur future de Rome. Cacus est puni par Hercule pour avoir dérobé deux bœufs d'Évandre. Érection de l'autel du dieu dans le marché aux bestiaux. Aux ides de janvier, on offre un bélier au maître des dieux, et c'est à pareil jour qu'Octave fut surnommé Auguste. Trois jours après, c'est la fête arcadienne; on avait interdit l'usage des chars aux dames romaines. Celles-ci, pour se venger, firent périr leurs enfants dans leur sein. Le sénat leur reprocha cette barbarie, leur rendit toutefois le droit dont la privation les avait irritées, et institua la fête de Carmente pour le salut des enfants, et l'on érigea le temple de la Concorde. Lever du signe du Verseau. Fêtes sémentales en l'honneur de Tellus et de Cérès. Temples de Castor et de Pollux. Autel de la Paix ; invocation à cette déesse. Conclusion du premier livre.

Livre deuxième. Sujet de ce deuxième livre; exorde dans lequel l'auteur parle de ses vers avec une sorte de complaisance. Origine du nom de février. Usage des expiations venu de la Grèce. Février avait été le dernier mois de l'année. A propos de l'ancien temple de Junon, dont on cherche en vain les ruines, le poëte fait l'éloge d'Auguste qui prend soin de réparer les demeures des dieux. Coucher de la Lyre, du Lion et du Dauphin. Cette dernière constellation rappelle à l'auteur l'histoire du chantre de Lesbos, d'Arion sauvé miraculeusement de la fureur des flots. Ce fut aux nones de février qu'Auguste reçut le nom de père de la patrie. Éloge de cet empereur. Lever de la constellation du Bouvier et récit de la nymphe Callisto et d'Arcas. Aux ides de février a lieu la fête de Faune, c'est aussi l'anniversaire du dévouement des trois cents Fabius ; histoire et éloge de ces généreux Romains. Lever du Corbeau, du Serpent et de la Coupe aux ides de février. Pourquoi ces trois constellations sont-elles ainsi groupées ensemble dans le firmament? Histoire du corbeau

Digitized by Google

qu'Apollon qui préparait une fête à Jupiter, envoie sur la terre pour puiser de l'eau dans une coupe d'or. L'oiseau tenté à la vue d'une figue qui n'est pas encore bonne à cueillir, attend qu'elle mûrisse et oublie son message. Pour excuser son retard, il enlève un serpent et dit que c'est à lui qu'il faut s'en prendre, qu'il défendait la source où l'eau devait être puisée. Apollon le punit de son mensonge. Trois jours après les ides de février, arrivent les Fêtes appelées lupercales. Histoire des Luperques qui couraient nus. Faune lui-même déteste les vêtements depuis l'aventure d'un faune amoureux de la belle Omphale, aventure que raconte le poëte d'une manière fort agréable. C'est nus aussi que Remus et Romulus courent à la poursuite des brigands. Origine du nom de Lupercal, et à propos des fouets dont les Luperques étaient armés et avec lesquels ils frappaient les femmes pour les rendre fécondes, quelques vers en l'honneur de Junon Lucine. Lever des Poissons ; anniversaire de l'apothéose de Romulus, fêtes des fous. Cérémonies pieuses en l'honneur des morts ; pratiques religieuses pour honorer la déesse du Silence et origine de ces pratiques. Fêtes des Charisties pour maintenir la concorde dans les familles; fête du dieu Terme pour inspirer le respect des propriétés. Anniversaire et récit de l'expulsion des Tarquins; mort de Lucrèce. Brutus établit la république. Approche du printemps. Courses de chars et de chevaux au champ de Mars. — Conclusion.

Livre troisième. Invocation à Mars. Aventure de Mars et d'Ilia, prêtresse de Vesta, surprise pendant son sommeil par le dieu de la guerre. Songe de la jeune fille. Naissance de Rémus et de Romulus. Commencement de la ville de Rome; institution du culte de Mars; l'année composée de dix mois; mars est le premier mois de l'année primitive; changements introduits par Numa dans le calendrier romain, qui est réformé plus tard par Jules César. Fêtes du mois de Mars, les matronales en l'honneur des dames romaines, les consuales pour le dieu Consus ou Conseil. Anniversaire du jour où les Sabines enlevées réconcilièrent leurs pères et leurs époux. Fécondité du printemps. Temple de Junon Lucine. Fêtes des ancilles ou boucliers sacrés à l'un desquels était attachée la destinée de Rome. Histoire de ces boucliers et de la nymphe Égérie. Numa enchaîne Faune et Picus pour les contraindre à lui expliquer comment il pourra conjurer

Digitized by Google

la foudre. Ils y consentent s'il veut leur rendre la liberté. Numa acquiesce à leur demande, et les dieux par leurs charmes font descendre Jupiter sur la terre; il apparaît à Numa, lui parle en termes assez ambigus, et lui annonce le bouclier qui doit tomber du ciel. Précaution que prend Numa d'en faire confectionner onze semblables par l'habile ouvrier Mamurre. Coucher de l'un des Poissons et du Bouvier, lever de la constellation du Vendangeur. Auguste grand prêtre de Vesta. Temple de Vejovis fondé par Romulus en l'honneur de Jupiter enfant. Lever du signe céleste de Pégase. La couronne d'Ariane; aventure de cette princesse, fille de Minos, séduite, abandonnée par Thésée et consolée par Bacchus. Courses des chevaux. Aux ides de Mars, fête d'Anna Perenna, déesse de l'année; elle est célébrée par des repas rustiques sur le gazon. Histoire d'Anna, sœur de Didon, et d'une autre Anna surnommée Bovile. Anniversaire de la mort de César à la même époque. Lever du Scorpion. Fête de Bacchus. Découverte et usage du miel. Jour où les jeunes Romains prenaient la robe virile. Constellation du Milan. Fête de Minerve; Chapelle dédiée à cette déesse captive. Le signe du Bélier amène le récit des aventures de Phryxus et d'Hellé. Équinoxe du printemps. La fête de Cynthie Aventine qui préside aux mois, termine le mois de mars.

Livre quatrième. Invocation à Vénus. Généalogie de Romulus. Origine du nom d'avril. Grecs établis en Italie. Autre origine du nom d'Avril, tirée de la fécondité de la nature au printemps. Fêtes des bains de Vénus. Honneurs religieux rendus à la Fortune virile. Vénus Verticorde, ou qui change les cœurs. Coucher des constellations du Scorpion et des Pléïades. Histoire des sept filles d'Atlas. Fète de Cybèle. Naissance de Jupiter. Histoire d'Atys et de la nymphe Sangaris. Vengeance de Cybèle. Statue de cette déesse apportée de Phrygie à Rome. L'innocence de la vestale Claudia reconnue, grâce à la protection de la mère des dieux. Les jeux mégalésiens, en l'honneur de Cybèle. Pourquoi les Galles, prêtres de cette déesse, avaient coutume de se mutiler. Dédicace du temple de la Fortune. Jeux du cirque en l'honneur de Jules-César et en l'honneur de Cérès. Histoire de Proserpine. Temple consacré à Jupiter vainqueur en mémoire de la victoire d'Octave sur Antoine. La vache pleine immolée à Cérès; origine de ce sacrifice. Coucher de la constellation des Hyades. Renards

Digitized by Google

lâchés dans le cirque avec des flambeaux allumés en commémoration d'un fait que le poëte raconte. Lever de la constellation du Taureau. Fêtes de Palès ; hymne à cette divinité champêtre ; Origine des feux qu'on avait coutume d'allumer à ses fêtes. Les Palilies se célébraient le jour anniversaire de la fondation de Rome ; belle digression du poëte sur l'établissement de cette ville. Les fêtes vinales en l'honneur de Vénus Érycine ; pourquoi ces fêtes furent instituées. Le milieu du printemps. Le poëte rencontre à Nomentum un cortége religieux ; c'est un flamine qui va immoler une brebis et un chien à la déesse *Rubigo*, pour détourner des blés la nielle qui les ronge. Inauguration de Vesta.

Livre cinquième. Incertitude sur l'étymologie du nom de mai. Ovide consulte les Muses. Polymnie fait venir le mot de Majesté fille de la Bienséance et de l'Honneur, et Thalie partage son opinion. Uranie au contraire veut qu'il provienne du respect dû aux vieillards [1]. Calliope de son côté tire l'étymologie de mai de Maïa, mère de Mercure, et toutes les Muses applaudissent à leur sœur. La chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter. Les calandes de mai sont consacrées à honorer les dieux Lares. Temple de Cybèle, construit par la vestale Claudia, et réparé par la piété de Livie, épouse d'Auguste. Histoire des Hyades. Fête de Flore. Hymen de Flore et de Zéphyre ; naissance de Mars. Empire de Flore sur les divers fruits de la terre. Origine des jeux Floraux ; licence qui régnait dans ces sortes de fêtes. Illumination et chasse dans le cirque. Élévation du signe du Centaure ; c'est Chiron placé au ciel après être mort d'une blessure qu'il s'est faite imprudemment au pied avec l'une des flèches d'Hercule trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Lever de la Lyre et du Scorpion. Fêtes lémurales contre les revenants ; pratiques superstitieuses à ce sujet. Origine des Lémuries. Histoire d'Orion changé en signe céleste. Temple de Mars, bâti par Auguste. Lever du signe du Taureau ; récit des aventures d'Europe fille d'Agénor, et enlevée par Jupiter sous la forme d'un taureau. La tradition romaine rappelait qu'autrefois on noyait les vieillards qui avaient soixante ans. Cette prétendue coutume fut abolie comme barbare, mais, pour en conserver le souvenir, on continua de jeter

[1] *Maiores natu.*

Digitized by Google

dans le Tibre des images de vieillards, en osier, à cette époque du mois de mai, et ce fut le dieu du fleuve lui-même qui donna ces renseignements au poëte. Fête de Mercure. Le signe des Gémeaux. Castor et Pollux, leur histoire, leur généreuse amitié. Retour de la fête agonale; lustration des trompettes. Dédicace d'un temple de la Fortune.

Livre sixième. On n'est pas d'accord sur l'étymologie du mot juin. Visions du poëte à ce sujet. D'abord Junon lui apparait et lui dit que c'est elle qui a donné son nom au sixième mois de l'année. Mais ensuite Hébé, déesse de la jeunesse, se présente et réclame ce mois comme lui étant consacré [1]. La dispute s'échauffe entre les deux divinités, et survient la Concorde qui annonce que le mois de juin a pris son nom de l'alliance qui eut lieu jadis entre Romulus et Tatius, entre les Romains et les Albains [2]. L'auteur n'ose point prononcer entre les trois avis. La déesse Carna est honorée le premier jour de juin; récit des aventures de cette nymphe avec Janus qui en fait la déesse des gonds et des verrous. Description de certains oiseaux que l'auteur appelle strygès, espèce de vampires qui assiégent, pendant leur sommeil, les enfants au berceau; pratiques au moyen desquelles une maison peut en être préservée. Temple dédié à Junon par Camille, à l'endroit où s'élevait la demeure de Manlius Capitolinus. Lever des constellations de l'Aigle et des Hyades. Temple d'Hercule consacré par Sylla. Le culte du dieu Sancus, ou Fidius, ou Semon institué par les Sabins. Quels jours sont interdits aux cérémonies nuptiales. Coucher du signe d'Arcas. Fête des pêcheurs du Tibre, au champ de Mars. Culte du dieu Conseil. Fête de Vesta instituée par Numa, quarante ans après la fondation de Rome. Vient ensuite la fête des foyers pendant laquelle chôment les boulangers, les meuniers et leurs ânes. Aventure de Vesta, lorsque réveillée par l'âne du vieux Silène, elle échappe aux tentatives amoureuses du dieu Priape. A quelle occasion Jupiter fut honoré sous le nom de *Pistor*, ou boulanger. Une vieille femme du pays de Vélabre explique à Ovide d'où vient dans cette contrée la pratique de marcher les pieds nus un certain jour du mois de juin. Palladium apporté de Troie en Italie. Anniversaire

[1] *A junioribus.*
[2] *A jungendo.*

Digitized by Google

de l'embrasement du temple de Vesta. Succès de Brutus en Espagne, défaite de Crassus. Lever de la constellation du Dauphin. Fête de la déesse Matute, divinité protectrice des bonnes mères, à laquelle le roi Servius a consacré un temple. Histoire d'Ino. Servius dédie un temple à la Fortune. Récit de la mort et de la naissance de ce roi. Temple de la Concorde dédié par Livie. Fête de Minerve; cette déesse invente la flûte. Lever des Hyades, d'Orion et du Dauphin. Le Soleil entre dans le signe du Cancer. Le dieu Summanus. Le Serpentaire ou signe d'Esculape. Hippolyte ressuscité. Jours malheureux du mois de juin. Fête de la Fortune-Forte le vingt-trois du mois. Lever d'Orion. Solstice d'été, fêtes compitales ou des carrefours. Temple d'Hercule Musagètes. Éloge de Marcia.

Comme on le voit, le poëme des Fastes est une espèce de calendrier dans lequel Ovide fixe les anniversaires de différents événements qui devaient avoir un grand charme pour les Romains ; mais si le sujet était fait pour leur plaire, il ne prêtait guère aux formes poétiques. Cependant les tableaux variés et animés, les récits intéressants et curieux que le poëte a eu le talent d'y joindre, au moyen d'heureuses transitions, en déguisent l'uniformité et en font disparaître la sécheresse. Sous le rapport de la poésie, cet ouvrage est plus soigné peut-être que les autres poëmes de notre auteur ; il y cède moins à la fougue de son imagination, et s'y tient mieux dans les limites de la simplicité et du naturel. Vignole de Marville a dit[1] : « Les Fastes d'Ovide renferment plus d'érudition qu'aucun autre ouvrage de l'antiquité. C'est le chef-d'œuvre de ce poëte et une espèce de dévotion païenne. » Le P. Rapin donne aux Fastes d'Ovide la gloire d'être l'ouvrage du meilleur goût et le plus judicieux d'entre tous ceux qui sont sortis de ses mains. Il dit que ce poëte n'a pu arriver à la perfection de prudence et de modération, qui consiste à dire seulement ce qui est nécessaire et convenable, que sur ses vieux jours, en composant les Fastes ; qu'il n'est modéré et discret qu'en cet endroit, et qu'il est jeune partout ailleurs[2]. Jul. Cés. Scaliger professe une opinion semblable[3].

[1] Mélanges hist. et littér., tom. 2, page 306.

[2] Compar. d'Hom. et de Virg., ch. 11.

[3] *Fastorum stylus facilis, candidus : eruditio prisca et multa : ac*

Ce qui rend encore ce poëme très-précieux, c'est qu'il renferme une foule de notions sur les antiquités historiques et religieuses des Romains, qu'on ne trouve pas ailleurs et qui servent merveilleusement à l'intelligence des auteurs latins. Ovide a dû être aidé dans ce travail par les Annales des pontifes et les Fastes consulaires. Il a pu connaître aussi le poëme didactique de Callimaque, intitulé *les Causes* [1]; au moins fait-il mention de ce poëte dans l'un de ses ouvrages [2]. Toutefois les Fastes ne sont pas à proprement parler, un poëme didactique, mais ils tiennent le milieu entre ce genre de composition et le récit épique.

Antoine Godeau, évêque de Vence et de Grasse, a fait, sur le modèle d'Ovide, les Fastes de l'Église; mais son poëme froid et sans couleur ne rappelle en rien celui du chantre de Sulmone. Lemierre, auteur de la Veuve de Malabar, a composé aussi un poëme sur les fastes ou les usages de l'année, poëme fort maltraité par La Harpe, mais qui ne mérite pourtant pas cette sévérité extrême.

Les Fastes d'Ovide ont été traduits en prose par Marolles [3], Martignac [4], Lezeau [5], Kervillars [6] et Bayeux [7]; en vers, nous avons une traduction sans nom d'auteur [8], et celle de Saint-ange [9].

tametsi materia non semper admittat cultum, ingenium autem viri non sæpe, multis tamen in locis se ipso limatior atque tersior est.

(Hypercrit., p. 854, 855.)

[1] Αἴτια.

[2] *Hoc (memini) quondam fieri non posse loquebar,*
Et me Battiades judice falsus erat.
(Trist., Liv. 5, élég. 5, v. 37.)

Callimaque était de Cyrène, dont les habitants ont souvent été désignés sous le nom de *Battiades*, de Battus, fondateur de la ville.

[3] 1661.

[4] 1697.

[5] 1714.

[6] 1742.

[7] 1783.

[8] 1678.

[9] 1804, 2 vol. in-8°; et sans le texte, 1809, 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

Les Tristes[1]. Cet ouvrage est un recueil de quarante-neuf élégies divisées en cinq livres. Ovide les composa pendant son exil, de l'année 762 de Rome à 765. Le poëte y déplore sans cesse le malheur dont il a été frappé, et se lamente sur les rigueurs de son exil.

Livre premier. Élégie 1. Le poëte exilé et malheureux explique à son livre près de partir de la Scythie pour Rome, qu'il doit s'y présenter avec le modeste extérieur qui convient à un banni. Il l'instruit de ce qu'il doit répondre à ceux qui lui demanderont des nouvelles de son maître; il lui indique comment il doit s'excuser si l'on trouve ses poésies inférieures à celles qui sont déjà sorties de sa plume; enfin il lui recommande d'éviter le palais impérial d'où a été lancée la foudre qui l'a frappé.

2. Parti pour l'exil auquel il a été condamné par Auguste, il est surpris par une tempête. Il supplie les dieux de l'épargner, et de ne pas s'unir à César pour le perdre. Il prouve par plusieurs exemples qu'il leur est facile de le sauver. Il décrit ensuite la tempête, et demande aux dieux de le conduire sain et sauf à Tomes.

3. Le poëte exprime la consternation qu'il a éprouvée en recevant l'arrêt qui le condamnait à l'exil. Il raconte de la manière la plus touchante ce qu'il a fait durant la dernière nuit qu'il a passée à Rome; il décrit d'un ton plus triste encore la douleur de son épouse et des gens de sa maison. Il raconte son voyage pendant lequel il est assailli par une tempête si furieuse que les matelots eux-mêmes désespèrent de leur salut.

4. Il fait l'éloge de la constance de son ami qui ne l'a pas oublié dans son malheur, généreux exemple qu'ont suivi bien peu de ses nombreux amis. Il engage celui qui lui a montré tant d'affection à la lui conserver, et à ne pas redouter Auguste. Il prouve par des exemples qu'une amitié dévouée est une jouissance pour celui qui en est capable. Enfin il avoue qu'il est plus malheureux par son exil que ne l'a été Ulysse lui-même qui du moins avait l'espoir de revoir sa patrie, tandis que lui ne peut avoir cette consolation que si la colère d'Auguste vient à se calmer.

5. Ovide loue la fidélité et les soins vigilants de son épouse,

[1] *Tristium libri.*

Digitized by Google

qui a su par son activité et l'aide de ses amis soustraire ses biens à la cupidité de gens avides ; aussi lui promet-il, mais avec une retenue modeste, que ses vers rendront sa mémoire immortelle.

6. Il recommande à son ami, s'il a de lui quelque portrait, d'en ôter la couronne de lierre qui ne convient qu'aux poëtes heureux. Il demande que la bague qui lui retrace son image lui rappelle aussi son infortune. Il ajoute que ses vers sont plus précieux que ses traits, et il l'engage à lire surtout le poëme des Métamorphoses qu'il a brûlé, il est vrai, avant son départ, mais il sait qu'il en reste des copies entre les mains de ses amis. Cette élégie se termine par les six vers qu'il veut qu'on inscrive en tête des Métamorphoses pour que le lecteur sache bien que l'auteur n'a pu mettre la dernière main à cet ouvrage.

7. Il se plaint que celui avec lequel il était intimement lié depuis longtemps, lui ait retiré son amitié parce que lui, Ovide, est malheureux et exilé. Cependant il l'engage à revenir à de meilleurs sentiments, à lui rendre son ancienne affection, afin qu'il le puisse louer de la même bouche qu'il lui adresse aujourd'hui des reproches.

8. Le poëte regrette que le vulgaire s'attache seulement à la fortune, qu'il reconnaisse ses amis tant qu'ils sont heureux et qu'il les abandonne dans l'adversité. Ovide lui-même comptait des amis nombreux avant l'arrêt de son exil, mais, aussitôt après son malheur et sa ruine, il n'en a plus trouvé un seul qui prît part à sa disgrâce, lorsque plusieurs l'auraient pu sans offenser César.

9. Il fait l'éloge du vaisseau qui accompagnait celui qu'il montait pour se rendre en exil. Il décrit le voyage que les deux navires ont fait ensemble et les lieux qu'ils ont visités après leur départ de Samothrace. Ensuite il fait des vœux pour arriver heureusement à Tomes, et il promet, s'il a ce bonheur, d'immoler une brebis à Minerve. Il termine par une invocation à Castor et à Pollux, et les prie de protéger la course de l'un et de l'autre bâtiment.

10. Cette élégie est comme l'épilogue du premier livre des Tristes. Le poëte s'excuse si par hasard ses vers manquent d'élégance et de pureté. Il en rejette la faute sur la tempête et sur la fureur des flots. C'est au milieu du bruit et du tumulte qu'il a écrit.

Livre deuxième. Élégie unique. Ovide supplie Auguste, s'il

Digitized by Google

ne veut pas lui accorder son retour, de lui fixer un lieu d'exil moins désagréable et plus sûr. Il veut essayer si ses vers qui lui ont nui autrefois, ne pourront pas lui être utiles, semblables à la lance d'Achille qui blessa et guérit Téléphus. En conséquence il s'efforce longuement et avec adresse à apaiser l'empereur, en lui montrant qu'il a été souvent le sujet de ses vers. Il fait ensuite l'énumération d'autres poëtes qui n'éprouvèrent aucun désagrément, bien qu'ayant publié des poëmes mordants et condamnables [1].

Livre troisième. Élégie première. L'ouvrage du poëte est parti pour Rome, et il le suppose errant çà et là dans les rues de la ville, et suppliant Auguste de pardonner à l'auteur malheureux et exilé. Mais voyant que personne ne lui fait accueil, il s'adresse à la classe plébéïenne, afin qu'au moins quelqu'un le reçoive et lui donne asile.

2. Dans cette élégie que plusieurs savants joignent à la précédente pour n'en faire qu'une seule, Ovide se plaint que le sort l'ait relégué en Scythie, et que ni Apollon, ni les Muses ne viennent au secours de leur prêtre. Il dit ensuite que, dans cette triste contrée, sa vie s'épuise dans les larmes et dans le chagrin, enfin il supplie les dieux de lui permettre de mourir.

3. Il s'excuse auprès de sa femme de ce qu'il lui envoie une lettre écrite d'une autre main que la sienne; et il explique cette circonstance par la maladie dont il est accablé. Il détaille ensuite les maux qu'il endure, dont le plus pénible est d'être privé de la vue d'une épouse chérie. Il lui recommande de faire transférer ses restes à Rome dans une urne modeste, et d'inscrire sur son tombeau l'épitaphe qu'il a composée lui-même.

4. Exhortation au plus cher de ses amis, qu'il ne nomme pas, dans la crainte de le compromettre auprès d'Auguste. Il l'engage à fuir les palais et la société des hommes puissants qui pouvant rendre d'éminents services, ne le font pas, et sont bien plutôt portés à nuire. Il loue après cela la constance de son ami qui ne lui a

[1] C'est de ce second livre que Tanneguy Lefebvre a dit : *Ubique doctus est Ovidius, de quo non minus apud omnes constat : sed haud equidem scio an alibi doctior sit et ingeniosior, quam in secundo Tristium. Neque adeo mirum est : causam suam apud Augustum agebat, principem poetam.* (Épît. 37, Liv. 1er)

Digitized by Google

pas manqué dans son adversité ; il le supplie enfin de l'aider autant qu'il le pourra.

5. C'est encore l'éloge d'une amitié reconnue et éprouvée qui ne l'a point abandonné dans son malheur et dont il gardera le souvenir. Il avoue qu'il n'a qu'une bien faible espérance de pouvoir jamais adoucir le ressentiment d'Auguste, et d'obtenir de lui un lieu d'exil plus agréable.

6. Cette élégie a, en partie, le même fond que la précédente. Seulement il convient que s'il avait suivi les conseils de l'ami auquel il l'adresse, il ne serait pas tombé dans le malheur. Il le prie d'intercéder pour lui auprès d'Auguste, et d'en obtenir qu'il change le lieu de son exil, puisqu'il sait bien qu'il ne s'est rendu coupable d'aucun crime.

7. En écrivant à Perilla, sa fille, Ovide lui confesse qu'il se livre au culte des Muses, quoique les Muses lui aient été nuisibles. Il l'engage à suivre son exemple, pour être immortelle. Le temps et la vieillesse détruiront les grâces et la beauté qui brillent en elle ; mais les dons du génie sont impérissables.

8. Dévoré du désir de revoir sa patrie, Ovide voudrait pouvoir s'y rendre par quelque moyen prompt, rapide ; mais Auguste seul peut lui procurer une si douce satisfaction. Nouveau récit des peines qui l'accablent, nouvelles prières à l'empereur de se calmer, et d'adoucir les rigueurs de son exil.

9. Il nous apprend que des colonies grecques ont habité le pays des Gètes, et que ce sont des Grecs qui ont donné le nom à la ville de Tomes.

10. En faisant encore la peinture de sa triste situation et des désagréments de son exil, Ovide se plaint de la rigueur du froid, qui est telle que les fleuves et la mer sont gélés, et que les poissons y périssent. Il raconte que les Scythes, si habiles cavaliers et archers si adroits, traversent l'Ister, ravagent le pays, emmènent les habitants prisonniers, et détruisent ce qu'ils ne peuvent emporter.

11. Ovide accuse la cruauté d'un homme qu'il ne nomme point et qui l'insulte, non content des peines que souffre le malheureux poëte dans un pays sauvage où il est privé de toute consolation. Il ajoute que c'est une chose infâme, déshonorante que de s'attaquer à un homme déjà abattu et brisé. Il lui conseille enfin de se rappeler la faiblesse de l'humanité, de ne plus aigrir ses bles-

Digitized by Google

sures et de permettre qu'elles se cicatrisent puisqu'aussi bien son état ne peut plus empirer.

12. Les froids ont cessé, le printemps a succédé à l'hiver, et le poëte en décrit les charmes. Déjà les matelots reprennent leurs courses aventureuses. Il va au-devant de ceux qui abordent en Scythie, pour s'informer des exploits et des triomphes de César. Que si l'un deux lui apprend quelque chose, il le conduit aussitôt chez lui et lui offre une généreuse hospitalité. Enfin il exprime le vœu que la maison qu'il a dans le pays, ne soit pas pour lui une demeure fixe, mais un abri temporaire, afin qu'il puisse un jour revoir sa patrie.

13. C'est en vain que revient son jour de naissance, puisqu'il se trouve dans un pays où il ne peut le célébrer selon les usages de sa patrie, et il fait des vœux pour qu'il ne revienne plus tant qu'il sera, lui, sur la terre d'exil.

14. Il loue et remercie un ami du soin qu'il prend de recueillir ses poésies. Il l'engage à ne pas laisser oublier à Rome le nom d'Ovide. En même temps, il lui fait remarquer que son poëme des Métamorphoses est sorti de ses mains sans avoir été corrigé ; enfin il réclame l'indulgence pour tout ce qu'il a composé pendant son exil.

Livre quatrième. Élégie première. Il ne faut pas juger avec sévérité les ouvrages que le poëte a écrits pendant son exil ; il n'est pas excité par le désir de la gloire, mais c'est le besoin du repos qui l'inspire et il espère pouvoir par la poésie adoucir les peines de son exil ; il énumère ensuite les maux qu'il éprouve dans la contrée qu'il habite.

2. La renommée avait porté aux oreilles du poëte en Scythie que Drusus avait été chargé de l'expédition en Germanie. Peut-être, dit Ovide, pendant que j'écris, a-t-il déjà valu à ma patrie une nouvelle victoire. Ensuite, il assiste en esprit au triomphe du vainqueur, ne pouvant le faire en personne, et si quelqu'un, quoiqu'un peu tard, vient lui en faire le récit, il l'écoutera avec un tel plaisir, qu'oubliant sa propre infortune, il partagera la commune allégresse.

3. Il prie les deux constellations de la grande et de la petite Ourse de jeter un regard vers Rome, et de revenir lui apprendre si son épouse garde le souvenir de son mari, ou si elle l'a oublié. Puis il se reproche de douter ainsi de la fidélité d'une

Digitized by Google

femme dont il sait bien être aimé. Alors il en fait l'éloge, et regrette les chagrins qu'il lui cause. Il termine en l'engageant à lui conserver sa tendresse et sa foi.

4. Il loue la générosité de l'ami auquel il s'adresse, et lui peint les incommodités de son exil à Tomes. Il le prie d'une manière détournée d'obtenir d'Auguste un lieu de bannissement plus supportable et plus rapproché. Il lui démontre, en vantant la clémence de l'empereur, que sa démarche peut avoir une issue favorable. Il lui raconte comment, d'une contrée non moins éloignée, Oreste se sauva avec sa sœur Iphigénie qui prit même avec elle l'image de Diane pour la transporter en de meilleurs lieux.

5. Il se félicite de la constance de son ami, l'engage à lui conserver ses bonnes intentions et à être son protecteur auprès de César. Il lui fait comprendre, par plusieurs exemples, que bien des maux s'adoucissent avec le temps, mais que rien ne peut calmer ceux qu'il éprouve. Il lui dit que ses souffrances le minent à un tel point qu'il espère ne pas y survivre longtemps, et cet espoir est son unique consolation.

6. Le sujet de cette élégie est le même que celui de la précédente; ce sont des lieux communs sur cette idée que le temps et l'habitude rendent tout plus supportable; mais, au lieu de diminuer ses chagrins et ses tourments, ils ne font que les aggraver et en augmenter la rigueur. On réunit quelquefois cette pièce à la cinquième, à cause de la ressemblance du fond, mais c'est précisément ce motif qui nous fait croire qu'elles doivent être détachées, comme n'étant pas adressées à la même personne.

7. Le poëte s'étonne qu'après deux ans écoulés, il n'ait pas reçu de lettre de son ami, lorsque des personnes avec lesquelles il était moins lié ont bien voulu lui écrire. Il ajoute qu'il aime mieux tout croire que de penser que son ami l'a oublié, et il aime à supposer que l'on a intercepté ses lettres. Enfin il l'engage à lui écrire, pour ne pas être toujours réduit à l'excuser.

8. Il se plaint de ce qu'à l'âge de cinquante ans, ses cheveux blanchissent déjà dans une contrée si ingrate, lorsqu'il devrait jouir du bonheur dans sa patrie, auprès d'une épouse adorée et d'amis chers et fidèles. Que si jadis l'oracle de Delphes, ou la colombe de Dodone lui avait prédit ce qui lui est arrivé, il n'en aurait voulu rien croire. Toutefois il professe qu'il n'est rien de si grand, de si fort qui ne soit soumis à la volonté toute puis-

Digitized by Google

sante de la Divinité. Enfin il conseille à ses concitoyens, instruits par son exemple, de ménager Auguste dont le pouvoir égale celui des immortels.

9. Il menace l'un de ses ennemis d'écrire contre lui, s'il persiste dans ses injustes et insolentes attaques.

10. Il apprend au lecteur quelle est sa patrie et sous quels consuls il est né. Il présente un tableau abrégé de sa vie entière, rappelle encore les maux de son exil dont il se console avec les Muses.

Livre cinquième. Élégie première. Ovide, en envoyant à Rome le cinquième livre des Tristes, engage ceux qui lui portent intérêt, à le joindre aux quatre livres précédents. Il s'excuse de ne traiter jamais qu'un sujet triste, le seul convenable au malheur de sa situation. Que si jamais il est rappelé dans sa patrie, il ne s'exercera plus que sur des matières agréables et gaies. En attendant, il réclame l'indulgence du lecteur si les vers qu'il compose le jette dans la tristesse.

2. Il écrit à son épouse, lui apprend qu'il se porte bien sous le rapport du corps, mais que son esprit est malade. Il lui dit que sa douleur est la même qu'à l'époque de son départ de Rome. Il lui dépeint ensuite les soucis qui le rongent sans cesse. Mais comme sa faute est légère, et que la clémence de César est grande, il exhorte son épouse à faire auprès de lui une démarche en sa faveur, et il n'a d'autre espoir que dans la bonté toute divine de César.

3. Le poëte exprime son chagrin de ne pouvoir, comme il en avait coutume, assister à Rome aux fêtes de Bacchus, avec les autres poëtes latins. Il s'étonne que de tous ses adorateurs il soit le seul que le dieu n'ait pas secouru. Enfin il supplie les poëtes qui lui sont affectionnés, de tout faire pour décider Auguste à permettre son retour.

4. Dans cette élégie, c'est la lettre même qu'Ovide envoie à Rome des bords du Pont-Euxin, qui est personnifiée et qui parle. Elle loue la fidélité de l'ami auquel elle est adressée, et l'engage à être toujours le dévoué protecteur du pauvre poëte exilé.

5. Le poëte s'exhorte lui-même à célébrer la naissance de son épouse; il fait des vœux pour elle, et félicite le jour qui a vu naître une femme douée de si aimables qualités; et bien qu'elle soit digne d'une meilleure fortune, il l'engage à tout supporter

Digitized by Google

avec patience et fermeté, que c'est surtout dans le malheur que sa vertu peut briller d'un plus grand éclat. Enfin il supplie les dieux, s'ils ne veulent pas avoir pitié de lui, de pardonner au moins à son épouse innocente.

6. Il se plaint de l'abandon d'un ami, et cherche à réveiller en lui les sentiments d'affection qui l'animaient autrefois.

7. A son ami qui lui avait demandé ce qu'il faisait en Scythie, il répond en peu de mots qu'il y vit malheureux. Il décrit ensuite les mœurs des habitants de Tomes. Enfin il lui fait savoir qu'il occupe son esprit d'études poétiques, et que ses vers le consolent de ses souffrances.

8. Il avertit son ennemi qui l'insulte, de se souvenir de la mobilité de la fortune, et de ne pas tant se réjouir de son malheur et de son exil; qu'il peut, lui Ovide, être rappelé dans sa patrie, et voir son ennemi en être chassé à son tour pour de plus graves motifs.

9. Il fait l'éloge des bons sentiments de son ami à son égard; il avoue que c'est à lui qu'il doit de vivre encore et l'en remercie. Enfin il déclare qu'il ferait connaître à tout le monde les bienfaits dont il lui a obligation, s'il voulait permettre que son nom fût inscrit dans ses vers.

10. Il y a trois ans que le poëte est dans l'exil, et l'aspect rude et sauvage de la contrée qu'il habite lui fait croire qu'il y a déjà passé dix années.

11. Ovide est désolé que son épouse soit poursuivie par les sarcasmes d'un ennemi qui l'appelle la femme de l'exilé. Il l'exhorte néanmoins à tout souffrir avec courage; qu'Auguste ne l'a pas condamné à l'exil, mais à la rélégation[1].

12. Ovide répond à un ami qui l'avait engagé à se livrer à quelque composition poétique. Il lui fait connaître les motifs qui l'empêchent de suivre son conseil. En terminant, il lui avoue qu'il lui est impossible de ne pas composer quelques poésies, mais qu'il les brûle à mesure qu'elles naissent.

13. Il engage son ami qui lui a déjà donné beaucoup de témoignages d'affection, à lui écrire souvent et longuement; que

[1] L'exil entraînait la perte des droits de citoyen et la confiscation des biens; mais, dans la *rélégation*, le banni conservait ses droits et sa fortune, et cette espèce d'exil n'avait rien d'infamant.

Digitized by Google

s'il le satisfait à cet égard, il n'aura rien à lui demander de plus.

14. Dans cette dernière élégie, Ovide promet l'immortalité à son épouse. Il lui dit que plus d'une femme qui la croit malheureuse, lui portera envie et admirera son bonheur, et en même temps il lui explique qu'il ne pouvait rien faire de mieux pour elle ; il l'exhorte en conséquence à ne pas trahir la foi qu'elle lui a jurée, et il lui prouve, par des exemples, que le temps respecte le nom des épouses qui ont été fidèles à leurs maris.

Si l'on a eu la patience de lire l'analyse rapide que nous avons donnée des élégies d'Ovide, appelées *Tristes,* on a dû remarquer qu'elles roulent à peu près toutes sur trois points : les rigueurs de son exil, les maux qu'il souffre dans le pays qu'il habite, les démarches à faire auprès d'Auguste, pour qu'il le rappelle ou que du moins il lui assigne un séjour moins sauvage et moins éloigné. Il faut le dire, ces plaintes réitérées, ces lamentations perpétuelles, au lieu d'inspirer la compassion, excitent au contraire une pitié qui n'est pas en faveur du poëte; à travers ces élégantes doléances, on voit percer une telle faiblesse de caractère qu'on plaint l'auteur, non d'avoir été malheureux, mais de n'avoir pas su honorer son malheur en montrant plus de dignité et de courage[1]. Sous le rapport littéraire, ce recueil perd aussi beaucoup par l'uniformité monotone du sujet. Nous devons toutefois convenir, en dépit de La Harpe[2], que c'est une chose merveilleuse que le talent avec lequel l'auteur a su présenter tant de fois les mêmes idées avec des couleurs si variées

[1] Je cesse d'estimer Ovide
Quand il vient sur de faibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations :
Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
(GRESSET, *La Chartreuse*, v. 74-85.)

[2] Cours de Littér., tom. 3, p. 237.

Digitized by Google

et en même temps si fraîches et si vives. En résumé, les *Tristes* nous semblent, malgré la douceur du style et la facilité de la versification, de beaucoup inférieures aux Fastes.

Les Tristes ont été traduits en français, par Binard[1], Marolles[2], Martignac[3], et par Kervillars dont la version est la plus estimée[4].

LES PONTIQUES[5]. Ces épîtres ou élégies ont encore rapport à l'exil d'Ovide ; seulement elles diffèrent des *Tristes* en ce qu'elles sont adressées à des personnes nommées, tandis que les élégies des Tristes sont des épanchements de cœur dans lesquels le poëte s'occupe de lui-même et de sa douleur ; ce qui n'empêche pas que les Tristes aient pu aussi être destinés et envoyés à des personnes dont le poëte n'osait pas écrire le nom dans les premières années de son exil, de peur de les compromettre aux yeux de l'empereur.

Les Pontiques forment un recueil de quarante-six lettres ou élégies divisées en quatre livres, et composées de 765 de Rome à 769.

Livre premier. Élégie première. A BRUTUS. Ovide le prie d'abord d'accepter l'ouvrage qu'il lui adresse du rivage gétique ou du Pont et il lui explique ensuite ce que cet ouvrage contient.

2. A MAXIMUS. L'auteur cherche en premier lieu à se concilier sa bienveillance en louant la famille des Fabius dont ce personnage est issu. Puis il excite son attention en le prévenant de ce qu'il va dire. Alors il lui expose ses malheurs, il gémit sur le nombre et la gravité de ses maux : dangers de la part des ennemis, aspect triste et sauvage des lieux, désagréments qu'il en éprouve, au point qu'il préférerait être changé en toute autre forme quelle qu'elle fût. En se résumant, il se confie à la clémence de César, pour obtenir un autre lieu d'exil, et il ne veut pas que l'on demande autre chose pour lui.

3. A RUFINUS. Le poëte a éprouvé le plus vif plaisir à la lecture des lettres de Rufinus, et a senti renaître son espérance; cependant ces lettres, quelqu'éloquentes qu'elles fussent, n'ont

[1] 1625.

[2] 1661.

[3] 1697.

[4] 1724.

[5] *Epistolarum ponticarum* sive *ex Ponto,* libri IV.

Digitized by Google

pu calmer entièrement sa douleur. Il en fait ensuite connaître la cause, et il ajoute que ceux que Rufinus lui cite comme ayant supporté l'exil avec courage, n'ont montré cette fermeté que parce qu'ils n'ont pas été si longtemps éloignés de leur patrie. Enfin il avoue que si quelque chose pouvait adoucir ses peines, les lettres de Rufinus, ses conseils qu'il a reçus comme un don précieux, auraient produit cet effet.

4. A SA FEMME. Il lui écrit que ses cheveux ont blanchi et que sa santé est chancelante, et il assigne deux causes à ces inconvénients : d'abord la vieillesse, ensuite le chagrin dont il est sans cesse accablé. Il compare son exil à l'expédition de Jason, et il démontre qu'il est plus malheureux et qu'il a souffert plus de traverses que ce héros aventureux. Enfin, il exprime le vif désir qu'il a de retourner dans sa patrie, de jouir des embrassements de son épouse, et d'offrir des sacrifices aux Césars.

5. A MAXIMUS. Il le prévient de ne pas s'étonner si ses vers sont moins élégants, s'ils sont plus négligés. Accablé par ses malheurs, désenchanté par l'aspect même du pays qu'il habite, il n'a plus cette verve d'autrefois. Il lui explique pourquoi, lorsque la poésie lui a été si nuisible, il s'en occupe encore. Il termine en lui exposant la raison pour laquelle il ne s'efforce plus de polir, de perfectionner ses compositions.

6. A GRÉCINUS. D'abord le poëte regrette que son ami ait été absent au moment de son départ pour l'exil. Il pense qu'il a dû éprouver un vif chagrin à cette nouvelle. Ensuite il le prie de lui apporter quelque consolation par ses lettres, et de ne pas lui demander les motifs de son exil, afin de ne pas rouvrir des blessures à peine cicatrisées. Cependant il n'a pas perdu tout espoir, il se repose sur la clémence de César, et il engage son ami à faire des efforts pour obtenir son pardon, puis il déclare qu'il croira plutôt tout possible que l'abandon de la part d'un ami aussi constant et aussi ancien que Grécinus.

7. A MESSALINUS. Il lui rappelle l'attachement qu'il a eu pour son père et pour son frère. Il l'entretient du châtiment qu'Auguste lui fait essuyer, que c'est pour Messalinus une raison de ne pas abandonner son ami. Il lui fait comprendre combien il s'est montré dévoué envers sa famille, et que c'est pour lui une raison d'avoir compassion des malheurs et des chagrins du pauvre poëte exilé.

Digitized by Google

8. A Sévérus. Il apprend à son ami qu'il est constamment environné d'ennemis, et témoin de combats perpétuels; il lui exprime combien il regrette ses amis, son épouse, sa fille, sa patrie. Il se plaint de n'avoir pas au moins une petite ferme, un petit jardin, afin d'adoucir ses peines par les soins qu'il donnerait à la culture. Il convient toutefois que les ennemis qui infestent la contrée, ne lui permettent pas de jouir de cette satisfaction, et il se réjouit que de son côté, Sévérus voie tous ses désirs comblés. Il l'engage à faire des démarches pour obtenir d'Auguste, un lieu d'exil plus agréable.

9. A Maximus. Ovide a appris par une lettre de Maximus, la mort de Celsus son ami. Ses regrets, l'espoir qu'il avait que sensible aux prières de celui-ci, Maximus se serait intéressé auprès de l'empereur en faveur du malheureux exilé. Expression de la douleur qu'il a ressentie à la réception de cette triste lettre; jamais rien de plus affligeant ne lui était arrivé depuis qu'il réside à Tomes. Il expose dans tout son jour l'attachement et l'affection de Celsus pour Maximus et pour lui; aussi veut-il honorer sa mémoire, et il regrette de n'avoir pu assister à ses funérailles.

10. A Flaccus. Il lui fait connaître le mauvais état de sa santé et lui en expose les raisons. Il le supplie lui et son frère de lui servir d'appui et de tâcher de fléchir Auguste à son égard.

Livre deuxième. Élégie première. A Germanicus. La renommée a apporté en Scythie à Ovide la nouvelle du triomphe de Tibérius Néron; il en a ressenti une grande joie qu'il exprime avec une sorte d'énergie. Il loue la clémence de César qui a laissé la vie aux prisonniers; c'est pour Ovide un motif d'espérer qu'à plus forte raison, il se montrera indulgent et magnanime envers lui. Ensuite il conjure les dieux d'accorder de longues années à Tibère.

2. A Messalinus. Il le prie de recevoir avec le même plaisir qu'autrefois les compliments qu'il lui adresse des bords du Pont-Euxin. Il le supplie, lorsqu'il aura vu son nom, de ne point hésiter à lire sa lettre entière; que ce qui lui a valu sa disgrâce n'est pas si grave que ses vers soient indignes d'être lus. Il l'engage en outre, lorsqu'il en aura l'occasion, de le réconcilier avec Auguste, pourvu toutefois que la démarche ne puisse nuire à lui-même.

Digitized by Google

3. A Maximus. Au milieu de ses peines et de sa misère, Ovide se félicite de la constante amitié de Maximus qui une fois qu'il aime, ne mesure pas ceux qui sont les objets de son affection, sur les avantages qu'il peut en retirer, mais sur leur probité et sur leur vertu. Il le presse de lui garder le même attachement, et de lui accorder sa protection.

4. A Atticus. Il lui rappelle l'ancienne amitié qui régnait entre eux, et les fruits agréables qu'ils en ont recueillis l'un et l'autre; ce souvenir lui fait croire fermement qu'Atticus lui garde la même affection quoiqu'absent, et il l'engage à en agir de la sorte.

5. A Salanus. Il le remercie de la part qu'il a prise à sa disgrâce, quoiqu'il n'ait pas été lié intimement avec lui. Il se montre très-reconnaissant des éloges que ce personnage a donnés à ses vers. Il lui demande de vouloir bien prendre sous sa protection son poëme sur le Triomphe de Germanicus, si toutefois il en entend parler. Il explique enfin la sympathie qui existe entre les beaux-esprits.

6. A Grécinus. Ovide prie Grécinus de ne point lui reprocher la faute qu'il a commise, puisqu'on ne peut rien changer à ce qui est accompli. Il l'engage a préférer, comme il le fait, d'être le protecteur de son ami malheureux, que de le condamner pour des choses qu'il faudrait plutôt excuser.

7. A Atticus. Il s'informe de ce que fait son ami Atticus, s'il a toujours pour lui la même affection. Il se plaint de la destinée et raconte brièvement ses infortunes qu'il dit être innombrables, et au milieu de tant de maux les consolations de son ami soutiennent seules ses espérances; puisse cet ami persévérer dans les mêmes sentiments et ne jamais l'abandonner.

8. A Maximus Cotta. Il lui écrit pour le remercier de lui avoir envoyé les portraits d'Auguste, de Livie et de Tibère, il ne pouvait rien lui faire parvenir de plus précieux; il les honore comme des dieux, et de même que s'ils étaient présents en effet, ne pouvant les voir autrement. Il les supplie ensuite de lui accorder un exil plus doux et de ne pas permettre que leurs images qu'il porte toujours avec lui restent dans un pays ennemi, dans une contrée odieuse. Le savant Tanneguy Lefèvre s'extasie d'admiration sur cette élégie [1]; pour nous, nous n'y trou-

[1] *Haud equidem scio, sitne aliquid in toto Latio quod elegantius et*

Digitized by Google

vons rien de plus que ce qu'on rencontre dans les autres, si ce n'est la basse flatterie à laquelle l'auteur descend.

9. A Cotius ou Cotys. Ce Cotys était fils, à ce qu'il paraît, d'un roi de Thrace. Ovide le félicite de son illustre origine. Il lui fait sentir que c'est le propre des dieux et des rois de porter secours aux malheureux, à lui surtout à cause de sa qualité de poëte, parce qu'il existe comme un lien, comme un rapport entre ces trois espèces d'êtres; il lui demande, en terminant, de pouvoir vivre tranquille et sans crainte dans le lieu de son exil.

10. A Macer. Il déduit plusieurs raisons d'après lesquelles le poëte Macer doit se ressouvenir de lui et de son ancienne amitié, et il ajoute que s'il conserve la mémoire des preuves qu'il lui en a données, il doit, quoique absent, être toujours présent à ses yeux; que c'est au moins ce qu'il éprouve, lui, et il engage son ami à en faire de même.

11. A Rufus Fundanus. Ce Rufus était l'oncle de la femme d'Ovide. Le poëte n'a pas oublié les bienfaits dont il lui a eu l'obligation, quoiqu'il soit séparé de lui par une si grande distance. Il prie les dieux de le récompenser selon son mérite.

Livre troisième. Élégie première. A sa femme. Il lui raconte tous les désagréments du lieu de son exil; elle ne doit donc pas s'étonner s'il insiste pour obtenir un séjour moins contraire, ce qu'elle-même doit demander pour son mari, si elle veut s'acquitter des devoirs d'une bonne épouse. Il lui fait voir qu'elle peut lui rendre ce bon office en recourant à l'assistance de Livie, femme d'Auguste, dont il vante l'indulgence et la bonté. Pour réussir il faut choisir une occasion favorable. Il termine en lui expliquant avec beaucoup d'adresse et d'esprit ce qu'elle a à faire et comment elle doit demander.

2. A Cotta. Ses autres amis l'ont abandonné dans son malheur, Cotta est resté fidèle à l'amitié; Ovide l'en félicite et lui promet de garder la mémoire de sa constance pendant toute sa vie, que même elle lui survivra, pourvu que ses écrits passent à la postérité.

ingeniosius scriptum ab ullo poeta fuerit, quam elegia octava libri secundi Ponticorum; *ita sunt ibi omnia tersa, ita omnia varia, et* πολυπαθῆ, καὶ πάσας ἰδέας κινεῖ γλαφυρὸν ποίημα.

(Épît. 71, Liv. 1er.)

Digitized by Google

3. A Fabius Maximus. Ovide imagine que Cupidon lui a apparu lorsqu'il reposait sur son lit, qu'alors il s'est plaint au dieu de ce qu'à cause de lui il a été condamné à l'exil; il lui demande de faire en sorte qu'Auguste apaisé lui permette un séjour moins rigoureux. Il suppose que Cupidon répondant à ses paroles, lui promet le succès de ses vœux.

4. A Rufinus. L'auteur, en envoyant à Rome ce qu'il a écrit relativement à l'ovation ou au triomphe de Tibère sur les Illyriens, le recommande au poëte Rufinus son ami. Il s'excuse par plusieurs raisons de n'avoir pas traité cette matière avec toute l'élévation, toute la perfection qu'elle exigeait. Il parle ensuite de Livie, mère de l'empereur, il prédit que bientôt un nouveau triomphe sera remporté sur les Germains eux-mêmes.

5. A Maximus Cotta. Il fait l'éloge du discours que son ami a prononcé au forum dans une affaire judiciaire, et qu'il lui avait envoyé. Il l'engage à lui adresser souvent des gages semblables de son talent oratoire. Rufinus, quoiqu'absent, est toujours présent pour lui; il croit se trouver avec lui à Rome, et alors il est comme dans le ciel; mais lorsqu'il songe que c'est la Scythie qu'il habite, il lui semble alors revenir des enfers.

6. Dans cette élégie, il s'adresse à un ami qui ne voulait pas être nommé par la crainte de se compromettre auprès de l'empereur. Il lui dit qu'à cet égard il n'a rien à craindre, que personne n'est plus indulgent que César; cependant il lui promet de ne plus insérer son nom dans ses vers. Enfin il le prie, puisqu'il ne peut pas s'avouer ouvertement l'ami de l'exilé, de lui garder en secret la même affection.

7. Il se plaint à ses amis de ne pas voir de terme à ses prières. Ayant déjà écrit tant de lettres pour obtenir d'Auguste ou son rappel, ou un lieu d'exil plus supportable, il sent que les expressions lui manquent. Cependant il doit absolument varier les formes de son style pour ne pas être trop à charge à ses amis et à son épouse qui, par crainte, n'ose lui prêter son appui. Il lui faut toutefois souffrir ces contrariétés avec courage, lui qui en a eu bien d'autres à endurer. Il dit enfin qu'il s'attend à mourir dans l'exil.

8. A Maximus. Il lui envoie un carquois et des flèches de Scythie: c'est tout ce qu'il peut lui offrir, et il le prie d'avoir son présent pour agréable.

Digitized by Google

9. A Brutus. Brutus avait écrit à Ovide qu'un critique reprochait à ses vers de ne rouler que sur les plaintes que lui arrachait son exil, et sur le désir qu'il avait d'habiter un séjour plus rapproché de Rome. Le poëte répond que ses ouvrages renferment plusieurs défauts, et qu'il serait trop heureux s'ils n'en offraient qu'un seul. Au reste, il expose les motifs pour lesquels il ne corrige pas ses vers, et dit les raisons qui le portent à traiter si souvent le même sujet.

Livre quatrième. Élégie première. A Sextus Pompée. Il se reproche comme une impiété de n'avoir pas encore nommé dans ses écrits un homme à qui il est redevable de bienfaits tels qu'il serait coupable d'en perdre la mémoire; aussi lui assure-t-il qu'il en garde un souvenir reconnaissant qui l'aide à supporter la vie.

2. A Sévérus. Cette élégie ou épître est adressée au poëte Sévérus auprès duquel Ovide s'excuse de n'avoir pas encore inscrit son nom dans ses poésies, bien qu'il n'ait pas cessé de lui adresser des lettres en prose.

3. Le poëte reproche à un ami dont il tait le nom, sa versatilité et sa perfidie; il se plaint de ce que cet ami, lié avec lui depuis l'enfance, non-seulement l'abandonne dans son malheur, mais feint même de ne pas le connaître. Il l'engage à avoir toujours présente à la pensée l'instabilité de la fortune.

4. A Sextus Pompée. Il n'y a rien de si triste, dit le poëte à son ami, qui ne soit quelquefois mêlé de quelque chose de gai, et en effet lorsqu'il se promenait sur les bords du Pont-Euxin, il a appris que Sextus Pompée venait d'être désigné consul, ce qui lui a causé la plus grande joie. Il regrette de ne pouvoir être présent lors de l'entrée en charge de son ami. Enfin il le prie de se ressouvenir de lui quelquefois.

5. Au même, déjà consul. L'auteur apostrophe son poëme qu'il envoie à Pompée. Il recommande à son épître d'exprimer le mieux possible à son ami combien il lui est attaché; de lui déclarer que, pour ses nombreux bienfaits, il sera toujours son débiteur, et de l'engager enfin à faire cas des ouvrages du pauvre exilé de Tomes.

6. A Brutus. Ovide lui fait remarquer qu'il a déjà passé cinq ans en exil; il lui dit que pendant qu'il espérait obtenir son retour par les prières de Fabius Maximus, celui-ci a péri. Il déclare toutefois que l'attachement de Brutus pour lui, n'est pas inférieur

Digitized by Google

à celui que lui portait Maximus, et il loue son dévouement et ses vertus. Il professe, en terminant, la plus vive reconnaissance pour les services qu'il a reçus de ses amis.

7. A Vestalis. Vestalis avait été envoyé comme gouverneur sur les bords du Pont-Euxin. Ovide en appelle à lui sur les désagréments de ce séjour. Ensuite il loue les vertus de Vestalis, promet que ses vers en immortaliseront le témoignage.

8. A Suillius. Après la mort d'Auguste, Ovide écrit à Suillius, gendre de sa femme, et le remercie de la lettre qu'il lui a envoyée, et qui lui a été fort agréable, bien qu'elle lui soit parvenue très-tard. Il le prie de lui concilier la bienveillance du jeune Germanicus. Il lui promet, pour ce service, non de lui ériger un temple de marbre, mais de chanter ses louanges dans ses vers. Il démontre que rien ne plaît mieux aux grands personnages que de voir leurs bienfaits mentionnés dans les ouvrages des poëtes. Il prend de là occasion de célébrer l'excellence de la poésie, et il fait des vœux pour que ses vers soient utiles à leur auteur. Que s'il ne peut obtenir son retour, on lui accorde au moins un lieu d'exil plus rapproché de Rome, afin qu'il puisse connaître les hauts faits de César et les célébrer.

9. A Grécinus. Ayant appris que son ami a été désigné consul, le poëte regrette de ne pouvoir en personne lui exprimer sa joie, et assister aux spectacles qui doivent être donnés à cette occasion. Comme il ne peut lui présenter lui-même ses félicitations, il s'en remet de ce soin à la lettre qu'il écrit. Ensuite il prie Grécinus d'intercéder pour lui et d'obtenir son retour. Il ajoute que c'est pour lui un nouveau plaisir d'apprendre que le frère de son ami doit lui succéder dans le consulat, que tous deux pourront alors s'employer pour lui. Il termine par le tableau des désagréments qu'il essuie dans son exil.

10. A Albinovanus. Il y a six ans qu'il vit exilé au milieu des Gètes. Les maux qu'il endure sont plus graves que tout ce qu'éprouva Ulysse dans sa longue navigation. Il engage le poëte Albinovanus à lui rester fidèle et à suivre l'exemple de Thésée qu'il a lui-même chanté.

11. A Gallion. Ovide a appris la mort de l'épouse de Gallion. Il se reproche de n'avoir pas encore écrit à un ami qui lui-même a versé des larmes sur son sort. Ensuite il s'excuse de ne pas lui adresser des consolations sur la perte qu'il a faite, pour trois rai-

Digitized by Google

sons, savoir : 1° parce que Gallion sait tout ce que les auteurs ont dit sur pareil sujet ; 2° parce que sa lettre ne pouvant arriver à sa destination qu'après un temps fort long, à cause de la distance des lieux, sa douleur est sans doute diminuée ; 3° parce que sa lettre arriverait mal à propos, si, vu l'intervalle du temps, il s'était déjà remarié.

12. A Tuticanus, pour lui expliquer les motifs de son silence à son égard, lui rappeler l'étroite amitié dont ils ont toujours été unis, et le prier d'être son protecteur, son avocat auprès de l'empereur.

13. A Carus. Après un court préambule de politesse, l'auteur annonce à Carus qu'il a composé un poëme en langue gétique, dans lequel il a chanté les louanges d'Auguste, de Livie et de ses enfants. Enfin il le conjure, au nom de leur commune amitié, de lui obtenir, après six ans d'exil, un séjour plus supportable.

14. A Tuticanus. Cette épître a encore pour sujet des plaintes du poëte sur le lieu de son exil ; mais c'est la contrée seule qui lui déplait et non les habitants dont il a reçu beaucoup de services.

15. A Sextus Pompée. C'est à lui qu'il doit écrire de préférence à tous les autres Romains, excepté toutefois César à qui il doit la vie. Il le supplie ensuite de lui ménager un adoucissement à ses peines, en tâchant que l'empereur consente à changer l'endroit où il est relégué. Il s'excuse de demander si souvent la même chose, quoiqu'il le fasse malgré lui, mais il est si malheureux qu'il ne peut s'empêcher de revenir sans cesse sur le même sujet.

16. A un envieux. Dans cette dernière épître, Ovide engage un critique jaloux à ne pas attaquer ses vers, lui faisant observer qu'étant exilé, il doit être considéré comme mort; que l'envie ordinairement ne s'attache qu'aux vivants et laisse les morts en paix ; que pour cette raison, il ne doit pas exercer sur lui ni ses traits, ni ses dents; qu'il existe assez de poëtes célèbres qu'il nomme, sur lesquels il peut diriger plus convenablement ses attaques.

Les *Épîtres pontiques* roulent donc à peu près sur le même sujet que les *Tristes;* ce sont encore des plaintes, des lamentations continuelles sur les malheurs du poëte, sur les désagréments que présente le lieu de son exil, le vif désir qu'il a d'être rappelé ou d'obtenir au moins un séjour plus doux. Mais on re-

Digitized by Google

marque aussi, dans ses différents poëmes, les mêmes ressources d'imagination, et la même fécondité d'esprit; la variété des tours, la facilité d'élocution; l'élégance et le charme du style déguisent un peu l'uniformité monotone du fond. Les Pontiques ont été traduites par les mêmes auteurs que les Tristes[1].

CONSOLATION A LIVIE[2]. Livie, surnommée Drusilla, à qui le poëte s'adresse, eut deux maris: le premier fut Tibérius Néron, qui embrassa le parti d'Antoine dans la guerre civile, le second, Auguste, d'où elle fut appelée Augusta. Elle n'eut point d'enfants de ce second mariage, mais de la première union elle avait eu Tibère et Drusus qui fit la guerre dans la Rhétie et dans la Germanie. Celui-ci, après avoir été préteur, fut nommé consul et mourut lorsqu'à peine il entrait en charge. C'est cette perte que l'auteur déplore dans le poëme dont il s'agit. D'abord il exagère la douleur que doit ressentir Livie; puis il cherche à calmer cette douleur par divers exemples et par différents raisonnements, enfin il évoque l'ombre même de Drusus qui adresse à sa mère, pour la consoler, à peu près les mêmes discours que le poëte.

Ce poëme, composé de quatre cent soixante-quatorze vers, est écrit avec pureté et avec cette facilité abondante qui caractérise tous les ouvrages d'Ovide; cependant, nous devons le dire, on trouve dans cette œuvre plus d'esprit que de sentiment, et il y a beaucoup plus du poëte que de l'homme.

Joseph Scaliger et d'autres attribuent cette composition à Pedon Albinovanus à qui est adressée la dixième épître du quatrième livre des Pontiques; nous avons quelque raison d'être de son avis[3].

Il existe encore plusieurs autres ouvrages du poëte de Sulmone qui sont moins connus et qui méritent cependant qu'on en fasse mention.

POËME CONTRE IBIS[4]. Cet ouvrage fut composé par Ovide pendant son exil à Tomes, ce qui résulte du commencement[5]. Il

[1] Voir, page 424.

[2] *Consolatio ad Liviam Augustam.*

[3] Voir plus loin l'article sur Pedo Albinovanus.

[4] *In Ibin Carmen.*

[5] *Tempus ad hoc lustris mihi jam bis quinque peractis.*

Digitized by Google

contient six cent quarante-quatre vers, et c'est une suite d'imprécations contre un ennemi qu'il désigne sous le nom d'Ibis, à l'exemple de Callimaque qui, sous ce nom, attaqua d'une manière mordante Apollonius de Rhodes. On ne sait pas à qui Ovide s'en prend dans cette pièce satirique; quelques-uns pensent qu'il s'agit de Corvinus[1]; d'autres d'Higynus dont parle Suétone dans son ouvrage sur les grammairiens célèbres, mais ce n'est là qu'une conjecture.

Quoi qu'il en soit, il paraît que celui qui a tant échauffé la bile de notre poëte, s'était permis de persécuter l'épouse d'Ovide et avait conçu le projet de la dépouiller de ses biens, qu'il appelle les débris de son naufrage. Après s'être excusé de la nécessité où il se trouve d'être méchant pour la première fois; après avoir énuméré ses griefs contre son ennemi, il invoque toutes les divinités pour qu'elles exaucent les vœux funestes qu'il va faire contre l'objet de sa colère et de son ressentiment qui doivent durer au delà même du trépas. Puis il accumule les imprécations qui presque toutes se rapportent à la mythologie. Au reste cette composition prouve une fois de plus la flexibilité du talent poétique de l'auteur, et avec quelle aisance il versifiait.

Il nous reste encore d'Ovide un fragment de cent vers, d'une espèce de poëme sur les Moyens de conserver et d'embellir le teint[2]. Après avoir démontré, dans les cinquante-deux premiers vers, la nécessité pour les jeunes filles, de soigner leur figure, il fait connaître la composition d'un cosmétique, il indique les différents ingrédients qui doivent y concourir et dans quelle proportion il faut les combiner.

Quelques savants ont prétendu que ce poëme n'est pas d'Ovide, mais c'est à tort, puisqu'Ovide lui-même en fait mention dans l'un de ses autres ouvrages[3]. Ce poëme, ainsi que le suivant, a été traduit par l'abbé Marolles[4].

Cent trente-deux vers hexamètres défigurés par les copistes, voilà tout ce que le temps a épargné d'un autre poëme d'Ovide

[1] CÆCILIUS MINUTIANUS APULEIUS.

[2] *De Medicamine faciei.*

[3] *Est mihi quo dixi vestræ medicamina formæ*
Parvus, sed cura grande libellus opus.
(Art d'aimer, Liv. 3, v. 205.)

[4] Paris, 1660, in-8°.

Digitized by Google

sur *la Pêche*, poëme qui peut-être n'a pas été achevé. Toutefois la perte du surplus a causé des regrets à plus d'un savant. Pline en fait mention en ces termes : « Ovide dit des choses merveilleuses du naturel subtil et plein d'astuce des poissons, dans son poëme intitulé *Halieuticon*, ou *Traité de la Pêche*[1]. » Il dit encore dans un autre endroit : « Ajoutons à cette énumération le nom des poissons qui se trouvent dans ce poëme d'Ovide, et qui ne se trouvent dans aucun autre auteur ; mais peut-être ces espèces sont-elles propres à la mer de la côte Pontique, où il finit ses dernières années, et où il commença ce poëme[2]. »

Le dernier ouvrage d'Ovide, que nous ayons à mentionner comme existant encore, est une élégie ayant pour titre *le Noyer*[3]. Le poëte imagine qu'un noyer planté au bord d'un chemin se plaint des insultes qu'il reçoit des passants et des voyageurs, et à cette occasion on lit une satire assez fine, de l'avarice et du luxe des Romains de l'époque d'Ovide ; et l'éloge des mœurs austères et modestes des premiers temps de la république.

On a pensé que ce poëme élégiaque contenant cent quatre-vingt-deux vers, n'est pas sorti de la plume d'Ovide. Toutefois l'on n'a pas donné, pour appuyer cette opinion, de raisons suffisantes; quelques critiques, au contraire, ont reconnu dans cette composition le caractère du talent d'Ovide, et en effet l'on peut aisément se convaincre à la lecture de cette élégie qu'elle n'est pas indigne du poëte de Sulmone. Elle a été traduite en prose française par l'abbé Marolles, et en vers hollandais, avec les épîtres pontiques, par Daniel Havaert[4].

Quoique les ouvrages d'Ovide, dont nous avons parlé, soient nombreux, il en a encore composé d'autres dont malheureusement il ne reste que le souvenir.

1° Une tragédie de Médée, à laquelle l'auteur lui-même fait

[1] *Mihi videntur mira et quæ Ovidius prodidit piscium ingenia, in eo volumine quod Halieuticon inscribitur.* (Hist. nat., Liv. 32, ch. 2.)

[2] *His adjiciemus apud Ovidium posita nomina, quæ apud neminem alium reperiuntur, sed fortassis in Ponto nascuntur, ubi id volumen supremis suis temporibus inchoavit.*

(Ibid., ibid., ch. 11.)

[3] *Elegia de Nuce.*

[4] Sous ce titre : *de Klagende Nooteboom*, Utrecht, 1702, in-8°.

Digitized by Google

allusion dans plusieurs endroits [1], et que Quintilien loue en ces termes : « La Médée d'Ovide montre de quoi ce poëte eût été capable, s'il avait mieux aimé modérer la fougue de son esprit que de s'y livrer comme il fait [2]. » Tacite, dans le dialogue sur les Orateurs, fait aussi grand cas de cette tragédie [3], dont il ne reste qu'un seul vers [4]. Vossius exprime aussi des regrets sur la perte de cet ouvrage [5].

2° Des déclamations, des controverses dont Sénèque le rhéteur parle avec éloge [6].

3° Une traduction des phénomènes d'Aratus, mentionnée par Probus [7] et par Lactance qui en cite trois vers [8].

4° Quelques épigrammes recueillies par Politien [9] et par Daniel Heinsius [10].

5° Un livre contre les mauvais poëtes, cité par Quintilien [11].

6° Le triomphe de César Tibère sur les Illyriens [12].

7° Un poëme à la louange d'Auguste déjà mort, écrit en langue gétique [13]; et cette particularité fait regretter davantage encore la perte de cet ouvrage.

[1] *Et dedimus tragicis scriptum regale cothurnis ;*
Quæque gravis debet verba cothurnus habet.
(Trist., Liv. 2, v. 553.)

Voir en outre *les Amours*, Liv. 2 et 3.

[2] *Ovidii Medea videtur mihi ostendere, quantum vir ille præstare potuerit, si ingenio suo temperare, quam indulgere maluisset.*
(Orat., L. 10, ch. 1er.)

[3] *Nec ullus Asinii aut Messalæ liber tam illustris est quam Medea Ovidii.* (Ch. 12.)

[4] *Servare potui, perdere an possim rogas ?* (Quintil., Liv. 8, ch. 5.)

[5] *Optandum erat ut extaret* Ovidii Medea : *nam cum ingenium ejus viri tale sit, ut pene modum humanæ conditionis excedat ; si quo peccat, quod magnorum fluminum instar, interdum redundet. Quod si in eo vitium est, tot suis virtutibus satis illud compensat.*
(Instit. poetic., L. 11, p. 73.)

[6] *Controv.* 10.

[7] *In Georgica Virgilii.*

[8] Liv. 2, ch. 5.

[9] Miscel., ch. 59.

[10] *Fragm. Ovid. Collect.*

[11] Liv. 6, ch. 3.

[12] Ovid., Pont., Liv. 3, épit. 4.

[13] Idem., ibid., Liv. 4, épit. 13.

Digitized by Google

8° Deux livres sur la bataille d'Actium, dédiés à Tibère.

9° Enfin un livre de prédictions.

D'autres ouvrages ont été faussement attribués à Ovide, savoir :

1° Le Panégyrique en vers de Calpurnius Pison, dont plusieurs autres font honneur à Lucain.

2° Une élégie intitulée *Philomèle,* sur la voix des oiseaux et des quadrupèdes, et sur les mots latins qui les expriment. Vossius croit que cet ouvrage appartient à un grammairien des premiers siècles de notre ère [1].

3° *La Puce* (*de Pulice*), élégie indigne d'Ovide et qu'on a attribuée aussi à un certain Ofilius Sergianus. Il en existe une traduction française aussi peu sérieuse que peu chaste [2].

4° *Le Songe* (c'est la cinquième élégie du troisième livre des Amours). Cependant cette petite pièce pourrait être l'ouvrage de la première jeunesse d'Ovide.

5° Les arguments des livres de l'Énéide, qui se trouvent sous le nom de notre auteur dans quelques manuscrits.

6° enfin un poëme en trois chants qui a pour titre *la Vieille* (*de Vetula*). Fabricius, dans sa Bibliothèque latine, Lyser, dans son Histoire des poëtes du moyen âge, et Bayle, dans son Dictionnaire, ont clairement démontré la supposition de ce poëme qui paraît avoir été composé par quelque moine des bas siècles, ou par le protonotaire de Léon, qui en a fait la préface.

Nous ne dirons rien du livre des *Trois Jeunes Filles* (*Liber Trium Puellarum*) qui luttent entre elles à qui chante le mieux, et qui ont pris un poëte pour juge; lequel accorde la palme à la troisième parce qu'elle a célébré les amours de Jupiter; nous ne nous arrêterons pas non plus sur un autre poëme qui a pour titre *l'adroit Messager* (*Liber de Nuntio sagaci*). Le style même de ces compositions accuse une époque bien postérieure à Ovide et rapprochée du moyen âge. Nous passerons également sous silence les poëmes sur *le Capuchon* (*de Cucullo*), sur *l'Aurore* (*de Aurora*), sur *le Limaçon* (*de Limace*), et sur *les quatre Humeurs* (*de quatuor Humoribus*) [3].

[1] *De Vitiis sermonis*, Liv. 1er, ch. 14; *de Idolatria*, L. 3, ch. 49.

[2] Amsterdam, 1720, in-12, sous ce titre : *les Tetons ;* p. 50.

[3] Voir Vossius, *de Poetis latinis*, ch. 2.

Digitized by Google

Le mérite de l'ami de Maxime a été diversement apprécié; les uns l'ont critiqué avec excès, d'autres l'ont loué outre mesure. Un point sur lequel on est généralement d'accord, c'est qu'il a trop souvent abusé de son esprit et de sa facilité pour la versification, et il eût été peut-être le premier poëte de l'antiquité s'il avait eu plus de sensibilité et de goût. Nous n'entreprendrons pas de donner tous les jugements qu'ont portés sur cet auteur les anciens et les modernes; nous nous arrêterons seulement à quelques-uns qui ont apprécié le mérite d'Ovide en général, puisque nous avons déjà fait connaître l'opinion que plusieurs hommes de science et de goût ont professé sur ses compositions prises séparément.

Quintilien s'exprime en ces termes, relativement au caractère du talent de notre poëte : « Ovide est abondant et fleuri à l'excès jusque dans ses poésies héroïques, trop amoureux de son esprit, cependant louable en bien des endroits [1]. » Il reproduit encore peu après la même idée [2].

Il n'ignorait pas ses défauts, dit M. An. Sénèque, mais il les aimait [3]. Le même rhéteur reproche au poëte de Sulmone la *battologie*, c'est-à-dire, la répétition vicieuse des mêmes choses en d'autres mots [4].

Jules César Scaliger regarde les épîtres comme ce qu'il y a de plus parfait dans les ouvrages de l'auteur des Métamorphoses [5]. Si d'une part Joseph Scaliger, dixième fils du précédent, lui donne parmi les poëtes, le premier rang ainsi qu'à Virgile [6], Erasme, de

[1] *Lascivus quidem in Heroïcis quoque Ovidius, et nimium amator ingenii sui : laudandus tamen in partibus.*
(Inst. Orat., Liv. 10, ch. 1.)

[2] *Mihi tersus atque elegans maxime videtur auctor Tibullus. Sunt qui Propertium malent. Ovidius utroque lascivior, sicut durior Gallus.*
(Ibid., ibid.)

[3] *In carminibus non ignoravit vitia sua, sed amavit.*
(Declam. 1, Liv. 2.)

[4] *Controvers.*, L. 5.

[5] *Epistolæ omnium illius librorum politissimæ; nam et sententiæ sunt illustres, et facilitas composita, et numeri poeticii.*
(Hypercrit.. p. 854, 855.)

[6] *Principes poetæ Virgilius et Ovidius.* (Proleg. Manil.)

Digitized by Google

son côté, le nomme le Cicéron des poëtes[1]. Isaac Barrow, qui eut l'honneur d'être le maître de Newton, fait le plus pompeux éloge d'Ovide : C'est un génie qui préside au génie et à l'éloquence, sous une forme humaine; ses vers ne lui ont coûté ni soin, ni art, ils coulaient de source, ou bien une Muse les lui dictait elle-même[2]. Daniel Heinsius n'épargne pas non plus les louanges à Ovide, il excuse même le défaut qu'on lui reproche, cette abondance luxuriante d'idées et d'images; bien plus, il lui en fait comme un mérite[3]; Vossius a montré la même indulgence, ou plutôt le même enthousiasme, la même idolâtrie[4].

Plus tard, La Harpe, quelquefois juste appréciateur du mérite des anciens, s'est exprimé ainsi sur le compte d'Ovide : « Ovide, » dit-il, né avec un génie facile et abondant, une imagina- » tion riante et voluptueuse, et comme a dit Marmontel :

> Enfant gâté des Muses et des Grâces,
> De leurs trésors brillant dissipateur,
> Et des plaisirs savant législateur,

» Ovide était bien plus fait pour être le peintre des voluptés que » le chantre du malheur. Ses trois livres des *Amours*, ouvrage » de sa jeunesse, ont tout l'éclat, toute la fraicheur de l'âge où » il les composa; il est impossible d'avoir plus d'éclat et d'agré- » ment. Il n'a, je l'avoue, ni la sensibilité, ni l'élégance, ni la » précision de Tibulle; il est moins passionné que Properce. On » peut lui reprocher l'abus de la facilité, de fréquentes répéti- » tions d'idées, et quelquefois du mauvais goût. Mais quelle foule » d'idées ingénieuses et de détails charmants! quelle vérité d'i- » mages gracieuses et de mouvements toujours aimables! comme » il aime franchement le plaisir! C'est là ce qui manque à tant

[1] *In Ciceroniana*, p. 147.

[2] Ovidium *dixi, imo potius* Genium *quemdam ingenii ac eloquentiæ in* humana specie *ludentem. Cujus versiculos nec mortalis aliqua cura finxisse, nec studium expressisse; neque ars concinnasse; sed vel natura ipsa sponte effudisse, aut* divinior quædam Musa *dictasse videatur*, et sequent. (*Opusc.*, p. 120.)

[3] *Aiunt redundare critici. Et sit sane hoc verum. Idem oceano quoque evenit; cui frustra ponas legem. Idem fluviis, quorum quisque quo generosior est, eo minus ripas agnoscit ac pontem. Fontes et stagna inter se consistunt.* (De tragæd., Constitutione.)

[4] Voir la note 3, page 437.

» d'auteurs qui ont voulu l'imiter. On voit trop que c'est un air » qu'ils se donnent, et qu'ils sont beaucoup plus sages qu'ils ne » voudraient nous le faire croire. Ils n'ont pas ce ton de vérité » sans lequel on ne persuade jamais [1]. »

Marmontel dit, en comparant Properce et Ovide : « En général, le sentiment domine dans le genre passionné, c'est le caractère de Properce ; l'imagination domine dans le gracieux, » c'est le caractère d'Ovide. Dans le premier, l'imagination modeste et soumise, ne se joint au sentiment que pour l'embellir, » et se cache en l'embellissant. Dans le second, le sentiment » humble et docile ne se joint à l'imagination que pour l'animer, » et se laisse couvrir des fleurs qu'elle répand à pleines mains. » Un coloris trop brillant refroidirait l'un, comme un pathétique » trop fort obscurcirait l'autre [2]. »

Mais voicivenir un grave penseur du 16e siècle, qui ne prend plus aucun plaisir à la lecture d'Ovide, c'est Montaigne : « Ie » dirai encores cecy, ou hardiment ou téméraircment, que cette » vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses » inventions, qui m'ont ravi aultrefois, à peine m'entretiennent » elles à cette heure. Ie dis librement mon advis de toutes choses, » voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, » et que je ne tiens aulcunement estre de ma jurisdiction : ce » que i'en opine, c'est aussi pour déclarer la mesure de ma vue, » non la mesure des choses [3]. »

On voit toutefois que ce n'est pas là une condamnation ; le philosophe semble n'en reconnaître pas moins le mérite du poëte, seulement il avoue, sans en donner la raison, que les vers d'Ovide n'ont plus pour lui le charme qu'ils avaient jadis et qu'ils le laissent indifférent et froid.

Quant à nous, s'il nous est permis, après ce qu'ont pensé des savants, des littérateurs justement estimés, de formuler notre sentiment sur Ovide, nous dirons que doué d'un esprit vif, subtil, plein de ressources, cet esprit lui tient le plus souvent lieu d'imagination et de génie. Fortement saisi par la pen-

[1] Cours de Littér., prem. part, ch. 10.

[2] Élém. de Littér., tom. 2, au mot *Élégie*.

[3] Essais, Liv. 2, ch. 10.

Digitized by Google

sée, par l'objet du moment, il les voit seuls, aussi s'en occupe-t-il alors uniquement, aussi les retourne-t-il sous toutes leurs faces, jusqu'à ce qu'ayant épuisé les formes pour les reproduire, il soit de nouveau frappé d'une autre pensée, d'un autre objet. Nous ne pensons donc pas qu'il eût pu achever heureusement une de ces grandes conceptions poétiques dont il faut constamment embrasser l'ensemble, une épopée par exemple; il se laissait pour cela, trop charmer par les détails, et son poëme des *Métamorphoses* ne contrarie pas notre opinion à cet égard, composé qu'il est d'histoires détachées qui ne sont unies entre elles que par des liens excessivement délicats et déliés, et qui font plus d'honneur à son esprit qu'à son génie. Nous regrettons sincèrement que, précisément à l'âge de la maturité, il se soit trouvé dans des circonstances qui ne lui permirent ni de voir, ni de sentir autre chose que ces circonstances elles-mêmes, tant il est vrai qu'il était toujours sous la puissance du moment; peut-être, s'il avait été plus heureux, s'il était resté à Rome, au milieu de ses amis et surtout auprès d'une épouse qu'il aimait, d'autres sujets eussent excité sa verve poétique, et nous n'aurions pas à gémir sur ces éternelles lamentations, dont la variété des formes n'a pu cependant déguiser tout à fait la monotonie. Cependant l'on ne peut disconvenir qu'Ovide se soit montré grand poëte dans presque tous ses autres ouvrages; les *Fastes* principalement accusent une grande érudition, et une étonnante facilité de versification. Son vers, il est vrai, n'a pas souvent la perfection, le fini de ceux de Virgile, mais c'est ce qu'on ne peut exiger d'un talent de cette nature, dont le caractère principal était une excessive fécondité dont rien ne pouvait arrêter le besoin de produire; mais si la variété et le charme des images, si l'abondance et la richesse des formes, qui répétant tant de fois la même pensée, la laissent cependant toujours nouvelle; si des aperçus aussi fins qu'inattendus, si un style toujours facile, toujours pur [1], si un rhythme toujours aisé, toujours har-

[1] *Sanioribus criticis tantæ semper admirationi Ovidius fuit, ut non ingeniosus, sed ingenium ipsum; non latinus, sed ipsa latinitas; non Musarum sacerdos, sed ipsum Musarum numen sit habitus. Quod ad latinam linguam attinet, eruditi prope modum uno ore omnes fatentur, si funditus illa esset amissa, et extarent Ovidii scripta, illam ex his non admodum difficili negotio restitui posse. Stilus ubique per-*

Digitized by Google

monieux, peuvent suffire pour constituer un poëte, Ovide est le plus grand poëte de l'antiquité ; mais malheureusement il lui manquait un goût plus épuré, plur sûr, et une sensibilité plus exquise.

Nous avons indiqué les différentes[1] traductions d'Ovide, lorsque nous avons parlé de chacun de ses ouvrages, nous n'avons plus qu'à indiquer quelques-unes des meilleures éditions ; car pour donner la bibliographie complète de cet auteur, ce serait une tâche trop longue, trop fastidieuse et trop peu utile tout à la fois.

1° l'édition d'Ovide la plus ancienne est celle de François Pozzuolo[2]; 2° celle donnée par l'évêque d'Aleria; [3] 3° celles des Aldes[4]; 4° celles de Leyde[5]; 5° celle de Burmann[6]; 6° celle de Jacobus Rubens[7]; 7° celle d'Etienne Corallus[8]; 8° celle d'Antoine

spicuus et suavis est. In sensu æque ac verbis admiranda facilitas agilitasque deprehenditur; tantaque puritas in maxima copia et argumenti varietate : ut detractis numeris plurima ad venustæ eloquentiæ formam deduci, et cognitio latinitatis mirifice ex ingenio illius propagari possit. (Funccius, *de virili Ætate latinæ linguæ*, pag. 265.)

[1] Nous y ajouterons cependant les traductions qui se trouvent dans la publication de C. L. F. Panckoucke, savoir : *les Héroïdes*, par Chappuyzi, prof. au collége royal de St.-Louis ; *Consolation à Helvia, les Halieutiques, le Noyer, les Amours*, par J. Mangeart ; *l'Art d'aimer, le Remède d'Amour, les Cosmétiques*, par Héguin de Guerle ; professeur au collége royal de Louis le Grand ; *les Métamorphoses*, par Gros, professeur au même collége ; *les Fastes*, par Th. Burette, professeur au collége Stanislas ; *les Tristes*, par Vernadé ; professeur au collége royal de St.-Louis ; *es Pontiques, Ibis*, par Caresme, professeur au collége royal de Bourges.

[2] Bologne, Balthazar, Azzoguidi, 1471, in-folio. C'est le premier livre qui ait été imprimé en cette ville.

[3] Rome, Conrad Sweynheym et Arnold Pannartz, 1471, 2 vol. in-folio.

[4] Venise, 1502, 1503, 3 vol. in-8° ; ibid., 1515-1516, 3 vol. in-8° avec les notes d'André Navagero.

[5] 1661-1662, 3 vol. in-8° ; les belles épreuves des figures font rechercher cette édition, *cum notis variorum ;* cependant elle est inférieure à celle publiée dans la même ville par les soins de Borch. Cnipping, 1670, 3 vol. in-8°, également *cum notis variorum.*

[6] Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4°.

[7] Venise, 1474, in-folio.

[8] Parme, 1477, in-folio.

Digitized by Google

Zarotus [1] ; 9° celle d'Azzoguidi [2]; 10° celle avec la préface d'Accursius [3] ; 11° Plantin a donné aussi une édition d'Ovide avec les arguments et les notes de Marillon [4] ; 12° on en a une de Daniel Heinsius avec les commentaires de Jos. Scaliger et de J. Gruterus [5] ; 13° enfin , nous mentionnerons l'édition de Barbou [6]. On compte encore un certain nombre d'éditions d'Ovide qui ont paru dans ces derniers temps , mais elles doivent être assez connues pour que nous n'ayons pas besoin d'en parler. Nous n'avons rien dit des impressions qui se sont bornées à reproduire séparément chaque ouvrage, ou quelques-uns des ouvrages de notre poëte ; on peut à cet égard consulter *le Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, par J. Ch. Brunet [7].

Au temps de Virgile , d'Horace et d'Ovide , se faisaient remarquer d'autres poëtes dont pour la plupart les œuvres sont perdues. Du temps que Virgile écrivait ses Bucoliques , il était question du poëte CODRUS , dont l'ami d'Auguste fait l'éloge dans la septième églogue :

> Seul objet de mes vœux , nymphes de Béotie,
> De Codrus à mes vers accordez l'harmonie [8].
> (LANGEAC.)

Servius fait également mention de Codrus comme poëte , et il rapporte que Valgius en parlait dans ses élégies [9]. Il ne faut pas confondre ce Codrus avec un méchant poëte du même nom qui

[1] Milan, 2 vol. in-folio, 1477.

[2] Bologne, 1480, in-folio.

[3] Vicence, 1480, 2 vol. in-folio.

[4] Anvers, 1561, 3 vol. pet. in-12.

[5] Leyde, Elzevirs, 1629, 3 vol. pet. in-12.

[6] Paris, 1762, 3 vol. in-12 ; la réimpression de 1793 est moins belle.

[7] Société belge de librairie, Hauman et comp., 1838, 4 vol. gr. in-8°, au mot *Ovide*. (On y trouvera aussi relatées quelques traductions ou imitations de certains ouvrages d'Ovide, que nous n'avons pas mentionnées.)

[8] *Nymphæ , noster amor, Lebethrides aut mihi carmen,*
Quale meo Codro, concedite, proxima Phœbi
Versibus ille facit.

[9] *Codrus poeta ejusdem temporis fuit; ut Valgius in elegis suis refert.* (Ad Eglog. 7.)

Digitized by Google

vivait sous Domitien et qui a été meurtri sous le fouet sanglant de Juvenal[1].

Un vers épigrammatique de Virgile nous a conservé les noms de deux poëtes qui existaient à la même époque, et qui ne semblent pas avoir joui d'une grande faveur. C'étaient BAVIUS et MÉVIUS :

« Que celui, Bavius, qui sait lire et t'estime,
» Dans Mévius encor trouve un auteur sublime [2]. »
(LANGEAC.)

ANSER fut l'ami du triumvir M. Antoine, et chanta ses exploits, ce qui lui valut de la part de son héros une campagne dans le territoire de Falerne. C'est à lui probablement que Cicéron fait allusion dans la treizième Philippique. Il était l'ennemi de Virgile qui l'attaque indirectement dans sa neuvième églogue en jouant sur son nom; c'est du moins l'opinion émise par Servius, dans sa note à cet endroit. Properce[3] et Ovide[4] rappellent aussi le nom de ce poëte.

Horace parle, en plusieurs endroits de ses poésies, d'un certain poëte nommé CLOTIUS CRISPINUS, de la secte des stoïciens; il composa un très-grand nombre de vers, mais de vers médiocres, à ce qu'il paraît :

« Mais Mécène, déjà vous me trouvez diffus;
» C'en est assez, j'ai peur, si je dis rien de plus,
» Que vous n'imaginiez, à tout ce verbiage,
» Qu'au fade Crispinus j'ai volé quelqu'ouvrage [5]. »
(RAOUL.)

Ce Crispinus, d'après l'épithète que lui donne Horace, était attaqué d'une ophthalmie chronique que Horace lui-même a eu le soin de nous qualifier; c'est tout ce qu'on sait de ce poëte dont les

[1] *Semper ego auditor tantum? nunquam ne reponam*
Vexatus toties rauci Theseide Codri?
(Sat. 1re, v. 1 et 2.)

[2] *Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.*
(VIRG., églog. 3, v. 75.)

[3] L. 2, élég. dre.

[4] *Trist*, L. 2.

[5] *Jam satis est : ne me Crispini scrinia lippi*
Compilasse putes, verbum non amplius addam.
(HOR., L. 1er, sat. 1re, à la fin.)

Digitized by Google

ouvrages sont entièrement perdus, et si nous nous en rapportons au satirique de Venouse, cette perte ne doit laisser aucun regret.

PLAUTIUS TUCCA.

Plautius Tucca fut l'ami de Virgile et d'Horace[1]; il avait chez les anciens la réputation d'un bon poëte. Il fut avec Varius chargé par Auguste de revoir l'Énéïde, après la mort de l'auteur, mais à la condition expresse de n'y rien ajouter. Les autres circonstances de la vie de Tucca nous sont entièrement inconnues. Nous n'avons rien de ce qu'il a écrit, et nous ignorons même en quel genre de poésie il s'est exercé. Il ne faut pas le confondre avec le Tucca dont parle Cornutus, et qui fut, selon lui, le premier interprète de Perse; le nom de celui-ci fut d'abord *Tucetta* et ensuite *Tucca*.

A. CORNELIUS ALPINUS.

Gyraldus, Lambinus et autres veulent que ce soit un certain A. Cornelius Alpinus qui ait été désigné par Horace dans le passage dont voici la traduction :

Et tandis qu'Alpinus, effrayant Melpomène,
Du meurtre de Memnon ensanglante la scène,
Ou du Rhin limoneux défigure les traits,
Moi, je trace en riant de plus légers portraits[2].
(RAOUL.)

Ils en font alors un poëte contemporain d'Auguste, et cependant ils ne justifient leur opinion par aucun document authentique. Quant à nous, nous pensons que c'est le même personnage que Marcus Furius Bibaculus dont nous avons déjà parlé[3], et nous ne faisons mention du prétendu Cornelius Alpinus que pour satisfaire, autant qu'il est en nous, à toutes les exigences.

[1] *Plotius et Varius Sinuessæ, Virgiliusque*
Occurrunt.
(L. 1er, sat. 5; c'est la seule mention qu'Horace fasse de Tucca.)

[2] *Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque*
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.
(L. 1er, sat. 10, v. 36.)

Consulter en outre Vossius, *de Poet. lat.*, p. 31.

[3] Voir, page 122.

Digitized by Google

DOMITIUS MARSUS.

Marsus vivait sous le règne d'Auguste; il fut l'ami de Virgile et de Tibulle auxquels il survécut; il composa même sur leur mort deux distiques qui ne manquent ni de grâce ni d'élégance, et nous sommes fâché que cette élégance et cette grâce disparaissent dans l'imitation suivante :

Tibulle, avec Virgile, au printemps de ton âge,
L'injuste mort t'entraîne à l'infernal rivage,
De peur que, pour charmer un amour malheureux,
Quelqu'un ne puisse encor soupirer l'élégie,
Ou dans de nobles vers, tout brûlants d'énergie,
Redire des héros les exploits belliqueux [1].

Le genre de Marsus était la poésie épigrammatique, et, sous ce rapport, Martial semble le placer à côté de Catulle. Il paraît que le recueil de ses épigrammes était intitulé CICUTA, *la Ciguë* ou *la Flûte*. Philargyrius qui a conservé l'une des épigrammes du poëte dont il est ici question[2] lui donne ce titre de CICUTA, mais nous pensons avec le savant M. Boissonnade que c'est la désignation de l'ouvrage entier. Au reste, cette épigramme est dirigée contre Bavius, cet ennemi de Virgile, que nous avons mentionné plus haut comme poëte fort médiocre. Nous ne savons si la version libre que nous en avons tentée est de nature à en donner une idée assez exacte :

Bavius et son frère avaient tout en commun,
Biens ruraux, maisons, numéraire;
Entre frères d'accord c'est l'usage ordinaire,
Et comme on dit, les deux ne faisaient qu'un.
Mais l'un à peine eût pris une maîtresse,
Que l'autre pour son frère abjura sa tendresse [3].

[1] *Tu quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,*
Mors juvenem campos misit ad Elysios;
Ne foret aut elegis molles qui fleret amores,
Aut caneret forti regia bella pede.

[2] *Ad Virgilii*, églog. 3, v. 90.

[3] *Omnia cum Bavio communia frater habebat,*
Unanimi fratres sicut habere solent;
Rura, domum, nummos, atque omnia denique, ut aiunt,
Corporibus geminis spiritus unus erat.
Sed postquam alterius mulier concubitum
Novit, deposuit alter amicitiam.
(*Anthol. lat.*, L. 2, épig. 147; et Collect. de Pesaro, tom. 4. p. 422.)

Digitized by Google

Le même Marsus composa un poëme sur la guerre d'Hercule contre les Amazones, c'est ce qui est attesté par une épigramme de Martial [1]. Il donna à ce poëme le titre d'*Amazonide*, mais il ne paraît pas que cet ouvrage lui ait valu grande gloire, c'est ce que l'on peut conjecturer, dit Crinitus, de plusieurs passages d'auteurs anciens, et de quelques vers de cette composition qui ont été conservés, et qui sont mis au-dessous de ceux de Perse [2]. Tout porte à penser qu'il s'exerça dans la poésie élégiaque, au moins est-il certain qu'il célébra sous le nom de Mélénis une femme qu'il aimait [3].

Un autre ouvrage de Marsus dont on ne connaît pas le sujet, avait pour titre les Fables (Fabellæ); on sait qu'il était en vers et qu'il était très-long, ce qui peut-être ne le rendait pas meilleur. Le grammairien Charisius en cite le neuvième livre. Ovide place Marsus avec honneur à côté de Rabirius, de Macer, de Pedo Albinovanus et de plusieurs autres poëtes de la même époque [4]. Broekhuisen, à la suite de son édition de Tibulle, a rassemblé avec un soin minutieux les divers fragments que le temps a épargnés des œuvres de Domitius Marsus.

CN. PEDO ALBINOVANUS.

Pédon vivait sous Auguste, et sa vie se prolongea jusque sous le règne de Tibère. Ce poëte composa des élégies et des épigrammes. Il reste de lui une *élégie sur la Mort de Mécène*, une autre ayant pour titre : *les dernières Paroles de Mécène;* celle-ci paraît être la suite de la précédente et en faire partie, au moins y était-elle jointe dans les manuscrits; ce fut Scaliger qui crut devoir en

[1] *Sæpius in libro memoratur Persius uno,*
Quam levis in tota Marsus Amazonide.
(L. 4, épig. 29, v. 8 et 9.)

[2] *Marsus composuit bellum Herculis contra Amazonas : eoque argumento vocavit* AMAZONIDEM, *suum opus, in quo non magnam laudem adeptus est, ut ex antiquis auctoribus possumus colligere, vulgatis versibus, in quibus poetæ Persio postponitur.*

[3] *Et Mæcenati Maro quum cantaret Alexim,*
Nota tamen Marsi fusca Melænis erat.
(L. 7, épigr. 29.)

[4] *Cum foret et Marsus, magnique Rabirius oris,*
Iliacusque Macer, sidereusque Pedo, etc.
(Épît. pont., L. 4, élég. 16, v. 5.)

Digitized by Google

faire deux ouvrages séparés. La première de ces compositions comprend 144 vers, la seconde n'en contient que 34, et l'on pense communément qu'Albinovanus n'a fait que mettre en vers les paroles mêmes de Mécène, qui expriment surtout son attachement pour Auguste, et le désir qu'il a de vivre dans le souvenir de l'empereur. On attribue aussi à Albinovanus l'élégie adressée à Livie, *sur la Mort de son fils Drusus,* poëme dont nous avons parlé vers la fin de l'article consacré à Ovide à qui plusieurs savants ont fait honneur de cette composition; mais nous croyons avec Scaliger et Henri Meibomius [1], qu'elle appartient à Albinovanus. En effet l'élégie sur la mort de Mécène, malgré l'avis contraire de Passerat et de Vossius [2], est regardée à juste titre comme étant de notre auteur; or elle commence par un vers qui prouve que le poëte avait composé récemment une autre élégie sur la mort d'un jeune homme [3], ce qui est évidemment une allusion à l'élégie sur la mort de Drusus Néron; vouloir que le poëme sur la mort de Mécène soit d'Ovide, c'est ne pas connaître le caractère du style de cette pièce, et d'ailleurs les dernières paroles de l'ami d'Auguste qui font suite à cette élégie, ne peuvent jamais avoir été mises en vers par le poëte de Sulmone; Scaliger et Meibomius ont donc raison, selon nous, dans ce qu'ils prétendent.

Un autre ouvrage de Pédon Albinovanus n'est pas arrivé entier

[1] Gasp. Barthius, *in Claudianum,* p. 163, Jos. Masson, *in Vita Horatii,* p. 143 et Pet. Burmann, *in præf. ad Petronium, in notis*, p. 520, partagent l'avis de Vossius. Dans un ouvrage français imprimé contre Jos. Leclerc, qui publia ce qui nous reste d'Albinovanus, en prenant le pseudonime de Théodore Gorallus (Amsterdam, 1703, in-8°, avec les notes de Scaliger, de Lindenbrogius, de Heinsius, et les siennes), on lit ce passage : « En effet, la » latinité, la versification, les expressions peu poétiques, et tout le système de » cette élégie font voir clairement que c'est la fade et misérable production » d'un esprit scolastique des derniers siècles. » Cela prouverait du moins qu'Ovide n'est pour rien dans l'élégie dont il est question; il nous semble au reste que l'auteur des paroles que nous venons de transcrire est beaucoup trop difficile; d'ailleurs, comment admettre qu'un poëte des derniers siècles eût précisément choisi un sujet qui à cette époque offrait si peu d'intérêt?

[2] *At aliter videtur de tributa ei elegia in obitum Mæcenatis. Quare in animum inducere non possum esse ejusdem poetæ.*

(Vossius, *de Poet. lat.*, p. 32.)

[3] *Deflebam juvenis tristi modo carmine fata :*
Sunt etiam merito carmina danda seni.

jusqu'à nous ; c'est un poëme en vers hexamètres sur *le Voyage de Germanicus dans l'Océan septentrional ;* il n'en reste que vingt-deux vers lesquels nous ont été conservés par M. Sénèque[1] qui préférait ce morceau à tout ce que les autres auteurs latins avaient écrit sur le même sujet. Le passage en question est la description des dangers qui menacèrent Germanicus et ses soldats sur une mer peu connue des Romains. Pédon fut aussi l'auteur d'une *Théséide*, ou d'un poëme sur les exploits de Thésée, et Ovide, dans l'épître qu'il lui adresse comme à un ami cher et dévoué, fait un grand éloge de cet ouvrage[2] et de l'auteur en particulier[3]. Quintilien le considère comme un génie puissant et élevé[4] ; le philosophe Sénèque le nomme *conteur très-élégant*[5]. Il faut bien admettre, après de pareils témoignages, que Pédon Albinovanus fut l'un des poëtes les plus remarquables de son époque, et il est fâcheux que le temps n'ait pas respecté ses ouvrages. Nous avons dit en commençant, et nous rappellerons en terminant que Pédon composa aussi des épigrammes dont Martial fait mention en plusieurs endroits[6]. Ainsi qu'on a pu le remarquer par notre silence, les circonstances particulières de la vie du poëte qui nous occupe sont tout à fait ignorées, et c'est la destinée ordinaire de ceux qui se livrent à la culture des lettres, des sciences et des arts. Il ne faut pas confondre Pédon Albinovanus avec Celsus Albinovanus, secrétaire de Tibère et ami d'Horace[7].

[1] *Suasor.* I.

[2] *At tu non dubito, cum carmine Thesea laudes,*
Materiæ titulos quin tueare tuæ ;
Quemque refers imitere virum....
. . . .
Qui quanquam est factis ingens, et conditur a te,
Vir tanto, quanto debuit ore cani.
(*De Ponto*, L. 4, élég. 10.)

[3] Il l'appelle *sublime* (sidereus), voir p. 447, not. 4.

[4] *Inst. Orat.*, L. 10, ch. 1er.

[5] *Fabulatorem elegantissimum.* (*epist.* 122.)

[6] L. 1er, préf. ; L. 2, épigr. 77, et L. 5, épigr. 5.

[7] L. 1er, épît. 8, adressée à Celsus Albinovanus lui-même.

Digitized by Google

AULUS SABINUS.

Aulus Sabinus, tout à la fois poëte et orateur, fut l'ami d'Ovide et vécut comme lui sous le règne d'Auguste. Le poëte de Sulmone nous apprend lui-même dans quel genre de composition littéraire s'exerça Aulus Sabinus. Il imita son ami dans l'héroïde et composa les épîtres d'Ulysse à Pénélope, d'Hippolyte à Phèdre, d'Énée à Didon, de Démophoon à Phyllis, de Jason à Hipsipyle, et enfin celle de Sapho[1]. Il ne reste de ces épîtres que celles d'Ulysse à Pénélope, de Démophoon à Phyllis et une troisième dont Ovide ne parle pas, de Pàris à OEnone. Il est vrai que plusieurs savants philologues, et entre autres Vossius[2], pensent que ces poëmes sont indignes de Sabinus, et qu'ils n'apporteraient pas beaucoup de gloire même à un auteur de notre temps; il est vrai, comme le dit Foisset, que l'on n'y trouve pas l'imagination, le langage ingénieux de son ami et de son modèle, et que l'on est frappé de la sécheresse du fond et du peu d'élégance de la versification; mais pourquoi en conclure qu'elles ne sont pas de Sabinus, lorsque nous n'avons de ce poëte aucun autre ouvrage qui puisse servir de terme de comparaison? Ne peut-il pas avoir été l'ami d'Ovide, sans être obligé pour cela de faire des vers comme Ovide, et Ovide, en le louant, n'a-t-il pas pu faire une concession à l'amitié? N'avons-nous pas d'ailleurs des vers plus médiocres encore qui datent de la même époque? Nous n'affirmons pas que les trois héroïdes que l'on joint ordinairement à celles d'Ovide, soient effectivement de Sabinus, mais nous ne trouvons pas concluantes les raisons que l'on donne pour établir qu'il n'en est pas l'auteur. On croit, mais nous ne savons d'après quels indices, que Sabinus pourrait avoir composé quelques-unes des six épîtres héroïques qu'on lit sous le nom d'Ovide, savoir: celles de Pàris à

[1] *Quam cito de toto rediit celer orbe Sabinus,*
Scriptaque diversis retulit ille locis.
Candida Penelope signum cognovit Ulyssis,
Legit ab Hippolyto noverca scripta suo.
Jam Pius Æneas miseræ rescripsit Elisæ:
Quodque legat Phyllis, si modo vivat, habet.
Tristis ad Hipsipylen ab Jasone littera venit:
Dat votam Phœbo Lesbis amica lyram.
(Amor., L. 2. élég. 18, v. 27-34.)

[2] *De Poet. lat.*, p. 35.

Digitized by Google

Hélène, d'Hélène à Pâris, de Léandre à Héro, d'Héro à Léandre, d'Acontius à Cydippe, de Cydippe à Acontius[1]. Nous devons encore à Ovide[2] de savoir que Sabinus a fait d'autres ouvrages : un poëme, sous le nom de *Trœzena* ou Trazena, un autre à l'instar de celui d'Hésiode intitulé *les Travaux et les Jours*[3]. Le passage d'Ovide nous apprend en même temps que la mort de Sabinus précéda la sienne. Il ne reste de ce poëte que les trois héroïdes que nous avons mentionnées, si encore elles sont de lui. On ignore les particularités de sa vie.

GRATIUS FALISCUS.

Gratius surnommé *Faliscus*, parce qu'il était de Falérie, ville des Falisques, fut, comme le précédent, contemporain et ami d'Ovide qui, seul de tous les auteurs anciens, fait mention de Gratius[4] et de son poëme sur la chasse (*Cynegeticon*). Cet ouvrage de 540 vers n'est pas précisément une composition didactique sur la chasse, mais seulement sur les préparatifs à faire pour celui qui veut se livrer à cet exercice[5]. D'abord il explique quelles précautions, quels soins il faut prendre pour la confection des filets, des toiles ; car c'étaient là les moyens que les anciens employaient pour la chasse aux bêtes fauves[6]. Il traite ensuite du

1 *De Poet. lat.*

2 *Quique suam Træzena, imperfectumque dierum*
Deseruit celeri morte Sabinus opus.
(*De Ponto*, L. 4, élég. 16, v. 15, 16.)

3 Ἔργα καὶ Ἡμέραι.

4 Joseph Scaliger avait prétendu trouver dans quelques vers de Manilius, Liv. 2, une allusion à l'auteur du Cynegeticon, mais Barthius l'a complètement réfuté. (*Advers.*, Liv. 57.)

5 C'est ce qu'il annonce lui-même au commencement de son poëme après une sorte d'invocation :

Carmine et arma dabo venanti, et prosequar artem
Armorum cassesque plagarumque ordiar astus.

et c'est ce dont Ovide le félicite :

Aptaque venanti Gratius arma daret.
(*De Ponto*, L. 4, épit. 16, v. 23.)

6 *Quid prodest quod me ipse animo non spernis, Amynta,*
Si dum tu sectaris apros, ego retia servo ?
(Virg., églog. 3, v. 74, 75.)

Ego ille, quem nosti, apros tres, et quidem pulcherrimos cepi.........

Digitized by Google

costume qui convient au chasseur, et des armes dont il doit être muni. Enfin l'auteur fait connaître les meilleures races de chiens, la manière de les élever, de les nourrir, de guérir leurs maladies, le tout mêlé de quelques petits épisodes. Il parle aussi de l'utilité dont les chevaux peuvent être à la chasse. Nous n'avons pas intégralement le poëme de Gratius; le manuscrit était en si mauvais état, que la fin n'a pu être déchiffrée, et les derniers vers sont restés incomplets. Il paraît que l'ouvrage de notre auteur resta longtemps ignoré, car Némésien qui vivait au troisième siècle, sous les empereurs Carus, Carin et Numérien, n'en avait aucune connaissance, puisqu'il se fait une espèce d'honneur d'être le premier qui ait écrit sur la chasse[1]. Ce fut seulement en 1503 que Jacques Sannazar découvrit un manuscrit de Gratius, qui fut publié avec l'*Halieuticon* d'Ovide par les soins de Paul Manutius[2]. Barthius[3], Borrichius[4] et J. C. Scaliger[5], font un cas tout particulier de notre poëte, tant sous le rapport de l'érudition que sous celui du style.

P. CORNELIUS SEVERUS.

Cornélius Sévérus est connu par son poëme sur l'Etna que l'on attribua longtemps à Virgile, mais qui paraît enfin rendu à son véritable auteur, malgré l'obstination de quelques savants qui veulent en faire honneur à Lucilius le jeune[6]. Une lettre de Sénèque à Lucilius nous semble ne laisser aucun doute, et prouver de la manière la plus explicite que le poëme de l'Etna

Ad retia sedebam : erant in proximo, non venabulum aut lancea, sed stilus et pugillares.

(PLINE LE JEUNE, L. 1er, lett. 6, à Tacite.)

1 . . . . . *Ducitque per avia, quæ, sola nunquam*
Trita rotis. (Cyneg., v. 8.)

2 Venise, 1534, in-8°. Il y en eut ensuite plusieurs autres éditions : celles d'Augsbourg, de Lyon, 1537, in-8°; de Paris, 1590, in-12; de Genève, 1596, in-8°; de Florence, 1590, in-4°; de Hanau, 1613, in-8°; de Leyde, 1645, in-12, et 1653, in-8°; de Londres, 1654, in-12, et 1699, in-8°.

3 *Advers.*, L. 1, ch. 16.

4 *De poet. lat.*, diss. 1, § 25.

5 *Poetic.*, L. 6, ch. 7.

6 WERNSDORFF, *Poet. lat. min.*, tome 3.

Digitized by Google

appartient bien à l'auteur dont nous parlons et qu'il y aurait de l'aveuglement à la lui contester [1]. Ce poëme de 642 vers explique dans tous leurs détails et avec une poésie riche et sonore les phénomènes physiques et les effets terribles du volcan de la Sicile. Nous citerons, pour donner une idée de la versification de ce poëte, l'épisode qui termine le poëme et qui a pour objet la *tendresse filiale*. Il reste encore de Cornélius Sévérus un fragment de 25 vers sur la mort de Cicéron [2], que l'on croit avoir appartenu à un poëme qu'il entreprit sur la guerre sicilienne, mais dont il ne put achever que le premier livre [3]. Si l'on s'en rapporte à Quintilien, cette perte doit causer des regrets aux amateurs de la poésie romaine. Voici comment ce rhéteur s'exprime à ce sujet : « Pour Cornélius Sévérus, encore qu'il soit plutôt versifica- » teur que poëte, si néanmoins il avait décrit la guerre de Sicile » sur le modèle de son premier livre, nous ne pourrions avec » justice lui refuser la seconde place. Une mort prématurée ne » lui a pas permis de se perfectionner ; mais les ouvrages de sa » jeunesse font voir beaucoup de génie et un goût admirable, » surtout dans un âge si peu avancé [4]. *L'Etna* de Cornélius Sévérus a été traduit en français avec les *sentences* de Publius Syrus, par Sérionne qui a joint à sa version le texte latin, des notes critiques, historiques et géographiques, la Vie des deux auteurs, une carte de Sicile, et un plan des environs de l'Etna [5]. Sept ou huit autres vers isolés de Sévérus ont été conservés par M. Sénèque, Sosipater, Cornutus et Diomède [6]. Ovide, dans une épître qu'il lui adresse, appelle l'auteur de l'Etna, *le plus grand poëte*

[1] *Donec Ætnam describas tuo carmine, et hunc solemnem omnibus poetis locum attingas, quem quo minus Ovidius* (Liv. 15 des Métam.,) *tractaret, nihil obstilit, quod jam Virgilius* (Énéid., L. 3.) *impleverat, ne Severum quidem Cornelium uterque deterruit.*

[2] Ce fragment a été conservé par M. Sénèque. (*Suas.* 6.)

[3] Vossius, *de Poet. lat.*, p. 33.

[4] *Inst. Orat.*, L. 10, ch. 1.

[5] Paris, 1736, in-12.

[6] Voir la Collect. de Pesaro, l'Anth. lat. de Burmann, Liv. 2, épigr. 155, et l'édition de Th. Gorallus, ou Jos. Leclerc, Amsterdam, 1702, in-8°.

Digitized by Google

des grands poëtes[1], il y ajoute même que le *Latium lui doit un poëme vraiment royal*[2].

MARCUS MANILIUS.

Nous n'examinerons pas si Marcus Manilius auteur des *Astronomiques* (Astronomicôn), s'est appellé Mallius, s'il est le même que Manilius Antiochus qui fut amené à Rome avec Publius Syrus son cousin, ou s'il faut le confondre avec le mathématicien Manlius, dont parle Pline l'ancien[3] et qui éleva dans le Champ de Mars, à Rome, par l'ordre d'Auguste, un gnomon de soixante-dix pieds de haut; ce sont là toutes questions oiseuses, et qui longuement discutées laissent les gens dans la même incertitude. Cependant si, au milieu des opinions diverses qui ont été émises, nous pouvons hasarder la nôtre, nous dirons que nous croyons que Manilius est bien le nom de notre auteur, qu'il est bien romain, qu'il a écrit sous le règne d'Auguste, quoique pas un auteur contemporain ne fasse mention de lui. D'abord nous croyons que son nom est Manilius, parce qu'on ne parvient à lui en donner un autre qu'à l'aide de suppositions, de conjectures qui ne s'appuient sur rien, et qu'il vaut tout autant lui laisser celui que la tradition lui a donné; en second lieu nous le tenons pour romain parce qu'il parle de Rome avec le même intérêt qu'aurait pu le faire l'un de ses enfants les plus affectionnés[4]. Vainement a-t-on prétendu, d'après son style et quelques tournures singulières, qu'il était étranger; faut-il s'étonner que, traitant un sujet tout nouveau et peu poétique, il ait employé des formes nouvelles et insolites? Nous pensons enfin qu'il a écrit vers le règne d'Auguste parce qu'il fait mention dans son poëme de la défaite de Varus, qui eut lieu, en l'an 9 de notre ère, cinq ans avant la mort d'Auguste, événement qui dans des temps postérieurs n'aurait pas eu assez d'importance pour que l'auteur en eût as-

[1] *Quod legis, ô vates magnorum maxime vatum,*
Venit ab intonsis usque, Severe, Getis.
(*De Ponto*, Liv. 4, élég. 2, v. 1 et 2.)

[2] *Quique dedit Latio carmen regale Severus.*
(Ibid., ibid., élég. 16, v. 9.)

[3] *Hist. nat.*, L. 36, ch. 10.

[4] L. Ier, v. 773-797, et L. 4, v. 25-42, et v. 776.

Digitized by Google

signé la cause à l'influence des astres ; il en parle d'ailleurs comme d'un fait récent, ce que les critiques paraissent ne pas avoir remarqué[1]. De plus, au commencement de son poëme, il paraît invoquer le successeur d'Auguste[2], et deux autres passages confirment notre opinion[3] qui d'ailleurs est appuyée de celle de Borrichius[4], de Buchnerus[5], de Barthius, de Saumaise et de plusieurs autres[6].

Le poëme de Manilius est divisé en cinq livres dont le dernier, à ce qu'on croit, n'est pas achevé, parce qu'ayant dit quelque chose des sept planètes, l'auteur ne complète pas son sujet.

Le premier livre a pour objet la sphère céleste. Le poëte commence par un exorde brillant et poétique sur les premiers auteurs qui ont traité de l'astronomie, et sur les progrès des sciences humaines. Il parle de l'origine du monde ; passe en revue les diverses opinions des philosophes sur ce sujet. Il établit ensuite les éléments, la sphéricité de la terre, du ciel et des astres ; il fait le dénombrement des signes du zodiaque ; il prouve l'existence de la divinité par l'ordre constant des mouvements célestes. Il l'appelle l'âme du monde, et professe que l'univers est Dieu. Il détaille les cercles de la sphère, dans lesquels il comprend la voie lactée. Il explique les idées des anciens sur la nature et la génération des comètes. Il fait un magnifique tableau des calamités, des catastrophes dont les astres sont les avant-coureurs. Cette description est digne du siècle d'Auguste,

1 *Externas* MODO *per gentes ut fœdere rupto*
Cum fera ductorem rapuit Germania Varum
Infecitque trium legionum sanguine campos, et sequent...
(L. I, v. 894, et suiv.)

2 *Nunc mihi tu, Cæsar, patriæ* PRINCEPSQUE PATERQUE,
Qui regis Augustis parentem legibus orbem....
Concessumque patri mundum deus ipse mereris. (Ibid., v. 7-9.)

3 . . . . *Veneris ab origine proles,*
Julia descendit cælo, cælumque replevit,
Quod regit Augutus socio per signa tonante.
(Ibid., v. 794.)

Majus et Augusto crescit sub principe cœlum.
(L. 4, vers dernier.)

4 *De variis lat. ling. Ætatibus*, p. 10, § 6.

5 *De commut. Rat. dicendi*, p. 326.

6 FUNCCIUS, *de viril. Ætat. lat. ling.*, p. 289.

Digitized by Google

et tout ce premier livre offre un grand intérêt. Scaliger appelle le deuxième livre et le troisième *isagogiques*, c'est-à-dire préparatoires. Ils contiennent tous deux des définitions sans applications à l'astrologie, aux pronostics qui annoncent les événements à venir.

Le deuxième livre offre d'abord le précis des différents systèmes célestes d'Homère, d'Hésiode et d'autres poëtes; puis l'auteur s'applaudit d'avoir été le premier qui ait entrepris de chanter les propriétés des astres et leur énergie. Il ajoute que leur activité sur les corps terrestres est démontrée, et que tout ce qui la concerne n'est pas au-dessus de l'intelligence de l'homme. Tout cela fait partie de l'exorde de ce deuxième chant, mais quoiqu'il soit un peu long, on ne le lit pas sans intérêt, il est écrit d'une manière assez poétique. Le reste du chant n'est pas aussi amusant à beaucoup près. C'est une suite monotone d'insipides rêves astrologiques sur les différentes divisions des signes du zodiaque; il parle de signes masculins, féminins, diurnes, nocturnes, terrestres, aqueux, amphibies, fertiles, stériles et de bien d'autres encore. Il en est qui sont sous la protection de chaque dieu, d'autres qui dominent chaque partie du corps humain; il en est qui se voient et s'entendent réciproquement, ceux-là s'aiment, ceux-ci se haïssent, et à propos de ces derniers, le poëte fait une magnifique sortie contre la dépravation des mœurs de son siècle. Il passe après cela à la division de chaque signe en dodécatémories; il établit les dodécatémories des planètes, il partage le ciel en douze maisons et explique les propriétés et l'énergie de ces douze maisons.

L'exorde du troisième livre est remarquable; l'auteur y explique en très-beaux vers les signes qu'il ne traitera pas et qui sont entièrement étrangers à son poëme. Il s'étend ensuite sur la difficulté de son entreprise, et s'excuse de l'obligation où il est d'employer des mots techniques et de s'éloigner ainsi des formes poétiques; il répond donc d'avance aux reproches que lui ont fait certains philologues qui, pour cette raison, comme nous l'avons dit, l'ont regardé comme étranger et non comme romain [1]. Après cet exorde de 42 vers, il divise le zodiaque en

[1] *Ornari res ipsa negat contenta doceri,*
Et si qua externa referentur nomina lingua,
Hoc operis, non vatis erit : non omnia flecti
Possunt et propria melius sub voce notantur. (V. 39-42.)

Digitized by Google

douze *athles* ou sorts dont le premier est celui de la Fortune. Il indique le moyen de trouver ce premier sort, c'est-à-dire, le point de l'écliptique qui est à l'horizon dans la partie orientale du ciel, à tous les instants du jour et de la nuit. Il démontre qu'il n'est pas vrai que les signes employent tous également deux heures à monter au-dessus de l'horizon et à descendre au-dessous. L'inégalité des heures qu'on employait alors, ajoute-t-il, et l'obliquité variable de l'écliptique sur l'horizon doivent produire de l'inégalité dans la durée du lever des signes. Il faut d'abord employer des heures égales telles qu'elles sont au temps des équinoxes. On peut aussi, d'après Manilius, mesurer la durée du lever des signes par stades, et un stade est, selon lui, un arc de l'écliptique qui emploie deux minutes de temps à se lever et à se coucher. Alors il indique les stades contenus dans chaque signe, et le temps qu'il emploie à monter sur l'horizon ou à en descendre. Il apprécie la différence entre la durée des jours depuis l'équateur, où il y a égalité parfaite de jour et de nuit pendant l'année, en allant vers les pôles qui n'ont durant la révolution de l'année qu'un jour et qu'une nuit de six mois chacun. Il donne ensuite une règle ingénieuse, mais seulement approximative, pour avoir le temps que chaque signe met à se lever et à se coucher sous toute espèce de latitude; il en indique une autre, mais aux mêmes conditions, pour apprécier l'accroissement et le décroissement des jours de chaque signe. Il entre immédiatement dans des détails astrologiques. Il explique quelles années, quels mois, quels jours, quelles heures de notre vie appartiennent à chaque signe; il fixe quel nombre d'années de vie dépend de chacun des douze signes et des douze maisons dans lesquelles il a partagé le ciel à la fin du deuxième chant. Il termine par la définition des signes tropiques qui président aux saisons et par une description fort remarquable des saisons elles-mêmes.

Scaliger qui a donné un nom particulier au deuxième et au troisième livre du poëme de Manilius, désigne aussi le quatrième et le cinquième sous le titre de *apotélesmatiques,* ce qui signifie décisifs, qui vont au but. Ils ont pour objet de faire connaître l'action prétendue des astres sur la destinée des hommes; car la tendance de l'ouvrage de notre poëte est bien plutôt l'astrologie judiciaire que l'astronomie elle-même. Le quatrième livre s'ouvre par un bel exorde sur cette pensée : tout est soumis aux

Digitized by Google

lois irréfragables du Destin. Vient ensuite une description aussi intéressante que poétique des arts, des professions, des inclinations, des caractères qui doivent distinguer les hommes nés sous chaque signe du zodiaque. L'auteur divise ensuite chaque signe en trois décanies; il distribue ces décanies à différents signes, explique les effets de ces distributions; énumération des degrés pernicieux de chaque signe et son efficacité prétendue au moment de son lever; nouvelle description d'arts et de caractères. Manilius fait alors connaître d'une manière détaillée les côtes de la Méditerranée et ses principales îles, le Pont-Euxin, le Palus-Méotide, la mer Caspienne, les golfes Arabique et Persique. Il donne ensuite la description du monde tel qu'il était connu du temps des Romains. Il tâche d'établir que les mœurs de chaque peuple dépendent de chaque signe qui domine sur chaque région. Il énumère les signes écliptiques auxquels les éclipses de lune font perdre toute leur activité. Il termine ce quatrième livre par un brillant épilogue sur la dignité de l'homme et sur la portée de son intelligence.

Les savants ont regardé le cinquième livre, comme supérieur à tous les autres, ce qui doit augmenter nos regrets de ce qu'il n'est pas achevé[1]. Ce livre présente l'énumération des constellations extra-zodiacales, et fait connaître les degrés des douze signes avec lesquels elles se lèvent. Leur lever, dans l'opinion du poëte, inspire des inclinations, des mœurs, des caractères variés, porte à s'adonner à des arts de diverse nature. La description poétique des professions et des métiers occupe presque tout le livre, cette description est entre-mêlée d'épisodes qui l'embellissent. Le poëme se termine par la distinction connue des étoiles en six différentes grandeurs[2]. L'ouvrage de Manilius, composé sur une matière sèche et aride ne contient pas moins de 4,205 vers hexamètres, parmi lesquels on en trouve un grand nombre que Virgile lui-même n'aurait pas désavoués. Outre les passages déjà indiqués dans l'analyse qui précède, nous citerons

[1] Scaliger prétend dans une note sur le 5e liv., p. 348, que nous avons perdu le 6e livre et le 7e, qu'il appelle *Sphæram barbaricam* et *Suffragia planetarum*.

[2] Édition de Al. G. Pingré, Paris, 1786, 2 vol. in-8o (introd., p. 11-19.).

Digitized by Google

ce qu'il dit d'Homère et d'Hésiode[1] et le bel épisode d'Andromède[2], que l'on peut comparer aux vers d'Ovide sur le même sujet[3].

Les opinions sur le mérite poétique de Manilius ont été partagées. Selon Jos. Scaliger, ce fut un poëte plein de ressources, un écrivain très-élégant qui a traité des choses obscures en un style parfaitement clair, et qui a répandu un vernis gracieux sur une matière ingrate ; il a autant de douceur qu'Ovide et plus d'élévation que lui ; c'est surtout dans le début de chaque livre qu'il est au-dessus de toute comparaison ; on ne peut rien imaginer de plus divin, de plus riche, de plus imposant, de plus agréable : c'est le chant du cygne que nous entendons[4]. Borrichius dit que les *Astronomiques* puisés en grande partie dans la doctrine des Égyptiens, et imités d'Hipparque, d'Eudoxe et d'Aratus, sont écrits en style épique ; que la diction est soignée, la partie oratoire médiocre, que les expositions ne laissent rien à désirer, et qu'il traite en vers avec une grande facilité un sujet qu'on n'avait pas encore abordé avant lui[5]. En lisant et en relisant Manilius, dit Vossius[6], on voit que tout, dans son ouvrage, rappelle le siècle d'Auguste.

[1] L. 2, v. 1-24. Voir SILIUS ITALIC., sur Homère, *Bello punico secundo*, L. 13, v. 778-803.

[2] L. 5, v. 538-615. *Quantus poeta, quamque eloquens scriptor fuerit, quantique ingenii Manilius, licet vel ex sola descriptione Andromedæ perspicere.* (GASP. BARTHIUS, *Advers.*, L. 8, ch. 8.)

[3] *Metamoph.*, L. 4, v. 663-739.

[4] *Poeta ingeniosissimus, nitidissimus scriptor, qui obscuras res tam luculento sermone, materiam morosissimam tam jucundo charactere exornare potuerit, Ovidio suavitate par, majestate superior. In primis omnia ejus proœmia et παρεκβάσεις extra omnem aleam posita sunt. Nihil illis divinius, copiosius, gravius et jucundius dici potest. Audiamus itaque olorem canentem.* (Préf. de son Manilius.)

[5] *Opus Manilii astronomicon est, et genethliacon libris V, versu epico expressum, et ab Ægyptiorum disciplinis magnam partem decerptum. Dictio tersa, genus dicendi mediocre, indicium exquisitum, promotum et facile eloquium in argumento latinis versibus antea intentato.* (De Poet. lat., diss. 1, n° 26.)

[6] *Legenti Manilium iterum iterumque, omnia temporibus Augusti videntur convenire.* (De poet. lat., pag. 36.)

Digitized by Google

Contrairement à l'opinion de Vossius, Pingré a dit que le poëme de Manilius est rempli de tournures singulières, et qu'on ne trouverait pas facilement dans un auteur du même siècle[1]. Cependant il ajoute que le style de notre auteur est poétique, énergique, digne du siècle d'Auguste, mais trop abondant. Delambre en porte un jugement moins favorable[2]. Eschenburg trouve que le poëme des Astronomiques est plus utile pour l'histoire qu'il n'est remarquable par son mérite poétique, si l'on excepte quelques passages, les descriptions et les exordes de quelques-uns de ses livres[3]. M. le docteur Weytingh, recteur à Campen, qualifie de dur et d'obscur le style de Manilius, bien qu'on y trouve çà et là des éclairs de génie poétique[4]. Voici maintenant l'opinion de M. Schœll : « A l'exception d'un petit nombre de pas» sages, il n'a pas de beautés poétiques ; mais il est intéressant » pour l'histoire de l'astronomie et de l'astrologie, car cette » science imaginaire est l'objet du poëme de Manilius[5]. Le savant professeur Bæhr, dans son Manuel de la littérature romaine[6], s'exprime en ces termes : « Les diverses parties de la composi» tion du poëme de Manilius sont d'un mérite inégal; toute l'ha» bileté avec laquelle l'auteur a traité une matière extrêmement » ingrate et la beauté de quelques tableaux prouvent qu'il avait » du talent. D'un autre côté la grande simplicité et la pureté de » la diction ne sauraient laisser à douter que l'ouvrage appar» tienne au siècle d'Auguste. »

Nous pourrions citer de plus les jugements d'un autre philologue, mais ils rentrent tous dans ceux que nous avons fait connaître. Pour nous qui avons lu aussi avec attention les *Astronomiques*, nous reconnaissons dans l'auteur une verve poétique riche et abondante, qui ne lui fait pas faute, même lorsqu'il s'agit de

[1] Voir, p. 458, la note 2.

[2] Hist de l'Astron., t. I, p. 251.

[3] Manuel de Littér. class. anc., trad. par C. F. Cramer, tom. Ier, page 462.

[4] *Dicendi genus plerumque asperum est et obscurum. Hinc inde tamen ingenii vere poetici specimina elucent.*

(Hist. græc. et rom. litterar., edit. secund., p. 137.)

[5] Hist. abrég. de la Littér. rom., tom. I, p. 277.

[6] Trad. de M. le prof. Roulez, p. 103.

Digitized by Google

définir, de décrire des choses rebelles à la poésie. Nous trouvons en général et sauf quelques expressions étranges assez rares, sa diction pure et châtiée, nous nous rangeons donc du parti de ses admirateurs, et nous regrettons avec Jos. Scaliger [1], que le poëme de Manilius soit si négligé dans les études latines. Quant à l'obscurité qu'on lui reproche, nous pensons qu'elle tient moins au caractère de l'auteur qu'au sujet même; et que pour bien comprendre les Astronomiques, il faut préalablement des connaissances qui ne sont pas celles du plus grand nombre, et qui ne sont pas non plus les nôtres.

Nous n'avons pas d'autre traduction française de Manilius que celle de Pingré [2].

Outre quelques éditions précieuses pour les curieux, mais très-difficiles à se procurer, les meilleures et les plus correctes sont celles de Scaliger [3], de Bœcler [4], de Dufay [5], de Bentley [6], d'Elie Stober [7], et enfin de E. D. N. Burton [8].

ÆMILIUS MACER.

Æmilius Macer naquit à Vérone, suivant l'opinion de quelques savants. On dit qu'il brillait par le génie et la science. Il se fit distinguer surtout à l'époque où Messala Corvinus et Asinius Pollion se rendaient célèbres à la tribune. Il fut l'ami de Tibulle et d'Ovide. Avec ce dernier, il fit un voyage en Sicile et visita les principales villes de l'Asie [9]. Il mourut dans cette contrée, l'an 737 de la fondation de Rome, 17 ans avant J.-C., deux ans

[1] *De Manilio nondum statui, magis optandum ne fuerit, illum publice in scholis legi, an dolendum quod hactenus neglectus jacuerit....* (A l'endroit indiqué précédemment, p. 459, note 4.)

[2] Voir, p. 458, note 2.

[3] Paris, 1579, ou Heidelberg, 1590, in-8°; Leyde, 1600, avec les variantes recueillies par Fr. Junius.

[4] Strasbourg, 1655, in-4°.

[5] Paris, 1679, in-4°.

[6] Londres, 1739, in-4°.

[7] Strasbourg, 1767, in-8°, *cum notis Bentlei et variorum*.

[8] Londres, 1783, gr. in-8°.

[9] *Te duce, magnificas Asiæ perspeximus urbes :*
Trinacris est oculis, te duce, nota meis.
(*De Pont.*, L. 2, épît. 10, v. 21-22.)

Digitized by Google

après la mort de Virgile, et l'année de la naissance de Germanicus César. Il avait composé des poëmes sur les *oiseaux*, les *serpents*, et les *propriétés des Herbes* [1]. Il écrivit encore les *Paralipomènes* d'Homère, comme on le voit dans Ovide [2] qui l'appelle quelque part *le troyen* [3]. Vossius croit que Macer fut auteur d'Annales [4], mais nous pensons que ce qu'il dit s'applique à Licinius Macer dont nous avons parlé parmi les historiens de la deuxième époque[5]. Il ne nous reste presque rien de tous les ouvrages de notre poëte; le temps n'en a pas épargné quinze vers entiers. Il en est deux seulement qui présentent un sens complet et dont voici à peu près la pensée :

Le cygne est un présage aimé des matelots :
On ne le voit jamais se plonger dans les flots [6].

L'ouvrage sur les Propriétés des herbes, qui existe encore sous son nom, n'est pas de lui, mais il est attribué à un autre Macer, médecin comme lui et postérieur à Galien. Ce qui prouve que ce traité ne peut pas être l'ouvrage de notre Macer, c'est que le poëme n'est pas digne du beau siècle d'Auguste, et que d'un

1 *Sæpe suas volucres legit mihi grandior ævo,*
Quæque nocet serpens, quæ juvat herba Macer.
(Trist., L. 4, élég. 10, v. 44.)

. . . . *Quod si mage nosse laboras,*
Herbarum vires, Macer has tibi carmine dicet.
(Dionys. Cato, *Disticha*, L. 2, v. 3,4.)

2 *Tu canis æterno quicquid restabat Homero,*
Ne careant summa troica bella manu.
(*De Ponto*, L. 2, épit. 10, v. 13, 14.)

Carmen ad iratum dum tu perducis Achillen,
Primaque juratis induis arma viris. . . . .
(Amor., L. 2, élég. 18, v. 1,2.)

3 *Iliacusque Macer. . . . .*
(*De Ponto*, L. 4, élég. 16, v. 6.)

4 *De Histor. lat.*, L. 1er, ch. 16.

5 Voir page 141.

6 *Cycnus in auguriis nautis gratissimus augur,*
Hunc optant semper, quia numquam mergitur undis.
(Serv., *ad Virgil.*, *Æneid.*, L. 1, v. 397.)

Cycnus in auspiciis semper lætissimus ales,
Hunc optant nautæ, quia se non mergit in undas.
(Isid., Orig., L. 12, ch. 7.)

Digitized by Google

autre côté, il y est fait mention de Pline le naturaliste qui vivait non sous Auguste, mais sous Néron et sous Vespasien. Au reste, Jules César Scaliger ne porte pas sur l'homonyme de Macer un jugement bien favorable : « Cet homme, dit-il, n'était bon ni comme poëte, ni comme médecin, ni comme versificateur [1]. Il ne faut pas non plus confondre Æmilius Macer avec C. Licinius Macer qui fut questeur l'an 655 de Rome, 99 ans avant J.-C., et qui, accusé de concussion par Cicéron, préteur, se donna la mort dans la crainte de la condamnation dont il était menacé. Il laissa un fils Licinius Macer Calvus, poëte distingué et grand orateur, qui disputa longtemps, mais à armes inégales, le sceptre de l'éloquence au défenseur de Milon. Quintilien, après avoir parlé de Virgile, s'exprime en ces termes : « Tous » les autres suivent de loin : car Macer et Lucrèce sont véritablement à lire, non pas pourtant par rapport à l'élocution ; je » veux dire à ce corps d'éloquence dont il s'agit ici. Ils ont tous » deux également traité leurs sujets ; mais l'un n'a rien d'élevé » et l'autre est difficile [2]. » Telle est l'opinion de Quintilien sur Macer. Ovide, son ami, le traite un peu mieux, comme on a pu le voir, et il en faisait un cas particulier, puisqu'il lui adressa une élégie qui fait partie des *Amours*, et une épître pontique [3]. Nous ne connaissons pas d'autres auteurs anciens qui aient parlé d'Æmilius Macer.

GERMANICUS CÉSAR.

Germanicus naquit vers l'an 737 de Rome, 17 ans avant l'ère vulgaire. Il était fils de Drusus Nero Germanicus et d'Antonia la jeune, réputée pour sa vertu. Tibère, son oncle, adopta Germanicus pour son fils. Le jeune Romain fit ses premières armes à l'âge d'environ vingt ans. Il se couvrit de gloire par la pacification de la Dalmatie, province révoltée où il avait eu un commandement. L'année suivante, il obtint d'aussi glorieux succès dans la Pannonie ; il leur dut les honneurs du triomphe et la

[1] *Is cujus opus in manibus habemus, neque poeta fuit, neque bonus medicus, neque sincerus versificator.* (In Hypercritico.)

[2] *Inst. Orat.*, L. 10, ch. 1er.

[3] L. 2, élég. 18, des *Amours*, et *de Ponto*, L. 2, épît. 10.

Digitized by Google

charge de préteur. En 764, Auguste le fit élever au consulat, et le mit à la tête de huit légions stationnées sur le Rhin, ce qui était une marque insigne de confiance. Après la mort d'Auguste, il eut à redouter la jalousie et la haine de Tibère, dont à la fin il fut la victime. Il faut lire dans Tacite la révolte des légions de Pannonie, pour se faire une idée du caractère noble et ferme de Germanicus. Il refusa l'empire que lui offraient ses soldats, et ramena par son énergie les rebelles à la soumission et à la tranquillité. Il battit ensuite les Germains et les Celtes, défit Arminius, l'ennemi le plus redoutable des Romains, et reprit sur les Marses une aigle romaine qu'ils gardaient depuis la déplorable défaite de Varus. Rappelé à Rome, il y obtint de nouveau les honneurs du triomphe. Envoyé en Arménie, il vainquit le roi de cette contrée, le détrôna, et donna la couronne à un autre. Tibère, ne pouvant plus résister à l'inquiétude jalouse que lui causaient les glorieux succès de son fils adoptif, le fit assassiner à Daphné, près d'Antioche, par Pison, l'an 772 de Rome, la 19e année de notre ère. Germanicus avait alors 34 ans, il avait été consul pour la seconde fois, l'année précédente. Sa mort fut pleurée par les peuples et par les rois; les Romains, malgré la crainte qu'ils devaient avoir de Tibère, manifestèrent hautement leur douleur et leurs regrets; le cruel empereur seul ne put dissimuler la joie odieuse qu'il ressentait en se voyant délivré de celui qui avait causé tant d'angoisses à son cœur haineux et jaloux. Cependant Germanicus était d'un commerce doux et facile, général prudent et brave, vainqueur modeste, ami fidèle et dévoué ; il avait gagné le cœur de tous ceux qui le connaissaient [1].

Au milieu de ses travaux guerriers, ou plutôt avant de s'y livrer, il se distingua dans la poésie. Ovide qui lui avait dédié ses *Fastes*, et Quintilien nous en sont témoins [2]. Sué-

[1] Consulter Suét., *Calig.* I, ch. 1er, § 1, 2 et 3; Dion Cass., L. 1er; Tacite. *Annal.*, L. 1er, ch. 2 et 3; Joseph., *Antiq. jud.*, L. 18; ch. 8, et la Vie de Germanicus, par De Beaufort. (Leyde, 1741, pet. in-8°.)

[2] *Scimus et ad nostras cum se tulit impetus artes,*
Ingenii currant flumina quanta tui.
(*Fast.*, L. 1er, au commencement.)
Non potes officium vatis contemnere vates,
Judicio pretium res habet ista tuo.

tone[1] parle de comédies qu'il avait composées en grec, et Pline d'un poëme à la louange d'un cheval à qui Auguste avait fait élever un tombeau[2]. Il traduisit en hexamètres latins les phénomènes d'Aratus, à l'exemple de Cicéron, et comme le firent après lui Avienus et quelques autres ; il composa aussi en partie un poëme ayant pour titre *Diosemeion*, ou livre de pronostics tirés également d'Aratus et d'autres astrologues grecs. On croit aussi que dans sa jeunesse et pendant son premier consulat, il s'exerça à la plaidoyerie[3]. Quelques épigrammes de sa composition lui ont survécu.

Cependant plusieurs savants et entre autres Vossius[4], Rutgersius[5], Colomesius[6] et Nic. Heinsius[7], ont élevé des doutes sur l'authenticité des ouvrages que nous venons d'indiquer comme étant du petit-fils d'Auguste, et ils en voudraient faire honneur à Domitien qui prit aussi le nom de *Germanicus*, après ses succès en Germanie ; mais Gaspard Barthius a victorieusement réfuté cette prétention[8].

Le poëme d'Aratus traduit par Germanicus César, comprend quatre cent quatre-vingt-sept vers qui n'ont pour toute division que le nom de chacune des constellations en tête du morceau qui les décrit.

Ce qui nous reste des ouvrages de Germanicus a été plusieurs

Quod nisi te nomen tantum ad majora vocasset,
Gloria Pieridum summa futurus eras.
(*De Pont.*, L. 4, épit 8, v. 67-70.)

Germanicum Augustum ab institutis studiis deflexit cura terrarum, parumque diis visum est, esse eum maximum poetarum.
(Inst. Orat., L. 10, ch. 1.)

[1] *Inter cætera studiorum monumenta reliquit et comœdias græcas.* (Calig., ch. 1er, § 3.)

[2] *Fecit et divus Augustus equo tumulum, de quo Germanici Cæsaris carmen est.* (Hist. nat, L. 8, ch. 42.

[3] *Oravit etiam causas triumphalis.* (SUÉT., ibid.)

[4] *Scient. mathemat.*, p. 169 ; *de Poet. lat.*, p. 48.

[5] L. 2, ch. 9; *Var. Lect.*

[6] *Ad Gyrald.*, p. 271.

[7] *Ad Valerium Flaccum*, p. 165.

[8] *Adversar.*, L. 10, ch. 21.

Digitized by Google

fois imprimé [1], et la personne même du poëte a été le sujet de quatre tragédies dont les auteurs sont Boursault, Colonia, Pradon, et dans ces derniers temps, Arnault.

CORNIFICIUS.

Nous n'avons qu'un seul renseignement sur ce poëte : « Le » poëte Cornificius périt abandonné de ses soldats que, lorsqu'ils » fuyaient, il avait souvent appelés *lièvres coiffés de casques*. Sa » sœur CORNIFICIA, est auteur d'épigrammes remarquables [2]. » Vossius ne doute pas que ce soit le même Cornificius, détracteur de Virgile, et dont parle Donat dans la Vie du poëte de Mantoue; mais il n'est pas aussi certain que ce soit celui dont Catulle se plaint dans ses épigrammes, ou celui à qui sont adressées plusieurs lettres de Cicéron, ou bien encore l'auteur du livre à *Herennius* attribué cependant à Cicéron [3]. Quel qu'ait été au reste ce Cornificius, le temps n'a rien épargné de ses œuvres; et de quel genre étaient-elles, c'est ce qu'on ignore.

C. ASINIUS POLLIO.

Pollion, orateur et homme consulaire, écrivit en vers ïambiques trimètres [4], des tragédies latines, celles qu'on appelait *prætextatæ;* c'est à lui qu'Horace adresse la première ode du deuxième livre [5]. Comme Pollion est plus connu sous le rapport de l'éloquence que sous celui de la poésie, nous en parlerons plus amplement dans la seconde Section de la troisième Époque.

[1] *Carmina familiæ cæsariæ*, Cobourg, 1715, pet in-8°; Bologne, 1474, et 1549, in-folio; Paris, 1559, in-4°, et 1589, in-8°; Leyde, 1600, in-4°, par les soins de Jos. Scaliger, et avec les notes de Grotius.

[2] *Cornificius poeta a militibus destitutus interiit, quos sæpe fugientes galeatos lepores appellaverat. Hujus soror Cornificia, cujus exstant insignia epigrammata.* (HIERONYM., Chron.)

[3] *De Poetis lat.*, p. 22.

[4] *. . . . . Pollio regum*
Facta canit pede ter percusso.
(HORACE, L. 2, sat. 10, v. 42.)

[5] *Paulum severæ musa tragœdiæ*
Desit theatris.

C. ASINIUS GALLUS.

Asinius Gallus était fils d'Asinius Pollion, homme consulaire et orateur distingué, comme nous aurons occasion de le dire. Gallus, par les soins et la direction que lui donna son père, suivit d'abord la même carrière que lui et s'adonna à l'art oratoire; mais ensuite il se livra à son goût pour la poésie. Les anciens et entre autres Annéus Sénèque le considèrent tout à la fois comme orateur et comme poëte; mais il paraît que, s'il fut assez bon poëte, il ne fut cependant qu'orateur médiocre. Les anciens grammairiens citent quelques vers d'Asinius Gallus, d'après lesquels, selon Crinitus, on peut juger quelle grâce et quel piquant il était capable de répandre dans ses épigrammes; car il faut croire que c'était là surtout le genre de composition dans lequel il s'exerçait. Il en fit entre autres sur le grammairien Pomponius, et le plaisanta sur ce qu'il s'était adonné au pugilat. Pline le jeune parle aussi des épigrammes de Gallus et rapporte qu'il écrivit un ouvrage dans lequel il comparait Pollion son père à Cicéron, et donnait la préférence au premier. Suétone nous apprend que J. César réfuta cette assertion. Gallus plaisanta aussi sur l'affection un peu trop tendre de ce dernier pour son affranchi Tiron[1]. C'est tout ce qu'on sait de C. Asinius Gallus, à moins que ce ne soit lui, et nous le pensons, que Tibère fit périr de faim, après l'avoir tenu longtemps en prison, parce qu'il lui avait donné quelque sujet de mécontentement[2]. De tout ce qu'a pu composer ce poëte, il ne reste que deux vers conservés par Suétone: c'est l'épigramme contre Pomponius[3], qui, traduite littéralement en français n'aurait ni sel, ni esprit; il faudrait la rendre par un équivalent.

Durant cette époque que nous avons appelée *l'âge viril* de la littérature romaine, un certain nombre de poëtes se sont fait connaître, et bien que leurs ouvrages soient perdus, et que les circonstances de leur vie soient à peu près ignorées; comme

[1] *A Pontius*, L. 7, lett. 4.

[2] TACITE, *Annal.*, L. 6.

[3] *Qui caput ad lævam dejicit, glossemata vobis*
Præcipit. Os nullum vel potius pugilis.
(De claris Grammaticis.)

Digitized by Google

des auteurs anciens en ont conservé le souvenir, nous ne terminerons pas cette partie de la troisième époque, sans en faire mention.

Peu après la mort d'Horace, se fit remarquer PHILISTION[1]. Il était né à Magnésie, et il se fit une réputation à Rome par ses *mimogrammes* dont parle Martial[2]. Sidonius Apollinaris, Marcellinus et autres en font mention. Dans un de ses mimes qui avait pour titre *le Rieur*, il se prit à rire d'une manière si naturelle, que sa gaîté devint contagieuse et s'empara de tous les spectateurs, mais lui-même en mourut sur le théâtre.

GRACCHUS était un poëte contemporain de Varius, qui comme lui s'exerça dans le genre tragique, et comme lui composa une tragédie intitulée *Thyeste*. C'est au moins ce qui résulte d'un vers d'Ovide[3]. Il ne reste de cet auteur qu'un seul vers conservé par un ancien grammairien[4].

SEXTILIUS ENA de Cordoue, écrivit à Rome en latin. Ce fut un poëte qui avait plus de génie que de science, et l'on peut, à ce qu'il paraît, lui appliquer ce que Cicéron disait des Cordouans, qu'il avait quelque chose d'épais. On raconte que ce poëte se trouvant un jour dans la maison de Corvinus Messala, et devant réciter un poëme sur la proscription et la mort de Cicéron, commença ainsi :

Pleurons sur Cicéron, pleurons sur l'éloquence [5].

Parmi les auditeurs se trouvait C. Asinius Pollion qui, se levant tout à coup, adressa vivement la parole à Messala, et lui dit : « C'est à vous, Messala, de juger ce que vous êtes libre de faire » chez vous ; quant à moi, je ne veux pas entendre un homme » qui croit que je n'ai pas de langue ; » et aussitôt il se retira pour ne pas entendre les autres vers[6]. Cette action de Pollion,

[1] HIERONYM., *Chron.*, à la 3e année de la 196e olympiade.

[2] *Mimos ridiculi Philistionis.*
(L. 2, épig. 41, à Maximina, v. 15.)

[3] *Cum Varius Gracchusque darent fera dicta tyranni.*
(*De Ponto*, L. 4, épit. 16, v. 31.)

[4] PRISCIANUS, L. 6.

[5] *Deflendus Cicero est, latiæque silentia linguæ.*

[6] M. A. SÉNÈQUE, *Suasoria penultima*.

Digitized by Google

quoiqu'elle fasse peu d'honneur à son caractère, n'a cependant rien qui doive surprendre ; tout brillant orateur qu'il était, il se montra toujours envieux de la réputation de Cicéron[1].

Titius Septimius vécut à la même époque, et fut tout à la fois poëte lyrique et poëte tragique. Le seul auteur ancien qui fasse mention de ce poëte est Horace[2]. Il ne faut pas le confondre avec Caius Titius, poëte de la deuxième époque[3].

On ne sait rien de bien positif sur Aristius Fusius dont parle Horace[4], et à qui il a adressé l'une de ses odes[5]. On croit qu'il courtisa Thalie et Melpomène[6].

Fannius ne fut qu'un poëte médiocre, et cependant ses vers ainsi que son portrait obtinrent l'honneur d'être placés soit dans le temple d'Apollon et des Muses, soit dans une autre bibliothèque publique, ce qui a fait dire à Horace :

> Homme heureux, qui du peuple emportant les suffrages,
> Le vois au Palatin, déposer tes ouvrages,
> Triomphe, Fannius, parmi les beaux-esprits[7] !
> (Raoul.)

Horace, au même endroit, fait mention d'un autre poëte nommé Octavius qui mourut de boire, ou étouffé par la bile, comme on peut le croire d'après un distique fait sur sa mort[8].

Ponticus, contemporain de Properce et ami d'Ovide[9], composa un poëme sur la ville de Thèbes, pour lequel l'amant de Cynthie ne craignit pas de le comparer à Homère[10]. Outre cet ouvrage, Ponticus chanta aussi ses amours[11].

[1] Sénèque, *Suas.* 6.
[2] L. Ier, épit. 3, v. 9-14.
[3] Voir, page 107.
[4] L. 1, sat. 9.
[5] La 22e du premier livre.
[6] Vossius, *de Poet. lat.*, p. 34.
[7] . . . . . *Beatus Fannius, ultro*
Delatis capsis et imagine. . . . . .
(L. 1er, sat. 4, v. 21, 22.)
[8] Voir l'appendice de Virgile, et P. Victorius, *variar. Lect.*, L. 14, ch. 7.
[9] *Trist*, L. 4, élég. 10, v. 47.
[10] L. Ier, élég. 7.
[11] Ibid., élég. 9.

Digitized by Google

C. Melissus était affranchi de Mécène ; il fut nommé par Auguste, conservateur de la bibliothèque qui se trouvait dans le portique Octavien. Ovide le met au nombre des poëtes comiques[1]. Il inventa, selon Vossius, une nouvelle espèce de comédie *togata*, à laquelle il donna le nom de *trabeata*. Il ne faut pas le confondre avec le grammairien Hélius Melissus qui vivait du temps de l'empereur Adrien et dont Aulu-Gelle fait mention[2].

Ovide, dans la dernière épître pontique, désigne encore plusieurs autres auteurs de son temps avec lesquels il était plus ou moins lié, savoir : Turranius, poëte tragique, que quelques manuscrits nomment *Taratanus ;* Lupus de Sicile qui composa des comédies dans lesquelles il joua lui-même ; Carus qui fit un poëme dont le sujet était Hercule ; les deux Priscus et Numa, dont on ignore le genre de composition ; Marius qui se montra habile dans plusieurs espèces de poésie, sans qu'Ovide s'explique davantage ; Proculus, imitateur de Callimaque ; Fontanus qui chanta les amours des Satyres pour les Nymphes des eaux ; Capella, poëte élégiaque ; C. Cotta dont l'auteur des *Pontiques* fait un brillant éloge ; Julius Montanus qui se distingua dans l'élégie ; Largus qui chanta Anténore, et raconta sa fuite de Phrygie, et l'établissement qu'il forma dans la Vénétie, province de la Gaule cisalpine ; Camérinus qui composa un poëme sur Hector traîné autour des murs de Troie ; et enfin Thuseus qui en fit un autre ayant pour titre *Phyllis*[3].

Nous joindrons encore à cette longue liste quelques autres noms. Quintus Hortensius qui fut non-seulement excellent orateur, mais encore poëte de talent[4] ; Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron, cultiva aussi la poésie avec succès et chanta en vers les hommes célèbres qui honoraient la ville de Rome, ou plutôt composa une suite de quatrains à placer sous leurs images[5].

[1] *Et tua cum socco Musa, Melisse levis.*
(*De Ponto*, L. 4, épit. 16, v. 30.)

[2] N. attiq., L. 18, ch. 6.

[3] Parcourir, pour tous ces poëtes, la 16e épît. du L. 4 des *Pontiques*.

[4] Aul. Gelle, *N. attic.*, L. 19, ch. 9.

[5] Corn. Nepos, Vie d'Atticus, ch. 18 ; Pline, *Hist. nat.*, L. 35, ch. 2 : *Imaginum amorem flagrasse quondam, testes sunt, et Atticus ille Ciceronis, edito de his volumine, etc.*

Digitized by Google

C. LICINIUS CALVUS, plus connu comme orateur [1], cultivait la poésie avec succès. Il composa une satire contre Tigellius Hermogènes [2], une pièce injurieuse contre César, dont Suétone nous a conservé le commencement [3], et une épigramme contre Pompée [4]. Celle contre Hermogènes, en vers ïambiques, avait pour titre *Præconium Hipponacteum*, et était faite sans doute dans le genre de celle d'Hipponax contre Antherme et Bupale. Calvus fut le contemporain et l'ami de Catulle [5]. Horace faisait de lui un cas particulier [6]. M. Sénèque trouve ses vers plaisants [7], Ovide leur donne l'épithète de licencieux [8]. Il réussit à un tel point dans le genre épigrammatique que Pline le jeune [9] et Aulu-Gelle [10] n'ont pas craint de le mettre sur la même ligne que Catulle. Tout mordant qu'était Licinius Calvus, il n'était pas cependant dépourvu de sensibilité, et il déplora en vers élégiaques la perte de Quintilie, sa maîtresse [11]. Pline l'ancien, raconte que ce poëte résistait à l'aiguillon de la chair, en s'appliquant sur les reins une lame de plomb toute froide [12]. Quoiqu'il donnât, d'après le même écrivain, des soins attentifs à sa santé, il ne fournit pas une longue carrière, et mourut à l'âge de trente-quatre ans.

C. MEMMIUS, chevalier romain, qui est autre que le Memmius dont nous avons parlé [13], était fils de Lucius, et poëte fort instruit.

[1] Voir la partie de cette période, où il est question des orateurs, à l'article qui concerne Calvus.

[2] CIC, *Fam.*, L. 7, lett. 24, à *Fab. Gallus.*

[3] *Jul. Cæs.*, ch. 49.

[4] M. SENÈQUE, *Controv.* 19.

[5] *Ni te plus oculis meis amarem, jucundissime Calve.* (Épigr. 14.)

[6] *Nil præter Calvum et doctus cantare Catullum.* (L. 1er, sat. 10, v. 19.)

[7] *Controv.* 1re.

[8] *Trist.*, L. 2, v. 431.

[9] L. 5, épit. 26.

[10] N. attiq., L. 11, ch. 9; voir aussi L. 7, ch. 12.

[11] PROPERCE, L. 2, élég. 26.

[12] *Hist. nat.*, L. 34, ch. 18.

[13] Page 177.

Digitized by Google

Il étudia sous les mêmes maîtres que Lucrèce qui lui dédia son poëme sur *la Nature des choses*. Il fut envoyé en Bithynie, en qualité de préteur. Ayant commis des malversations dans cette province, il fut accusé par J. César; mais il paraît que les juges le renvoyèrent absous. Plus tard, il fut poursuivi pour délit de brigue, et bien qu'il eût été défendu par Cicéron, il fut condamné à l'exil et envoyé en Grèce, l'an 693 de Rome, 61 ans avant J.-C. On pense qu'il mourut sur la terre étrangère. On ne sait pas quel genre de poésie il a cultivé. Toutefois on peut penser que, malgré sa réputation de poëte, ses vers avaient de la dureté, ou peut-être même un peu trop de hardiesse[1].

Albinus, autre que l'orateur Spurius Albinus[2], et qu'Aulus Posthumius Albinus, qui fut consul avec L. Lucullus, l'an 603 de Rome, 151 ans avant J.-C., et qui écrivit en grec une histoire romaine[3]; ce n'est pas non plus cet autre Albinus dont *Capitolinus* ou *Spartianus* a écrit la Vie. Celui dont nous parlons a chanté en vers les exploits des Romains, après ces glorieux succès militaires obtenus par Pompée, comme il résulte du commencement de son premier livre, qui fait allusion aux triples conquêtes du rival de César, dans les trois parties du monde, alors connues[4].

L. Julius Calidus ou Calidius, ami d'Atticus, se distingua dans la poésie et commença à briller après la mort de Lucrèce et de Catulle. Cornélius Népos vante l'élégance de ce poëte[5].

Le siècle d'Auguste, cet âge viril de la littérature romaine,

[1] *Quid referam Ticidæ, quid Memmi carmen, apud quem*
Nomen adest rebus, nominibusque pudor ?
(Ovide, Trist., L. 2, v. 433.)

[2] Voir page 167.

[3] Voir pages 137 et 163.

[4] . . . . . *Ille cui ternis capitolia celsa*
Sponte deum patuere, cui freta nulla repostos
Abscondere sinus, non tutæ mœnibus urbes. . . .
(Priscien, L. 7.)

[5] Idem (Atticus) *L. Julium Calidium, quem post Lucretii Catullique mortem, multo elegantissimum tulisse ætatem, vere videor posse contendere.*
(Vita Attici, ch. 12.)

Digitized by Google

a donc vu naître et s'illustrer un grand nombre de poëtes; mais, ainsi qu'on a pu le remarquer, il en est bien peu dont les ouvrages soient arrivés jusqu'à nous; à la plupart n'ont survécu qu'une partie de leurs œuvres, quelques morceaux mutilés, quelques fragments insignifiants; beaucoup d'autres, moins heureux encore, ne sont connus que de nom, et les titres mêmes de leurs poésies ont disparu dans l'abîme des temps.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BOUND
DEC 1 1932
UNIV. OF MICH.





UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

Digitized by Google



Digitized by Google